This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

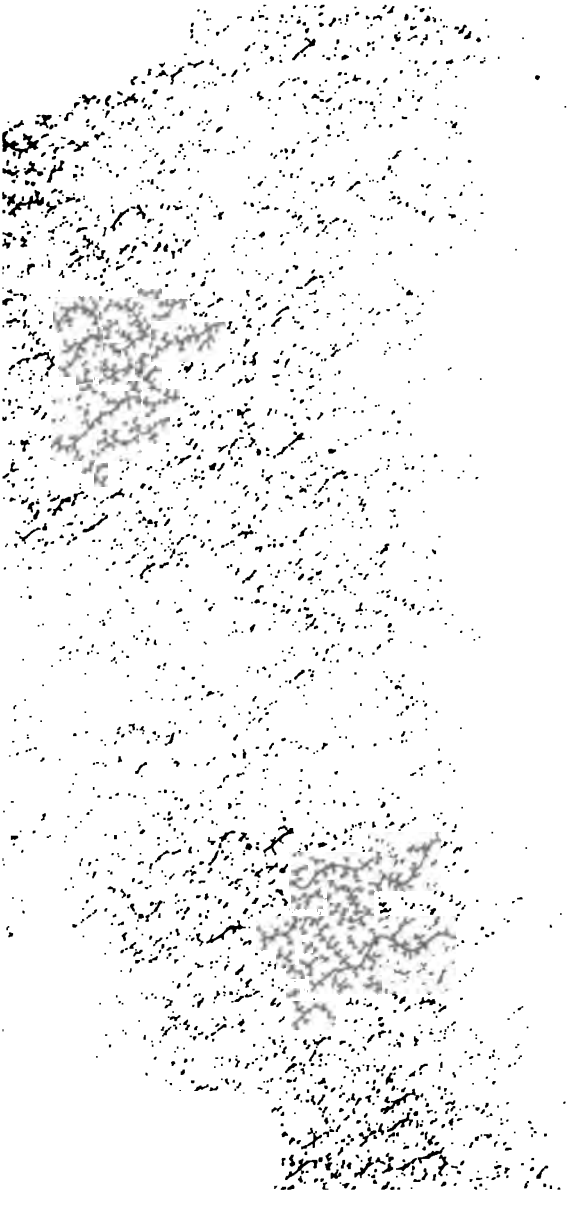
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

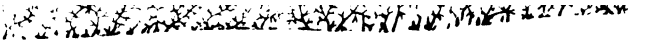
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06184290 6





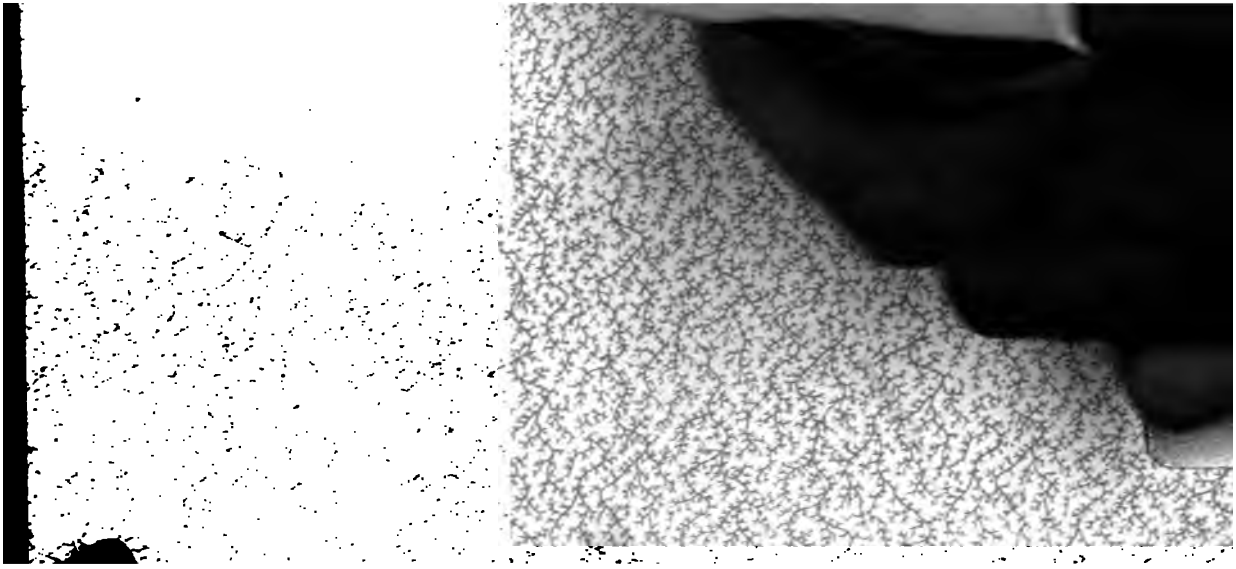
BIOGRAPHIE

DES

JEUNES GENS.

~~1000~~
A

Je déclare contrefait tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de ma signature.



BIOGRAPHIE

DES

JEUNES GENS,

OU

VIES DES GRANDS HOMMES

Qui, par leurs vertus, leur génie et leurs actions héroïques, sont dignes d'être proposés pour modèles à la Jeunesse;

PAR ALPHONSE DE BEAUCHAMP,

Auteur de l'Histoire de la Guerre de la Vendée, l'un des coopérateurs de la Biographie universelle.

ORNÉE

DE QUATRE FRONTISPICES ALLÉGORIQUES,

ET DE SOIXANTE-DIX PORTRAITS.

TOME SECOND.

NEW-YORK LIBRARY

PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION ET DE JURISPRUDENCE

D'ALEXIS EYMERY,

rue Mazarine, n° 30, derrière le palais de l'Institut.

1813.

BIOGRAPHIE

DES

JEUNES GENS.

1000 f.
A

La jeunesse est conduite par l'étude et par la vertu av
de la sagesse qui lui distribue des couronnes immo

BI[illegible]APHIE

DES

JEUNES GENS,

OU

VIES DES GRANDS HOMMES

Qui, par leurs vertus, leur génie et leurs actions héroïques, sont dignes d'être proposés [illegible] modèles à la Jeunesse;

PAR ALPHONSE BEAUCHAMP,

Auteur de l'Histoire de la Guerre de la Vendée, l'un des coopérateurs de la Biographie universelle.

ORNÉE

DE QUATRE FRONTISPICES ALLÉGORIQUES,

ET DE SOIXANTE-DIX PORTRAITS.

TOME SECOND.

NEW-YORK PUBLIC LIBRARY

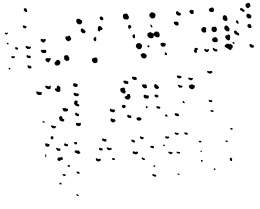
PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION ET DE JURISPRUDENCE

D'ALEXIS EYMERY,

rue Mazarine, n° 30, derrière le palais de l'Institut;

1813.



La jeunesse est conduite par l'étude et par la vertu aux
de la sagesse qui lui distribue des couronnes immor

B[illegible]APHIE

DES

JEUNES GENS,

OU

VIES DES GRANDS HOMMES

Qui, par leurs vertus, leur g[illegible]e et leurs actions héroïques, sont dignes d'être proposés pour modèles à la Jeunesse;

PAR ALPHON[illegible] BEAUCHAMP,

Auteur de l'Histoire de la [illegible]erre [illegible]a Vendée, l'un des coopérateurs de la [illegible] universelle.

ORNÉE

DE QUATRE FRONTISPICES ALLÉGORIQUES,

ET DE SOIXANTE-DIX PORTRAITS.

TOME SECOND.

NEW-YORK PUBLIC LIBRARY

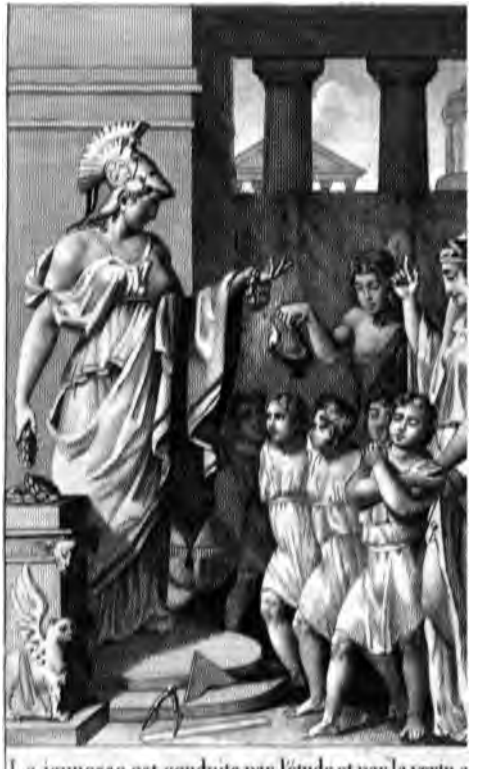
PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION ET DE JURISPRUDENCE

D'ALEXIS EYMERY,

rue Mazarine, n° 30, derrière le palais de l'Institut, 6

1813.



La jeunesse est conduite par l'étude et par la vertu a
de la sagesse qui lui distribue des couronnes imm

BI APHIE

DES

JEUNES GENS,

OU

VIES DES GRANDS HOMMES

Qui, par leurs vertus, leur génie et leurs actions héroïques, sont dignes d'être proposés pour modèles à la Jeunesse;

PAR ALPHONSE BEAUCHAMP,

Auteur de l'Histoire de la Guerre de la Vendée, l'un des coopérateurs de la Biographie universelle.

ORNÉE

DE QUATRE FRONTISPICES ALLÉGORIQUES,

ET DE SOIXANTE-DIX PORTRAITS.

TOME SECOND.

NEW-YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION ET DE JURISPRUDENCE

D'ALEXIS EYMERY,

rue Mazarine, n° 30, derrière le palais de l'Institut.

1813.

CATON D'UTIQUE.
TITUS.
ANTONIN LE PIEUX.
GERMANICUS.
AGRICOLA.

BIOGRAPHIE

DES JEUNES GENS.

IIIme PARTIE.

GERMANICUS CÉSAR.

Fils de Drusus et neveu de Tibère, Germanicus César, d'une extraction plus illustre encore du côté maternel, était, par la vertueuse Antonia sa mère, petit-fils de Marc-Antoine et petit neveu d'Auguste. Un décret du Sénat avait décerné à Drusus et à sa postérité le surnom de *Germanicus*, pour éterniser le souvenir des victoires que ce prince avait remportées sur les Germains; mais ce surnom glorieux fut encore plus l'apanage du fils que du père.

Auguste ayant adopté Tibère, fils de sa femme Livie, obligea ce prince à en user de même à l'égard de Germanicus, fils de son frère, qui par là devint le petits-fils de l'empereur. Il était déjà l'idole du peuple et des soldats par ses heureuses qualités et par son caractère aimable.

Bientôt la guerre fut pour lui une source d'instruction et de gloire.

La révolte soudaine des Dalmates et des Pannoniens ayant rempli de terreur la capitale

de l'Empire, Auguste chargea Tibère d'aller combattre les insurgés ; l'année suivante (la 6e de Jésus-Christ et la 756e de Rome) il lui envoya Germanicus, qui était alors questeur, pour le seconder dans ses opérations. Auguste comptait sur l'activité d'un jeune prince dans la vigueur la plus brillante de l'âge, et plus encore sur son cœur droit, franc et généreux. Germanicus partit à la tête des levées faites à Rome et en Italie. Tandis que Tibère marchait contre les Pannoniens, il ouvrit la campagne contre les Dalmates. Vaincus dans plusieurs combats, ces derniers cherchèrent un asile dans leurs forteresses; mais elles ne purent leur servir de rempart, et plusieurs d'entre elles s'étant rendues, ils furent contraints de se soumettre, du moins en apparence. L'année suivante leur chef Bato recommença les hostilités avec plus d'acharnement encore. Germanicus l'attaqua avec les mêmes troupes qu'il avait déjà menées à la victoire. Ses succès furent d'autant plus rapides, qu'il avait une parfaite connaissance du théâtre de la guerre et de la manière de combattre des insurgés.

Cette seconde campagne commença par le siége de Rhetium, ville forte : peu s'en fallut que Germanicus n'y périt avec toute son armée. Les assiégés, feignant de prendre la fuite, abandonnent les murailles, se retirent dans la citadelle, et en même temps qu'ils laissent pénétrer l'armée romaine, ils mettent le feu à leurs maisons, qui étaient remplies de matières combustibles. Tout à coup les soldats de Germanicus se voient entourés de flammes et assaillis par les assiégés ; il ne leur restait pour moyen de salut qu'à se faire jour à travers cet incendie général, qui consuma la ville et la citadelle. Il y périt un grand nombre de légionnaires. Germanicus marcha en-

parvenu à l'Empire, et de là leur amour pour le fils, qui donnait les mêmes espérances. En effet, Germanicus avait l'esprit populaire et l'affabilité la plus engageante, bien différent de Tibère, qui, dans son air et dans ses discours, était dur et impérieux.

Auguste, qui préférait Germanicus à Tibère, lui avait fait épouser sa petite-fille Agrippine, et il le destinait alors à venger la défaite des légions de Varus. En conséquence, après le retour de Tibère, il donna la mission à Germanicus de se rendre dans les Gaules pour envahir les contrées de la Germanie qu'Arminius avait entraînées à la révolte contre les Romains; ainsi Germanicus se vit à la tête de huit légions campées sur le Rhin, et partagées en deux corps, occupant les deux provinces de la Gaule-Belgique, appelées la Haute et la Basse-Germanie. Il était alors âgé de vingt-huit ans. Ce fut au sortir du consulat qu'il reçut le commandement de toutes ces forces, les plus considérables qui se trouvassent réunies dans aucune partie de l'Empire. Il commença l'exercice de son commandement par le cens ou dénombrement des Gaules, et il y travaillait lorsqu'Auguste descendit au tombeau. Sa position devint alors très-délicate à l'égard de Tibère, prince ombrageux et dissimulé. Le nouvel empereur craignit d'abord que Germanicus, se trouvant commander en chef huit légions et un pareil nombre de troupes auxiliaires, et joignant à ces forces redoutables l'amour des peuples, n'aimât mieux posséder l'Empire que l'attendre; mais plus Germanicus pouvait prétendre au rang suprême, plus il s'efforçait d'y affermir Tibère.

Se trouvant alors près des Belges, il exigea leur serment pour son oncle. De son côté Tibère, voulant, par pure politique, mettre son neveu dans ses intérêts, demanda pour lui la

puissance proconsulaire. En vertu de cette nouvelle dignité, qui lui fut conférée à vie par le Sénat, Germanicus eut une autorité presque absolue sur toutes les troupes romaines, tant dans les provinces que dans la capitale; en un mot, il fut créé généralissime des forces de l'Empire. Les commissaires du Sénat qui lui portèrent le décret étaient aussi chargés de le consoler de la mort d'Auguste.

Cependant Tibère venait à peine de prendre possession de la puissance impériale, que l'armée de Pannonie se révolta, dans le dessein d'engager une guerre civile qui procurât aux soldats des récompenses. Cette sédition fut appaisée par Drusus, frère de l'empereur. Mais, presque dans le même temps et par les mêmes causes, les légions de Germanie s'ébranlaient avec d'autant plus de violence qu'elles étaient supérieures en nombre, et soutenues de l'important espoir que Germanicus ne souffrirait point de maître, et qu'il se livrerait à elles, comme étant assez fortes pour déterminer une révolution. Ce fut dans le camp du Bas-Rhin, près de Cologne, que s'alluma la sédition des soldats, au moment où Germanicus était encore occupé à recevoir les tributs des Gaules. Au premier bruit de la révolte des légions il partit en diligence, et rencontra, à quelque distance du camp, les soldats, dont les regards baissés contre terre semblaient annoncer le repentir. Il entre dans l'enceinte, et tout retentit aussitôt de plaintes amères. Quelques-uns, prenant la main du prince sous prétexte de la lui baiser, lui faisaient toucher leurs gencives dépouillées de leurs dents; d'autres lui montraient leur corps courbé par la vieillesse. Germanicus arrive à son tribunal. Là, voyant les soldats pêle-mêle, il leur ordonne de se former par compagnies pour mieux entendre sa réponse,

les soldats, il profita de cette disposition pour leur dépeindre dans une harangue, avec les couleurs les plus vives, l'atrocité de leur conduite, et pour leur arracher l'aveu de l'énormité de leur faute. Tous le supplient de punir les plus coupables, de pardonner aux faibles, et de les mener ensuite à l'ennemi; tous demandent avec instance qu'on leur rende Agrippine et le nourrisson des légions. Germanicus promet son fils, remettant le reste entre leurs mains. A ces mots la révolution fut entière, et les soldats punirent eux-mêmes les chefs de la sédition.

Le calme fut bientôt rétabli dans le camp; mais à soixante milles de là deux légions persistaient dans leur révolte. Germanicus se préparait à les aller combattre, lorsqu'elles le prévinrent en punissant elles-mêmes les coupables. Cette espèce de guerre civile présentait un spectacle d'horreur dont on n'avait jamais vu d'exemple. On laissa les soldats se rassasier de carnage, jouir de la vengeance et s'en dégoûter. Germanicus, à son entrée dans le camp, s'écria les larmes aux yeux : « Ce n'est pas là un remède, « mais une boucherie! » La férocité du soldat changeant alors d'objet, ils demandèrent à marcher à l'ennemi pour expier leur fureur. Germanicus fit aussitôt jeter un pont sur le Rhin, et passa le fleuve avec son armée.

Ainsi fut appaisée l'une des plus dangereuses séditions; ainsi fut rétablie la discipline, et affermie l'autorité de Tibère, par l'habileté, le courage et le désintéressement de Germanicus. Si ce prince eût voulu se prêter au vœu des légions, il eût été proclamé maître de l'autorité souveraine; les soldats et le peuple avaient conçu l'espoir que, parvenu à l'Empire, il réaliserait le vœu de son père Drusus en faveur de la liberté de sa patrie. De là cette ardeur pour son élévation, à laquelle personne

ne s'opposait que lui seul. On verra bientôt comment Tibère récompensa cet inviolable attachement à sa personne et à ses intérêts.

Germanicus venait d'entrer en Germanie avec des troupes dont les mains sacriléges voulaient expier tant de meurtres dans le sang des ennemis du nom romain. Tout, dans le pays des Marses, fut mis à feu et à sang. Plusieurs autres peuples germaniques, excités par cette cruelle invasion, attaquèrent les Romains dans leur retraite, et ne furent repoussés que par l'effet du courage et de la prudence de Germanicus. Le bruit de ses exploits parvint bientôt à Rome, et y causa une joie générale; mais Tibère en conçut de l'inquiétude. Il avait vu avec plaisir la sédition appaisée; mais il voyait avec peine les gratifications et les congés livrer à Germanicus la faveur du soldat. Il rendit compte cependant au Sénat des services rendus par le jeune héros, mais en termes trop recherchés et trop magnifiques pour qu'ils parussent l'expression d'un sentiment vrai.

L'année suivante Germanicus fit de plus grands préparatifs encore, dans la vue de venger la mort de Varus et la défaite de ses légions.

Les nations germaniques étaient divisées depuis que la mésintelligence régnait entre Arminius, qui avait défait Varus, et Segeste, ami sincère et fidèle des Romains. Germanicus n'eut pas plutôt appris que ces deux chefs nourrissaient l'un contre l'autre la plus ardente animosité, qu'il envahit et ravagea le pays des Celtes. Il marcha ensuite contre Arminius en personne. Ce chef avait prévalu dans l'esprit des barbares, parce qu'il voulait nationaliser la guerre contre les Romains. Germanicus remporta sur lui un avantage signalé, et fit sa femme prisonnière. Mais, ayant soulevé les nations voisines et rassemblé une

nouvelle armée, Arminius parut plus redoutable encore, et Germanicus marcha de nouveau contre lui. L'armée romaine s'avança jusqu'aux confins les plus reculés du pays des Bructères, ravagea toute la contrée entre l'Ems et la Lippe, et pénétra dans la forêt de Rentberg (en Westphalie), où les ossemens de Varus et de ses légions étaient encore à découvert. Cette forêt célèbre conserve encore le même nom, et le champ voisin s'appelle *Winfeldt*, ce qui, dans la langue du pays, signifie *Champ de la Victoire*. Germanicus et son armée rendirent les derniers devoirs à Varus et à ses légions. Le prince posa lui-même le premier gazon de ce commun tombeau, et par ce devoir pieux il honora les morts et partagea l'affliction des vivans. Il poursuivit ensuite Arminius, qui, lui échappant sans cesse et gagnant des lieux inaccessibles, parvint à combattre avec avantage Cecina, lieutenant de Germanicus. Ce prince mena quatre légions jusqu'à l'Océan, leur fit descendre l'Ems, et, retournant ensuite par mer, non sans danger, jusqu'à l'embouchure du Rhin, il se rendit par terre à Cologne. Là il trouva Sergimès, frère de Segeste, qui venait se soumettre aux Romains. Voyant le zèle dont les soldats étaient animés, il s'efforçait d'accélérer la victoire par de grands préparatifs pour une troisième campagne. En méditant sur les opérations de la guerre, et sur tous les événemens heureux et malheureux qui avaient signalé ses deux invasions, il vit que les Germains, défaits en plaine et en batailles rangées, avaient pour eux leurs bois, leurs marais, un été court, des hivers prématurés, et que les soldats ne souffraient pas tant du feu de l'ennemi que de la longueur des marches et de la perte de leurs armes; que la Gaule s'épuisait de chevaux; que cette longue file de bagages, difficiles à couvrir,

prêtait aux embuscades : au lieu que par mer, trouvant une route inconnue à l'ennemi, et plus facile pour les siens, il ouvrirait plutôt la campagne, embarquerait ses convois avec ses légions, et, en remontant les fleuves, verrait arriver ses troupes toutes fraîches dans le cœur de la Germanie. Fermement résolu d'exécuter ce plan, Germanicus fit construire en diligence mille vaisseaux, et assigna l'île des Bataves pour le rendez-vous général; puis il embarque son armée, arrive à l'embouchure de l'Ems, et, après avoir débarqué ses troupes, prend avec elles le chemin du Weser. Sur les bords de ce fleuve, et à la tête des Chérusques, il rencontre Arminius, qui, feignant de fuir, cherchait à attirer une partie de l'armée romaine dans des embuscades.

Germanicus, ayant passé le Weser, est instruit par un transfuge qu'Arminius, soutenu de plusieurs nations qui venaient de le joindre, tenterait d'attaquer le camp des Romains la nuit suivante. A la veille d'une affaire décisive, il veut sonder les dispositions du soldat; mais il se défiait des tribuns et des centurions, dont les rapports étaient souvent plus agréables que fidèles; de ses affranchis, toujours un peu esclaves; de ses amis, trop souvent flatteurs; même des assemblées générales de l'armée, où le petit nombre dicte à la multitude ce qu'elle répète. Enfin, pour lire au fond des âmes, il veut voir ses soldats libres, sans surveillans, lorsque, dans leurs repas militaires, ils déploient leurs craintes et leurs espérances. La nuit venue, il prend des routes détournées, inconnues des sentinelles. Enveloppé d'une peau de bête sauvage, et suivi d'un seul homme, il traverse les rues du camp, s'arrête à chaque tente, et là jouit de sa renommée. L'un exaltait sa haute naissance, l'autre sa bonne mine, la plupart sa patience, son affabilité, son

nouvelle armée, Arminius parut plus redoutable encore, et Germanicus marcha de nouveau contre lui. L'armée romaine s'avança jusqu'aux confins les plus reculés du pays des Bructères, ravagea toute la contrée entre l'Ems et la Lippe, et pénétra dans la forêt de Rentberg (en Westphalie), où les ossemens de Varus et de ses légions étaient encore à découvert. Cette forêt célèbre conserve encore le même nom, et le champ voisin s'appelle *Winfeldt*, ce qui, dans la langue du pays, signifie *Champ de la Victoire*. Germanicus et son armée rendirent les derniers devoirs à Varus et à ses légions. Le prince posa lui-même le premier gazon de ce commun tombeau, et par ce devoir pieux il honora les morts et partagea l'affliction des vivans. Il poursuivit ensuite Arminius, qui, lui échappant sans cesse et gagnant des lieux inaccessibles, parvint à combattre avec avantage Cecina, lieutenant de Germanicus. Ce prince mena quatre légions jusqu'à l'Océan, leur fit descendre l'Ems, et, retournant ensuite par mer, non sans danger, jusqu'à l'embouchure du Rhin, il se rendit par terre à Cologne. Là il trouva Sergimès, frère de Segeste, qui venait se soumettre aux Romains. Voyant le zèle dont les soldats étaient animés, il s'efforçait d'accélérer la victoire par de grands préparatifs pour une troisième campagne. En méditant sur les opérations de la guerre, et sur tous les événemens heureux et malheureux qui avaient signalé ses deux invasions, il vit que les Germains, défaits en plaine et en batailles rangées, avaient pour eux leurs bois, leurs marais, un été court, des hivers prématurés, et que les soldats ne souffraient pas tant du feu de l'ennemi que de la longueur des marches et de la perte de leurs armes; que la Gaule s'épuisait de chevaux; que cette longue file de bagages, difficiles à couvrir,

prêtait aux embuscades : au lieu que par mer, trouvant une route inconnue à l'ennemi, et plus facile pour les siens, il ouvrirait plutôt la campagne, embarquerait ses convois avec ses légions, et, en remontant les fleuves, verrait arriver ses troupes toutes fraîches dans le cœur de la Germanie. Fermement résolu d'exécuter ce plan, Germanicus fit construire en diligence mille vaisseaux, et assigna l'île des Bataves pour le rendez-vous général; puis il embarque son armée, arrive à l'embouchure de l'Ems, et, après avoir débarqué ses troupes, prend avec elles le chemin du Weser. Sur les bords de ce fleuve, et à la tête des Chérusques, il rencontre Arminius, qui, feignant de fuir, cherchait à attirer une partie de l'armée romaine dans des embuscades.

Germanicus, ayant passé le Weser, est instruit par un transfuge qu'Arminius, soutenu de plusieurs nations qui venaient de le joindre, tenterait d'attaquer le camp des Romains la nuit suivante. A la veille d'une affaire décisive, il veut sonder les dispositions du soldat; mais il se défiait des tribuns et des centurions, dont les rapports étaient souvent plus agréables que fidèles; de ses affranchis, toujours un peu esclaves; de ses amis, trop souvent flatteurs; même des assemblées générales de l'armée, où le petit nombre dicte à la multitude ce qu'elle répète. Enfin, pour lire au fond des âmes, il veut voir ses soldats libres, sans surveillans, lorsque, dans leurs repas militaires, ils déploient leurs craintes et leurs espérances. La nuit venue, il prend des routes détournées, inconnues des sentinelles. Enveloppé d'une peau de bête sauvage, et suivi d'un seul homme, il traverse les rues du camp, s'arrête à chaque tente, et là jouit de sa renommée. L'un exaltait sa haute naissance, l'autre sa bonne mine, la plupart sa patience, son affabilité, son

caractère toujours égal ; tous se promettaient de faire éclater leur amour et leur dévouement pour lui sur le champ de bataille, en immolant les parjures et les infracteurs de la paix. Encouragé par tant de témoignages flatteurs, par des présages et des auspices favorables, le matin même Germanicus convoqua l'armée et déclara, dans une harangue éloquente, qu'il était résolu de finir une pénible guerre par une bataille décisive. Les soldats répondent aussitôt par de vives acclamations.

Les deux armées étaient en présence, et les Romains marchaient à l'ennemi, lorsqu'on vit passer huit aigles qui, volant vers la forêt, s'y enfoncèrent. A cet heureux augure Germanicus s'écria : « Suivons ces aigles ; ce sont les dieux « tutélaires de nos légions. » Les Germains ne purent soutenir le choc, et Germanicus resta vainqueur ; mais, s'étant ralliés, ils revinrent bientôt à la charge avec une rage aveugle. Cette seconde bataille fut encore plus terrible que la première. Germanicus, à la tête des cohortes prétoriennes, fondit le premier dans la forêt. Là on se battit corps à corps. Les Germains ne le cédaient point en bravoure, mais la nature du combat et des armes leur donnaient du désavantage. Germanicus ayant ôté son casque pour être mieux reconnu, criait de s'acharner au carnage, de ne point faire de prisonniers, qu'on n'aurait la paix que par la destruction entière des Chérusques.

Cette seconde bataille gagnée, il prononça l'éloge des vainqueurs en présence de son armée entière, et fit élever un trophée avec cette inscription magnifique : « L'armée de Tibère César, « victorieuse des nations entre l'Elbe et le Rhin, « a consacré ce monument à Mars, à Jupiter et « à Auguste. » Il n'y fit aucune mention de lui-

même, soit crainte de l'envie, soit persuasion intime que les grandes actions se suffisent à elles-mêmes.

L'été touchait à sa fin, et Germanicus, après avoir renvoyé une partie des légions par terre, rembarqua le reste de sa flotte pour regagner l'Océan par l'Ems. D'abord la mer fut tranquille; mais bientôt un vent violent, mêlé de grêle et soufflant à la fois de tous les côtés, emporta et dispersa les vaisseaux en pleine mer. Un grand nombre y périt; on fit naufrage sur des écueils. Autant l'Océan l'emporte en violence sur une autre mer, autant cette tempête l'emporta sur les autres par tout ce qu'elle eut d'extraordinaire et d'horrible. La galère de Germanicus aborda seule chez les Cauques. Tant que dura l'ouragan on le vit courir le jour et la nuit sur les rochers et sur les promontoires, criant, se reprochant la perte de tant de vaisseaux et de tant de braves soldats; à peine ses amis purent-ils l'empêcher de se précipiter dans la mer. Enfin le vent s'appaisa, et les vaisseaux rentrèrent délabrés; on les répara à la hâte pour les remettre en mer: quelques-uns avaient été emportés jusqu'en Angleterre.

La nouvelle de ce désastre fit reprendre les armes aux Germains; mais l'activité de Germanicus trompa leurs espérances. Il envoya une armée contre les Celtes, fondit lui-même sur les Marses avec une armée plus nombreuse, et recouvra deux aigles de Varus. Après l'expédition il fit hiverner ses troupes, à qui la joie de ce succès avait fait oublier les disgrâces de la mer; il les combla de ses libéralités, et tint compte à chaque soldat de ce qu'il déclara avoir perdu. Une autre campagne aurait terminé la guerre; mais l'envie porta Tibère à enlever à Germanicus une gloire dont il était presque en

possession ; il le rappela sous prétexte de venir jouir du triomphe qui lui avait été décerné.

Il fallut obéir ; Germanicus quitta l'armée à regret pour revenir à Rome. Toutes les cohortes prétoriennes allèrent au devant de lui, quoique l'ordre n'eût été donné qu'à deux d'entre elles. La route était couverte de peuple jusqu'à la distance de vingt milles. Tibère reçut Germanicus avec toutes les démonstrations d'affection et d'amitié, mais avec la plus profonde dissimulation; il le recommanda au Sénat comme digne des plus grands honneurs. Le 26 mai de l'année suivante, 770 de la fondation de Rome, et 17 de J. C., Germanicus triompha des Chérusques, des Celtes, des Agrivariens et autres nations qui habitaient entre le Rhin et l'Elbe. Ce triomphe, cérémonie devenue rare, fut de la plus grande magnificence. Les dépouilles, les captifs, les représentations des fleuves, des montagnes, des combats ornèrent la pompe. Mais ce qui surtout fixait les regards et l'attention, c'était la personne même de Germanicus, sa beauté si majestueuse, et son char couvert de ses cinq enfans. Toutefois, dit Tacite, on ne pouvait se défendre d'un certain sentiment de crainte en voyant que son père Drusus n'avait pas eu longtemps à jouir de la faveur du peuple; que son oncle Marcellus s'était vu enlevé à la fleur de sa jeunesse, au milieu des adorateurs de l'Empire, et qu'il y avait comme une influence maligne attachée à l'amour du peuple romain. Tibère, pour rendre la solennité plus complète, fit distribuer au peuple 300 sesterces par tête, et se désigna consul avec Germanicus pour l'année suivante. On n'en fut pas plus persuadé de sa tendresse pour son fils adoptif, et bientôt, sous des motifs honorables, il résolut de l'écarter.

Les troubles d'Orient lui offrirent une occasion favorable pour soustraire Germanicus à ses lé-

gions chéries, en le transportant dans de nouvelles provinces où il resterait exposé aux coups de la politique et du sort. Tibère représenta au Sénat qu'étant sur le déclin de l'âge, et Drusus son fils n'ayant pas encore assez de maturité, Germanicus était le seul qui, par sa sagesse, pût rendre le calme à l'Orient. Un sénatus-consulte déféra aussitôt à ce prince le gouvernement général de toutes les provinces au-delà de la mer, avec une autorité supérieure à celle de tous les autres commandans, et des pouvoirs plus étendus que pour aucun autre gouverneur, depuis Pompée-le-Grand. Mais, pour balancer une autorité si exorbitante, Tibère donna le gouvernement de Syrie à Cneius Pison, génie violent, à qui les égards et la déférence étaient inconnus. A sa hauteur naturelle il ajoutait la présomption que lui inspirait la noblesse et les biens immenses de Plancine, son épouse. Pison se crut envoyé en Syrie pour traverser les espérances de Germanicus; et s'il ne reçut pas des instructions secrètes de Tibère, comme on le crut alors, il est certain que l'impératrice-mère recommanda elle-même à Plancine de fatiguer l'épouse de Germanicus par des rivalités et par des mortifications.

Vers la fin de l'année Germanicus partit pour son gouvernement, avec sa femme Agrippine et son fils Caïus, surnommé *Caligula*. Après avoir essuyé deux tempêtes violentes, l'une dans le golfe Adriatique, l'autre dans la mer Ionienne, il se rendit en Dalmatie pour y visiter son frère Drusus. De là, suivant la côte illyrienne, il gagna Nicopolis, ville d'Achaïe qu'Auguste avait bâtie en mémoire de la journée d'Actium; il y resta quelques jours pour y réparer sa flotte, et profita de ce temps pour voir un golfe que la victoire a rendu si célèbre, les monumens con-

possession ; il le rappela sous prétexte de venir jouir du triomphe qui lui avait été décerné.

Il fallut obéir ; Germanicus quitta l'armée à regret pour revenir à Rome. Toutes les cohortes prétoriennes allèrent au devant de lui, quoique l'ordre n'eût été donné qu'à deux d'entre elles. La route était couverte de peuple jusqu'à la distance de vingt milles. Tibère reçut Germanicus avec toutes les démonstrations d'affection et d'amitié, mais avec la plus profonde dissimulation; il le recommanda au Sénat comme digne des plus grands honneurs. Le 26 mai de l'année suivante, 770 de la fondation de Rome, et 17 de J. C., Germanicus triompha des Chérusques, des Celtes, des Agrivariens et autres nations qui habitaient entre le Rhin et l'Elbe. Ce triomphe, cérémonie devenue rare, fut de la plus grande magnificence. Les dépouilles, les captifs, les représentations des fleuves, des montagnes, des combats ornèrent la pompe. Mais ce qui surtout fixait les regards et l'attention, c'était la personne même de Germanicus, sa beauté si majestueuse, et son char couvert de ses cinq enfans. Toutefois, dit Tacite, on ne pouvait se défendre d'un certain sentiment de crainte en voyant que son père Drusus n'avait pas eu longtemps à jouir de la faveur du peuple; que son oncle Marcellus s'était vu enlevé à la fleur de sa jeunesse, au milieu des adorateurs de l'Empire, et qu'il y avait comme une influence maligne attachée à l'amour du peuple romain. Tibère, pour rendre la solennité plus complète, fit distribuer au peuple 300 sesterces par tête, et se désigna consul avec Germanicus pour l'année suivante. On n'en fut pas plus persuadé de sa tendresse pour son fils adoptif, et bientôt, sous des motifs honorables, il résolut de l'écarter.

Les troubles d'Orient lui offrirent une occasion favorable pour soustraire Germanicus à ses lé-

gions chéries, en le transportant dans de nouvelles provinces où il resterait exposé aux coups de la politique et du sort. Tibère représenta au Sénat qu'étant sur le déclin de l'âge, et Drusus son fils n'ayant pas encore assez de maturité, Germanicus était le seul qui, par sa sagesse, pût rendre le calme à l'Orient. Un sénatus-consulte déféra aussitôt à ce prince le gouvernement général de toutes les provinces au-delà de la mer, avec une autorité supérieure à celle de tous les autres commandans, et des pouvoirs plus étendus que pour aucun autre gouverneur, depuis Pompée-le-Grand. Mais, pour balancer une autorité si exorbitante, Tibère donna le gouvernement de Syrie à Cneius Pison, génie violent, à qui les égards et la déférence étaient inconnus. A sa hauteur naturelle il ajoutait la présomption que lui inspirait la noblesse et les biens immenses de Plancine, son épouse. Pison se crut envoyé en Syrie pour traverser les espérances de Germanicus; et s'il ne reçut pas des instructions secrètes de Tibère, comme on le crut alors, il est certain que l'impératrice-mère recommanda elle-même à Plancine de fatiguer l'épouse de Germanicus par des rivalités et par des mortifications.

Vers la fin de l'année Germanicus partit pour son gouvernement, avec sa femme Agrippine et son fils Caïus, surnommé *Caligula*. Après avoir essuyé deux tempêtes violentes, l'une dans le golfe Adriatique, l'autre dans la mer Ionienne, il se rendit en Dalmatie pour y visiter son frère Drusus. De là, suivant la côte illyrienne, il gagna Nicopolis, ville d'Achaïe qu'Auguste avait bâtie en mémoire de la journée d'Actium; il y resta quelques jours pour y réparer sa flotte, et profita de ce temps pour voir un golfe que la victoire a rendu si célèbre, les monumens con-

sacrés par Auguste et le camp de Marc-Antoine. Ces lieux, où il retrouvait partout les traces de ses pères, lui offraient un grand spectacle d'infortunes et de prospérités. Il se rendit ensuite à Athènes, où il ne parut qu'avec un seul licteur, par égard pour cette ville ancienne et alliée. Les Grecs le reçurent avec les honneurs les plus recherchés, mêlant à ces distinctions les récits de leur propre gloire, afin de donner à leur flatterie plus d'autorité.

De là, gagnant l'Eubée, Germanicus traversa Lesbos, où Agrippine accoucha de Julie, son dernier enfant. Il parcourut la côte d'Asie, visita dans la Thrace Perinthe et Byzance, pénétra par la Propontide jusqu'à l'embouchure de l'Euxin, curieux de connaître ces lieux intéressans par leur antiquité et par leur réputation; il remédiait en même temps aux maux des provinces, appaisait leurs dissensions, et réprimait l'injustice des magistrats.

A son retour de l'Euxin il désirait voir les mystères des Samothraces; malgré tous ses efforts, des vents contraires l'écartèrent de cette route. Après avoir considéré les ruines de Troie, qui, par l'idée qu'elles rappelaient les vicissitudes du sort et l'origine de Rome, lui parurent si vénérables, il cotoya de nouveau l'Asie, et alla débarquer à Colophon pour y consulter l'oracle d'Apollon de Claros. On prétend qu'en termes mystérieux, suivant l'usage des oracles, il annonça une fin prématurée à Germanicus.

Cependant Pison et sa femme Plancine, qui avaient pris la route de Syrie, commencèrent dès Athènes à exécuter leur plan d'insulte contre Germanicus. D'Athènes, coupant au travers des Cyclades par le trajet le plus court, ils accélérèrent leur navigation, et atteignirent Germanicus à Rhodes. Ce prince n'ignorait pas les per-

sécutions odieuses qui l'attendaient. Telle était toutefois sa générosité, que, voyant une tempête emporter Pison sur des écueils, il envoya ses meilleurs vaisseaux pour sauver un ennemi dont la mort n'aurait pu être imputée qu'au hasard. Ce procédé n'adoucit point Pison. Irrité du moindre retardement, dès le lendemain il quitte et devance Germanicus, et, à peine arrivé en Syrie, il s'applique à gagner l'armée, excitant les soldats à mettre de l'obéissance et du zèle à désobéir à Germanicus.

Mais l'Arménie demandait les premiers soins de ce prince. Là, de l'aveu des grands du pays, et au milieu des acclamations de la multitude, il ceignit le bandeau royal à Zénon, fils de Polémon, roi de Pont, ami et allié des Romains. D'Arménie il passa en Cappadoce, qu'il soulagea d'une partie des impôts; puis il visita la Comagène, qui venait de se soumettre aux lois de Rome.

La joie de si heureux arrangemens était troublée par les chagrins que donnaient à Germanicus l'orgueil et la malveillance de Pison. Ils se rencontrèrent à Cirrhe. Le prince, aigri par des amis qui exagéraient les torts de Pison, s'expliqua le premier en présence de quelques confidens. Pison répondit par des excuses pleines d'arrogance, et l'on se sépara la haine dans le cœur.

On vit arriver dans l'intervalle des ambassadeurs d'Artaban, roi des Parthes, avec qui Germanicus renouvela l'ancienne alliance des Romains.

L'année suivante il fit un voyage en Egypte pour en reconnaître les antiquités. Les besoins de la province en furent le prétexte. En ouvrant les greniers d'Alexandrie, il fit baisser le prix des grains, et il se rendit cher à la multitude en marchant sans gardes avec la chaussure et l'habit grec, imitant en cela Scipion l'Africain, qui, au

Ainsi périt Germanicus César, dans la trente-quatrième année de son âge. Son corps, avant d'être porté au bûcher, fut découvert à nu dans la place d'Antioche, où se fit la cérémonie des funérailles. Il demeura douteux, dit Tacite, s'il s'y trouvait des traces de poison; mais, s'il en faut croire Suétone, il était tout couvert de taches noires et bleues, et l'écume lui sortait de la bouche. Les habitans d'Antioche poussèrent la douleur jusqu'à l'impiété, car, ayant appris la mort de ce prince, ils lancèrent des pierres contre leurs temples, renversèrent leurs autels, et expulsèrent de leurs maisons leurs dieux pénates; tel fut l'horrible délire de quelques-uns d'entre eux, qu'ils exposèrent leurs enfans nouveaux-nés et les abandonnèrent.

Il est plus aisé de concevoir que d'exprimer la consternation que la nouvelle de sa mort répandit dans Rome, où il était universellement chéri. Le premier bruit de sa maladie avait alarmé toute la ville; on apprit presque immédiatement sa mort, et il s'éleva aussitôt un cri de douleur et d'indignation. Par hasard quelques marchands partis des côtes de la Syrie annoncèrent sa convalescence: cette nouvelle est aussitôt crue, aussitôt divulguée; la joie l'exagère de bouche en bouche; on court par toute la ville; on enfonce les portes des temples. Tibère, éveillé par les cris d'allégresse, éprouve la mortification d'entendre crier sous les fenêtres de son palais et dans toutes les rues: *Salva Roma! salva, patria! salvus est Germanicus!* Mais cette joie immodérée fit bientôt place à la plus profonde affliction. La nouvelle certaine de sa mort étant arrivée, toute la ville retentit de cris, de plaintes et de lamentations. Sans attendre ni édit de magistrats ni sénatus-consulte, on abandonne les tribunaux, on ferme les boutiques, on ferme les maisons, et les rues les

plus fréquentées deviennent tout à coup un désert. Le Sénat, assemblé extraordinairement, décerne à Germanicus de grands honneurs, dans le dessein d'immortaliser la mémoire d'un prince si chéri et si digne de l'être.

Sa mort, dit Tacite, répandit un deuil universel. Les nations étrangères, les rois barbares pleurèrent ce grand homme, si affable pour les alliés, si doux pour les ennemis, dont la figure et les discours imprimaient une égale vénération, et qui, bannissant de la grandeur suprême l'orgueil qui la fait haïr, n'en avait conservé que la dignité qui la rend imposante. Frappé de quelques rapports entre la figure et l'âge d'Alexandre et de Germanicus, le genre et aussi le théâtre de leur mort, on compara souvent, ajoute Tacite, la destinée des deux héros. On observait qu'avec les avantages de la beauté et d'une naissance illustre, tous deux avaient, non loin de leur trentième année, succombé sous des embûches domestiques parmi des nations étrangères; mais l'on préférait le Romain, doux envers ses amis, modéré dans les plaisirs, asservi aux lois d'un seul et chaste hymen, et non moins intrépide, quoique sans témérité. On songeait aux obstacles qui l'avaient empêché de subjuguer la Germanie, accablée par tant de défaites, et l'on ne doutait pas que si, avec les titres, les droits de souverain, il eût été le seul arbitre de ses destinées, il n'eût égalé bientôt dans la gloire des armes le Macédonien, qu'il surpassait par sa modération, sa clémence et ses autres vertus.

Les qualités de son esprit répondaient à celles de son âme. Au milieu du tumulte des armes et de la guerre il cultiva avec succès l'éloquence et même la poésie. Il avait composé des comédies grecques, une traduction d'Aratus en vers latins, et des épigrammes: le temps en a épargné quel-

ques-unes, parmi lesquelles on en trouve d'ingénieuses. Il eut la gloire d'être mis au rang des auteurs qui devaient servir de modèle, et son buste fut placé parmi ceux des illustres écrivains dont la salle du Sénat était ornée.

Ce prince eut d'Agrippine neuf enfans, Néron, Drusus, Caïus, surnommé Caligula; trois autres fils qui moururent en bas âge, et trois filles, Agrippine, mère de Néron, Drusille, et Liville, plus connue sous le nom de Julie.

Agrippine, accablée de douleur, s'était embarquée avec les cendres de son époux et avec ses enfans. A Rome on pleurait encore Germanicus, lorsque le bruit de la prochaine arrivée d'Agrippine à Brindes se répandit tout à coup : c'était le premier port et le plus sûr où elle pût aborder. Tous ses amis, tous ceux qui avaient servi sous son époux, un grand nombre d'habitans des villes voisines, du plus loin qu'ils aperçoivent la flotte en pleine mer, se portent en foule non seulement sur le port et sur le rivage, mais jusque sur les murs et sur les toits, partout enfin d'où la vue pouvait le plus s'étendre.

La flotte entre insensiblement dans un appareil lugubre et morne, bien éloigné de l'allégresse ordinaire aux navigateurs qui arrivent. A peine eut-on vu sortir du vaisseau Agrippine avec ses enfans, l'urne sépulcrale dans les mains, les regards fixés contre terre, ce ne fut qu'un seul et même cri de douleur, et vous n'auriez distingué, dit Tacite, ni hommes, ni femmes, ni étrangers, ni parens. Tibère avait envoyé deux cohortes prétoriennes et l'ordre aux magistrats de rendre à la mémoire de son fils adoptif les derniers devoirs et les honneurs dus à sa mémoire. Les tribuns et les centurions portaient les cendres sur leurs épaules; en avant marchaient les enseignes nues, les faisceaux renversés. Dans

toutes les villes où passait le convoi, le peuple en deuil, les chevaliers en habit militaire, on brûlait solennellement des étoffes, des parfums et d'autres offrandes funéraires. Les habitans mêmes des villes écartées de la route venaient au devant du cortége, sacrifiaient des victimes, élevaient des autels aux dieux mânes, exprimaient leur désolation par des cris et par des larmes unanimes. Les consuls, les sénateurs et une grande partie du peuple romain allèrent à la rencontre du convoi ; on les voyait tout le long du chemin par troupes éparses, et chacun donnant un libre cours à ses pleurs. Le jour où l'on porta dans le tombeau d'Auguste les restes de Germanicus fut marqué tantôt par un silence de consternation, tantôt par un bruit tumultueux de gémissemens. Les citoyens remplissaient les rues, le champ de Mars étincelait de flambeaux, tous les soldats étaient sous les armes, les magistrats sans décoration, le peuple assemblé par tribus, et tous, en s'écriant que la république était perdue, qu'il ne restait plus d'espérance, semblaient oublier qu'ils avaient des maîtres. Tibère s'efforça de mettre fin aux regrets par un édit ; il laissa condamner Pison pour étouffer les soupçons dont il était l'objet, et dans l'espoir qu'une victime suffirait pour calmer la douleur publique.

CNEIUS JULIUS AGRICOLA.

Cneius Julius Agricola fut un grand homme sans doute ; mais peut-être ne doit-il sa célébrité qu'au double avantage d'avoir eu Tacite pour gendre et pour historien. Sa vie est un morceau d'histoire achevé ; c'est un chef-d'œuvre de biographie, et le meilleur modèle qu'on puisse offrir dans ce genre à la jeunesse ; aussi notre marche se trouve-t-elle toute tracée. Nous n'aurons qu'à suivre Tacite lui-même, qu'à puiser dans ce peintre inimitable les traits et les couleurs qui nous serviront à faire connaître le guerrier vertueux et magnanime qu'il a immortalisé.

Agricola naquit à Fréjus, dans la Gaule Narbonnaise. Ses aïeux étaient intendans de l'empereur, ce qui leur donnait le rang de chevalier. Son père, Julius Græcinus, sénateur devenu célèbre comme orateur et comme philosophe, fut puni de mort par Caligula pour avoir refusé d'être l'accusateur de Marcus Silanus. Sa mère, Julia Porcilla, dame d'une vertu exemplaire, éleva le jeune Agricola avec toute l'affection maternelle. Tous les genres d'instruction utiles remplirent son premier âge et son adolescence.

Outre un heureux naturel, une chose encore le préserva des séductions du vice ; c'est que dès son enfance il eut pour séjour et pour école Marseille, ville où régnaient alors un mélange et une combinaison de la politesse des Grecs et de la

simplicité de la province. Il s'y serait livré à l'étude de la philosophie avec plus d'ardeur et d'enthousiasme qu'il ne convenait à un Romain et à un sénateur, si la prudence de sa mère n'eût mis un frein à cette passion immodérée. Son âme, élevée et courageuse, dit Tacite, aspirait à une gloire éclatante, et il poursuivait ce fantôme brillant avec plus de chaleur que de sagesse; mais bientôt l'âge et la raison le calmèrent, et il apprit de la philosophie ce qu'il y a de plus difficile, à mettre de la mesure dans le bien même.

Il fit ses premières armes en Angleterre, sous Suetonius Paulinus, général attentif et sage, qui le distingua et le jugea digne de partager sa tente. Devenu tribun, il ne s'en fit point un titre pour rester dans l'ignorance, obtenir des congés, se livrer aux plaisirs, comme cette jeunesse licencieuse qui fait du service militaire un état de dissipation et un prétexte d'oisiveté; il s'appliquait au contraire à étudier la province, à se faire connaître de l'armée, s'instruisant avec les plus habiles, vivant avec les plus vertueux, brave sans ostentation, ne briguant point, ne refusant point les commissions périlleuses, et en tout mettant de la circonspection et du zèle.

Paulinus avait alors à soutenir une guerre terrible. Le jeune Agricola y acquit de l'habileté, de l'expérience et de l'émulation; il y prit aussi la passion de la gloire militaire, passion malheureuse, dit Tacite, sous un règne où il suffisait de se faire remarquer pour se rendre suspect, et où l'on n'était pas moins compromis par une bonne réputation que par une mauvaise.

Revenu à Rome pour briguer les magistratures, il épousa Domitia Décidiana, d'une naissance illustre. L'éclat de cette alliance et le crédit qu'elle lui procura facilitèrent son avancement. Les deux époux vécurent dans l'union la plus intime; ils

se chérissaient mutuellement, et se préféraient chacun à soi-même.

Agricola obtint la questure : le sort lui donna l'Asie pour département, et Salvius Titianus pour proconsul. Une province si riche et à la discrétion des déprédateurs, un proconsul d'une avidité sans bornes et disposé à acheter le silence sur ses malversations par toutes sortes de complaisances, telles furent les deux épreuves auxquelles il résista. Sa famille s'y accrut d'une fille qui devait le dédommager et le consoler, car il perdit bientôt un fils qu'il avait eu auparavant. Il passa dans l'inaction et le repos tout l'intervalle de sa questure à son tribunat, et son tribunat même, tant il connaissait l'esprit du règne de Néron, sous qui une lâche indolence était réputée sagesse. Il observa la même circonspection dans sa préture, où heureusement il n'eut pas de juridiction à exercer. Dans les jeux et dans toutes les occasions d'éclat il se montra magnifique, mais avec mesure, et se fit même honneur de son économie. Commis ensuite par Galba au recouvrement des richesses dont Néron avait dépouillé les temples, il fit en sorte, par l'exactitude scrupuleuse de ses recherches, que l'Empire n'eût d'autres sacriléges à déplorer que ceux de Néron.

L'année suivante lui porta un coup sensible dans ses affections et dans sa fortune. Les soldats de la flotte d'Othon massacrèrent sa mère dans sa maison de campagne, sur la côte de Vintimiglia, et pillèrent son patrimoine. Agricola partit de Rome pour aller rendre les derniers devoirs à sa mère; il apprit en route que Vespasien prétendait à l'Empire, et sur-le-champ il se déclara pour lui.

Mucien, qui commandait à Rome pour le nouvel empereur, le chargea d'aller faire des levées; puis, satisfait de son désintéressement et de son

activité, il lui donna le commandement de la vingtième légion, alors en Angleterre; elle avait tardé de reconnaître Vespasien, et l'on prêtait à son chef des vues séditieuses. Agricola, envoyé pour sévir, aima mieux paraître, par une modération très-rare, avoir trouvé les soldats dans l'ordre que les y avoir fait rentrer.

Bolanus gouvernait l'Angleterre, mais avec trop de mollesse pour un peuple si remuant. Afin de ne pas lui porter ombrage, Agricola, qui savait concilier les devoirs et les égards, mit un frein à son zèle. Bientôt après Bolanus fut remplacé par Cérialis. Alors la carrière fut ouverte à son émulation et à ses talens. Cérialis l'associa d'abord à ses fatigues et à ses dangers, et bientôt après à sa gloire. Souvent il lui donnait une partie de l'armée à commander, quelquefois de plus grandes forces, et l'on ne vit jamais Agricola se prévaloir de ses succès; il les reportait à leur premier auteur, à son général. Ainsi, à force de subordination et de modestie, il échappait à l'envie, mais non pas à la gloire.

A son retour Vespasien le fit patricien, puis gouverneur d'Aquitaine, poste très-important et par lui-même et parce qu'il menait au consulat, pour lequel ce prince l'avait désigné. Avec sa seule pénétration naturelle, Agricola n'était point déplacé, même parmi les gens de loi, par la justesse et la promptitude de ses décisions. Il avait ses heures réglées pour le travail et pour le délassement. Dans les audiences et sur son tribunal il était grave, attentif, sévère; mais il montrait plus souvent de l'indulgence. Ses fonctions remplies, il laissait le personnage d'homme public, et, ce qui est infiniment rare, il pouvait être indulgent ou sévère sans rien perdre du respect des peuples ou de leur affection. Ce serait faire injure à un tel homme que de dire qu'il fut

et il réprima ces inventions du fisc plus onéreuses que les tributs. Par ces réformes, opérées dès la première année, Agricola rendit désirable aux Bretons cette paix que la négligence ou la connivence de ses prédécesseurs leur avait rendue aussi redoutable que la guerre.

Dès que l'été fut venu il se mit à la tête de son armée, se multipliant dans les marches, louant les soldats dociles, réprimandant les traîneurs; marquant lui-même le terrain pour camper, sondant les marais et les bois, inquiétant l'ennemi sur tous les points, le fatigant par de nouvelles surprises, et, après l'avoir bien effrayé, usant de ménagement pour lui faire naître le désir de la paix. Il amena ainsi plusieurs cantons qui s'étaient montrés intraitables à abjurer leurs haines, à donner des otages, et, pour les tenir en bride, il établit des forts et des garnisons avec tant d'intelligence et de soin, que nulle partie dans le reste de l'Angleterre ne fut plus dès lors à l'abri des incursions des Romains.

Tout l'hiver fut employé à exécuter un plan des plus salutaires. Pour que les Bretons, qui vivaient habituellement dans l'état de sauvages, toujours voisin de l'état de guerre, s'accoutumassent à la paix et au repos par les plaisirs, Agricola ne cessa de les engager à construire des temples, des places publiques, des maisons; il y réussit par des exhortations particulières, par quelques avances des deniers publics, en louant l'activité des uns, en reprochant aux autres leur inaction. Il obtint d'eux par le point d'honneur ce qu'il n'aurait pu espérer de la contrainte. Il ouvrit aussi des écoles pour les enfans de leurs chefs; il leur montra qu'il préférait à l'esprit des Gaulois le bon sens des Bretons, et bientôt ces hommes, qui avaient dédaigné de parler la langue latine, se piquèrent de la parler avec grâce; ils adoptèrent

ensuite jusqu'aux manières des Romains; la toge devint à la mode. On les amena peu à peu jusqu'à vouloir tout ce qui à la longue insinue le vice; les portiques, les bains, les festins élégans, toutes ces recherches d'un luxe corrupteur, ce que le vulgaire enfin appelle civilisation, et ce qui ne faisait que river leurs fers.

La troisième campagne fit connaître de nouveaux pays et de nouvelles nations; tout fut exploré et ravagé jusqu'à l'embouchure du Tay, rivière d'Ecosse. Les barbares, effrayés, n'osèrent attaquer les troupes romaines. Les militaires remarquaient que nul général n'avait mieux su qu'Agricola choisir des positions avantageuses : aucun des forts qu'il fit construire ne capitula, ne fut abandonné ou pris.

Il employa la quatrième année de la guerre à soumettre le pays qu'il avait parcouru. Dans sa cinquième campagne, qui répond à la première année du règne de Domitien, il parvint aux deux golfes et à la langue de terre qui sépare l'Angleterre de l'Ecosse, appelée alors Calédonie, et, osant le premier traverser ces golfes sur un navire, il borda les deux rives de ses flottes, et occupa tous les défilés par ses troupes. Les barbares, qui avaient toujours reculé, emmenant avec eux leurs familles, leurs trésors, leurs troupeaux, se virent enfermés pour ainsi dire dans une seconde île. Dans une suite de combats toujours heureux Agricola dompta des nations inconnues jusqu'alors, et garnit de troupe cette partie de l'Angleterre qui est en face de l'Irlande, moins encore pour garder sa conquête que pour en tenter une nouvelle. L'Irlande en effet, placée entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, et à portée de la mer des Gaules, pouvait lier, par un commerce très-animé, ces trois puissantes portions de l'Empire romain. Telles étaient les vues d'Agricola ; il avait même

accueilli un petit roi de l'Irlande, chassé par des sujets rebelles, et il le retenait près de lui, dit Tacite, sous le voile de l'amitié, avec le projet d'en faire l'instrument d'une nouvelle conquête.

La sixième année de son gouvernement fut marquée par une expédition imposante par mer et par terre. Pour ne pas s'engager dans des pays encore inconnus, au-delà du golfe de Bodotrie ou du bras de mer d'Edimbourg, où les peuples étaient en mouvement et les passages gardés par des gens armés, il fit avant tout reconnaître le pays par sa flotte. C'était la première fois qu'il la faisait concourir à ses desseins. Les Bretons, à ce que dirent les prisonniers, étaient confondus à la vue du spectacle de tous ces vaisseaux qui suivaient l'armée, et de cette guerre qui se poussait à la fois sur terre et sur mer; ils voyaient que, la barrière de l'Océan ainsi forcée, on allait les poursuivre jusque dans leur dernier asile.

Cependant les Calédoniens, résolus de tenter le sort des combats, se réunissent, attaquent de nuit la neuvième légion, qui était la plus faible, et, après avoir surpris les corps-de-gardes, forcent les retranchemens; déjà même on combattait dans le camp, lorsque Agricola, averti par ses coureurs, survient à propos, fait charger l'ennemi en queue par son infanterie et sa cavalerie légère. Cette double attaque épouvante les Calédoniens; le jour venu, ils voient briller les aigles et les enseignes des légions; et, craignant d'être enveloppés, ils se retirent. Les bois et les marais favorisent leur retraite et empêchent que la guerre ne soit terminée par ce combat, qui, selon quelques savans anglais, eut lieu dans le comté de Fofe.

Enorgueillis par ce succès, les soldats romains s'écrient qu'il n'y a rien d'impossible à leur courage, et qu'il faut pénétrer jusqu'aux dernières bornes de l'Angleterre. Les Calédoniens, d'un

autre côté, attribuant plutôt leur défaite à l'habileté d'Agricola qu'à la valeur des Romains, s'unirent plus étroitement que jamais pour la défense de leur liberté.

Ce fut dans le cours de cette même année que des soldats Usipiens, levés en Allemagne pour servir en Angleterre, se saisirent de trois brigantins afin de regagner leur pays, cinglèrent en haute mer, et, poussés çà et là par les vents, firent le tour de l'Angleterre. Ils s'étaient embarqués, suivant Dias, sur la côte orientale, et arrivèrent sur la côte occidentale, où campait alors l'armée d'Agricola : ce fut par eux que ce général sut que l'Angleterre était une île.

Au commencement de sa septième campagne Agricola, frappé dans sa famille, perdit un fils qu'il avait eu l'année précédente. Dans ce malheur il ne se piqua point de cette insensibilité fastueuse qu'affectent ordinairement les âmes fortes, comme il ne se laissa point aller non plus aux gémissemens et à l'abattement des femmes. Les soins de la guerre firent quelque diversion à sa douleur.

Il fit prendre les devans à sa flotte, avec ordre de multiplier les descentes, afin de porter l'alarme sur plusieurs points, et lui se mit en marche avec des troupes lestes qu'il avait renforcées d'un corps de Bretons auxiliaires éprouvés par une longue soumission. Il trouva les barbares déjà postés au mont Grampius, aujourd'hui le mont Grantzbaine, dans la province de Stratern, en Écosse.

Loin d'être découragés par leur dernière défaite, les Calédoniens, persuadés qu'il ne leur restait que la vengeance ou la servitude, avaient rassemblé toutes leurs forces pour résister à l'ennemi commun. Ils étaient déjà plus de trente mille hommes en armes; chaque jour il leur arrivait des renforts, lorsque, demandant le combat à grands

cris, Galgacus, distingué entre tous les chefs par sa valeur et par sa naissance, fit à cette multitude une harangue rapportée par Tacite, qui est sans contredit un des plus beaux morceaux d'éloquence qu'offre dans ce genre la langue latine. Cette harangue fut reçue avec transport, avec les chants, le frémissement et les clameurs confuses ordinaires aux barbares. Déjà ils se formaient en bataille lorsque Agricola, qui avait peine à contenir la valeur des légions, crut devoir l'exciter encore par un discours noble et vigoureux que l'on trouve également dans Tacite. Il mit ensuite pied à terre à la tête des Romains, et commença l'attaque, plein d'espérance et de courage. On combattit quelque temps à coups de traits; mais Agricola, voyant que les Calédoniens tenaient ferme à leur poste pour n'en point perdre l'avantage, détacha ses cohortes bataves et allemandes, afin de commencer la mêlée, sûr de ces troupes, accoutumées à une longue discipline. Elles courent attaquer les ennemis, les pressent de leurs boucliers et de la pointe de leurs épées, percent les premiers bataillons, et parviennent au sommet du coteau: les légions, animées par leur exemple, les suivent et renversent tout ce qui se présente devant elles. La cavalerie bretonne, qui avait tenté de charger, fut arrêtée par l'épaisseur des bataillons romains jointe aux inégalités du sol; elle fut repoussée sans peine, et dans beaucoup d'endroits les chars vides, les chevaux sans conducteurs, courant au hasard, tout épouvantés, renversèrent les rangs ennemis. Mais les Bretons qui occupaient le sommet des collines et qui n'avaient pu encore combattre, méprisant le petit nombre de Romains, quoique victorieux, commencèrent à s'étendre pour les envelopper: c'était ce que craignait Agricola, mais aussi ce qu'il avait prévu. Il fit avancer un corps de réserve de cavalerie, qui, venant fondre

avec violence sur le gros de l'armée calédonienne, qu'il tourna, la prit à dos. On vit alors dans toute l'étendue de la plaine un spectacle d'horreur et de désolation. Ici les vainqueurs poursuivaient, frappaient, faisaient des prisonniers, les égorgeaient pour en faire de nouveaux; là, selon l'instinct de la peur ou du désespoir, des troupes de Bretons armés fuyaient devant une poignée de soldats, et d'autres, sans armes, se jetaient au milieu des Romains pour y chercher la mort. La terre était couverte d'armes, de corps, de membres mutilés et de sang. Quelquefois aussi les vaincus avaient des retours de courage et de fureur.

Ralliés aux approches des forêts, déjà ils enveloppaient les détachemens qui les poursuivaient sans précautions, et si Agricola, présent partout, n'eût envoyé ses cohortes les plus braves et les plus lestes pour les cerner et les relancer, s'il n'eût fait mettre pied à terre à une partie de sa cavalerie pour fouiller les endroits les plus fourrés, tandis que le reste, à cheval, battait les clairières, la téméraire confiance des vainqueurs leur eût coûté cher. Se voyant poursuivis en bon ordre, les fuyards gagnèrent des retraites inaccessibles, où la lassitude du carnage et la nuit empêchèrent de les suivre. Ils laissèrent dix mille hommes sur le champ de bataille; les Romains n'en perdirent que trois cents. Le jour découvrit mieux encore toute l'étendue de la victoire; partout un silence profond, les collines désertes, les toits fumans au loin, et pas un être vivant. Telle fut la célèbre journée de Grampius, immortalisée par le burin de Tacite, et où, grâce aux dispositions d'Agricola, les Romains furent encore vainqueurs, non par l'ascendant d'une bravoure supérieure à celle de leurs adversaires, mais par l'avantage que la discipline donne toujours à une valeur exercée sur une intrépidité aveugle et sauvage.

Tacite peint en traits de feu, à côté de la joie et du butin des vainqueurs, la désolation et la misère des vaincus; errans tous à l'aventure, hommes et femmes, confondant leurs lamentations, traînant leurs blessés, s'appelant les uns les autres, abandonnant leurs maisons et y mettant eux-mêmes le feu; les pères et les époux allant et revenant de la rage à l'abattement, et de l'abattement à la rage, à l'aspect de leurs enfans et de leurs femmes; plusieurs même les massacrant par une espèce de pitié.

Agricola, voyant qu'ils ne se rallioient nulle part, et que la saison, trop avancée, ne permettait point de continuer les opérations, ramena ses troupes dans le pays des Horestes, qu'on croit être le pays d'Angus, en Ecosse. Après avoir pris des otages de ces peuples, il chargea l'amiral de sa flotte de faire le tour de la Grande-Bretagne, ce qui fut exécuté avec succès; on eut ainsi la preuve certaine que l'Angleterre était une île, comme on le croyait depuis peu. C'était la première fois qu'une flotte romaine entreprenait cette navigation. On a vu comment l'idée de faire le tour de la Grande-Bretagne était venue à Agricola; sa flotte découvrit les Orcades et reconnut même Thylé, caché jusqu'alors, dit Tacite, dans les neiges et les frimas, ce qui fit croire aux uns que c'était l'Irlande, et à d'autres seulement les îles de Shetland. Toute la navigation fut heureuse, et la flotte revint mouiller au port de Trutule, d'où elle était partie. Quelques auteurs supposent que c'est le port de Sandwich; mais il paraît clairement par Tacite que la flotte d'Agricola, étant alors en Ecosse, avait dû appareiller d'un port de ce royaume.

C'est ainsi qu'après sept campagnes l'Angleterre fut entièrement subjuguée par Agricola.

Il envoya les détails de tous ces événemens à

Domitien, et quoiqu'il eût écrit sa relation du ton le plus modeste, l'empereur la lut, à son ordinaire, la joie sur le front et le chagrin dans le cœur; mais il crut devoir laisser reposer sa haine jusqu'à ce que les transports du public et l'enthousiasme des soldats se fussent calmés, car Agricola commandait toujours en Bretagne. Il lui fit donc décerner par le Sénat les ornemens triomphaux, la statue couronnée de lauriers, tous ces honneurs qui tenaient lieu du triomphe et auxquels il mit le comble par les plus pompeux éloges.

Il eut même soin d'insinuer qu'il lui destinait le gouvernement de Syrie. On crut dans le temps qu'il lui en avait envoyé les provisions par un de ses affranchis de confiance, avec ordre de ne les lui remettre que dans le cas où il le trouverait en Angleterre, et que l'affranchi, l'ayant rencontré en mer dans le détroit même, était revenu sans avoir daigné lui parler.

Cependant Agricola avait remis à son successeur la province tranquille au-dedans et au-dehors; mais dans la crainte qu'un trop grand concours de peuple ne donnât trop d'éclat à son arrivée, il trompa l'empressement de ses amis, entra de nuit dans Rome, et se présenta aussitôt au palais impérial, selon l'ordre qu'il en avait reçu. Pour tout accueil, Domitien l'embrassa froidement, ne lui dit pas un mot, et le laissa se perdre dans la foule des courtisans.

Dès-lors, pour tempérer par d'autres vertus l'éclat de sa gloire militaire, Agricola se concentra dans une vie tranquille et retirée, simple dans ses vêtemens, modeste dans sa conversation, n'ayant pour tout cortége qu'un ou deux amis; de sorte que la multitude, portée à n'estimer les grands hommes qu'autant qu'ils étalent de la pompe et de l'éclat, trouvait la renommée d'Agricola une énigme inexplicable.

Dans ces premiers temps il fut accusé plus d'une fois à son insu devant l'empereur, et absous également à son insu. Ce qui l'exposait ainsi, ce n'étaient ni des dénonciations, ni les plaintes de quelques particuliers, mais la jalousie du prince, sa haine pour toutes les vertus, la propre gloire d'Agricola, et, les plus dangereux de tous les ennemis, ses panégyristes. Il survint aussi, par l'impéritie et la lâcheté des généraux, de malheureux événemens et des désastres qui ne permirent pas qu'on mît en oubli la haute valeur du conquérant de l'Angleterre; mais sous un prince tel que Domitien la renommée était un crime. Cependant, à force de modération et de prudence, Agricola vécut encore neuf ans, en évitant avec soin cette vaine affectation d'indépendance et ces bravades indiscrètes par lesquelles on provoque la célébrité et la mort. « Qu'ils sachent donc, s'écrie Tacite, ceux qui n'admirent que les vertus, qu'on ne permet point que l'on puisse être un grand homme sous un mauvais prince, et que la soumission modeste, jointe à une conduite ferme et sage, donne tout autant de gloire que ces entreprises extraordinaires où tant d'hommes ont cherché une mort fameuse sans utilité pour l'Etat. »

Agricola était né le 13 juin, et il mourut le 23 août, dans la 56e année de son âge, la 93e de l'ère chrétienne, et la 12e du règne de Domitien. Sa mort, dit Tacite, désolante pour ses parens, douloureuse pour ses amis, ne fut pas sans intérêt même pour les étrangers et pour les inconnus. Ce qui augmentait l'affliction, c'était le soupçon universellement répandu que Domitien l'avait fait empoisonner. Pour moi, ajoute Tacite, je n'oserais affirmer rien de positif. Au reste, pendant sa maladie, l'empereur, soit licencieuse, soit curiosité, le fit visiter par ses

affranchis et ses médecins de confiance, avec une assiduité qui n'est pas ordinaire aux souverains. On a la certitude que, le jour de sa mort, il y eut des courriers disposés exprès pour rendre compte, de moment en moment, du progrès de son agonie, et personne ne crut que Domitien eût montré cette impatience pour une nouvelle capable de l'affliger. Il n'en parut pas moins, les yeux baignés de larmes, au milieu du deuil public, désormais en repos sur l'objet de sa haine, dit Tacite, et cachant mieux la joie que la crainte. On ouvrit le testament du défunt : Domitien s'y trouva institué cohéritier avec la meilleure des femmes et la plus tendre des filles. On le vit s'en réjouir comme d'un honneur et d'un hommage. De continuelles adulations l'avaient fait arriver à ce degré d'aveuglement et de corruption, qu'il ne savait pas que les bons pères n'appellent à leur succession que les mauvais princes.

Voici le portrait que Tacite nous a tracé de son illustre beau-père : « Si la postérité, dit-il, voulait connaître jusqu'à sa personne, il était bien fait sans être grand ; sa physionomie avait de l'assurance ; la grâce y dominait : vous l'eussiez jugé sur-le-champ un homme de bien, et sans peine un grand homme. Sa vie, si l'on considère sa gloire, fut très-longue et très-complète : en effet, il avait épuisé les vrais biens, ceux de la vertu ; et à l'égard de ceux de la fortune, que pouvait-elle ajouter aux distinctions consulaires et triomphales ? Ses richesses n'étaient point immenses ; elles suffisaient à son rang.

« O Agricola ! s'écrie son sublime historien, heureux par l'éclat de ta vie, tu le fus encore par l'époque de ta mort. Tu n'as pas vu les portes du Sénat assiégées, les sénateurs investis

de soldats, tant de consulaires enveloppés dans le même massacre, tant d'illustres romaines exilées et fugitives!

« S'il est un asile pour les mânes de l'homme vertueux; si, comme les sages aiment à le croire, les grandes âmes ne meurent point avec le corps qu'elles animent, jouis, Agricola! du repos inaltérable; et nous, qui sommes tes enfans, daigne nous ramener, de la faiblesse de ces regrets et de ces lamentations pusillanimes, à une ferme contemplation de tes vertus, que profaneraient des larmes et des sanglots: c'est bien plutôt par l'admiration, par des louanges immortelles et, si la nature le permettait, par la ressemblance avec toi, qu'il convient de t'honorer. Voilà les vrais hommages qui doivent signaler la tendresse de tes proches, voilà ce que j'oserais recommander même à ta fille et à ta femme, de conserver la mémoire d'un père, celle d'un époux, en se rappelant sans cesse toutes ses actions et toutes ses paroles, en s'attachant à sa gloire et aux traits de son âme, bien plus qu'à ceux de son corps; non que je veuille interdire ces images que le marbre ou l'airain nous retracent; mais ces simulacres sont fragiles et périssables comme les traits dont ils sont la copie. Il n'y a que la forme de l'âme qui soit éternelle; ce n'est ni l'art ni la matière, mais les mœurs et les actions qui peuvent la fixer et la retracer. Tout ce que nous avons aimé, tout ce que nous avons révéré d'Agricola subsiste et subsistera dans la mémoire des hommes et dans l'éternité des âges. De grands noms demeureront inconnus et sans gloire; l'oubli les dévorera: celui d'Agricola, consigné dans cet écrit, vivra dans l'histoire, qui est le temple de l'immortalité. »

TITUS,

EMPEREUR DES ROMAINS.

EPUIS dix-neuf siècles le monde entier désigne empereur sous le glorieux titre de *Délices du re humain;* il le mérita par une bonté cons- ıte, universelle, et en faisant le bonheur du ıs grand empire de l'antiquité.

Ce prince naquit le 30 décembre, l'an 40 de re chrétienne, vers le temps de la mort de ligula; mais à peine alors Vespasien, son père, trait-il dans la carrière des honneurs: qui se ait imaginé qu'un jour il parviendrait à l'em- e?

Titus, élevé à la cour de Néron avec Britan- us, reçut la même éducation sous les mêmes itres. On assure qu'un astrologue ou devin, con- té par Narcisse, fameux affranchi de Claude, le sort de Britannicus, répondit que ce n'était à ce prince, mais à Titus, alors présent, que mpire était destiné. La plus étroite amitié le it à Britannicus, et même, selon l'historien cite, il goûta le breuvage empoisonné qui fit rir ce jeune prince, placé dans ce fatal moment ès de lui à la table de Néron; il en fut même s-dangereusement malade.

En mémoire de sa tendre amitié pour Britan- us, il lui érigea, lorsqu'il fut parvenu à l'Em- e, deux statues, l'une d'or, dans son palais,

accueilli un petit roi de l'Irlande, chassé par des sujets rebelles, et il le retenait près de lui, dit Tacite, sous le voile de l'amitié, avec le projet d'en faire l'instrument d'une nouvelle conquête.

La sixième année de son gouvernement fut marquée par une expédition imposante par mer et par terre. Pour ne pas s'engager dans des pays encore inconnus, au-delà du golfe de Bodotrie ou du bras de mer d'Edimbourg, où les peuples étaient en mouvement et les passages gardés par des gens armés, il fit avant tout reconnaître le pays par sa flotte. C'était la première fois qu'il la faisait concourir à ses desseins. Les Bretons, à ce que dirent les prisonniers, étaient confondus à la vue du spectacle de tous ces vaisseaux qui suivaient l'armée, et de cette guerre qui se poussait à la fois sur terre et sur mer; ils voyaient que, la barrière de l'Océan ainsi forcée, on allait les poursuivre jusque dans leur dernier asile.

Cependant les Calédoniens, résolus de tenter le sort des combats, se réunissent, attaquent de nuit la neuvième légion, qui était la plus faible, et, après avoir surpris les corps-de-gardes, forcent les retranchemens; déjà même on combattait dans le camp, lorsque Agricola, averti par ses coureurs, survient à propos, fait charger l'ennemi en queue par son infanterie et sa cavalerie légère. Cette double attaque épouvante les Calédoniens; le jour venu, ils voient briller les aigles et les enseignes des légions, et, craignant d'être enveloppés, ils se retirent. Les bois et les marais favorisent leur retraite et empêchent que la guerre ne soit terminée par ce combat, qui, selon quelques savans anglais, eut lieu dans le comté de Fofe.

Enorgueillis par ce succès, les soldats romains s'écrient qu'il n'y a rien d'impossible à leur courage, et qu'il faut pénétrer jusqu'aux dernières bornes de l'Angleterre. Les Calédoniens, d'un

autre côté, attribuant plutôt leur défaite à l'habileté d'Agricola qu'à la valeur des Romains, s'unirent plus étroitement que jamais pour la défense de leur liberté.

Ce fut dans le cours de cette même année que des soldats Usipiens, levés en Allemagne pour servir en Angleterre, se saisirent de trois brigantins afin de regagner leur pays, cinglèrent en haute mer, et, poussés çà et là par les vents, firent le tour de l'Angleterre. Ils s'étaient embarqués, suivant Dias, sur la côte orientale, et arrivèrent sur la côte occidentale, où campait alors l'armée d'Agricola : ce fut par eux que ce général sut que l'Angleterre était une île.

Au commencement de sa septième campagne Agricola, frappé dans sa famille, perdit un fils qu'il avait eu l'année précédente. Dans ce malheur il ne se piqua point de cette insensibilité fastueuse qu'affectent ordinairement les âmes fortes, comme il ne se laissa point aller non plus aux gémissemens et à l'abattement des femmes. Les soins de la guerre firent quelque diversion à sa douleur.

Il fit prendre les devans à sa flotte, avec ordre de multiplier les descentes, afin de porter l'alarme sur plusieurs points, et lui se mit en marche avec des troupes lestes qu'il avait renforcées d'un corps de Bretons auxiliaires éprouvés par une longue soumission. Il trouva les barbares déjà postés au mont Grampius, aujourd'hui le mont Grantzbaine, dans la province de Stratern, en Écosse.

Loin d'être découragés par leur dernière défaite, les Calédoniens, persuadés qu'il ne leur restait que la vengeance ou la servitude, avaient rassemblé toutes leurs forces pour résister à l'ennemi commun. Ils étaient déjà plus de trente mille hommes en armes; chaque jour il leur arrivait des renforts, lorsque, demandant le combat à grands

cris, Galgacus, distingué entre tous les chefs par sa valeur et par sa naissance, fit à cette multitude une harangue rapportée par Tacite, qui est sans contredit un des plus beaux morceaux d'éloquence qu'offre dans ce genre la langue latine. Cette harangue fut reçue avec transport, avec les chants, le frémissement et les clameurs confuses ordinaires aux barbares. Déjà ils se formaient en bataille lorsque Agricola, qui avait peine à contenir la valeur des légions, crut devoir l'exciter encore par un discours noble et vigoureux que l'on trouve également dans Tacite. Il mit ensuite pied à terre à la tête des Romains, et commença l'attaque, plein d'espérance et de courage. On combattit quelque temps à coups de traits; mais Agricola, voyant que les Calédoniens tenaient ferme à leur poste pour n'en point perdre l'avantage, détacha ses cohortes bataves et allemandes, afin de commencer la mêlée, sûr de ces troupes, accoutumées à une longue discipline. Elles courent attaquer les ennemis, les pressent de leurs boucliers et de la pointe de leurs épées, percent les premiers bataillons, et parviennent au sommet du coteau: les légions, animées par leur exemple, les suivent et renversent tout ce qui se présente devant elles. La cavalerie bretonne, qui avait tenté de charger, fut arrêtée par l'épaisseur des bataillons romains jointe aux inégalités du sol; elle fut repoussée sans peine, et dans beaucoup d'endroits les chars vides, les chevaux sans conducteurs, courant au hasard, tout épouvantés, renversèrent les rangs ennemis. Mais les Bretons qui occupaient le sommet des collines et qui n'avaient pu encore combattre, méprisant le petit nombre de Romains, quoique victorieux, commencèrent à s'étendre pour les envelopper: c'était ce que craignait Agricola, mais aussi ce qu'il avait prévu. Il fit avancer un corps de réserve de cavalerie, qui, venant fondre

avec violence sur le gros de l'armée calédonienne, qu'il tourna, la prit à dos. On vit alors dans toute l'étendue de la plaine un spectacle d'horreur et de désolation. Ici les vainqueurs poursuivaient, frappaient, faisaient des prisonniers, les égorgeaient pour en faire de nouveaux; là, selon l'instinct de la peur ou du désespoir, des troupes de Bretons armés fuyaient devant une poignée de soldats, et d'autres, sans armes, se jetaient au milieu des Romains pour y chercher la mort. La terre était couverte d'armes, de corps, de membres mutilés et de sang. Quelquefois aussi les vaincus avaient des retours de courage et de fureur.

Ralliés aux approches des forêts, déjà ils enveloppaient les détachemens qui les poursuivaient sans précautions, et si Agricola, présent partout, n'eût envoyé ses cohortes les plus braves et les plus lestes pour les cerner et les relancer, s'il n'eût fait mettre pied à terre à une partie de sa cavalerie pour fouiller les endroits les plus fourrés, tandis que le reste, à cheval, battait les clairières, la téméraire confiance des vainqueurs leur eût coûté cher. Se voyant poursuivis en bon ordre, les fuyards gagnèrent des retraites inaccessibles, où la lassitude du carnage et la nuit empêchèrent de les suivre. Ils laissèrent dix mille hommes sur le champ de bataille; les Romains n'en perdirent que trois cents. Le jour découvrit mieux encore toute l'étendue de la victoire; partout un silence profond, les collines désertes, les toits fumans au loin, et pas un être vivant. Telle fut la célèbre journée de Grampius, immortalisée par le burin de Tacite, et où, grâce aux dispositions d'Agricola, les Romains furent encore vainqueurs, non par l'ascendant d'une bravoure supérieure à celle de leurs adversaires, mais par l'avantage que la discipline donne toujours à une valeur exercée sur une intrépidité aveugle et sauvage.

Tacite peint en traits de feu, à côté de la joie et du butin des vainqueurs, la désolation et la misère des vaincus; errans tous à l'aventure, hommes et femmes, confondant leurs lamentations, traînant leurs blessés, s'appelant les uns les autres, abandonnant leurs maisons et y mettant eux-mêmes le feu; les pères et les époux allant et revenant de la rage à l'abattement, et de l'abattement à la rage, à l'aspect de leurs enfans et de leurs femmes; plusieurs même les massacrant par une espèce de pitié.

Agricola, voyant qu'ils ne se ralliaient nulle part, et que la saison, trop avancée, ne permettait point de continuer les opérations, ramena ses troupes dans le pays des Horestes, qu'on croit être le pays d'Angus, en Ecosse. Après avoir pris des otages de ces peuples, il chargea l'amiral de sa flotte de faire le tour de la Grande-Bretagne, ce qui fut exécuté avec succès; on eut ainsi la preuve certaine que l'Angleterre était une île, comme on le croyait depuis peu. C'était la première fois qu'une flotte romaine entreprenait cette navigation. On a vu comment l'idée de faire le tour de la Grande-Bretagne était venue à Agricola; sa flotte découvrit les Orcades et reconnut même Thylé, caché jusqu'alors, dit Tacite, dans les neiges et les frimas, ce qui fit croire aux uns que c'était l'Irlande, et à d'autres seulement les îles de Shetland. Toute la navigation fut heureuse, et la flotte revint mouiller au port de Trutule, d'où elle était partie. Quelques auteurs supposent que c'est le port de Sandwich; mais il paraît clairement par Tacite que la flotte d'Agricola, étant alors en Ecosse, avait dû appareiller d'un port de ce royaume.

C'est ainsi qu'après sept campagnes l'Angleterre fut entièrement subjuguée par Agricola.

Il envoya les détails de tous ces événemens à

Domitien, et quoiqu'il eût écrit sa relation du ton le plus modeste, l'empereur la lut, à son ordinaire, la joie sur le front et le chagrin dans le cœur; mais il crut devoir laisser reposer sa haine jusqu'à ce que les transports du public et l'enthousiasme des soldats se fussent calmés, car Agricola commandait toujours en Bretagne. Il lui fit donc décerner par le Sénat les ornemens triomphaux, la statue couronnée de lauriers, tous ces honneurs qui tenaient lieu du triomphe et auxquels il mit le comble par les plus pompeux éloges.

Il eut même soin d'insinuer qu'il lui destinait le gouvernement de Syrie. On crut dans le temps qu'il lui en avait envoyé les provisions par un de ses affranchis de confiance, avec ordre de ne les lui remettre que dans le cas où il le trouverait en Angleterre, et que l'affranchi, l'ayant rencontré en mer dans le détroit même, était revenu sans avoir daigné lui parler.

Cependant Agricola avait remis à son successeur la province tranquille au-dedans et au-dehors; mais dans la crainte qu'un trop grand concours de peuple ne donnât trop d'éclat à son arrivée, il trompa l'empressement de ses amis, entra de nuit dans Rome, et se présenta aussitôt au palais impérial, selon l'ordre qu'il en avait reçu. Pour tout accueil, Domitien l'embrassa froidement, ne lui dit pas un mot, et le laissa se perdre dans la foule des courtisans.

Dès-lors, pour tempérer par d'autres vertus l'éclat de sa gloire militaire, Agricola se concentra dans une vie tranquille et retirée, simple dans ses vêtemens, modeste dans sa conversation, n'ayant pour tout cortége qu'un ou deux amis; de sorte que la multitude, portée à n'estimer les grands hommes qu'autant qu'ils étalent de la pompe et de l'éclat, trouvait la renommée d'Agricola une énigme inexplicable.

Dans ces premiers temps il fut accusé plus d'une fois à son insu devant l'empereur, et absous également à son insu. Ce qui l'exposait ainsi, ce n'étaient ni des dénonciations, ni les plaintes de quelques particuliers, mais la jalousie du prince, sa haine pour toutes les vertus, la propre gloire d'Agricola, et, les plus dangereux de tous les ennemis, ses panégyristes. Il survint aussi, par l'impéritie et la lâcheté des généraux, de malheureux événemens et des désastres qui ne permirent pas qu'on mît en oubli la haute valeur du conquérant de l'Angleterre; mais sous un prince tel que Domitien la renommée était un crime. Cependant, à force de modération et de prudence, Agricola vécut encore neuf ans, en évitant avec soin cette vaine affectation d'indépendance et ces bravades indiscrètes par lesquelles on provoque la célébrité et la mort. « Qu'ils sachent donc, s'écrie Tacite, ceux qui n'admirent que les vertus, qu'on ne permet point que l'on puisse être un grand homme sous un mauvais prince, et que la soumission modeste, jointe à une conduite ferme et sage, donne tout autant de gloire que ces entreprises extraordinaires où tant d'hommes ont cherché une mort fameuse sans utilité pour l'Etat. »

Agricola était né le 13 juin, et il mourut le 23 août, dans la 56e année de son âge, la 93e de l'ère chrétienne, et la 12e du règne de Domitien. Sa mort, dit Tacite, désolante pour ses parens, douloureuse pour ses amis, ne fut pas sans intérêt même pour les étrangers et pour les inconnus. Ce qui augmentait l'affliction, c'était le soupçon universellement répandu que Domitien l'avait fait empoisonner. Pour moi, ajoute Tacite, je n'oserais affirmer rien de positif. Au reste, pendant sa maladie, l'empereur, soit bienséance, soit curiosité, le fit visiter par ses

affranchis et ses médecins de confiance, avec une assiduité qui n'est pas ordinaire aux souverains. On a la certitude que, le jour de sa mort, il y eut des courriers disposés exprès pour rendre compte, de moment en moment, du progrès de son agonie, et personne ne crut que Domitien eût montré cette impatience pour une nouvelle capable de l'affliger. Il n'en parut pas moins, les yeux baignés de larmes, au milieu du deuil public, désormais en repos sur l'objet de sa haine, dit Tacite, et cachant mieux la joie que la crainte. On ouvrit le testament du défunt : Domitien s'y trouva institué cohéritier avec la meilleure des femmes et la plus tendre des filles. On le vit s'en réjouir comme d'un honneur et d'un hommage. De continuelles adulations l'avaient fait arriver à ce degré d'aveuglement et de corruption, qu'il ne savait pas que les bons pères n'appellent à leur succession que les mauvais princes.

Voici le portrait que Tacite nous a tracé de son illustre beau-père : « Si la postérité, dit-il, voulait connaître jusqu'à sa personne, il était bien fait sans être grand ; sa physionomie avait de l'assurance ; la grâce y dominait : vous l'eussiez jugé sur-le-champ un homme de bien, et sans peine un grand homme. Sa vie, si l'on considère sa gloire, fut très-longue et très-complète : en effet, il avait épuisé les vrais biens, ceux de la vertu ; et à l'égard de ceux de la fortune, que pouvait-elle ajouter aux distinctions consulaires et triomphales ? Ses richesses n'étaient point immenses ; elles suffisaient à son rang.

« O Agricola ! s'écrie son sublime historien, heureux par l'éclat de ta vie, tu le fus encore par l'époque de ta mort. Tu n'as pas vu les portes du Sénat assiégées, les sénateurs investis

de soldats, tant de consulaires enveloppés dans le même massacre, tant d'illustres romaines exilées et fugitives !

« S'il est un asile pour les mânes de l'homme vertueux ; si, comme les sages aiment à le croire, les grandes âmes ne meurent point avec le corps qu'elles animent, jouis, Agricola ! du repos inaltérable ; et nous, qui sommes tes enfans, daigne nous ramener, de la faiblesse de ces regrets et de ces lamentations pusillanimes, à une ferme contemplation de tes vertus, que profaneraient des larmes et des sanglots : c'est bien plutôt par l'admiration, par des louanges immortelles et, si la nature le permettait, par la ressemblance avec toi, qu'il convient de t'honorer. Voilà les vrais hommages qui doivent signaler la tendresse de tes proches, voilà ce que j'oserais recommander même à ta fille et à ta femme, de conserver la mémoire d'un père, celle d'un époux, en se rappelant sans cesse toutes ses actions et toutes ses paroles, en s'attachant à sa gloire et aux traits de son âme, bien plus qu'à ceux de son corps ; non que je veuille interdire ces images que le marbre ou l'airain nous retracent ; mais ces simulacres sont fragiles et périssables comme les traits dont ils sont la copie. Il n'y a que la forme de l'âme qui soit éternelle ; ce n'est ni l'art ni la matière, mais les mœurs et les actions qui peuvent la fixer et la retracer. Tout ce que nous avons aimé, tout ce que nous avons révéré d'Agricola subsiste et subsistera dans la mémoire des hommes et dans l'éternité des âges. De grands noms demeureront inconnus et sans gloire ; l'oubli les dévorera : celui d'Agricola, consigné dans cet écrit, vivra dans l'histoire, qui est le temple de l'immortalité. »

TITUS,

EMPEREUR DES ROMAINS.

puis dix-neuf siècles le monde entier désigne
mpereur sous le glorieux titre de *Délices du*
humain; il le mérita par une bonté cons-
, universelle, et en faisant le bonheur du
grand empire de l'antiquité.

prince naquit le 30 décembre, l'an 40 de
chrétienne, vers le temps de la mort de
ula; mais à peine alors Vespasien, son père,
it-il dans la carrière des honneurs : qui se
t imaginé qu'un jour il parviendrait à l'em-

tus, élevé à la cour de Néron avec Britan-
, reçut la même éducation sous les mêmes
es. On assure qu'un astrologue ou devin, con-
par Narcisse, fameux affranchi de Claude,
sort de Britannicus, répondit que ce n'était
ce prince, mais à Titus, alors présent, que
pire était destiné. La plus étroite amitié le
à Britannicus, et même, selon l'historien
e, il goûta le breuvage empoisonné qui fit
ce jeune prince, placé dans ce fatal moment
de lui à la table de Néron; il en fut même
dangereusement malade.

mémoire de sa tendre amitié pour Britan-
, il lui érigea, lorsqu'il fut parvenu à l'Em-
deux statues, l'une d'or, dans son palais,

l'autre d'ivoire, qu'on portait avec pompe
les jeux du cirque.

Les plus aimables qualités brillèrent en lui
son enfance, et se développèrent de plus en
à mesure qu'il approcha de l'âge viril. Sa be
était un mélange heureux de majesté et de grâ
il était d'une force singulière, quoiqu'il ne
que d'une taille moyenne et qu'il eût le ventr
peu gros. Titus avait une mémoire très-heure
il s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'
quence et de la poésie, et y fit de grands pro
Il était tellement versé dans les langues gre
et latine, et composait avec tant de facilité
discours ou des vers dans ces deux langues,
pouvait même improviser. Il excellait aussi
tous les exercices du corps, maniait les a
avec beaucoup d'adresse et montait un ch
avec habileté. Il s'était accoutumé à écrire
vite par le moyen des abréviations, et s'exe
quelquefois avec ses secrétaires dans l'art d'in
les écritures; il disait souvent à ce sujet
n'aurait tenu qu'à lui d'être le plus grand faus
de l'Empire.

Titus servit d'abord en qualité de tribun
taire en Allemagne et dans la Grande-Breta
et s'y fit remarquer tant par sa valeur que p
modération et ses manières obligeantes, ains
le prouve le grand nombre de statues cha
d'inscriptions honorables qu'on lui éleva dan
deux provinces.

Après avoir terminé ses premières campag
il s'attacha au barreau avec plus de distinctio
d'assiduité. Ce fut alors qu'il épousa Acri
Tertullia, fille d'un chevalier romain qui ava
préfet du prétoire. Devenu veuf, il épous
secondes noces Murcia Falvia, femme d'une
sance illustre, qu'il répudia après en avoir eu
fille nommée Julia Sabina. Au sortir de la q

ture, charge dont il s'était acquitté avec un applaudissement général, il devint le lieutenant de son père, à qui Néron avait donné le commandement de l'armée romaine en Judée. L'historien Josephe atteste que Titus se couvrit de gloire dans cette guerre. Il réduisit Tariclée et Gamale, places fortes, et dans une action il eut son cheval tué sous lui, et monta celui d'un officier ennemi qu'il venait de renverser.

Peu de temps après il fut envoyé par Vespasien pour féliciter Galba sur son avénement à l'Empire. Partout où passait Titus il attirait les regards sur lui, et le bruit se répandit que Galba l'avait mandé dans l'intention de l'adopter. C'était le vœu général. Une physionomie heureuse, une intelligence parfaite, propre à tout, cultivée par toutes les belles connaissances, le talent de parler et d'écrire avec facilité et avec noblesse, une valeur éprouvée dans plusieurs campagnes, tant de qualités réunies avec la première vigueur de l'âge, car Titus entrait alors dans sa vingt-huitième année; tout enfin, selon le témoignage de Tacite, le rendait digne du rang élevé que semblait déjà lui déférer l'opinion publique.

Titus venait d'arriver à Corinthe lorsqu'il apprit le meurtre de Galba, et que l'empire était disputé par Othon et Vitellius. Ces nouvelles commandaient un nouveau système de conduite, et il délibéra avec ses amis sur le parti qu'il devait prendre. Continuer sa route et aller à Rome était une démarche à la fois infructueuse et imprudente; il ne pouvait pas espérer que celui qu'il trouverait en possession de la souveraine puissance lui sût gré d'un voyage entrepris pour un autre; d'ailleurs il devait craindre d'être retenu comme otage soit par Othon, soit par Vitellius. S'il retournait sur ses pas, il n'était pas douteux que le

vainqueur en serait offensé; mais l'inconvénient ne paraissait pas aussi grave, car enfin la victoire était encore incertaine, et Vespasien, en se rangeant du côté de la fortune, couvrirait aisément le tort de son fils. Mais si Vespasien avait des vues plus hautes, s'il aspirait lui-même à l'Empire, il n'était plus question de se précautionner contre les ombrages et les défiances; il faudrait alors tirer l'épée. Titus inclinait vers ce dernier parti, et après qu'il eut balancé les motifs d'espérer et de craindre, l'espérance l'emporta, et il se décida à retourner en Judée vers son père. On crut alors que sa passion pour Bérénice avait influé sur sa détermination, car il aimait déjà cette reine; mais Tacite lui rend encore le témoignage que son devoir ni les affaires ne souffraient jamais de son attachement pour Bérénice.

Titus en revenant en Orient roulait de grands projets dans son esprit. En passant par l'île de Chypre il visita le temple de Paphos, où Vénus était honorée sous la figure bizarre d'un cône de marbre blanc. Ce temple avait un oracle que Titus consulta, d'abord sur sa navigation, ensuite sur toute sa fortune. Le prêtre, après avoir répondu en public à ses questions, lui annonça en particulier une élévation aussi grande que subite.

Mais il n'était plus besoin alors d'une science surnaturelle pour prédire l'empire à Vespasien. Son mérite, opposé à l'indignité d'Othon et de Vitellius, les forces qu'il commandait, ses succès dans la guerre des Juifs, l'exemple de trois empereurs choisis militairement, tels étaient les garans de sa grandeur prochaine. On ne parlait que de prodiges qui la lui présageaient; mais il faut s'en tenir sur ce point à la judicieuse observation de Tacite: « L'événement, dit cet historien philo-» sophe, nous a rendus bien savans. Depuis que » nous avons vu l'élévation de Vespasien, nous

» nous sommes persuadés que des présages en-
» voyés du ciel la lui avaient annoncée. »

Lorsque Titus arriva auprès de son père il le trouva déterminé extérieurement pour Othon, à qui il avait fait prêter par ses légions le serment de fidélité; mais après l'avoir réconcilié avec Mucien, gouverneur de Syrie, Titus contribua avec cet habile politique à faire prendre à Vespasien la résolution d'aspirer lui-même à l'Empire. Proclamé par les légions d'Orient, Vespasien dirigea la marche de ses armées vers l'Italie, laissant Titus en Judée pour y continuer la guerre, pour assiéger et prendre Jérusalem, qui résistait encore aux armes romaines. Avant son départ il eut occasion d'admirer le bon naturel de Titus et ses sentimens pour son frère Domitien, contre lequel Vespasien était irrité, à cause de son inconduite et de son orgueil. Titus ne voulut point laisser partir son père sans avoir calmé son courroux; il plaida vivement la cause de son frère, et conjura l'empereur d'être en garde contre tous ceux qui chercheraient à l'aigrir contre Domitien. « Pour qui, lui dit-il, auriez-vous de la bonté si « ce n'était pour votre propre fils? Les flottes et « les légions sont des soutiens moins puissans pour » la dignité impériale qu'une succession nom- « breuse. Nos amis peuvent nous abandonner par « inconstance, d'autres parce que nous ne sau- « rions combler tous leurs vœux : ce n'est que « de notre sang que nous pouvons nous pro- « mettre une inviolable fidélité. Dans un état « prospère nous ne trouverons que trop de gens « prêts à partager notre bonheur; mais il n'y a « que nos propres parens qui puissent nous aider « à soutenir l'adversité. Il n'est pas possible même « qu'il y ait une véritable union entre deux frères, « si leur père commun ne leur en donne « l'exemple. » Vespasien, moins appaisé par ce

blean de la conduite de ce prince avant son avénement à l'Empire. Les prétendus actes de vigueur qu'on lui impute du vivant de son père étaient des actes de justice contre des conspirateurs, et des précautions nécessaires pour assurer la vie de l'empereur et la tranquillité publique. Il n'est pas douteux que l'habitude de l'équité et de la bonté ne fût déjà ancienne chez Titus lorsqu'il prit les rênes du gouvernement.

Du reste, l'opinion désavantageuse qu'on avait conçue de lui tourna ensuite à sa gloire; car si sa conduite ne fut pas entièrement exempte de taches avant qu'il parvînt au suprême pouvoir, aucun prince ne gouverna jamais avec plus de sagesse, de modération et de bonté.

Il aimait la reine Bérénice, et il en était aimé; mais à peine fut-il reconnu empereur après la mort de Vespasien, malgré les intrigues de Domitien son frère, qu'il l'éloigna de Rome et de l'Italie. Plus sévère sur sa conduite et sur ses propres démarches depuis qu'il ne dépendait plus que de sa volonté seule, il fut frappé de l'inconvénient d'un mariage qui déplairait à tous les Romains, car déjà le peuple se plaignait de voir son empereur servilement épris des charmes d'une étrangère. Le mariage d'Antoine avec Cléopâtre avait été universellement condamné; et quelle comparaison entre Cléopâtre, reine puissante, et Bérénice, qui n'avait que le titre de reine! Titus, persuadé que son principal devoir consistait à ne donner à ceux qui lui obéissaient aucune occasion de censure et de plaintes, se vainquit lui-même, et, sacrifiant son penchant à la raison d'état, il renvoya Bérénice sans retour; il éloigna aussi ses propres amis, les anciens compagnons de ses plaisirs, ne voulant régner que par la seule influence de la sagesse. La vertu seule donna droit à son amitié; mais il mérita d'avoir de vrais

amis, avantage si rare dans une si haute fortune. On avait encore blâmé la profusion de ses repas ; il étendit sa réforme sur ce point, et voulut que désormais la gaieté et la liberté, sans aucune sorte d'excès, régnassent à sa table. On l'avait aussi taxé d'avidité pour l'argent ; il effaça entièrement cette tache en se montrant toujours juste, généreux et magnifique. Tel est le changement que la souveraine puissance opéra dans Titus. Il signala les commencemens de son administration par une mesure que lui dicta son inclination bienfaisante. Tous les Césars, conformément à un édit de Tibère, regardaient les prérogatives, les dons, les bienfaits provenant de leurs prédécesseurs comme nuls s'ils ne les ratifiaient de nouveau : Titus, par un édit général, confirma toutes les donations, toutes les prérogatives antérieures, et sa volonté à cet égard fit loi désormais dans l'Empire. Telle était sa bienveillance, qu'il ne pouvait se résoudre à renvoyer quelqu'un mécontent de son audience, ou du moins sans quelque espérance pour l'avenir ; et ses amis lui ayant représenté qu'il promettait quelquefois plus que ne pouvait tenir même un empereur, il répondit : « Personne ne doit se retirer triste de l'audience de son prince. » Se rappelant qu'il avait laissé passer un jour sans le marquer par aucun bienfait, il s'écria : « O mes amis, j'ai perdu un jour ! » paroles mémorables, consacrées à jamais dans les annales du genre humain.

Non seulement il respecta les propriétés avec une scrupuleuse attention, mais il refusa les contributions et les présens établis par l'usage, et regardés comme des témoignages volontaires de l'affection des peuples pour leur prince ; cependant il surpassa tous ses prédécesseurs en libéralités, et jamais prince avant lui n'avait montré

autant de magnificence dans les jeux et les spectacles publics, ainsi que dans les édifices.

En prenant possession du grand pontificat il déclara qu'il recevait cette dignité sacrée comme un engagement à conserver ses mains pures, et à ne les jamais souiller par le sang d'aucun citoyen; il protesta même, avec serment, qu'il aimerait mieux périr que de tuer: il tint parole, et n'ordonna la mort de personne. Deux patriciens ayant été convaincus d'avoir conspiré contre lui pour s'élever à l'Empire, Titus, fidèle à ses maximes de clémence, se contenta de les avertir de renoncer à leur projet insensé, ajoutant que le trône était un présent du destin, et que, s'ils formaient des désirs plus raisonnables, il s'engageait à les satisfaire. Il les admit le même jour à sa table, dépêcha en même temps un courrier pour rassurer la mère de l'un d'eux, qui, loin de Rome, était alarmée sur le sort de son fils. Le lendemain, ayant fait placer les deux conspirateurs à ses côtés en spectacle, il leur donna à examiner les épées des gladiateurs qu'on lui avait présentées suivant l'usage, les remettant avec confiance dans les mains de ceux qui venaient de tramer contre sa vie.

Un prince si plein de douceur ne pouvait admettre ni souffrir les accusations odieuses, qui, transformant presque toujours en crimes de lèse-majesté de simples paroles souvent innocentes, avaient été pendant long-temps la terreur des gens de bien. Il en abolit entièrement l'usage, et défendit qu'on intentât aucune accusation de ce genre. « Ces prétendus crimes de lèse-majesté, « dit-il, ou me regardent, ou regardent mes « prédécesseurs. Quant à moi, je ne puis être ou- « tragé ou insulté, car je ne fais rien, je pense, « de condamnable, et les discours qui n'ont

« d'autre appui que le mensonge ne me pa-
« raissent dignes que de mépris ; ceux qui me
« noirciraient à tort seraient à plaindre, et si
« c'était avec raison il y aurait une injustice
« criante à les punir pour avoir dit la vérité.
« Quant aux empereurs qui m'ont précédé, il
« ne tient qu'à eux, sans doute, de venger leurs
« injures, s'il est vrai qu'ils soient véritablement
« entrés en part des droits de la Divinité, et ils
« n'ont besoin alors ni de mon secours ni de mon
« appui. » Ainsi, bien loin que les délateurs et ceux qui les subornaient, restes de l'ancienne tyrannie, trouvassent accès près de Titus, ce prince, au contraire, ne traita sévèrement que ces hommes méprisables et dangereux ; ils furent chassés de Rome ou punis avec plus de rigueur encore. Pour mettre la vie des citoyens plus en sûreté, Titus fit revivre la loi salutaire portant qu'on ne pourrait faire le procès à un citoyen qu'en vertu des termes exprès d'une loi.

Populaire par inclination autant que les premiers citoyens de Rome l'avaient été autrefois par ambition, il permettait qu'on l'abordât ; il admettait le peuple dans les Thermes alors qu'il y prenait les bains, et s'il donnait des combats de gladiateurs, il laissait la multitude décider du nombre et du choix des combattans : toutefois, au milieu même de cette extrême affabilité, il savait toujours conserver la majesté du pouvoir suprême, et Tacite lui rend à cet égard le même témoignage que Suétone.

La félicité dont jouissaient les Romains sous un prince uniquement occupé du soin de les rendre heureux fut troublée par trois grandes calamités, l'embrasement du Vésuve, une maladie contagieuse et un terrible incendie dans Rome. Ces déplorables désastres ne pouvaient manquer de toucher un cœur tel que celui de Titus ; il les ressentit non seule-

ment en prince, mais en père, et il n'épargna ni soins ni dépenses pour apporter des soulagemens à tant de maux. Aucun secours humain ou divin ne fut négligé pour remédier aux ravages de la peste. Pour réparer les dommages que la Campanie avait soufferts par les terribles secousses du Vésuve, Titus assigna des fonds abondans et les successions dévolues au fisc; il chargea deux consulaires de l'exécution des mesures et des arrangemens convenables pour soulager ce pays malheureux; et, voulant hâter les secours par sa présence, il se transporta lui-même sur les lieux l'année suivante. Il répara ensuite, avec une magnificence et une sollicitude vraiment royales et paternelles, les désastres de l'incendie de sa capitale; il déclara, par une ordonnance publiquement affichée, qu'il prenait toutes les pertes sur son compte, et consacra à la réparation des temples et des ouvrages publics tous les ornemens des maisons impériales; il préposa des chevaliers romains à la réparation de tous les dommages des particuliers et à la reconstruction des maisons; et pour avoir lui seul la gloire de réparer tant de maux, il refusa le dons que les villes, les rois, et même de riches particuliers lui offraient, afin de diminuer le poids d'une si énorme dépense. Ce fut dans l'économie, ressource si féconde pour un souverain, que Titus trouva non seulement de quoi suffire aux besoins de l'Etat, mais encore aux plaisirs et à l'amusement du peuple.

On sait que chez les Romains les spectacles étaient un objet important et l'un des ressorts de la politique des empereurs. Titus, après avoir achevé le fameux amphithéâtre commencé par Vespasien, et si élégamment décrit par Martial, qui le met au-dessus des pyramides et des autres merveilles de l'antiquité, en fit la dédicace solen-

nelle. Selon la coutume, il donna à cette occasion des fêtes et des jeux magnifiques. Ils durèrent cent jours, et réunirent tous les différens genres de spectacles qui pouvaient s'exécuter dans un amphithéâtre; combats de gladiateurs, combats de bêtes, batailles sur terre, batailles navales. En un seul jour parurent et furent tuées cinq mille bêtes féroces de toute espèce; on fit battre des éléphans, on fit battre des grues les unes contre les autres; une femme combattit un lion, et le tua. Le même cirque, successivement rempli d'eau et mis à sec, tantôt présentait des flottes, tantôt des troupes de terre en grande manœuvre. Par ces divertissemens magnifiques, Titus cherchait à faire oublier au peuple les calamités qu'il venait d'éprouver, et qu'il avait su réparer lui-même avec une si touchante sollicitude.

Le Sénat, par un généreux principe de reconnaissance, décerna de nouveaux honneurs à Titus, qui avait pris, avec la pompe accoutumée, le titre d'*empereur*, à l'occasion des succès d'Agricola en Angleterre. Mais, pour le malheur du monde, ce prince ne jouit pas long-temps des témoignages de la gratitude publique.

A la fin d'un spectacle auquel il assistait il tourna, dit-on, ses regards vers le peuple romain, et fondit en larmes; circonstance que les historiens ont regardée comme un présage de sa fin prochaine. Presque immédiatement après Titus partit de Rome pour aller dans le pays des Sabins, d'où sa famille était originaire. Suétone rapporte qu'en partant il parut triste et affligé. La fièvre le prit en route; mais il continua de se faire porter, quoiqu'il jugeât sa maladie mortelle, voulant finir ses jours dans la maison même où son père était mort. En chemin il ouvrit sa litière, et, regardant le ciel, il se plaignit d'être condamné à mourir dans toute la vigueur de l'âge, sans l'avoir mérité; « Car,

« ajouta-t-il, ma vie est sans reproche, et je n'ai « à me repentir que d'une seule action. » On a formé différentes conjectures sur le remords dont Titus emporta le secret au tombeau. Ce prince ayant gagné avec peine *Cutylis*, sa maison paternelle, expira peu de temps après y être arrivé, le 13 septembre, dans la quarante-unième année de son âge, après avoir régné deux ans deux mois et vingt jours. Sa maladie fut courte, et Plutarque a écrit, sur le rapport même des médecins de ce prince, que dans l'origine son mal n'était point grave, mais qu'il l'augmenta par l'usage immodéré des bains, dont l'habitude lui avait fait une nécessité; mais Philostrate assure qu'il fut empoisonné par son frère Domitien, et Suétone, sans faire cette imputation, dit pourtant que Titus respirait encore lorsque Domitien, impatient de régner, exigea que tous ses officiers l'abandonnassent.

Telle fut la fin prématurée d'un prince que, depuis son avénement à l'Empire, l'histoire comble d'éloges sans y joindre aucun reproche; d'un prince dont la souveraine puissance, chose très-remarquable, perfectionna les qualités et corrigea les défauts; d'un prince dans lequel toutes les vertus se trouvaient réunies sans le mélange d'un seul vice; d'un prince enfin qui ne connaissait de meilleur moyen d'être supérieur aux autres qu'en faisant du bien à tous. Quelle déplorable fatalité qu'un tel empereur, l'amour du genre humain, et qui regardait ses sujets comme ses enfans, ait été ainsi moissonné dans toute la vigueur de l'âge, comme si les hommes n'étaient pas dignes d'être gouvernés par la vertu! Le bruit de sa mort plongea Rome dans une morne consternation, qui se répandit bientôt dans toutes les provinces jusqu'aux bornes les plus reculées de l'Empire. Les sénateurs, sans avoir été convo-

qués, se rendirent en hâte au palais du Sénat, en firent ouvrir les portes, et, en présence du peuple, comblèrent Titus après sa mort de plus de louanges qu'ils ne lui en avaient prodiguées lorsqu'il présidait à leurs délibérations.

Titus fut mis au rang des dieux. C'est le seul honneur que Domitien fit rendre à la mémoire d'un frère qui avait toujours été pour lui un objet d'envie et de haine; encore, au milieu de la désolation générale, ne fut-il que forcément l'interprète des regrets amers du monde entier, et rechercha-t-il ensuite toutes les occasions de critiquer la conduite de Titus et d'avilir sa mémoire; mais tel est l'ascendant de la vertu sur le trône, que Titus revit encore aujourd'hui dans tous les cœurs.

TITUS ANTONIN,

SURNOMMÉ LE PIEUX.

C'est la France, ou plutôt l'ancienne Gaule, qui a eu la gloire de donner à l'Empire romain, dans la personne d'Antonin *le Pieux*, le meilleur de ses princes; il tirait son origine paternelle de la ville de Nimes, en Languedoc. Sa famille, nommée *Aurélia*, n'était illustrée que depuis peu par les grandes charges. Les deux aïeuls d'Antonin furent consuls, et son père parvint aussi à cette dignité; il tenait par ses alliances à tout ce qu'il y avait alors de plus illustre dans Rome.

Titus Antonin naquit le 19 septembre de l'an 86, sous le règne de Domitien, à Lavinium, dans la campagne de Rome, où sa famille était venue s'établir après avoir quitté Nimes. Il montra dès son enfance un heureux naturel, et réunit en se développant tous les avantages du corps et de l'âme. Une physionomie à la fois douce et majestueuse, un esprit orné, le talent de parler avec dignité et avec grâce, des mœurs douces, une modération parfaite, un fonds inépuisable d'équité, de libéralité et de bienfaisance, un penchant décidé pour la retraite et pour la vie champêtre, telles furent les qualités qui rendirent Antonin si recommandable. Sa naissance et ses richesses l'appelèrent de bonne heure aux plus hautes dignités. Il devint consul à trente-quatre ans, fut choisi par Adrien pour être l'un des quatre consulaires chargés de gouverner

l'Italie, et fut ensuite proconsul d'Asie, où il acquit l'estime générale. De retour à Rome, Adrien l'appela dans son conseil, où il se fit remarquer par des avis remplis de douceur et de sagesse. Il ne fut point heureux avec sa première femme, Annia Faustina; il n'en eut pas moins d'affection et de respect pour son beau-père, Annius Vérus, dont il soulagea la vieillesse, lui prêtant l'appui de son bras pour l'aider à se rendre au S[illegible] cette action de piété lui valut, dit-on, le surnom de *Pius*, qui marque un bon cœur, une âme belle, sensible à l'amitié et à la reconnaissance envers sa famille et sa patrie.

Adrien, voulant se chercher à lui-même et à l'Empire un appui recommandable, jeta les yeux sur Antonin, et résolut de l'adopter; mais il fallut à ce sage sénateur le temps de délibérer s'il accepterait le droit à la succession du premier trône de l'univers. Lorsque tout fut d'accord l'empereur assembla dans son palais un grand conseil, et, après avoir exposé les motifs qui le décidaient à désigner Antonin pour son successeur, « Je « sais, ajouta-t-il, que, digne à tous les égards « d'aspirer au pouvoir suprême, Antonin est « l'homme du monde le plus modeste, et que rien « n'était plus éloigné de sa pensée que l'élévation « à laquelle je le destine. Toutefois, malgré son « goût pour le repos, j'espère qu'il ne se refusera « ni à mes besoins ni à ceux de l'Etat, et que, « surmontant sa répugnance, il se soumettra au « fardeau que je lui impose. » C'est ainsi qu'Antonin fut adopté. Lorsqu'Adrien, tourmenté par une longue maladie, voulut se donner la mort, Antonin lui en ôta d'abord les moyens et l'exhorta ensuite, le conjura d'adoucir ses maux par la patience, au lieu de les aigrir par le désespoir. Il sauva aussi plusieurs sénateurs qu'Adrien voulait faire mourir.

Son avénement à la souveraine puissance fut un sujet de joie universelle pour le Sénat, pour le peuple et pour tout l'Empire. Il prouva d'abord sa piété filiale envers Adrien par les honneurs qu'il lui fit rendre, et refusa ceux qu'on voulut accumuler sur sa tête lorsqu'il eut été reconnu empereur.

Son élévation à la puissance suprême ne changea ni ses habitudes ni son caractère; il continua de montrer le même respect pour le Sénat et pour l'ordre des chevaliers, et ne se fit jamais servir que par des esclaves. Il continua aussi de rendre compte de son administration avec la même candeur, soit au Sénat, soit au peuple, auquel il laissa le droit de se choisir ses magistrats.

Dès le commencement de son règne il manifesta cette clémence inaltérable qui distinguait particulièrement son caractère. Quelques sénateurs ambitieux ayant formé contre lui une conspiration, il ne put les dérober à la vengeance du Sénat, mais il arrêta toute recherche contre leurs complices : « Je ne veux point, dit-il, commencer « mon gouvernement par des actes de rigueur »; et il ajouta : « Ce ne serait point une chose qui pût « me faire ni honneur ni plaisir, qu'il se trouvât « par les informations que je fusse haï d'un grand « nombre de mes concitoyens. » Cette douceur réussit; l'histoire ne fait plus mention d'aucune trame ourdie contre un prince qui se vengeait si noblement.

Livré tout entier au gouvernement de l'État, il était difficile de le tromper, car il prenait connaissance de tout par lui-même; aussi les courtisans ne vendaient point un crédit dont ils ne jouissaient pas auprès d'un prince si clairvoyant et si appliqué. Il consultait, il est vrai, ses amis, et empruntait souvent les lumières d'autrui pour mieux voir, mais sans se laisser jamais conduire en aveu-

gle; il n'hésitait pas de rendre raison de sa conduite et de la livrer, pour ainsi dire, au grand jour, soit par des discours qu'il prononçait en plein Sénat, soit par des déclarations qu'il faisait publier et afficher. Ce prince admirable s'appliquait au gouvernement de son Empire avec la même attention et la même vigilance qu'apporte un bon père de famille à gouverner sa maison. Il diminua les impôts, et enjoignit aux percepteurs des deniers publics de s'acquitter de leurs charges avec humanité, aimant mieux, disait-il, être pauvre que d'avoir ses coffres pleins aux dépens d'un opprimé. Econome du bien public, il prodigua sa fortune personnelle pour ne pas tarir le trésor de l'Etat. L'impératrice Faustine se plaignant un jour de ce qu'il avait disposé de la plus grande partie de son bien en faveur des indigens, il lui répondit que la richesse d'un empereur ne consistait que dans la félicité publique.

Il supprima toutes les pensions obtenues par l'intrigue et par la faveur, car il regardait comme une folie cruelle de laisser ronger l'Etat (c'était son expression) par des hommes qui ne lui rendaient aucun service. Nesnomade, poëte lyrique, flatteur infâme, qui dans une ode pindarique avait célébré les amours d'Adrien et d'Antinoüs, fut également privé de sa pension.

Le mérite seul fut récompensé par un si sage empereur; il n'avançait dans les charges que les gens de bien. Dans la crainte de fouler les peuples par des voyages ou des déplacemens onéreux, il ne s'écarta jamais de Rome, centre de l'Empire, d'où il veillait sur toutes les provinces à la fois, se trouvant ainsi plus à portée de pourvoir aux besoins de ses peuples. Econome sans avarice, et libéral sans prodigalité, il refusa les successions testamentaires; il eut horreur des confiscations; il exempta l'Italie et les provinces d'une redevance

que les peuples payaient aux empereurs à l'occasion de leur avénement; il fit aux troupes les distributions d'usage, établit des fonds pour l'éducation publique, pensionna des maîtres d'éloquence et de philosophie, accorda des indemnités aux sénateurs pauvres et aux magistrats qui ne pouvaient subvenir aux dépenses attachées à leurs charges.

Les jeux nécessaires à l'amusement du peuple ne lui paraissaient pas superflus; mais il n'approuvait pas les profusions dans ce genre, et il limita les dépenses pour les combats de gladiateurs.

Malgré ces principes d'une sévère économie, Antonin ne laissa pas que d'embellir Rome de plusieurs édifices; il éleva un temple en l'honneur d'Adrien, et acheva le magnifique mausolée consacré à ce prince. Il fit construire un port à Gaëte, répara celui de Terraine et bâtit un superbe palais à Lorie, en Toscane, où il avait été élevé et où il mourut. Nîmes, la patrie de ses ancêtres, lui attribue avec beaucoup de probabilité les deux plus superbes monumens qui restent parmi nous de la magnificence romaine, les arènes et le pont du Gard. Antonin distribua aussi des sommes considérables pour la réparation de plusieurs monumens dans la Grèce, l'Ionie, la Syrie et l'Afrique. Il transforma en ville le bourg de Pallantium en Arcadie, qui, à cause d'Evandre, était regardé comme le berceau de Rome, et il l'exempta de tribut, en lui donnant en outre le privilége de se gouverner par ses propres lois.

Le prince fit lui-même plusieurs ordonnances pour régler et perfectionner la jurisprudence romaine. Il défendit de poursuivre en matière criminelle deux fois le même prévenu pour un crime dont il aurait été absous; il modéra la rigueur du droit romain dans les cas utiles au fisc; et, par une troisième ordonnance qui nous a été conservée

par saint Augustin, et qui regarde les causes d'adultère, il établit pour règle que si un mari poursuivait sa femme en justice pour cause d'infidélité, il fallait que le juge examinât si le mari avait lui-même gardé fidélité à sa femme, pour qu'ils fussent tous deux punis, s'ils étaient tous deux coupables; « Car, dit l'empereur, il me paraît tout à fait in-« juste que le mari exige de sa femme l'observa-« tion d'un engagement qu'il n'observe pas lui-« même. »

Son équité lui fit aussi arrêter le cours des persécutions dirigées contre les premiers chrétiens, qu'un préjugé presque universel dévouait alors à la haine publique. Eusèbe nous a conservé le rescrit qu'il envoya aux peuples de l'Asie-Mineure pour protéger les chrétiens contre les soulèvemens et les persécutions.

Diverses calamités publiques survenues sous son règne exercèrent sa piété secourable; une famine, le débordement du Tibre, un incendie considérable à Rome, d'autres incendies à Narbonne, à Antioche, à Carthagène, un tremblement de terre en Asie, tels furent les maux auxquels Antonin apporta tous les remèdes qui pouvaient dépendre de lui. Il ne cessa de prouver que rien ne lui était plus cher que le soulagement et la félicité des peuples. Pendant la disette qui affligea Rome la populace, furieuse de n'avoir pas de pain, méconnut l'empereur et lui jeta des pierres. Au lieu de venger l'autorité outragée, Antonin aima mieux appaiser les séditieux en leur rendant compte des mesures qu'il venait de prendre pour soulager la misère publique; il y ajouta des secours efficaces en faisant acheter à ses dépens du blé, des vins, des huiles, qu'il distribua gratuitement aux pauvres.

Sous un tel règne, avec un tel plan de gouvernement, avec une administration aussi paternelle, l'Empire romain ne pouvait manquer de jouir de

la plus heureuse tranquillité. Quelques révoltes de la part des juifs, quelques mouvemens séditieux en Achaie, en Egypte, appaisés sans peine ; les Maures, les Daces, les Allains, qui, à diverses reprises, tentèrent de troubler la paix publique dans la Haute-Asie, et qui furent contenus dans le devoir ; les brigands dont il fallut arrêter les courses dans la Grande-Bretagne, tels furent les événemens qui sous le règne d'Antonin nécessitèrent l'emploi des armes et troublèrent momentanément le calme heureux de son vaste Empire. Toutefois ce règne doit passer pour un règne tout pacifique. Antonin aimait la paix par goût et par réflexion, et c'est lui qui a sauvé pour ainsi dire de l'oubli ce mot admirable de Scipion, qu'il répétait souvent : « J'aime mieux conserver « un citoyen que tuer mille ennemis. » Il n'entreprit jamais aucune guerre offensive dans la vue de faire des conquêtes. Il pensait avec raison que le véritable et solide moyen d'augmenter la grandeur de l'Empire était de faire fleurir, par la culture des terres et par le commerce, la riche et vaste étendue de pays qui lui obéissait. La seule réputation de sa justice lui donna sur les rois et sur les peuples voisins une autorité qu'il n'aurait pu acquérir par les armes ; telle était même la haute idée que les ennemis de Rome avaient de son équité, que souvent ils le prirent pour arbitre dans leurs différens avec l'Empire. Quoique le roi des Parthes eût déjà envahi l'Arménie, ce prince licencia ses troupes à la réception d'une simple lettre d'Antonin ; et cependant l'empereur ne lui témoignait point une complaisance molle, et refusait même de lui rendre le trône d'or conquis par Trajan sur Chosroès. Les rois d'Hircanie, des Bactriens et des Indes lui députèrent des ambassadeurs pour obtenir son alliance et son amitié. Pharasmane, roi d'Ibérie, vint à Rome lui pré-

senter ses hommages, et lui témoigna plus de fermeté qu'il n'en avait montrée pour Adrien. Pacorus fut rétabli par lui roi des Lazes, peuple de la Colchide; les Arméniens, les Quades et beaucoup d'autres nations reçurent avec respect les princes qu'il leur donna pour souverains, quoiqu'elles ne dépendissent point de l'Empire. Faire régner autour de lui le calme, la tranquillité et le bonheur, telle était la politique d'Antonin.

Sa conduite privée répondait à la sagesse avec laquelle il gouvernait les affaires publiques. Sa table était frugale; il y admettait ses amis, mais sans gêner leur liberté. Quand il faisait quelque séjour à la campagne c'était dans ses propres terres, comme lorsqu'il n'était que simple particulier. Ses amusemens étaient innocens; à Rome il assistait quelquefois aux jeux des pantomimes, et se délassait du fardeau des affaires dans la conversation avec ses amis; à la campagne il se livrait à la pêche, à la chasse, aux promenades champêtres.

Cependant la vie de ce sage empereur ne fut pas entièrement exempte de taches, et ses mœurs, dit-on, ne furent pas toujours pures. L'histoire lui reproche aussi son excessive indulgence pour l'impératrice sa femme, dont la conduite n'honorait pas le trône; son attachement pour elle fut souvent taxé de faiblesse. Mais, en général, la maturité et la sagesse qui dirigeaient toutes les démarches d'Antonin produisirent en lui une égalité parfaite, qui est le trait le plus caractéristique d'une vertu supérieure.

Ce prince avait vécu jusqu'à l'âge de plus de soixante-treize ans sans ressentir aucune infirmité, si ce n'est des migraines assez fréquentes, qui l'obligeaient d'interrompre son application aux affaires; mais dès qu'il se sentait mieux il reprenait son travail avec une nouvelle ardeur. Au commencement

qui a été dit de Socrate, qu'il était seul capable de s'abstenir et de jouir des choses dont le commun des hommes n'a ni la force de se priver ni la sagesse de bien user. Tels sont les principaux traits du caractère d'Antonin, que nous avons puisés dans le tableau touchant de ses qualités et de ses vertus que nous a tracé Marc-Aurèle, son digne successeur.

Naturellement porté à la clémence, même envers les méchans, il ne lui échappa jamais, dans un espace de vingt-trois ans, la moindre action qui pût offenser personne. Achevons de peindre, par quelques traits de caractère, ce prince, l'un des meilleurs qui ait jamais gouverné les hommes.

Quand il parut en Asie, revêtu de la charge de proconsul, il logea la première nuit dans la maison du sophiste Polémon. Ce fastueux et orgueilleux Asiatique était alors absent; mais à son retour, indigné de trouver sa maison occupée par le proconsul, il cria, s'emporta, et, par des plaintes amères, força pour ainsi dire Antonin d'aller, au milieu même de la nuit, chercher un autre asile. Cependant Antonin fut élevé à l'Empire, et Polémon vint à Rome lui faire sa cour. L'empereur lui fait l'accueil le plus obligeant, l'embrasse même, sans lui témoigner aucun souvenir de l'injure qu'il en avait reçue, et il dit à ses officiers : « Qu'on loge Polémon dans « mon palais, et surtout que personne ne le dé- « place. » Un acteur étant venu se plaindre que Polémon l'avait chassé du théâtre, « Quelle « heure était-il, dit l'empereur, lorsqu'il vous a « chassé ? — Midi, répond l'acteur. — Hé bien, « reprend Antonin, il m'a chassé de sa maison à « minuit, et j'ai pris patience. »

Un jour il visitait le palais d'un riche sénateur nommé Valerius Onculus; ayant remarqué avec admiration des colonnes de porphyre,

il lui demanda d'où lui venait un ornement si magnifique ; Onculus, non moins grossier que le sophiste Polémon, lui répondit brusquement : « Souvenez-vous, lorsque vous êtes dans « la maison d'autrui, qu'il faut être sourd et muet. » L'empereur, loin de s'offenser de la brutale répartie de ce sénateur, lui passa dans plusieurs autres occasions, avec la même douceur, ses railleries piquantes.

Ce prince ayant fait venir de Chalcis, en Syrie, le philosophe stoïcien Apollonius pour être le précepteur de Marc-Aurèle, Apollonius vint accompagné de plusieurs de ses disciples, tous *Argonautes*, dit Lucien, et très-disposés à chercher la toison d'or. Dès qu'il fut arrivé à Rome Antonin lui fit dire de se présenter au palais, pour qu'il pût lui mettre le jeune disciple entre les mains. Apollonius répondit que c'était au disciple à venir trouver son maître. On rapporta ce mot à Antonin, qui dit en riant : « Apollonius re- « garde-t-il comme un voyage plus pénible de « se rendre de sa maison au palais que de Chalcis « à Rome ? » Toutefois il consentit que Marc-Aurèle lui fît les premières avances et allât le trouver chez lui.

Marc-Aurèle pleurant ensuite la mort de celui qui l'avait élevé, ses courtisans blâmaient cet excès de tendresse, comme peu convenable à la dignité d'un prince : « Laissez-le pleurer, dit An- « tonin, et souffrez qu'il soit homme, car la « philosophie ni la dignité impériale ne doivent « éteindre en nous les sentimens de la nature. »

Antonin avait l'esprit orné ; il aimait les lettres, qu'il avait cultivées, non en savant de profession, mais en homme d'état et en prince. On avait de lui, du temps de Dioclétien, plusieurs harangues où régnait un goût d'éloquence digne de son caractère et de son rang.

MARC-AURÈLE,

EMPEREUR ROMAIN.

La vertu de Marc-Aurèle, fils et successeur d'*Antonin le Pieux*, dont nous venons de retracer l'histoire, a paru plus austère et moins pure peut-être que celle de ce prince aimable et bon; outrée quelquefois et moins naturelle en effet, elle n'était pour ainsi dire que le fruit de l'éducation, d'une étude profonde et d'un travail infatigable.

Ce grand prince appartenait à la famille des Annius, d'origine espagnole, et alliée à l'empereur Adrien. Il naquit à Rome, le 26 avril de l'année 121, la quatrième du règne de cet empereur, sous le second consulat d'Annius Verus, son aïeul paternel. On l'appela d'abord *Verus*, comme son aïeul, et ce nom semblait convenir autant à sa candeur qu'à cet amour pour la vérité qu'il manifesta dès son enfance. Adrien, jugeant même que ce nom n'exprimait pas assez l'heureuse disposition de son caractère, voulut qu'on l'appelât *Verissimus*, ou *parfaitement vrai*.

Il l'éleva dans son palais même, et lui donna pour précepteurs et pour maîtres Hérode Atticus, orateur grec; Cornelius Fronto, orateur latin, et Junius Rusticus, qui joignait à une naissance illustre un goût héréditaire pour la philosophie stoïque.

On instruisit le jeune Vérus dans les sciences et dans tous les arts nécessaires à la culture de

NARSES.
BELISAIRE.
MARC AURELE.
N COMNENE.
JULIEN.

l'esprit et au développement des qualités corporelles ; le dessin, la musique, la course, la lutte, les danses militaires entrèrent aussi dans son plan d'éducation. La langue de Platon lui devint familière comme la sienne ; l'histoire lui apprit à juger les hommes ; l'étude des lois lui montra la base et le fondement des états. Il compara ensemble les lois de tous les peuples ; mais la poésie et l'éloquence eurent peu d'attraits pour lui, et, dans ses écrits philosophiques, il remercie les dieux de n'avoir pas fait de grands progrès dans deux genres de littérature qui l'auraient arraché à des études plus solides.

Ses maîtres s'attachaient surtout à lui élever l'âme et à le former à toutes les vertus morales et politiques ; aussi les aima-t-il avec tendresse, et trouvèrent-ils en lui un disciple reconnaissant. Rusticus devint son confident et son ami, et lui inspira de bonne heure les principes de l'école de Zénon. Le jeune Marc-Aurèle fréquenta aussi les écoles publiques des rhéteurs, et il y forma de lui-même, avec plusieurs de ses condisciples, des liaisons d'amitié que ne put altérer l'éclat même du trône.

Naturellement grave et sérieux, il s'adonna de préférence à l'étude de la philosophie, dont il connut de bonne heure tous les systèmes. Son ardeur fut telle, qu'à l'âge de douze ans il prit l'habit de philosophe, c'est à dire le manteau grec ; il prétendit même embrasser la vie austère des plus rigides stoïciens, dont les préceptes lui apprirent à soumettre son corps à son esprit, à faire usage de sa raison pour enchaîner ses passions, considérer le vice comme le seul mal, et la vertu comme le bien suprême.

Ce rigorisme philosophique, l'application infatigable à l'étude, et la sévérité du régime altérèrent sa complexion ; mais, quoique faible, sa

santé reprit en lui plus de vigueur, et, malgré une vie toujours laborieuse, elle lui ménagea une longue carrière.

Mais s'il adopta le maintien sérieux des philosophes, il n'en eut point la morgue; son accueil prévenant et gracieux annonçait un prince sans orgueil, modeste sans timidité, grave sans sécheresse. A quinze ans il prit la robe virile; ses mœurs restèrent sans tache, et si dans le feu de l'âge l'amour prit quelque pouvoir sur lui, bientôt il en secoua le joug.

Son désintéressement et sa générosité éclatèrent d'abord en faveur d'Anna Cornificia, sa sœur unique, à laquelle il céda toute la succession de son père, en disant que pour lui celle de son aïeul lui suffisait. Tant de vertus et de qualités aimables le firent aimer et estimer d'Adrien, et lorsque ce prince eut désigné Antonin le Pieux pour son successeur, il exigea de lui qu'il adoptât Marc-Aurèle, alors âgé de dix-huit ans, ainsi que son frère Lucius Vérus. Le jour même de l'adoption Adrien le nomma questeur. Loin de s'enorgueillir de son élévation, le jeune Marc-Aurèle pleura sur sa grandeur, et ne put dissimuler sa tristesse: « Pouvez-vous m'en demander la cause! disait-il à « ceux qui étaient étonnés de sa douleur. Je vais « régner, et quels piéges, quels dangers n'envi« ronnent pas le trône et les souverains! »

Cependant, après la mort d'Adrien, il se vit encore plus près du trône, et Antonin, qui venait d'y monter, lui donna sa fille Faustine en mariage, le désigna consul pour l'année suivante, le déclara César, et le logea dans le palais de Tibère: c'était presque l'associer à l'Empire. Ces nouveaux honneurs n'altérèrent ni la simplicité ni la modestie de Marc-Aurèle; nul faste dans sa maison, ni dans ses équipages, ni sur sa personne. Comblé d'honneurs, destiné au trône,

il continua les études qu'il avait commencées, et reparut même aux leçons publiques des maîtres d'éloquence et de morale.

Antonin le revêtit bientôt de la puissance proconsulaire et tribunitienne ; connaissant dès lors sa probité et sa pénétration, il n'agit plus sans le consulter ; mais, ne négligeant pas néanmoins de seconder son étude favorite pour la philosophie, il fit venir de Chalcis, en Syrie, un célèbre stoïcien appelé Apollonius, qui apprit à Marc-Aurèle tout ce que promet le stoïcisme, c'est à dire l'élévation des sentimens, la fermeté dans les maux de la vie, et ce mélange de la douceur avec le courage noble et ferme.

Le jeune prince se montrait digne des honneurs par lesquels Antonin l'égalait presque à lui-même. Jamais fils ne fut plus soumis à son père, et pendant vingt-trois ans qu'il lui servit d'appui et de conseil il augmenta chaque jour, par sa modestie et par sa sagesse, l'affection que lui avait vouée Antonin.

On vit alors se renouveler cet exemple admirable que Vespasien et Titus avaient donné à à l'univers ; on vit un père et un fils posséder, exercer en commun le souverain pouvoir sans défiance, sans ombrage, avec une tranquillité, une paix qui démontraient jusqu'à l'évidence la vertu supérieure de l'un et de l'autre.

Appelé seul au trône par la volonté d'Antonin, et reconnu empereur par le choix de ce prince, il prouva que le rang suprême n'est pas, comme on se l'imagine, incapable de souffrir de partage ; par une générosité dont l'exemple est unique dans l'histoire, il demanda au Sénat que son frère Lucius Verus fût associé à l'Empire. Les deux empereurs ne se partagèrent point entre eux les provinces comme avaient fait autrefois Octave et Antoine ; ils les gouvernèrent en com-

mun, comme deux frères dans une condition privée régiraient une succession. Toutefois Marc-Aurèle avait sur Lucius Verus la prééminence que donne la supériorité de l'âge et du mérite, et quoique les deux empereurs gouvernassent avec unanimité, Lucius n'était guère que le lieutenant de son collègue, dont il témoigna d'abord vouloir imiter la sagesse et la retenue.

Cependant Vologèse, roi des Parthes, ayant attaqué l'Arménie et la Syrie, on décida que Verus irait s'opposer aux Parthes, et que Marc-Aurèle resterait à Rome pour tenir les rênes du gouvernement. Ce prince espérait que la guerre détournerait Verus de la mollesse voluptueuse à laquelle il se livrait à Rome; mais ses espérances furent trompées. Verus, uniquement occupé de ses plaisirs à Antioche, ne prit aucune part aux opérations ni aux victoires de ses généraux.

Tandis qu'il se livrait à tous les excès de la débauche, car il ne lui manquait, pour ressembler à Néron, aucun vice que la cruauté, Marc-Aurèle s'attirait par ses vertus l'admiration des Romains, dont il faisait la gloire et le bonheur. Jamais, sous la république, le peuple n'avait joui d'une liberté si réelle; jamais aucun empereur n'avait porté plus loin la déférence pour le Sénat. Loin de prendre ombrage de l'autorité de ce corps illustre, il l'exaltait en tout et s'y soumettait lui-même; il lui renvoyait souvent par respect les causes qui devaient être jugées à son propre tribunal. Dans toutes les affaires qui concernaient la guerre ou la paix, il prenait toujours l'avis des sénateurs : « N'est-il pas plus « juste, disait-il, que je suive le sentiment de « tant d'illustres amis, que de prétendre moi seul « faire plier tant d'amis illustres sous ma vo- « lonté ! »

L'exemple et la sage administration d'un prince

si vertueux mirent sous son règne la vertu en honneur ; il la chérit tellement qu'il en fit une divinité, à laquelle il consacra un temple dans le Capitole.

Il usa de tout son pouvoir afin de réprimer, par de salutaires réglemens, la licence des mœurs et la corruption de la jeunesse. Toutefois, quoique sans vices lui-même, il était convaincu de la nécessité de la tolérance pour les vices des autres, pourvu qu'ils ne fussent pas portés aux derniers excès : « Nous ne pouvons pas faire les « hommes tels que nous les voudrions, disait-il ; « ainsi supportons-les tels qu'ils sont, et tirons « d'eux le meilleur parti qu'il est possible. » Cette modération lui réussit, et il eut la satisfaction rare de voir les méchans devenir bons par ses soins, et les bons croître en vertu.

Les Parthes ayant été défaits par Avidius Cassius, lieutenant de Verus, ce succès fit donner par le Sénat à ce prince, occupé de ses plaisirs à Antioche, le titre de *vainqueur des Parthes et des Mèdes*. Verus ne quitta qu'à regret le séjour délicieux de la Syrie pour revenir à Rome. Le Sénat déféra le triomphe et le titre de *père de la patrie* aux deux empereurs, titre que Marc-Aurèle n'avait jamais voulu accepter pour lui seul. L'union était parfaite entre les deux frères ; elle fit le principal ornement du triomphe qu'ils célébrèrent en commun, portés sur le même char, ayant avec eux tous les enfans de Marc-Aurèle.

Le retour du voluptueux Verus fut fatal à l'Empire ; il avait ramené d'Orient à sa suite la peste, qui entra avec lui dans Rome, et de là s'étendit jusque dans les Gaules et jusqu'au Rhin même. Ce fléau fit d'horribles ravages dans tout l'Empire. Le cœur paternel de Marc-Aurèle en fut si touché, que, soins et dépenses, tout fut prodigué pour arrêter les progrès de ce mal affreux.

fleuve. Les Jazyges furent battus deux fois, la première en Pannonie, et la seconde lorsqu'ils traversaient le Danube sur la glace.

Après une victoire complète les soldats exigèrent de ce bon prince qu'il leur fît des largesses. Voici sa réponse : « Mes amis, nous avons vaincu, il est vrai; mais s'il faut vous donner les « dépouilles des citoyens, qu'importe à l'Etat « votre victoire? Tout ce que je vous donnerais « au-delà de ce qui vous est dû serait tiré du « sang de vos proches et de vos pères. »

Cependant, toujours occupé de commander en personne, l'empereur, dans le cours de la campagne suivante, se trouva enfermé avec ses légions dans le pays des Quades, au-delà du Danube. Serrés de près, les uns contre les autres, et n'ayant point d'eau, les Romains se défendaient vaillamment contre les barbares, qui s'étaient emparé de tous les passages. Couverts de blessures, mourant de soif, et ne pouvant ni combattre ni se défendre, ils touchaient à la plus terrible extrémité, lorsque, les nuées se rassemblant de toutes parts, il tomba tout à coup une pluie abondante qui leur rendit l'espérance, le courage et la vie; les uns levaient la tête pour recevoir l'eau dans leur bouche, d'autres tendaient leurs casques et leurs boucliers vers le ciel : c'est ainsi que sont représentés les soldats de Marc-Aurèle sur la fameuse colonne d'Antonin à Rome. Des particularités encore plus étranges, et que beaucoup d'écrivains ont qualifiées de miracles, concoururent, dit-on, à fixer la victoire sous les drapeaux de Marc-Aurèle. Ce prince fit la paix, ou plutôt suspendit la guerre, moyennant la restitution de cent mille prisonniers romains. Il eût désiré sans doute compléter la victoire en réduisant en provinces de l'Empire le pays des Marcomans et celui des Sarmates, moins pour flatter son ambi-

tion que pour avoir de sûrs garans de la fidélité de ces peuples ; mais il fut arrêté dans ses projets de conquête par la révolte d'Avidius Cassius en Orient. Ce lieutenant de Marc-Aurèle, déjà célèbre par plusieurs exploits, s'était fait proclamer empereur à Antioche. Le Sénat, informé de sa révolte, le déclara ennemi de la patrie, et confisqua ses biens, que Marc-Aurèle adjugea au trésor public ; puis, quittant la Germanie, il se dirigea vers l'Orient, pour aller au-devant d'Avidius, résolu de lui remettre l'Empire si les dieux voulaient qu'il régnât à sa place : « Si je me résigne à « tant de travaux, dit-il en partant, ce n'est ni « par intérêt ni par ambition ; je ne désire que « le bonheur de mon peuple. » Il apprit en route qu'Avidius venait d'être poignardé par un centurion. On lui apporta la tête de l'usurpateur ; mais il détourna les yeux, et ordonna que ces tristes restes fussent inhumés avec honneur. Maître des révoltés, il voulut sauver la vie à tous ceux qui avaient voulu lui ravir l'Empire ; il devint leur protecteur auprès du Sénat, qui s'apprêtait à venger son prince ; il implora la grâce de ses ennemis : « Je vous conjure au nom des « dieux, écrivit-il aux sénateurs, de ne pas faire « verser le sang. Que les exilés reviennent, qu'on « rende les biens à ceux qu'on a dépouillés, et « plût au ciel, ajouta-t-il, que je pusse ouvrir « les tombeaux !... Songez, pères conscrits, « que la vengeance est indigne d'un empereur. « Vous pardonnerez donc aux enfans d'Avidius, « à son gendre et à sa femme. »

Il exprima les mêmes sentimens à l'impératrice Faustine, qui le pressait de punir rigoureusement les complices de la révolte : « Rien, « lui répondit Marc-Aurèle, n'est plus digne « d'un empereur romain que la clémence ; cette « vertu a placé César parmi les dieux ; elle a

« rendu Auguste sacré; elle a mérité à votre « père le titre honorable de *Pieux*. Que ne « puis-je même rendre la vie à Cassius, et « m'en faire un ami! Soyez donc tranquille, « ma chère Faustine; ne vous livrez ni à la « crainte ni à l'esprit de vengeance : Marc-« Aurèle est protégé par les dieux. »

En effet, il pardonna de si bonne foi, qu'il admit les parens d'Avidius aux honneurs et aux charges. Le Sénat, déférant à sa prière, le remercia de sa miséricorde.

Quoique la rébellion eût été étouffée presque dès sa naissance, Marc-Aurèle jugea qu'une si grande agitation devait avoir ébranlé toutes les provinces de l'Orient; il résolut d'aller lui-même y reporter le calme. Il partit, et fit revivre partout le respect pour son autorité, laissant partout des témoignages de sa bonté et de sa clémence. Tous les papiers trouvés chez Cassius après sa mort furent brûlés par ordre de l'empereur, sans avoir été examinés, « Ne voulant pas, dit-il, être forcé de haïr. » Il pardonna aux villes et aux peuples qui s'étaient déclarés contre lui, maintint la paix, renouvela les traités, se fit aimer des princes et des peuples, et laissa partout des monumens d'une philosophie qui ne consistait pas seulement en beaux discours, mais en actions utiles à l'humanité.

De la Syrie Marc-Aurèle passa en Égypte, et vint à Alexandrie, où il vécut plutôt comme citoyen et comme philosophe que comme empereur. Après quelques conférences à Smyrne avec le sophiste Aristide, il se rendit à Athènes, s'y fit initier aux mystères de Cérès Éleusine, accorda aux Athéniens plusieurs priviléges, et, protecteur d'une ville mère des arts et des sciences, il y fonda plusieurs chaires de pro-

fesseurs, et s'efforça de lui rendre son ancien lustre. D'Athènes il mit à la voile pour l'Italie, et, quoique battu par la tempête, aborda heureusement à Brindes. Là il prit la toge ou l'habit de paix, lui et toute sa suite, n'ayant jamais voulu souffrir que les soldats parussent à Rome, et même en Italie, en habit de guerre. Il revenait vainqueur des Marcomans et des Quades, et pacificateur de tout l'Orient. Le 23 décembre il fit son entrée triomphale à Rome, accompagné de son fils Commode. C'était son second triomphe. Les largesses qu'il distribua au peuple et aux soldats surpassèrent en magnificence toutes celles de ses prédécesseurs.

Marc-Aurèle mit à profit le séjour de deux années qu'il fit à Rome par l'établissement de plusieurs lois sages, où brille, avec l'équité, l'attention vigilante qu'inspire le bien public. Il porta ses vues sur la réforme de la justice, sur la tutelle des mineurs, sur la police générale; il mitigea la rigueur de l'ancien droit romain, aidé par les plus savans jurisconsultes, parmi lesquels l'histoire nomme Cerbidius Scevola, maître célèbre du grand Papinien, disciple encore plus fameux.

Ses généraux n'ayant pu arrêter les courses des Germains, Marc-Aurèle résolut d'aller de nouveau les combattre en personne, dans l'espoir de réduire enfin la Germanie en province romaine. Avant de quitter Rome il demanda au Sénat la permission de prendre dans le trésor public les sommes nécessaires aux frais de la guerre; « Car, dit-il, tout appartient au Sénat et « au peuple; nous n'avons rien que nous ne tenions « de vous; le palais même que nous habitons est « votre bien. »

En le voyant s'engager de nouveau dans une guerre environnée de dangers, les philosophes

de sa cour, craignant qu'avec lui ne périssen
plus sublimes conceptions de la philosophie, le
plièrent de les leur expliquer sans nulle rés
Marc-Aurèle daigna, dit-on, se prêter à l
désirs, et leur donna pendant trois jours de
vantes leçons, dans lesquelles il leur expos
différens systèmes des philosophes.

Arrivé aux environs du Danube, il l
vers le pays ennemi une pique gardée pou
usage dans le temple de Bellone, renouve
ainsi une cérémonie usitée dès les plus an
temps pour les déclarations de guerre. Il r
porta plusieurs victoires sur les Marcomans
Quades et les Sarmates. La Germanie tout
tière aurait peut-être plié sous le joug de R
si la mort n'avait frappé l'empereur au m
de ses triomphes. Il fut enlevé, selon l
Capitolin, par une maladie contagieuse, a
avoir donné à son fils Commode des avis
inutiles que sages. Dion assure positive
qu'il périt empoisonné par la perfidie des m
cins dévoués à Commode, impatient de rég
et il ajoute que le tribun de service étant
pour la dernière fois demander le mot d'ord
l'empereur mourant, il répondit : « Alle
« soleil levant ; pour moi je me couche. » S'
couvert ensuite la tête, comme pour dor
il expira presque aussitôt, à Vindobona, en
nonie, aujourd'hui Vienne en Autriche, l
mars, âgé de cinquante-huit ans accomplis, et
avoir régné dix-neuf ans depuis la mort d'Ant

A peine la nouvelle de sa mort fut-elle
pandue dans Rome, que le Sénat, en hab
deuil, et Rome entière firent éclater tous le
moignages de la douleur publique.

On s'écriait de toutes parts, tant était gr
l'admiration pour les vertus de Marc-Au
que, prêté par le ciel à la terre, ce prince v

d'être ra [illegible] l. Le j
funérailles [illegible] et le peuple le proc [illegible]
dieu tout [illegible], et le saluer [illegible]
dieu, non par flatterie, mais par [illegible] sur
Arc de triomphe, [illegible]tue d'or dans le Sénat, [illegible]
temple, autels, pr[illegible]s, tous les honneurs hu-
mains et divins lui [illegible] décernés. On aurait
regardé comme impie, au Capitolin, celui qui
n'aurait pas eu le buste ou la statue de Marc-
Aurèle, et pendant deux siècles ce culte se
perpétua dans presque toutes les familles.

Selon Dion Cassius, un excès de bonté peut-
être est la seule tache qu'on puisse relever dans
ce beau caractère. L'indulgence excessive de
Marc-Aurèle pour [illegible] frère, pour sa femme,
pour son fils, passa en effet les bornes de la vertu
domestique, et devi[illegible] un véritable tort public.
Mais si on lui repro[illegible] d'avoir toléré les hon-
teuses débauches de [illegible]pératrice Faustine, on
le blâme bien plus e[illegible]ore d'avoir sacrifié le bon-
heur de plusieurs millions d'hommes à sa ten-
dresse pour un fils indigne, auquel il laissa l'au-
torité suprême, au lieu de la déposer entre les
mains de Popinien, son gendre, qui la méritait
par ses vertus. Sans doute les vices monstrueux
du fils ont affaibli aux yeux de la postérité
l'éclat des vertus du père; mais peut-on repro-
cher à un père de n'avoir pas déshérité son fils,
et à un prince éclairé de n'avoir pas violé, au
détriment de son propre sang, le principe de
l'hérédité, si nécessaire à une monarchie!

D'un autre côté, en outrant la vertu, ce prince
a donné lieu de croire qu'il entrait de l'affec-
tation dans une douceur poussée au-delà de toute
mesure, et que la vanité y avait plus de part que
les sentimens du cœur; mais on a réfuté victo-
rieusement ce reproche, en y opposant la cons-
tante égalité de la conduite de Marc-Aurèle;

conduite qui, d'abord sous Antonin, et ensuite pendant un règne de vingt ans, ne s'est jamais démentie.

Disons-le pourtant, la malignité romaine a calomnié la vertu de Marc-Aurèle, et la taxée d'hypocrisie. Au lieu de blâmer la bonté de ce prince adorable, terminons ce tableau par quelques traits qui fassent connaître sa vie privée et la beauté de son âme.

Sobre, austère, affable, simple et modeste, sa vie est le commentaire le plus noble qui ait jamais été fait des principes de Zénon. Dès son enfance même, ni la tristesse ni la joie n'altérèrent la sérénité toujours égale de son visage. Il vivait et il était vêtu comme un simple particulier; souvent il allait à pied écouter les philosophes dans leurs écoles; il daigna même donner quelquefois des leçons de philosophie, mais avec plus de publicité peut-être qu'il ne convenait à la modestie d'un sage et à la dignité d'un empereur. Il visitait ses amis pour peu qu'ils fussent malades, et il recevait leurs visites, le matin, sans appareil, sans faste, dans la chambre même où il avait couché.

Malgré son indifférence et son mépris pour les spectacles et pour les jeux publics, il y assistait souvent, par la seule raison que le peuple romain s'en montrait avide; il en ordonnait même de magnifiques.

Tel était le caractère de sa bonté, que l'effusion du sang des personnes mêmes les plus viles lui faisait horreur. Il corrigea l'inhumanité des combats des gladiateurs, en les forçant de se mesurer entre eux sans danger pour leur vie. Un enfant qui dansait sur la corde s'étant tué en tombant, Marc-Aurèle ordonna que désormais des matelas seraient disposés sous les cordes mêmes où les voltigeurs exerçaient leurs jeux; cette réforme salutaire se soutint.

Toujours enclin à pardonner les [illegible] sonnelles, rien ne pouvait faire violence à [illegible] néreuse bonté, ni l'énormité des attentats, [illegible] crainte que l'impunité n'en provoquât de se[illegible] blables.

La guerre à ses yeux n'était que le fléau de la nature humaine; et cependant, lorsque la nécessité d'une juste défense le forçait de prendre les armes, il ne craignait pas d'exposer sa personne et de paraître à la tête des troupes. La guerre contre les Germains l'occupa pendant presque tout son règne, ne lui laissant que d'assez courts intervalles de repos, car les barbares qu'il avait à combattre, inquiets par caractère, imploraient la paix dans les revers, et reprenaient les armes dès que le danger n'était plus. Pendant huit hivers rigoureux on vit Marc-Aurèle camper sur les bords glacés du Danube. Tant de fatigues portèrent enfin les derniers coups à la faiblesse de sa complexion.

Ainsi, non seulement ce prince offre dans sa conduite le modèle le plus parfait de la philosophie pratique, mais, comme auteur d'un ouvrage très-distingué, négligé pour le style, mais tissu de maximes excellentes, respirant la morale la plus pure, il doit être mis au nombre des écrivains philosophes les plus célèbres. Cet ouvrage, parvenu jusqu'à nous sous le nom de *Méditations de Marc-Aurèle*, fut composé dans le tumulte des camps, et peut être regardé toutefois comme le code de la philosophie la plus épurée. Il est écrit en grec, et divisé en douze livres. On ignore si ce qui nous en est parvenu est un ouvrage entier, ou si ce n'est qu'un recueil d'extraits détachés; mais tout porte à croire que Marc-Aurèle l'a composé tel que nous l'avons.

On pense bien qu'un prince si éclairé ne pouvait manquer d'accorder protection non seule-

norables destinées, dans l'ancienne Rome, à récompenser la valeur. L'empereur Valérien, en lui annonçant qu'il lui confiait le commandement de la troisième légion, lui écrivit : « Mon cher « Probus, je vous avance bien vite ; mais si je « compte vos services, la récompense ne vient « pour vous qu'à pas lents. » Dans la carrière des honneurs Probus se montra constamment supérieur au grade qu'il occupait. Il avait la réputation du plus vaillant officier de l'armée romaine, et il acquit même de la gloire dans les combats singuliers. Resté vainqueur en Afrique, d'un certain Aradion, célèbre par un courage ferme et opiniâtre, il lui éleva, après l'avoir tué, un beau monument, et honora ainsi la valeur de celui qu'il avait vaincu. L'Afrique et le Pont, le Rhin, le Danube, le Nil et l'Euphrate lui fournirent tour à tour les occasions les plus brillantes de développer son courage et ses talens militaires. Il réduisit en Afrique les Marmarides, qui occupaient le pays entre l'Egypte et l'Orient. Appelé à Carthage par une rébellion, il y rétablit l'ordre et le calme. L'empereur Aurélien, tout aussi appréciateur du mérite de Probus que Valérien lui-même, auquel il avait succédé, lui confia le commandement de la plus vaillante légion de ses armées, et lui écrivit une lettre honorable dont voici les propres expressions : « Afin « que vous sachiez, lui dit-il, à quel point je « vous estime, recevez le commandement de la « dixième légion, que Claude II m'avait donnée à « gouverner. Ce corps est heureux, et il semble « que sa prérogative singulière soit de n'avoir « pour commandans que de futurs empereurs. » Ces dernières paroles indiquent qu'Aurélien jugeait Probus digne de l'Empire. Quoi qu'il en soit, ce prince le chargea de reconquérir l'Egypte sur les lieutenans de Zénobie, pendant

qu'il poussait lui-même la guerre en Orient contre cette reine. Probus ramena l'Egypte à l'obéissance d'Aurélien. Tacite, successeur d'Aurélien, voulant suppléer à son peu d'expérience pour la guerre par l'habileté de ses généraux, nomma Probus commandant en chef de toutes les troupes d'Orient; il lui promit le consulat et les couronnes de triomphe : « J'ai été créé « empereur par le Sénat, lui écrivit-il à cette « occasion, et du consentement de l'armée entière; mais sachez que c'est sur vous et sur « vos talens que repose la république. »

Après la mort violente et imprévue de cet empereur, deux armées se disputèrent l'avantage de porter chacune son chef sur le trône des Césars. L'une, qui occupait les provinces d'Europe et d'Afrique, proclama Florianus, préfet du prétoire, et frère utérin de l'empereur. Mais les légions de l'Orient, qui obéissaient aux ordres de Probus en Syrie, en Phénicie, en Palestine et en Egypte, se déclarèrent pour lui, et le proclamèrent Auguste. Cette élection spontanée ne fut revêtue d'aucune forme de délibération; elle se fit tumultuairement à Antioche par la soldatesque; tous s'unirent et s'écrièrent à l'envi : « Probus « Auguste, puissent les Dieux vous être propices! » On s'attroupe, on élève un trône de gazon, on y fait monter Probus, on le revêt d'un manteau de pourpre; puis, au milieu d'acclamations réitérées, on le reconduit au palais d'Antioche.

Probus ne se prêta qu'avec répugnance à cet empressement des soldats pour son élévation. Soit qu'il hésitât de monter sur un trône environné de périls et ceint du sang de tous ceux qui l'avaient occupé depuis près d'un siècle, soit modestie, il disait aux soldats : « Vous n'y « avez point assez songé; vous ne vous trouve-

« rez point heureux sous mon empire. Je ne « sais point, je ne veux point vous flatter. » Loin de rechercher la pourpre, il parut ne l'accepter qu'avec la plus sincère répugnance; mais quiconque dans ces temps orageux se voyait appeler au trône, était dans la nécessité d'y monter ou de périr. « Je n'ai jamais désiré l'Empire, écrivit « Probus à Capiton, préfet du prétoire, et je ne « l'ai reçu que malgré moi; mais il n'est déjà « plus en mon pouvoir de me délivrer d'un éclat « qui m'expose à l'envie et à tant de dangers. »

Probus avait environ quarante ans lorsqu'il fut élevé au trône des Césars; il jouissait alors de toute sa réputation, de l'amour des troupes, et de cette vigueur d'esprit propre aux grandes entreprises. Il sut profiter habilement de l'avantage que lui donnait dans l'opinion des peuples l'usurpation précipitée de Florianus son compétiteur, qui, sans attendre le consentement du Sénat, s'était emparé de la couronne. Probus se déclara le vengeur du Sénat. Il avait à vaincre les légions invincibles de l'Europe, et ne pouvait leur opposer que les troupes efféminées de la Syrie et de l'Egypte. Sa fortune et son activité surmontèrent tous les obstacles. Sacrifiant la cause publique à ses intérêts, son rival avait laissé les Gastes, ennemis naturels des Romains, pour marcher contre les légions d'Orient. Probus vint à sa rencontre; mais, au lieu de livrer bataille, il sut temporiser à propos. Les vétérans d'Europe, accoutumés à des climats tempérés, furent incapables de supporter les chaleurs étouffantes de la Cilicie; aux maladies se joignirent de fréquentes désertions et une défection lente. Les défilés de la Cilicie n'étaient que faiblement gardés: Tarse ouvrit ses portes à Probus, et les restes affaiblis des légions d'Europe délivrèrent enfin l'état des horreurs d'une guerre civile, en sacri-

rianus, qu'elles méprisaient. N'ayant plus
urrent, Probus eut recours à la confir-
lu Sénat. Sa lettre respire les sentimens
riote romain; elle était conçue en ces
« Lorsque vous avez choisi un de vos
res, pères conscrits, pour succéder à
reur Aurélien, vous n'avez été détermi-
e par votre justice et par votre sagesse;
ous êtes les souverains légitimes de l'uni-
et votre puissance revivra dans votre pos-
Plût aux dieux que Florianus, au lieu
rroger la pourpre comme un héritage
lier, eût attendu votre décision! Mais,
a nécessité de résister à un usurpateur,
ions m'ont déféré le nom d'Auguste, et
ni Florianus de sa témérité. C'est à vous
r si je suis digne de l'Empire; je remets
e équité mes prétentions et mes services. »
reconnaître que la souveraineté résidait
lement dans le Sénat. A la lecture de
tre les sénateurs témoignèrent leur vive
ion de ce que Probus demandait à tenir
: sceptre qu'il possédait déjà. Mille accla-
, remplies de louanges et de vœux les
tteurs, ratifièrent le choix des armées
, et un décret passé d'une voix unanime
solennellement à Probus toute l'autorité
s les attributions de la dignité impériale.
malgré la confusion causée par tant de
mens, de guerres civiles, d'élections faites
eusement par les gardes prétoriennes et
soldats, de règnes tyranniques, on voyait
encore les mêmes principes de gouver-
et les mêmes formes établies par Au-
fondateur de la monarchie des Césars.
us se fit une loi de rappeler ces précieuses
s qui avaient limité l'autorité par les ins-
s, et il les étendit même en faveur du

Sénat, auquel il laissa le gouvernement civil, r
se réservant à lui-même que le commandemer
suprême des armées, ou plutôt l'honneur de sou
tenir les armes romaines. Non seulement il vou
lut que les magistrats civils, dans les provinc
qui étaient directement sous la main de l'emp
reur, reçussent du Sénat leurs missions et leu
pouvoirs, mais il fit consacrer par des décrets d
Sénat les édits qui émanaient de son trône ; to
son règne répondit à de si beaux commencemen

Le premier usage qu'il fit de son autorité fu
de punir les meurtriers d'Aurélien et de Tacite
et de pardonner aux partisans de Florianus. La
dangers de l'État l'appelèrent ensuite dans le
Gaules, qui, depuis la mort d'Aurélien, étaien
infestées par plusieurs nations germaniques
telles que les Bourguignons, les Francs et le
Vandales. Resté vainqueur dans un grand nombr
de combats, il tua aux barbares quatre cent mill
hommes, reprit sur eux soixante-dix villes qu'i
avaient envahies, les chassa de toute la Gaule
passa le Rhin, obligea les débris de leu
armées de se retirer au-delà du Necker et d
l'Elbe, inonda leur pays, rendit aux barbare
ravages pour ravages, et ramassa un aussi gran
butin que celui qu'ils avaient fait dans les Gaule
Ainsi subjugués, neuf de leurs rois vinrent s
jeter aux pieds de l'empereur pour lui demande
grâce et la paix. Le vainqueur exigea qu'on lu
remît exactement les dépouilles et les prisonnier
enlevés aux provinces. Un tribut consistant e
blé, en troupeaux et en chevaux, seules ri
chesses des barbares, fut destiné à l'entretien de
garnisons établies sur les frontières de l'Empir
Enfin Probus ordonna aux Germains de lu
fournir seize mille hommes de leur plus brav
jeunesse pour servir dans les armées romaines
il eut soin toutefois de ne pas tenir réunis ce

barbares, et de les distribuer dans différens corps : « Il est bon, dit-il à ce sujet, que nous tirions « des secours des barbares, pourvu toutefois que « ce secours se fasse sentir et non apercevoir ; » maxime sage, dont l'oubli attira bien des malheurs à l'Empire. Probus crut le préserver des incursions des Germains en élevant un rempart depuis le Rhin jusqu'au Danube.

Une muraille de pierre d'une grande hauteur, fortifiée par des tours placées à des distances convenables, s'étendit à travers des collines, des vallées, des marais et des rivières, et vint aboutir aux bords du Rhin, après un circuit de près de cent lieues. Cette barrière imposante unissait ainsi les deux grands fleuves, boulevarts naturels des provinces de l'Europe. Mais, depuis la Chine jusqu'à la Grande-Bretagne, l'expérience des siècles prouve combien sont inutiles ces fortifications étendues contre un ennemi actif et libre de varier ses attaques. Le sort qu'éprouva le mur de Probus confirme l'observation générale ; il fut renversé par les Allemands après la mort de ce prince. Cependant la Gaule était pacifiée et la Germanie contenue. De si grands, de si rapides succès, qui n'avaient occupé Probus que l'espace d'un an, n'enorgueillissaient point le vainqueur ; son langage, dans sa lettre au Sénat, fut modeste et même religieuse : « Je « rends grâces aux dieux immortels, dit Probus, « de ce qu'ils ont confirmé par l'événement, ô « pères conscrits ! le jugement favorable que « vous avez porté de moi. La Gaule est délivrée, « la Germanie soumise ; nous n'avons laissé aux « barbares vaincus que le sol de leurs terres ; « tout ce qu'ils possédaient nous appartient. Les « campagnes de la Gaule sont labourées par des « bœufs de la Germanie ; leurs troupeaux ser- « vent à notre nourriture ; leurs haras remon-

« tent notre cavalerie ; nos greniers sont pleins « de leurs blés ; neuf rois enfin sont venus se « prosterner à mes pieds ou plutôt aux vôtres. « Ordonnez donc de solennelles actions de grâces « aux dieux. Recevez l'hommage, pères cons- « crits, des couronnes d'or que les villes des « Gaules m'ont offertes en reconnaissance de leur « délivrance, et consacrez-les à Jupiter et aux « autres dieux. »

L'année suivante Probus, consul pour la seconde fois, marcha vers l'Illyrie, exposée aux incursions des Sarmates. La terreur de ses armes dispersa ces barbares, qui rentrèrent dans leurs déserts. La victoire suivit Probus partout. Arrivé en Thrace, il fit rentrer dans le devoir les différens peuples de la nation des Goths, qui recherchèrent avec empressement l'alliance d'un prince si belliqueux. Mais les Isaures, retranchés dans leurs montagnes de l'Asie mineure, se montrèrent plus opiniâtres. Probus, ayant pacifié l'Occident, se préparait à aller en Orient pour y faire respecter son nom et ses armes ; il voulut en passant ou soumettre ou détruire ce peuple de brigands, qui, au milieu de l'Empire, en bravait la puissance ; il assiégea et prit un grand nombre de leurs forteresses, marcha ensuite dans la Haute-Egypte, où la rébellion, excitée par l'usurpateur Firmus, n'était point encore appaisée ; il repoussa et subjugua les Blemmys, qui habitaient le long du Nil, près des cataractes, et se rendit maître des villes de Coptos et de Ptolémaïs. Cette victoire eut de l'éclat et augmenta la terreur que l'approche de Probus, à la tête d'une armée, avait déjà jetée parmi les Perses. Résolu de conjurer l'orage, leur roi Vararane envoya des ambassadeurs qui trouvèrent l'empereur romain déjà campé sur les montagnes de l'Arménie. L'audience qu'il leur donna renouvela

l'exemple de la simplicité, de la frugalité rigide, et en même temps de la fierté courageuse des Curius et des Fabricius. Il n'y eut point d'hostilités, et la paix fut conclue. Probus ne renonçait pas néanmoins au projet de faire la guerre aux Perses; mais il la différait afin de porter toute son attention sur les barbares du Nord, qui menaçaient de troubler de nouveau la tranquillité de l'Empire. Arrivé en Thrace, il y transplanta cent mille Basternes, peuple scyhique. Cette colonie réussit; les Basternes s'accoutumèrent aux mœurs et aux lois romaines, et devinrent des sujets fidèles. Mais les Gépides, les Vandales et les Francs ne se prêtèrent pas avec la même docilité à l'exécution des plans politiques de Probus. Toutes les peuplades de tant de nations différentes qu'il transplanta sur les terres de l'Empire se révoltèrent, coururent les terres et les mers, et exercèrent la vigilance et l'activité de cet empereur guerrier. Si sa sagesse ne put amollir la dureté des barbares et les détourner de vivre en paix sur le territoire de l'Empire, du moins la terreur de son nom les contint, et les frontières furent respectées.

Malgré l'activité et la vigilance de Probus, il lui était presque impossible de contenir dans l'obéissance toutes les parties de son vaste empire, et tant d'armées différentes qui connaissaient le secret de faire et de défaire des empereurs. L'histoire nomme trois chefs de révolte, ou trois usurpateurs qui s'élevèrent contre Probus, mais dont les entreprises n'ont point de dates certaines. D'abord Saturnin, qui commandait les légions d'Orient; mais les troupes fidèles que Probus avait en Asie combattirent les révoltés, tuèrent leur chef, sans l'ordre et même contre l'intention de Probus. A peine le calme fut-il rétabli en Orient, que la rébellion de Proculus et de Bo-

nosus excita de nouveaux troubles dans la Gaule. Ils furent terrassés l'un et l'autre, et Probus, se montrant généreux, usa de la victoire avec modération.

Après de si grands exploits l'empereur se rendit à Rome pour y célébrer sa propre gloire par un triomphe que méritait sa valeur, triomphe magnifique. Le peuple, après avoir contemplé les trophées d'Aurélien, contemplait avec la même satisfaction ceux du héros qui lui avait succédé. Ce prince triompha en même temps des Germains et des Blemmys, nations dont l'éloignement du nord au sud donnait une si haute idée de la grandeur romaine. A l'occasion de ce triomphe Probus fit, selon l'usage, des largesses aux soldats et aux peuples, et donna des jeux et des spectacles.

Ayant ainsi rétabli le calme dans toute l'étendue de l'Empire, il se préparait à aller venger sur les Perses le désastre et la honte de Valérien. Il se dirigea vers l'Illyrie, rendez-vous de ses armées, où tout se disposait pour sa grande entreprise. Là, voulant maintenir la discipline avec autant de rigidité que d'exactitude, il crut prévenir les désordres des soldats en les employant à des travaux utiles. Déjà il leur avait fait exécuter en Egypte plusieurs ouvrages considérables qui avaient contribué à la splendeur et à l'avantage de cette fertile contrée. Probus avait perfectionné la navigation du Nil, si importante pour Rome même. Des temples, des ponts, des portiques et des palais avaient été construits par les mains des soldats, devenus tour à tour architectes, ingénieurs, cultivateurs. Guidé par les mêmes principes, il exerça d'abord ses légions à couvrir de vignes les côteaux fertiles de la Gaule et de la Pannonie; il les fit travailler ensuite à dessécher les marais situés près de Sir-

mium, sa patrie, en creusant un canal qui en porterait les eaux dans la Save. Déjà un vaste terrain connu sous le nom de Mont-Aleno, et qui ne présentait de tous côtés que des marais infects, commençait à se convertir en de riches pâturages; les défrichemens avançaient, et Probus lui-même présidait aux travaux pénibles des légionnaires, sans trop consulter la disposition des esprits; il paraît même qu'il enflamma par une inconséquence le mécontentement des troupes. Plus occupé des intérêts de l'Empire que de ceux de l'armée, et flatté de ce vain espoir qu'une paix perpétuelle lui épargnerait bientôt la nécessité d'avoir toujours sur pied une multitude de mercenaires dangereux, on prétend qu'il eut l'imprudence de manifester sa pensée tout entière. Cette indiscrétion, ou plutôt ce vœu d'une âme plus occupée du bonheur de l'humanité que des intérêts du pouvoir et de sa gloire, devint fatal à Probus. Dans l'un des jours les plus ardens de la canicule, comme il pressait lui-même les travaux de ce pénible desséchement, tout à coup les soldats, irrités, jettent leurs outils, prennent les armes, et se révoltent. Leurs cris séditieux annoncent à l'empereur le danger qui le menace; il court se réfugier dans une tour élevée, mobile et garnie de fer, qu'il avait fait construire pour diriger lui-même ces ouvrages; mais cette tour, qu'il défend tout seul, est forcée, emportée d'assaut, et les légionnaires furieux plongent leur épée dans le sein de l'infortuné Probus. La rage de l'armée s'appaisa dès qu'elle eut été assouvie, et les soldats, oubliant la sévérité du prince qu'ils venaient de massacrer, et se reprochant cet attentat, se hâtèrent d'élever à sa mémoire un monument durable, avec cette épitaphe : « Ci gît « l'empereur Probus, dont la vie et les mœurs « répondirent à son nom. Il subjugua tous les

nous excita de nouveaux troubles dans la Ga
Ils furent terminés l'un et l'autre, et Probus montrant généreux, usa de la victoire avec m
dération.

Après de si grands exploits l'empereur rendit à Rome pour y célébrer sa propre gl par un triomphe que méritait sa valeur, triom magnifique. Le peuple, après avoir conten les trophées d'Aurélien, contemplait avec même satisfaction ceux du héros qui lui a succédé. Ce prince triompha en même temps Germains et des Blemmys, nations dont l'é gnement du nord au sud donnait une si h idée de la grandeur romaine. A l'occasion d triomphe Probus fit, selon l'usage, des gesses aux soldats et aux peuples, et donna jeux et des spectacles.

Ayant ainsi rétabli le calme dans toute l'é due de l'Empire, il se préparait à aller ven sur les Perses le désastre et la honte de Valér Il se dirigea vers l'Illyrie, rendez-vous de armées, où tout se disposait pour sa grande trepr ise. Là, voulant maintenir la disci avec autant de rigidité que d'exactitude, il prévenir les désordres des soldats en les ployant à des travaux utiles. Déjà il leur a fait exécuter en Egypte plusieurs ouvr considérables qui avaient contribué à la splen et à l'avantage de cette fertile contrée. Pr avait perfectionné la navigation du Nil, si im tante pour Rome même. Des temples, des p des portiques et des palais avaient été const par les mains des soldats, devenus tour à ar chitectes, ingénieurs, cultivateurs. Guidé les mêmes principes, il exerça d'abord se pions à couvrir de vignes les côtes aux fertiles Gaule et de la Pannonie; il les fit travailler suite à dessécher les marais situés près de

mium, sa patrie, en creusant un canal qui en porterait les eaux dans la Save. Déjà un vaste terrain connu sous le nom de Mont-Aleno, et qui ne présentait de tous côtés que des marais infects, commençait à se convertir en de riches pâturages; les défrichemens avançaient, et Probus lui-même présidait aux travaux pénibles des légionnaires, sans trop consulter la disposition des esprits; il paraît même qu'il enflamma par une inconséquence le mécontentement des troupes. Plus occupé des intérêts de l'Empire que de ceux de l'armée, et flatté de ce vain espoir qu'une paix perpétuelle lui épargnerait bientôt la nécessité d'avoir toujours sur pied une multitude de mercenaires dangereux, on prétend qu'il eut l'imprudence de manifester sa pensée tout entière. Cette indiscrétion, ou plutôt ce vœu d'une âme plus occupée du bonheur de l'humanité que des intérêts du pouvoir et de sa gloire, devint fatal à Probus. Dans l'un des jours les plus ardens de la canicule, comme il pressait lui-même les travaux de ce pénible desséchement, tout à coup les soldats, irrités, jettent leurs outils, prennent les armes, et se révoltent. Leurs cris séditieux annoncent à l'empereur le danger qui le menace; il court se réfugier dans une tour élevée, mobile et garnie de fer, qu'il avait fait construire pour diriger lui-même ces ouvrages; mais cette tour, qu'il défend tout seul, est forcée, emportée d'assaut, et les légionnaires furieux plongent leur épée dans le sein de l'infortuné Probus. La rage de l'armée s'appaisa dès qu'elle eut été assouvie, et les soldats, oubliant la sévérité du prince qu'ils venaient de massacrer, et se reprochant cet attentat, se hâtèrent d'élever à sa mémoire un monument durable, avec cette épitaphe : « Ci gît « l'empereur Probus, dont la vie et les mœurs « répondirent à son nom. Il subjugua tous les

« peuples barbares, et vainquit tous les tyrans « qui s'élevèrent contre lui. »

Ainsi périt le vertueux Probus, au commencement du mois d'août de l'an 282, à l'âge de cinquante ans, et après avoir régné six ans et quelques mois. Il fut amèrement regretté du Sénat, du peuple romain et même des barbares, qui, s'ils craignaient sa valeur, révéraient sa probité, sa clémence et sa justice.

Carus, son successeur, le vengea, soit par zèle, soit par politique, et il exerça contre ses assassins une justice sévère. En secondant le vœu du Sénat et du peuple, il mit Probus au rang des dieux, et lui éleva des temples. Mais avec Probus expira l'autorité du Sénat, qui subit de nouveau le joug militaire.

Probus eût fait revivre le règne d'Auguste si le crime des soldats n'eût abrégé ses jours. Dans six ans il égala les anciens héros de Rome, et rétablit l'ordre dans toute l'étendue de l'Empire romain. Aussi guerrier qu'Aurélien, mais plus doux; aussi modéré peut-être que Marc-Aurèle, mais plus propre à la guerre, n'employant les armes que par nécessité, et respectant les lois, ce prince, attentif à rendre ses sujets heureux, toujours occupé de projets utiles, faisant servir les travaux des soldats aux avantages de la paix, releva dans un règne fort court soixante-dix villes, forma d'habiles généraux, et répandit sur Rome la plus grande félicité dont un grand Empire ait jamais joui.

JULIEN,

EMPEREUR ROMAIN.

Jules Constance, frère de Constantin le Grand, ut deux femmes; Galla, qui lui donna Gallus César t Basilina, qui mourut peu de temps après avoir onné le jour à Julien, ainsi nommé de son grand ère maternel. Ce prince, appelé dans quelques nscriptions *Julius Flavius Claudius*, naquit à onstantinople, le 6 novembre 331; il y fut élevé usqu'à la mort de son oncle Constantin, et faillit à ette époque être compris avec son frère Gallus dans l'horrible massacre de sa famille, orlonné par les fils de Constantin, massacre dans equel son père et ses plus proches parens furent nveloppés. Julien n'avait que six ans lorsqu'il chappa à la perfidie des ministres de Constance, ils et successeur de Constantin, et à la vioence des soldats. Il assura lui-même depuis que és premiers ordres de Constance portaient qu'on e massacrerait avec son père, deux de ses oncles t sept de ses cousins; mais que l'empereur, songeant qu'il n'avait rien à craindre d'un enfant, se ontenta de l'exiler. Différentes villes de la Bihynie furent successivement choisies pour le lieu le la résidence de Gallus et de Julien pendant le emps de leur première éducation; mais lorsque ar leur âge ils parurent susceptibles d'éveiller es soupçons de l'empereur, on les tranféra dans la orteresse de Macellum, près de la ville de Césarée. Cette prison était un ancien palais, autrefois la ré-

sidence des rois de Cappadoce. Là Eusè
Nicomédie, chargé de l'éducation des deux j
princes, leur donna d'excellens maîtres po
instruire dans toutes les sciences, notamment
donius, qui leur inspira de la gravité, de la
destie et du mépris pour les plaisirs et p
volupté. Si rien n'était négligé pour leur f
l'esprit et le cœur, d'un autre côté, entouré
deux d'espions et de gardes, ils n'avaient la
mission de voir personne; ils passèrent six an
relégués. Elevés dans les principes de la re
catholique; déclarée religion de l'État par
tantin, ils firent même l'office de lecteur
le clergé, mais avec des dispositions bien
rentes sur la religion. Gallus montrait bea
de piété; mais Julien nourrissait en secr
sorte de penchant irrésistible pour le
nisme. C'est à ses premières années, d
lesquelles il fut abandonné à la surveillan
quète des assassins de sa famille, qu'il fau
remonter les causes qui déterminèrent depu
apostasie ou son changement de religion, ci
tance délicate qui altéra sa réputation et
sa gloire. Les noms de Christ et de Cons
de religion chrétienne et d'esclavage, s'assoc
alors dans son imagination, susceptible des im
sions les plus vives et les plus durables.

Cependant des embarras imprévus aya
sentir la nécessité de donner de nouveaux
à l'Etat et au trône, l'Empereur, ou plutôt
nistres, revêtirent Gallus du titre de César
vingt-cinquième année de son âge; de sa
il passa sur les degrés du trône de Cons
Dans ce changement de fortune le nouveau
n'oublia pas son frère Julien; il obtint p
les honneurs dus à son rang, l'apparence
liberté et la restitution de son patrimoine.
pereur consentit même que Julien quittât l

Macellum pour venir continuer ses études
antinople. Le jeune prince y gagna, par
uite et par sa modestie, l'affection des
s de cette capitale de l'Empire.

quoiqu'il fréquentât les écoles comme un
particulier et sans aucune distinction, l'em-
, jaloux des sentimens qu'il inspirait, lui
a de se rendre à Nicomédie. Dans l'inter-
n frère Gallus provoqua par ses impru-
et par ses cruautés la haine et la vengeance
ereur, et subit une sentence de mort. Ju-
à la veille d'être enveloppé dans cette
disgrâce; on l'accusa injustement d'avoir
les desseins ambitieux de son frère, et
r lui-même à la puissance souveraine. De
aite de l'Ionie on le transféra sous une
rde à Milan, où était la cour impériale; il
it environ sept mois, dans l'attente d'un
ignominieux pareil à celui qu'on infli-
esque tous les jours aux amis et aux adhé-
sa famille. Ses regards, ses gestes et jus-
silence, tout était examiné, interprété
eil inquiet de la plus sévère inquisition.
cole de l'adversité le jeune Julien avait
le la fermeté et de la prudence; il sut ren-
son ressentiment et sa douleur, mais sans
der jusqu'à flatter le tyran meurtrier de
e. Il aurait partagé le sort du malheureux
sans la ferme et généreuse bienveillance
ératrice Eusebia, épouse de Constance,
e aussi distinguée par son mérite que par
té; ce fut par son intercession que l'em-
consentit à voir Julien, qui plaida sa cause
noble assurance, sans justifier par crainte
flatterie la sévérité de l'empereur envers
e, ni sans l'irriter en se plaignant du traite-
juste qu'il venait d'essuyer. Constance
favorablement, et lui promit une seconde

audience ; mais elle fut écartée par le grand ch
bellan, qui commençait à craindre que Julie
gnât la faveur et la confiance de son ma
Toutefois l'indulgence d'Eusebia prévalut da
conseil, et Constance, convaincu de l'innoc
de Julien, lui assigna la ville d'Athènes pour le
de son exil. Le prince obéit avec joie et m
avec enthousiasme à un ordre si conforme i
désirs, car dès sa plus tendre enfance il
montré un goût décidé pour la langue, les mœ
les sciences et la religion des Grecs. Julien ar
à Athènes vers le milieu de l'année 355 ; il
alors vingt-quatre ans. Là, éloigné du tum
des armes et de la perfidie des cours, il l
étudia les auteurs profanes et les livres de l'E
ture sainte ; il passa six mois au milieu des boc
de l'Académie et dans la conversation familièr
philosophes, et surtout de Maxime, auquel il
tacha, et qui, dit-on, flattait son ambition e
promettant l'Empire. Non seulement les phil
phes d'Athènes travaillèrent à cultiver son gé
mais ils excitèrent le zèle de leur auguste é
pour les vaines illusions du paganisme. Ses di
sitions pour les dieux de la Grèce et de Rom
décelèrent dès cette époque ; un dévot et sin
attachement pour ces divinités fabuleuses for
déjà la passion dominante de Julien. Elevé
l'Asie mineure au milieu des scandaleuses quer
de l'Arianisme, son esprit s'était armé de défi
contre une religion dont les preuves lui semble
obscurcies par les disputes violentes des évêq
par les variations continuelles de leurs symbo
et par des motifs profanes. D'ailleurs les
phistes, que son goût et sa libéralité attiraien
foule auprès de lui, avaient établi une alliance
gourcuse entre la littérature et la religion
Grecs, et au lieu d'admirer les poésies d'Hom
comme les productions originales du génie

homme, ils les attribuaient sérieusement aux inspirations célestes d'Apollon et des muses. Toutefois l'apostasie de Julien resta couverte encore d'un voile mystérieux; il crut devoir à sa sûreté de dissimuler ses opinions religieuses, et les principes accommodans du polythéisme lui permirent de prendre part au culte public des chrétiens, qu'il n'adoptait pas. Sa dissimulation dura dix ans, depuis son initiation secrète à Ephèse jusqu'à l'époque de la guerre civile.

Tandis que ce prince donnait tout son temps à l'instruction et à l'étude dans la ville la plus éclairée et la plus polie de la Grèce, l'impératrice Eusebia, sa bienfaitrice, n'oubliait pas le soin de sa fortune. Après de longs et secrets efforts, son ascendant l'emporta auprès de l'empereur sur l'opposition des favoris, et il fut décidé que Julien irait, avec le titre de César, gouverner les peuples de la Gaule, dès qu'on aurait célébré son mariage avec la princesse Hélène, sœur de Constance.

Julien témoigna des regrets et une douleur sincère quand on l'arracha de sa retraite chérie pour lui ouvrir la carrière des honneurs, soit qu'il préférât la vie privée et l'étude, soit qu'il craignît d'éprouver le sort de son frère. Arrivé à Milan, il fut reçu avec magnificence par ordre de l'impératrice. Jeune et plein de candeur, il ne put cacher son indignation quand il reçut les respects perfides et serviles des assassins de sa famille; il craignait pour sa vie, pour sa gloire, et même pour sa vertu. Toute sa confiance résidait dans la persuasion que Minerve elle-même dirigeait sans cesse sa conduite. L'impératrice s'efforça, par les caresses les plus affectueuses, de calmer ses craintes et de le réconcilier avec sa fortune. Le premier sacrifice qu'il fit à la grandeur fut de raser sa longue barbe et de troquer le manteau d'un philosophe grec

une dépêche pressée, soit pour visiter une ronde soit pour ménager un moment à ses études favo rites.

Bientôt, par la vigueur de son propre génie par l'expérience et par les sages conseils de Sal luste, officier d'un mérite distingué, il acqui non seulement la théorie, mais la science prati que de la guerre. Toutefois sa première cam pagne ne fut pas heureuse; en marchant du Rhi à la poursuite des Allemands il perdit deux lé gions. Mais une seconde action rétablit et assur sa réputation militaire; il repoussa les barbares qui étaient venu l'environner et l'assiéger dans s quartiers d'hiver à Sens.

Dès l'ouverture de la campagne suivante Ju lien lui-même, à la tête des vétérans, pénétr dans les cantonnemens des Germains, rétablit l anciennes fortifications de Saverne, et gagna e personne, au mois d'août, contre Chuodomar e six autres rois germains, la mémorable batail d'Argentoratum ou de Strasbourg. Six mille ba bares y perdirent la vie, sans compter ceux q furent noyés dans le Rhin, et Chuodomar fut entou et pris. Le jeune César fit un respectueux hom mage à l'empereur de ce trophée de la victoire.

Après la bataille ses soldats le saluèrent du tit d'*Auguste*; mais il le rejeta avec indignation, di sant que la victoire était due principalement à Con tance, et qu'elle avait été remportée sous ses aus pices.

Julien lui-même parle de cette journée célèbr comme de l'époque de l'ancienne liberté rendu aux Gaules. Il essaya immédiatement de rétabl l'antique discipline dans toute sa vigueur, en ex posant aux risées du camp, et habillés en femme les fuyards qui avaient compromis un moment l salut de l'armée.

Les Francs furent subjugués la campagne sui

vante, et le jeune César étendit sagement ses légions depuis Cologne jusqu'à l'Océan, et, par la terreur autant que par le succès de ses armes, il réduisit bientôt les tribus germaniques à implorer la clémence et à subir la loi du vainqueur. Mais ce n'était pas assez pour le jeune César d'avoir chassé des Gaules les barbares; il aspirait à égaler la gloire du premier et du plus illustre des Césars; à son exemple, il composa des Commentaires de la guerre des Gaules. Il fit au-delà du Rhin trois expéditions brillantes, à la suite desquelles il dicta les conditions de la paix à plusieurs rois de la Germanie. Plus heureux que César, il conserva et répara la Gaule plus qu'il ne la conquit. Aussitôt que par sa valeur il se fut assuré d'un intervalle de paix, il occupa ses loisirs à relever les villes dévastées par les barbares; sept postes entre Metz et l'embouchure du Rhin furent reconstruits et fortifiés. La culture ayant été interrompue par les calamités de la guerre, Julien suppléa par ses soins paternels à la disette, en faisant venir de la Grande-Bretagne six cents barques chargées de grains.

Son administration tendait à assurer aux peuples le bonheur et la paix. Il s'occupait dans ses quartiers d'hiver du gouvernement civil, et semblait préférer aux fonctions de général celles de magistrat. Il examinait soigneusement toutes les procédures, et adoucissait la rigueur des lois. Il réprima un jour, par une réponse pleine de dignité et de sagesse, le zèle indiscret d'un avocat qui, sans preuves, accusait de concussion le président de la Gaule Narbonnaise. « S'il ne faut que nier, s'écriait l'homme du barreau, qui jamais sera trouvé coupable? — Et s'il suffit d'affirmer, s'écria Julien, qui jamais sera déclaré innocent? »

Son influence salutaire se fit sentir particulièrement au sein des villes de la Gaule accablées de-

« peuples barbares, et vainquit tous les tyrans « qui s'élevèrent contre lui. »

Ainsi périt le vertueux Probus, au commencement du mois d'août de l'an 282, à l'âge de cinquante ans, et après avoir régné six ans et quelques mois. Il fut amèrement regretté du Sénat, du peuple romain et même des barbares, qui, s'ils craignaient sa valeur, révéraient sa probité, sa clémence et sa justice.

Carus, son successeur, le vengea, soit par zèle, soit par politique, et il exerça contre ses assassins une justice sévère. En secondant le vœu du Sénat et du peuple, il mit Probus au rang des dieux, et lui éleva des temples. Mais avec Probus expira l'autorité du Sénat, qui subit de nouveau le joug militaire.

Probus eût fait revivre le règne d'Auguste si le crime des soldats n'eût abrégé ses jours. Dans six ans il égala les anciens héros de Rome, et rétablit l'ordre dans toute l'étendue de l'Empire romain. Aussi guerrier qu'Aurélien, mais plus doux; aussi modéré peut-être que Marc-Aurèle, mais plus propre à la guerre, n'employant les armes que par nécessité, et respectant les lois, ce prince, attentif à rendre ses sujets heureux, toujours occupé de projets utiles, faisant servir les travaux des soldats aux avantages de la paix, releva dans un règne fort court soixante-dix villes, forma d'habiles généraux, et répandit sur Rome la plus grande félicité dont un grand Empire ait jamais joui.

JULIEN,

EMPEREUR ROMAIN.

JULES Constance, frère de Constantin le Grand, eut deux femmes; Galla, qui lui donna Gallus César et Basilina, qui mourut peu de temps après avoir donné le jour à Julien, ainsi nommé de son grand père maternel. Ce prince, appelé dans quelques inscriptions *Julius Flavius Claudius*, naquit à Constantinople, le 6 novembre 331; il y fut élevé jusqu'à la mort de son oncle Constantin, et faillit à cette époque être compris avec son frère Gallus dans l'horrible massacre de sa famille, ordonné par les fils de Constantin, massacre dans lequel son père et ses plus proches parens furent enveloppés. Julien n'avait que six ans lorsqu'il échappa à la perfidie des ministres de Constance, fils et successeur de Constantin, et à la violence des soldats. Il assura lui-même depuis que les premiers ordres de Constance portaient qu'on le massacrerait avec son père, deux de ses oncles et sept de ses cousins; mais que l'empereur, songeant qu'il n'avait rien à craindre d'un enfant, se contenta de l'exiler. Différentes villes de la Bithynie furent successivement choisies pour le lieu de la résidence de Gallus et de Julien pendant le temps de leur première éducation; mais lorsque par leur âge ils parurent susceptibles d'éveiller les soupçons de l'empereur, on les tranféra dans la forteresse de Macellum, près de la ville de Césarée. Cette prison était un ancien palais, autrefois la ré-

sidence des rois de Cappadoce. Là Eusèl
Nicomédie, chargé de l'éducation des deux j
princes, leur donna d'excellens maîtres po
instruire dans toutes les sciences, notamment
donius, qui leur inspira de la gravité, de la
destie et du mépris pour les plaisirs et po
volupté. Si rien n'était négligé pour leur fo
l'esprit et le cœur, d'un autre côté, entouré
deux d'espions et de gardes, ils n'avaient la
mission de voir personne; ils passèrent six an
relégués. Elevés dans les principes de la rel
catholique, déclarée religion de l'État par C
tantin, ils firent même l'office de lecteurs
le clergé, mais avec des dispositions bien
rentes sur la religion. Gallus montrait beau
de piété; mais Julien nourrissait en secre
sorte de penchant irrésistible pour le
nisme. C'est à ses premières années, d
lesquelles il fut abandonné à la surveillanc
quiète des assassins de sa famille, qu'il faut
remonter les causes qui déterminèrent depu
apostasie ou son changement de religion, cir
tance délicate qui altéra sa réputation et
sa gloire. Les noms de Christ et de Const
de religion chrétienne et d'esclavage, s'associ
alors dans son imagination susceptible des im
sions les plus vives et les plus durables.

Cependant des embarras imprévus ayan
sentir la nécessité de donner de nouveaux
à l'Etat et au trône, l'Empereur, ou plutôt s
nistres, revêtirent Gallus du titre de César d
vingt-cinquième année de son âge; de sa
il passa sur les degrés du trône de Const
Dans ce changement de fortune le nouveau
n'oublia pas son frère Julien; il obtint po
les honneurs dus à son rang, l'apparence
liberté et la restitution de son patrimoine.
pereur consentit même que Julien quittât l

eau de Macellum pour venir continuer ses études Constantinople. Le jeune prince y gagna, par a conduite et par sa modestie, l'affection des abitans de cette capitale de l'Empire.

Mais quoiqu'il fréquentât les écoles comme un imple particulier et sans aucune distinction, l'em- ereur, jaloux des sentimens qu'il inspirait, lui rdonna de se rendre à Nicomédie. Dans l'inter- alle son frère Gallus provoqua par ses impru- ences et par ses cruautés la haine et la vengeance e l'empereur, et subit une sentence de mort. Ju- ien fut à la veille d'être enveloppé dans cette errible disgrâce; on l'accusa injustement d'avoir artagé les desseins ambitieux de son frère, et aspirer lui-même à la puissance souveraine. De a retraite de l'Ionie on le transféra sous une orte garde à Milan, où était la cour impériale; il languit environ sept mois, dans l'attente d'un upplice ignominieux pareil à celui qu'on infli- eait presque tous les jours aux amis et aux adhé- ens de sa famille. Ses regards, ses gestes et jus- u'à son silence, tout était examiné, interprété vec l'œil inquiet de la plus sévère inquisition.

A l'école de l'adversité le jeune Julien avait cquis de la fermeté et de la prudence; il sut ren- ermer son ressentiment et sa douleur, mais sans e dégrader jusqu'à flatter le tyran meurtrier de on frère. Il aurait partagé le sort du malheureux Gallus sans la ferme et généreuse bienveillance le l'impératrice Eusebia, épouse de Constance, rincesse aussi distinguée par son mérite que par a beauté; ce fut par son intercession que l'em- ereur consentit à voir Julien, qui plaida sa cause vec une noble assurance, sans justifier par crainte ni par flatterie la sévérité de l'empereur envers on frère, ni sans l'irriter en se plaignant du traite- ment injuste qu'il venait d'essuyer. Constance écouta favorablement, et lui promit une seconde

une dépêche pressée, soit pour visiter une ronde, soit pour ménager un moment à ses études favorites.

Bientôt, par la vigueur de son propre génie, par l'expérience et par les sages conseils de Salluste, officier d'un mérite distingué, il acquit non seulement la théorie, mais la science pratique de la guerre. Toutefois sa première campagne ne fut pas heureuse; en marchant du Rhin à la poursuite des Allemands il perdit deux légions. Mais une seconde action rétablit et assura sa réputation militaire; il repoussa les barbares, qui étaient venu l'environner et l'assiéger dans ses quartiers d'hiver à Sens.

Dès l'ouverture de la campagne suivante Julien lui-même, à la tête des vétérans, pénètre dans les cantonnemens des Germains, rétablit les anciennes fortifications de Saverne, et gagna en personne, au mois d'août, contre Chuodomar et six autres rois germains, la mémorable bataille d'Argentoratum ou de Strasbourg. Six mille barbares y perdirent la vie, sans compter ceux qui furent noyés dans le Rhin, et Chuodomar fut entouré et pris. Le jeune César fit un respectueux hommage à l'empereur de ce trophée de la victoire.

Après la bataille ses soldats le saluèrent du titre d'*Auguste*; mais il le rejeta avec indignation, disant que la victoire était due principalement à Constance, et qu'elle avait été remportée sous ses auspices.

Julien lui-même parle de cette journée célèbre comme de l'époque de l'ancienne liberté rendue aux Gaules. Il essaya immédiatement de rétablir l'antique discipline dans toute sa vigueur, en exposant aux risées du camp, et habillés en femmes, les fuyards qui avaient compromis un moment le salut de l'armée.

Les Francs furent subjugués la campagne sui-

vante, et le jeune César étendit sagement ses légions depuis Cologne jusqu'à l'Océan, et, par la terreur autant que par le succès de ses armes, il réduisit bientôt les tribus germaniques à implorer la clémence et à subir la loi du vainqueur. Mais ce n'était pas assez pour le jeune César d'avoir chassé des Gaules les barbares; il aspirait à égaler la gloire du premier et du plus illustre des Césars; à son exemple, il composa des Commentaires de la guerre des Gaules. Il fit au-delà du Rhin trois expéditions brillantes, à la suite desquelles il dicta les conditions de la paix à plusieurs rois de la Germanie. Plus heureux que César, il conserva et répara la Gaule plus qu'il ne la conquit. Aussitôt que par sa valeur il se fut assuré d'un intervalle de paix, il occupa ses loisirs à relever les villes dévastées par les barbares; sept postes entre Metz et l'embouchure du Rhin furent reconstruits et fortifiés. La culture ayant été interrompue par les calamités de la guerre, Julien suppléa par ses soins paternels à la disette, en faisant venir de la Grande-Bretagne six cents barques chargées de grains.

Son administration tendait à assurer aux peuples le bonheur et la paix. Il s'occupait dans ses quartiers d'hiver du gouvernement civil, et semblait préférer aux fonctions de général celles de magistrat. Il examinait soigneusement toutes les procédures, et adoucissait la rigueur des lois. Il réprima un jour, par une réponse pleine de dignité et de sagesse, le zèle indiscret d'un avocat qui, sans preuves, accusait de concussion le président de la Gaule Narbonnaise. « S'il ne faut que nier, s'é-
« criait l'homme du barreau, qui jamais sera trouvé
« coupable? — Et s'il suffit d'affirmer, s'écria
« Julien, qui jamais sera déclaré innocent? »

Son influence salutaire se fit sentir particulièrement au sein des villes de la Gaule accablées de-

puis long-temps sous le poids des dissensions, des calamités de la guerre et de la tyrannie intérieure. On vit renaître l'esprit d'industrie avec l'espoir de la jouissance; l'agriculture, les manufactures et le commerce recommencèrent à fleurir sous la protection des lois.

Le jeune César jetait surtout les yeux avec complaisance et satisfaction sur la ville de Paris, le siége de sa résidence en hiver et l'objet de son affection particulière. Cette brillante capitale n'occupait alors qu'une petite île au milieu de la Seine, où l'on ne pouvait entrer que par deux ponts de bois. Une épaisse forêt couvrait le nord de la rivière; mais le sud, qui porte aujourd'hui le nom de pays latin, fut successivement orné par Julien d'un palais dont on voit encore les restes, d'un amphithéâtre, d'un aqueduc, et d'un champ de Mars pour exercer les troupes. La licence et la corruption d'Antioche rappelèrent depuis au souvenir de Julien les mœurs simples et austères de sa chère Lutèce, où les plaisirs du cirque et des théâtres étaient inconnus ou méprisés; il comparait avec indignation les Syriens efféminés à l'honnête et brave rusticité de l'habitant des rives de la Seine.

Mais tandis que les barbares d'Allemagne redoutaient Julien, dont ils avaient éprouvé la valeur, que les provinces de la Gaule, heureuses et tranquilles, jouissaient avec reconnaissance des bienfaits de son administration, tout le reste de l'Empire languissait sous la honteuse tyrannie des eunuques du palais de Constance. Les vertus de Julien blessaient les bouffons et les favoris qui s'étaient opposés à son élévation subite; ils ne désignaient le philosophe guerrier que par les sobriquets insultans de *sauvage velu*, de *singe revêtu de la pourpre*; on tournait même en ridicule ses dépêches simples et modestes, comme

représenté comme un objet de dérision et épris. En proie à la crainte et à l'envie, ereur, auquel Julien était devenu suspect unt de succès, résolut, pour l'affaiblir, de edemander une partie considérable de ses es, sous prétexte de la guerre contre les s. Le jeune César était dans ses quartiers er à Paris lorsqu'il reçut l'ordre impérial ettre en marche, sans délai, quatre de ses as de la Germanie, qu'il avait si souvent ites à la victoire. Il prévit et déplora les de cet ordre imprudent. La plupart de ces iaires ne s'étaient enrôlés que sous la con- expresse qu'on ne leur ferait jamais passer lpes : la foi publique et l'honneur de Julien ut été les garans de ce traité. Forcé de céder voir, et en butte à l'envie et à la méchanceté, prima, dans les termes les plus positifs, le de quitter la pourpre, qu'il ne pouvait plus r avec gloire. Il donna des ordres cepen- pour l'exécution des commandemens de ereur; mais le mécontentement des troupes nçait une prochaine explosion. Les soldats, nés, rassemblés autour de Paris, environnent lais de Julien, y pénètrent de force, sai- nt leur jeune César avec une respectueuse nce, le portent sur son tribunal, et le pro- ent empereur malgré sa résistance; puis ils ncent au milieu d'eux, et traversent, l'épée à

Libanius et Zosime, nous ont laissé de son élévation à l'Empire; mais les auteurs chrétiens insinuent que ce prince agit de concert avec les soldats. Quant à Julien lui-même, il déclara solennellement que, jusqu'à la fin du jour qui précéda cette élection militaire, il ignora le dessein de l'armée. Nous n'avons aucun motif de révoquer en doute l'honneur d'un héros et la véracité d'un philosophe.

Le nouvel empereur employa les premiers jours de son règne à modérer le zèle de ses partisans et à sauver la vie à ses ennemis. Quoique déterminé à conserver le titre que venait de lui déférer l'armée, il aurait voulu éviter à l'Empire les calamités d'une guerre civile. Sa première démarche auprès de l'empereur fut de lui adresser une lettre adroite et modérée, dans laquelle il le priait de permettre qu'il gardât le titre d'Auguste qu'on venait de lui donner malgré lui. Tous les officiers de l'armée écrivirent aussi à l'empereur pour le prier de tout confirmer, et de se concerter avec Julien, qui avait exigé d'eux, par serment, de n'exciter aucun trouble si Constance le laissait dans les Gaules avec les prérogatives de l'autorité souveraine.

Des préparatifs de guerre accompagnèrent et soutinrent ces propositions pacifiques. Mais les liens de famille qui auraient pu rapprocher les deux beaux-frères venaient d'être dissous par la mort de l'impératrice Eusebia et par celle d'Hélène, sœur de Constance et femme de Julien. Abandonné à ses propres passions et aux artifices de ses eunuques, Constance rejeta toute espèce d'accommodement, et déclara la guerre à Julien. Les deux empereurs, à mille lieues l'un de l'autre, continuèrent pendant plusieurs mois, de Paris à Antioche, une négociation inutile. Julien, persuadé qu'il ne pourrait se maintenir

que par les armes, résolut de confier sa fortune et sa vie aux hasards d'une guerre civile. Sa situation exigeait des mesures promptes, et il devait moins compter sur le nombre de ses troupes que sur la célérité de ses mouvemens. Après avoir rassemblé son armée dans les environs de Bâle, il prit la résolution hardie de marcher sur Constantinople. D'abord il s'enfonce dans l'épaisseur de la forêt Noire, qui recèle les sources du Danube, et pendant plus d'un mois le sort du nouvel empereur resta ignoré à l'univers. Il pénètre à travers les montagnes et les marais, s'empare des ponts ou traverse les rivières à la nage, et, suivant toujours une ligne droite, sans examiner s'il est sur le territoire des Romains ou sur celui des barbares, il paraît enfin entre Vienne et Ratisbonne. Là il s'empare d'une flottille, et embarque ses troupes sur le Danube. Le secret de sa marche, sa diligence et sa vigueur surmontant tous les obstacles, il débarque son armée vers Simisum. Il y entre en triomphe, et fait distribuer dans les principales villes de l'Empire une adroite apologie de sa conduite. Il se rend maître presque aussitôt de l'Illyrie et des défilés importans qui la séparent de la Thrace.

Cependant l'empereur, n'ayant plus d'inquiétude pour la guerre de Perse, avait tourné ses armes contre Julien, et marchait en personne à sa rencontre pour le combattre; mais, arrêté par la fièvre, il mourut en peu de jours, sur les frontières de la Cilicie, au pied du mont Taurus, le 3 novembre 361.

Les généraux de l'armée d'Orient annoncèrent à Julien, au moment où il entrait dans la Thrace, que tous les soldats étaient prêts à se ranger sous ses drapeaux. Ainsi, sans verser le sang de ses concitoyens, sans courir le hasard

regardait le suprême pouvoir [illegible] comme un moyen de plus de faire du bien [illegible]nmes. Il porta aussi la réforme dans l'administration de la justice, et érigea une chambre extraordinaire pour rechercher la conduite des ministres de son prédécesseur, contre lesquels s'élevaient toutes les voix de l'Empire. Les plus coupables furent condamnés; mais tous ceux qui s'étaient déclarés contre Julien quand il était simple particulier n'eurent qu'à se louer de son indulgence quand il fut ceint du diadême impérial. Ce prince avait témoigné publiquement son mécontentement à un magistrat nommé Thalassius; aussitôt, profitant de la conjoncture, des délateurs et des ennemis particuliers de Thalassius abordèrent l'empereur en lui disant: « Thalassius, l'ennemi de votre auguste personne, « nous a enlevé nos biens; il a commis mille « violences. »

L'empereur, dans la crainte qu'on ne voulût abuser de la disgrâce de ce magistrat, répondit aux accusateurs: « J'avoue que votre ennemi « est aussi le mien; mais c'est précisément ce « qui doit suspendre vos poursuites contre lui, « jusqu'à ce qu'il m'ait satisfait: je mérite bien « la préférence. » En même temps il défendit au préfet de les écouter, jusqu'à ce qu'il eût rendu ses bonnes grâces à l'accusé, et il les lui rendit bientôt. Julien se hâta aussi de congédier les *Curiosi*, officiers qui, sous prétexte d'informer l'empereur de choses utiles, étaient des espions dangereux et le fléau de la société. Il enveloppa dans la même réforme la nombreuse armée d'espions et de délateurs que Constance avait soudoyés, méprisant toutes ces âmes viles qui couvraient leur inimitié personnelle du voile du bien public. Porté naturellement à la clémence, il refusa de voir un crime capital dans

l'imprudence d'un riche habitant d'Ancyre, qui s'était fait faire une robe de pourpre; il lui envoya par son propre délateur une chaussure couleur de pourpre, afin de compléter la magnificence de son vêtement impérial. Dix de ses gardes ayant été conduits chargés de chaînes en sa présence pour avoir conspiré contre sa personne, Julien, au lieu des tortures de la mort, qu'ils méritaient et qu'ils attendaient, ne prononça qu'une sentence de bannissement contre les deux plus coupables.

Ce prince abhorrait le système de despotisme oriental introduit par Dioclétien et par Constantin, et de lui-même il conféra au Sénat de Constantinople les honneurs, les priviléges et l'autorité dont jouissait encore exclusivement le Sénat qui siégeait à Rome. Sa sollicitude ne se borna point à la capitale de l'Empire; elle s'étendit sur les Sénats municipaux des provinces. Les villes de la Grèce furent aussi soulagées par ses soins paternels, et reprirent leur ancienne splendeur; Athènes le reconnaissait pour son bienfaiteur et pour son appui, et Argos avouait qu'elle lui était redevable de sa délivrance.

Devenu le chef suprême de l'Empire, Julien crut avoir le droit de préférer les dieux d'Homère et des Scipion à la religion chrétienne, que son oncle avait établie dans le monde romain; mais, en sa qualité de philosophe, il voulut justifier son opinion en écrivant contre le christianisme. Son but fut d'abord de calmer la fièvre théologique dont le peuple avait été saisi depuis les édits de Dioclétien. Il trompa l'espoir et déjoua les manœuvres des factions religieuses en repoussant toutes les insinuations de l'intolérance et du fanatisme. Instruit par l'histoire et par la réflexion, il donna une loi digne d'un homme d'Etat et d'un philosophe, en accordant une tolé-

de religion. La disette de blé augmenta le mécontentement public. Julien y pourvut, et ne fut sévère qu'un instant envers deux cents des plus riches citoyens d'Antioche, qui s'étaient permis de lui faire des remontrances peu respectueuses. Mais il ne put obtenir pour lui-même le pardon qu'il avait accordé; pendant la liberté des Saturnales tous les quartiers de la ville retentirent de chansons insolentes qui tournaient en ridicule les lois, la religion, la conduite personnelle, et même *la barbe* de l'empereur. La connivence des magistrats et les applaudissemens de la multitude annonçaient clairement l'opinion de la ville entière d'Antioche. Au lieu d'abuser ou de se servir de son autorité pour venger ses propres injures, l'empereur se contenta d'une représaille innocente; on l'avait outragé par des satires et par des libelles, et lui, sous le titre d'*Ennemi de la barbe*, écrivit et publia une confession ironique de ses fautes, et une satire amère des mœurs licencieuses et efféminées des habitans d'Antioche. Cette réponse fut exposée publiquement aux portes de son palais. Le *Misopogon*, ce singulier monument de l'esprit, de la douceur et du ressentiment de Julien, est parvenu jusqu'à nous.

Dominé par son ardeur guerrière, Julien se mit en campagne dès les premiers jours du printemps, et après une marche laborieuse de deux jours il s'arrêta à Bœcée, ou Alep. Là, instruit qu'il y avait à la tête du conseil municipal un chrétien zélé qui venait de déshériter son fils pour avoir embrassé la religion de l'empereur et abjuré le christianisme, il mande ce jeune homme, et, touché de compassion, lui promet d'appaiser son père. A cet effet il l'invite avec son fils à la table impériale, se place au milieu d'eux, et recommande au père cette tolérance qu'il pratiquait lui-même; mais il ne put rien obtenir de ce père inflexible;

se tournant vers le jeune homme affligé, il
: « Puisque vous avez perdu un père à cause
moi, c'est à moi de vous en tenir lieu. »
ès une marche de quelques jours il fit son
à Hiérapolis, située presque sur les bords
uphrate, et qui était le rendez-vous général
armée. Là il déclara ouvertement le projet
hir la Perse. Deux routes y conduisaient,
à gauche, en traversant la province d'Adia-
et l'autre à droite, par l'Assyrie, en cotoyant
rds de l'Euphrate. Des magasins avaient été
s sur l'une et l'autre de ces routes. Julien
e d'abord trente mille hommes, sous les or-
le deux de ses lieutenans, et il leur enjoint
vager les fertiles cantons de la Médie et de
bène, et d'arriver sous les murs de Ctési-
, capitale de la Perse, à peu près au temps
ui-même, avancé le long de l'Euphrate par
e route, commencerait le siége de cette ré-
ce royale de Sapor.

succès de ce plan dépendait en partie du
et des secours du roi d'Arménie, qui s'était
gé à fournir une armée auxiliaire; mais ce
e dans le fond de son âme n'était rien
s que favorablement disposé pour le succès de
édition. Cependant l'habile Julien avait com-
ses préparatifs de manière à tromper les es-
et à détourner l'attention de Sapor. Les lé-
semblaient marcher vers Nisibis et le Tigre,
ue tout à coup, se repliant à droite, elles tra-
rent la plaine nue et découverte de Calorres,
rivèrent le troisième jour aux bords de l'Eu-
te. L'empereur poursuivit ensuite sa marche
sa grande armée le long des rivages sinueux
fleuve, et après une route d'un mois, de-
son départ d'Antioche, il découvrit les tours
ircesium, la dernière place de son Empire.
rmée, la plus nombreuse que les empereurs

l'Euphrate et le Tigre, et que Julien fit rétablir. Les navires romains arrivèrent ainsi au milieu du Tigre, insultant aux vaines barrières que les habitans de Ctésiphon avaient essayé d'opposer à leur passage. Il fallut ensuite faire passer le Tigre à l'armée, qui vint investir Coche, place forte située sur le Tigre, vis-à-vis de Ctésiphon, et qui était considérée comme un faubourg fortifié de cette capitale; mais ce ne fut qu'après avoir remporté une victoire complète sur l'armée des Perses, qui osa disputer le passage. Une partie de l'armée romaine s'empara du camp de l'ennemi.

Cependant Julien, après avoir pénétré en vainqueur jusqu'aux portes de Ctésiphon, ne voyait arriver du côté du nord ni le roi d'Arménie, ni le corps d'armée qu'il avait détaché pour venir le joindre par l'Adiabène. D'un autre côté Ctésiphon, assiégée et prise trois fois par ses prédécesseurs, était devenue une place imprenable; elle était pourvue d'ailleurs d'immenses magasins de vivres et d'une forte garnison. Un conseil de guerre décida que le siége de cette capitale serait une opération inutile et dangereuse. Dans ce moment même Julien rejetait avec mépris des ouvertures de paix du roi de Perse. Sûr de vaincre en bataille rangée, il résolut d'imiter la hardiesse d'Alexandre, et de pénétrer si avant dans les provinces de l'intérieur, que son rival se vît forcé de lui disputer l'empire de l'Asie au sein de l'Asie même. Trompé par les rapports d'un transfuge, d'un Persan fugitif venu dans son camp avec un cortége, Julien prit la résolution hasardée de brûler sa flottille et de ne garder que vingt-deux petites embarcations qui devaient suivre l'armée sur des voitures, et servir de pont lorsqu'il faudrait passer les rivières; il se proposait aussi, par cette résolution désespérée, d'ôter à ses soldats l'espoir de la retraite, et de ne leur laisser que l'alternative de

vaincre ou de mourir. La flottille fut brûlée au milieu des murmures des légions.

Sapor, rassuré cependant sur le sort de Ctésiphon, venait de rassembler sur les frontières les plus occidentales de ses états une armée formidable, résolu d'attaquer l'empereur jusque dans sa retraite. Mais, apprenant bientôt que l'armée romaine avançait dans le cœur de l'Assyrie, il ordonna à ses sujets d'abandonner leurs villages, de fuir dans des villes fortifiées, de chasser leurs troupeaux devant eux, et de mettre le feu aux fourrages et aux champs de blés murs. Julien n'eut bientôt plus devant lui que le désolant aspect d'une terre déserte, fumante et dépouillée, et d'un vaste incendie qui interrompait la marche des soldats. Ce moyen désespéré, mais efficace, dit l'historien Gibbon, ne peut être employé que par l'enthousiasme d'un peuple qui met l'indépendance au-dessus des richesses, ou par la rigueur d'un gouvernement absolu qui s'occupe de la liberté publique sans laisser aux sujets la liberté du choix. Le zèle et l'obéissance des Persans secondaient en cette occasion les ordres de Sapor, et bientôt l'armée romaine se vit réduite aux faibles convois de vivres qu'elle avait conservés, et qui diminuaient chaque jour. L'effort d'une marche rapide et bien dirigée aurait pu conduire l'empereur en peu de jours aux portes des villes opulentes d'Ecbatane et de Suse ; mais, trompé par la perfidie de ses guides, cette dernière ressource lui manqua. Ses troupes errèrent plusieurs jours dans le pays qui se trouve à l'orient de Bagdad. Le déserteur Persan, après avoir mené Julien dans le piége, échappa à sa colère, et les soldats de sa suite, mis à la torture, avouèrent le secret de sa trahison. Dans cet état de détresse générale Julien adopta le seul expédient praticable ; il résolut de se rapprocher, par un mouvement rétrograde, des bords du

rance universelle à tous les sujets de l'E
Il affecta même beaucoup de douceur
les chrétiens, et rappela tous ceux qui a
été exilés sous le règne de Constance pour
de religion. Mais en même temps rien
ralentir son zèle et sa dévotion pour le ré
sement du culte païen. Accoutumé dès so
fance à voir dans un empereur chrétien le
trier de sa famille, et dans le fond d
cœur rendant peut-être la religion compli
crimes qu'elle condamne; place entre l'am
et la crainte, ses goûts, son imagination
âme, les malheurs de sa famille, les sien
l'avait préparé d'avance au changement
voulait opérer dans la religion. Il ordonn
un edit général d'ouvrir les temples du
nisme; il fit lui-même les fonctions de sou
pontife, avec toutes les cérémonies païen
fit peindre à côté de lui, dans tous ses por
Jupiter, qui lui donnait la couronne et la pou
Mars et Mercure, qui l'honoraient du don
valeur et de l'éloquence. Mais son génie et
sa puissance ne suffisaient pas encore pour
relever une religion écroulée de l'appui des pri
théologiques, des préceptes moraux et
discipline ecclésiastique, d'une religion q
précipitant vers sa ruine, n'était suscep
d'aucune restauration solide et raisonnable.

Ce prince, qui dédaignait le joug salutai
l'Évangile, faisait le sacrifice volontaire
raison sur les autels d'Apollon et de Jupit
se montrait philosophe dévot attaché à la m
logie grecque. Son système théologique, a
sur la doctrine des platoniciens, contena
élémens de la religion naturelle: il reconn
et adorait la cause éternelle de l'univers;
attribuait toutes les perfections d'une
infinie, inaccessible à l'intelligence des
mortels; il croyait à l'éternité du monde.

Mais le zèle véhément des chrétiens, qui méprisaient le culte et qui renversaient les autels de ces divinités fabuleuses, mit Julien dans un état de guerre avec une partie nombreuse de ses sujets. Il alla trop loin sans doute en laissant paraître sa haine contre les chrétiens, qu'il ne désignait que sous le nom de Galiléens, en leur refusant tous les emplois civils et militaires, en leur interdisant d'enseigner les sciences et les belles-lettres. C'était là un commencement de persécution. Toutefois il sentait l'avantage que donnait aux chrétiens la pureté de leurs mœurs et l'éclat de leurs vertus, et il ne cessait de les proposer pour modèles et pour exemples aux prêtres des païens.

En même temps qu'il s'efforçait de faire prévaloir et triompher les dieux d'Athènes et de Rome, Julien nourrissait dans son esprit des projets plus vastes encore; il voulait humilier l'orgueil de Sapor, roi de Perse, qui pendant plusieurs années avait ravagé les provinces orientales de l'Empire. Ne respirant que la gloire, instruit par l'expérience, animé par le succès de la guerre de Germanie, il espérait signaler son règne par des exploits plus brillans et plus mémorables. Son plan consistait à pénétrer au centre même de la Perse, pour y dicter la paix à son ennemi vaincu. Julien partit de Constantinople, traversa les provinces de l'Asie mineure, et vint à Antioche environ huit mois après la mort de son prédécesseur. Là il employa le repos de l'hiver à réparer les forces épuisées des légions des Gaules, et à rétablir la discipline parmi celles de l'Orient. Mais ce prince se trouva tout à coup transporté au milieu d'un peuple efféminé, malin, disposé à tourner en ridicule ses mœurs et ses habitudes sévères. L'aversion des Syriens pour sa personne était d'autant plus envenimée, qu'elle avait aussi pour motif la différence

de religion. La disette de blé augmenta le mécontentement public. Julien y pourvut, et ne fut sévère qu'un instant envers deux cents des plus riches citoyens d'Antioche, qui s'étaient permis de lui faire des remontrances peu respectueuses. Mais il ne put obtenir pour lui-même le pardon qu'il avait accordé; pendant la liberté des Saturnales tous les quartiers de la ville retentirent de chansons insolentes qui tournaient en ridicule les lois, la religion, la conduite personnelle, et même *la barbe* de l'empereur. La connivence des magistrats et les applaudissemens de la multitude annonçaient clairement l'opinion de la ville entière d'Antioche. Au lieu d'abuser ou de se servir de son autorité pour venger ses propres injures, l'empereur se contenta d'une représaille innocente; on l'avait outragé par des satires et par des libelles, et lui, sous le titre d'*Ennemi de la barbe*, écrivit et publia une confession ironique de ses fautes, et une satire amère des mœurs licencieuses et efféminées des habitans d'Antioche. Cette réponse fut exposée publiquement aux portes de son palais. Le *Misopogon*, ce singulier monument de l'esprit, de la douceur et du ressentiment de Julien, est parvenu jusqu'à nous.

Dominé par son ardeur guerrière, Julien se mit en campagne dès les premiers jours du printemps, et après une marche laborieuse de deux jours il s'arrêta à Bœcée, ou Alep. Là, instruit qu'il y avait à la tête du conseil municipal un chrétien zélé qui venait de déshériter son fils pour avoir embrassé la religion de l'empereur et abjuré le christianisme, il mande ce jeune homme, et, touché de compassion, lui promet d'appaiser son père. A cet effet il l'invite avec son fils à la table impériale, se place au milieu d'eux, et recommande au père cette tolérance qu'il pratiquait lui-même; mais il ne put rien obtenir de ce père inflexible;

alors, se tournant vers le jeune homme affligé, il lui dit : « Puisque vous avez perdu un père à cause « de moi, c'est à moi de vous en tenir lieu. »

Après une marche de quelques jours il fit son entrée à Hiérapolis, située presque sur les bords de l'Euphrate, et qui était le rendez-vous général de son armée. Là il déclara ouvertement le projet d'envahir la Perse. Deux routes y conduisaient, l'une à gauche, en traversant la province d'Adiabène, et l'autre à droite, par l'Assyrie, en cotoyant les bords de l'Euphrate. Des magasins avaient été établis sur l'une et l'autre de ces routes. Julien détache d'abord trente mille hommes, sous les ordres de deux de ses lieutenans, et il leur enjoint de ravager les fertiles cantons de la Médie et de l'Adiabène, et d'arriver sous les murs de Ctésiphon, capitale de la Perse, à peu près au temps où, lui-même, avancé le long de l'Euphrate par l'autre route, commencerait le siége de cette résidence royale de Sapor.

Le succès de ce plan dépendait en partie du zèle et des secours du roi d'Arménie, qui s'était engagé à fournir une armée auxiliaire; mais ce prince dans le fond de son âme n'était rien moins que favorablement disposé pour le succès de l'expédition. Cependant l'habile Julien avait combiné ses préparatifs de manière à tromper les espions et à détourner l'attention de Sapor. Les légions semblaient marcher vers Nisibis et le Tigre, lorsque tout à coup, se repliant à droite, elles traversèrent la plaine nue et découverte de Calorres, et arrivèrent le troisième jour aux bords de l'Euphrate. L'empereur poursuivit ensuite sa marche avec sa grande armée le long des rivages sinueux de ce fleuve, et après une route d'un mois, depuis son départ d'Antioche, il découvrit les tours de Circesium, la dernière place de son Empire. Son armée, la plus nombreuse que les empereurs

romains eussent jamais opposée aux Perses, se montait à soixante-cinq mille hommes effectifs, tous soldats choisis et disciplinés. Julien disposait en outre d'un corps formidable de Scythes auxiliaires, et d'une flottille de douze cents navires et de cinquante galères à rames, qui devait suivre, sur l'Euphrate, les mouvemens de l'armée et fournir à ses besoins. Le 7 avril l'empereur, après avoir harangué ses troupes, entra sur le territoire des Perses. L'ordre de sa marche, dans les déserts de la Mésopotamie, fut dirigé sur trois colonnes; la cavalerie protégeait le flanc gauche de l'armée; l'empereur était à la tête de la colonne du centre. Mais voulant concilier les devoirs de général avec la représentation du chef de l'Empire, il se portait avec rapidité d'un flanc à l'autre accompagné d'une simple escorte de cavalerie légère, et à la tête de l'armée, à l'arrière-garde, sur les flancs, et partout où sa présence pouvait animer ou protéger ses troupes. Sa première conquête fut celle de la ville d'Anatho. Les habitans des villes ouvertes, hors d'état d'opposer aucune résistance, s'enfuyaient avec précipitation. Mais bientôt l'armée fut harcelée par la cavalerie persanne. Julien livra les champs de l'Assyrie aux malheurs de la guerre. Les Assyriens, épouvantés, appelèrent les eaux à leur secours, et par des inondations ils complétèrent la ruine de leur pays et rendirent les chemins impraticables. La fermeté de Julien surmonta tous les obstacles. Il forma le siége de Périsabor, ou Anbar, ville grande, peuplée, forte, située sur une branche de l'Euphrate, à cinquante milles de la résidence royale de Ctésiphon; il la prit d'assaut et la détruisit. Il attaqua ensuite, en personne, la forteresse de Maogamalecha, qui semblait destinée à couvrir la capitale; elle eut le même sort. Ces deux sièges lui donnèrent plus d'une fois occasion de signaler sa valeur. Il fut presque

terrassé par les armes de trait et par les grosses pierres qu'on dirigea contre sa personne dans l'attaque de la citadelle de Périsabor. Au moment d'ordonner l'assaut de Maogamalecha il en examinait attentivement les fortifications extérieures, lorsque deux Persans, qui s'étaient dévoués pour leur pays, vinrent l'assaillir à coups de cimeterre. Julien se couvrit adroitement de son bouclier, et, d'un coup d'épée dirigé d'une main ferme et adroite, il renverse mort à ses pieds l'un des assaillans. « Maintenant, dit-il, en marchant sur « les ruines de Maogamalecha, nous avons fourni « quelques matériaux aux sophistes d'Antioche. » Dans cette guerre il s'abstint, à l'exemple d'Alexandre le Grand, de voir des vierges captives dont on lui avait vanté les charmes. Ayant toujours su se défendre de l'amorce des plaisirs, il disait souvent, d'après un poëte grec : « La « chasteté est, à l'égard des mœurs, ce que la tête « est dans une belle statue, et que l'incontinence « suffit pour dépaler la plus belle vie. » Dans cette même expédition, ayant aperçu à la suite de l'armée plusieurs chameaux chargés de vins exquis, il défendit aux chameliers de passer outre : « Emportez, leur dit-il, ces sources empoisonnées « de volupté et de débauche; un soldat ne doit « point boire de vin s'il ne l'a pris sur l'ennemi, « et moi-même je veux vivre en soldat. » Lorsque l'armée traversait des terrains inondés il marchait à pied à la tête des légions, dont il voulait partager toutes les fatigues.

C'est ainsi qu'en triomphant de lui-même et de tous les obstacles il arriva jusqu'aux portes de la ville royale de Ctésiphon, défendue par les eaux de l'Euphrate, par des murailles élevées garnies de tours, et d'un côté par des marais impénétrables. La flotte passa l'Euphrate par le canal profond que Trajan avait fait creuser autrefois entre

ménie, et d'assujettir ses soldats à une discipline sévère. Quarante mille Persans, commandés par Pérose, et enhardis par leurs premiers succès, vinrent lui livrer bataille. Bélisaire sut les contenir un jour entier par ses habiles manœuvres, et le lendemain il retarda l'action jusque vers le soir, heure à laquelle les Persans avaient coutume de prendre leur repas. Les trouvant alors affaiblis par la faim, il les fit attaquer sur toute la ligne, et, après un rude combat dont le succès fut long-temps balancé, il remporta une victoire complète.

L'année suivante il fut moins heureux. Les Perses s'étaient portés en Syrie pour s'emparer d'Antioche : Bélisaire, avec vingt mille hommes, marcha au secours de cette capitale. D'abord ses manœuvres rendirent vains tous les projets de l'ennemi ; mais bientôt les cris séditieux des soldats et l'impatience des officiers le forcèrent de combattre dans une position désavantageuse. L'action s'engagea près de Callinique. Déjà fuyaient tous les auxiliaires ; Bélisaire, à la tête de l'infanterie romaine, prévint une entière défaite en mettant pied à terre, et en faisant voir à ses troupes qu'il ne leur restait d'autre ressource que l'intrépidité du désespoir. La nuit sépara les combattans, et les Perses, après ce combat glorieux, rentrèrent dans leur camp retranché. Cet échec, que Bélisaire avait prévu, ne fit qu'augmenter la confiance que sa valeur et ses talens inspiraient à ses soldats ; mais les courtisans saisirent cette occasion pour nuire à un général qui ne devait son élévation qu'à son mérite. Bélisaire fut rappelé parce qu'il n'avait pas remporté une victoire complette, et ce général, disgracié, se vengea noblement en conservant le trône à Justinien lors de la furieuse sédition qui éclata à Constantinople en 532. Les insurgés ve-

naient de proclamer Hypace empereur : Bélisaire, décidé à périr ou à venger son prince, se met à la tête des troupes et de quelques sujets fidèles. Il charge les insurgés dans le Cirque, en fait un grand carnage, et en peu d'heures il rend la tranquillité à Constantinople et la couronne à Justinien. Ce prince, reconnaissant, lui donna le commandement en chef de l'expédition d'Afrique. Gelimer, roi des Vandales, avait usurpé le trône de Carthage sur Hilderic, à qui il avait fait crever les yeux. Ce fut sous prétexte de venger Hilderic que Justinien ordonna l'armement qui devait décider du sort de l'Afrique. Il ne s'agissait de rien moins que de chasser les Vandales de cette province et de les replacer de nouveau sous la domination de l'Empire. Bélisaire, qui n'aimait pas les grandes armées, s'embarqua seulement avec six mille chevaux et dix mille hommes d'infanterie; mais tel était le pouvoir dont il était revêtu, qu'il pouvait exercer par mer et par terre une autorité aussi absolue que celle de l'empereur. La flotte, composée de cinq cents bâtimens de transport et de quatre-vingt-douze vaisseaux armés en guerre, leva l'ancre vers le milieu de juin 533, et vint se ranger avec une pompe guerrière devant les jardins du palais impérial. Le patriarche Epiplsane donna sa bénédiction, l'empereur ses derniers ordres, et la trompette de Bélisaire annonça le départ. L'expédition mit aussitôt à la voile, au bruit des acclamations et des vœux d'un peuple innombrable qui couvrait au loin le rivage. Les vents contraires ayant retenu pendant quatre jours l'armement à Rhodes, Bélisaire y donna un exemple remarquable de fermeté et de rigueur, en faisant exécuter, sous les yeux mêmes de l'armée, deux soldats, Huns de nation, qui venaient de tuer un de leurs camarades. Ces derniers, se croyant outragés, se mutinèrent; mais l'autorité et l'é-

loquence de Bélisaire les firent bientôt rentrer dans le devoir; il fit sentir aux soldats l'énormité du meurtre, la nécessité de la justice et l'importance de la discipline. La flotte, après avoir touché la Sicile pour se ravitailler, passa devant l'île de Malte, découvrit les caps d'Afrique, longea les côtes, et jeta l'ancre à cinq journées environ au sud de Carthage. Bélisaire, voulant éviter d'être attaqué en mer, ordonna aussitôt le débarquement, malgré l'avis contraire des généraux, assemblés en conseil sur le vaisseau amiral.

L'armée prit terre trois mois après son départ de Constantinople, et s'établit aussitôt dans un camp retranché sur la côte. Bélisaire communique son activité aux travailleurs; dès le jour même le fossé, achevé, fut entouré de palissades. Le lendemain quelques-uns des jardins des environs furent pillés, et le général, après le châtiment des coupables, saisit cette occasion légère, mais décisive, pour pénétrer ses troupes des principes d'équité, de modération et de saine politique dont il était animé lui-même : « Lorsque « je me suis chargé, leur dit-il, du soin de subjuguer l'Afrique, j'ai moins compté sur le « nombre, ou même sur la bravoure de mes « troupes, que sur la disposition amicale des naturels du pays et sur la haine immortelle qu'ils « portent aux Vandales. Vous pouvez seuls m'ôter « ce moyen de succès, si vous continuez à enlever de force ce que vous obtiendriez aisément « par une légère rétribution. Quelle folie de com- « promettre votre sûreté et de renverser nos « espérances par une misérable avidité! Votre « salut dépend de votre modération. Celle-ci « rendra Dieu propice à notre cause, les Afri- « cains affectionnés, et les Vandales faciles à vain- « cre. Alors seulement l'Afrique pourra rentrer

« sous la domination des Césars. » Tels furent les heureux effets de la discipline établie par Bélisaire, que les habitans de l'Afrique vinrent eux-mêmes lui offrir des vivres en abondance; nul ne prenait la fuite, nul ne cachait ses provisions, ne fermait sa cabane; on eût dit que l'armée traversait les terres de l'Empire.

Ne connaissant point la situation des ennemis, l'armée marcha vers Carthage en ordre de bataille, en côtoyant le rivage qu'elle avait à sa droite. Bélisaire, prenant pour modèle les opérations de César sur le même théâtre, dirigea sa marche vers Leptis et Adramète, dont les habitans s'empressèrent à son approche de lui ouvrir leurs portes. La flotte entière longeait la côte, et perdait rarement de vue l'armée, qui faisait environ douze milles par jour, et occupait chaque soir des camps retranchés ou des villes amies.

Arrivée à Grasse, palais des rois Vandales, situé à seize lieues de Carthage, l'armée, fatiguée, put jouir un moment de quelque repos, que provoquaient de frais bocages, des eaux limpides et des fruits délicieux.

Cependant Gelimer, roi des Vandales, privé d'une partie de ses forces, qu'il avait envoyées à la conquête de la Sardaigne, et étonné d'ailleurs d'une attaque aussi brusque, avait fait le plan de tourner l'armée romaine, tandis qu'Amatas, son frère, l'attaquerait de front; mais ce prince, ayant commencé trop tôt son mouvement, fut défait et tué. L'armée vandale, survenue après cette première action, remporta quelques avantages sur les corps dispersés de l'armée victorieuse. Bélisaire accourt aussitôt à la tête de ses gardes et d'un gros de cavalerie au secours de ses troupes en désordre; il met en fuite les Vandales et leur roi Gelimer, et ramène la victoire sous ses drapeaux.

Le lendemain il marche vers Carthage, y arrive à l'entrée de la nuit, trouve toutes les portes ouvertes, la ville illuminée, le peuple saluant et appelant son libérateur à grands cris, et invoquant comme un dieu tutélaire Bélisaire vainqueur. Dans un discours, digne de son caractère et de la circonstance, ce général exhorta ses troupes à ne pas souiller la gloire de leurs armes; il fit ensuite son entrée triomphante au milieu des acclamations publiques. Instruit que son amiral, Calonyme, commençait à piller les magasins et les maisons voisines du port, il le réprimanda, et le força de restituer tout ce qu'il avait pris. Aussi, au moment même ou l'Afrique changeait de maître et de gouvernement, le commerce de Carthage n'était point interrompu; les boutiques demeuraient ouvertes et remplies d'acheteurs, et lorsqu'on eut placé des gardes nombreuses les soldats se retirèrent tranquillement dans les maisons qui leur étaient assignées. Le génie seul de Bélisaire réprima les passions d'une armée victorieuse dans un siècle où l'usage et l'impunité autorisaient l'abus de la conquête.

Ce grand homme occupa le palais des rois vandales, et, assis sur le trône de Genseric, il reçut et distribua le butin fait sur les vaincus; il fit grâce de la vie aux Vandales tremblans qui s'étaient réfugiés dans les églises. Les officiers mêmes du monarque fugitif servirent respectueusement le vainqueur dans un festin somptueux que le prince vandale avait commandé. La fortune réservait à Gelimer des revers plus cruels encore. Après la perte de sa capitale il avait rassemblé les débris de son armée fugitive et de son camp, assis à quatre journées de Carthage; il commença à insulter cette ville.

L'esprit actif de Bélisaire, qui, au sein même du triomphe, savait prévoir la possibilité d'une

défaite, ne voulait pas que l'Empire romain en Afrique dépendît de la fortune des armes ou de la faveur populaire. Les fortifications de Carthage, tombées en ruines pendant les quatre-vingt-quinze années de la domination des Vandales, furent relevées: soldats, matelots, citoyens, encouragés à l'envi par les libéralités de Bélisaire, se livrèrent sans relâche à ces utiles travaux, à ces mesures de précaution que réclamait la prudence.

En effet, Zazon, frère de Gelimer, revenu de la conquête de la Sardaigne, parvint à opérer sa jonction avec tous les guerriers vandales. Leur roi marcha aussitôt sur Carthage avec tous ses soldats réunis, et dix fois plus nombreux que les Romains.

Mais ceux-ci étaient commandés par Bélisaire. Une seconde bataille allait décider sans retour du sort de l'Afrique. Elle fut livrée à Tricamare, vers le milieu de décembre, trois mois après le débarquement. Là on vit encore le génie de Bélisaire triompher du nombre et de la valeur. Le combat parut indécis jusqu'au moment ou Zazon reçut un coup mortel; alors les Vandales prirent la fuite, et une journée, plus honteuse que sanglante, leur enleva irrévocablement l'empire de l'Afrique. Bélisaire mena son infanterie à l'attaque du camp, où l'armée victorieuse se rassasia de pillage, reprit les dépouilles de l'Italie, de la Sicile, de la Grèce, et celles de Carthage et de l'Afrique, tant de fois ravagées par Genseric. Les soldats, chargés de butin, quittaient leurs rangs et erraient sans guide sur la route de Carthage; la victoire aurait pu changer de parti si l'ennemi eût osé revenir. Pénétré de la honte et du danger d'un pareil désordre, Bélisaire passa une nuit pénible sur le champ de bataille théâtre de sa victoire. A la pointe du jour il arbora son

drapeau sur une colline, rappela ses gardes et ses vétérans, et rétablit peu à peu dans son camp la soumission et la discipline. Il avait remporté cette grande victoire avec sa seule cavalerie et par l'habileté de ses manœuvres. Il fut le premier, depuis César, qui rendit aux Romains l'habitude de vaincre des ennemis supérieurs en nombre.

Après avoir détaché un corps de troupes à la poursuite de Gelimer, qui venait de se réfugier dans le pays des Maures, Bélisaire prit ses quartiers d'hiver à Carthage, d'où il envoya un de ses généraux informer l'empereur qu'en trois mois il avait achevé la conquête de l'Afrique. Le seul bruit de ses victoires fit rentrer successivement sous l'obéissance de l'Empire les provinces les plus éloignées : la Sardaigne et la Corse se rendirent à un officier de Bélisaire : les îles de Majorque et de Minorque consentirent à demeurer des dépendances du royaume d'Afrique.

Bélisaire, par l'ordre de l'empereur, régla la défense et l'administration de sa nouvelle conquête, où il établit cinq ducs. Toutefois elle demeurait imparfaite tant que Gelimer ne serait point au pouvoir des vainqueurs.

Ce prince s'était réfugié avec sa suite sur le mont Papuas, montagne escarpée et presque inaccessible, située à l'extrémité de la Numidie, et habitée par des Maures alliés des Vandales. Là, cerné par un détachement, accablé bientôt de misère et privé de toutes ressources, il se rendit à Pharas, envoyé de Bélisaire, qui lui confirma au nom de l'empereur les promesses de sûreté personnelle et d'un traitement honorable. Le roi vaincu et captif vint se mettre à la discrétion de Bélisaire, qui le reçut avec une sorte de pompe militaire dans le faubourg d'Aclas où il avait choisi sa demeure.

Mais tandis que le général de Justinien soumettait l'Afrique, ses envieux, ses généraux mêmes assuraient avec perfidie, dans leurs dépêches particulières, que ce grand homme, fier de sa réputation, songeait à se faire en Afrique un état indépendant. Le héros, instruit de ces bruits injurieux, et connaissant l'esprit soupçonneux de Justinien, sentit qu'il ne lui restait qu'à arborer l'étendard de la révolte ou à confondre ses ennemis par une apparition subite à la cour. L'innocence et l'honneur déterminèrent son choix. Il fait embarquer ses gardes, ses captifs, ses trésors; une navigation heureuse favorise son trajet, et il arrive inopinément à Constantinople. Une conduite si franche toucha Justinien, dissipa tous les soupçons, et la reconnaissance publique fit taire l'envie.

Pour couronner de si grands exploits, Justinien renouvela un pompeux honneur qui, depuis le règne d'Auguste, était réservé aux empereurs et à leurs enfans; il décerna le triomphe au vainqueur de l'Afrique. Le cortége triomphal sortit du palais de Byzance, et traversa les principales rues pour se rendre à l'Hypodraume, où l'attendait l'empereur sur un trône élevé. Au lieu de se montrer sur un char de triomphe, le modeste vainqueur marchait à pied, à la tête de ses braves compagnons d'armes; tout le reste de la pompe ressemblait aux anciens triomphes. On portait devant Bélisaire les dépouilles des rois vandales; à sa suite marchaient les prisonniers, et à leur tête Gelimer, vêtu d'une robe de pourpre et environné de sa famille. L'admiration et l'attention publique se partageaient entre le héros vainqueur et le roi captif, entre Bélisaire et Gelimer. Dans l'un on contemplait le modèle de la plus haute valeur, de la sagesse dans le conseil, de la promptitude dans l'exécution, de la modestie

dans les plus brillans succès ; on voyait dans l'autre un exemple éclatant de la fragilité des trônes les mieux affermis. Le vainqueur et le vaincu portaient également l'empreinte de la puissance, divine qui avait fait succomber Gelimer soutenu de cent soixante mille combattans, et fait triompher Bélisaire, qui n'en avait que seize mille. Aussi, lorsque le roi captif entra dans le Cirque, et qu'il aperçut devant lui l'empereur, à droite et à gauche une foule immense que la curiosité avait attirée, il répéta, pénétré de son néant, les paroles de l'ecclésiaste : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité !*

Justinien reçut le vainqueur dans le Cirque, et perpétua son triomphe en faisant frapper une médaille qui s'est conservée jusqu'à nos jours, et sur le revers de laquelle on lit : *Bélisaire, la gloire des Romains.*

Ce grand homme fut déclaré consul pour l'année suivante 535, et le jour qu'il prit possession de son consulat fut un second triomphe. Porté au Sénat dans une chaise curule sur les épaules des prisonniers, il distribua au peuple pendant le trajet la plus riche partie du butin qu'il avait emporté d'Afrique.

Cette conquête ouvrit un vaste champ à l'ambition de Justinien, et prépara de nouveaux trophées à Bélisaire ; elle fit naître dans l'esprit de l'empereur le dessein de recouvrer la Sicile et l'Italie, alors sous la domination des Goths. La célèbre Amalozinthe, leur reine, fille de Théodoric, venait de périr par la perfidie de Théodat, son parent, dont elle avait voulu se faire un appui en lui donnant sa main et sa couronne. Justinien saisit l'occasion de ces dissensions domestiques pour revendiquer les droits de l'Empire sur l'Italie. Théodat, craignant un ennemi si redoutable, essaya la voie des négo-

ciations : un succès imprévu les lui fit rompre. Mais déjà Bélisaire avait mis à la voile pour la Sicile ; son armée de terre et de mer parut tout à coup devant Catane. Au lieu de solliciter des secours du roi des Goths, les Siciliens obéirent avec joie à la première sommation de Bélisaire. Palerme, défendue par une garnison de Goths, opposa seule de la résistance. Bélisaire introduit ses vaisseaux dans la partie du hâvre la plus voisine de la ville, et imagine, pour s'en emparer, un moyen aussi singulier qu'infaillible. Il fait hisser au sommet de ses mâts de hune ses chaloupes remplies d'archers, qui, de cette position élevée, dominent et balayent les remparts. Les habitans, accablés d'une grêle de flèches, prennent l'épouvante et capitulent.

Bélisaire entra aussi dans Syracuse, réunissant ainsi la Sicile à l'Empire, dont elle avait été longtemps séparée. Il y demeura le reste de l'hiver, pour assurer sa conquête et pour mettre ordre au gouvernement civil ; mais les soldats laissés en Afrique s'étant révoltés, cet événement inattendu interrompit le cours de ses desseins. A la première nouvelle de la révolte Bélisaire quitte la Sicile, va débarquer à Carthage avec cent hommes choisis de sa garde, et par sa présence seule sauve la ville. Deux mille soldats, d'une fidélité suspecte, reviennent sous les drapeaux de leur ancien général, qui se met aussitôt en route pour aller à la poursuite des rebelles, commandés par Stotzas. Il les atteint près de Membrèze, à six lieues de Carthage. Huit mille d'entre eux, tremblans à son approche, sont défaits à la première charge. Ce rapide succès aurait rétabli la paix en Afrique si Bélisaire n'eût été rappelé en Sicile pour y appaiser une autre sédition qui venait aussi d'éclater parmi ses propres troupes. Les talens du commandement et les vertus de l'obéis-

sance n'existaient plus que dans le seul Bélisaire; son retour fit tout rentrer dans l'ordre.

Après avoir laissé des garnisons suffisantes à Palerme et à Syracuse, il embarqua ses soldats à Messine, et prit terre sans résistance à Reggio, sur le bord opposé. Un prince Goth, qui avait épousé la fille du roi Théodat, gardait cette entrée de l'Italie; mais, regardant sa nation comme perdue, il passa avec ses troupes dans le camp de Bélisaire, et pria le général romain de le recevoir au service de l'Empire. La flotte et l'armée avancèrent jusqu'à Naples, sans se perdre presque jamais de vue pendant une route de près de cent lieues, en côtoyant le rivage de la mer. Les peuples de ces contrées, qui abhorraient le nom et la religion des Goths, favorisèrent les Romains. Naples, alors moins grande qu'elle ne l'est aujourd'hui, mais très-forte et défendue par une nombreuse garnison, fut investie par terre et par mer. Des députés du peuple se présentent à Bélisaire pour le supplier de ne pas s'occuper d'une conquête indigne de ses armes, mais d'attaquer plutôt le roi barbare en bataille rangée, afin de pouvoir réclamer comme conquérant, après la victoire, la soumission des villes d'Italie. « Lorsque je traite avec des ennemis, « répond Bélisaire, je suis plus accoutumé à « donner qu'à recevoir des conseils; du reste, « je tiens d'une main la ruine de Naples, de « l'autre la liberté et la paix, telles que je les « ai accordées à la Sicile. » Naples était partagée en deux factions. Celle qui voulait se défendre l'emporta. Le siége durait depuis vingt jours, et la patience de Bélisaire était épuisée, car son intention était de marcher avant l'hiver sur Rome et contre le roi des Goths. L'ordre de lever le siége venait d'être donné; l'armée allait se mettre en marche, lorsqu'un heureux hasard vint offrir

à Bélisaire le succès qu'il n'espérait plus. Un soldat isaurien avait reconnu le canal desséché d'un aqueduc, et il rapporta au général qu'on pourrait s'y frayer un passage. On y travailla secrètement, et quatre cents Romains pénétrèrent dans l'aqueduc, et, au milieu de la nuit, surprirent les sentinelles et enfoncèrent les portes de la ville. L'armée entière y entra, et usa du droit de la guerre, surtout les soldats huns, qui se faisaient remarquer par leur cruauté et par leurs sacriléges. En vain Bélisaire parcourut d'abord les rues et les églises pour arrêter le massacre et le pillage : « Arrêtez, criait-il à ses « soldats; c'est Dieu qui vous donne la victoire, et « vous outragez la majesté divine par votre cruauté! « L'or et l'argent vous appartiennent à juste titre, « comme une récompense de votre valeur; mais, « au nom de l'humanité, épargnez les habitans; « ils sont chrétiens, ils sont soumis, ils sont « nos concitoyens. Rendez les enfans à leurs « pères, rendez les femmes à leurs maris, et que « votre générosité leur apprenne de quels amis, « en nous combattant, ils se sont long-temps « privés. »

Les vertus et l'autorité du conquérant sauvèrent la ville ; dans un même jour les Napolitains perdirent et recouvrèrent la liberté. Bélisaire repeupla Naples, et établit en Sicile, dans la Calabre et dans la Pouille, des colonies de prisonniers de guerre faits en Afrique.

Les Goths, irrités de la prise de Naples et des succès qui rendaient Bélisaire maître de toute l'Italie méridionale, massacrèrent leur roi Théodat, et élurent à sa place Vitigès, guerrier actif dont la réputation était établie sur des actions éclatantes. Vitigès, voulant différer les opérations d'une guerre offensive, ne laissa dans Rome que trois ou quatre mille soldats.

Des députés du pape, du clergé, du Sénat et

Bélisaire résolut, avec des forces si disproportionnées, de défendre une enceinte de douze milles contre cent cinquante mille barbares. Déjà il avait réparé les murs de Rome, environné la ville de fortifications, et fermé le Tibre avec une chaîne. Le môle ou Sépulcre d'Adrien servit pour la première fois de citadelle. Chacun des lieutenans de Bélisaire fut chargé de la garde d'une des portes de la ville. Les assiégeans n'avaient pu en embrasser toute la circonférence; ils n'investirent que la partie comprise depuis la porte Preneste jusqu'à la voie Flaminienne, c'est à dire sept portes au lieu de quatorze. Décidés, le dix-neuvième jour du siège, à livrer un assaut général, ils marchèrent sur sept colonnes, précédés de leurs machines de guerre. A leur approche Bélisaire lança lui-même le premier trait. Telles étaient sa force et son adresse, qu'il perça d'outre en outre l'un des chefs des barbares qui se trouvait le plus près des remparts. Un cri d'applaudissemens et de victoire retentit le long de la muraille. Bélisaire décocha un second trait, qui eut le même succès et qui fut suivi des mêmes acclamations. Il ordonna ensuite aux archers de tirer sur les attelages qui portaient les tours. A l'instant les bœufs furent couverts de blessures mortelles, et les tours devinrent immobiles. Toutefois l'attaque fut poussée vivement par Vitigès près de la porte Preneste. L'espoir de la victoire et du butin animait les Goths, et si un seul poste eût cédé, les Romains et Rome elle-même étaient perdus. Au milieu du tumulte et de l'effroi Bélisaire ne perdit pas un moment de vue le plan de l'attaque et de la défense; il observa toutes les vicissitudes de l'assaut, calcula tous les avantages possibles, se porta dans tous les endroits périlleux, et ses ordres, calmes et décisifs, inspirèrent à ses soldats l'obéissance et le vrai

courage. On touchait à la chute du jour, et l'on se battait depuis le lever du soleil. Repoussés de toutes parts, les Goths avaient perdu trente mille hommes, et comptaient un pareil nombre de blessés; il leur fallut songer à la retraite. Les Romains les poursuivirent en chantant le nom et les victoires de leur général, et réduisirent en cendres leurs machines. Cette journée fut la plus glorieuse de la vie de Bélisaire ; Rome lui devait son salut. Le siége dégénéra depuis en un languissant blocus, qui dura une année. Dans une sortie les Romains éprouvèrent un échec pour avoir perdu des instans précieux et irréparables dans le pillage du camp des ennemis; mais la retraite, faite avec précipitation, fut couverte par la prudence de Bélisaire.

Ce grand homme avait cherché par des soins assidus à garantir Rome de la famine, plus terrible que les armes des Goths. Des grains avaient été tirés de la Sicile, de la Campanie et de la Toscane. En vain l'ennemi s'empara des aqueducs; les précautions de Bélisaire furent si heureuses, que les eaux du Tibre continuèrent à tenir les moulins en activité. D'ailleurs la ville n'ayant pu être investie tout entière, la navigation du Tibre, la voie Latine, les voies Appienne et Ostienne étaient demeurées libres; on put introduire du bétail et des grains : c'était aussi par là que se retiraient les habitans qui allaient chercher un asile en Sicile et en Campanie. Mais Vitigès parvint à resserrer la place et à interrompre les communications, en établissant vers la voie Latine et la voie Appienne un camp retranché. Les magasins de Rome s'épuisèrent insensiblement, et dans les derniers mois du siége le peuple fut exposé à tous les maux de la disette et aux maladies contagieuses. Bélisaire, inébranlable, rejeta avec dédain l'idée d'une

toutes les discussions furent calmées, t
oppositions furent surmontées par sa fer
ration. Mais ces momens de discorde avai
respirer les Goths. On venait de per
saison précieuse ; Milan avait été détruit
Francs, excités par tant de déchiremc
guerres, venaient d'envahir les provin
tentrionales de l'Italie. Le roi des Goth
lisaire lui-même recherchèrent l'amiti
alliés dangereux. Les maladies contagi
ayant forcés de repasser les Alpes, Bél
songea plus alors qu'à terminer sa con
mit le siége devant Auximum, où il eût
d'un trait si l'un de ses gardes, nommé U
l'eût garanti généreusement du coup n
interceptant le trait avec sa main.

Il fallait soumettre Ravennes, siége de
sance des Goths, et où Vitigès s'était réfi
les derniers appuis de son trône. Quand
eut investi cette capitale il ne tarda pas i
vaincre par lui-même que la famine éta
moyen qui lui restât de dompter l'o
des barbares ; il fit garder soigneusemen
et la mer, et les canaux du Pô. Tandis qu
sait le blocus, il vit avec surprise deu
sadeurs arriver de Constantinople avec
de paix que Justinien avait imprudemm
sans consulter son général victorieux :
arrangement honteux et précaire, qui
l'Italie, et laissait au successeur de Thé
provinces situées au-delà du Pô. Dans c
décisif Bélisaire, avec la grandeur d'
véritable homme d'état, résolut de co
le danger ou de recueillir seul la glo
généreuse désobéissance ; il rejeta le
partage, et déclara sa résolution de
Vitigès chargé de chaînes aux pieds
tinien. Les Goths, étonnés de sa fermeté

vant comparer d'ailleurs la réputation et la fortune de ce grand homme avec la faiblesse de leur malheureux roi, ne virent plus d'autre expédient pour se conserver en corps de nation que d'offrir la couronne à Bélisaire, à condition qu'il abjurerait l'autorité de Justinien. Mais l'éclat trompeur du diadême ne put séduire la loyauté d'un sujet aussi fidèle; sans accepter une offre aussi éblouissante, il en profita, et, usant d'une politique adroite, il se fit ouvrir les portes de Ravennes. C'est ainsi que, vers la fin de l'année 539, il eut en son pouvoir Vitigès, roi des Goths. Son inflexible fidélité n'accepta de sermens que ceux qu'on lui prêta comme au représentant de Justinien, et il ne fut pas offensé d'un discours où les députés Goths lui reprochèrent d'aimer mieux être esclave que roi.

Mais Justinien avait déjà prêté l'oreille à l'envie. Jaloux lui-même des brillans succès de son général, il le rappela, sous prétexte que sa présence était nécessaire pour défendre l'Orient contre les innombrables armées des Perses. Bélisaire devina les motifs cachés qui faisaient agir l'empereur, et, feignant de ne pas les soupçonner, il embarqua ses trophées à Ravennes, et vint prouver encore sa fidélité par sa prompte obéissance.

Cette fois l'empressement du public fut son seul triomphe; les respects et l'admiration de son pays suppléèrent aux faibles éloges de la cour.

Mais il fallait opposer le vainqueur de l'Italie à Chosroès, roi de Perse, qui venait d'envahir la Syrie et menaçait la Palestine. Tandis que ce monarque superbe suivait le cours de ses desseins ambitieux, Bélisaire, avec une armée sans paie et sans discipline, campait au-delà de l'Euphrate, à six milles de Nisibis. Il forme aussitôt le projet d'attirer les Perses hors de leur imprenable citadelle, espérant ensuite intercepter leur retraite et péné-

trer dans la place avec les fuyards. Il s'empare d'abord de la forteresse de Sisacerane; mais ses plans sont déconcertés par l'intraitable indocilité d'Anthias, prince arabe allié de Justinien; il fait manquer le temps d'agir.

Chosroès cependant se vit forcé de venir défendre ses propres Etats, et si les talens de Bélisaire eussent été secondés, il eût rempli l'attente générale en faisant la conquête de Ctésiphon. Il fut encore rappelé à la fin de la campagne par une cour toujours ingrate; mais les dangers furent tels au printemps de l'année suivante, qu'il fallut le renvoyer de nouveau à la tête des troupes. Le héros, presque seul, se rendit au camp avec une extrême célérité, dans l'espoir de suspendre par sa seule présence l'invasion de la Syrie. Ses manœuvres sur les bords de l'Euphrate arrêtèrent en effet Chosroès, qui, feignant d'ouvrir une négociation pacifique, lui envoya des émissaires sous le nom d'ambassadeurs. Bélisaire reçut avec adresse et avec dignité, dans la plaine située entre Hiéropolis et l'Euphrate, les envoyés ou plutôt les espions du roi de Perse. Sa tente était de la toile la plus grossière, et offrait le modeste équipage d'un guerrier qui dédaignait le luxe de l'Orient; les diverses nations enrolées sous ses drapeaux campaient autour de lui, et l'art avait disposé l'apparent désordre de leur campement. La disposition des tentes cacha le nombre véritable des troupes. Trompé par l'adresse et intimidé par le génie de Bélisaire, le monarque persan craignit une bataille décisive dans un pays éloigné. Ne sachant point au juste quelles étaient les forces d'un adversaire dont il connaissait le mérite, le grand roi se hâta de repasser l'Euphrate : Bélisaire le pressa et le harcela dans sa retraite.

Peut-être la conquête de l'Afrique et du royaume

des Goths est-elle moins glorieuse pour Bélisaire que cette victoire savante, qui ne coûta point de sang, et à laquelle le hasard et la valeur du soldat n'eurent aucune part.

Tandis que Bélisaire sauvait ainsi l'Orient, les désordres et les intrigues de sa femme Antonina lui causaient de cuisans chagrins domestiques. Pour mieux subjuguer son époux, cette fameuse favorite de la fameuse impératrice Théodora excita en secret la malveillance de l'empereur contre Bélisaire. De nouveaux nuages furent répandus sur sa fidélité; on l'accusa d'avoir saisi l'occasion d'une maladie de Justinien pour parler avec la liberté d'un citoyen et d'un soldat. Rappelé aussitôt, il put juger dès qu'il fut aux portes de Constantinople que cet ordre n'était qu'une disgrâce. Sa suite, peu nombreuse et de peu d'apparence, et son état d'abandon excitèrent la compassion du peuple. Justinien et Théodora le reçurent avec une froide ingratitude, et les courtisans avec insolence. Bélisaire regagna en tremblant son palais. Là, dans une agonie de douleur et de crainte, il attendit la mort, qu'il avait si souvent bravée les armes à la main. Des commissaires dépêchés en Orient avaient ordre de saisir ses trésors et de chercher des prétextes pour le trouver criminel. Enfin un message de l'impératrice lui annonça son pardon en considération d'Antonina, mais à la condition expresse qu'il se montrerait reconnaissant envers sa femme, non par de vaines paroles, mais dans toute la conduite du reste de sa vie. Bélisaire jura d'être à jamais soumis aux volontés d'Antonina et de l'impératrice. Il rentra aussitôt en grâce auprès de l'empereur, qui lui confia de nouveau le commandement de l'Italie et la conduite de la guerre, avec le titre de comte du palais, après avoir prélevé toutefois sur sa fortune près de trois millions à titre d'amende. Ses

amis et même le peuple étaient persuadés qu'une fois hors de la capitale il ferait éclater ses véritables sentimens, et qu'il sacrifierait à sa juste vengeance sa femme, l'impératrice, et peut-être l'empereur. On se trompait; sa loyauté inviolable parut toujours au-dessus du caractère d'un homme.

La jalousie de la cour de Bysance l'ayant forcé de laisser la conquête de l'Italie imparfaite, son brusque départ avait ranimé le courage des Goths, qui, sous le commandement de Totila, venaient presque d'y rétablir leur domination. Bélisaire accepta, mais avec répugnance, la terrible tâche de réparer les fautes des généraux qui l'avaient remplacé. La mer était ouverte aux Romains, et Bélisaire entra dans le port de Ravennes à la tête d'une faible expédition. De là il envoya des ordres plutôt que des secours aux villes qui tenaient encore pour l'Empire. Il manquait d'hommes, d'armes, de chevaux et d'argent, ou plutôt il était dénué de tout ce qu'il faut pour la guerre. Poussé à bout par les délais, trompé dans toutes ses espérances, il repasse la mer Adriatique, et attend à Dyrrachium l'arrivée de quelques renforts. Ils parurent enfin, et Bélisaire vint débarquer en 546 à l'embouchure du Tibre, pour secourir Rome assiégée. Totila avait eu soin de préparer des obstacles dignes d'un tel adversaire; le Tibre était fermé par une forte chaîne et gardé par des tours. Bélisaire forme l'entreprise hardie de forcer toutes les barrières; il remonte le Tibre avec une flottille; mais ses talens et sa sagesse sont rendus inutiles par la négligence et l'impéritie de Bassar, gouverneur de Rome. Bélisaire fut forcé de s'arrêter, et, dans ce seul instant de sa vie, il fit paraître quelque émotion de surprise et de trouble. En proie à une fièvre ardente et presque mortelle, occasionnée par les an-

goisses de son esprit, il donna à regret l'ordre de la retraite, et Rome fut abandonnée sans protection, à la merci et au ressentiment de Totila. Ce prince, inexorable à l'égard d'une ville qui avait arrêté pendant si longtemps le cours de ses victoires, préparait des feux et des machines pour renverser les plus beaux monumens de l'antiquité, et changer Rome en un désert : les remontrances fermes et modérées de Bélisaire suspendirent l'exécution de ce dessein destructeur, et Rome fut conservée.

Après avoir placé une armée d'observation à peu de distance de la ville, le roi des Goths marcha avec le reste de ses troupes en Laconie et dans la Pouille. Bélisaire, profitant avec habileté de cette diversion, tourne avec mille cavaliers d'élite les retranchemens des Goths qui couvraient Rome, taille en pièces les ennemis qui osent le combattre, et pénètre encore une fois dans la ville éternelle : elle attirait encore les regards du monde. Bélisaire y rappelle ses troupes, et l'amour de la patrie ramène sous l'étendard impérial, qui flottait au Capitole, tous les habitans que le fléau de la guerre avait éloignés. Le modeste vainqueur envoya encore une fois les clefs de Rome à Justinien. En vain Totila arrive de la Pouille à marches forcées pour venger sa honte et son injure; en vain les Goths donnent trois fois un assaut général; trois fois ils sont repoussés, et ils perdent la fleur de leurs troupes.

Tout ce que pouvaient faire le courage et l'habileté avait été accompli par Bélisaire; c'était à Justinien à terminer par de vigoureux efforts la guerre entreprise par son ambition; mais, soit indolence, soit jalousie contre son général victorieux, il le laissa dans l'épuisement, et lui ordonna d'établir le théâtre de la guerre en Laconie. Ce grand homme, dont ne pouvait triompher la puissance

des barbares, fut pour ainsi dire vaincu
cette guerre ignoble, par la désobéissance et
la lâcheté de la plupart de ses généraux. A
deux expéditions infructueuses le vainqueur d
talie languit encore quelque temps sans glo
dans l'inaction, jusqu'à son rappel, qu'il obtint
après la mort de l'impératrice.

Ses dernières campagnes auraient dû affa
la jalousie de ses contempteurs, qu'avait ir
l'éclat de ses premiers exploits; mais dans
lutte contre la fortune il parut aux vrais appr
teurs de la gloire plus grand capitaine qu'au
ment même où, traînant deux rois captifs de
le trône de Justinien, il était parvenu au
haut point de prospérité et de bonheur. L'e
rience avait mûri sa sagesse, mais sans pouvo
garantir des coups du sort; il avait échapp
glaive des barbares, et il fut à la veille de to
sous le fer d'une poignée de conjurés qui ven
de le désigner comme la première victime à
moler après l'empereur. Ce danger le rend
moment plus cher à son prince, et Bélisaire p
reposer de ses travaux dans le rang élev
comte du palais et de général de l'Orient. M
n'avait pas touché encore au terme de ses exp
son repos et sa vieillesse furent illustrés par
dernière victoire qui sauva l'empereur et s
pitale.

Ce fut contre les Bulgares, ces nouveaux et re
tables ennemis de l'Empire, que Bélisaire rem
ce dernier et glorieux trophée. Le Danube aya
gelé à une grande profondeur pendant l'hiv
559, Zabergan, chef des Bulgares et des Escla
traversa les fleuves, franchit ensuite les mont
sans opposition, se répandit dans la Macédoine
la Thrace, et menaça Constantinople. Les tr
impériales étaient dispersées : Justinien trem
Les regards du prince et les espérances du p

se portèrent sur Bélisaire. Il était affaibli par les années; mais le danger public lui rendit toute sa vigueur; il reprit cette armure sous laquelle il avait subjugué Carthage et défendu Rome. On rassemble à la hâte les chevaux des écuries impériales, ceux des particuliers et même du Cirque; jeunes gens et vieillards, tout s'anime au nom de Bélisaire. Une armée de citoyens se range sous ses drapeaux et vient camper en présence d'un ennemi victorieux. Le lendemain la cavalerie des Bulgares commença l'attaque. Le vieux héros avait embusqué deux corps de cavalerie d'élite, qui, sortant des bois tout à coup, tournent les ennemis et les prennent en flanc. Le chef des Bulgares, qui sentit aussitôt la main d'un maître, battit en retraite et cessa ses attaques. Bélisaire l'aurait poursuivi si les ordres de Justinien lui eussent permis de compléter sa victoire. Lorsqu'il rentra dans Constantinople les habitans, encore pénétrés des dangers qu'ils venaient de courir, le reçurent avec des acclamations de joie et de reconnaissance dont ses envieux frémirent et lui firent un crime. A son entrée au palais il fut accueilli par un morne silence, et l'empereur, après l'avoir embrassé froidement, même sans le remercier, le renvoya se confondre dans la foule des courtisans.

Deux années venaient de s'écouler après ce dernier exploit, lorsqu'en 561 une conspiration contre Justinien se forma dans le palais, et réunit les plus vertueux et les plus vicieux des courtisans. L'indiscrétion d'un complice sauva les restes de la vie caduque de Justinien. On découvrit et on arrêta les principaux conspirateurs. Sergius, l'un d'eux, séduit par l'espoir de conserver ses jours, accusa deux officiers de la maison de Bélisaire: ils furent arrêtés aussitôt, et la torture les porta à déclarer qu'ils avaient agi d'après les secrètes

instructions de leur maître. La postérité n'a pu admettre qu'un héros si fidèle, après avoir dédaigné dans la vigueur de l'âge les offres les plus propres à tenter son ambition et sa juste vengeance, ait songé à conspirer contre la vie d'un prince auquel il ne pouvait long-temps survivre. Rien ne put troubler son innocence; il avait assez vécu pour la nature et pour la gloire, et il parut devant le conseil avec moins de frayeur que d'indignation; sa contenance fut noble et sa résignation parfaite. On l'avait déjà jugé coupable, et, pour l'humilier davantage, on feignit de lui laisser la vie par grâce; ses biens toutefois furent séquestrés, et, à compter du mois de décembre jusqu'au mois de juillet 564, son propre palais lui servit de prison. Enfin, son innocence fut reconnue et avouée publiquement; sa liberté, ses biens et son honneur lui furent rendus. Mais cette persécution accablante avait miné la vie du vieux héros; ses jours furent abrégés sans doute par le ressentiment et par la douleur, et huit mois après que son innocence fut reconnue il termina sa glorieuse carrière.

Au lieu de funérailles, au lieu de monumens et de statues que la reconnaissance publique aurait dû lui décerner, l'injustice le poursuivit jusque dans la tombe; un décret impérial confisqua ses biens et ses trésors, dépouilles des Goths et des Vandales. Tel est, d'après le fragment authentique de Malaca et la chronique exacte de Nicophane, le récit véritable de la disgrâce de Bélisaire et de l'ingratitude de Justinien. Il est reconnu maintenant que la tradition qui représente ce héros privé de la vue et mendiant son pain dans les rues de Constantinople n'est qu'une fiction populaire, un conte moral répandu en Italie au douzième siècle, et adopté depuis six cents ans avec confiance, ou plutôt avec intérêt, comme

n étrange exemple des vicissitudes de la for-
ne. Un contraste si frappant a saisi l'imagination
es poëtes et des artistes, et Bélisaire a toujours
é représenté mendiant, aveugle et misérable.
ais depuis que la critique a épuré l'histoire,
us les écrivains judicieux se sont accordés à ré-
ter cette tradition populaire. Elle doit son ori-
ine à Jean Tzetzès, auteur sans jugement du
ouzième siècle, qui dans ses récits a con-
ndu la disgrâce de Jean de Cappadoce avec celle
e Bélisaire. Il est constant que ce héros ne perdit
oint la vue, et qu'il recouvra au contraire sa
éputation et sa fortune. Ainsi, tout semble avoir
oncouru à donner plus d'éclat au nom de Béli-
ire, et ce nom ne périra jamais. Dans un siècle
e servitude le respect et l'admiration de son
ays le vengèrent de la méchanceté des courti-
ns et de l'ingratitude de la cour. Tout à la fois
béral et juste, il fut aimé des soldats sans perdre
affection du peuple. Quelque part qu'il se mon-
ât dans Constantinople, soit au Cirque, soit
ans les rues, soit dans les lieux publics, soit à la
ête des troupes, il attirait et charmait les re-
ards; ses manières douces et gracieuses la ren-
aient cher à la multitude. A l'armée il se plaisait
fournir lui-même de l'argent et des secours aux
lessés et aux malades; ses visites affectueuses
ontribuaient encore plus que les remèdes à la
uérison du soldat. La perte d'une arme ou d'un
heval était réparée à l'instant par sa généreuse
ttention. La marche d'une armée commandée
ar lui enrichissait un pays au lieu de l'appauvrir,
t telle était la discipline rigoureuse de son camp,
ue ses soldats n'auraient pas dérobé une pomme
e dessus l'arbre, ni ouvert un sentier dans un
hamp de blé; aussi, à l'ombre de ses drapeaux,
e cultivateur vivait dans la tranquillité et dans

l'abondance : « Nous sommes les gardes des laboureurs, disait ce grand homme à ses soldats ; une « armée est faite pour protéger les campagnes et « non pour les ravager. » Au milieu de la licence de la vie militaire il se montra toujours chaste et sobre. En vain lui offrait-on les plus belles captives de la race des Goths et de celle des Vandales ; Bélisaire détournait ses regards de leurs charmes, et, aussi continent que le premier des Scipion, jamais on ne le soupçonna d'avoir aimé d'autre femme que la sienne. Il fut, il est vrai, un des maris les plus faibles, comme un des plus grands hommes qui aient jamais existé ; mais nous devons éviter de décrire ici avec complaisance, comme l'ont fait tant d'écrivains d'après Procope, les disgrâces conjugales du vainqueur des Goths et des Vandales. Il suffira de dire que, souvent trompé par les larmes et les séductions d'Antonina, il la crut innocente ; qu'ouvrant enfin les yeux sur ses désordres, il la trouva protégée de la faveur et de toute la puissance d'une impératrice altière, et qu'il redevint époux faible et docile.

Mais, en ne considérant que le héros et non le jouet d'une femme artificieuse, nous le voyons, au milieu des périls de la guerre, montrant de l'audace sans témérité, de la prudence sans hésitation, de l'impétuosité ou de la lenteur selon que le commandent les circonstances ; nous le voyons conserver l'espérance ou la feindre au dernier terme de l'adversité ou du malheur, et paraître simple et modeste dans la plus haute fortune. Plus guerrier qu'homme d'état, et, dans l'ordre politique, né plutôt pour obéir que pour commander, il se montra toujours ferme dans les revers, et ne se défia que de sa prospérité. Quoiqu'il ait égalé ou surpassé même les anciens

maîtres de l'art de la guerre, sa maxime favorite était de ne jamais risquer de bataille quand on pouvait réussir sans tirer l'épée. En un mot, son mérite, sa fortune, sa puissance et ses malheurs en ont fait le personnage le plus intéressant et le plus célèbre du Bas-Empire.

NARSÈS,

GÉNÉRAL DE L'EMPIRE D'ORIENT.

L'HISTOIRE n'a pu percer les ténèbres qui enveloppent la patrie et l'origine de cet eunuque fameux, le seul peut-être de sa classe infortunée qui soit parvenu à se faire un nom illustre. Étranger, prisonnier de guerre, esclave dans le palais impérial de Constantinople, et d'un extérieur repoussant, il semblait que la fortune et la nature ne lui eussent préparé que des obstacles; mais dans un corps grêle, faible et d'une petite stature, Narsès cachait l'âme d'un homme d'état et l'énergie d'un héros. Placé d'abord au dernier rang du palais impérial, et voué au service du luxe des femmes, il passa presque toute sa jeunesse à manier le fuseau, l'aiguille et la navette. Au milieu de ces travaux indignes d'une âme élevée, Narsès exerçait secrètement les facultés d'un esprit plein de vigueur et de pénétration. Quoique sans aucune teinture des lettres, et étranger aux sciences, il montrait plus d'habileté, plus de vrai savoir, plus d'éloquence que l'éducation n'en procure aux hommes ordinaires. Il sentit sa force, et voulut s'élancer hors de la sphère étroite et commune où tout semblait le condamner à une éternelle obscurité. Un génie étendu et profond, un sens droit et infaillible, une activité sans inquiétude, toujours guidée par

la prudence, la connaissance de lui-même, des hommes en général, assurèrent le succès de ses premières démarches. Il lui fallut sans doute un peu d'intrigue et de manége pour s'élever de la condition d'esclave aux premières dignités du palais; mais Narsès dut bien plus encore à son propre mérite les faveurs de la fortune.

Il s'éleva par degrés, et devint successivement garde des archives, grand chambellan, trésorier et favori de l'empereur Justinien. Ce prince prêtait l'oreille avec surprise et avec satisfaction aux mâles conseils de son chambellan et de son trésorier privé. Ce fut dans quelques-unes de ces conversations familières que le génie de Narsès se décéla, et que Justinien put juger lui-même des heureuses dispositions de son favori pour la science du gouvernement et même pour l'art de la guerre. L'empereur lui confia d'abord quelques ambassades, où les talens de Narsès se perfectionnèrent et parurent dans un plus grand jour.

En 532, lors de la fameuse sédition de Constantinople, il n'était encore que chambellan; mais dans le conseil il appuya les avis énergiques de l'impératrice Théodora, et ses propres émissaires soumirent à force d'argent la faction des Bleus. Narsès, faisant éclater pour la première fois son courage martial, anima les soldats, se mit à leur tête, fondit ainsi que Bélisaire sur les factieux, et, de même que ce grand homme, assura par sa fermeté le trône à Justinien.

Bientôt après, au grand étonnement de tout l'Empire, du service domestique du palais et de l'administration des revenus privés de l'empereur, Narsès parvint au rang de général, et dans cette noble carrière, qui semblait si incompatible avec sa condition et ses emplois, l'eunuque égalera un jour Bélisaire lui-même, dont on le verra devenir l'émule et le rival de gloire.

Après avoir conquis l'Afrique sur les Vandales, Bélisaire entreprenait alors (538) d'expulser les Goths de l'Italie et de faire rentrer ce berceau de la puissance romaine sous la domination de l'Empire. L'entreprise était difficile. Justinien charge Narsès d'amener à son général en chef un renfort de deux mille auxiliaires Hérules ou Lombards, et cinq mille hommes des plus braves troupes d'Orient. Narsès débarque dans le Picentin, et vient opérer sa jonction avec Bélisaire à Firenum, place maritime de l'Italie. Mais, arrivé au camp, il se trouve comme à l'étroit dans un rang subalterne, et veut être plutôt le collègue que le subordonné de son général; il affecte même l'égalité de rang, et se montre plus disposé à commander qu'à obéir.

La conduite de Narsès fit soupçonner qu'il était secrètement autorisé à croiser les vues de Bélisaire. Quand ce général proposa dans le conseil d'envoyer une partie de l'armée au secours de Milan, et avec le reste d'attaquer la place d'Urbain, Narsès combattit ouvertement cette proposition. C'était, à son avis, mal employer les forces romaines que de les destiner à préserver une ville et à conquérir l'autre. Bélisaire sentit les conséquences de cette opposition. Il objecta que rompre le concert, si nécessaire au succès d'une expédition importante, c'était se priver de la victoire, et que diviser les forces romaines c'était les anéantir; puis, croyant réduire Narsès au silence, il produisit une lettre de l'empereur qu'il avait jusqu'alors tenue secrète, et qui déférait à lui seul le commandement en chef. Mais, tout en subordonnant Narsès à Bélisaire, Justinien ajoutait: « Autant que cela pourra être « avantageux au service de l'état. » Narsès prit de ces dernières paroles un prétexte pour éluder les ordres de l'empereur, et d'après ce droit in-

in il se montra constamment d'un avis
sé à celui de Bélisaire. Il ne consentit même
vec répugnance au siége d'Urbain, et, médi-
dès lors une séparation, il sonda les dispo-
ns de ses partisans et des soldats du corps
tait sous ses ordres. Les Hérules, auxiliaires
utables, lui étaient dévoués. Sûr d'entraîner
ses drapeaux dix mille Romains ou soldats
édérés, Narsès abandonna son collègue pen-
la nuit, et se mit en marche pour aller faire
onquête de la province où les Goths avaient
li le centre de leur monarchie. Son premier
oit fut la prise d'Imola; il prit aussi une
ie de l'Emilie.

ependant il était à craindre que la mésin-
gence qui venait d'éclater entre le général
hef et le favori de Justinien n'entraînât la
e des affaires de l'Empire en Italie; mais
saire, autant par sa fermeté que par sa cons-
e, triompha de cette rivalité. Narsès fut
elé aux fonctions domestiques du palais,
que rien pourtant pût affaiblir son crédit
rès de l'empereur. En favori prudent et
rvé, il continua de jouir de la confiance
ne et de la conversation familière de son
verain; les courtisans lui surent gré même
oir osé lutter contre le génie et l'ascendant
élisaire. Dès lors Narsès nourrit en secret des
jets de grandeur et de gloire qui n'attendaient
pour éclater qu'une occasion favorable;
ne se présenta que douze ans plus tard. A
e époque les services de Bélisaire ayant paru
utiles en Orient, l'empereur sentit le besoin
un général capable d'achever la conquête de
lie, que le premier des généraux romains
it laissée imparfaite. Loin de demander ni de
iciter le commandement, Narsès prit le

Après avoir conquis l'Afrique sur les Vandales, Bélisaire entreprenait alors (538) d'expulser les Goths de l'Italie et de faire rentrer ce berceau de la puissance romaine sous la domination de l'Empire. L'entreprise était difficile. Justinien charge Narsès d'amener à son général en chef un renfort de deux mille auxiliaires Hérules ou Lombards, et cinq mille hommes des plus braves troupes d'Orient. Narsès débarque dans le Picentin, et vient opérer sa jonction avec Bélisaire à Firenum, place maritime de l'Italie. Mais, arrivé au camp, il se trouve comme à l'étroit dans un rang subalterne, et veut être plutôt le collègue que le subordonné de son général; il affecte même l'égalité de rang, et se montre plus disposé à commander qu'à obéir.

La conduite de Narsès fit soupçonner qu'il était secrètement autorisé à croiser les vues de Bélisaire. Quand ce général proposa dans le conseil d'envoyer une partie de l'armée au secours de Milan, et avec le reste d'attaquer la place d'Urbain, Narsès combattit ouvertement cette proposition. C'était, à son avis, mal employer les forces romaines que de les destiner à préserver une ville et à conquérir l'autre. Bélisaire sentit les conséquences de cette opposition. Il objecta que rompre le concert, si nécessaire au succès d'une expédition importante, c'était se priver de la victoire, et que diviser les forces romaines c'était les anéantir; puis, croyant réduire Narsès au silence, il produisit une lettre de l'empereur qu'il avait jusqu'alors tenue secrète, et qui déférait à lui seul le commandement en chef. Mais, tout en subordonnant Narsès à Bélisaire, Justinien ajoutait: « Autant que cela pourra être « avantageux au service de l'état. » Narsès prit de ces dernières paroles un prétexte pour éluder les ordres de l'empereur, et d'après ce droit in-

certain il se montra constamment d'un avis opposé à celui de Bélisaire. Il ne consentit même qu'avec répugnance au siége d'Urbain, et, méditant dès lors une séparation, il sonda les dispositions de ses partisans et des soldats du corps qui était sous ses ordres. Les Hérules, auxiliaires redoutables, lui étaient dévoués. Sûr d'entraîner sous ses drapeaux dix mille Romains ou soldats confédérés, Narsès abandonna son collègue pendant la nuit, et se mit en marche pour aller faire la conquête de la province où les Goths avaient établi le centre de leur monarchie. Son premier exploit fut la prise d'Imola; il prit aussi une partie de l'Emilie.

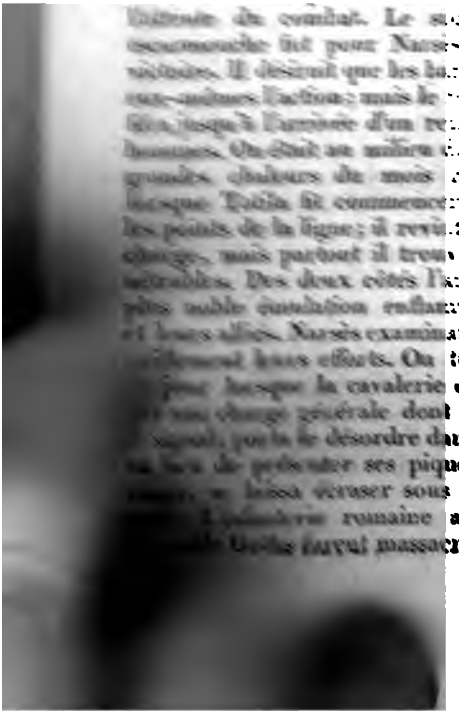
Cependant il était à craindre que la mésintelligence qui venait d'éclater entre le général en chef et le favori de Justinien n'entraînât la ruine des affaires de l'Empire en Italie; mais Bélisaire, autant par sa fermeté que par sa constance, triompha de cette rivalité. Narsès fut rappelé aux fonctions domestiques du palais, sans que rien pourtant pût affaiblir son crédit auprès de l'empereur. En favori prudent et réservé, il continua de jouir de la confiance intime et de la conversation familière de son souverain; les courtisans lui surent gré même d'avoir osé lutter contre le génie et l'ascendant de Bélisaire. Dès lors Narsès nourrit en secret des projets de grandeur et de gloire qui n'attendaient plus pour éclater qu'une occasion favorable; elle ne se présenta que douze ans plus tard. A cette époque les services de Bélisaire ayant paru plus utiles en Orient, l'empereur sentit le besoin d'un général capable d'achever la conquête de l'Italie, que le premier des généraux romains avait laissée imparfaite. Loin de demander ni de solliciter le commandement, Narsès prit le

trompa tous les calculs des Goths en faisant avancer son armée avec précaution le long de la côte maritime, tandis que sa flotte, pendant la marche, jetait successivement des ponts de bateaux aux embouchures des fleuves qui tombent dans l'Adriatique au nord de Ravennes. L'armée entière gagna cette ville sans essuyer aucune perte. En passant près des lagunes de Venise, Narsès s'arrêta devant l'île de Rialto; là, après avoir adressé à Dieu des prières solennelles, il fit vœu de bâtir deux églises s'il obtenait la victoire. Il resta neuf jours à Ravennes pour y rassembler les débris de l'armée qu'avait commandée Bélisaire; puis il marcha vers Rimini, résolu de répondre sans délai aux insultantes provocations de l'ennemi. Mais il fallait passer le fleuve, dont tous les ponts avaient été rompus par les Goths, qui défendaient l'autre rive avec de nombreux détachemens de cavalerie.

Narsès, à la tête des siens, donne le signal et force le passage malgré tous les efforts d'Udrislas, qui commandait dans Rimini. Ce capitaine goth, dans une charge, tombe sous les coups d'un soldat romain, qui lui coupe aussitôt la tête et la porte à Narsès : « Vous voyez, dit ce général à ses « soldats, vous voyez que la Providence a notre « insu conduit nos bras et dirige nos coups. » Il fait passer aussitôt le fleuve à toute l'armée impériale, et, sans entrer dans Rimini, continue sa marche vers Rome, évite la voie Flaminienne et la forteresse de Patra, ne voulant pas s'amuser à prendre des places, car tel était son principe favori, qu'une bataille gagnée fait tomber les remparts et dispense de plusieurs siéges. D'autres motifs portaient encore Narsès à accélérer le moment d'une bataille décisive. L'armée qu'il commandait était le dernier effort de l'Empire, et les frais de chaque jour augmen-

taient l'embarras des finances ; d'ailleurs ses troupes, ramas de différentes nations, semblaient impatientes du frein de la discipline, et pouvaient tourner leurs armes les unes contre les autres. Au contraire, le roi des Goths aurait trouvé son intérêt à traîner la guerre en longueur ; mais ce prince avait à craindre l'esprit de révolte de ses sujets et les embûches de la trahison ; il résolut en conséquence de commettre son royaume au hasard d'une seule journée. Tandis que Narsès continuait par Lano sa marche savante, qu'il traversait en ligne droite les collines d'Urbain et reprenait la voie Flaminienne près du lieu où est maintenant Aqualogne, Totila, informé de son approche, rappelait Téia et rassemblait ses troupes aux environs de Rome pour marcher au-devant de l'ennemi.

Les deux armées furent bientôt à la distance de deux cents stades l'une de l'autre, près de Tigina, aujourd'hui Pagina, vers le Metauro, entre Urbain et Ferrombrone. Dans un message hautain Narsès offrit aux Goths, non la paix, mais un pardon ; leur roi répondit qu'il était décidé à vaincre ou à mourir. « Quel jour fixez-« vous pour le combat ? lui dit le député de « Narsès. — Le huitième jour, répondit Totila. » Mais dès le lendemain au point du jour il essaya de surprendre son adversaire, qui, soupçonnant un piége, s'était préparé à la bataille. Au centre Narsès avait placé les Hérules ou Lombards, et à chacune de ses ailes huit mille Romains ; sa gauche était couverte par quinze cents cavaliers d'élite. Du poste qu'il avait choisi, à la tête de l'aile droite, il parcourut les rangs à cheval, exprimant dans ses paroles et dans son maintien la certitude de la victoire, et excitant ses soldats à punir les crimes et l'audace insensée d'une bande de brigands ; il leur



de Lagina, aujourd'hui Lentagio, et leur roi Totila, percé d'un coup de lance, alla expirer dans un village voisin. Les vainqueurs retrouvèrent son corps, et les députés que Narsès envoya immédiatement à Constantinople pour annoncer son triomphe offrirent à Justinien la cuirasse du roi des Goths teinte de sang, avec sa couronne enrichie de pierreries. Assis au milieu du Sénat, Justinien vit déposer à ses pieds les dépouilles d'un prince digne d'un meilleur sort.

Narsès, aussi grand après la victoire que pendant la bataille, et nullement ébloui d'un succès si éclatant, en rapporta toute la gloire à Dieu, et partout sur son passage fit retentir les églises d'actions de grâces et de louanges. Il combla les Lombards d'éloges et de récompenses, mais, résolu en même temps de se débarrasser de ces auxiliaires féroces et dissolus, il les fit escorter d'une manière honorable jusqu'aux frontières de la Pannonie.

Instruit que Téia, guerrier actif et intrépide, venait de succéder à Totila, et qu'il rassemblait à Pavie les Goths échappés à la défaite, Narsès envoya ses lieutenans vers les bords du Pô, afin de couper le passage aux fuyards qui accouraient pour joindre leur nouveau souverain. Prenant ensuite le chemin de Rome avec le reste de sa redoutable armée, Narsès mit en passant garnison dans Spolette, dont il fit relever les murailles. Il prit Narcis et Pérouse par composition, et il investit Rome au moment même où ses généraux traversaient la Toscane en vainqueurs. Il marqua autour de la vaste enceinte de Rome les divers postes que lui où ses lieutenans devaient attaquer par des attaques simulées ou réelles. En même temps il observait en silence le côté mal gardé ou d'un accès facile par où il comptait pénétrer.

Ni les fortifications du môle d'Adrien ni celles du port ne purent arrêter long-temps le vainqueur des Goths ; il prit possession de Rome, et Justinien reçut encore une fois les clefs de cette ancienne capitale de l'Empire, cinq fois prise et reprise sous son règne.

Depuis bien des siècles on n'avait vu de guerre en Italie conduite avec plus d'harmonie et d'ensemble, ni de général respecté et obéi plus universellement que Narsès. Personne n'osait le contredire ni lui résister; tous ses lieutenans le secondaient à l'envi, preuve certaine qu'il connaissait l'art de se concilier l'amour et la vénération des subalternes. Quelques esprits malins et satiriques essayèrent de lui appliquer les épigrammes de Clodien contre Eutrope ; mais il furent bientôt forcés de changer de langage, e de célébrer aussi la sagesse, la dextérité et l'extrême bravoure de l'eunuque guerrier. Les ennemis mêmes, qui, à l'ouverture de la campagn s'étaient moqués de sa personne et l'avaient re présenté comme une espèce de monstre aus ridicule que rare, reconnurent, après avoi éprouvé la force de son bras, que cet eunuque d palais de Constantinople avait l'âme d'un héros.

C'était à Cumes, château de la Campanie, fo tifié par Totila et confié à la garde de son frè Aligern, que les Goths avaient renfermé la pl grande partie de leurs richesses. Narsès envo aussitôt une division de son armée pour fo mer le siége de cette forteresse. Pour lu que de plus grands soins occupent, il pas le reste de l'année à Rome, où les diver révolutions d'une si longue guerre avaient co rompu la police et les mœurs; il déploie bien dans le gouvernement de cette capitale et d provinces conquises les talens d'un administr teur éclairé, et la vigilance d'un capitaine pr

voyant ; toutes les branches du service public il les organise, il les surveille avec un soin admirable.

Cependant le nouveau roi des Goths, alarmé du siége de Cumes, gagne par des marches rapides et secrètes les côtes de la mer Adriatique, et vient en Campanie par le Picenum et le pays des Samnites. Narsès, informé de sa marche, rappelle ses lieutenans, rassemble toutes ses forces, et va camper au pied du Vésuve. Le Sarnus ou Drano, qui de Nocera vient tomber dans la mer de Naples, séparait les deux armées. Soixante jours se passèrent en combats partiels livrés sans résultats. Enfin le roi des Goths, abandonné par sa flotte, prêt à manquer de vivre, et voyant Narsès maître de la mer, descendit de la colline avec la noble résolution de vaincre ou de mourir les armes à la main. Il fond à l'improviste sur l'armée romaine; le combat est d'abord tumultueux, puis les deux armées se séparent comme de concert, et, reculant quelques pas pour se ranger en bataille, elles se chargent ensuite avec une fureur égale. Le roi des Goths fait inutilement des prodiges de valeur ; les dispositions de Narsès étaient infaillibles. Téia, percé de dards et de javelots dans le plus fort de la mêlée, mourut avec honneur et non avec gloire. Malgré la perte de la bataille son armée fidèle, espérant venger son trépas, recommença le combat le lendemain. Une nouvelle défaite accabla les Goths et les força de souscrire à la capitulation honorable que Narsès leur fit proposer, et par laquelle il leur permettait de résider en Italie comme sujets ou soldats de Justinien, ou de se retirer dans un pays indépendant. Tels furent les résultats de la bataille du Vésuve : ils auraient assuré la possession de l'Italie à Narsès ; mais quelques villes résistaient encore,

et des ennemis plus dangereux que les Goths étaient à la veille de venir lui disputer sa conquête.

Au lieu de s'arrêter à goûter les douceurs d'une victoire achetée par de si pénibles efforts, Narsès marcha droit à Cumes pour faire sa jonction avec les troupes qui en avaient commencé le siége. Cumes, située sur un rocher escarpé, était alors la plus forte place de l'Italie; elle renfermait ce que les Goths possédaient de plus précieux, les restes de leur armée et de leurs richesses. Narsès ordonna plusieurs attaques; mais elles furent infructueuses; il fit pratiquer alors une mine dans l'antre large et profond creusé par les mains de la nature, et où la sibylle avait autrefois rendu ses oracles. Lorsque le pan de la muraille qui portait sur toute la caverne ne fut plus soutenu que par des étais, les mineurs y mirent le feu et se sauvèrent à la hâte. A peine furent-ils à l'abri, que les murs, les tours et une partie de la ville s'écroulèrent à la fois avec un fracas horrible, et couvrirent de leurs débris toute la pente de la colline. Les Grecs s'attendaient à pénétrer dans la ville sans aucun obstacle; mais outre les foudrières, les précipices, les escarpemens, tant de ruines amoncelées formaient un rempart aussi difficile à franchir que la muraille même. Cependant Narsès, profitant de l'effroi des assiégés, fit donner l'assaut de l'autre côté de la place: ses troupes y trouvèrent des obstacles invincibles. Rebuté de tant d'efforts inutiles, Narsès ordonna la retraite; il jugea lui-même que la place ne serait jamais emportée de vive force, et, apprenant d'ailleurs qu'un essaim de Francs venait de descendre par les alpes Blutiennes dans les plaines de l'Italie supérieure, le vainqueur des Goths résolut de laisser une partie de ses troupes pour tenir Cumes blo-

quée, et avec le reste de se transporter en Toscane, pour ne pas abandonner cette belle province aux ravages des barbares. Les forces qu'il laissa devant Cumes enfermèrent la place d'une circonvallation, et gardèrent avec soin toutes les avenues. Narsès marcha à grands pas vers la Toscane; Pise, Florence et les places maritimes lui ouvrirent leurs portes; mais Lucques, déjà au pouvoir des Francs, osa soutenir un siége. Ainsi le vainqueur des Goths allait avoir encore à disputer l'Italie à un nouveau déluge de guerriers de la Germanie.

Après la mort de Totila et de Téia les Goths, voyant leurs affaires désespérées, avaient eu recours à Théobalde, l'un des successeurs de Clovis, dont les états étaient plus à la proximité de l'Italie. La conduite de ce prince fut insidieuse; il n'accorda pas aux Goths des secours directs; mais, de leur propre autorité, Lotharès et Bucelin, deux frères allemands de nation, et chefs principaux des troupes de Théobalde, amenèrent une armée puissante en Italie sous prétexte de marcher au secours des Goths. Ils n'avaient en vue de servir ni les Goths ni les habitans de l'Italie; leur unique dessein était de s'emparer de cette contrée, de laisser les deux partis s'affaiblir et se consumer, afin que, l'un étant abattu, ils pussent accabler l'autre par leur propre poids, sans avoir besoin de se fortifier du titre d'alliés des Romains ou des Goths.

Lotharès et Bucelin venaient d'envahir tout le pays qui est situé entre les Alpes et la mer de Toscane. Dès lors l'Italie entière se trouva divisée entre les Goths, les Grecs et les Francs, trois nations dont chacune avait son territoire, ses provinces et ses places fortes. Mais les Goths, depuis la défaite de Téia, se trouvaient hors d'état de se relever eux-mêmes, et sans la for-

et des ennemis plus dangereux que les Goths étaient à la veille de venir lui disputer sa conquête.

Au lieu de s'arrêter à goûter les douceurs d'une victoire achetée par de si pénibles efforts, Narsès marcha droit à Cumes pour faire sa jonction avec les troupes qui en avaient commencé le siége. Cumes, située sur un rocher escarpé, était alors la plus forte place de l'Italie; elle renfermait ce que les Goths possédaient de plus précieux, les restes de leur armée et de leurs richesses. Narsès ordonna plusieurs attaques; mais elles furent infructueuses; il fit pratiquer alors une mine dans l'antre large et profond creusé par les mains de la nature, et où la sibylle avait autrefois rendu ses oracles. Lorsque le pan de la muraille qui portait sur toute la caverne ne fut plus soutenu que par des étais, les mineurs y mirent le feu et se sauvèrent à la hâte. A peine furent-ils à l'abri, que les murs, les tours et une partie de la ville s'écroulèrent à la fois avec un fracas horrible, et couvrirent de leurs débris toute la pente de la colline. Les Grecs s'attendaient à pénétrer dans la ville sans aucun obstacle; mais outre les foudrières, les précipices, les escarpemens, tant de ruines amoncelées formaient un rempart aussi difficile à franchir que la muraille même. Cependant Narsès, profitant de l'effroi des assiégés, fit donner l'assaut de l'autre côté de la place: ses troupes y trouvèrent des obstacles invincibles. Rebuté de tant d'efforts inutiles, Narsès ordonna la retraite; il jugea lui-même que la place ne serait jamais emportée de vive force, et, apprenant d'ailleurs qu'un essaim de Francs venait de descendre par les alpes Blutiennes dans les plaines de l'Italie supérieure, le vainqueur des Goths résolut de laisser une partie de ses troupes pour tenir Cumes blo-

quée, et avec le reste de se transporter en Toscane, pour ne pas abandonner cette belle province aux ravages des barbares. Les forces qu'il laissa devant Cumes enfermèrent la place d'une circonvallation, et gardèrent avec soin toutes les avenues. Narsès marcha à grands pas vers la Toscane; Pise, Florence et les places maritimes lui ouvrirent leurs portes; mais Lucques, déjà au pouvoir des Francs, osa soutenir un siége. Ainsi le vainqueur des Goths allait avoir encore à disputer l'Italie à un nouveau déluge de guerriers de la Germanie.

Après la mort de Totila et de Téia les Goths, voyant leurs affaires désespérées, avaient eu recours à Théobalde, l'un des successeurs de Clovis, dont les états étaient plus à la proximité de l'Italie. La conduite de ce prince fut insidieuse; il n'accorda pas aux Goths des secours directs; mais, de leur propre autorité, Lotharès et Bucelin, deux frères allemands de nation, et chefs principaux des troupes de Théobalde, amenèrent une armée puissante en Italie sous prétexte de marcher au secours des Goths. Ils n'avaient en vue de servir ni les Goths ni les habitans de l'Italie; leur unique dessein était de s'emparer de cette contrée, de laisser les deux partis s'affaiblir et se consumer, afin que, l'un étant abattu, ils pussent accabler l'autre par leur propre poids, sans avoir besoin de se fortifier du titre d'alliés des Romains ou des Goths.

Lotharès et Bucelin venaient d'envahir tout le pays qui est situé entre les Alpes et la mer de Toscane. Dès lors l'Italie entière se trouva divisée entre les Goths, les Grecs et les Francs, trois nations dont chacune avait son territoire, ses provinces et ses places fortes. Mais les Goths, depuis la défaite de Téia, se trouvaient hors d'état de se relever eux-mêmes, et sans la for-

Francs, et toutes deux pressées vivemen
Narsès. Lucques soutint un siége long et vi
reux. La place avait été bloquée avant l'ar
de Narsès, et les assiégés étaient convenus
rendre s'ils n'étaient pas secourus dans l'e
de trente jours; ils avaient même livré des ôt
dans l'espoir de voir bientôt paraître l'a
entière des Francs. Le terme expire sans qu'a
secours ait paru; mais la garnison et les hal
refusent de se soumettre. Irrité de cette infid
Narsès fait toutes les dispositions pour un
taque sérieuse; ses officiers lui conseillent
de se venger sur les ôtages. C'est ici qu'écl
modération et la sagesse de Narsès; trop hu
pour faire tomber sa colère sur des innoce
se contente de faire craindre ce qu'il aura
exécuter selon les droits de la guerre : il ord
d'amener à la vue des remparts de Lucqu
à la tête de son armée, les ôtages charg
chaînes, les mains attachées derrière le do
suivis de soldats la hache levée. Un si triste
tacle attire sur les murs de la ville tous les
tans, qui pouss des cris lamentables, c
ôtages appart ient aux p illustres fam

précipiter du haut des murailles pour mourir avec leurs enfans, avec leurs époux infortunés. Alors Narsès, faisant signe de la main, « Vous « méritez, crie-t-il aux assiégés, vous méritez « de perdre ceux qui vous sont si chers; mais il « serait indigne à moi de les faire périr; je vous les « rends. » Et aussitôt, donnant l'ordre à ses soldats de tirer leur épée, « Voilà, dit-il, sur quoi j'ap- « puie mes succès, bien plus que sur vos sermens « et sur vos ôtages. » En même temps il les fait mettre en liberté, et les renvoie dans la ville au milieu des transports de la joie publique. Ceux-ci ne cessèrent d'exalter l'humanité et la générosité de Narsès, de proclamer ses louanges, et de disposer ainsi les habitans à la soumission; ils firent sur les cœurs les plus obtinés une impression plus vive et plus favorable qu'on n'aurait pu l'attendre des efforts de toute l'armée.

Narsès faisait encore le siége de Lucques lorsque Fulcaris, l'un de ses meilleurs lieutenans, s'étant avancé sous les murs de Parme sans aucune précaution et au mépris de ses instructions, fut entièrement défait par un corps nombreux de Francs commandé par Bucelin. Fulcaris paya de sa vie son imprudence. Accablé sous le nombre, il aurait encore pu se soustraire par la fuite à une mort presque certaine; ses gardes l'y exhortaient: « Et de quel front, leur dit-il, me présenterai-je à Narsès! » Poussant son cheval dans la mêlée, il tomba presque aussitôt, la tête fendue d'un coup de hache. Cette défaite n'accrut pas seulement la fierté des Francs; elle leur procura encore de nouvelles forces: les Goths, dispersés dans l'Emilie et dans la Ligurie, accoururent de toutes parts pour se joindre aux vainqueurs. Les fuyards portèrent l'épouvante dans le camp impérial, et les généraux croyaient déjà voir cette nuée d'ennemis fondre sur leur tête. Narsès

au service de Justinien. Pendant son séjour à Rimini un parti de deux mille barbares de l'armée de Bucelin vint porter le désordre jusqu'aux portes de la ville. Narsès, témoin de leurs dévastations, monte aussitôt à cheval, se fait suivre par trois cents de ses gardes, et trouve l'ennemi rangé en bataille et à couvert par une épaisse forêt. Il parvient à les attirer dans la plaine en donnant l'ordre à sa garde de simuler une retraite sans confondre les rangs. Aussitôt les cavaliers tournent bride, Narsès à leur tête, et les barbares, les croyant en déroute, s'élancent hors de la forêt et se mettent sans ordre à la poursuite des Grecs ; ils se flattent déjà que cette rencontre va terminer la guerre par la prise de Narsès. A peine sont-ils éloignés de la forêt, que les gardes font volte-face et chargent en bon ordre les barbares, dont la cavalerie prend aussitôt la fuite. L'infanterie, effrayée et surprise, se laisse massacrer sans résistance. Les Francs perdirent neuf cents hommes, et leurs fuyards, couverts de honte et de blessures, rejoignirent le gros de leur armée, et y portèrent le découragement. De retour à Ravennes, Narsès apporta tous ses soins et toute sa prévoyance à s'assurer les fruits de ses victoires, et il alla ensuite terminer l'hiver à Rome. Ses soldats ne le passèrent point dans l'oisiveté ; chaque jour, d'après les instructions et l'exemple de Narsès, ils faisaient l'exercice à pied et à cheval, s'accoutumant à obéir au son de la trompette et à exécuter les pas et les évolutions de la danse pyrrhique. A l'ouverture de la campagne Narsès rassembla ses troupes aux environs de Rome, où elles formèrent une armée de dix-huit mille combattans. Les barbares, sous la conduite de Bucelin, après avoir pénétré, le long du golfe Adriatique, jusqu'au détroit de Sicile, et tout ravagé sur leur passage, s'avancèrent lentement

vers Capoue, au nombre de trente mille hommes. Le chef des Francs, décidé à combattre Narsès, s'établit sur le pont de Casilirum, et couvrit sa droite par le Vulturne. Les bannières de Narsès s'approchèrent bientôt, et ce général, quoique inférieur en nombre, vint camper de l'autre côté de la rivière. Les deux armées, en présence, se rangeaient chaque jour en bataille sans en venir aux mains; l'espérance, la crainte, et toutes les passions qui s'élèvent et se combattent tour à tour à la vue d'un grand péril, agitaient également les deux partis. Toute l'Italie attendait avec anxiété l'issue de la bataille qui devait décider de son sort. Ce fut dans les opérations tranquilles qui précédèrent ce grand événement que les talens de Narsès se montrèrent avec le plus d'éclat; ses habiles manœuvres interceptèrent les convois et les vivres des ennemis, les privèrent de l'avantage que devaient leur donner le pont et la rivière, et le laissèrent maître du choix du terrain et du moment de l'action. Le jour de la bataille, lorsque les rangs étaient déjà formés, il apprend qu'un des principaux chefs des Hérules vient de tuer un de ses domestiques pour une faute légère. Narsès s'arrête aussitôt, et ordonne qu'on amène devant lui le meurtrier: « Ce serait attirer la colère de Dieu « sur nos têtes, dit-il, que de combattre sans avoir « puni un tel crime. » Et aussitôt il fait exécuter le coupable devant toute l'armée. Une si prompte justice révolte les Hérules, qui, pleins de dépit, jettent leurs armes et refusent de marcher au combat. Narsès, sans chercher à les appaiser, s'écrie au milieu du bruit des trompettes: « Qui « veut vaincre me suive. Si les Hérules ne se « hâtent de gagner leur poste, ils perdront les « honneurs de la victoire. » En même temps il marche à l'ennemi. Les Hérules méritèrent bien-

tôt par leur valeur que Narsès oublia leur désobéissance. Les Francs s'avançaient de leur côté sous la forme d'un triangle. Leur première attaque fut terrible ; ils percèrent à coups de hache le faible centre de Narsès, qui les reçut en souriant dans le piége fatal, ordonnant à sa cavalerie de les tourner et de les investir. Buccelin et la plus grande partie de son armée périrent sur le champ de bataille ou dans les eaux du Vulturne. Ce fut une seconde journée de Cannes, presque sur le même terrain ; mais la gloire de Narsès fut plus solide et plus durable que celle d'Annibal. Ses soldats, après avoir enterré leurs morts, recueilli les dépouilles et les armes des ennemis, pillé leur camp et détruit leurs retranchemens, reprirent la route de Rome chargés de butin, chantant des hymnes de victoire, et conduisant au milieu d'eux leur général comme en triomphe. A son entrée dans Rome Narsès étala les armes et les trésors des Goths, des Francs et des Germains ; ses soldats, couverts de guirlandes et de couronnes, célébrèrent la gloire du vainqueur. Rome vit pour la dernière fois une marche triomphale. C'était à Narsès que les vainqueurs rapportaient toute leur gloire ; ils l'admiraient comme un génie créateur qui gouvernait à son gré le destin des batailles, et qui savait faire naître la victoire du sein même du désordre.

Le peuple, qui s'abandonne sans réserve à la joie comme à la tristesse, ne pouvait se rassasier de fêtes, de jeux et de spectacles : les soldats se livraient avec tout l'emportement militaire à ces divertissemens tumultueux. Mais ce ne fut point par une indulgence pusillanime et funeste que Narsès captiva l'affection de ses troupes ; elles abusèrent un moment, il est vrai, de leur prospérité et de leur gloire ; Rome retentit de la joie

bruyante de leurs danses et de leurs festins : Narsès, les rappelant bientôt à la sévérité de la discipline, leur adressa une harangue qui n'eut pas été indigne d'un censeur romain. Il leur reprocha ces désordres, qui souillaient leur réputation et compromettaient leur sûreté. Les soldats rougirent et rentrèrent sous l'obéissance. La discipline s'affermit, on répara les fortifications; on éleva des camps retranchés; un duc, revêtu du commandement militaire, fut établi dans chacune des villes principales, et le coup d'œil de Narsès embrassa tout ce vaste pays, qui s'étend de la Calabre jusqu'aux pieds des Alpes.

Après avoir été soumise pendant soixante ans aux Goths, l'Italie fut réduite en province de l'Empire, et Narsès la gouverna quinze années avec autant de fermeté que de talent. Les Francs et les Germains, qui l'avaient désolée, étaient vaincus et détruits en partie par l'épée de Narsès. Leurs débris, errans et consumés par les maladies, en punition, dit Agathias, de la sacrilége rapacité avec laquelle ils avaient dépouillé les églises sur leur passage, furent forcés d'abandonner sans combat cette belle contrée. Il ne restait plus qu'un parti de sept mille Goths, qui s'était d'abord réuni aux Francs, mais qui, se voyant à la merci du vainqueur, et craignant de le trouver inexorable, se jeta dans la ville de Compsa, aujourd'hui Couza, dans la principauté ultérieure, sous la conduite de Ragnaris, Hun de nation, guerrier aussi rusé qu'intrépide. Ragnaris avait formé le dessein de rassembler tous les Goths répandus en Italie pour renouveler la guerre. Narsès, voulant étouffer l'incendie qui menaçait de renaître, marcha en personne contre Ragnaris, et ordonna tous les préparatifs d'un siége vigoureux et opiniâtre. L'audacieux Ragnaris sentit alors qu'il lui serait impossible de se

soutenir long-temps par la force contre la puissance et la réputation de Narsès; il résolut d'user de perfidie et de tenter une trahison dont le succès, en replongeant l'Italie dans la confusion et le trouble, favoriserait ses desseins ambitieux. Plein de son noir projet, il demande à conférer avec Narsès. L'entrevue est accordée. Les deux généraux s'avancent en plein champ, suivis d'un nombre égal de cavaliers. Arrivés à la vue l'un de l'autre, ils se détachent seuls et s'éloignent de quelques pas de leur escorte pour conférer ensemble. Narsès, choqué bientôt de la hauteur avec laquelle le barbare parlait de capitulation, de traité, de concession, le congédie sans lui rien accorder. On se sépare. Ragnaris reprend la route de Couza, et, arrivé à la portée du trait, il bande son arc, se retourne tout à coup à la manière des Scythes et des Parthes, dont il descendait, décoche sa flèche à Narsès, et le manque.

Enflammés par cette noirceur et par le péril de leur général, les gardes lancent tous ensemble leurs traits sur ce misérable, qui tomba percé de coups. Sa mort désarma le parti, qui n'était appuyé que sur sa témérité et sur son courage. Les sept mille Goths renfermés dans Couza se hâtèrent de traiter avec Narsès, qui leur accorda la vie, mais qui, pour étouffer cette semence de révolte, les fit transporter à Constantinople, persuadé que tant de barbares, dont la guerre était l'élément, ne pourraient jamais former des sujets soumis dans un État possédé si long-temps par leur nation.

Après avoir détruit la puissance des Goths, renversé les espérances des Francs, et terminé heureusement une guerre sanglante qui durait depuis près de vingt années, Narsès s'occupa essentiellement à remédier aux désordres, à rétablir la tranquillité, à relever les ruines dont l'Italie était couverte.

Les murailles des villes et les monumens publics de première utilité furent réparés par son ordre. Deux magnifiques inscriptions, qu'on lit encore sur le pont Salario, à une lieue de Rome, nous apprennent que Narsès rétablit ce pont, détruit par Totila.

Il corrigea les abus sur le cours des monnaies, régla les impôts, et défendit aux gens de guerre de se mêler des jugemens civils. Il fit aussi r'ouvrir à Rome les écoles publiques de philosophie, de médecine, de jurisprudence, de belles-lettres, et il rétablit les honoraires des professeurs. Ce fut à sa prière et à celle du pape que Justinien régla d'une manière fixe, par une pragmatique sanction, le gouvernement civil de l'Italie. Cet édit, daté du 15 août 554, et en vertu duquel les lois de Justinien servirent de boussole à l'administration et aux tribunaux, fut adressé à Narsès, qui s'efforça de seconder les vues de l'empereur en restaurant les villes et en rétablissant toutes les bases de la civilisation et de la morale publique.

Quoiqu'il apportât tous ses soins et toute sa sollicitude à rendre à la ville de Rome son ancien lustre, il fixa toutefois le siége du gouvernement à Ravennes, à cause de sa situation géographique. De là en effet il surveillait plus avantageusement les desseins et les mouvemens des barbares voisins de l'Italie.

Après plusieurs années d'une administration sage et tranquille la guerre se ralluma : elle aurait eu des suites funestes si Narsès n'eût pas maintenu sa conquête par la même valeur et par la même activité qui l'avaient rendu maître en si peu de temps de l'Italie entière.

Ce fut en 563 qu'un seigneur, nommé le comte Widin, très-accrédité parmi les Goths, ayant fait révolter les villes de Vérone et de Brescia, rassembla tout ce qui restait de soldats de sa nation,

teresse de Cumes, où ils s'étaient réfugiés avec leurs meilleures troupes et leurs trésors, ils auraient été détruits en peu de temps ; le reste de la nation, dispersé en Italie, se rangeait soit du côté des Francs, soit du côté des Grecs.

Plus nombreux que les Grecs, les Francs semblaient en état de tenter des opérations plus décisives. Toutefois le sort de la guerre paraissait dépendre de la résistance de Cumes et de Lucques, l'une défendue par les Goths, l'autre par les Francs, et toutes deux pressées vivement par Narsès. Lucques soutint un siége long et vigoureux. La place avait été bloquée avant l'arrivée de Narsès, et les assiégés étaient convenus de se rendre s'ils n'étaient pas secourus dans l'espace de trente jours ; ils avaient même livré des ôtages, dans l'espoir de voir bientôt paraître l'armée entière des Francs. Le terme expire sans qu'aucun secours ait paru ; mais la garnison et les habitans refusent de se soumettre. Irrité de cette infidélité, Narsès fait toutes les dispositions pour une attaque sérieuse ; ses officiers lui conseillent même de se venger sur les ôtages. C'est ici qu'éclate la modération et la sagesse de Narsès ; trop humain pour faire tomber sa colère sur des innocens, il se contente de faire craindre ce qu'il aurait pu exécuter selon les droits de la guerre : il ordonne d'amener à la vue des remparts de Lucques, et à la tête de son armée, les ôtages chargés de chaînes, les mains attachées derrière le dos, et suivis de soldats la hache levée. Un si triste spectacle attire sur les murs de la ville tous les habitans, qui poussent des cris lamentables, car les ôtages appartenaient aux plus illustres familles ; leurs mères, leurs femmes courent sur les remparts et sur le haut des tours, donnant toutes les marques du plus violent désespoir ; elles chargent le cruel Narsès de malédictions ; elles veulent se

précipiter du haut des murailles pour mourir avec leurs enfans, avec leurs époux infortunés. Alors Narsès, faisant signe de la main, « Vous « méritez, crie-t-il aux assiégés, vous méritez « de perdre ceux qui vous sont si chers; mais il « serait indigne à moi de les faire périr; je vous les « rends. » Et aussitôt, donnant l'ordre à ses soldats de tirer leur épée, « Voilà, dit-il, sur quoi j'ap- « puie mes succès, bien plus que sur vos sermens « et sur vos ôtages. » En même temps il les fait mettre en liberté, et les renvoie dans la ville au milieu des transports de la joie publique. Ceux-ci ne cessèrent d'exalter l'humanité et la générosité de Narsès, de proclamer ses louanges, et de disposer ainsi les habitans à la soumission; ils firent sur les cœurs les plus obtinés une impression plus vive et plus favorable qu'on n'aurait pu l'attendre des efforts de toute l'armée.

Narsès faisait encore le siége de Lucques lorsque Fulcaris, l'un de ses meilleurs lieutenans, s'étant avancé sous les murs de Parme sans aucune précaution et au mépris de ses instructions, fut entièrement défait par un corps nombreux de Francs commandé par Buccelin. Fulcaris paya de sa vie son imprudence. Accablé sous le nombre, il aurait encore pu se soustraire par la fuite à une mort presque certaine; ses gardes l'y exhortaient: « Et de quel front, leur dit-il, me présenterai-je à Narsès! » Poussant son cheval dans la mêlée, il tomba presque aussitôt, la tête fendue d'un coup de hache. Cette défaite n'accrut pas seulement la fierté des Francs; elle leur procura encore de nouvelles forces: les Goths, dispersés dans l'Emilie et dans la Ligurie, accoururent de toutes parts pour se joindre aux vainqueurs. Les fuyards portèrent l'épouvante dans le camp impérial, et les généraux croyaient déjà voir cette nuée d'ennemis fondre sur leur tête. Narsès

reçut devant Lucques ces nouvelles alarmantes. Affligé de la perte de tant de braves et d'un guerrier tel que Fulcaris, mais supérieur à tous les événemens et toujours armé contre les revers, il rassura ses troupes et pressa plus vivement le siége.

Déjà on lançait dans la ville des traits enflammés; personne n'osait plus paraître sur les murailles, et les machines avaient fait brèche en plusieurs endroits. Les ôtages renvoyés par Narsès redoublèrent alors leurs instances pour engager leurs compatriotes à traiter avec un ennemi si généreux; enfin, malgré l'opposition de quelques officiers de l'armée de Buccelin qui s'étaient jetés dans la ville, le parti de la paix l'emporta. Après trois mois de siége les habitans de Lucques ouvrirent leurs portes à Narsès, qui, sans leur témoigner aucun ressentiment de leur infidélité passée, n'exigea d'eux aucune condition que de reconnaître la souveraineté de l'empereur. Telle fut la conduite de Narsès au siége et à la prise de Lucques. Il s'y couvrit de gloire; il y déploya tant d'humanité, de clémence, de valeur et de génie, que sa réputation en fut décidée. La supériorité qu'il acquit dès lors sur les Francs ne cessa plus d'augmenter jusqu'à l'entier recouvrement de l'Italie.

Narsès laissa garnison dans la ville conquise, et, comme on touchait à la fin de l'automne, il fit des dispositions pour mettre ses troupes en quartier d'hiver. Il sentait le désavantage qu'il y aurait à combattre dans cette rude saison des ennemis qui, nés dans un climat froid et humide, redoublaient de vigueur en hiver et s'affaiblissaient dans les chaleurs de l'été. Il sépara donc son armée, et après avoir établi des quartiers dans les places voisines de l'Apennin, avec ordre à ses divisions de se rassembler à Rome au com-

âtre et des périls d'une plus longue résis-
, en livrant à Narsès, lui, les dieux, les
gnes, la couronne, et toutes les richesses
Goths. Il représenta aux autres chefs de sa
n que la chute de la monarchie des Goths
talie étant inévitable, l'honneur exigeait
; remissent l'Italie dans les mains de ses
ns maîtres plutôt que de la laisser piller et
ster par des barbares. Après leur avoir com-
iqué et fait goûter son projet, il se rendit à
nnes. Arrivé en présence de Narsès, il lui
nta, sans autre préambule, les clefs de la
resse de Cumes, en lui déclarant qu'il la
ttait, ainsi que sa personne, à son entière
sition, et qu'il promettait de le servir dé-
ais avec autant de fidélité qu'il l'avait com-
i jusqu'alors avec valeur. Narsès reçut le
e goth avec une satisfaction mêlée de
ité, et lui assura le traitement le plus hono-
; puis il expédia l'ordre au corps d'armée
était devant Cumes de prendre possession de
lle, de mettre en sûreté les trésors des rois
s, et de prendre ensuite des quartiers d'hiver
dans la ville même, soit dans les places voi-

au service de Justinien. Pendant son séjour à Rimini un parti de deux mille barbares de l'armée de Buccelin vint porter le désordre jusqu'aux portes de la ville. Narsès, témoin de leurs dévastations, monte aussitôt à cheval, se fait suivre par trois cents de ses gardes, et trouve l'ennemi rangé en bataille et à couvert par une épaisse forêt. Il parvient à les attirer dans la plaine en donnant l'ordre à sa garde de simuler une retraite sans confondre les rangs. Aussitôt les cavaliers tournent bride, Narsès à leur tête, et les barbares, les croyant en déroute, s'élancent hors de la forêt et se mettent sans ordre à la poursuite des Grecs ; ils se flattent déjà que cette rencontre va terminer la guerre par la prise de Narsès. A peine sont-ils éloignés de la forêt, que les gardes font volte-face et chargent en bon ordre les barbares, dont la cavalerie prend aussitôt la fuite. L'infanterie, effrayée et surprise, se laisse massacrer sans résistance. Les Francs perdirent neuf cents hommes, et leurs fuyards, couverts de honte et de blessures, rejoignirent le gros de leur armée, et y portèrent le découragement. De retour à Ravennes, Narsès apporta tous ses soins et toute sa prévoyance à s'assurer les fruits de ses victoires, et il alla ensuite terminer l'hiver à Rome. Ses soldats ne le passèrent point dans l'oisiveté ; chaque jour, d'après les instructions et l'exemple de Narsès, ils faisaient l'exercice à pied et à cheval, s'accoutumant à obéir au son de la trompette et à exécuter les pas et les évolutions de la danse pyrrhique. A l'ouverture de la campagne Narsès rassembla ses troupes aux environs de Rome, où elles formèrent une armée de dix-huit mille combattans. Les barbares, sous la conduite de Buccelin, après avoir pénétré, le long du golfe Adriatique, jusqu'au détroit de Sicile, et tout ravagé sur leur passage, s'avancèrent lentement

vers Capoue, au nombre de trente mille hommes. Le chef des Francs, décidé à combattre Narsès, s'établit sur le pont de Casilirum, et couvrit sa droite par le Vulturne. Les bannières de Narsès s'approchèrent bientôt, et ce général, quoique inférieur en nombre, vint camper de l'autre côté de la rivière. Les deux armées, en présence, se rangeaient chaque jour en bataille sans en venir aux mains; l'espérance, la crainte, et toutes les passions qui s'élèvent et se combattent tour à tour à la vue d'un grand péril, agitaient également les deux partis. Toute l'Italie attendait avec anxiété l'issue de la bataille qui devait décider de son sort. Ce fut dans les opérations tranquilles qui précédèrent ce grand événement que les talens de Narsès se montrèrent avec le plus d'éclat; ses habiles manœuvres interceptèrent les convois et les vivres des ennemis, les privèrent de l'avantage que devaient leur donner le pont et la rivière, et le laissèrent maître du choix du terrain et du moment de l'action. Le jour de la bataille, lorsque les rangs étaient déjà formés, il apprend qu'un des principaux chefs des Hérules vient de tuer un de ses domestiques pour une faute légère. Narsès s'arrête aussitôt, et ordonne qu'on amène devant lui le meurtrier: « Ce serait attirer la colère de Dieu « sur nos têtes, dit-il, que de combattre sans avoir « puni un tel crime. » Et aussitôt il fait exécuter le coupable devant toute l'armée. Une si prompte justice révolte les Hérules, qui, pleins de dépit, jettent leurs armes et refusent de marcher au combat. Narsès, sans chercher à les appaiser, s'écrie au milieu du bruit des trompettes: « Qui « veut vaincre me suive. Si les Hérules ne se « hâtent de gagner leur poste, ils perdront les « honneurs de la victoire. » En même temps il marche à l'ennemi. Les Hérules méritèrent bien-

tôt par leur valeur que Narsès oubliât leur désobéissance. Les Francs s'avançaient de leur côté sous la forme d'un triangle. Leur première attaque fut terrible ; ils percèrent à coups de hache le faible centre de Narsès, qui les reçut en souriant dans le piége fatal, ordonnant à sa cavalerie de les tourner et de les investir. Bucelin et la plus grande partie de son armée périrent sur le champ de bataille ou dans les eaux du Vulturne. Ce fut une seconde journée de Cannes, presque sur le même terrain; mais la gloire de Narsès fut plus solide et plus durable que celle d'Annibal. Ses soldats, après avoir enterré leurs morts, recueilli les dépouilles et les armes des ennemis, pillé leur camp et détruit leurs retranchemens, reprirent la route de Rome chargés de butin, chantant des hymnes de victoire, et conduisant au milieu d'eux leur général comme en triomphe. A son entrée dans Rome Narsès étala les armes et les trésors des Goths, des Francs et des Germains; ses soldats, couverts de guirlandes et de couronnes, célébrèrent la gloire du vainqueur. Rome vit pour la dernière fois une marche triomphale. C'était à Narsès que les vainqueurs rapportaient toute leur gloire ; ils l'admiraient comme un génie créateur qui gouvernait à son gré le destin des batailles, et qui savait faire naître la victoire du sein même du désordre.

Le peuple, qui s'abandonne sans réserve à la joie comme à la tristesse, ne pouvait se rassasier de fêtes, de jeux et de spectacles : les soldats se livraient avec tout l'emportement militaire à ces divertissemens tumultueux. Mais ce ne fut point par une indulgence pusillanime et funeste que Narsès captiva l'affection de ses troupes ; elles abusèrent un moment, il est vrai, de leur prospérité et de leur gloire ; Rome retentit de la joie

bruyante de leurs danses et de leurs festins : Narsès, les rappelant bientôt à la sévérité de la discipline, leur adressa une harangue qui n'eut pas été indigne d'un censeur romain. Il leur reprocha ces désordres, qui souillaient leur réputation et compromettaient leur sûreté. Les soldats rougirent et rentrèrent sous l'obéissance. La discipline s'affermit, on répara les fortifications; on éleva des camps retranchés; un duc, revêtu du commandement militaire, fut établi dans chacune des villes principales, et le coup d'œil de Narsès embrassa tout ce vaste pays, qui s'étend de la Calabre jusqu'aux pieds des Alpes.

Après avoir été soumise pendant soixante ans aux Goths, l'Italie fut réduite en province de l'Empire, et Narsès la gouverna quinze années avec autant de fermeté que de talent. Les Francs et les Germains, qui l'avaient désolée, étaient vaincus et détruits en partie par l'épée de Narsès. Leurs débris, errans et consumés par les maladies, en punition, dit Agathias, de la sacrilége rapacité avec laquelle ils avaient dépouillé les églises sur leur passage, furent forcés d'abandonner sans combat cette belle contrée. Il ne restait plus qu'un parti de sept mille Goths, qui s'était d'abord réuni aux Francs, mais qui, se voyant à la merci du vainqueur, et craignant de le trouver inexorable, se jeta dans la ville de Compsa, aujourd'hui Couza, dans la principauté ultérieure, sous la conduite de Ragnaris, Hun de nation, guerrier aussi rusé qu'intrépide. Ragnaris avait formé le dessein de rassembler tous les Goths répandus en Italie pour renouveler la guerre. Narsès, voulant étouffer l'incendie qui menaçait de renaître, marcha en personne contre Ragnaris, et ordonna tous les préparatifs d'un siége vigoureux et opiniâtre. L'audacieux Ragnaris sentit alors qu'il lui serait impossible de se

au service de Justinien. Pendant son séjour à Rimini un parti de deux mille barbares de l'armée de Bucelin vint porter le désordre jusqu'aux portes de la ville. Narsès, témoin de leurs dévastations, monte aussitôt à cheval, se fait suivre par trois cents de ses gardes, et trouve l'ennemi rangé en bataille et à couvert par une épaisse forêt. Il parvient à les attirer dans la plaine en donnant l'ordre à sa garde de simuler une retraite sans confondre les rangs. Aussitôt les cavaliers tournent bride, Narsès à leur tête, et les barbares, les croyant en déroute, s'élancent hors de la forêt et se mettent sans ordre à la poursuite des Grecs; ils se flattent déjà que cette rencontre va terminer la guerre par la prise de Narsès. A peine sont-ils éloignés de la forêt, que les gardes font volte-face et chargent en bon ordre les barbares, dont la cavalerie prend aussitôt la fuite. L'infanterie, effrayée et surprise, se laisse massacrer sans résistance. Les Francs perdirent neuf cents hommes, et leurs fuyards, couverts de honte et de blessures, rejoignirent le gros de leur armée, et y portèrent le découragement. De retour à Ravennes, Narsès apporta tous ses soins et toute sa prévoyance à s'assurer les fruits de ses victoires, et il alla ensuite terminer l'hiver à Rome. Ses soldats ne le passèrent point dans l'oisiveté; chaque jour, d'après les instructions et l'exemple de Narsès, ils faisaient l'exercice à pied et à cheval, s'accoutumant à obéir au son de la trompette et à exécuter les pas et les évolutions de la danse pyrrhique. A l'ouverture de la campagne Narsès rassembla ses troupes aux environs de Rome, où elles formèrent une armée de dix-huit mille combattans. Les barbares, sous la conduite de Bucelin, après avoir pénétré, le long du golfe Adriatique, jusqu'au détroit de Sicile, et tout ravagé sur leur passage, s'avancèrent lentement

vers Capoue, au nombre de trente mille hommes. Le chef des Francs, décidé à combattre Narsès, s'établit sur le pont de Casilirum, et couvrit sa droite par le Vulturne. Les bannières de Narsès s'approchèrent bientôt, et ce général, quoique inférieur en nombre, vint camper de l'autre côté de la rivière. Les deux armées, en présence, se rangeaient chaque jour en bataille sans en venir aux mains; l'espérance, la crainte, et toutes les passions qui s'élèvent et se combattent tour à tour à la vue d'un grand péril, agitaient également les deux partis. Toute l'Italie attendait avec anxiété l'issue de la bataille qui devait décider de son sort. Ce fut dans les opérations tranquilles qui précédèrent ce grand événement que les talens de Narsès se montrèrent avec le plus d'éclat; ses habiles manœuvres interceptèrent les convois et les vivres des ennemis, les privèrent de l'avantage que devaient leur donner le pont et la rivière, et le laissèrent maître du choix du terrain et du moment de l'action. Le jour de la bataille, lorsque les rangs étaient déjà formés, il apprend qu'un des principaux chefs des Hérules vient de tuer un de ses domestiques pour une faute légère. Narsès s'arrête aussitôt, et ordonne qu'on amène devant lui le meurtrier: « Ce serait attirer la colère de Dieu « sur nos têtes, dit-il, que de combattre sans avoir « puni un tel crime. » Et aussitôt il fait exécuter le coupable devant toute l'armée. Une si prompte justice révolte les Hérules, qui, pleins de dépit, jettent leurs armes et refusent de marcher au combat. Narsès, sans chercher à les appaiser, s'écrie au milieu du bruit des trompettes: « Qui « veut vaincre me suive. Si les Hérules ne se « hâtent de gagner leur poste, ils perdront les « honneurs de la victoire. » En même temps il marche à l'ennemi. Les Hérules méritèrent bien-

soutenir long-temps par la force contre la puissance et la réputation de Narsès; il résolut d'user de perfidie et de tenter une trahison dont le succès, en replongeant l'Italie dans la confusion et le trouble, favoriserait ses desseins ambitieux. Plein de son noir projet, il demande à conférer avec Narsès. L'entrevue est accordée. Les deux généraux s'avancent en plein champ, suivis d'un nombre égal de cavaliers. Arrivés à la vue l'un de l'autre, ils se détachent seuls et s'éloignent de quelques pas de leur escorte pour conférer ensemble. Narsès, choqué bientôt de la hauteur avec laquelle le barbare parlait de capitulation, de traité, de concession, le congédie sans lui rien accorder. On se sépare. Ragnaris reprend la route de Couza, et, arrivé à la portée du trait, il bande son arc, se retourne tout à coup à la manière des Scythes et des Parthes, dont il descendait, décoche sa flèche à Narsès, et le manque.

Enflammés par cette noirceur et par le péril de leur général, les gardes lancent tous ensemble leurs traits sur ce misérable, qui tomba percé de coups. Sa mort désarma le parti, qui n'était appuyé que sur sa témérité et sur son courage. Les sept mille Goths renfermés dans Couza se hâtèrent de traiter avec Narsès, qui leur accorda la vie, mais qui, pour étouffer cette semence de révolte, les fit transporter à Constantinople, persuadé que tant de barbares, dont la guerre était l'élément, ne pourraient jamais former des sujets soumis dans un Etat possédé si long-temps par leur nation.

Après avoir détruit la puissance des Goths, renversé les espérances des Francs, et terminé heureusement une guerre sanglante qui durait depuis près de vingt années, Narsès s'occupa essentiellement à remédier aux désordres, à rétablir la tranquillité, à relever les ruines dont l'Italie était couverte.

Les murailles des villes et les monumens publics de première utilité furent réparés par son ordre. Deux magnifiques inscriptions, qu'on lit encore sur le pont Salaro, à une lieue de Rome, nous apprennent que Narsès rétablit ce pont, détruit par Totila.

Il corrigea les abus sur le cours des monnaies, régla les impôts, et défendit aux gens de guerre de se mêler des jugemens civils. Il fit aussi r'ouvrir à Rome les écoles publiques de philosophie, de médecine, de jurisprudence, de belles-lettres, et il rétablit les honoraires des professeurs. Ce fut à sa prière et à celle du pape que Justinien régla d'une manière fixe, par une pragmatique sanction, le gouvernement civil de l'Italie. Cet édit, daté du 15 août 554, et en vertu duquel les lois de Justinien servirent de boussole à l'administration et aux tribunaux, fut adressé à Narsès, qui s'efforça de seconder les vues de l'empereur en restaurant les villes et en rétablissant toutes les bases de la civilisation et de la morale publique.

Quoiqu'il apportât tous ses soins et toute sa sollicitude à rendre à la ville de Rome son ancien lustre, il fixa toutefois le siége du gouvernement à Ravennes, à cause de sa situation géographique. De là en effet il surveillait plus avantageusement les desseins et les mouvemens des barbares voisins de l'Italie.

Après plusieurs années d'une administration sage et tranquille la guerre se ralluma : elle aurait eu des suites funestes si Narsès n'eût pas maintenu sa conquête par la même valeur et par la même activité qui l'avaient rendu maître en si peu de temps de l'Italie entière.

Ce fut en 563 qu'un seigneur, nommé le comte Widin, très-accrédité parmi les Goths, ayant fait révolter les villes de Vérone et de Brescia, rassembla tout ce qui restait de soldats de sa nation,

et appela les Francs et les Germains à son secours. Attiré par cette révolte, Aming, seigneur puissant de la Souabe, passa les Alpes à la tête d'une armée nombreuse, et s'avança jusqu'aux bords de l'Adige. Narsès, déjà occupé sur l'autre rive, lui envoya deux de ses généraux pour l'exhorter à ne pas rompre la paix établie entre les Francs et l'Empire. Aming, montrant son javelot, répondit « qu'il ne le quitterait pas tant qu'il lui resterait « un bras pour le lancer. » Cette fierté fut mal soutenue; Aming fut défait et tué dans une bataille, et le chef des Goths, qui avait soufflé le feu de la révolte, fut fait prisonnier et conduit à Constantinople. Vérone et Brescia, quoique bien fortifiées et garnies de troupes, ne tinrent pas longtemps contre le vainqueur. Narsès entra dans Vérone le 20 juillet, et peu de jours après Brescia lui ouvrit ses portes. Il fit porter à l'empereur le butin le plus précieux avec les clés de ces deux villes, alors très-opulentes.

L'exemple d'Aming ne put retenir dans le devoir Sindbal, chef des Hérules. Il avait fidèlement secondé Narsès, et sa bravoure avait été récompensée; mais sa fierté naturelle lui persuada qu'on ne devait qu'à ses propres exploits la conquête de l'Italie, et qu'il lui serait facile d'en dépouiller Narsès. Deux ans après la défaite d'Aming il arma les restes de sa nation, livra bataille, fut vaincu et fait prisonnier. Narsès voulant, par un exemple de sévérité, contenir des peuples et des chefs remuans, fit exécuter le rebelle Sindbal à une potence de trente pieds de haut. L'Italie entière fut désormais contenue dans le devoir pendant tout le reste de son administration.

Depuis treize ans sa sagesse maintenait dans l'obéissance et dans la paix cette belle conquête que sa valeur avait si heureusement réunie à l'Empire. Quoique cet eunuque guerrier fut ar-

rivé au terme le plus avancé de la vieillesse, son âme conservait encore toute sa vigueur. Le vainqueur des Goths, des Francs, des Allemands et des Hérules, était toujours redoutable, et quoique sur les bords de la tombe, il pouvait encore y précipiter avant lui Alboin et ses Lombards, qui, des bords du Danube, tournaient leurs regards avides sur l'Italie comme sur une proie réservée aux guerriers du nord. L'impératrice Sophie, femme de Justinien II, entraînée par sa haine contre Narsès, prit soin elle-même de renverser la seule barrière qui pût préserver l'Italie d'une nouvelle irruption de barbares.

Tant que vécut Justinien, Narsès n'eut point à craindre l'ingratitude d'une cour versatile et faible. Justinien, qui avait deviné son mérite, lui laissa gouverner cette Italie conquise par sa valeur; mais à la mort de ce prince, quatorze ans après la conquête, Narsès, sans appui à la cour, fut bientôt en butte à la haine d'ennemis envieux et jaloux.

L'impératrice Sophie, princesse altière, qui gouvernait elle-même l'Etat, ne conserva point pour un vieil eunuque les sentimens de bienveillance et d'estime qu'il avait inspirés à Justinien. Il n'en fallut pas davantage sans doute pour mettre en action les nombreux ennemis que Narsès avait à Constantinople et en Italie, surtout parmi les grands, dont il réprimait l'insolence avec fermeté. Les calomnies secrètes, les lettres anonymes, les libelles furent d'abord employés contre le vainqueur des Goths; enfin ses ennemis se flattèrent ouvertement de provoquer et d'obtenir sa disgrâce auprès d'une jeune impératrice avide de pouvoir, et qui devait être assez portée d'elle-même à donner les grandes places de l'Empire à ses partisans et à ses créatures.

Les courtisans, jaloux de Narsès, persuadèrent à l'empereur que l'Italie, après une longue guerre, jouissant enfin d'une tranquillité parfaite, il fallait faire rentrer à Constantinople le produit des contributions levées dans cette nouvelle conquête, et remplir ainsi le trésor épuisé, au lieu de laisser Narsès s'enrichir des tributs d'un pays dont il semblait être lui-même le souverain. En même temps ils pratiquèrent des intelligences avec les principaux personnages de Rome, déjà mécontens de la sévérité de Narsès. Ceux-ci écrivirent à la cour pour se plaindre de l'oppression sous laquelle, disaient-ils, on les tenait enchaînés; ils accusèrent Narsès de gouverner l'Italie d'une manière tyrannique et odieuse aux peuples. Des députés furent envoyés à Constantinople pour donner plus de poids à ces accusations, et là ils s'élevèrent avec amertume contre ce qu'ils appelaient le despotisme d'un eunuque grec. Ces calomnies, appuyées par l'impératrice, trouvèrent crédit dans l'esprit de l'empereur, et l'envie, qui avait triomphé du mérite de Bélisaire, triompha également du génie de Narsès. Toutefois le faible empereur, voulant éviter d'aigrir un général puissant qui pouvait avec impunité refuser d'obéir, se contenta d'envoyer à Narsès l'ordre de faire passer à Constantinople, sans aucune retenue, le produit de tous les impôts levés en Italie. Narsès répondit qu'il se soumettrait avec respect à toutes les décisions de son souverain; mais que le salut de l'Italie lui faisait un devoir de représenter que, si l'on en retirait les sommes nécessaires pour l'entretien des places fortes et de l'armée, on ouvrirait infailliblement l'entrée de cette belle possession aux barbares voisins, toujours prêts à l'envahir; qu'au surplus il était bien informé des plaintes qu'on avait envoyées contre lui à la cour; mais qu'il était disposé à rendre compte de sa conduite,

l consentait même, s'il était trouvé cou-
à subir la peine des concussionnaires.

représentations furent considérées à la
le Byzance comme un refus formel d'obéir.
ératrice Sophie, craignant de manquer
ion de satisfaire sa haine, se chargea du
'humilier le vainqueur des Goths, qui, par
ploits et par son âge, méritait les plus
s égards. Cette princesse imprudente en-
dit-on, un fuseau et une quenouille à l'eu-
guerrier, avec ce billet insultant : « Il faut
homme pour avoir le droit de manier les
es et de gouverner des provinces. Revenez
c sans délai à Constantinople, pour y occu-
la surintendance des ouvrages de mes
mes; c'est la seule place qui convienne à un
i-homme tel que vous. » Indigné de cet
ge, le héros lance sur le courrier des regards
lans, et, pénétré du sentiment de sa force,
, lui dit-il, va dire à celle qui t'envoie que
s fils seront tissus de manière qu'elle ne les
rouillera pas aisément. » Aussitôt il sort de
; mais au lieu d'aller se présenter comme
clave ou comme une victime à la porte du
de Byzance, il se retire à Naples. Là, n'é-
nt plus que sa vengeance, il médite d'appeler
n et ses Lombards pour venger son injure,
ouvrir ainsi aux barbares les barrières de
e pour punir l'ingratitude du prince et du
e. Déchiré tour à tour par la colère et par
mords, tantôt il brûle d'impatience de voir
ombards au milieu de Rome, d'entendre les
semens de cette ville ingrate, de jouir d'a-
du désespoir de l'impératrice humiliée ;
t, honteux de vouloir détruire ainsi lui-
e le fruit de ses victoires, et d'emporter dans
mbe le nom de traître après avoir acheté
ant de travaux celui de défenseur de l'Em-

pire, il prend la résolution d'aller à Constantinople porter sa tête à l'empereur, et lui dévoiler avant de mourir la malignité et la noirceur de ses ennemis.

Telles étaient les agitations de son âme, lorsqu'à l'approche du danger les Romains, se rappelant le mérite de leur général victorieux, employèrent pour le calmer la médiation du pape Jean III. L'habile pontife, lié avec Narsès d'une étroite amitié, vient le trouver à Naples, écoute ses plaintes, entre dans ses sentimens, lui fait agréer le repentir de ses compatriotes, et finit par l'adoucir. Mais Narsès persiste toutefois à vouloir recourir directement à la justice de l'empereur; il veut partir pour Byzance : « Gardez-« vous bien, lui dit le pape, de vous mettre à la « merci de vos ennemis; demeurez dans ce pays, « que vous avez sauvé, et dans lequel ils ne « peuvent vous nuire. Si vous avez besoin d'apo-« logie, moi-même j'irai plaider votre cause. « Revenez à Rome, où vos accusateurs sont à « présent aussi odieux qu'à vous-même. Le peuple « pleure votre absence; il vous recevra avec des « transports de reconnaissance et de joie. Rome « est le trophée de votre valeur; elle sera votre « plus sûr asile. »

Narsès consent enfin à rentrer dans Rome. Le peuple accourt au-devant de lui, se prosterne à ses pieds, le supplie de lui pardonner, et de conjurer la tempête qui menace de fondre sur l'Italie. Mais déjà la disgrâce de ce grand homme y avait jeté un tel désordre, qu'Alboin, après avoir mis sur pied une armée nombreuse, n'attendait plus que le printemps pour passer les Alpes.

Dans l'intervalle Narsès, accablé de vieillesse et de chagrin, meurt, emportant dans la tombe le douloureux pressentiment que l'Italie échappera

de nouveau à l'Empire, auquel il l'avait si glorieusement réunie par ses exploits.

Quelques auteurs ont prétendu que Narsès dans sa colère avait en effet appelé Alboin pour en faire le terrible instrument de sa vengeance; mais ce fait, qui n'est appuyé sur aucun témoignage authentique, a été révoqué en doute. Narsès pouvait se mettre à couvert des fureurs de l'impératrice Sophie sans s'appuyer du secours des Lombards. Ses propres soldats ne lui étaient-ils pas dévoués? Ils avaient frémi de sa disgrâce, et ils pleurèrent sa mort. Il est même douteux que la cour de Byzance ait envoyé, du vivant de Narsès, l'exarque Longin pour le remplacer. Fut-il destitué ou fut-il maintenu dans le généralat et dans le gouvernement de l'Italie, c'est ce que les témoignages de l'histoire ne permettent pas d'assurer. Un fait constant, c'est qu'il mourut en 567, deux années après Justinien, et que, l'Italie n'ayant pour sauve-garde que sa valeur et sa réputation, seules digues qu'on pût opposer aux barbares, sa mort la laissa en proie à de nouvelles incursions et à de nouveaux désastres.

Si nous examinons le caractère et les qualités de ce grand homme, nous trouverons qu'il possédait à un degré éminent toutes les vertus qui ne sont pas incompatibles avec l'ambition et l'amour de la gloire. Dès que cette noble carrière lui fut ouverte il ne vit plus devant lui que Bélisaire, et il ne fut pas exempt de jalousie. Tous deux avaient de grands talens et de grandes vertus; mais les vertus de Narsès parurent d'abord moins franches et plus concentrées, par cela même qu'il s'était vu long-temps dans la nécessité de se plier à la dissimulation de l'intérieur du palais des rois. A peine la fortune eut-elle placé dans ses mains un grand pouvoir, qu'il parut s'élever de lui-même et devint un personnage historique du premier

ordre. Il fit bientôt oublier, par l'éclat de son mérite, l'humiliation de sa condition d'eunuque; il sut se concilier l'opinion, maîtriser et captiver les esprits, maintenir une discipline sévère et se faire chérir du soldat; il fut à la fois sévère et humain, clément et ferme, généreux et rigide, sobre, frugal, religieux et même dévot. Comblé de richesses par son souverain, il en employait une partie pour le soutien de sa dignité et pour l'éclat de sa représentation; le reste il le répandait en libéralités et en aumônes; il dépensa de grandes sommes en réparations, en fondations pieuses de monastères et d'églises; aussi, selon les historiens ecclésiastiques, l'Empire fut encore moins redevable de ses succès glorieux à la force de ses armes qu'à l'efficacité de ses prières.

Tel fut cet eunuque guerrier, grand et puissant génie, sorte de phénomène que la nature ne reproduira peut-être jamais. On ne peut s'empêcher de reconnaître que ses qualités héroïques en ont fait un de ces personnages rares que la Providence semble former en secret pour le soutien des Empires chancelans.

Nota. Quelques auteurs ont confondu ce Narsès, vainqueur des Goths, avec un autre général du même nom, Arménien d'origine, et qui vécut jusqu'au règne de Phocas. Il eût été superflu de s'engager ici dans une discussion à ce sujet. Il suffit sans doute d'indiquer cette confusion produite par l'identité de nom, et qui a été, pour quelques savans, l'objet d'une controverse historique.

JEAN COMNÈNE,

EMPEREUR D'ORIENT.

L'EMPIRE romain après Théodose s'était divisé, et avait formé, sous les noms d'Orient et d'Occident, deux empires distincts et séparés d'intérêt. Fondée par Constantin, la ville de Constantinople était devenue la rivale de Rome, séjour des premiers Césars. L'empire d'Orient survivait à celui d'Occident; mais déjà au 12e siècle on pouvait le comparer à un vieux chêne dont les racines commencent à s'ébranler. La faiblesse des empereurs, les factions de leurs ministres, les intrigues des eunuques du palais, la haine que se portaient les différentes sectes religieuses, les disputes dogmatiques, la dégénération du courage et la perte de la discipline, tout faisait entrevoir que l'Empire serait démembré peu à peu, et tôt ou tard anéanti. Les empereurs d'Orient n'avaient déjà plus rien en Afrique, et une partie de l'Asie mineure leur était enlevée; tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, ils défendaient contre les Musulmans les frontières d'Asie, et du côté du Danube ils s'efforçaient de repousser les Scythes, qui, sous le nom d'Abares et de Bulgares, désolaient par leurs incursions les beaux climats de la Romanie. D'autres guerriers vinrent encore de plus loin ébranler aussi l'Empire. Les Latins, ou occidentaux, que les entreprises des croisades précipitèrent en Orient, se

montrèrent moins les alliés des empereurs grecs que leurs ennemis, et cependant ils étaient armés pour la même cause et contre les mêmes adversaires. Telle était la situation de l'empire d'Orient lorsqu'Alexis, après l'avoir gouverné avec autant de fermeté que d'adresse, descendit au tombeau et laissa pour héritier son fils Jean Comnène.

Dans cette longue suite de princes qui ont régné sur le Bas-Empire, au nombre de plus de cent, le fils seul d'Alexis mérite par ses vertus l'estime et l'admiration de la postérité; seul parmi tant d'empereurs il peut être offert pour modèle aux princes qui sont appelés à régner. L'histoire cependant l'a condamné presqu'à l'oubli; à peine les historiens modernes font-ils mention de ses vertus et de ses exploits, et aucun biographe ne s'était encore occupé d'écrire la vie de ce prince.

Il naquit en 1086. Le jour même de sa naissance l'empereur son père, songeant à lui assurer la couronne, la lui posa sur la tête dans la cérémonie du baptême. Rien ne fut négligé pour son éducation; mais, dépourvu des dons de la nature, le jeune héritier du trône ne montra pas d'abord ce qu'il serait un jour. A seize ans il fut marié à la princesse de Hongrie, Pyrisca, fille du roi Ladislas. Son caractère commençait alors à se développer, et offrait un mélange de fermeté et de douceur, de vivacité et de réflexion. Mais il eut à lutter contre l'aversion de l'impératrice Irène, princesse d'une humeur hautaine et impérieuse. Cette mère dénaturée travaillait secrètement à écarter du trône son propre fils pour y placer son gendre Brienne, qu'elle aimait de préférence. Alexis, au contraire, chérissait son fils, et, n'écoutant que la voix de la nature, il le désigna pour son successeur, en lui conférant le titre d'Auguste.

Fort de la justice de ses droits et persuadé que

son père, ayant un fils capable de lui succéder, ne le frustrera pas en faveur d'un gendre, le jeune prince se met en mesure de déjouer les intrigues de sa mère, qui, pendant la dernière maladie d'Alexis, agit ouvertement pour faire tomber la couronne à Brienne. Jean, averti de l'état désespéré de son père et des intentions malveillantes de l'impératrice, pénètre dans la chambre du mourant, se prosterne à côté de son lit, l'embrasse les yeux mouillés de larmes, lui prend la main, et, de son consentement, en détache aussitôt l'anneau impérial sans être aperçu de sa mère. Convaincu par ses yeux qu'il n'avait pas de temps à perdre pour s'assurer la couronne, il sort aussitôt, accompagné de son frère Isaac, qui le seconde avec zèle, monte à cheval, se met à la tête de ses amis, et se rend maître du grand palais. Irène, informée de ce coup d'éclat, envoie dire à son fils que l'empereur respire encore, et que sa démarche est un crime. Le prince, sans s'arrêter, pousse son entreprise, et se met en devoir de s'opposer aux tentatives de son compétiteur; mais Brienne, excité par l'impératrice, plus excité encore par sa propre femme, impatiente de régner, ne montre ni résolution ni courage. Déjà le nouvel empereur est reconnu; il reçoit partout le témoignage de l'approbation universelle; les princes, les généraux, les sénateurs, groupés autour de lui, marchent à sa suite; le patriarche et le clergé le proclament dans Sainte-Sophie. Mais les soldats varangues, chargés de la garde du palais d'Alexis, en ferment l'entrée, et déclarent que tant que l'empereur aura un souffle de vie ils n'obéiront qu'à lui seul; ils ferment les portes du palais, et se mettent en devoir de les défendre. En vain les grands et le peuple proclament, au milieu des acclamations, le jeune Comnène, et le désignent comme le seul, le véritable héritier d'Alexis; en vain le prince lui-même

commande aux varangues de lui ouvrir le palais de son père; il ne peut vaincre leur résistance qu'en leur montrant l'anneau impérial : « C'est, « leur dit-il, ce que je tiens de mon père comme « un gage du droit qu'il me transmet à votre « obéissance. » Les portes s'ouvrent, et l'air retentit de cris de joie et de nouvelles acclamations. Alexis, en proie à une longue et laborieuse agonie, n'expira que le soir du 17 août 1118, et Jean Comnène fut universellement reconnu.

Mais une mère puissante qui avait préféré son gendre à son fils, une sœur ambitieuse qui voulait porter son mari sur le trône au préjudice de son propre frère, devaient inspirer de l'inquiétude au légitime souverain. Renfermé dans son palais, il agit au-dehors par des ministres fidèles et intelligens, qui assurèrent ses droits en travaillant avec sagesse à lui gagner le cœur des peuples.

Axuels, nommé grand domestique, se montrait surtout l'appui du trône et l'ornement de la cour. Ce choix ne pouvait qu'honorer le discernement du jeune empereur. Axuels, Turc de naissance, n'avait de barbare que son origine; fils d'un des principaux officiers du sultan Soliman, il avait été introduit jeune encore dans le palais de Constantinople après la prise de Nicée; il était du même âge que l'héritier du trône, et Alexis, charmé de sa bonne mine et de ses qualités aimables, l'avait donné à son fils pour qu'il partageât ses divertissemens et ses études. Axuels gagna bientôt le cœur du jeune prince, qui à son avénement à l'Empire lui donna toute sa confiance. Les vertus et la modération de ce ministre fidèle le mirent au-dessus de l'envie et de la haine. Pendant les vingt-quatre années de ce nouveau règne aucun nuage, aucune mésintelligence, aucun dégoût ne rompit l'accord honorable qui régnait entre Jean Comnène et son ministre, ou plutôt son ami.

ıdant l'empereur commençait à peine à
er l'Empire, qu'il se forma contre lui une
ion ourdie par Anne Comnène. Cette
e philosophe n'avait pas perdu l'espoir de
ous le nom de son époux. La garde était
rompue, et les portes du palais devaient
dans la nuit même au signal des conjurés :
ion de Brienne fit manquer la conspira-
s le lendemain elle fut entièrement dé-
e. Comnène, voulant consacrer par un
lémence les commencemens de son règne,
vie aux conjurés, ou plutôt leur pardonna,
lupart rentrèrent peu de temps après dans
ens, dont la confiscation avait été prononı-
ne, la plus coupable, fut la première à
r la bonté de son frère. Ce prince s'était
rté dans son palais pour la confondre par
uves de son crime ; en voyant ce palais
d'or et rempli de richesses, « Hélas, s'é-
t-il en soupirant, mes proches sont donc
ennemis, et les étrangers mes amis ! Puis-
le crime a renversé l'ordre de la nature,
ns celui du mérite. » Se tournant alors
n ministre, « Mon cher Axuels, lui dit-il,
us donne toutes ces richesses ; tous les biens
ette sœur ingrate et criminelle seront à
désormais. » Axuels, interdit, se jette aux
e l'empereur : « Prince, s'écrie le ministre,
iens sont le patrimoine de votre auguste
lle ; il est juste qu'ils y retournent ; ils se-
ıt profanés par des mains étrangères. Vous
déjà vaincu par votre clémence la prin-
votre sœur ; achevez votre victoire ; ne
onnez pas à demi. Donnez-lui les biens
lle a perdus ; pour moi je suis déjà comblé
trop de bienfaits. — Et moi, répond
pereur, touché de la modestie généreuse
on vertueux favori, et moi je serais indi-

« gne de régner si je ne savais sacrifier mon res
« sentiment avec autant de grandeur d'âm
« qu'Axuels sacrifie son propre intérêt. » Il reu
dit aussitôt son amitié à sa sœur, et la laissa joui
tranquillement de tous ses biens.

L'impératrice n'avait eu, dit-on, aucune par
à la conjuration de sa fille; voyant son fils e
possession de la couronne, elle reprit les sentimen
d'une mère, se détacha des intrigues de la cour
et se retira dans un monastère, qu'elle avai
fondé pour y finir ses jours au sein du repos e
de la religion.

Tout annonçait que l'empire grec serait enfi
gouverné par un prince à la fois prudent et brave
ferme et modéré. Ses qualités morales suffisaien
seules pour lui attirer l'affection des peuples : so
extérieur n'y répondait point. Ce prince était ma
fait et très-basané; on l'avait surnommé l
Maure à cause de la couleur de ses cheveux et d
ton teint : *carne et capillo niger*, dit Guillaum
de Tyr. Mais lorsqu'on s'aperçut que cet exté
rieur peu avantageux cachait une âme élevée e
généreuse, on lui donna le surnom de *Calo-Jea*
ou de *Beau-Jean*, comme si l'on eût voulu mar
quer, par cette dénomination nouvelle, que se
talens et ses vertus faisaient toute sa beauté.

Après avoir pourvu à la tranquillité intérieu
de l'État, et s'être affermi sur le trône, Comnè
jugea qu'il était temps de tirer l'épée contre l
ennemis du dehors. Les entreprises des Tur
exigeaient surtout la vigilance et l'activité d'u
prince guerrier; ces ennemis naturels de l'Empi
avaient rompu le traité de Saissan après la mo
d'Alexis, et déjà ils infestaient la Phrygie.

Dès la seconde année de son règne Comnè
résolut de passer en Asie pour arrêter leurs pr
grès. Laodicée, ville considérable, fut la premiè

conquête de l'empereur; il l'emporta d'assaut, malgré la bravoure de la garnison turque. Aussi humain que courageux, il donna l'ordre formel d'épargner les habitans, et sut mettre un frein à la cruauté du soldat. Après plusieurs combats successifs, où il fut toujours vainqueur, il resta maître de la Phrygie, et rentra à Constantinople au milieu des acclamations du peuple et des soldats. Pendant l'hiver il donna tous ses soins à l'administration de l'Empire, s'efforçant de ranimer le commerce, les arts et l'agriculture.

La Pamphilie fut le théâtre de la campagne suivante. Comnène mit le siége devant Sozopolis, place importante bâtie sur une montagne escarpée et inaccessible. Mille difficultés rebutèrent d'abord l'empereur; enfin il imagine d'attirer par une ruse la garnison turque hors des murailles; il l'enveloppe, et la passe au fil de l'épée. Dépourvue de garnison, Sozopolis ne fit plus aucune résistance, et l'empereur, maître de cette ville, étendit bientôt ses conquêtes jusqu'aux portes de Tarse.

Dans ses expéditions d'Asie Comnène ne se contentait pas d'agrandir le domaine de l'Empire; en même temps qu'il prenait des villes, qu'il soumettait des provinces, il travaillait, selon la passion du siècle, à subjuguer les esprits, à faire des conquêtes au christianisme, et à augmenter le nombre de ses sujets : une foule de musulmans convertis entrèrent volontairement dans ses troupes.

Tandis que vers l'Asie l'Empire était pressé par les Turcs, à l'occident il était harcelé par d'autres barbares Scythes d'origine. La nation des Patzinaces, repoussée au-delà du Danube par Alexis, reparut de nouveau en armes, et vint porter le feu et le carnage en Macédoine.

Il fallait opposer une digue à ce torrent de bar-

« gne de régner si je ne savais sacrifier mon res-
« sentiment avec autant de grandeur d'âme
« qu'Axuels sacrifie son propre intérêt. » Il rendit aussitôt son amitié à sa sœur, et la laissa jouir tranquillement de tous ses biens.

L'impératrice n'avait eu, dit-on, aucune part à la conjuration de sa fille; voyant son fils en possession de la couronne, elle reprit les sentimens d'une mère, se détacha des intrigues de la cour, et se retira dans un monastère, qu'elle avait fondé pour y finir ses jours au sein du repos et de la religion.

Tout annonçait que l'empire grec serait enfin gouverné par un prince à la fois prudent et brave, ferme et modéré. Ses qualités morales suffisaient seules pour lui attirer l'affection des peuples : son extérieur n'y répondait point. Ce prince était mal fait et très-basané; on l'avait surnommé le Maure à cause de la couleur de ses cheveux et de son teint : *carne et capillo niger*, dit Guillaume de Tyr. Mais lorsqu'on s'aperçut que cet extérieur peu avantageux cachait une âme élevée et généreuse, on lui donna le surnom de *Calo-Jean* ou de *Beau-Jean*, comme si l'on eût voulu marquer, par cette dénomination nouvelle, que ses talens et ses vertus faisaient toute sa beauté.

Après avoir pourvu à la tranquillité intérieure de l'État, et s'être affermi sur le trône, Comnène jugea qu'il était temps de tirer l'épée contre les ennemis du dehors. Les entreprises des Turcs exigeaient surtout la vigilance et l'activité d'un prince guerrier; ces ennemis naturels de l'Empire avaient rompu le traité de Saïssan après la mort d'Alexis, et déjà ils infestaient la Phrygie.

Dès la seconde année de son règne Comnène résolut de passer en Asie pour arrêter leurs progrès. Laodicée, ville considérable, fut la première

conquête de l'empereur; il l'emporta d'assaut, malgré la bravoure de la garnison turque. Aussi humain que courageux, il donna l'ordre formel d'épargner les habitans, et sut mettre un frein à la cruauté du soldat. Après plusieurs combats successifs, où il fut toujours vainqueur, il resta maître de la Phrygie, et rentra à Constantinople au milieu des acclamations du peuple et des soldats. Pendant l'hiver il donna tous ses soins à l'administration de l'Empire, s'efforçant de ranimer le commerce, les arts et l'agriculture.

La Pamphilie fut le théâtre de la campagne suivante. Comnène mit le siége devant Sozopolis, place importante bâtie sur une montagne escarpée et inaccessible. Mille difficultés rebutèrent d'abord l'empereur; enfin il imagine d'attirer par une ruse la garnison turque hors des murailles; il l'enveloppe, et la passe au fil de l'épée. Dépourvue de garnison, Sozopolis ne fit plus aucune résistance, et l'empereur, maître de cette ville, étendit bientôt ses conquêtes jusqu'aux portes de Tarse.

Dans ses expéditions d'Asie Comnène ne se contentait pas d'agrandir le domaine de l'Empire; en même temps qu'il prenait des villes, qu'il soumettait des provinces, il travaillait, selon la passion du siècle, à subjuguer les esprits, à faire des conquêtes au christianisme, et à augmenter le nombre de ses sujets : une foule de musulmans convertis entrèrent volontairement dans ses troupes.

Tandis que vers l'Asie l'Empire était pressé par les Turcs, à l'occident il était harcelé par d'autres barbares Scythes d'origine. La nation des Patzinaces, repoussée au-delà du Danube par Alexis, reparut de nouveau en armes, et vint porter le feu et le carnage en Macédoine.

Il fallait opposer une digue à ce torrent de bar-

bares. L'empereur, sans tirer aucune de ses troupes d'Asie, retenues là pour contenir les Turcs, fit de nouvelles levées pour les opposer aux Patzinaces, marcha en Macédoine, et, s'étant cantonné à Berée, employa une partie de l'année en préparatifs et en négociations. Il attira les principaux chefs des barbares dans son camp, les traita avec magnificence, et en détacha ainsi plusieurs du parti de la guerre; mais n'ayant pu gagner le corps entier de la nation, il jugea qu'il fallait combattre ces barbares pour les forcer à la paix.

Dès l'ouverture du printemps les Patzinaces eux-mêmes vinrent offrir la bataille à Comnène. Ce prince donna aussitôt le signal du combat à ses troupes, qu'il avait eu le temps de former à la discipline et aux manœuvres. La victoire fut longtemps balancée. Tandis que l'Empereur faisait le devoir d'un général, il eut la cuisse percée d'un javelot : en vain ses officiers le pressèrent de quitter le champ de bataille; il continua de donner ses ordres et de présider aux manœuvres. Enfin les barbares furent défaits et forcés de regagner leur camp. Là, s'environnant de leurs chariots, couverts de peaux de bœuf et liés ensemble, ils y placent leurs femmes et leurs enfans, et s'en font une barrière impénétrable, ne laissant que d'étroites issues de distance en distance pour fondre sur les Grecs.

Il fallait livrer une sorte d'assaut à cette enceinte hérissée de piques et d'épées. L'empereur, impatient d'achever sa victoire, veut descendre de cheval malgré sa blessure, et attaquer en personne à la tête de ses soldats; rien ne l'aurait arrêté si ses gardes, sautant sur les chariots, ne les eussent mis en pièces à coups de hache. Dès lors les ennemis, privés de retranchemens, ne firent plus aucune résistance. L'empereur arrêta lui-même le massacre en faisant mettre en sûreté tous les prisonniers.

Le lendemain on vit arriver au camp impérial le reste de la nation vaincue. Hommes, femmes, vieillards, tous déclarèrent qu'ils venaient vivre volontairement sous les lois de l'Empire. Les plus aguerris et les plus robustes furent incorporés dans les troupes impériales; on donna aux autres des terres à cultiver.

De retour à Constantinople, le premier soin de Comnène fut d'aller rendre à Dieu de solennelles actions de grâces dans l'église Sainte-Sophie pour cette victoire mémorable, et ce jour devint une fête annuelle nommée la fête des Patzinaces.

A cette guerre en succéda une autre moins dangereuse contre les Serves, qui inquiétaient les frontières par de fréquentes incursions, et qui venaient de détruire le château de Roze. Le commandant de la garnison impériale avait fui à leur approche : il fut puni de sa lâcheté; l'empereur, après l'avoir fait revêtir d'une robe de femme, ordonna qu'on le promenât sur un âne dans les rues de Constantinople. Cet exemple, en imprimant le sceau de l'infamie à une action de lâcheté, réveilla le courage des troupes. L'empereur marcha ensuite au devant des Serves, et les défit en bataille rangée. La nation se soumit; on transporta dans les campagnes fertiles de Nicomédie, presque désertes, ceux qui ne furent point incorporés dans les troupes.

Au retour de cette expédition rapide Comnène revêtit Alexis, son fils aîné, de la pourpre impériale, et l'associa au titre d'empereur; il décora en même temps Andronic, son second fils, du titre de sebastocrator. Ses regards se portèrent ensuite sur l'administration et sur la police de son vaste empire.

Mais une nouvelle guerre exigea bientôt sa présence vers le Danube. La défaite des Patzinaces et

des Serves n'avait pas ôté aux Hongrois l'espoir d'entamer quelque province de l'Empire. Ils passèrent le fleuve, prirent et ruinèrent Belgrade, et portèrent le ravage jusqu'à Triadize. Cette ville, prise et saccagée, les mettait sur les frontières de la Thrace : pour en défendre l'entrée Comnène se transporta à Philippopolis. Son armée était composée en grande partie de cavaliers lombards et de turcs auxiliaires; il y joignit des troupes de la Thrace et de la Macédoine, fit construire une grande quantité de barques, et, remontant le Danube, attaqua les Hongrois, sur lesquels il remporta un grande victoire. Il fit bâtir à la hâte un fort sur les ruines de Belgrade. La campagne suivante rabattit de nouveau la fierté des Hongrois. Enfin leur roi Etienne et l'empereur en vinrent à une négociation, et conclurent la paix.

Cependant la république de Venise, devenue puissance maritime, ne reconnaissait plus la souveraineté des empereurs grecs, et, en se détachant ainsi de l'Empire, lui faisait perdre une des branches les plus fécondes de son commerce.

Pour réparer ce dommage Comnène forma des liaisons avec les villes maritimes de l'Italie, et attira ainsi dans ses ports toutes les marchandises de l'Adriatique.

La guerre de Hongrie terminée, il reprit le dessein de reconvrer l'Asie-Mineure. Répandus dans la Pamphilie, les Turcs s'étaient déjà rendus maîtres de Curtamone, l'une des principales villes du pays; c'était l'ancienne *Germanicopolis*. L'empereur la prit par escalade, en 1125, et repassa ensuite le Bosphore avec un grand nombre de prisonniers. Dans la vue de relever l'esprit martial des Grecs, il voulut donner à sa capitale le spectacle d'une pompe à la fois religieuse et militaire. Le jour fixé pour son entrée à Constantinople les rues furent tendues des plus riches tapisseries,

et hord s c de spectateurs, depuis la en e ju a l'église Sainte-Sophie. L'empereur à pied, e croix à la main, précédait un char couvert d'or, d'argent et de pierreries, attelé de c vaux blancs conduits par les principaux offici de l'Empire, qui tenaient les rênes, et surmo de l'image de la vierge, à la protection de laq lle le peuple attribuait les succès et la prospérité de l'Empire. Ce cortége magnifique se rendit à Sainte-Sophie, et l'empereur rentra ensuite en pompe dans son palais.

La confusion qui règne dans les récits des historiens de Jean Comnène ne permet pas de ranger avec exactitude la suite de ses exploits à la date précise des années auxquelles ils doivent se rapporter. Depuis la guerre de Paphlagonie jusqu'à celle de Cilicie un espace de dix années s'écoula, pendant lequel ce prince vertueux, assis sur le trône de Constantin, ne s'occupa sans relâche qu'à faire jouir ses sujets des douceurs d'un gouvernement humain et équitable. Aussi actif qu'intelligent, il employa ce temps précieux à régler l'intérieur de ses Etats. Cette partie de son histoire ne serait ni moins curieuse ni moins utile que ses faits guerriers; mais Nicetas et Cinnamus, minutieusement occupés à décrire des combats et des siéges, nous ont dérobé les instructions que la conduite d'un prince si estimable aurait pu donner à ceux que le destin appelle à régir les Etats et gouverner les peuples.

Tandis que l'empereur grec envoyait des ambassadeurs à Lothaire, empereur d'Allemagne, pour resserrer les liens qui unissaient les deux Empires, de nouveaux germes de guerres se développaient en Asie.

Le traité éventuel qu'avait fait Alexis avec les princes croisés, et en vertu duquel toutes les villes de l'ancien domaine de l'empire d'Orient devaient

prendre ni repos ni nourriture que lorsque, rentré dans sa tente, il était sûr qu'aucune partie du service n'avait été oubliée ou négligée. A force de soins et de courage, il emporta le faubourg l'épée à la main. Il tourne aussitôt ses attaques contre le corps de la place ; mais il est repoussé au premier assaut. Il allait revenir à la charge lorsque les habitans, effrayés, entrèrent en négociation ; ils offrirent une somme considérable et un tribut annuel si l'on épargnait la ville. L'empereur, pressé d'arrêter l'effusion du sang, souscrivit aux propositions des assiégés. Parmi les riches présens qu'ils lui offrirent, tels que de beaux chevaux arabes, des étoffes de soie brochées d'or, des tables enrichies de pierreries, on remarquait une croix d'une seule pierre précieuse, d'un prix inestimable, travaillée autrefois par l'ordre de l'empereur Constantin, et tombée entre les mains des Musulmans après la défaite de Romain Diogène.

On touchait à la fin de la campagne, et l'empereur ordonna le départ de l'armée pour ses quartiers d'hiver, malgré les instances des princes latins, dont la conduite n'avait pas été irréprochable. Arrivé à Antioche, il y fit son entrée publique, accompagné de ses fils et d'une partie de son armée. Le prince d'Antioche et le comte d'Édesse tenaient la bride de son cheval ; le patriarche, suivi du clergé et du peuple, vint en procession au-devant de lui, chantant des psaumes et des hymnes au son des instrumens de musique. On conduisit ainsi l'empereur à la grande église et au palais, où il fut honoré comme un maître exerçant l'autorité souveraine et prodigant ses faveurs aux princes, aux seigneurs et à tous les habitans.

Faire d'Antioche sa place d'armes pour conquérir la Syrie, et s'y maintenir comme dans une place de sûreté pour retenir les princes chrétiens

dans la soumission de l'Empire, telle était l'arrière pensée de Comnène. Ce plan politique, dont l'exécution était nécessaire à ses vues, ne pouvait échapper longtemps à la pénétration des princes latins. Ne pouvant s'opposer ouvertement aux desseins de l'empereur, ils calomnièrent ses intentions, et, par des émissaires secrets, excitèrent le peuple à la révolte. Le peuple s'émut, et l'on entendit crier de toutes parts : « Antioche est perdue; « elle est vendue aux Grecs, qui ont les demeures « de nos pères. Sauvons-nous dans les déserts. »

Animé par ces clameurs, tout le peuple d'Antioche s'attroupe, prend les armes, attaque les personnes de la suite de l'empereur, et les poursuit jusqu'aux portes du palais. Ce prince aurait pu repousser la violence par la force, ordonner le massacre des habitans d'Antioche et rester maître de la ville par la terreur; mais son cœur magnanime rejeta ce parti, que réprouvait l'humanité. Il dissimule son indignation, et mande auprès de lui les princes, les seigneurs et les principaux habitans : « Je vois, leur dit-il, que mes « intentions et mes vues sont mal interprétées; la « malveillance me suppose des desseins sinistres : « c'est à tort. Je me repose au contraire sur « votre fidélité, et je n'ai garde de vous rendre « responsables de la témérité d'une multitude « aveugle. Assurez le peuple que dès demain je « le délivrerai d'une injuste défiance, et que je « sortirai d'Antioche. » Tous les assistans répondent par des acclamations et par des louanges, exaltant la prudence et la modération de l'empereur. Le lendemain ce prince sort du palais avec son cortége, et va camper hors de la ville. Là il donne bientôt le signal du départ à l'armée. Les princes latins simulent des regrets, feignent de vouloir le retenir. L'empereur leur promet de revenir en Syrie avec des forces suffisantes pour

en faire la conquête. Les seigneurs le comblent de vœux et de bénédictions, et l'accompagnent jusqu'aux frontières de la Cilicie. Ce prince, après deux années d'absence, rentra vers la fin de l'année 1109 dans sa capitale, menant à sa suite un grand nombre de prisonniers et un riche butin fait sur les Musulmans.

Jamais, malgré des guerres si fréquentes, l'Empire n'avait été mieux gouverné ni si heureux ; les lois y étaient observées, et la justice n'y était pas un vain nom ; l'agriculture et le commerce y étaient également encouragés et honorés. Mais c'était par des vertus guerrières que pouvait se soutenir un Empire menacé jusqu'alors par des ennemis redoutables que le seul courage du prince tenait en échec.

Tel était le mobile des actions de Comnène ; il fuyait le repos comme nuisible à la sûreté de ses peuples. Informé que les Turcs ravageaient les plaines de la Bithynie, on le vit partir, quoique malade, sans attendre le printemps. La nouvelle seule de sa marche mit les Turcs en fuite. N'ayant plus d'ennemis à combattre, il répara les places de la Bithynie, et occupa ses troupes à des travaux militaires. Ce fut pour les soldats un sujet de mécontentement et de murmure ; l'empereur, peu sensible à ces plaintes, répétait souvent que de bons soldats ne devaient connaître d'autre fatigue que l'inaction, d'autre famille que l'armée, d'autre patrie que leur camp.

La campagne qu'il méditait avait pour but principal de soustraire la province du Pont aux incursions et aux ravages des Turcs. L'empereur y pénétra par la Paphlagonie en cotoyant le bord de la mer. Mais cette marche présenta des difficultés inattendues ; il fallut forcer tous les passages l'épée à la main, et l'armée, harassée de fatigue, n'arriva dans le Pont qu'au solstice d'hiver. L'em-

pereur se cantonne d'abord dans la ville de Kinta; puis, sans attendre le printemps, il entre en campagne. Mais il a bientôt à combattre des ennemis plus redoutables que les Turcs; la disette et le froid. Cette campagne pénible amena plusieurs actions sanglantes, dans l'une desquelles le prince Manuel, le plus jeune des fils de l'empereur, courut pique baissée donner au milieu des escadrons ennemis. La hardiesse du prince, le péril où il se précipitait attirèrent après lui toute l'armée; ce fut à qui signalerait son zèle pour l'empereur en dégageant son fils chéri. Les ennemis furent repoussés et défaits. Manuel, comblé d'éloges par l'armée, fut réprimandé par son père pour avoir manqué aux lois de la discipline en sortant des rangs, et pour avoir compromis par sa témérité le salut de l'armée entière.

La campagne suivante fut tout aussi pénible; mais rien ne pouvait rebuter un prince guerrier pour qui le repos était un supplice. Les progrès des Turcs en Asie lui inspiraient une inquiétude secrète pour l'avenir; il sentait d'ailleurs que les établissemens formés par les Latins en Syrie et en Palestine ne seraient jamais pour l'Empire une barrière rassurante. Ces grands motifs politiques lui inspirèrent le dessein d'accomplir la conquête de toute la Syrie, et de chasser les Musulmans de la Palestine. Il feignit toutefois de n'avoir en vue que de répondre aux pressantes sollicitations du prince d'Antioche, qui invoquait l'exécution du traité conclu quatre années auparavant. Instruit que les Turcs venaient d'entrer en Pamphilie, et qu'ils assiégeaient Sozopolis, l'empereur rassembla ses meilleurs troupes et se mit en campagne. Presque toutes les forces et les trésors de l'Empire marchaient à sa suite. Jamais il ne s'était vu à la tête d'une si belle armée. Il prit la route d'Antioche par la Cilicie; mais au lieu de trouver des alliés parmi les La-

tins, il ne trouva que des ennemis déclarés qui lui refusèrent même des vivres. Il fit ravager le territoire d'Antioche, et revint ensuite passer l'hiver en Cilicie, près d'Anazarbe, résolu d'entrer en Syrie dès que la saison le permettrait, et d'y signaler sa puissance par quelque exploit mémorable. Mais le destin en avait décidé autrement. Un accident aussi funeste qu'imprévu renversa tous les projets de ce prince guerrier et magnanime. Il aimait la chasse, et se livrait souvent à cet exercice favori, qui seul le délassait de ses travaux militaires et politiques. Campé alors dans une contrée boisée, entre deux hautes montagnes de la chaîne du Taurus, il sortit un jour avec ses équipages ordinaires, et, s'étant engagé dans une forêt pleine de bêtes sauvages, il vit venir à lui un énorme sanglier que poursuivaient ses chiens. Il l'attend de pied ferme, et lui plonge son épieu dans le flanc. Percé et contenu par la main de l'auguste chasseur, l'animal furieux rugit et renverse par ses violentes secousses le carquois du prince, rempli de traits empoisonnés, dont l'un lui perce la main et y fait une large blessure. On y applique aussitôt un premier appareil. L'empereur retourne le soir au camp, et passe assez tranquillement la nuit. Mais déjà le poison circulait dans ses veines ; la plaie s'était enveninée et enflammée ; le prince souffrait des douleurs cuisantes ; bientôt même l'enflure se communique au bras, et les médecins ne voient plus de remède que dans l'amputation. Décidé à mourir, l'empereur s'y oppose : « Ce n'est pas trop « de deux mains, dit-il, pour tenir les rênes « d'un vaste Empire. »

Le seul regret qu'il témoigne dans un moment si douloureux ce n'est pas de voir s'éclipser les grandeurs humaines, mais de n'avoir pu accomplir ses vastes desseins pour la sécurité de l'Em-

pire. Avan[illegible] le [illegible] ne lui ôtât l'usage de ra[illegible] [illegible] les portes de sa tente, et p[illegible] ses so[illegible] de lui présenter leurs requêtes, voulant l[illegible] donner cette dernière marque de bonté ; puis, faisant appeler ses ministres, les seigneurs de sa cour et les principaux officiers de l'armée, il rassembla ce qui lui restait de forces, et, se montrant seul insensible à ses maux, il leur adressa un discours touchant et pathétique sur le sort de l'Empire.

Il ne restait plus à ce prince que deux fils, Isaac et Manuel. Le dernier seul était capable de tenir les rênes du Gouvernement. « Mes amis, « dit l'empereur aux grands qui entouraient son « lit de mort, l'amour que j'ai pour vous et « pour l'Etat est si peu désintéressé que je cher- « cherais un successe[illegible] hors de ma famille si « l'un ou l'autre de mes enfans ne méritait pas « de vous gouverner. Un pilote qui par igno- « rance perd son vaisseau, meurt couvert de « honte ; cette honte rejaillit sur celui même « qui lui a confié le gouvernail. J'aime mes « deux fils également, et s'il ne s'agissait pas de « l'Empire, je suivrais dans la distribution de « mon héritage l'ordre qu'a suivi la nature ; mais « la succession au trône n'est pas un présent ; « c'est un fardeau, et un père doit en charger « celui de ses enfans qui est le plus en état de « le porter. La Providence a pris soin de dési- « gner mon successeur ; jugez vous-mêmes si Ma- « nuel, mon second fils, n'est pas celui qui mé- « rite de vous commander. Son courage s'est « montré à Néocécarée, où nous lui dûmes la « victoire. Vous connaissez d'ailleurs sa fer- « meté ; vous avez vu sa prudence se mûrir. « Proclamez donc empereur celui qui en est « digne. C'est Dieu qui m'inspire dans ce der- « nier moment, où s'éteignent toutes les affec-

IVme PARTIE.

ALFRED LE GRAND,

ROI D'ANGLETERRE.

ALFRED était frère d'Ethelred, roi des Saxons occidentaux en Angleterre, lorsque ce pays était en proie aux ravages des étrangers. Il naquit à Wantage, dans le Berkshire, principale demeure des rois saxons, l'an 849. Cette notice renfermera ce qui nous est parvenu de plus authentique à l'égard de cet homme vraiment extraordinaire, et très-supérieur à son siècle.

Avant de monter sur le trône Alfred avait déjà donné de grandes preuves de courage. Dans une guerre contre les Danois le roi son frère lui confia le commandement de la moitié de son armée. Alfred, au moment de livrer bataille, voyait avec inquiétude qu'Ethelred, retiré dans sa tente pour prier, ne donnait pas le signal de l'attaque; emporté par son impatiente ardeur, il marcha aux ennemis avec ses seules forces. Malgré son extrême infériorité sous le rapport du nombre, il maintint le combat sans désavantage jusqu'à ce qu'enfin Ethelred vint à son secours. Les Danois furent mis en fuite avec un grand

FRED-LE-GRAND.
L'ABBÉ SUGER.
GODEFROI DE BOUILLON.
SALADIN.
St. FERDINAND.

carnage, [illegible] de se réfugier dans leur forteresse de [illegible]aming, fameuse à l'époque de ces guerres meurtrières. On compta parmi les morts un de leurs généraux et cinq comtes. Cette bataille se livra près d'Ashdown.

Quatorze jours après les Danois reçurent des renforts qui les mirent en état de rentrer en campagne. Ils combattirent les deux frères à Basing, en Hampshire. L'affaire fut indécise, et l'on s'attaqua de nouveau à Merdune ou Merden, dans le Wiltshire. Les Danois furent d'abord enfoncés, puis ils se rallièrent; ils étaient (s'il en faut croire les historiens Anglais) très-supérieurs en nombre, et ils disputèrent le terrain avec tant de bravoure que le roi Ethelred fut blessé, et qu'Alfred, obligé d'ordonner la retraite, perdit beaucoup de monde avant d'avoir pu gagner un lieu de sûreté. Quoique la victoire se fût ainsi déclarée pour les Danois, Alfred défendit pieusement son frère et son roi blessé, et le fit transporter à Wittingham. Ethelred mourut peu de temps après, et fut enterré à Winbourne, dans le Dorsetshire. On lui fit une épitaphe latine dont voici la traduction :

« Ici repose le corps de saint Ethelred, roi des « Saxons occidentaux, et martyr, qui le 23 avril, « l'an du Seigneur 872, périt par la main des Da- « nois païens. »

Alfred, devenu roi, fut sacré à Winchester; mais ce ne fut qu'après avoir longtemps refusé de se rendre aux instances de la noblesse et du clergé. Dès l'âge de douze ans il avait annoncé le goût le plus vif pour l'étude et la retraite. L'état déplorable où il vit son pays l'emporta sur la répugnance qu'il avait à porter la couronne, et dès lors il résolut de remplir dignement les pénibles fonctions dont il se chargeait.

A peine avait-il rendu à son frère les derniers

devoirs, que les Danois, s'étant av[illegible]s jusqu'à Wilton, lui présentèrent la bataille. Il les mit d'abord en déroute; mais ses troupes les ayant poursuivis avec trop peu d'ordre, ils reprirent l'avantage. Cependant l'intrépidité d'Alfred dans le combat et sa célérité à recruter son armée portèrent ses ennemis à lui proposer un accommodement; ils lui offrirent de lui livrer les places dont ils s'étaient emparés, et de sortir de son royaume, à condition qu'il ne s'opposerait point à leurs conquêtes en d'autres parties de l'île. La prudence fit un devoir au jeune roi d'accepter des conditions si avantageuses. En conséquence les Danois se mirent en marche pour le nord de l'Angleterre; mais, au lieu de se porter sur le Northumberland, ils se rendirent à Londres, et passèrent l'hiver dans cette ville, qu'ils avaient prise pendant le dernier règne.

Les Danois exécutèrent d'abord le traité avec assez de bonne foi; mais une nouvelle troupe venue de leur pays s'empara par surprise du château de Wareham, le plus fort du royaume de Wessex, et qui renfermait quatre des sept dominations connues sous le nom d'*Heptarchie*. Alfred fit des représentations au général Danois; mais il en reçut pour réponse que les différens corps de troupes danoises alors établis dans le royaume étaient indépendans les uns des autres et ne se croyaient pas liés par les traités qu'avaient conclus leurs compatriotes. Alfred crut d'abord qu'il ne lui restait plus d'autre parti à prendre que celui de la guerre; mais quand il eut comparé ses forces avec celles des ennemis il résolut de composer avec les circonstances, et d'acheter la paix. Elle fut jurée de part et d'autre, tant sur les sacrés bracelets des Danois idolâtres, que sur les saintes reliques révérées par les Anglo-Saxons.

Les Danois rompirent le traité, surprirent un

corps de cavalerie qui marchait sans défiance, et se rendirent maîtres de la ville d Exeter, où ils se fortifièrent pour y passer l'hiver.

Alfred, s'adressant à sa noblesse, lui remontra la nécessité de résister à de tels ennemis, et bientôt il put mettre sur pied une armée considérable.

Exeter fut reprise, et sept actions eurent lieu dans une seule campagne; mais Alfred, que le sort des armes ne favorisa pas toujours, se vit obligé de nouveau à négocier avec les Danois. Ce fut le seul moyen qu'il trouva de mettre fin à une guerre qui diminuait sans cesse le nombre de ses troupes, tandis que les ennemis recevaient toujours de nouveaux renforts. Les Danois se retirèrent dans le royaume de Mercie, où, las de mener une vie errante, ils s'incorporèrent avec les habitans.

A peine les Saxons occidentaux étaient-ils délivrés des Danois, que le fameux Rollon se présenta sur leurs côtes. Mais Alfred n'avait point licencié ses troupes; unissant la circonspection à la valeur, il mit ce nouvel ennemi hors d'état de rien entreprendre.

Rollon remit à la voile, se porta vers les rivages de la France, et y fonda le duché de Normandie, préférant ainsi, quelle que pût avoir été d'ailleurs la résistance d'Alfred, une contrée opulente à un territoire déjà épuisé.

Les guerriers danois, dont les forces s'étaient considérablement accrues, inondèrent encore une fois le royaume d'Alfred. Affaiblis par tant de combats, et découragés par des invasions dont ils ne voyaient pas la fin, les Anglais se livrèrent au désespoir. Ceux qui ne purent fuir se soumirent aux vainqueurs; d'autres se retirèrent dans la principauté de Galles, pour y attendre des circonstances plus heureuses; le plus petit nombre resta fidèle à son souverain malheureux. Alfred

pensa qu'il était prudent de céder pour un temps à l'orage; il résolut de se retirer dans un cloître, à l'exemple de son oncle Buthred, roi de Mercie.

L'un de ses plus cruels chagrins fut d'être réduit à se séparer de son épouse Elswitha, qu'il aimait avec une tendresse dont elle était digne, et des enfans qu'elle lui avait donnés. Il leur assigna un lieu où ils furent en sûreté, puis il prit le chemin de la pieuse retraite qu'il avait choisie, ne laissant pas pour cela d'avoir les yeux ouverts sur son peuple. Il en sortit quelque temps après, et, à la faveur d'un déguisement, il se mit au service de celui qui avait soin de ses troupeaux.

On ne sait pas exactement s'il fut reconnu de cet homme; mais une anecdote donnée pour certaine prouverait que la femme de ce paysan ignorait sa naissance et son rang. Un jour qu'il était assis auprès du feu et absorbé dans ses pensées, il laissa brûler un gâteau, quoique sa maîtresse lui eût ordonné d'en avoir soin. Elle lui reprocha sa négligence avec sévérité, et lui dit que, « mal-« gré le peu de soin qu'il y apportait, il n'en « mangerait pas moins sa part quand il serait « cuit. »

Il n'y avait pas long-temps qu'Alfred se trouvait dans cette situation misérable, lorsqu'il aperçut près du lieu où il résidait un terrain d'une faible étendue que rendaient inaccessible des deux côtés les rivières de Parret et de Thone, et de front un vaste marécage. Sans cesse occupé du dessein de vaincre ses ennemis et de recouvrer sa puissance, il fut frappé de l'idée que sur ce terrain, devenu inabordable par les bois et les marais dont il était entouré, on pourrait construire une forteresse, d'où il attaquerait avec sécurité les postes danois les plus voisins; en conséquence il trouva moyen de communiquer son projet à quelques-uns de ses plus

fidèles partisans, et parvint, avec leur secours, à l'exécuter.

Son premier soin fut de faire venir sa famille dans ce lieu de refuge; les nobles qui l'avaient accueillie l'y conduisirent en secret. Bientôt il harcela ses ennemis par de fréquentes attaques, et leur fit comprendre que malgré les avantages qu'ils avaient dû à l'immense supériorité de leur nombre, ils ne devaient pas le considérer comme absolument défait. Quand Alfred eut reconquis sa couronne il éleva sur ce même sol une forteresse plus considérable, et dans la suite il y fit construire un monastère, en témoignage de reconnaissance envers le ciel. Cet édifice, situé environ à quatre milles anglais de Bridgewater en Sommersetshire, fut appelé par Alfred Æthelingey, ou l'île des nobles, en mémoire des seigneurs qui s'étaient rendus près de lui pendant son infortune; dans les temps modernes il fut connu sous le nom d'Athelney.

Le plus grand mal qu'Alfred avait à redouter dans cette retraite c'était le manque de provisions; les historiens en rapportent pour preuve le fait suivant. Un jour, tandis que l'hiver était fort rude, il envoya tous ses gens chercher des vivres; il était si difficile de s'en procurer, que le roi et la reine furent seuls dispensés de cette sortie. Alfred alors, selon son usage quand il pouvait disposer de quelques-uns de ses momens, prit un livre, pendant que son épouse Elswitha s'occupait de détails domestiques. Un pèlerin se présenta à leur porte, et leur demanda quelque chose à manger. Il ne restait qu'un seul pain. La reine, le montrant à Alfred, lui fit voir combien cela serait insuffisant si les habitans de la forteresse revenaient sans avoir rien pu se procurer. Alfred n'en donna pas moins à l'étranger la moitié de ce qu'il possédait, et, s'adressant à Elswitha, il entreprit

de la consoler, en remarquant pieusement « que « celui qui avait pu nourrir cinq mille hommes « avec cinq pains et deux poissons, pourrait faire « (si telle était sa volonté) que la moitié du pain » suffît à tous leurs besoins. » Le voyageur parti, Alfred continua sa lecture, et les historiens ajoutent que sa charité fut récompensée. Ses compagnons revinrent avec une si grande quantité de vivres, que pendant tout le temps de cette espèce d'exil ni leur prince ni eux ne se virent plus exposés à de telles extrémités.

Nous avons rapporté ce trait parce qu'il honore Alfred; mais nous ne nous arrêterons point à un songe qu'il eut ensuite, à ce que prétendent toujours les mêmes historiens, et dans lequel saint Cuthbert, lui apparaissant, l'assura qu'il recouvrerait son royaume.

Alfred avait passé plus d'une année dans cette situation malheureuse, lorsque Hubba, chef des Danois, en l'absence de son frère Hinguard, envahit le pays de Galles, et de là passa dans le Devonshire, qui faisait partie du royaume de Wessex.

Oddune, comte de ce pays, était un homme courageux et dévoué à Alfred. Résolu de résister aux Danois, il se jeta dans le château de Kenwith, situé à l'embouchure de la rivière Taw. Hubba vint l'assiéger; mais Oddune sut persuader à ses soldats de faire une sortie vigoureuse pour se frayer un passage au milieu de l'armée ennemie.

Encouragés par le succès, ils poursuivirent leurs avantages. Hubba lui-même fut au nombre des morts; mais ce qui contribua plus encore à la dispersion des Danois, ce fut la perte de leur célèbre étendard magique, appelé *Reassen ou le Corbeau*, qui tomba au pouvoir des Anglais; ces envahisseurs y attachaient une vertu surnaturelle: il portait l'image d'un corbeau, brodée par les

trois sœurs de Hinguar et de Hubba. On pensait qu'il avait été fait par un art merveilleux ; de plus les Danois étaient persuadés que ce corbeau battait des ailes quand ils devaient obtenir la victoire ; s'ils devaient être battus, il annonçait leur défaite en baissant languissamment sa tête.

Quand Alfred apprit la victoire du comte Oddune et la mort du général danois, il conçut les plus heureuses espérances, et s'efforça de les réaliser. Il manda ses nobles, qui se rendirent avec empressement auprès d'un roi pour lequel ils conservaient toujours de l'affection et du respect. Il leur recommanda de rassembler promptement le plus de troupes qu'il leur serait possible, et de les partager en petits corps pour éviter tout soupçon, mais en se tenant tout prêts à les rassembler aussitôt qu'il leur en donnerait l'ordre ; puis il les congédia.

Cependant le plus difficile de son entreprise restait encore à exécuter ; il fallait prendre connaissance de la situation des ennemis, toujours campés au milieu du royaume, afin d'agir conformément à ces lumières. Alfred, ne sachant point à qui confier une entreprise si difficile, prit la résolution la plus audacieuse dont jamais prince ait conçu la pensée. Il résolut de s'aventurer lui-même au milieu du camp des Danois, afin de connaître avec certitude leurs forces et leur position. Pour effectuer ce projet il se déguisa, se munit d'une harpe, comme s'il eût cherché à subsister en jouant de cet instrument, et entra dans le camp des Danois. Il y resta plusieurs jours, car les *minstrels* (ou joueurs d'instrumens), étaient fort bien accueillis dans tous les lieux où ils se présentaient ; Alfred fut même admis dans la tente du général, découvrit les plans les plus secrets de ses ennemis, et tout ce qui pouvait manquer à leur discipline. Il apprit en-

grace ; il lui désigna la forêt de Selwood co
le rendez-vous général de ses troupes.

Le jour désigné il se rendit près de son ar
à Brixton, à l'entrée orientale du bois, et fut
de ses troupes avec des transports de joie inexp
bles. Trois jours après l'armée anglaise paru
vue des Danois, qui se livraient alors au p
à Edington, ville du Hampshire, et à qu
distance de leur camp fortifié. Son approc
jeta dans la plus affreuse consternation. A
sentit qu'il ne devait pas leur donner le tem
revenir de leur terreur ; après une cou
énergique exhortation à ses soldats, il don
signal de l'attaque. Elle fut impétueuse ; m
leur valeur, les Danois ainsi surpris furent
gés de céder ; peut-être aussi la perte de
étendard leur avait-elle persuadé que leurs
étaient devenus défavorables à leur cause ;
leur déroute devint complète, et leur armée
que entière fut taillée en pièces. Ceux en
nombre qui purent échapper se refugièrent
un château voisin. Alfred les poursuivit, et
qu'ils eussent pu revenir de leur consterna
il les pressa si vivement, qu'ils furent bi
obligés de capituler.

Un aussi grand succès ne lui fit point a
donner ses principes de douceur. Il s'attach
partie des Danois, et les mit en possessio
pays dit *le royaume d'Est-Anglie*, sous la
dition qu'ils embrasseraient la religion
tienne, qu'ils obligeraient le reste de leurs

patriotes à quitter l'île, et qu'ils empêcheraient à l'avenir, autant qu'ils le pourraient, de nouveaux débarquemens. Ils donnèrent des ôtages pour l'exécution de ces articles; ceux qui ne voulurent point renoncer à leur religion s'embarquèrent pour la Flandre.

Guthrum, qui avait été nommé par Hubba gouverneur d'Est-Anglie, et qui, depuis la mort de ce prince, commandait l'armée danoise, consentit à cette capitulation, et vint au camp d'Alfred avec trente de ses principaux officiers. Le roi se rendit avec ces nouveaux convertis à Auler, petit village du Sommersetshire, peu éloigné d'Althency, où ils furent tous baptisés en grande cérémonie. Alfred fut lui-même parrain du chef danois, auquel il donna le nom d'Athelston. Ensuite il les traita tous magnifiquement pendant douze jours à Wedmore, et leur fit en les congédiant des présens aussi considérables que sa situation put le lui permettre.

Cette victoire importante ayant ainsi surpassé les plus vifs désirs d'Alfred, il vit revenir près de lui ceux de ses sujets que la crainte avait chassés de leurs demeures ou contraints de se soumettre aux ennemis. Pour mieux s'assurer l'amitié du chef danois, Alfred lui donna le royaume d'Est-Anglie, alors entièrement habité par des Danois, se réservant seulement la souveraineté titulaire, comme maître de toute l'Angleterre.

Il y avait alors dans ce pays des Danois de deux classes différentes; ceux qui étaient déjà établis dans les royaumes de Northumberland, Mercie et Est-Anglie, et ceux qui cherchaient à se procurer des demeures fixes. Alfred avait conclu son traité avec ces derniers. Quand les autres apprirent la défaite de leurs compatriotes ils s'estimèrent heureux de pouvoir con-

devoirs, que les Danois, s'étant avancés jusqu'à Wilton, lui présentèrent la bataille. Il les mit d'abord en déroute; mais ses troupes les ayant poursuivis avec trop peu d'ordre, ils reprirent l'avantage. Cependant l'intrépidité d'Alfred dans le combat et sa célérité à recruter son armée portèrent ses ennemis à lui proposer un accommodement; ils lui offrirent de lui livrer les places dont ils s'étaient emparés, et de sortir de son royaume, à condition qu'il ne s'opposerait point à leurs conquêtes en d'autres parties de l'île. La prudence fit un devoir au jeune roi d'accepter des conditions si avantageuses. En conséquence les Danois se mirent en marche pour le nord de l'Angleterre; mais, au lieu de se porter sur le Northumberland, ils se rendirent à Londres, et passèrent l'hiver dans cette ville, qu'ils avaient prise pendant le dernier règne.

Les Danois exécutèrent d'abord le traité avec assez de bonne foi; mais une nouvelle troupe venue de leur pays s'empara par surprise du château de Wareham, le plus fort du royaume de Wessex, et qui renfermait quatre des sept dominations connues sous le nom d'*Heptarchie*. Alfred fit des représentations au général Danois; mais il en reçut pour réponse que les différens corps de troupes danoises alors établis dans le royaume étaient indépendans les uns des autres et ne se croyaient pas liés par les traités qu'avaient conclus leurs compatriotes. Alfred crut d'abord qu'il ne lui restait plus d'autre parti à prendre que celui de la guerre; mais quand il eut comparé ses forces avec celles des ennemis il résolut de composer avec les circonstances, et d'acheter la paix. Elle fut jurée de part et d'autre, tant sur les sacrés bracelets des Danois idolâtres, que sur les saintes reliques révérées par les Anglo-Saxons.

Les Danois rompirent le traité, surprirent un

corps de cavalerie qui marchait sans défiance, et se rendirent maîtres de la ville d'Exeter, où ils se fortifièrent pour y passer l'hiver.

Alfred, s'adressant à sa noblesse, lui remontra la nécessité de résister à de tels ennemis, et bientôt il put mettre sur pied une armée considérable.

Exeter fut reprise, et sept actions eurent lieu dans une seule campagne; mais Alfred, que le sort des armes ne favorisa pas toujours, se vit obligé de nouveau à négocier avec les Danois. Ce fut le seul moyen qu'il trouva de mettre fin à une guerre qui diminuait sans cesse le nombre de ses troupes, tandis que les ennemis recevaient toujours de nouveaux renforts. Les Danois se retirèrent dans le royaume de Mercie, où, las de mener une vie errante, ils s'incorporèrent avec les habitans.

A peine les Saxons occidentaux étaient-ils délivrés des Danois, que le fameux Rollon se présenta sur leurs côtes. Mais Alfred n'avait point licencié ses troupes; unissant la circonspection à la valeur, il mit ce nouvel ennemi hors d'état de rien entreprendre.

Rollon remit à la voile, se porta vers les rivages de la France, et y fonda le duché de Normandie, préférant ainsi, quelle que pût avoir été d'ailleurs la résistance d'Alfred, une contrée opulente à un territoire déjà épuisé.

Les guerriers danois, dont les forces s'étaient considérablement accrues, inondèrent encore une fois le royaume d'Alfred. Affaiblis par tant de combats, et découragés par des invasions dont ils ne voyaient pas la fin, les Anglais se livrèrent au désespoir. Ceux qui ne purent fuir se soumirent aux vainqueurs; d'autres se retirèrent dans la principauté de Galles, pour y attendre des circonstances plus heureuses; le plus petit nombre resta fidèle à son souverain malheureux. Alfred

pensa qu'il était prudent de céder pour un temps à l'orage; il résolut de se retirer dans un cloître, à l'exemple de son oncle Buthred, roi de Mercie.

L'un de ses plus cruels chagrins fut d'être réduit à se séparer de son épouse Elswitha, qu'il aimait avec une tendresse dont elle était digne, et des enfans qu'elle lui avait donnés. Il leur assigna un lieu où ils furent en sûreté, puis il prit le chemin de la pieuse retraite qu'il avait choisie, ne laissant pas pour cela d'avoir les yeux ouverts sur son peuple. Il en sortit quelque temps après, et, à la faveur d'un déguisement, il se mit au service de celui qui avait soin de ses troupeaux.

On ne sait pas exactement s'il fut reconnu de cet homme; mais une anecdote donnée pour certaine prouverait que la femme de ce paysan ignorait sa naissance et son rang. Un jour qu'il était assis auprès du feu et absorbé dans ses pensées, il lui vit brûler un gâteau, quoique sa maîtresse lui eût ordonné d'en avoir soin. Elle lui reprocha sa négligence avec sévérité, et lui dit que, « mal-« gré le peu de soin qu'il y apportait, il n'en « mangerait pas moins sa part quand il serait « cuit. »

Il n'y avait pas long-temps qu'Alfred se trouvait dans cette situation misérable, lorsqu'il aperçut près du lieu où il résidait un terrain d'une faible étendue que rendaient inaccessible des deux côtés les rivières de Parret et de Thone, et de front un vaste marécage. Sans cesse occupé du dessein de vaincre ses ennemis et de recouvrer sa puissance, il fut frappé de l'idée que sur ce terrain, devenu inabordable par les bois et les marais dont il était entouré, on pourrait construire une forteresse, d'où il attaquerait avec sécurité les postes danois les plus voisins; en conséquence il trouva moyen de communiquer son projet à quelques-uns de ses plus

fidèles partisans, et parvint, avec leur secours, à l'exécuter.

Son premier soin fut de faire venir sa famille dans ce lieu de refuge; les nobles qui l'avaient accueillie l'y conduisirent en secret. Bientôt il harcela ses ennemis par de fréquentes attaques, et leur fit comprendre que malgré les avantages qu'ils avaient dû à l'immense supériorité de leur nombre, ils ne devaient pas le considérer comme absolument défait. Quand Alfred eut reconquis sa couronne il éleva sur ce même sol une forteresse plus considérable, et dans la suite il y fit construire un monastère, en témoignage de reconnaissance envers le ciel. Cet édifice, situé environ à quatre milles anglais de Bridgewater en Sommersetshire, fut appelé par Alfred Æthelingey, ou l'île des nobles, en mémoire des seigneurs qui s'étaient rendus près de lui pendant son infortune; dans les temps modernes il fut connu sous le nom d'Athelney.

Le plus grand mal qu'Alfred avait à redouter dans cette retraite c'était le manque de provisions; les historiens en rapportent pour preuve le fait suivant. Un jour, tandis que l'hiver était fort rude, il envoya tous ses gens chercher des vivres; il était si difficile de s'en procurer, que le roi et la reine furent seuls dispensés de cette sortie. Alfred alors, selon son usage quand il pouvait disposer de quelques-uns de ses momens, prit un livre, pendant que son épouse Elswitha s'occupait de détails domestiques. Un pèlerin se présenta à leur porte, et leur demanda quelque chose à manger. Il ne restait qu'un seul pain. La reine, le montrant à Alfred, lui fit voir combien cela serait insuffisant si les habitans de la forteresse revenaient sans avoir rien pu se procurer. Alfred n'en donna pas moins à l'étranger la moitié de ce qu'il possédait, et, s'adressant à Elswitha, il entreprit

Godefroy signala son courage fut un combat singulier qu'il eut à soutenir contre un seigneur son parent. Ils étaient diviséś au sujet d'une terre considérable, et, selon l'usage du temps, cette querelle devait être terminée par les armes. Le jour choisi pour le combat les deux champions entrent en lice. Ils se battent longtemps avec une égale valeur; mais enfin Godefroy porte à son adversaire un coup si rude, que son épée se casse sur son bouclier. Les juges du camp, le voyant désarmé, veulent arrêter le combat; mais chacun des combattans s'y refuse. Godefroy, loin d'être abattu, se sert adroitement du tronçon de son épée, et en frappe avec tant de force son adversaire à la tempe gauche, qu'il le renverse presque sans vie. Il le désarme, et quoiqu'il fût maître des jours de son ennemi, il ne profita de cet avantage que pour le faire consentir à une paix convenable.

Godefroy se rangea sous les drapeaux de l'empereur Henri IV, et le servit avec autant de valeur que de fidélité en Allemagne et en Italie. Il se distingua surtout à la bataille livrée par ce prince en 1080 à Rodolphe de Reinfeld, duc de Souabe, à qui Grégoire VII avait envoyé la couronne impériale. Godefroy le tua de sa propre main. Henri, voulant se venger du pontife, alla mettre le siége devant Rome, et Godefroy entra le premier dans cette ville, à la tête des troupes qu'il commandait. Mais par la suite il se repentit d'avoir embrassé un parti que la victoire même ne put faire triompher, et que la plupart des chrétiens regardaient comme sacrilége. Pour expier ses exploits, condamnés par l'esprit de son siècle, il fit vœu à cette époque d'aller à Jérusalem, non comme simple pélerin, mais comme défenseur des chrétiens opprimés. Il était déjà pénétré de cette idée lorsqu'il fonda, de concert

avec la vertueuse Ide, sa mère, le prieuré de *Saint-Pierre lès Bouillons*, car dans l'acte de fondation, daté de 1084, c'est-à-dire onze ans avant le départ de Godefroy pour la Terre-Sainte, il parle de ce voyage.

Urbain III s'occupait des moyens de mettre à exécution les projets de Grégoire VII, son prédécesseur; il alla en Auvergne présider le fameux concile de Clermont, en 1095. La croisade contre les infidèles fut décidée dans cette assemblée, au cri de *Dieu le veut, Dieu le veut*, qui devint par la suite le cri de guerre des croisés. On choisit, pour commander les armées qui devaient passer en Orient, des guerriers déjà célèbres par leur valeur et par leurs exploits. Personne n'avait plus de droit à cet honneur que Godefroy; aussi fut-il nommé l'un des principaux chefs de cette expédition extraordinaire.

A peine la décision du concile fut-elle connue, que la noblesse de France et des bords du Rhin prodigua ses trésors pour les immenses préparatifs qu'elle nécessitait; les femmes mêmes se dépouillèrent de leurs ornemens les plus précieux; plusieurs barons, qui n'avaient à vendre ni terres ni châteaux, imploraient la pitié des fidèles qui ne prenaient pas le croix, et ceux-ci croyaient participer aux mérites de la guerre sainte en fournissant à l'entretien des croisés; quelques-uns, par un zèle mal entendu, ruinèrent leurs vassaux et pillèrent les bourgs et les villages pour se mettre en état d'aller combattre les infidèles. Godefroy de Bouillon, conduit par une piété plus éclairée, se contenta d'aliéner ses vastes domaines; il vendit la principauté de Stenay à l'évêque de Verdun, et céda ses droits sur le duché de Bouillon à Olbert, évêque de Liége, pour la somme modique de quatre mille marcs d'argent et une livre d'or.

Avant de quitter la France il institua à Anvers un collége de douze chanoines en l'honneur de Saint-Michel, et confirma la donation faite au prieuré de *Saint-Pierre lès Bouillons*, qu'il affectionnait particulièrement.

Godefroy avait rassemblé sous ses drapeaux quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers; accompagné de ses deux frères, Eustache et Baudouin, il se mit en marche au printemps de l'année 1096, trois mois après la décision du concile de Clermont. L'armée que commandait le duc de Bouillon était composée de soldats formés à la discipline, éprouvés dans les combats; aussi trouva-t-elle des secours et des alliés dans tous les pays qu'elle traversa, dans ceux mêmes où les premiers croisés, sous les ordres de Pierre l'Ermite, n'avaient rencontré que des obstacles et des ennemis.

En approchant de Constantinople il apprit que le comte de Vermandais, Hugues le Grand, frère du roi de France Philippe Ier, jeté par la tempête sur les côtes d'Epire, avait été arrêté par les ordres de l'empereur Alexis Comnène. Godefroy envoya demander à l'empereur la réparation de cet outrage. Alexis, qui espérait que le frère du roi de France deviendrait entre ses mains un ôtage qui pourrait le mettre à l'abri des entreprises des Latins, fit aux députés de Godefroy une réponse peu favorable: le duc de Bouillon ne put retenir son indignation et la fureur de son armée; les terres qu'il traversait furent traitées comme un pays ennemi, et pendant huit jours les fertiles campagnes de la Thrace devinrent un théâtre de dévastation. La foule des Grecs qui fuyaient vers Constantinople informèrent bientôt l'empereur de la terrible vengeance des Latins. Alexis, effrayé des suites que pouvait avoir sa fausse politique, implora

la clémen
rendre la
arrivés au
messe appaisa Godefroy,
et ordonna que les Gr
des amis et des alliés.

Chaque jour de nouveaux croisés arrivaient dans la Bythinie et se rangeaient sous les drapeaux du duc de Bouillon. S'il ne fut pas précisément élu chef de la croisade, comme le prétendent quelques historiens, il obtint du moins sur les autres chefs une supériorité qu'aucun d'eux ne lui contesta jamais.

Quoiqu'à l'arrivée des chrétiens en Asie l'empire des Turcs Seljoncides penchât déjà vers sa décadence, il présentait encore une barrière redoutable aux guerriers de l'occident. Livrés tout entiers au soin de défendre leur puissance et leur religion, menacés par des armées innombrables, les Turcs abandonnaient les soins de l'agriculture et du commerce aux Grecs leurs esclaves; ils ne connaissaient plus d'autre profession que celle des armes, n'ambitionnaient plus d'autre richesse que le butin à faire sur l'ennemi. Ils avaient pour chef le fils de Soliman Kilidge Arslan, que ses exploits contre les chrétiens avaient fait surnommer le *champion sacré*. Ce prince avait un génie fécond en ressources, et un caractère inébranlable dans les revers. Dès qu'ils eurent connaissance de l'approche des croisés, les plus courageux défenseurs de l'islamisme arrivèrent de toutes les provinces de l'Asie-Mineure, et vinrent se ranger sous ses étendards.

Pleins de confiance en leurs forces, et sans connaître celles qu'on pouvait leur opposer, les croisés assiégent Nicée. Dès les premiers jours du siége ils livrent plusieurs assauts dans les

quels ils font inutilement des prodiges de valeur. Kilidge Arslan, qui avait déposé dans Nicée ses trésors et sa famille, s'avança pour secourir la place. Il anime les siens par son exemple et par ses discours, leur montre le camp des croisés et le riche butin qu'il renfermait comme la juste récompense de leurs exploits. Ils attaquent d'abord les chrétiens avec fureur; mais ils ne peuvent soutenir long-temps leur ardeur impétueuse: Godefroy était partout et portait la mort et l'effroi dans leurs rangs. Bientôt le trouble se met parmi eux; ils se voient forcés de se retirer dans les montagnes, et sont trop heureux d'y trouver un asile.

Kilidge Arslan, désespérant de sauver Nicée, se retira avec les débris de son armée, et courut dans les provinces susciter de nouveaux ennemis aux chrétiens. Les croisés poussèrent alors le siége avec vigueur. Un Sarrasin, que l'histoire nous présente comme un géant, fit dans ce siége des exploits qui surpassent ceux que raconte l'antiquité fabuleuse. Il ne se faisait pas moins remarquer par son adresse que par sa force; il ne portait jamais que des coups mortels. Un jour qu'il était sur la plate-forme d'une tour attaquée par les croisés, il bravait lui seul les efforts des ennemis; tantôt il faisait pleuvoir sur les chrétiens une grêle de pierres; tantôt, élevant la voix, il défiait les plus braves au combat. Les chrétiens, furieux, dirigeaient tous leurs efforts contre lui. Le fier Sarrasin, couvert de blessures, se défendait encore vaillamment: Godefroy, que son courage retenait ailleurs, accourut au bruit de cette attaque générale, décocha un trait d'arbalète au redoutable Sarrasin, le perça au cœur, et le fit rouler du haut de la plate-forme dans le fossé.

Après un siége de sept semaines la ville se

it, le 14 juin 1097. Les croisés se reposèrent
que temps dans les environs de cette place, et
uit le chemin de la Syrie et de la Palestine.
queurs des Turcs, ils eurent à se défendre
ardeur dévorante d'un climat nouveau pour
les maladies, et surtout les horreurs de la
en firent périr un grand nombre. Ils invo-
ent en vain dans ces climats brûlans les mi-
s que Dieu avait autrefois opérés dans le dé-
pour son peuple chéri; les déserts vallées de
rygie retentirent vainement de leurs prières,
urs plaintes, et quelquefois même de leurs
blasphèmes.

s arrivèrent enfin devant Antioche. Cette
est située au milieu d'un pays fertile,
é de prairies, de rivières et de bois.
aspect de ces riches contrées le courage
malheureux chrétiens se releva; toutefois
lant le séjour qu'ils y firent leur joie
troublée par la crainte de perdre un de
chefs le plus chéri, le brave et généreux
froy. Un jour le duc de Bouillon s'égara
une forêt, et courut le plus grand danger
léfendant un soldat attaqué par un ours.
rrassa cette bête féroce; mais on s'aperçut
tôt qu'il était blessé à la cuisse et qu'il
ait tout son sang; on le ramena mourant
le camp des croisés. La perte d'une ba-
aurait causé moins de consternation que
ouloureux spectacle qui s'offrit alors aux
tiens; tous versaient des larmes en invo-
t le ciel pour Godefroy. Heureusement la
ure n'était pas très-dangereuse; mais, af-
par la perte de son sang, le duc de Bouillon
longtemps sans reprendre ses forces, et fut
é pendant plusieurs semaines de se faire
r dans une litière à la suite de l'armée. Ce-
ant on avait commencé le siége d'Antioche;

cette ville, célèbre dans les annales du Christianisme, redoublait l'enthousiasme religieux des croisés : les disciples de J.-C. avaient pris dans Antioche le titre de chrétiens, et l'apôtre Pierre y avait été nommé le premier pasteur de l'église naissante. La place était protégée par de larges fossés; les vastes marais qui l'environnaient, et surtout le fleuve Oronte, offraient des obstacles redoutables au courage des chrétiens. Le siége fut long et pénible; la discorde, qui s'était glissée dans le camp des chrétiens, l'ambition et l'avarice des chefs, les honteuses débauches auxquelles se livrèrent les soldats, en retardèrent encore les progrès. Godefroy, au milieu de ces dissensions, n'avait cessé de montrer le zèle pieux, la générosité et l'esprit sage et consolateur qui formaient la base de son caractère; il était enfin parvenu à ramener le calme et la paix parmi les chrétiens. Ce héros ne se distinguait pas moins par sa bravoure et par son intrépidité; tous les historiens ont raconté ses brillans exploits et ses beaux faits d'armes. Rien n'est mieux attesté que sa valeur et sa force prodigieuse; voici néanmoins un trait rapporté par Guillaume de Tyr sur lequel on pourrait élever quelques doutes. Pendant le siége d'Antioche un Sarrasin, non moins redoutable que celui dont nous avons parlé, surpassant de même tous les autres par sa haute stature, se présente au fort de la mêlée pour combattre Godefroy, et du premier coup qu'il lui porta mit en pièces son bouclier. Le duc de Bouillon, indigné de cette audace, se dresse sur ses étriers, s'élance contre son adversaire, et lui assène sur l'épaule un coup si terrible, qu'il partage son corps en deux parties; la première tomba à terre, et l'autre resta sur le cheval, qui rentra dans la ville, où cet aspect redoubla la consternation des assiégés. Antioche

tomba au pouvoir des chrétiens le 3 juin 1098.

A la suite de cette victoire trois jours s'écoulèrent au milieu des fêtes et des réjouissances; le quatrième fut un jour de cruauté et de deuil. Une armée formidable de Sarrasins s'approchait d'Antioche, et les vainqueurs furent eux-mêmes assiégés dans la ville dont ils venaient de se rendre maîtres; pour comble de maux, la disette se fit bientôt sentir, et exerça les plus cruels ravages. Au milieu de toutes les richesses conquises sur les Sarrasins, les croisés se voyaient condamnés à toutes les horreurs de la misère et de la faim. C'était vainement que Godefroy et l'évêque du Puy, le pieux Adhémar, employaient les exhortations pour ranimer le courage de ces guerriers, et leur montrer la honte dont ils allaient se couvrir aux yeux de l'Europe; cette éloquence, qui avait éveillé leur enthousiasme, ne pouvait plus calmer leur désespoir.

Réduits à manger les chevaux, les chameaux, et même les animaux les plus immondes, plusieurs croisés cherchèrent à s'enfuir d'une ville qui ne leur présentait que l'image et la perspective de la mort. Tant que Godefroy eut quelques vivres il les partagea avec ses compagnons; enfin il fit le sacrifice de son dernier cheval de bataille, et se trouva, comme tous les autres croisés, réduit aux plus cruelles nécessités. Tout paraissait désespéré lorsqu'un prêtre de Marseille, nommé Pierre Barthélemy, annonce que Dieu vient de lui découvrir dans une révélation le lieu où était déposée la sainte lance; on la trouve effectivement dans l'endroit indiqué. Les chrétiens, sortis tout à coup de leur abattement, reprennent le courage et l'énergie qui les avaient animés d'abord. On oublia les horreurs de la famine, le nombre des ennemis; les plus pusillanimes sont altérés

du sang des Sarrasins ; tous courent aux armes. Godefroy s'agite, porte devant eux la sainte lance, qui semble être le gage assuré de leur victoire. On entend partout retentir le cri de guerre, *Dieu le veut, Dieu le veut.* Les Sarrasins sont attaqués avec fureur, et bientôt les rives de l'Oronte, les bois, les plaines, les montagnes sont couvertes de morts et de fuyards, et les croisés remportent une victoire complète.

Après cette mémorable journée les Turcs n'opposèrent plus qu'une faible résistance, et ne firent presqu'aucun effort pour arrêter la marche des croisés, qui s'avancèrent à grands pas vers Jérusalem. Ils traversèrent, sans s'y arrêter, Tripoli, Tyr, Sidon, Emmaüs et Bethléem : à l'aspect de ces lieux révérés ils oublièrent leurs longs malheurs, les pertes qu'ils avaient faites, et retrouvèrent toutes leurs espérances. Enfin, le 10 juin 1099, l'armée arrive sur les hauteurs de Nicopolis; la ville sainte s'offre à ses regards. A cette vue chacun fait éclater la plus vive allégresse ; tous s'écrient, en versant des larmes de joie et d'attendrissement : *Dieu le veut, Dieu le veut!* Les uns, à l'aspect des saints lieux qu'ils vont délivrer, se jettent à genoux; les autres baisent avec respect cette terre qu'avait foulée le Sauveur, et qui était consacrée par son sang. Ils jurent tous de venger la ville sainte des outrages et du joug des infidèles.

Jérusalem, qui, à l'époque de l'arrivée des croisés à Constantinople, appartenait aux Turcomans, venait de changer de maîtres; les Sarrasins en avaient chassé ces peuples, et cette cité, jadis si florissante, semblait alors ensevelie sous ses propres ruines ; les remparts seuls étaient en bon état. Les croisés ne pouvaient en détacher leurs regards, et gémissaient de l'état d'abaissement où elle était tombée. Exhaltés par les douloureux récits des

chrétiens fugitifs et par les détails de l'oppression sous laquelle ils étaient accablés, les croisés demandaient à grands cris qu'on livrât l'assaut, persuadés que Dieu seconderait leur bravoure par des miracles. On donne le signal; ils s'avancent en bon ordre vers la ville. Jamais on ne vit tant d'ardeur dans les soldats de la croix; mais ils n'avaient ni échelles, ni machines de guerre; leur bravoure fut donc inutile, et les Sarrasins forcèrent les assaillans à la retraite. Quelques jours après ils tentèrent une nouvelle attaque, qui n'eut pas plus de succès que la première.

Déjà l'enthousiasme qu'avait excité la vue de Jérusalem commençait à s'affaiblir, et le siége traînait en longueur; il dura quarante jours, et ce fut, dit un historien, quarante jours de misère et de calamité.

La disette affligeait les croisés; une sécheresse extraordinaire ajoutait encore aux horreurs de la famine et de la guerre; toutes les campagnes voisines de Jérusalem avaient été dévastées; la fontaine de Siloé était tarie; le torrent de Cédron était corrompu par les chaleurs de l'été; toute l'armée périssait de faim, de soif et de misère. La prompte conquête de Jérusalem était le seul remède à tant de maux.

On se hâta de construire des machines; les arbres furent en peu de temps changés en balistes, en béliers, en catapultes, en énormes tours devant lesquelles devaient s'écrouler les remparts de la ville assiégée.

Le jeudi 14 juillet 1099, ces préparatifs étant terminés, on donna le signal d'une attaque générale: tous les soldats coururent aux armes; toutes les machines s'ébranlèrent à la fois. Au midi, à l'orient et au nord, les tours roulantes s'avancèrent vers le rempart, au milieu du tumulte et des cris des soldats. Godefroy, placé sur la

plate-forme de sa forteresse de bois, animait les siens par son exemple et par ses paroles. Malgré leur valeur, les croisés trouvèrent pourtant une résistance opiniâtre; les tours furent presque entièrement brûlées par les Sarrazins dans une sortie, et la nuit arriva sans que la victoire parût se décider pour les croisés. Ils rentrèrent dans leur camp en frémissant de rage et de douleur; *ils ne pouvaient se consoler de ce que Dieu ne les avait point encore jugés dignes d'entrer dans la ville sainte et d'adorer le tombeau de son fils.*

La nuit se passa de part et d'autre dans les plus vives inquiétudes; chacun déplorait ses pertes, et tremblait d'en essuyer de nouvelles. Le jour suivant ramena les mêmes combats et les mêmes dangers.

Le premier choc fut impétueux et terrible. Les chrétiens, indignés de la résistance qu'ils avaient éprouvée la veille, combattaient avec fureur. Les assiégés, qui avaient appris l'arrivée d'une armée égyptienne, étaient animés par l'espoir de la victoire; ils s'attachaient surtout à la tour de Godefroy, sur laquelle brillait une croix d'or, dont l'aspect provoquait leur fureur et leurs outrages. Ce prince avait vu tomber à ses côtés ses écuyers et plusieurs de ses soldats; lui-même était en butte à tous les traits des ennemis; il combattait au milieu des morts et des blessés, et ne cessait d'exhorter ses compagnons à redoubler de courage et d'ardeur. Malgré la grêle de traits dont il est assailli, il fait avancer de plus en plus sa tour vers les murailles, et laisse tomber son pont-levis; alors il s'élance sur les remparts, et, suivi d'un grand nombre des siens que son exemple entraîne, il enfonce les Sarrazins, les poursuit, et vole sur leurs traces dans les rues de Jérusalem. Les Musulmans fuient de toutes parts, et la ville sainte retentit du cri de guerre

et la victoire des croisés, *Dieu le veut, Dieu le veut.*

Ce fut le vendredi 15 juillet 1099, à trois heures du soir, que les chrétiens entrèrent dans Jérusalem : on remarqua que c'était à pareil jour et à la même heure que Jésus-Christ expira.

Cette époque mémorable aurait dû rappeler leur cœur à des sentimens de miséricorde ; mais, aigris par les maux qu'ils avaient soufferts, irrités par la longue résistance des Sarrasins, les chrétiens massacrèrent sans pitié tout ce qu'ils rencontrèrent dans Jérusalem.

Le pieux Godefroy ne s'était point livré à ces honteux excès après la victoire; ne pouvant arrêter le carnage, il avait détourné ses regards de ces scènes sanglantes, et, suivi de trois serviteurs, il s'était rendu, sans armes et les pieds nus, dans l'église du saint Sépulchre. Bientôt la nouvelle de ce touchant exemple de dévotion se répandit dans l'armée. Toutes les vengeances, toutes les fureurs s'appaisent. Passant d'une extrémité à l'autre, les croisés dépouillent leurs habits sanglans, font retentir Jérusalem de leurs gémissemens et de leurs sanglots, et marchent tous ensemble, les pieds nus et la tête découverte, vers l'église de la Résurrection.

« Ces contrastes inexplicables, dit M. Michaud « dans son excellente Histoire des Croisades, se « font souvent remarquer dans ces guerres de « religion. Quelques écrivains ont cru y trouver « un prétexte pour accuser la religion chré- « tienne ; d'autres, non moins aveugles et non « moins passionnés, ont voulu excuser les déplo- « rables excès du fanatisme ; l'historien impar- « tial se contente de les raconter, et gémit en « silence sur les faiblesses de la nature humaine. »

Lorsque les croisés furent maîtres de Jérusalem ils s'occupèrent de lui donner des lois et

d'y relever le trône de David et de Salomon. Mais quel choix faire ? A quel prince donner cette couronne sacrée ? Les opinions furent longtemps incertaines ; pour les fixer on décida que ce choix serait fait par un conseil particulier, composé de dix hommes les plus recommandables du clergé et de l'armée. On ordonna des prières, des jeûnes et des aumônes, pour que le Ciel daignât présider à la nomination qu'on allait faire. Ceux qui étaient appelés à choisir le roi de Jérusalem jurèrent en présence de l'armée chrétienne de n'écouter aucun intérêt, aucune affection particulière, et de couronner la sagesse et la vertu. Guillaume de Tyr rapporte que les électeurs mirent le plus grand soin à étudier l'opinion de l'armée sur chacun des chefs, qu'ils allèrent jusqu'à interroger les serviteurs de tous ceux qui pouvaient avoir des prétentions à la couronne, et qu'ils leur firent prêter serment de révéler tout ce qu'ils savaient sur les mœurs, le caractère et les penchans les plus secrets de leurs maîtres. Les serviteurs de Godefroy de Bouillon rendirent le témoignage le plus éclatant à sa douceur, à son humanité et surtout à sa dévotion exemplaire. Quant à son courage, il avait pour témoin toute l'armée ; on racontait à l'envi ses exploits ; nul ne réunissait plus de suffrage parmi les croisés. Après avoir mûrement délibéré, les électeurs le proclamèrent donc roi de Jérusalem, et cette nomination excita une allégresse universelle. Tous s'applaudissaient de voir Godefroy dépositaire de leurs plus chers intérêts. On alla chercher le nouveau roi dans sa maison ; les électeurs et les princes le conduisirent en triomphe à l'église du saint Sépulcre, où il prêta serment de respecter les lois de l'honneur et de la justice. Lorsqu'on voulut ceindre son front du diadème et lui conférer les marques de la

royauté, il refusa en disant « qu'il n'accepterait « jamais une couronne d'or dans une ville où le « Sauveur du monde avait été couronné d'épines, « et qu'il ne voulait d'autre titre que celui de « défenseur du tombeau de J.-C. et de baron « du saint Sépulcre. »

A peine Godefroy venait-il d'accepter le périlleux honneur de gouverner Jérusalem, qu'il se vit obligé de défendre la ville contre les troupes du soudan d'Egypte. Une armée innombrable d'Egyptiens, d'Ethiopiens et d'Arabes, rassemblés au nom de Mahomet, s'avance vers la capitale de la Judée, sous les ordres de l'émir Afdhall, le même qui avait pris Jérusalem sur les Turcs, et qui avait juré de la reprendre sur les chrétiens. Godefroy alla au-devant des ennemis, les rencontra dans la plaine d'Ascalon, et les défit entièrement.

Après la bataille d'Ascalon les Sarrasins n'étaient plus en état de tenter de nouvelles entreprises, et cette victoire termina la guerre de la première croisade. Libres enfin de leurs vœux, puisqu'ils avaient enlevé le saint Sépulcre aux infidèles, après quatre ans de travaux et de périls, les premiers croisés quittèrent Jérusalem, et ne laissèrent pour la défendre que trois cents chevaliers et la valeur de Godefroy. Ce prince s'occupa moins à étendre son nouveau royaume qu'à le conserver et à y faire respecter l'ordre et la justice ; il établit un patriarche, fonda deux chapitres de chanoines, l'un dans l'église du saint Sépulcre, l'autre dans celle de la Résurrection, et donna enfin à ses sujets un code de lois rédigées par la sagesse et par une piété éclairée.

Il ne jouit pas longtemps du bien qu'il avait fait ; un an après le départ de ses compagnons Godefroy mourut à Jérusalem, le 18 juillet 1100. Ce héros fut aussi intrépide aux approches de la

mort qu'il l'avait été dans les combats ; lui-même exhortait à la résignation ses amis et ses serviteurs désolés, qui pleuraient d'avance la perte qu'ils allaient faire. Consulté sur le choix de son successeur, il répondit « que ce devait être celui qui en « serait le plus digne. »

Ce grand capitaine fut vivement regretté. Plein de courage, la prudence et la modération tempérèrent toujours sa valeur, et jamais il ne l'exerça que contre les ennemis de la foi. Fidèle à sa parole, libéral, désintéressé, accessible à tous, les princes et les chevaliers le regardèrent comme leur modèle, et les soldats comme leur père. Dans un siècle où la superstition égarait quelquefois les meilleurs esprits, Godefroy se fit remarquer par un zèle ardent pour la vérité et par une dévotion inébranlable, mais éclairée.

« Jamais l'antiquité fabuleuse, dit l'abbé de « Choisy, ne s'est imaginé un héros aussi parfait « en toute chose que la vérité de l'histoire nous « représente Godefroy de Bouillon. Sa naissance « était illustre ; mais ce fut son mérite qui l'éleva « au-dessus des autres, et l'on peut dire de lui « que sa grandeur fut l'ouvrage de sa vertu.

SUGER,

ABBÉ DE SAINT-DENIS,

Ministre d'État sous Louis VI, dit le Gros; Ministre et Régent sous Louis VII, dit le Jeune.

SUGER naquit l'an 1081, de parens pauvres et inconnus. La ville de Saint-Denis et celle de Toury en Beauce se disputent l'honneur de l'avoir vu naître; d'autres veulent qu'il ait vu le jour à Saint-Omer, dans l'Artois, ville alors nouvellement fondée et sans considération. Il était âgé de neuf à dix ans lorsque ses parens le consacrèrent à la profession religieuse dans l'abbaye de Saint-Denis. C'était alors une coutume très en vigueur de fixer le sort des enfans avant qu'ils eussent atteint l'âge de discernement; elle fut depuis sagement abolie. Adam, abbé de Saint-Denis, ayant remarqué dans le jeune Suger les plus heureuses dispositions pour les sciences, l'envoya faire ses premières études dans une célèbre école aux environs de Poitiers. Le jeune religieux justifia pleinement les espérances de son supérieur. Après avoir obtenu les plus brillans succès dans tous ses exercices, il fut rappelé à Saint-Denis pour y étudier la philosophie et la théologie. Il annonça dès lors ce qu'il serait un jour; s'il étonnait ses maîtres par ses progrès surprenans

et son aptitude pour les études les plus difficiles, il se faisait estimer et chérir de chacun par l'élévation de ses sentimens, par la bonté de son caractère et par cette modestie qui est le plus bel ornement de la jeunesse.

Philippe 1er régnait en France. Il avait confié aux religieux de Saint-Denis l'éducation de son fils unique Louis, surnommé *le Gros*, héritier présomptif de la couronne. Dans ces temps d'ignorance, où l'on ne trouvait des hommes d'un esprit cultivé que dans les cloîtres, c'était des moines qui instruisaient les fils de nos rois. Le jeune prince, malgré son affabilité, qui lui gagnait tous les cœurs, était assez difficile sur le choix de ses favoris; mais du moment qu'il eut vu Suger il se sentit attiré par ses manières douces et insinuantes, par son air enjoué et spirituel, et conçut pour lui une amitié qui ne se démentit jamais par la suite. Souple auprès des grands sans bassesse, le religieux sut toujours se maintenir dans les bonnes grâces du prince.

Telle fut l'origine de l'élévation de Suger. Louis, rappelé à la cour pour prendre part au gouvernement, n'oublia pas l'ami de sa jeunesse; il lui confia d'abord plusieurs missions, dont Suger s'acquitta avec autant de zèle que de succès. Peu à peu le prince le chargea des emplois les plus importans, et finit par lui accorder une confiance sans bornes.

De son côté l'abbé Adam, qui avait toujours eu pour le jeune religieux l'affection d'un père, se plaisait à cultiver ses rares dispositions pour les affaires, et ne négligeait aucune occasion de le produire à la cour. Il s'en faisait accompagner lorsqu'il était appelé au conseil royal, dont les abbés de Saint-Denis faisaient partie; d'autres fois, quand il ne pouvait s'y rendre, il chargeait Suger d'y aller siéger à sa place, et malgré sa jeunesse

l'on vit toujours celui-ci représenter dignement son supérieur, qui passait lui-même pour un habile politique. Il assista aussi à plusieurs conciles, où il fit remarquer ses talens, son éloquence et sa capacité.

Louis le Gros ayant succédé à Philippe Ier, son père, mort le 29 juillet 1108, Suger commença à jouir de la plus haute faveur dans la nouvelle cour; il devint l'âme des conseils du roi, qui ne faisait rien sans son avis. L'abbé Adam saisit cette occasion pour le revêtir des principales dignités de l'abbaye; il lui donna les prévôtés de Toury et de Berneval. Ces deux charges, les plus importantes de la communauté, dispensaient l'heureux moine qui en était revêtu de la triste vie du cloître, et lui procuraient la jouissance d'un immense revenu. C'était un grand abus que cette excessive liberté, dont la plupart des prévôts ne faisaient usage que pour vivre dans la débauche et dans l'indolence.

Suger ne suivit point leur exemple; s'il n'introduisit pas les pratiques minutieuses de la dévotion monastique dans les prévôtés soumises à sa surveillance, il y fit régner l'ordre, et en bannit l'oisiveté.

Celle de Berneval, comme tout le duché de Normandie, dont elle dépendait, était sous le joug de Henri, roi d'Angleterre. Le nouveau prévôt sut bientôt, par ses habiles négociations, affranchir cette ville de l'oppression des officiers anglais; mais il ne vint pas aussi facilement à bout de délivrer Toury des vexations de Hugues, baron du Puiset, qui infestait la province de ses brigandages. Les seigneurs des environs, intimidés par l'audace et la puissance de ce petit tyran, n'osaient se plaindre au roi de France, ou tenter de se faire justice eux-mêmes. Suger, qui avait choisi la prévôté de Toury pour lieu de sa résidence, les fit rougir de leur lâcheté et les engagea

à présenter au roi une requête contre le seigneur du Puiset, promettant d'appuyer leur demande de tout son crédit. Louis le Gros, prince actif, plein de courage, et surtout ennemi de l'injustice, saisit avec ardeur l'occasion de châtier cet insolent vassal. On résolut d'abord de procéder contre lui par les voies juridiques. Sommé de comparaître devant le roi, Hugues refuse avec mépris de s'y rendre; il est déclaré criminel de lèse-majesté, et condamné par contumace. Louis se dispose à prendre les armes pour aller exécuter lui-même la sentence. Cependant Suger, ayant par son ordre levé des troupes et fortifié Toury, s'y renferma en attendant l'arrivée de l'armée royale.

Faut-il entrer dans le détail de cette expédition, qui coûta tant de sang à la France, et dont l'objet et les résultats nous semblent aujourd'hui si peu importans? L'un des princes les plus valeureux de son siècle, Louis le Gros, perdit plusieurs années devant le château du Puiset, qui, d'après le témoignage des historiens contemporains, n'avait pour fortifications que des murs de bois. Deux fois vaincu, deux fois épargné par la clémence de ce prince, ce ne fut qu'après une troisième défaite que le baron du Puiset, sentant qu'il n'avait plus de pardon à espérer, prit la fuite, et se jeta dans les troupes qui tous les ans partaient pour la terre sainte : c'était alors le refuge de tous les malheureux : celui-ci mourut en chemin. Pendant toute cette guerre Suger déploya le courage d'un soldat et l'habileté d'un général. Transformée en place d'armes, l'habitation d'un simple religieux tenait en respect un ennemi que Louis le Gros avait tant de peine à vaincre. Ce prince en conçut une nouvelle estime pour Suger, et depuis ce temps il jeta toujours les yeux sur lui lorsqu'il avait besoin d'un homme ferme et intrépide.

Quelques années après, ayant à traiter une affaire importante avec le pape Calixte III, Louis chargea de cette négociation le prévôt de Toury, qui la termina à la satisfaction des deux parties. Comme celui-ci se disposait à retourner en France, le pontife, qui avait conçu la plus haute idée de son mérite, voulut le retenir et l'attacher à sa personne par quelque fonction éminente; mais Suger ne voulait servir que sa patrie et son roi; il refusa les offres honorables du pape.

Adam, abbé de Saint-Denis, était mort le 19 février 1122, pendant que Suger était encore à Rome: les religieux, sans attendre son retour, l'élurent d'une voix unanime pour remplir la place vacante. Le roi, non content de confirmer son élection, honora le nouvel abbé d'une distinction bien glorieuse; il se rendit à Saint-Denis le jour que Suger y arriva, et le reçut avec toutes les marques de l'affection la plus touchante. Ce monarque profita de l'occasion pour lui donner des emplois plus considérables que ceux dont il l'avait revêtu jusqu'alors; il lui confia l'administration de la justice, la direction des affaires de la guerre et les négociations étrangères. Ainsi l'abbaye de Saint-Denis devint le centre des relations politiques de la France.

Suger répondit à la confiance de son roi en lui inspirant ces sages règlemens qui concoururent encore plus efficacement que la force des armes à rendre à la couronne de France l'autorité que les vassaux avaient usurpée sur elle; je veux parler de l'établissement des communes, de l'affranchissement des serfs, et des mesures prises pour diminuer les attributions des justices seigneuriales.

Habile négociateur, il fit prévaloir les volontés de son maître à la diète assemblée à Mayence le 25 mai 1125, où il parut en qualité de plénipotentiaire lors de l'élection du successeur de Henri V,

empereur d'Allemagne. La même année il suivit Louis-le-Gros dans la guerre que ce prince entreprit pour châtier le comte d'Auvergne, coupable de violences envers l'évêque de Clermont. L'armée du roi mit le siége devant cette ville ; l'action fut vive de part et d'autre ; il y périt beaucoup de monde. Suger y pensa perdre la vie ; il dit lui-même, dans les écrits qu'il a laissés, que dans cette occasion il ne dut son salut qu'à la bonté de ses armes.

Les historiens pensent que c'est à cette guerre qu'il faut rapporter l'origine de sa conversion, si l'on peut appeler de ce nom le perfectionnement de la vertu. Le péril auquel il avait eu le bonheur d'échapper lui rappela vivement la fragilité de la vie et la grandeur de la Providence. Bon citoyen, courtisan sincère, ministre zélé, il songea plus sérieusement qu'il n'avait jamais fait à devenir un moine exemplaire, et à porter dans son abbaye la réforme qu'il allait mettre dans sa manière de vivre.

Ce fut l'an 1127, le cinquième de son administration, qu'il s'occupa de réaliser cette pieuse entreprise. Les religieux de Saint-Denis s'étaient souvent montrés indociles envers ceux de leurs abbés qui avaient manifesté le même dessein ; l'ascendant que Suger avait su prendre sur ses moines était si puissant, qu'il n'éprouva de leur part aucune résistance ; tous embrassèrent la réforme avec zèle ; l'abbaye devint l'édification de la chrétienté, et Suger se vit l'objet des bénédictions de tous les fidèles.

Sa table, ses habits, ses équipages avaient changé de face ; toute pompe mondaine en était retranchée, et l'abbé de Saint-Denis ne paraissait plus en public qu'avec l'extérieur le plus simple. Les personnes du monde n'eurent plus dès lors un si libre accès dans le monastère. L'administration

de la justice, que Suger conserva toujours, fut transférée ailleurs. Il avait même résolu de ne plus reparaître à la cour; mais le roi l'y rappelait sans cesse, et si l'abbé de Saint-Denis croyait de son devoir de s'y montrer, ce n'était qu'avec une modestie qui édifiait tout le monde. Le soin des affaires publiques ne lui faisait plus négliger celles de son abbaye; il tenait toujours la main à l'observation des règlemens, et rien n'y souffrait de son absence.

Suger savait ainsi depuis quatre ans concilier l'austérité du cloître avec les devoirs de l'homme d'Etat, lorsqu'un accident funeste, qui remplit la France de deuil, lui fournit une occasion nouvelle de déployer son zèle et sa prudence. Le jeune Philippe, fils aîné de Louis le Gros, avait péri au milieu d'une partie de plaisir. Il était dans sa quatorzième année; son père l'avait fait sacrer deux ans auparavant, et ce jeune prince donnait les plus belles espérances. Suger ne quittait plus le roi depuis ce fatal moment; il employait toutes les ressources de son esprit et de son éloquence pour calmer sa douleur: Louis était inconsolable. Cependant, enhardis par cet événement, que l'on croyait du plus sinistre augure, des seigneurs et des évêques séditieux parlaient de transférer la couronne dans une autre famille; les plus fidèles serviteurs du roi, le roi lui-même étaient consternés: Suger partage leurs alarmes, mais non leur incertitude; il songe à sauver l'Etat et la race royale du péril qui les menace. Louis-le-Gros est infirme, valétudinaire; il y a tout à craindre qu'il ne vienne à manquer tout à coup, et alors l'ambition des grands vassaux de la couronne n'aura plus de bornes. Pour prévenir ce malheur Suger conseilla au roi de faire couronner le prince Louis, son second fils, devenu l'aîné par la mort de Philippe.

d'y relever le trône de David et de Salomon. Mais quel choix faire ? A quel prince donner cette couronne sacrée ? Les opinions furent longtemps incertaines ; pour les fixer on décida que ce choix serait fait par un conseil particulier, composé de dix hommes les plus recommandables du clergé et de l'armée. On ordonna des prières, des jeûnes et des aumônes, pour que le Ciel daignât présider à la nomination qu'on allait faire. Ceux qui étaient appelés à choisir le roi de Jérusalem jurèrent en présence de l'armée chrétienne de n'écouter aucun intérêt, aucune affection particulière, et de couronner la sagesse et la vertu. Guillaume de Tyr rapporte que les électeurs mirent le plus grand soin à étudier l'opinion de l'armée sur chacun des chefs, qu'ils allèrent jusqu'à interroger les serviteurs de tous ceux qui pouvaient avoir des prétentions à la couronne, et qu'ils leur firent prêter serment de révéler tout ce qu'ils savaient sur les mœurs, le caractère et les penchans les plus secrets de leurs maîtres. Les serviteurs de Godefroy de Bouillon rendirent le témoignage le plus éclatant à sa douceur, à son humanité et surtout à sa dévotion exemplaire. Quant à son courage, il avait pour témoin toute l'armée ; on racontait à l'envi ses exploits ; nul ne réunissait plus de suffrage parmi les croisés. Après avoir mûrement délibéré, les électeurs le proclamèrent donc roi de Jérusalem, et cette nomination excita une allégresse universelle. Tous s'applaudissaient de voir Godefroy dépositaire de leurs plus chers intérêts. On alla chercher le nouveau roi dans sa maison ; les électeurs et les princes le conduisirent en triomphe à l'église du saint Sépulcre, où il prêta serment de respecter les lois de l'honneur et de la justice. Lorsqu'on voulut ceindre son front du diadême et lui conférer les marques de la

royauté, il refusa en disant « qu'il n'accepterait « jamais une couronne d'or dans une ville où le « Sauveur du monde avait été couronné d'épines, « et qu'il ne voulait d'autre titre que celui de « défenseur du tombeau de J.-C. et de baron « du saint Sépulcre. »

A peine Godefroy venait-il d'accepter le périlleux honneur de gouverner Jérusalem, qu'il se vit obligé de défendre la ville contre les troupes du soudan d'Egypte. Une armée innombrable d'Egyptiens, d'Ethiopiens et d'Arabes, rassemblés au nom de Mahomet, s'avance vers la capitale de la Judée, sous les ordres de l'émir Afdhull, le même qui avait pris Jérusalem sur les Turcs, et qui avait juré de la reprendre sur les chrétiens. Godefroy alla au-devant des ennemis, les rencontra dans la plaine d'Ascalon, et les défit entièrement.

Après la bataille d'Ascalon les Sarrasins n'étaient plus en état de tenter de nouvelles entreprises, et cette victoire termina la guerre de la première croisade. Libres enfin de leurs vœux, puisqu'ils avaient enlevé le saint Sépulcre aux infidèles, après quatre ans de travaux et de périls, les premiers croisés quittèrent Jérusalem, et ne laissèrent pour la défendre que trois cents chevaliers et la valeur de Godefroy. Ce prince s'occupa moins à étendre son nouveau royaume qu'à le conserver et à y faire respecter l'ordre et la justice ; il établit un patriarche, fonda deux chapitres de chanoines, l'un dans l'église du saint Sépulcre, l'autre dans celle de la Résurrection, et donna enfin à ses sujets un code de lois rédigées par la sagesse et par une piété éclairée.

Il ne jouit pas longtemps du bien qu'il avait fait ; un an après le départ de ses compagnons Godefroy mourut à Jérusalem, le 18 juillet 1100. Ce héros fut aussi intrépide aux approches de la

mort qu'il l'avait été dans les combats ; lui-même exhortait à la résignation ses amis et ses serviteurs désolés, qui pleuraient d'avance la perte qu'ils allaient faire. Consulté sur le choix de son successeur, il répondit « que ce devait être celui qui en « serait le plus digne. »

Ce grand capitaine fut vivement regretté. Plein de courage, la prudence et la modération tempérèrent toujours sa valeur, et jamais il ne l'exerça que contre les ennemis de la foi. Fidèle à sa parole, libéral, désintéressé, accessible à tous, les princes et les chevaliers le regardèrent comme leur modèle, et les soldats comme leur père. Dans un siècle où la superstition égarait quelquefois les meilleurs esprits, Godefroy se fit remarquer par un zèle ardent pour la vérité et par une dévotion inébranlable, mais éclairée.

« Jamais l'antiquité fabuleuse, dit l'abbé de « Choisy, ne s'est imaginé un héros aussi parfait « en toute chose que la vérité de l'histoire nous « représente Godefroy de Bouillon. Sa naissance « était illustre ; mais ce fut son mérite qui l'éleva « au-dessus des autres, et l'on peut dire de lui « que sa grandeur fut l'ouvrage de sa vertu.

SUGER,

ABBE DE SAINT-DENIS,

Ministre d'État sous Louis VI, dit le Gros; Ministre et Régent sous Louis VII, dit le Jeune.

Suger naquit l'an 1081, de parens pauvres et inconnus. La ville de Saint-Denis et celle de Toury en Beauce se disputent l'honneur de l'avoir vu naître; d'autres veulent qu'il ait vu le jour à Saint-Omer, dans l'Artois, ville alors nouvellement fondée et sans considération. Il était âgé de neuf à dix ans lorsque ses parens le consacrèrent à la profession religieuse dans l'abbaye de Saint-Denis. C'était alors une coutume très en vigueur de fixer le sort des enfans avant qu'ils eussent atteint l'âge de discernement; elle fut depuis sagement abolie. Adam, abbé de Saint-Denis, ayant remarqué dans le jeune Suger les plus heureuses dispositions pour les sciences, l'envoya faire ses premières études dans une célèbre école aux environs de Poitiers. Le jeune religieux justifia pleinement les espérances de son supérieur. Après avoir obtenu les plus brillans succès dans tous ses exercices, il fut rappelé à Saint-Denis pour y étudier la philosophie et la théologie. Il annonça dès lors ce qu'il serait un jour; s'il étonnait ses maîtres par ses progrès surprenans

et son aptitude pour les études les plus difficiles, il se faisait estimer et chérir de chacun par l'élévation de ses sentimens, par la bonté de son caractère et par cette modestie qui est le plus bel ornement de la jeunesse.

Philippe Ier régnait en France. Il avait confié aux religieux de Saint-Denis l'éducation de son fils unique Louis, surnommé *le Gros*, héritier présomptif de la couronne. Dans ces temps d'ignorance, où l'on ne trouvait des hommes d'un esprit cultivé que dans les cloîtres, c'était des moines qui instruisaient les fils de nos rois. Le jeune prince, malgré son affabilité, qui lui gagnait tous les cœurs, était assez difficile sur le choix de ses favoris; mais du moment qu'il eut vu Suger il se sentit attiré par ses manières douces et insinuantes, par son air enjoué et spirituel, et conçut pour lui une amitié qui ne se démentit jamais par la suite. Souple auprès des grands sans bassesse, le religieux sut toujours se maintenir dans les bonnes grâces du prince.

Telle fut l'origine de l'élévation de Suger. Louis, rappelé à la cour pour prendre part au gouvernement, n'oublia pas l'ami de sa jeunesse; il lui confia d'abord plusieurs missions, dont Suger s'acquitta avec autant de zèle que de succès. Peu à peu le prince le chargea des emplois les plus importans, et finit par lui accorder une confiance sans bornes.

De son côté l'abbé Adam, qui avait toujours eu pour le jeune religieux l'affection d'un père, se plaisait à cultiver ses rares dispositions pour les affaires, et ne négligeait aucune occasion de le produire à la cour. Il s'en faisait accompagner lorsqu'il était appelé au conseil royal, dont les abbés de Saint-Denis faisaient partie; d'autres fois, quand il ne pouvait s'y rendre, il chargeait Suger d'y aller siéger à sa place, et malgré sa jeunesse

l'on vit toujours celui-ci représenter dignement son supérieur, qui passait lui-même pour un habile politique. Il assista aussi à plusieurs conciles, où il fit remarquer ses talens, son éloquence et sa capacité.

Louis le Gros ayant succédé à Philippe Ier, son père, mort le 29 juillet 1108, Suger commença à jouir de la plus haute faveur dans la nouvelle cour; il devint l'âme des conseils du roi, qui ne faisait rien sans son avis. L'abbé Adam saisit cette occasion pour le revêtir des principales dignités de l'abbaye; il lui donna les prévôtés de Toury et de Berneval. Ces deux charges, les plus importantes de la communauté, dispensaient l'heureux moine qui en était revêtu de la triste vie du cloître, et lui procuraient la jouissance d'un immense revenu. C'était un grand abus que cette excessive liberté, dont la plupart des prévôts ne faisaient usage que pour vivre dans la débauche et dans l'indolence.

Suger ne suivit point leur exemple; s'il n'introduisit pas les pratiques minutieuses de la dévotion monastique dans les prévôtés soumises à sa surveillance, il y fit régner l'ordre, et en bannit l'oisiveté.

Celle de Berneval, comme tout le duché de Normandie, dont elle dépendait, était sous le joug de Henri, roi d'Angleterre. Le nouveau prévôt sut bientôt, par ses habiles négociations, affranchir cette ville de l'oppression des officiers anglais; mais il ne vint pas aussi facilement à bout de délivrer Toury des vexations de Hugues, baron du Puiset, qui infestait la province de ses brigandages. Les seigneurs des environs, intimidés par l'audace et la puissance de ce petit tyran, n'osaient se plaindre au roi de France, ou tenter de se faire justice eux-mêmes. Suger, qui avait choisi la prévôté de Toury pour lieu de sa résidence, les fit rougir de leur lâcheté et les engagea

à présenter au roi une requête contre le seigneur du Puiset, promettant d'appuyer leur demande de tout son crédit. Louis le Gros, prince actif, plein de courage, et surtout ennemi de l'injustice, saisit avec ardeur l'occasion de châtier cet insolent vassal. On résolut d'abord de procéder contre lui par les voies juridiques. Sommé de comparaître devant le roi, Hugues refuse avec mépris de s'y rendre; il est déclaré criminel de lèse-majesté, et condamné par contumace. Louis se dispose à prendre les armes pour aller exécuter lui-même la sentence. Cependant Suger, ayant par son ordre levé des troupes et fortifié Toury, s'y renferma en attendant l'arrivée de l'armée royale.

Faut-il entrer dans le détail de cette expédition, qui coûta tant de sang à la France, et dont l'objet et les résultats nous semblent aujourd'hui si peu importans? L'un des princes les plus valeureux de son siècle, Louis le Gros, perdit plusieurs années devant le château du Puiset, qui, d'après le témoignage des historiens contemporains, n'avait pour fortifications que des murs de bois. Deux fois vaincu, deux fois épargné par la clémence de ce prince, ce ne fut qu'après une troisième défaite que le baron du Puiset, sentant qu'il n'avait plus de pardon à espérer, prit la fuite, et se jeta dans les troupes qui tous les ans partaient pour la terre sainte : c'était alors le refuge de tous les malheureux : celui-ci mourut en chemin. Pendant toute cette guerre Suger déploya le courage d'un soldat et l'habileté d'un général. Transformée en place d'armes, l'habitation d'un simple religieux tenait en respect un ennemi que Louis le Gros avait tant de peine à vaincre. Ce prince en conçut une nouvelle estime pour Suger, et depuis ce temps il jeta toujours les yeux sur lui lorsqu'il avait besoin d'un homme ferme et intrépide.

Quelques années après, ayant à traiter une affaire importante avec le pape Calixte III, Louis chargea de cette négociation le prévôt de Toury, qui la termina à la satisfaction des deux parties. Comme celui-ci se disposait à retourner en France, le pontife, qui avait conçu la plus haute idée de son mérite, voulut le retenir et l'attacher à sa personne par quelque fonction éminente; mais Suger ne voulait servir que sa patrie et son roi; il refusa les offres honorables du pape.

Adam, abbé de Saint-Denis, était mort le 19 février 1122, pendant que Suger était encore à Rome: les religieux, sans attendre son retour, l'élurent d'une voix unanime pour remplir la place vacante. Le roi, non content de confirmer son élection, honora le nouvel abbé d'une distinction bien glorieuse; il se rendit à Saint-Denis le jour que Suger y arriva, et le reçut avec toutes les marques de l'affection la plus touchante. Ce monarque profita de l'occasion pour lui donner des emplois plus considérables que ceux dont il l'avait revêtu jusqu'alors; il lui confia l'administration de la justice, la direction des affaires de la guerre et les négociations étrangères. Ainsi l'abbaye de Saint-Denis devint le centre des relations politiques de la France.

Suger répondit à la confiance de son roi en lui inspirant ces sages règlemens qui concoururent encore plus efficacement que la force des armes à rendre à la couronne de France l'autorité que les vassaux avaient usurpée sur elle; je veux parler de l'établissement des communes, de l'affranchissement des serfs, et des mesures prises pour diminuer les attributions des justices seigneuriales.

Habile négociateur, il fit prévaloir les volontés de son maître à la diète assemblée à Mayence le 25 mai 1125, où il parut en qualité de plénipotentiaire lors de l'élection du successeur de Henri V,

empereur d'Allemagne. La même année il suivit Louis-le-Gros dans la guerre que ce prince entreprit pour châtier le comte d'Auvergne, coupable de violences envers l'évêque de Clermont. L'armée du roi mit le siége devant cette ville ; l'action fut vive de part et d'autre ; il y périt beaucoup de monde. Suger y pensa perdre la vie ; il dit lui-même, dans les écrits qu'il a laissés, que dans cette occasion il ne dut son salut qu'à la bonté de ses armes.

Les historiens pensent que c'est à cette guerre qu'il faut rapporter l'origine de sa conversion, si l'on peut appeler de ce nom le perfectionnement de la vertu. Le péril auquel il avait eu le bonheur d'échapper lui rappela vivement la fragilité de la vie et la grandeur de la Providence. Bon citoyen, courtisan sincère, ministre zélé, il songea plus sérieusement qu'il n'avait jamais fait à devenir un moine exemplaire, et à porter dans son abbaye la réforme qu'il allait mettre dans sa manière de vivre.

Ce fut l'an 1127, le cinquième de son administration, qu'il s'occupa de réaliser cette pieuse entreprise. Les religieux de Saint-Denis s'étaient souvent montrés indociles envers ceux de leurs abbés qui avaient manifesté le même dessein ; l'ascendant que Suger avait su prendre sur ses moines était si puissant, qu'il n'éprouva de leur part aucune résistance ; tous embrassèrent la réforme avec zèle ; l'abbaye devint l'édification de la chrétienté, et Suger se vit l'objet des bénédictions de tous les fidèles.

Sa table, ses habits, ses équipages avaient changé de face ; toute pompe mondaine en était retranchée, et l'abbé de Saint-Denis ne paraissait plus en public qu'avec l'extérieur le plus simple. Les personnes du monde n'eurent plus dès lors un si libre accès dans le monastère. L'administration

de la ju , que Suger conserva toujours, fut transférée ailleurs. Il avait même résolu de ne plus reparaître à la cour; mais le roi l'y rappelait sans cesse, et si l'abbé de Saint-Denis croyait de son devoir de s'y montrer, ce n'était qu'avec une modestie qui édifiait tout le monde. Le soin des affaires publiques ne lui faisait plus négliger celles de son abbaye; il tenait toujours la main à l'observation des règlemens, et rien n'y souffrait de son absence.

Suger savait ainsi depuis quatre ans concilier l'austérité du cloître avec les devoirs de l'homme d'Etat, lorsqu'un accident funeste, qui remplit la France de deuil, lui fournit une occasion nouvelle de déployer son zèle et sa prudence. Le jeune Philippe, fils aîné de Louis le Gros, avait péri au milieu d'une partie de plaisir. Il était dans sa quatorzième année; son père l'avait fait sacrer deux ans auparavant, et ce jeune prince donnait les plus belles espérances. Suger ne quittait plus le roi depuis ce fatal moment; il employait toutes les ressources de son esprit et de son éloquence pour calmer sa douleur: Louis était inconsolable. Cependant, enhardis par cet événement, que l'on croyait du plus sinistre augure, des seigneurs et des évêques séditieux parlaient de transférer la couronne dans une autre famille; les plus fidèles serviteurs du roi, le roi lui-même étaient consternés: Suger partage leurs alarmes, mais non leur incertitude; il songe à sauver l'Etat et la race royale du péril qui les menace. Louis-le-Gros est infirme, valétudinaire; il y a tout à craindre qu'il ne vienne à manquer tout à coup, et alors l'ambition des grands vassaux de la couronne n'aura plus de bornes. Pour prévenir ce malheur Suger conseilla au roi de faire couronner le prince Louis, son second fils, devenu l'aîné par la mort de Philippe.

Le roi accueillit cet avis avec transport, et sa douleur parut se calmer.

Le couronnement du jeune roi, qui eut lieu à Rheims, le 25 octobre 1131, en assurant un successeur à Louis-le-Gros, appaisa les craintes du monarque et l'inquiétude de la nation. Suger, qui avait inspiré à son maître une démarche si salutaire, lui devint plus cher que jamais; la famille royale ne parlait de lui qu'avec reconnaissance, et les courtisans lui témoignaient le plus profond respect. Paraissait-il au conseil, tous les membres de cette assemblée auguste se levaient en sa présence, et attendaient pour se rasseoir qu'il eût pris sa place; ils n'osaient rien décider en son absence; c'était toujours son avis qu'ils adoptaient, et bien souvent ils l'obligeaient de répondre pour tous aux difficultés que le roi leur proposait. Mais tant d'honneurs n'étaient pour ainsi dire que le prélude de ceux auxquels la Providence le destinait; Suger avait encore un plus grand rôle à jouer sur la scène du monde.

Louis VII, dit le jeune, qui avait succédé à Louis le Gros, mort le 1er août 1137, eut comme son père de fréquentes guerres à soutenir contre ses vassaux; comme lui, il consultait souvent Suger; mais il n'eut pas d'abord le bon esprit de suivre toujours le conseil de ce sage ministre, qui eût pu suppléer à son incapacité.

Il avait mis la ville de Vitri en Pertois à feu et à sang (1143), pour se venger de Thibaud, comte de Champagne. Saint Bernard l'engagea à faire une croisade en personne pour expier ce crime. Supérieur à son siècle, Suger sentait l'abus de ces expéditions lointaines, qui, ruineuses pour les peuples, forçaient les rois à abandonner les rênes du gouvernement. Il s'opposa fortement à l'avis de saint Bernard, et tâcha de persuader au roi d'y envoyer seule-

ment de et de rester dans ses Etats.
« Mais, dit le président Hénault, les con-
« seils de saint Bernard étaient reçus comme
« des ordres du ciel. Il avait été donné à cet
« homme extraordinaire de dominer les esprits.
« On le voyait d'un moment à l'autre passer du
« fond de son désert au milieu des cours; jamais
« déplacé, sans titre, sans caractère, jouissant de
« cette considération qui est au-dessus de l'auto-
« rité; simple moine de Clairvaux, plus puissant
« que l'abbé Suger, premier ministre de France;
« cependant Saint-Bernard n'était pas un aussi
« grand politique qu'il était un saint homme et un
« bel esprit. »

Avant de partir pour la terre sainte le roi tint une assemblée à Etampes pour y délibérer sur le choix d'un régent. Jamais élection ne se fit avec plus de droiture et d'équité. Il fallait pour régner un homme également agréable au prince, aux grands et au peuple, un génie consommé dans les affaires par une longue expérience, et qui sût allier la douceur et la fermeté. Tel était l'abbé Suger: tous les suffrages se réunirent en sa faveur. Il refusa d'abord cet emploi, dont il sentait tout le fardeau; mais il fut obligé de céder à l'autorité du pape, qui lui commanda expressément de se soumettre au vœu unanime du prince et de la nation. On lui associa le comte Raoul de Vermandois, qui fut chargé du commandement des armées sous l'autorité du régent.

Tandis que Louis ne retirait d'autre fruit de son expédition que la double honte d'être vaincu par les infidèles et déshonoré par Eléonore sa femme, qui l'accompagnait, la France fut paisible sous le gouvernement paternel de Suger. Il sut réprimer par des règlemens sévères la cupidité de ceux qui profitaient de l'absence du roi pour s'emparer des biens de l'Eglise. Il administra le trésor royal avec

tant d'économie, que, sans fouler les peuples, il trouva le moyen d'envoyer plusieurs fois des secours d'argent au roi.

Protecteur du faible, il était le fléau de l'oppresseur; craint et respecté dans le royaume, à l'égal du souverain le plus absolu, tout pliait sous ses ordres. Les premiers personnages de l'État, les princes du sang mêmes reconnaissaient son autorité, et lui prodiguaient les titres de *grandeur* et d'*altesse*. Si quelques-uns d'entre eux voulaient se soustraire à l'obéissance qu'ils lui devaient, Suger savait bientôt les faire rentrer dans le devoir. Geoffroi, duc de Normandie, ayant refusé de servir dans l'armée française en qualité de vassal de la couronne, le régent, après avoir épuisé avec lui les moyens de persuasion, finit par employer les ordres et les menaces : le duc, qui connaissait la fermeté de Suger, prit le parti d'obéir. Raoul, comte de Vermandois, beau-frère de Louis le Jeune, qui, comme nous l'avons vu, avait été nommé lieutenant général des armées sous le régent, s'était emparé de la citadelle de Bourges, dont le roi avait confié la garde à l'archevêque de cette ville : le prélat s'en plaignit à Suger : celui-ci commanda d'un ton si absolu au comte d'évacuer la place, que Raoul la remit aussitôt entre les mains de l'archevêque.

La réputation du sage abbé de Saint-Denis s'étendait bien au-delà des limites de la France. Il recevait chaque jour des témoignages éclatans d'estime de la part des souverains étrangers, qui plus d'une fois le prirent pour arbitre de leurs différens. Sur un faux bruit qui courait que Suger s'était embarqué pour la Sicile, Roger, roi de cette contrée, sortit de ses États pour aller à sa rencontre. David, roi d'Écosse, envoya au régent une ambassade pour lui demander son amitié.

Cependant Louis le Jeune entretenait avec

Suger une correspondance suivie. Dans sa position embarrassante, ce prince demandait des conseils au sage ministre; mais la lenteur et la difficulté des communications faisaient que ces conseils arrivaient la plupart du temps lorsque l'imprudent monarque avait commis des fautes irréparables. Le régent aurait voulu laisser ignorer les nouvelles accablantes qu'il recevait de la Palestine; affectant un air calme et tranquille, il les tenait secrètes le plus long-temps qu'il pouvait; mais ces bruits finissaient toujours par se répandre, et jetaient dans la France des alarmes d'autant plus vives, que des esprits mal intentionnés se plaisaient encore à aggraver le mal qu'il était seulement permis de soupçonner. On reconnaissait alors combien Louis le Jeune eût agi sagement si, moins ébloui de l'éloquence de saint Bernard, il eût suivi les conseils de l'abbé de Saint-Denis, et ne se fût pas engagé en personne dans cette fatale expédition; chacun vantait la prévoyance du sage ministre; la France, tranquille sous son administration paternelle, le bénissait. Saint Bernard, au contraire, était l'objet des trop justes reproches de toute la chrétienté. Le moine de Clairvaux crut se justifier en rejetant sur les crimes des croisés tout le mauvais succès de l'entreprise.

Quelque disposés qu'eussent été les grands à se soustraire à l'obéissance, nous avons vu que la prudente fermeté de Suger savait les contenir; mais la fin de sa régence fut signalée par une révolte beaucoup plus dangereuse que toutes celles qu'il avait étouffées jusqu'alors. Robert, comte de Dreux, frère du roi, était revenu de la Palestine quelques mois avant Louis le Jeune; il entendit les murmures des peuples contre l'imprudent monarque, et résolut de profiter de ce mécontentement pour s'emparer du trône. Il se fit bientôt un grand nombre de partisans dans les

provinces, et était sur le point de se rendre maître de plusieurs places importantes.

Suger, averti des coupables projets du comte de Dreux, fit tous ses efforts pour en prévenir les effets. Cette affaire lui donna tant d'inquiétude, que, si l'on en croit son biographe latin, sa santé en fut altérée, et que ses cheveux devinrent entièrement blancs. Après avoir mis de bonnes garnisons dans toutes les villes du royaume, et destitué les gouverneurs dont la fidélité lui était suspecte, il convoque les états-généraux pour prendre des mesures efficaces contre les factieux. On vit venir à cette assemblée tout ce qu'il y avait de plus qualifié parmi les seigneurs et les prélats français. Robert de Dreux y parut aussi, suivi d'une nombreuse escorte. Peu intimidé de cet appareil, Suger parla d'abord contre tous les rebelles avec une fermeté qui les déconcerta; puis, prenant à parti le prince coupable, il le pressa si vivement que Robert se vit forcé d'avouer son crime et de rentrer dans le devoir.

Ainsi humiliés par le régent, les factieux résolurent de se venger. Il était difficile d'attenter à sa vie; Suger marchait toujours accompagné d'une suite nombreuse, et d'ailleurs, sûr de la fidélité de ceux qui l'entouraient, il ne craignait pas plus le poison que le fer. Ses ennemis prirent alors le parti de le perdre dans l'esprit du roi. Ils firent parvenir à ce prince différentes lettres qui tendaient à rendre suspecte la conduite de son ministre.

Pendant la tenue des états Suger eut encore une occasion de déployer son courage. Une querelle violente s'étant élevée entre le comte de Dreux et Henri, fils du comte de Champagne, ces deux princes, également fiers, avaient résolu de vider leurs différens par les armes. Le jour était indiqué pour le combat; tous les grands avaient

ris parti p l'un ou l'autre champion. Suger
che d'abo les réconcilier; mais voyant que
ses avis ni ses prières ne pouvaient rien sur
ux, il usa de son autorité. Il leur défendit de la
art du roi de se battre, avec menace de les faire
rrêter s'ils refusaient d'obéir. Les deux princes
yant voulu transgresser ses ordres, Suger les fit
arder à vue jusqu'à ce qu'ils eussent juré de re-
oncer à leur dessein.

Le faible Louis le Jeune, qui n'avait que trop
acilement ajouté foi aux calomnies dirigées contre
on ministre, crût alors que sa présence était abso-
ument nécessaire en France, et ne songea plus qu'à
âter son retour : c'était avancer le moment de la
ustification de Suger. Arrivé à Rome, ce prince
'arrêta quelques jours auprès du souverain pon-
ife. Le Saint-Père lui parla si avantageusement
le la sage administration et de la fidélité de
uger, que Louis, entraîné par un témoignage
ussi respectable, se promit bien de rendre toute
a confiance à ce zélé serviteur ; il voulut même
vant de quitter Rome lui donner des marques
uthentiques de sa satisfaction, en lui adressant
a lettre la plus obligeante qu'un souverain puisse
écrire à un sujet : « Qu'il me tarde, mon cher ami,
ui mandait-il, qu'il me tarde de vous voir et de
vous embrasser! Venez au-devant de moi un jour
plutôt que les princes et les seigneurs de ma cour,
fin que je puisse apprendre de vous seul ce qui
s'est passé dans mon royaume pendant mon ab-
sence. Ce que vous me direz sera la règle de ma
conduite. »

Louis le Jeune arriva enfin dans le mois de no-
vembre 1149, après deux ans et quatre mois d'ab-
sence. Son entrée à Paris fut aussi magnifique que
s'il fût revenu vainqueur des infidèles. Suger re-
mit alors entre les mains de son roi les rênes du
gouvernement avec plus de joie qu'il ne les

avait acceptées. Ce jour fut véritablement pour lui seul un jour de triomphe. Louis, charmé des heureux résultats de l'administration du sage ministre, ne crut pouvoir mieux lui en témoigner sa satisfaction et sa reconnaissance qu'en lui décernant publiquement le glorieux titre de *Père de la Patrie*.

Au titre de régent près, Suger conservait toujours la même autorité ; jamais il n'eut plus de crédit et de puissance que depuis le retour du roi. La paix, la guerre, les traités, les alliances, les finances, les affaires civiles et ecclésiastiques, tout dans le gouvernement était soumis à la décision de l'abbé de Saint-Denis. C'était à lui que l'on s'adressait d'abord pour obtenir quelque grâce du roi, qui ne faisait rien sans son ministre. En laissant ainsi régner Suger sous son nom, ce monarque prenait le parti le plus sage, car si parfois il se mêlait d'agir sans le consulter, il s'engageait dans les démarches les plus imprudentes. Malheureusement pour la France et pour lui, Louis le Jeune se vit privé trop tôt de l'appui de sa faiblesse ; la mort lui enleva cet ami fidèle le 13 janvier 1152.

Suger était alors âgé de soixante-dix ans. Sa vie avait été exemplaire ; sa mort fut édifiante. Depuis quelque temps il n'allait plus à la cour, malgré les instantes sollicitations du roi. Sentant sa fin prochaine, il avait voulu terminer sa carrière au sein de son abbaye, et consacrer à Dieu les derniers jours d'une vie qui avait été si utile à la patrie.

La France le regretta longtemps. Le roi, qui voulut honorer ses funérailles de sa présence, lui donna des larmes sincères. « Ce prince, dit Mé-
« zerai, se trouva aussi ébahi de cette mort que
« le serait un homme qui aurait perdu son guide
« dans un pays désert et inconnu. »

Suger fut enterré dans l'église de Saint-Denis. Les moines de l'abbaye lui érigèrent un tombeau dont la structure n'était pas moins simple que l'inscription : *Hic jacet Sugerus abbas* (ci-gît l'abbé Suger). C'est la simplicité même de l'inscription qui en fait le mérite ; prononcer le nom d'un grand homme n'est-ce pas faire son plus bel éloge?

SALADIN,

SULTAN D'EGYPTE.

SALADIN naquit à Tekrit, ville située sur la rive orientale du Tigre, l'an 522 de l'hégyre, 1137 de J.-C. : cette ville faisait partie du petit pays des Curdes, qui séparait l'Arménie du territoire des Mèdes. Saladin fut élevé à Damas, sous les yeux de son père Ayoub. Un attachement superstitieux pour les pratiques de la religion de Mahomet, une haine implacable contre les chrétiens, tels furent les principes qu'on s'attacha à lui inspirer dès l'enfance. On ne découvrait encore dans le jeune Saladin aucun symptôme de ces passions qui annoncent ordinairement un génie extraordinaire ; il ne paraissait né que pour cultiver des vertus paisibles, et rien ne présageait sa grandeur future.

Noureddin, sultan d'Alep, de Mosul et de Damas, déjà maître de la Syrie et de la Mésopotamie, voulait encore ajouter l'Egypte à ses vastes possessions. Ce prince ambitieux entreprit d'en chasser la dynastie des Fatimites, et Shircouh, oncle de Saladin, fut chargé du commandement de l'armée qu'on envoya au Caire.

Saladin suivit son oncle, et se distingua dès ses premiers pas dans la carrière militaire par une valeur brillante, un coup d'œil prompt et sûr, un sang froid que rien ne déconcerta jamais ; il s'attirait l'estime des chefs ; son affabilité et sa popularité le faisaient adorer des soldats.

Bientôt assuré du dévouement de l'armée, Sa-

ladin conçut le projet hardi de conquérir l'Egypte pour lui-même, et de se rendre maître de ce beau pays. Il y réussit, et tandis que par une politique adroite il contenait dans le devoir les émirs, mécontens de sa haute fortune, il avait assez d'art pour persuader à Noureddin qu'il n'avait pas manqué de fidélité envers lui, et sut éviter la vengeance d'un ennemi trop puissant.

Si quelque chose peut faire pardonner à Saladin cette usurpation, c'est la manière dont il usa de son pouvoir; toujours juste et modéré, il ne se fit pas moins chérir des peuples qu'il avait soumis que des soldats compagnons de ses victoires.

Depuis plusieurs années les guerriers de l'Europe couvraient le chemin de l'Orient; le désir de délivrer le tombeau de Jésus-Christ et de rendre plus faciles les courses pieuses des pèlerins que la dévotion attirait à Jérusalem, avait soulevé l'Europe contre l'Asie. Les premiers succès des chrétiens ne s'étaient pas soutenus; toutefois ils possédaient encore Jérusalem, dont Amaury était roi, et quelques parties de la Syrie. Une lutte terrible se préparait. Tandis que les souverains pontifes ordonnaient aux princes européens d'aller combattre les infidèles, les imans promettaient aux princes musulmans l'absolution complète de leurs fautes et les délices du paradis s'ils prenaient les armes contre les chrétiens. Cette guerre était appelée *sainte* par chaque parti, et ceux qui mouraient en combattant, soit parmi les chrétiens, soit parmi les mahométans, étaient honorés du titre de martyrs.

A l'époque où Saladin fondait sa nouvelle puissance l'ardeur des princes chrétiens semblait se ralentir; les secours n'arrivaient plus en Orient. Frédéric, archevêque de Tyr, avait essayé en vain de ranimer l'enthousiasme; il

avait en vain parcouru l'Europe, représenté aux différens monarques les besoins pressans des chrétiens de Syrie, leurs malheurs, l'oppression sous laquelle ils gémissaient, la profanation des lieux saints. Cette peinture, qui avait bouleversé tant de royaumes quelques années auparavant, ne produisit alors qu'une pitié stérile. Le pape Alexandre III, célèbre par ses démêlés avec Frédéric, empereur d'Allemagne, faisait à ce prince une guerre funeste à toute la chrétienté; l'empereur, occupé en Allemagne et en Italie, ne pouvait servir la cause commune; Henri II, roi d'Angleterre, était retenu par ses disputes interminables avec l'archevêque de Cantorbéry (Thomas Becquet); Louis le Jeune, attentif aux troubles de l'Angleterre, se préparait à profiter de ces dissensions pour s'emparer des provinces que le roi d'Angleterre possédait encore en France; Andronici Manuel venait de monter sur le trône chancelant de Constantinople par le meurtre de son neveu, Frédéric Barberousse: ainsi les princes chrétiens, tout entiers à leurs intérêts particuliers, semblaient abandonner leurs frères de l'Orient.

Des malheurs plus grands encore que cet abandon attendaient les chrétiens dans la Palestine. Un affreux tremblement de terre renversa la plupart des villes de Syrie, et des villages entiers disparurent; la terre, entr'ouverte en cent endroits, engloutit les hommes et leurs ouvrages. Cependant le danger commun ne fit point suspendre les opérations militaires; loin de chercher à remédier au fléau qui désolait ce pays, on continua de se battre avec plus d'acharnement que jamais sur les débris de la Syrie. Etrange aveuglement des hommes, qui se disputaient quelques parties d'une terre qui leur était enlevée par un pouvoir au-dessus de celui de tous les rois!

Tel était l'état des choses lorsqu'Adhed-Sedin-Issah-Abdallah, c'est à dire le protecteur de la religion, quatorzième calife de la race des Fatimites, expira : sa dynastie s'éteignit avec lui. Un de ses ancêtres avait conquis l'Egypte en 972, et cette famille y régnait depuis cette époque. Saladin, comme on l'a vu, s'étant rendu maître du pays, méprisa la politique barbare des princes de l'Orient, laissa vivre les enfans d'Adhed, et ne changea presque rien à leur situation. En enlevant à ces princes un empire dont ils n'auraient pas joui, il leur laissa les plaisirs au milieu desquels ils étaient accoutumés de vivre : la mollesse, la volupté énervaient leur courage, et le rassuraient contre leur ambition. Saladin les fit enfermer dans le fond du sérail avec les ministres de leurs débauches, s'empara de tous leurs trésors, et vint habiter le *Curs* ou palais des Fatimites.

Il ne garda rien pour lui-même de toutes ces richesses ; il les distribua aux officiers et aux soldats. Cependant il réserva ce qu'il y avait de plus précieux pour Noureddin ; il ne prit que la qualité de son lieutenant, fit prier pour lui dans toutes les mosquées, et revêtit du nom de ce prince tous les ordres qu'il publia. Mais cette soumission n'était qu'apparente ; en lui abandonnant quelques vains attributs de la souveraineté, il en exerçait tous les droits ; il voulait régner, et attendait que sa puissance fût assez bien affermie pour lever entièrement le masque.

Noureddin manifesta plus d'une fois son mécontentement, et menaça même d'aller châtier un ministre insolent. Saladin lui fit faire alors les protestations les plus respectueuses ; mais en paraissant toujours soumis à ce prince, il n'était pas moins disposé à lui résister et à se soutenir malgré lui dans le gouvernement de l'Egypte. Il

forma de nouvelles milices, fit fortifier le Caire, fit de nombreux approvisionnemens d'armes et de munitions, et se ménagea par là une retraite sûre dans le cas où la fortune se déclarerait contre lui. Noureddin se préparait à venir le chasser d'Égypte, lorsqu'il mourut subitement, en 1173, à l'âge de cinquante-huit ans.

Après la mort de ce prince Saladin prit possession de Damas; mais il fut d'abord reconnaître pour souverain le jeune prince Saleh, fils de Noureddin, et ne conserva que le titre modeste de son lieutenant; il ordonna au nom de ce prince le *kothba*, ou prière publique. Sa puissance étant ainsi affermie, il cessa bientôt de dissimuler, se fit proclamer sultan, et s'arrogea tous les droits de la souveraineté.

Saleh, héritier de Noureddin, prit les armes pour défendre ses droits, et balança un moment l'influence de son rival; mais le génie de Saladin l'emporta, et en 1175 il se vit paisible possesseur du pouvoir suprême. Une fois maître de l'Empire, il récompensa magnifiquement les officiers qui lui avaient montré le plus de zèle.

Le commencement de son règne fut marqué par des établissemens utiles qui ne l'empêchèrent pas d'étendre ses conquêtes dans la Syrie, l'Arabie, la Perse et la Mésopotamie. Il fit voir au siége d'Emz, en Syrie, qu'il savait unir le courage personnel aux brillantes qualités qui le distinguaient. Ce siége faillit lui devenir funeste. Un jour que, presque seul, il examinait la place pour régler l'attaque, un homme se jette sur lui, le poignard à la main, et le blesse à la tête. Saladin le saisit au moment où il allait redoubler, lui arrache son poignard, le perce de coups, et le renverse mort à ses pieds. Dans l'instant un second a eu la même audace; mais il éprouve le même sort. un troisième lui succède, et meurt encore

de la main du Sultan. Cette action se passa avec tant de rapidité que les gardes de Saladin eurent à peine le temps d'accourir, le sabre à la main, pour le défendre.

Cependant Saladin, plein d'agitation, rentra dans sa tente à la suite de ce combat; il ordonna qu'on fît une revue exacte des officiers de sa maison, et qu'on cassât tous ceux qui paraîtraient suspects. Les trois assassins qui l'avaient alarmé étaient sujets du *vieux de la Montagne*, prince faible et barbare, toujours prêt à servir la vengeance des mécontens; ils étaient entrés au service du sultan, et avaient revêtu l'habit de ses mamelucs. Le vieux de la Montagne, qu'on appelait aussi le *Prince des Assassins*, avait vendu la tête de Saladin au visir Kamschtuzin, gouverneur et ministre du jeune Saleh.

Ce même siége d'Eruz fut témoin d'une action qui fait encore plus d'honneur à Saladin. Après la prise de cette place on vit arriver une jeune fille escortée par un grand nombre d'esclaves. Saladin alla au-devant d'elle, et reconnut la sœur de Saleh. La princesse voulut se jeter à ses pieds; il la retint, et lui demanda ce qu'elle désirait de lui: « Je viens vous prier, lui dit-elle, de nous rendre « la forteresse d'Eruz. — Je vous l'accorde, ré- « pondit le sultan. » Il ajouta même à ce don des présens considérables, lui montra toutes les richesses qui étaient alors dans son camp, et l'engagea à choisir ce qui la flatterait davantage. Il la reconduisit ensuite jusqu'aux portes de la ville qu'il venait de lui rendre.

Saladin, maître de tout ce royaume, songea bientôt à conquérir celui de Jérusalem. De violentes factions déchiraient ce petit état, qui marchait à sa ruine. La Palestine, qui avait été le berceau de la religion, vit trop souvent les chrétiens en méconnaître l'esprit; au lieu de s'unir

pour résister aux infidèles, les croisés semblaient chercher à se détruire eux-mêmes; des guerres intestines les divisaient, et le désordre était porté au comble. Ces maux étaient en partie l'ouvrage de Raymond de Châtillon. Au mépris des traités faits avec les musulmans, Raymond enlevait des caravanes entières de pèlerins de la Mecque, qui réclamaient en vain le droit des gens et ceux de l'humanité. Saladin résolut de réprimer ce brigandage; mais il cacha si bien ses desseins, que les chrétiens le croyaient encore fort éloigné lorsqu'ils apprirent son arrivée en Palestine. Il commença par les harceler pendant quelques jours sans en venir à une action décisive. Les chrétiens étaient fatigués et affaiblis par ces petits combats toujours très-meurtriers: Saladin ne l'ignorait pas. A la pointe du jour il fit mettre le feu à des broussailles épaisses qui couvraient les campagnes; les flammes s'étendirent rapidement et gagnèrent le camp des chrétiens. Etouffés par la chaleur, suffoqués par la fumée, ils étaient dans une confusion extrême, lorsque les soldats de Saladin se jetèrent sur eux en poussant des cris horribles. Les malheureux ne firent qu'une faible résistance; n'espérant plus que la mort, ils la reçurent presque sans défense; prêtres, chefs, soldats, tous succombèrent. Ruffin, évêque de Ptolémaïs, qui portait la croix devant eux, fut tué au moment où il élevait cette croix en implorant le ciel pour ses frères. Teki-Eddin Omar, neveu de Saladin, s'empara de ce signe révéré, et dit à Saladin en le lui présentant: « Il paraît, par « la désolation des chrétiens, que ce bois n'est « pas le moindre fruit de votre victoire. »

Guy de Lusignan, alors roi de Jérusalem, fut fait prisonnier à cette bataille, qui est connue dans l'histoire sous le nom de *bataille de Tibériade*.

ussitôt que la victoire fut décidée, Saladin fit
r le carnage, et donna ordre qu'on amenât
nt lui tous les prisonniers. Lusignan n'attend
que la mort ; quel fut son étonnement lorse vit non seulement traité avec humanité,
avec une politesse qu'on aurait en vain cher
alors dans les cours les plus polies de l'Eu
! Admis à la table du vainqueur, celui-ci lui
enta une coupe de liqueur rafraîchie dans la
e. Le roi de Jérusalem, après avoir bu, vou
asser la coupe à Raymond de Châtillon, pri
ier comme lui : « Arrêtez, lui dit Saladin, je
veux pas que ce perfide boive en ma pré
nce, car je ne puis lui faire grâce (1). Le ciel,
ngeur de tes attentats, t'a mis en ma puis
nce. Souviens-toi de tes infractions aux trai
s, des cruautés exercées envers les musulmans,
ême en temps de paix, de tes brigandages,
tes blasphèmes contre le prophète, de tes
ntreprises sacriléges contre les deux villes
intes de la Mecque et de Médine, et reçois le
ste châtiment dû à tant de forfaits. » A ces
s Saladin lui abat la tête d'un coup de sabre.
e tête sanglante roula jusqu'aux pieds de Lusi
n ; le prince pâlit : « Rassurez-vous, lui dit
sultan, la perfidie ne retombe que sur son
uteur. Je me venge d'un traître, mais je sais
specter le malheur. » Au bout d'un an Sala
brisa les fers de Lusignan sans exiger de
on ; mais il lui fit jurer sur l'Evangile qu'il
orterait jamais les armes contre lui. Ce prince
int pas son serment.

---

(1) C'était une coutume inviolable chez les musulmans, qui se conserve encore aujourd'hui chez quelques Arabes de ne point faire mourir les prisonniers à qui ils ont donné à boire et à manger.

Avant de quitter la ville sainte il y établit des écoles musulmanes, et fit des règlemens si sages que les chrétiens et les musulmans y vécurent quelque temps sans trouble.

Cependant il ne restait aux défenseurs de la croix qu'Antioche, Tripoli, Joppé et la ville de Tyr; Saladin et son gendre, le sultan d'Iconium, possédaient tout le reste.

Au bruit des succès du vainqueur de Jérusalem toute l'Europe fut troublée; le pape Clément III remua la France, l'Allemagne et l'Angleterre; Philippe-Auguste et le vieux Henri II suspendirent leurs différens, et ne rivalisèrent plus que de zèle pour marcher au secours des chrétiens de l'Orient. Ces deux monarques firent publier, chacun dans leurs états, que tous ceux qui ne se croiseraient pas paieraient le dixième de leurs revenus et de leurs biens-meubles pour les frais de l'armement : c'est ce qu'on appela *dîme saladine*, taxe qui atteste la terreur qu'inspiraient les victoires du sultan.

Toutes les puissances de l'Occident se liguèrent donc à la fois pour attaquer Saladin; mais cette nouvelle expédition, en dépeuplant l'Europe, ne servit qu'à retarder de quelques momens la ruine des chrétiens en Asie.

L'empereur Frédéric Barberousse, si fameux par les persécutions qu'il essuya des papes et qu'il leur fit souffrir, se croisa presque en même temps. Il jouissait d'une grande réputation parmi les croisés. Habile politique, grand capitaine éprouvé par la fortune, il conduisit en Asie une armée de cent cinquante mille hommes.

La cour de Constantinople avait appris par l'expérience que les croisés étaient des amis dangereux, et l'empereur Isaac Lange, préférant le avoir pour ennemis, résolut de s'allier à Saladin Frédéric eut donc les Grecs à combattre. Il fallai

ouvrir à travers la Thrace un passage les armes à la main. Vainqueur des Grecs, Frédéric gagna successivement plusieurs batailles, et défit le sultan d'Iconium, gendre de Saladin. La mort vint le surprendre au milieu de ses succès. Après un exercice violent, il eut un jour l'imprudence de se baigner dans le fleuve Salef, qui paraît être le même que le Cydnus, et dont les eaux sont extrêmement froides; il mourut sur-le-champ, et le fruit de ses victoires fut perdu. L'armée, déjà affaiblie par de nombreux combats, se dispersa presque entièrement après la mort de l'empereur, et son fils Frédéric, duc de Souabe, n'en put réunir sous ses drapeaux que sept à huit mille, qu'il conduisit à Antioche. Il y trouva Guy de Lusignan, qui voulait encore lutter contre son vainqueur Saladin, au mépris de la foi des sermens, et malgré l'inégalité de forces. Cette nouvelle lutte coûta beaucoup de sang aux chrétiens. Après plusieurs combats, dont aucun ne fut décisif, le fils de Frédéric Barberousse, qui eût pu être empereur d'Occident, perdit la vie près de Ptolémaïs, dont Saladin venait de s'emparer. On présenta au sultan un grand nombre de prisonniers faits pendant le siége de cette ville. Parmi eux on remarquait un vieillard qui, accablé sous le poids des ans, pouvait à peine se soutenir. Saladin fut attendri en le voyant, et, après l'avoir rassuré par des témoignages de bonté, il lui fit demander par ses interprètes quel était son pays : « Ma patrie, « répondit le vieillard, est si éloignée qu'il fau- « drait plusieurs mois pour y arriver. — Et « pourquoi à votre âge, reprit le sultan, venez- « vous me faire la guerre de si loin? — Je n'ai « entrepris ce voyage que pour avoir le bonheur « de visiter la terre sainte avant de mourir. — « Faites donc votre pèlerinage, répliqua Saladin; « soyez libre; allez finir vos jours dans le sein de

« votre famille, et portez à vos enfans ces
« ques de ma bienveillance. » En même ter
lui fit donner de riches présens et un cheval
lequel on conduisit le vieillard au camp des
tiens.

L'Asie mineure était un gouffre où vo
s'engloutir toutes les forces de l'Europe. L'
de l'empereur Frédéric était entièrement ané
mais des flottes nombreuses, parties d'Angle
de France et d'Italie, amenaient chaque jo
nouvelles troupes, et ne faisaient que pro
l'arrivée de Philippe-Auguste et du jeun
d'Angleterre, qui avait succédé à son père He

Tous les chrétiens de l'Orient s'étaient ra
blés pour assiéger Ptolémaïs, et quand le
France et le roi d'Angleterre se furent join
assiégeans, on faisait monter à plus de troi
mille hommes les forces des chrétiens. Sa
retenu vers l'Euphrate par la révolte des
Noureddin, ne pouvait secourir cette vill
boulevart de la Syrie; elle fut donc obligée
rendre aux armées formidables qui l'assiég
Mais à peine les croisés jouissaient-ils de
conquête brillante, que la division se mit
leurs chefs. L'orgueilleux Richard aliéna to
esprits par sa hauteur; affectant un ton de m
il voulait prendre une autorité sans born
tous ces princes indépendans, dont les
réunies composaient l'armée chrétienne. On
toutes les qualités brillantes qui distinguai
monarque, et bientôt la haine succéda à l'
ration. Nul n'était moins disposé à suppor
hauteurs de Richard que Philippe-August
rival de gloire et de fortune; fatigué de v
chard usurper tout l'honneur de l'expédit
se décida à retourner en France, et serai
presqu'aussitôt après la prise de Ptolémaïs
maladie grave ne l'eût forcé de prolonger
jour dans la Palestine.

Saladin lui envoya des ambassadeurs pour le féliciter sur son rétablissement et lui offrir des présens dignes d'un grand roi, selon l'usage des musulmans, de donner même à leurs ennemis des témoignages de magnificence.

Peu de temps après le départ de Philippe-Auguste Richard défit complètement Saladin dans les environs de Joppé ; on dit même que les deux princes se rencontrèrent dans la mêlée, s'attaquèrent avec fureur, et que le roi d'Angleterre renversa le sultan de cheval. L'authenticité de cette anecdote, peu importante d'ailleurs, n'est pas garantie ; mais il est certain qu'ils firent l'un et l'autre des prodiges de valeur, et que Saladin perdit vingt mille hommes dans cette sanglante affaire.

Maître de Joppé, le roi d'Angleterre résolut d'y ajouter de nouvelles fortifications, et d'aller ensuite s'emparer d'Ascalon, que l'on regardait comme une des clefs de la Palestine du côté de l'Egypte. Des transfuges découvrirent à Saladin les desseins de Richard. Le sultan craignait que les chrétiens, maîtres d'Ascalon, ne lui fermassent la communication de l'Egypte; il voulut d'abord prévenir le roi d'Angleterre et jeter des troupes dans cette place pour la défendre; mais les émirs lui ayant représenté qu'après tous les maux qu'on avait soufferts à Ptolémaïs, et le massacre de tant de musulmans, les soldats se renfermeraient avec peine dans une autre ville; qu'il valait beaucoup mieux réserver les troupes pour la défense de Jérusalem, qui serait sans doute bientôt assiégée, il se décida à retirer toutes les troupes qui se trouveraient dans la place, et à la détruire entièrement.

Saladin s'approcha d'Ascalon ; mais dès qu'il fut arrivé sous les murs de la ville il frémit du dessein qu'il allait exécuter. Il s'arrêta, soupira, garda quelque temps un morne silence, et dit en-

suite aux officiers qui l'entouraient : « Mes enfans « me sont très-chers ; cependant j'aimerais mieux « les perdre que d'ôter une seule des pierres de « de cette ville ; mais si le bien de la religion et « de mes peuples exige ce sacrifice, je le fais sans « regret. » Après avoir prononcé ces paroles il interrogea de nouveau les imans et les docteurs de la loi, et leur demanda si la ruine d'Ascalon était absolument nécessaire. Ils répondirent affirmativement. « Il faut donc obéir aux ordres du ciel, » dit Saladin, et il fit signifier au moment même à tous les habitans d'abandonner la place. Ces malheureux vinrent se jeter à ses pieds et demander grâce pour leur patrie : le sultan fut touché de leur sort, mais il fallut obéir.

On travailla à la démolition de la place ; mais comme ce travail allait lentement, on mit le feu partout, et la flamme consuma entièrement cette belle ville, naguère si florissante.

Cependant Richard n'avait pas tiré parti de ses victoires et de sa position ; au lieu de marcher rapidement sur Jérusalem, qui ne pouvait être secourue, il perdit un temps précieux. Saladin en profita pour réparer ses pertes et se mettre en état de lui résister. Le roi d'Angleterre finit par conclure avec lui une trêve de trois ans et trois mois. Les conditions du traité permettaient aux chrétiens de visiter les saints lieux, pourvu qu'ils y fussent en petit nombre, d'exercer librement leur religion, et d'avoir quelques prêtres dans l'église de la Résurrection ou du Saint-Sépulcre, qu'on leur céda.

Tel fut le résultat de cette célèbre croisade, qui coûta tant d'hommes et de trésors à l'Europe.

Dès que cette espèce de paix eut été publiée les chrétiens et les musulmans se réunirent et semblèrent ne faire qu'un peuple ; on célébra cet événement par des tournois et par des fêtes. Les

officiers chrétiens, et surtout la noblesse française, s'empressèrent d'aller visiter le sultan à Ramla. Ce prince les recevait avec sa bonté ordinaire, les admettait à sa table, et ne les renvoyait qu'après les avoir comblés de présens.

Les croisés se rendirent en foule à Jérusalem pour y remplir leur vœu. Richard, qui était alors malade, se trouva tout à coup abandonné. Le prince anglais craignit pour ce grand nombre de chrétiens qui se livraient ainsi eux-mêmes au pouvoir des infidèles; il crut devoir mettre un frein à leur zèle, et leur défendit d'aller à Jérusalem sans sa permission. Cet ordre fut peu respecté. Richard s'adressa au sultan lui-même, et le pria de ne recevoir dans la cité sainte que ceux qui auraient un ordre signé de sa main. Saladin lui répondit que les croisés n'étaient venus dans la Palestine que pour faire leurs prières dans les saints lieux; qu'il se croirait coupable de leur refuser cette consolation, et que les pèlerinages étaient recommandés par Dieu même, et par son prophète Mahomet.

La plus grande partie des croisés ayant enfin quitté la terre sainte, Saladin congédia son armée et se rendit à Jérusalem, qu'il embellit et fortifia. Libre de tous soins, il voulait entreprendre le pèlerinage de la Mecque; déjà il faisait faire les préparatifs les plus brillans pour ce voyage, lorsque les émirs, assemblés à Jérusalem, lui représentèrent que l'expérience avait appris combien on devait peu compter sur la bonne foi des chétiens, qui étaient en grand nombre dans la Palestine; qu'ils garderaient la paix jurée tant qu'elle leur serait favorable, et la violeraient sans scrupule dès qu'ils pourraient commencer impunément les hostilités; que si le sultan s'éloignait de la Syrie il était à craindre qu'ils ne profitassent de son absence pour ravager le pays et s'emparer

de Jérusalem ; que sa présence était nécessaire pour contenir dans le respect toutes les puissances voisines, et qu'enfin la religion d'un prince consistait moins à faire des pèlerinages qu'à veiller au bonheur et à la sûreté de ses peuples. Saladin se rendit à des conseils si sages, et renonça au pèlerinage de la Mecque. Il assura la tranquillité de ses peuples en concluant une paix définitive avec les chrétiens, qui tous quittèrent la Palestine. Saladin, après avoir séjourné quelque temps à Jérusalem, partit pour aller visiter les côtes de la Syrie, et se rendit à Damas, où il comptait rester quelques mois. Il avait l'intention de passer ensuite en Egypte; mais la mort le surprit dans cette ville. Ce prince, qui ne négligeait aucune des pratiques de sa religion, était allé au-devant des pèlerins de la Mecque; il ne prit pas un vêtement qu'il portait habituellement; le froid le saisit; il éprouva une grande lassitude, qui fut bientôt suivie d'une fièvre ardente. Le lendemain il se plaignit d'avoir beaucoup souffert pendant la nuit; il fit un effort pour se lever, mais son extrême faiblesse le fit retomber sur son lit. Il demanda un peu d'eau tiède pour calmer la soif qui le dévorait; on lui en apporta qui était bouillante; il la renvoya, et on lui en donna un moment après de la froide : « Hé quoi, dit-il avec douceur, « ne pourrai-je point avoir de l'eau tiède ? »

« Quelles mœurs ! quel caractère ! s'écrie un des « témoins de cette scène ; si cela arrivait à quel- « qu'un de nous, nous ne manquerions pas de » briser le vase contre la tête de l'esclave qui nous « servirait si mal. »

Cependant le bruit se répand dans Damas que le sultan est en danger; à cette nouvelle on ferme les boutiques, on enlève les marchandises du marché. Les uns vont se prosterner dans les mosquées, les autres courent au palais; on assiège les

portes, on arrête les médecins du prince, on cherche à lire dans leurs yeux ce que l'on doit espérer ou craindre. La ville est pleine de tumulte et d'effroi. Tous ressentent enfin la douleur des enfans qui sont prêts à perdre un père tendrement aimé ; tous voudraient donner leur vie pour sauver celle de leur maître.

Pendant le peu de jours qu'il vécut encore Saladin s'occupa à donner des instructions à son fils Afdhal, qui lui succédait au trône, et à commander aux émirs d'aider de leurs conseils ce prince et ses autres enfans. Il fit distribuer des aumônes à tous les pauvres, même aux chrétiens indigens qui se trouvaient dans la ville. Comme il avait toujours prodigué ses trésors pour les autres, et ne s'était jamais rien réservé pour lui-même, on fut obligé de vendre ses meubles et ses bijoux afin de remplir ses intentions.

Il ordonna à l'officier qui portait ordinairement son étendard dans les combats d'attacher au bout d'une lance le drap dans lequel il devait être enseveli, et de crier dans les rues de Damas en le montrant au peuple : *Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

Enfin il expira, le douzième jour de sa maladie, à l'âge de cinquante-sept ans, l'an 1193 de J.-C., 589 de l'hégyre. Il avait régné vingt-deux ans en Egypte depuis la mort du calife, et dix-neuf en Syrie depuis celle de Noureddin.

Le deuil fut général dans tout l'empire et même dans tout l'Orient ; on pria pour Saladin dans les mosquées de la Mecque et de Médine, honneur qu'on ne rendait qu'aux califes et aux souverains qui s'étaient le plus distingués par leur bravoure, leur justice, leur humanité et leur zèle pour la religion.

Sa clémence, son équité, sa modération, sa libéralité, bien plus que ses conquêtes, ont rendu sa

mémoire chère à tous les musulmans et à tous ceux qui savent apprécier la vertu.

S'il emporta l'estime et les regrets des peuples, peu de princes furent plus dignes d'inspirer de pareils sentimens; peu de souverains ont poussé aussi loin la générosité. Maître de l'Egypte, de la Syrie, de l'Arabie et de la Mésopotamie, qui lui payaient tribut, il ne laissa dans ses coffres que quarante-sept dragmes d'argent, et un seul écu d'or. On fut obligé d'emprunter tout ce qui servit à ses funérailles.

Sa justice égalait sa magnificence; il tenait lui-même son divan. Toutes les personnes, sans distinction de rang, d'âge, de pays, de religion, trouvaient un accès libre auprès de lui; les musulmans, les chrétiens, les nationaux, les étrangers, les pauvres, les riches, tous étaient admis à son tribunal et jugés selon les loix, ou plutôt selon l'équité naturelle. Son neveu Teki-Eddin ayant été attaqué en justice par un particulier, il le força de comparaître.

Un certain Omar, marchand d'Akclat, ville qui n'était pas soumise à Saladin, eut même la hardiesse de présenter une requête contre ce prince devant le cadi de Jérusalem, pour réclamer la succession d'un esclave que le sultan avait recueillie. Le cadi, étonné, avertit Saladin des prétentions de cet homme, et lui demande ce qu'on devait faire : « Ce qui est juste, » répliqua le sultan. Il comparut au jour indiqué, défendit lui-même sa cause, et la gagna; loin de punir la témérité de ce marchand, il lui fit donner une somme considérable, voulant le récompenser d'avoir assez compté sur son intégrité pour plaider contre lui.

Ses sujets abusaient souvent de cette facilité, et l'importunaient à toutes les heures du jour de leurs querelles et de leurs discussions particulières.

Un jour qu'il avait travaillé toute la matinée avec les émirs, il se retira pour aller prendre quelque repos. Un esclave vint dans cet instant lui demander audience. Saladin lui dit de revenir le lendemain : « Mon affaire, lui répondit l'esclave, « ne souffre aucun délai », et il lui jeta son mémoire presque sur le visage. Le sultan ramassa le mémoire sans manifester aucune émotion, le lut attentivement, trouva la demande juste, y fit droit, et, se tournant vers ses officiers, qui paraissaient surpris de tant de bonté : « Cet homme, leur « dit-il, ne m'a point offensé ; je lui ai rendu « justice, et j'ai fait mon devoir. »

Dans le temps qu'il était le plus irrité contre les chrétiens, à cause de la cruauté de Richard, qui à la suite de la prise de Ptolémaïs fit trancher la tête à un grand nombre de musulmans, on traîna dans sa tente un officier chrétien saisi de frayeur. Saladin lui ayant demandé la cause de son effroi : Je tremblais, lui dit l'officier, en ap- « prochant de votre personne ; mais j'ai cessé de « craindre en vous voyant : un prince dont l'as- « pect n'annonce que la bonté et la clémence ne « peut avoir la cruauté de me faire périr. » Le sultan sourit, et lui accorda la vie et la liberté.

Saladin n'avait aucune de ces grandes passions souvent funestes à l'humanité lorsqu'elles règnent dans l'âme des souverains; plus grand encore par ses vertus tranquilles et pacifiques que par ses exploits guerriers, la nature semblait l'avoir destiné à la vie privée plutôt qu'au gouvernement d'un vaste empire. Il manquait peut-être un peu de cette fermeté nécessaire aux princes pour faire respecter leur puissance; il ne put jamais établir parmi les troupes une discipline sévère, et contenait ses émirs plutôt par sa libéralité, sa bonté et sa douceur, que par son autorité. La fortune le plaça pour ainsi dire d'elle-même sur un

trône qu'il n'ambitionnait pas d'abord ; mais la nécessité de s'y maintenir le rendit ingrat envers son bienfaiteur. La religion, plus que la politique, lui firent quelquefois verser du sang, qu'il avait horreur de répandre.

Sa figure inspirait encore plus d'amour que de respect ; son regard n'avait point cette fierté qui annonce quelquefois les maîtres du monde. Ses discours étaient simples, polis, naturellement éloquens ; mais son imagination ne s'éleva jamais à la poésie, et rarement à ces figures hardies, à ces métaphores si familières aux orientaux. Il cultiva un genre d'étude bien frivole et très-apprécié par les dévots musulmans, celui de connaître toutes les traditions mahométanes et les diverses explications de l'Alcoran. Il favorisa peu les poëtes et les dialecticiens, fort communs alors dans l'Orient ; mais combla de bienfaits les docteurs de la loi, et ne sévit que contre les écrivains qui ne respectaient pas dans leurs ouvrages les mœurs et la religion.

Saladin fut un usurpateur, on ne peut le nier; mais ses grandes qualités légitiment en quelque sorte sa puissance. Celui-là n'est-il pas digne de la couronne qui peut faire le plus de bien aux hommes ? Sans les guerres où Saladin fut entraîné son peuple eût peut-être été le peuple le plus heureux de la terre.

FERDINAND III,

ROI DE CASTILLE,

SURNOMMÉ LE SAINT.

FERDINAND III, dit le Saint, naquit en 1200, d'Alphonse, roi de Léon, et de Bérengère de Castille, dont la sœur aînée, Blanche, fut mère de saint Louis. Bérengère, choisie pour reine par les états du royaume, à l'exclusion de Blanche, et couronner son fils, et pour éviter les compétiteurs la cérémonie se fit à la hâte, en plaine campagne, et sous un arbre.

Bérengère et Ferdinand eurent d'abord à combattre plusieurs grands du royaume, et surtout le comte Alvare, chef de la puissante maison de Lara, qui affectait l'autorité souveraine. Quelques villes reconnurent leur autorité; d'autres résistèrent. Parmi ces dernières Donia fut emportée d'assaut. Alvare, moins disposé que jamais à se soumettre, eut l'audace de demander pour terme d'accommodement que Ferdinand fût remis sous sa tutelle. Le jeune roi avait alors dix-huit ans.

Retiré à Valladolid avec son fils, Bérengère lui confirma la cession qu'elle lui avait faite du trône de Castille. Cependant Alphonse, roi de Léon, époux de l'une et père de l'autre, se plaignit d'avoir été trompé par Bérengère, et, dans

D III,

ILLE,

SAINT.

t, naquit en 1200,
t de Bérengère de
, Blanche, fut mère
oisie pour reine par
lusion de Blanche,
écarter les compé-
la hâte, en plaine

rent d'abord à com-
oyaume, et surtout
puissante maison de
ouveraine. Quelque
ité; d'autres résis-
Donia fut emportée
osé que jamais à se
émander pour terme
inand fût remis sous
alors dix-huit ans.
son fils, Bérengère
elle lui avait faite du
nt Alphonse, roi de
re de l'autre, se plai-
r Bérengère, et, dans

trône qu'il n'ambitionnait pas d'abord; mais la nécessité de s'y maintenir le rendit ingrat envers son bienfaiteur. La religion, plus que la politique, lui firent quelquefois verser du sang, qu'il avait horreur de répandre.

Sa figure inspirait encore plus d'amour que de respect; son regard n'avait point cette fierté qui annonce quelquefois les maîtres du monde. Ses discours étaient simples, polis, naturellement éloquens; mais son imagination ne s'éleva jamais à la poésie, et rarement à ces figures hardies, à ces métaphores si familières aux orientaux. Il cultiva un genre d'étude bien frivole et très-apprécié par les dévots musulmans, celui de connaître toutes les traditions mahométanes et les diverses explications de l'Alcoran. Il favorisa peu les poëtes et les dialecticiens, fort communs alors dans l'Orient; mais combla de bienfaits les docteurs de la loi, et ne sévit que contre les écrivains qui ne respectaient pas dans leurs ouvrages les mœurs et la religion.

Saladin fut un usurpateur, on ne peut le nier; mais ses grandes qualités légitiment en quelque sorte sa puissance. Celui-là n'est-il pas digne de la couronne qui peut faire le plus de bien aux hommes? Sans les guerres où Saladin fut entraîné son peuple eût peut-être été le peuple le plus heureux de la terre.

FERDINAND III,

ROI DE CASTILLE,

SURNOMMÉ LE SAINT.

FERDINAND III, dit le Saint, naquit en 1200, d'Alphonse, roi de Léon, et de Bérengère de Castille, dont la sœur aînée, Blanche, fut mère de saint Louis. Bérengère, choisie pour reine par les états du royaume, à l'exclusion de Blanche, fit couronner son fils, et pour écarter les compétiteurs la cérémonie se fit à la hâte, en plaine campagne, et sous un arbre.

Bérengère et Ferdinand eurent d'abord à combattre plusieurs grands du royaume, et surtout le comte Alvare, chef de la puissante maison de Lara, qui affectait l'autorité souveraine. Quelques villes reconnurent leur autorité; d'autres résistèrent. Parmi ces dernières Donia fut emportée d'assaut. Alvare, moins disposé que jamais à se soumettre, eut l'audace de demander pour terme d'accommodement que Ferdinand fût remis sous sa tutelle. Le jeune roi avait alors dix-huit ans.

Retiré à Valladolid avec son fils, Bérengère lui confirma la cession qu'elle lui avait faite du trône de Castille. Cependant Alphonse, roi de Léon, époux de l'une et père de l'autre, se plaignit d'avoir été trompé par Bérengère, et, dans

une partie de l'Espagne combattaient aussi les Mahométans, quoiqu'il n'y eût pas entre eux cette intelligence et cette unité de vues qui font prospérer des alliés. Alphonse IX, roi de Léon et père de Ferdinand, remporta sur les ennemis de la foi une victoire importante; mais lorsqu'il allait en remercier Dieu à Saint-Jacques de Compostelle, il fut saisi d'une maladie dont il mourut. Avant d'épouser Bérengère il avait eu une première femme appelée Thérésia, qui lui avait donné deux filles; toujours prévenu contre son fils, il les institua par son testament héritières du royaume de Léon.

Bérengère exhorta son fils à s'emparer de ce pays, à l'exclusion de ses sœurs. Ferdinand suivit ses conseils, et les villes les plus considérables lui ouvrirent leurs portes. Cependant les grands balançaient entre lui et les princesses; de sorte que l'état d'Alphonse était menacé des plus grands malheurs.

La reine Thérésia n'était point morte; Alphonse avait été obligé de dissoudre son mariage avec elle par l'ordre du pape Innocent III, sous prétexte qu'ils étaient parens. Cette princesse vint de Portugal pour appuyer les droits de ses filles; mais les prélats du royaume de Léon interposèrent leur autorité pour terminer ces différens par une paix durable, et la plupart d'entre eux se prononcèrent en faveur de Ferdinand.

En conséquence on conclut un traité par lequel les deux sœurs renoncèrent à leurs prétentions, moyennant une pension annuelle de trente mille pièces d'or qui devaient leur être payées en commun. Ainsi le royaume de Léon, séparé de la Castille depuis soixante-treize ans, redevint une province de cette monarchie.

Ferdinand ayant contracté une alliance avec

oir pris, par esprit de pénitence, l'habit des evaliers de Saint-Jacques. Son frère se retira Afrique, près du roi de Maroc, et acheva entôt ses jours dans ce pays.

Quand ces deux hommes eurent cessé d'exister paix se rétablit entre Alphonse et son fils, et n s'occupa de faire la guerre aux Maures; mais oiqu'un assez grand nombre d'Espagnols eus- nt pris la croix, vers la fin de 1218, divers obs- cles ne permirent pas alors d'obtenir des succès. année suivante la peste et la famine ravagèrent ne grande partie de l'Espagne. En 1220 Ferdi- nd épousa Béatrix, fille de Philippe, qui avait é empereur d'Allemagne. Son royaume n'était pas anquille; un homme issu d'une ancienne maison Castille, Rodrigue Camers, leva des soldats us prétexte d'aller à la terre sainte, et désola npunément par ses pillages les frontières de sa atrie; car alors les papes, désirant avec ardeur ue la Palestine fût reconquise, exemptaient de juridiction ordinaire et évoquaient à un tri- unal ecclésiastique les causes de tous ceux qui renaient le titre de croisés. Ce Rodrigue toute- is fut cité devant la cour à Valladolid, et, con- amné par contumace, ses biens furent confis- ués; on lui ôta tous ses gouvernemens. Mais omme il s'était réfugié dans une place très-forte, 'erdinand, soit qu'il désespérât de le réduire à on obéissance, soit qu'il craignît que ces nou- eaux troubles ne replongeassent la Castille dans ne foule de malheurs, fit la paix avec ce rebelle, t lui donna, comme dédommagement, quatorze nilles pièces d'or.

Les séditions renaissaient sans cesse. A peine Rodrigue était-il soumis, que Gonsalve, frère les deux seigneurs de Lara dont nous avons parlé, enta de troubler comme eux la Castille, et de oulever contre le roi un gouverneur de Molina.

La prudence de la reine Bérengère fit rentrer ce dernier dans le devoir; mais Gonsalve ne put obtenir grâce, et se retira dans la partie de l'Espagne occupée par les Maures, où il mourut.

Vers l'an 1223 Ferdinand mit sur pied une armée nombreuse pour attaquer les ennemis de sa religion, et ravagea les frontières du royaume de Valence. Un roi de Baëza, qui portait le nom de Mohammed, ouvrit aux chrétiens les portes de sa capitale. Les habitans de Quésada résolurent au contraire de soutenir un siége. On emporta leur ville de force, et tous les jeunes gens y furent massacrés; les autres habitans, dont le nombre était de sept mille, furent emmenés en captivité. Plusieurs villes, effrayées de ces terribles résultats du droit de la guerre, se soumirent aux Castillans, dont l'armée revint triomphante à Tolède au mois de novembre 1224. Ces succès ne furent pas les seuls; le roi maure de Valence, appelé Zéit, se rendit avec sa ville à Ferdinand. On explique ces divers actes de faiblesse de la part des conquérans de l'Espagne, en disant que les plaisirs les avaient amollis, et surtout que les divisions intestines les mettaient hors d'état de se défendre contre les chrétiens. Ferdinand, encouragé de plus en plus à tenter de nouvelles conquêtes, et ne voulant pas laisser aux musulmans la facilité de lui résister avec plus d'avantage, se remit en campagne, et prit la ville de Jaen, dont il confia la défense aux chevaliers de Calatrava.

Jusqu'alors l'archevêque de Tolède, nommé Rodrigue, avait été le plus ardent propagateur de ces expéditions et le principal conseil du jeune roi. Certains de l'état de faiblesse où les Maures étaient réduits, tous deux résolurent de recommencer la guerre avec plus de vigueur encore qu'auparavant; mais le prélat, atteint

d'une violente maladie, ne put cette fois accompagner son prince à l'armée; il mourut, et l'évêque de Plaisance le remplaça dans la nouvelle expédition. Les Castillans se répandirent dans les belles plaines qui environnent Grenade, et ravagèrent tout le pays. Les habitans de cette ville demandèrent la paix, et offrirent pour l'obtenir de délivrer treize cents chrétiens prisonniers. Ferdinand consentit à ces conditions, honorables pour ses armes, et revint à Tolède.

Tout semblait alors annoncer la fin de la puissance musulmane en Espagne. Les chrétiens de l'Andalousie ravagèrent les environs de Séville, dont le roi se hâta de mettre une armée sur pied pour s'opposer à leurs dévastations. Il fut battu, perdit vingt mille hommes, et ne put rassembler le reste de ses troupes.

Ferdinand allait tirer parti de circonstances si favorables quand la reine Blanche, sœur de sa mère, le pressa par des lettres fréquentes de se rendre en France pour la protéger contre les entreprises des grands, ainsi que son fils, alors âgé seulement de douze ans. D'un autre côté le roi maure de Baëza fut massacré par ses sujets, en haine de ce qu'il avait fait la paix avec le roi de Castille. Ferdinand fit céder les liens du sang à la politique et aux intérêts de son peuple; il résolut de combattre les Maures plutôt que de se hasarder à entrer en France. Heureusement la reine Blanche était une femme douée de qualités très-rares; privée du secours qu'elle avait imploré, elle parvint à rétablir la paix dans le royaume de son fils.

Ce fut en l'an 1227 que Ferdinand marcha de nouveau contre les Maures. Le roi de Séville obtint la paix, en se soumettant à lui payer un tribut de trois cent mille écus d'or.

Les divers rois chrétiens qui se partageaient

roi maure Zaën lui offrit des conditions de paix très-avantageuses; il consentait même à lui payer un tribut: le monarque arragonais refusa tout.

Les évêques et les grands arragonais amenèrent des troupes à leur souverain. Pierre Emile, évêque de Narbonne, conduisit au camp de Jacques un corps d'élite composé de jeunes Français. Les Anglais mêmes secondèrent les projets de Jacques.

Dans le même temps dix-huit vaisseaux arrivaient de Tunis pour secourir les assiégés. Les troupes qu'ils portaient ne purent se rendre dans la place, et les Maures furent obligés de capituler.

La prise de Cordoue par Ferdinand, celle de Valence par Jacques, rendirent plus célèbres que jamais les noms de ces deux princes dans toute la chrétienté. Les autres souverains de l'Europe leur envoyèrent des ambassadeurs pour les féliciter de leurs triomphes.

Ferdinand avait alors perdu sa première épouse. Bérengère, qui parait avoir voulu exercer sur son fils la même autorité que sa sœur Blanche avait sur saint Louis, lui fit épouser Jeanne, fille du comte de Poitiers.

Les divisions intestines des Maures continuaient toujours. Hudiel, roi de Murcie, craignant l'ambition d'un de ses compatriotes, offrit à Ferdinand de lui remettre son royaume, sous la condition que le prince castillan le défendrait de toute attaque intérieure ou étrangère; il demandait en outre de pouvoir conserver la moitié de ses revenus actuels. Ferdinand ne crut pas devoir refuser des offres si avantageuses; et, craignant que le roi maure ne changeât de pensée, il s'empressa de mettre des garnisons dans les meilleures places de la Murcie.

Depuis longtemps on pressait Ferdinand d'assiéger la ville de Jaën, sur laquelle on avait fait

plusieurs tentatives inutiles. Il s'y détermina, malgré les obstacles que présentaient la situation avantageuse de cette ville, ses fortifications et le nombre de ses défenseurs; mais le siége fut de longue durée.

Pendant que Ferdinand formait cette entreprise difficile le roi maure de Grenade, de qui Jaën dépendait, vit ses sujets se soulever contre lui, et fut en danger de perdre la vie. Il ne trouva d'autre moyen de salut que de se confier à la générosité du prince castillan, et vint en conséquence dans le camp de Ferdinand, dont il baisa la main, pour lui témoigner sa soumission. L'article principal de l'alliance qu'ils conclurent fut que Jaën appartiendrait à Ferdinand, que le prince musulman assisterait, comme tributaire, à l'assemblée générale des États, et qu'enfin les ennemis, aussi bien que les alliés des deux monarques, seraient les mêmes.

Ce traité fut scrupuleusement exécuté. Ferdinand entra dans Jaën, y établit un évêque, et rendit la place encore plus forte qu'elle n'était auparavant.

Ici l'histoire du roi de Castille présente un trait qui ne lui est pas personnel, mais tellement digne d'admiration et si singulier dans ses détails, que nous ne croyons pas devoir le passer sous silence.

Sanche, roi de Portugal, ayant été chassé du trône par son frère Alphonse, vint finir ses jours à Tolède, où le monarque castillan lui donna une pension. Ce roi, privé de la couronne après un règne de trente-quatre années, eut cependant un sujet fidèle; ce fut le gouverneur de Coimbre, que les historiens appellent Flectius, et dont le nom méritait d'être immortalisé. Assiégé par le nouveau roi, il ne consentit jamais à se rendre; quoiqu'il fût réduit aux plus dures extrémités. On lui apprit enfin que le souverain dont il défendait

la cause venait de mourir à Tolède. Il demanda la permission de se rendre dans cette ville, et l'obtint facilement. Alors il se fit ouvrir le tombeau de Sanche, et adressa au cadavre de ce roi un discours dont il importe de ne pas omettre les détails mêmes qu'une fausse délicatesse semblerait vouloir retrancher.

« Tant que j'ai cru que vous viviez encore, « dit-il, je me suis exposé sans le moindre re- « gret aux plus cruelles extrémités pour vous « rester fidèle, jusqu'à manger du cuir et boire « de l'urine. Mes exhortations, mon exemple ont « soutenu le courage des citoyens, qui souvent « avaient l'intention de se rendre. J'ai rempli « tous les devoirs d'un sujet fidèle : je remets au- « jourd'hui entre vos mains, après votre mort, « les clés de la ville que vous m'aviez confiée. Je « suis absous de mon serment : je déclarerai aux « habitans de Coimbre que vous n'êtes plus leur « roi, et je leur persuaderai d'obéir désormais « au roi votre frère. »

Ferdinand, résolu d'assiéger Séville, envoya en Biscaye Raymond Boniface, habitant de Burgos, et excellent marin, pour armer dans cette province un grand nombre de vaisseaux. Vers ce même temps sa mère, la reine Bérengère, mourut, et il maria son fils Alphonse à la fille du roi d'Arragon.

Axatuff, roi musulman de Séville, rassembla toutes ses forces pour résister à l'attaque de Ferdinand ; il fit même venir des troupes d'Afrique, et équiper une armée navale sur le Guadalquivir, fleuve assez profond à Séville pour porter de grands vaisseaux.

Ferdinand, à la tête d'un corps de troupes formidable, partit d'Alcala le 20 août 1247. Parmi les capitaines fameux qui marchaient sous ses drapeaux était le Tolédan Garcias Pérez de Vargas,

qui, dans une circonstance périlleuse, avait ajouté à sa haute renommée. Se trouvant avec un autre cavalier loin du corps d'armée, il avait vu venir sept Maures qui se disposaient à empêcher leur retour au camp espagnol. Le compagnon de Garcias lui conseilla aussitôt de se sauver, et prit lui-même la fuite. Garcias dédaigna de l'imiter, et quoique les Mahométans fussent aussi bien montés que lui, aussitôt qu'ils le reconnurent ils n'osèrent l'attaquer. Ce qui met le comble à la gloire de Garcias, c'est que, lorsqu'il fut réuni à ses compatriotes, il ne voulut jamais nommer celui qui l'avait abandonné dans un si grand péril.

La longueur du siége de Séville fatiguait les Castillans, lorsqu'ils reçurent à propos de nombreux secours. Plusieurs seigneurs et prélats vinrent se joindre à eux. Le roi maure de Grenade y vint lui-même, plus fidèle à sa promesse qu'à ce qu'il devait à ses compatriotes. Toutefois l'immense étendue de la ville ne permettait pas qu'elle fût entièrement bloquée, et les munitions de toute espèce y entraient avec une grande facilité.

Il était d'une extrême importance de rompre le pont au moyen duquel les différens quartiers des assiégés communiquaient ensemble. Ce Boniface, que Ferdinand avait nommé amiral de sa flotte, imagina pour y parvenir un stratagème qui eut un succès complet. Deux de ses plus grands vaisseaux allèrent à pleines voiles, par un vent impétueux et dans le temps de la plus haute marée, heurter le pont de Séville. Quoiqu'on l'eût garni de tous côtés par des barres de fer, il fut obligé de céder à un choc si violent. Les assiégeans, transportés de joie, se préparèrent alors à monter à l'assaut, et les Maures perdirent presque toute espérance. La disette de vivres, qui commençait

SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

Louis IX avait reçu de la nature toutes les qualités qui font les grands hommes, le courage, l'intrépidité et l'élévation de l'âme. Il conçut de vastes projets, conduisit de nombreuses armées au-delà des mers, fit des prodiges de valeur, et ce qui surtout est admirable en lui, c'est que dans ses actions il eut moins en vue sa propre gloire que le triomphe de la religion et le bonheur de ses sujets.

Sous la troisième race des rois de France la puissance des grands vassaux de la couronne, qui se liguaient souvent contre leur souverain, était devenue redoutable. Pour prévenir leurs complots contre l'hérédité du trône, tous les rois de France, jusqu'à Philippe-Auguste, aïeul de Louis IX, avaient fait couronner leurs fils aînés de leur vivant. Louis VIII, inquiet de n'avoir pas pris cette précaution, assembla près de son lit de mort les grands de son royaume, leur recommanda son fils, reçut pour lui leur serment de fidélité, et déclara régente la reine Blanche de Castille, son épouse.

Louis IX, fils de Louis VIII et de Blanche de Castille, né le 25 avril 1215, fut baptisé à Poissy : dans la suite il aimait à prendre le nom de Louis de Poissy, et souvent même signait ainsi. Il n'avait

T. 2

DUGUESCLIN.
CHARLES V
St. LOUIS.
ALPHONSE LE MAGNANIME.
JAQUES CŒU

douze ans lorsqu'il parvint au trône, le 8 embre 1226. Le gouvernement fut remis à nche de Castille, ainsi que l'avait ordonné le roi. Les grands vassaux espérèrent, à la faveur ne minorité et d'une régence, étendre leur voir, et conspirèrent contre celui du roi le r même de son couronnement.

a prudence et la fermeté de la régente firent ouer leur dessein; elle assembla une armée, rcha avec son fils contre Thibault, comte de mpagne, l'un des principaux révoltés, le a de mettre bas les armes et de recourir à la uence du roi. Louis IX traita ensuite avec les res rebelles; ce qui força Henri II, roi d'Anerre, qui n'avait plus de partisans parmi les nds vassaux de la couronne de France, à conre avec lui une trêve d'un an. Henri interposa me la médiation du pape Grégoire IX pour pêcher les Français de lui faire la guerre. En 7 la régente renouvela les traités faits sous règnes précédens avec l'empereur Frédéric II vec Henri, roi des Romains, fils de ce prince, lesquels ils s'engageaient à ne pas servir l'Anerre contre la France.

es grands vassaux, qui n'avaient pas renoncé à r projet ambitieux, rompirent l'année suite la bonne intelligence qui existait entre la ente et Philippe, comte de Boulogne, oncle roi; ils attirèrent ce dernier dans leur parti, lui promettant de l'aider à s'emparer de la ence, et même, s'il le voulait, de la coune. Philippe avait tout préparé pour se saisir roi, alors dans l'Orléannais. Ce jeune prince, rti du danger qu'il courait, se retira à Montry, et informa de sa situation les habitans de is. Tous ceux qui étaient en état de porter les nes se rendirent soudain près de lui, et le ramènèrent en triomphe dans sa capitale.

Les conjurés ne furent pas plus heureux dans une nouvelle tentative qu'ils firent encore peu de temps après contre le roi.

La régente, déférant aux vœux du pape, força cette même année le comte de Toulouse, qui s'était soustrait au pouvoir de l'église, à se soumettre à ses plus rigoureuses lois. Le comte donna en mariage sa fille Jeanne, alors âgée de neuf ans, à Alphonse, l'un des frères de Louis IX. Le traité qui rétablit la paix entre ces deux princes assura pour l'avenir la réunion du comté de Toulouse à la couronne de France.

Thibault s'était attiré la haine des grands pour n'avoir pas voulu tremper dans un nouveau complot qu'ils avaient formé contre leur souverain; ils fondirent sur les états du comte, sous le prétexte de soutenir d'anciens droits de la reine de Chypre au comté de Champagne. Le roi marcha à son secours. Les rebelles le firent supplier de ne pas exposer sa personne pour une cause qui lui était étrangère. Le roi, qui n'avait à cette époque tout au plus que quinze ans, répondit qu'en attaquant son vassal on l'attaquait lui-même, et qu'il le défendrait au péril de sa vie. Ce jeune prince repoussa les révoltés hors des terres du comté de Champagne, et, moyennant quarante mille francs qu'il donna dans la suite à Thibault pour racheter les droits de la reine de Chypre, il se fit céder par lui les comtés de Blois, de Chartres, de Saumur et la vicomté de Châteaudun : ainsi il dut à un acte de justice l'agrandissement de ses domaines.

Le comte de Boulogne, forcé de quitter le camp des ligués pour défendre son propre pays contre le comte de Flandres, qui l'avait attaqué à la prière de la régente, rentra en 1228 sous l'obéissance du roi.

La reine mère profita habilement des divisions

qui s'élevaient chaque jour entre les grands pour négocier avec plusieurs de ceux dont les domaines étaient situés au-delà de la Loire : ils reconnurent Louis IX duc de Guyenne.

Malgré tous ces mauvais succès, le comte de Bretagne, affermi dans sa révolte, se déclara vassal du roi d'Angleterre, qui lui avait fourni de grandes sommes d'argent pour se soutenir contre le roi de France. Celui-ci punit bientôt le comte de sa félonie, en se rendant maître d'Angers après un siége de trente jours.

Le roi d'Angleterre débarqua à Saint-Malo le 30 avril 1230, y fut reçu avec de grands honneurs par le comte de Bretagne. Louis IX, qui avait ramené à son parti le comte de la Marche et tous les seigneurs de la Loire, marcha contre le roi d'Angleterre, assiégea Ancenis, s'en empara, reçut la foi et hommage de plusieurs seigneurs de Bretagne, et confisqua les terres et les biens des seigneurs de Normandie qui avaient offert leurs services au roi son ennemi.

La saison avancée ne laissant plus rien à craindre des Anglais, dont une partie de l'armée était en proie à la disette et aux maladies, Louis IX laissa des forces suffisantes sur les frontières, et revint au mois de septembre à Compiègne, où s'opéra la réconciliation des grands du royaume entre eux et leur réunion avec lui.

Honteux du peu de succès de son entreprise, Henri II repassa la mer au mois d'octobre. Il aspirait à réparer l'année suivante l'honneur de ses armes; mais il manquait d'argent. La sollicitation du pape Grégoire IX, et plusieurs autres circonstances, amenèrent les deux rois à un traité. Une trève de trois ans fut conclue entre eux à Saint-Aubin, au mois de juillet 1231.

La France commençant à respirer, la régente s'occupa de concilier les intérêts qui divisaient

encore quelques seigneurs. Elle fit aussi revenir à Paris les professeurs de l'Université, qui s'en étaient tous éloignés à la suite d'une querelle survenue entre les écoliers et les habitans du faubourg Saint-Marceau. Elle remit en vigueur une ordonnance rendue anciennement contre les usures excessives des juifs, fortifia quelques places des frontières, renouvela les traités faits avec l'empereur Frédéric et avec le roi des Romains pour maintenir la concorde entre les vassaux des deux Etats, et fit lever l'interdit prononcé par plusieurs évêques.

En 1234 Louis IX épousa Marguerite, fille aînée du comte de Provence. Cette princesse joignait à une grande beauté beaucoup d'esprit, une haute piété et une vertu admirable.

La trêve entre le roi d'Angleterre, celui de France et le comte de Bretagne, fut rompue par ce dernier quelque temps avant l'époque où elle devait expirer. Le comte échoua dans cette nouvelle révolte, que ne soutint pas le roi d'Angleterre, et fut obligé de recourir à la clémence de Louis IX, qui lui laissa ses états, et consentit même que son fils, qui n'était pas coupable de sa félonie, héritât de la Bretagne, mais sous la condition qu'après sa mort elle serait réunie à la France. Le comte se soumit aux volontés de son souverain, et déclara au roi d'Angleterre qu'il ne se reconnaissait plus pour son vassal.

Louis IX, profitant des leçons de sa mère dans l'art difficile de régner, s'opposa constamment à ce que ses grands vassaux contractassent des alliances de famille avec les ennemis de l'Etat: cette sage politique fut très-favorable à sa puissance.

Le 25 avril 1236, le roi ayant atteint sa vingt-unième année, sa mère cessa de prendre le titre de régente; mais elle n'en eut pas moins de part

au gouvernement tant qu'elle vécut ; son fils lui conserva toute sa confiance.

Thibault, qui venait d'hériter du royaume de Navarre, forma contre le roi un nouveau complot ; que la fermeté de celui-ci renversa. Le comte recourut à la soumission : le roi lui pardonna, à condition qu'il lui remettrait quelques-unes de ses places frontières, qu'il accomplirait le plutôt possible son vœu d'aller en terre sainte, et que de sept ans il ne reparaîtrait en France.

Le pape excitait continuellement les princes chrétiens à marcher au secours de la Palestine. Le vieux de la Montagne, souverain de quelques peuples nommés les *Assassiniens*, et que ses crimes ont fait appeler le prince des Assassins, sachant que le pape comptait sur Louis IX pour le mettre à la tête d'une de ces expéditions générales qui avaient plus d'une fois failli renverser le mahométisme, envoya deux de ses suppôts pour le faire périr ; mais ce coup affreux manqua par le remords de celui même qui l'avait médité.

Le roi donna en 1239 une haute preuve de sa justice et de son désintéressement, par son refus de prendre les armes contre l'empereur Frédéric, que le pape venait de condamner, et dont il offrait les Etats au comte Robert, frère du roi.

Louis IX, à peine âgé de vingt-six ans, était parvenu à remettre l'autorité royale au même point où son aïeul l'avait portée : ses grands vassaux paraissaient soumis ; cependant ils nourrissaient un esprit d'indépendance que les circonstances réveillèrent. Le comte de la Marche éclata le premier ; il reçut bientôt le prix de sa sédition par le ravage de ses terres : sa femme alors gagna deux scélérats qui devaient empoisonner le roi ; mais ils furent arrêtés et punis de mort.

Le roi d'Angleterre arriva pour soutenir la ré-

bellion des grands vassaux de France ; vaincu, il était sur le point d'être fait prisonnier, quand Richard, son frère, demanda pour lui une trêve d'un jour, dont il profita pour s'échapper.

L'année suivante Henri II s'exposa à une nouvelle défaite en voulant réparer la première. Le comte de la Marche, obligé de recourir à la clémence du roi, lui céda toutes les places fortes qu'il n'avait pu défendre contre lui, et s'engagea à lui faire hommage lige pour tous les Etats qu'il conservait.

Ce traité fut fait à l'insu du roi d'Angleterre, qui, pressé de tous côtés et craignant pour la Gascogne, demanda la paix. Une trêve de cinq ans et demi lui fut accordée.

Le roi avait dompté les Anglais et les rebelles; il ne lui restait plus qu'à soumettre le comte de Toulouse, le plus ardent des chefs de la ligue; il en triompha, et fit la paix avec lui en 1243.

La trêve entre l'Angleterre et la France fut confirmée à Bordeaux au mois d'avril de la même année. Par ce traité le roi demeura en possession de toutes ses conquêtes ; Henri lui rendit les places qu'il lui avait prises depuis la fin de la campagne, et s'engagea à lui payer cinq mille livres sterlings.

Le roi, délivré de tous ses ennemis, songea à rétablir la paix de l'église. Le saint siége était vacant depuis dix-huit mois; les cardinaux ne voulaient pas élire un pape avant que Frédéric n'eût remis en liberté ceux de leurs collègues qu'il retenait prisonniers. L'empereur souscrivit à leur condition; mais comme ils ne terminaient pas l'élection, il ravagea leurs terres et investit Rome avec une armée.

Louis IX, tout en reprochant aux cardinaux leur indifférence pour le bien général, leur promit sa protection contre Frédéric, « dont nous ne « craignons, dit-il, ni la haine, ni les artifices, et

« dont nous blâmons la conduite, parce qu'il semble « vouloir être en même temps empereur et pape. »

Les cardinaux s'assemblèrent à Anagnie, et élurent enfin le cardinal Fimbalde, qui prit le nom d'Innocent IV. Ce nouveau pape maintint l'excommunication prononcée contre l'empereur, qui rompit avec lui et fit pendre quelques pères cordeliers porteurs de lettres du pape à plusieurs princes de l'Europe.

Tandis que l'Italie était dans la consternation, la France fut comblée de joie par la naissance d'un héritier du trône, qu'on nomma Louis.

Le pape, poursuivi par Frédéric, demanda un asile au roi de France. Pénétré de ses malheurs, Louis eût désiré le recevoir dans ses états; mais son conseil l'ayant éclairé sur le danger que pourrait entraîner l'influence du saint père, il ne l'accueillit point.

Peu de temps après le roi fut attaqué d'une dyssenterie et d'une violente fièvre qui le conduisirent en peu de jours aux portes du tombeau; il mit ordre à quelques affaires importantes de l'Etat, et se disposa à paraître devant Dieu. La nouvelle de son danger jeta toute la France dans la consternation; la douleur était peinte sur tous les visages; la noblesse, le peuple, les ecclésiastiques montraient une affliction égale; les églises se remplissaient du matin au soir de fidèles qui adressaient au ciel les prières les plus ferventes pour la guérison du roi; on faisait des processions publiques; on venait en foule, de toutes les parties du royaume, savoir ce qu'on avait à craindre ou à espérer; il semblait que chaque Français tremblât pour l'existence d'un père.

Il resta un jour entier dans une si profonde léthargie, que le bruit de sa mort se répandit par toute l'Europe. Dans ce moment affreux la reine mère ordonna qu'on exposât la châsse de saint

Denis, et plaça sur le lit du malade un morceau de la vraie croix et autres reliques qu'on avait eues de l'empereur Baudouin ; puis elle prononça avec ferveur ces paroles : « Seigneur, glorifiez aujourd'hui, non pas nous, mais votre saint nom ; « sauvez le royaume de France, que vous avez tou- « jours protégé. » Le roi sortit au moment même de sa léthargie, et les premiers mots qu'il prononça furent pour demander la croix à l'évêque de Paris, qui était à ses côtés, et pour faire le vœu du voyage d'outre-mer. Cette circonstance affaiblit la joie que son retour à la vie avait causée ; la fièvre diminua par degrés, et deux mois suffirent pour lui rendre une santé parfaite.

Au mois de juin de l'an 1245 un concile fut tenu à Lyon à l'effet de terminer les différens de l'empereur avec le saint siége, et d'unir tous les princes chrétiens pour la défense de la religion contre les infidèles. Dans ce concile l'empereur excommunié fut déclaré déchu de ses états.

Le roi, désapprouvant également et l'empereur et le pape, garda la neutralité. Il sentait le danger d'appuyer une mesure semblable contre un souverain ; mais il entra dans les vues du concile relativement à la guerre sainte.

La Provence, usurpée sur la couronne de France après la mort de Louis le Bègue, lui fut rendue trois ans après par le mariage contracté, en 1246, entre Charles, frère de Louis IX, avec Béatrix, fille du comte de Provence.

A la prière du roi le pape envoya en France l'évêque de Tusculo en qualité de légat pour prêcher la croisade. L'exemple, l'autorité du roi, le discours touchant qu'il prononça dans l'assemblée solennelle où le légat commença à remplir sa mission, enflammèrent tous les cœurs d'un saint zèle ; on ne connut plus qu'un intérêt, qu'un désir, qu'un besoin ; tout ce qu'il y avait de plus illustre

ea sous la bannière du Christ; on vint en
rendre la croix, et saint Louis eut bientôt
i composer une armée nombreuse. La reine
inquiète des destins de la France, fit en
ppuyer ses prières et ses larmes des dis-
loquens de l'évêque de Paris, qui assura le
: les circonstances dans lesquelles il avait
cé son vœu lui permettaient de s'en dégager;
ébranla sa résolution : « Vous m'assurez,
, que je n'avais pas une entière liberté d'es-
quand je vous demandai la croix et que je fis
vœu; je vous crois, et puisque vous juge
, je tiens ce vœu pour nul. » En même
il s'ôta la croix de dessus l'épaule et la remit
es mains de l'évêque; mais il ajouta aussitôt:
ous la redemande maintenant, et je fais vœu
er combattre contre les infidèles. Pouvez-
douter que je n'aie actuellement toute la
naissance requise pour faire un vœu qui
blige? Je vous déclare donc que je ne boirai
e mangerai que je n'aie repris la croix. »
nt son départ le roi renouvela la trêve avec
eterre, et le pape s'en rendit garant.
dîme fut établie pour le succès de l'expédi-
et une trêve de quatre ans conclue entre
es princes chrétiens.

avait coutume de se préparer au voyage de
re sainte comme on se prépare à la mort;
réconciliait avec ses ennemis; on faisait des
ations; on remplissait enfin tous les devoirs
chrétien. Louis s'en acquitta de la manière
is rigoureuse, et fit publier par des reli-
, dans tout le royaume, que si l'un de ses
avait souffert quelque dommage ou par sa
ou par celle de ses officiers, il était prêt à
parer. Il quitta les magnifiques habits qu'il
it ordinairement, se revêtit du plus simple
me, et fit donner aux pauvres les sommes
misées sur sa toilette.

Quand il eut fait prêter à ses barons le serment de fidélité et hommage à ses deux fils, Louis et Philippe, encore enfans, il alla à Saint-Denis prendre l'étendard, le bourdon et les autres marques des pèlerins de la terre sainte, et se mit en marche au mois de juin 1248, le vendredi d'après la Pentecôte. Les processions de Paris le conduisirent jusqu'à l'abbaye Saint-Antoine. Il déclara régente la reine mère, et l'investit de l'autorité royale dans toute son étendue. La reine son épouse voulut absolument le suivre; plusieurs dames de la cour imitèrent son exemple.

Le roi eut diverses conférences à Lyon avec le pape; il lui fit sa confession générale, gagna les indulgences, et reçut sa bénédiction. Il continua ensuite son voyage, s'embarqua le 25 août par un vent favorable, fit voile avec une armée considérable et une flotte très-bien équipée.

La prudence l'engagea à débarquer d'abord dans l'île de Chypre, afin de prendre connaissance du pays ennemi avant de s'y engager, de former des magasins d'armes et de vivres, et de s'assurer une retraite en cas de malheur. Cette sage mesure eut de fâcheux résultats : la rigueur de la saison rendant fort dangereux le trajet de Chypre en Egypte, on resta dans cette île jusqu'à Pâques; la maladie se mit dans les troupes; il en périt un grand nombre, et l'on perdit jusqu'à deux cent quarante personnes de distinction.

Quelques Sarrasins s'étaient réunis dans l'île de Chypre dans le dessein d'attenter à la vie du roi; mais ils furent découverts et arrêtés.

Louis IX déclara la guerre à Maleck Sala, soudan d'Egypte. La flotte du roi était de dix-huit cents vaisseaux; l'armée se composait de vingt-huit mille chevaliers français, anglais et cypriots. Dans ce temps on ne calculait la gran-

deur des armées que par le nombre de chevaliers qui s'y trouvaient; les plus considérables d'entre eux avaient chacun leurs troupes, et plusieurs leurs bannières.

Une violente tempête força le roi de relâcher à la pointe de Limessa, après avoir été séparé d'une partie de ses vaisseaux. Il se remit bientôt en mer, et opéra sa descente à Damiette avant l'arrivée du reste de sa flotte.

Les prodiges de valeur du roi, qui se jeta à la mer l'épée à la main, furent imités par son armée. Les troupes du soudan, étonnées de la vigueur de l'attaque, se débandèrent. La flotte des Sarrasins, aussi intimidée que leur armée de terre, remonta précipitamment le Nil. Le roi après cette victoire établit son camp sur le bord de la mer.

Le bruit de la mort du soudan répandit alors un tel effroi parmi le peuple, que la garnison et les habitans de Damiette abandonnèrent cette ville après y avoir mis le feu. Le roi, averti à temps, envoya ses troupes éteindre l'incendie, et devint sans coup férir maître d'une des plus belles places de l'Orient. Modeste au milieu de la gloire, Louis en fit un hommage sincère à Dieu. Il fit son entrée à Damiette non avec la pompe et le faste d'un vainqueur, mais avec l'humilité d'un chrétien; il marchait les pieds nus, et était suivi de la reine, des princes ses frères, du roi de Chypre, de tous les seigneurs de l'armée, du légat, du patriarche de Jérusalem, des évêques et de tout le clergé du camp. Cette auguste procession se rendit jusqu'à la principale mosquée, qui fut purifiée et dédiée à la mer du sauveur.

La reine et les autres princesses restèrent à Damiette tandis que l'armée s'avança pour attaquer le Caire. L'impétuosité du comte d'Artois,

qui avait vaincu les Sarrasins à Massoure du grand Caire, lui coûta la vie, et faillit c la perte de toute l'armée, qui ne dut son qu'à la prodigieuse valeur et à l'inconcevab tivité du roi; on le voyait partout où les étaient repoussés, et son exemple et ses dis ranimant le courage des soldats, rétablis l'ordre parmi eux. Une fois il se trouva loppé par un peloton d'infidèles; l'un d'e nait son cheval par la bride et voulait l'emm prisonnier; il en tua plusieurs, et écarta les à coups d'épée.

La résistance opiniâtre de l'armée fra rallentit le courage des Sarrasins, et apr massacre considérable des deux côtés l taille cessa. Ce fut alors une chose véritabl glorieuse pour les Français de n'avoir p vaincus par l'ennemi, dont l'armée était bea plus nombreuse que la leur. Comme le r tournait à son camp, il répondit au prie chevaliers de l'Hôpital, qui lui demandait s'i des nouvelles du comte d'Artois: « Celles « sais, c'est qu'il est en paradis. » Le lendem ce terrible jour l'armée des Sarrasins liv nouveau combat aux chrétiens. Le feu gr dont elle se servait s'attachait aux habi soldats, aux caparaçons des chevaux, et le brasaient des pieds à la tête. On entendait p de toutes parts des cris épouvantables; les jetaient à terre, les autres quittaient leurs et dans leur fuite communiquaient le fe habits de ceux qu'ils touchaient. Le dé était partout au comble, la cavalerie en fit un carnage affreux des Français. Le d'Anjou allait succomber quand le roi son averti de son danger, court à bride abattue secours, se jette l'épée à la main à trave infidèles, et, malgré le feu dont il se trou

même al renverse ou tue ceux qui s'oppo-sent à s passage, et délivre son frère; ensuite il rallie ses troupes, repousse les ennemis, et regagne le terrain qu'on avait perdu.

Après ces deux combats il fut question d'un traité. On convint que le roi rendrait la ville de Damiette, et que le soudan le mettrait en possession de tout le royaume de Jérusalem. Le soudan exigea des ôtages; on lui offrit un des deux frères du roi. Les députés mahométans demandèrent le roi lui-même; à cette proposition le bon chevalier messire Geoffroy de Sargines répondit: « Que « jà n'auraient les Turcs la personne du roi, et qu'il « aimait beaucoup mieux que les Turcs les eussent « tous tués, qu'il leur fût reproché d'avoir baillé « leur roi en gage. » Le roi voulait qu'on acceptât la condition proposée, et employa ses efforts pour qu'on lui permît de se sacrifier au salut de son peuple.

Sur le refus de leur livrer le roi, les infidèles rompirent la négociation, dans l'espoir sans doute que le triste état où se trouvaient les chrétiens les forcerait plus tard d'accepter les plus dures conditions.

Les maladies de toute espèce attaquèrent l'armée des chrétiens; leur camp devint bientôt un hôpital, et peu après un cimetière.

Cet horrible état de choses fournit au roi le moyen de montrer jusqu'à quel point il portait l'héroïsme de la charité; il prodiguait ses trésors pour soulager les malades, se tenait au chevet du lit des mourans pour les consoler et les exhorter à se rendre dignes d'une autre vie; sa présence et ses pieux discours inspiraient du courage aux moins résignés. Un témoin oculaire a raconté qu'étant allé visiter un des valets de chambre de ce prince, pour l'engager au moment de sa mort à avoir confiance en Dieu; le

malade lui dit : « J'attends à mourir que mon saint « roi m'honore de sa présence, et je ne partirai « point de ce monde que je n'aie reçu cette consola- « tion. » Le roi la lui donna, et à peine fut-il sorti de la tente du malade, que ce dernier expira. Le roi ressentit à son tour le mal dont les autres avaient été frappés, et la famine vint encore accroître les malheurs de l'armée.

On prit alors la résolution de quitter le camp et de se retirer sur Damiette. Avant que l'armée se mît en marche le roi fit assurer la retraite de tous les bagages et de tous les malades, et les suivit, quoique souffrant beaucoup lui-même. On le pressait de se rendre à Damiette sur un vaisseau, ce qui était moins dangereux que d'y aller par terre ; mais il refusa, disant « qu'il ne pouvait se résoudre à abandonner tant « de vaillans hommes avec lesquels il était ré- « solu de périr. » Il se tint à l'arrière-garde. Attaqué souvent dans sa marche, il arriva enfin dans une petite ville nommée Cassel, où il tomba dans une si grande défaillance qu'on le crut près d'expirer. Gauchet de Châtillon donna dans ce lieu une marque extraordinaire de sa bravoure, en défendant à lui seul l'entrée d'une retraite par laquelle on arrivait à la maison où s'était retiré le roi. Gauchet distribuait de grands coups de sabre à tous les infidèles, en criant de toutes ses forces : « A Châtillon, chevaliers! A Châtillon, « chevaliers! A Châtillon! » Personne ne vint à son secours, et il fut tué. Dans cette extrémité un des seigneurs de la cour, appelé Montfort, alla avec la permission du roi demander à traiter avec un émir qu'il avait aperçu dans le premier rang de l'armée ennemie. L'émir, qui savait combien le sultan désirait être en possession de Damiette, était sur le point de composer avec Montfort, quand un héraut du roi, soit que la

frayeur eût troublé ses esprits, soit par un zèle mal entendu pour la vie de son maître, vint sans en avoir reçu l'ordre crier à haute voix : « Seigneurs chevaliers, rendez-vous tous ; le roi vous « le mande par moi, et ne vous faites pas tuer. » Tous les combattans se rendirent alors aux infidèles. L'émir entra sans résistance à Cassel, où il fit le roi prisonnier. Ce prince, résigné à la volonté de Dieu, demanda alors son bréviaire à son chapelain, et le lut avec le même calme et la même attention que s'il eût été en parfaite santé et dans son palais de Paris.

Aucun des seigneurs ni des guerriers chrétiens qui se rendaient à Damiette par mer ou par terre n'échappa aux Sarrasins ; tous furent tués ou pris par les infidèles, qui même massacrèrent sans pitié un grand nombre de malades.

Les barbares enfermèrent la multitude des prisonniers dans une espèce de parc fermé de murailles ; ils les en faisaient sortir l'un après l'autre, et ceux qui ne voulaient pas renoncer à Jésus-Christ étaient tués.

On plaça le roi dans une tente qu'on entoura d'une forte garde. Quoiqu'il fût faible et malade, il ne lui échappait pas une parole d'impatience ; il se faisait lire les prières de la messe par son chapelain ; au milieu des mauvais traitemens qu'il recevait de ses ennemis il conservait avec eux un air d'empire et de majesté qui leur imposait.

Le soudan exigeait du roi qu'il lui rendît la ville de Damiette, et qu'il lui donnât un million de besans d'or pour sa rançon et celle des autres prisonniers : le roi lui fit dire « qu'il ne se rachète- « rait pas pour de l'argent ; qu'il offrait Damiette « pour sa rançon, et l'or pour celle de ses compa- « gnons d'armes. » Le sultan lui répondit que, par estime pour lui, il lui remettrait le cinquième de la somme. Une trêve de dix ans allait se conclure

entre ces deux princes lorsque le soudan périt à la suite d'une conspiration tramée contre lui par les émirs. Ceux-ci confirmèrent le traité fait par le soudan, sous la condition que le roi paierait sur-le-champ la moitié de la somme convenue; elle leur fut donnée.

En rentrant à Damiette les émirs tuèrent tous les malades, rompirent toutes les machines du roi, y mirent le feu, et délibérèrent s'ils n'ôteraient pas la vie à ce monarque et aux autres prisonniers.

Chacun se disposait à la mort, quand enfin les barbares, rendus à la voix de l'honneur, maintinrent leur traité.

La flotte française fit voile vers la Palestine, et le roi arriva au port d'Acre le 8 mai 1250, en fort mauvais équipage, mais consolé d'avoir tout perdu pour la cause du Christ.

Louis IX se préparait à partir pour la France, où la régente le pressait fortement de revenir, lorsque l'horrible conduite des Sarrasins, qui coupaient la tête à ceux des prisonniers qui ne voulaient pas se rendre mahométans, le faisant trembler sur le sort des chrétiens de la Palestine que son absence livrerait à la merci des infidèles, le détermina d'y prolonger son séjour.

Il envoya reprocher aux émirs les infractions qu'ils faisaient à leur traité. Ceux-ci, qui savaient que le soudan de Damas avait offert au roi de le laisser maître du royaume de Jérusalem s'il voulait s'unir avec lui contre eux, firent droit à ses réclamations, afin de l'empêcher de contracter l'alliance qu'ils redoutaient.

Le soudan de Damas recommença alors les hostilités contre les chrétiens de la palestine, empêcha les émirs de pouvoir rejoindre le roi, et, les ayant battus, s'unit avec eux contre lui.

Diverses négociations avec les émirs d'Egypte

et le soudan de Damas, le rétablissement de quelques places importantes, quelques petits combats dont l'issue ne changea rien à la position de chacun des deux partis, occupèrent les quatre années que le roi resta en Palestine après sa délivrance. Pendant cet intervalle il visitait souvent les saints lieux, faisait de longues routes à pied, ne mangeait que du pain, ne buvait que de l'eau, et portait sur sa chair un rude cilice.

On vit ce prince charger plusieurs fois sur ses épaules les corps morts des chrétiens et les porter dans les fosses préparées pour leur sépulture; quoique les hommes employés à ce travail pussent à peine supporter la puanteur de ces corps déjà tout pourris; action plus admirable peut-être que tous ses hauts faits d'armes.

La reine régente mourut le 1er décembre 1252. Le roi, qui était dans sa chapelle lorsqu'il apprit de la bouche du légat la perte qu'il venait de faire, jeta d'abord un grand cri et versa d'abondantes larmes; mais bientôt, se précipitant au pied de l'autel, il adressa à Dieu ces belles paroles: « Seigneur, je vous suis obligé de m'avoir « conservé si longtemps une aimable mère; vous me « l'enlevez, et c'est votre volonté absolue. Il est « vrai qu'il n'y avait personne au monde pour qui « j'eusse plus d'attachement et de tendresse; mais « puisque vous l'avez ainsi ordonné, que votre saint « nom soit béni à jamais. » Après cet acte de pieux héroïsme il resta seul avec son confesseur, et commença l'office des morts pour le repos de l'âme de sa mère. A dater de ce moment il ne manqua pas un jour de sa vie de faire dire pour elle une messe des morts en sa présence, excepté les dimanches et les fêtes, se conformant dans cette restriction à l'usage de l'église.

Il se prépara dès lors à son départ pour la France; mais il ne quitta pourtant la Palestine

qu'après avoir mis ordre autant qu'il était en sa puissance aux affaires des chrétiens; il les recommanda vivement aux soins du légat, à qui il laissa un bon nombre de troupes et beaucoup d'argent. Il remit le commandement d'Acres, forteresse la plus importante, à Geoffroy de Sargines, qui eut sous ses ordres cent chevaliers pour la garder.

Louis, soutenant partout son caractère religieux, fit de sa flotte, et surtout de son vaisseau, une espèce d'église où le service divin se célébrait avec ferveur. Ce prince souhaitait tant de conquérir des cœurs à Dieu, qu'il alla quelquefois jusqu'à faire lui-même la manœuvre à la place des matelots, pour leur laisser le temps de recevoir le sacrement de pénitence.

En approchant de l'île de Chypre, la méprise des pilotes fit donner le vaisseau du roi sur un banc de sable dur comme un rocher; le choc fut si violent et le craquement du vaisseau si terrible, que chacun crut qu'il allait s'entr'ouvrir: le roi seul, étranger à la consternation générale, se prosterna devant le saint-sacrement pour demander à Dieu son secours. On visita ensuite le vaisseau de tous côtés; on n'y découvrit aucune fente, et personne ne douta du miracle qui venait de s'opérer.

Après une traversée de six semaines, pendant laquelle la flotte courut plusieurs dangers, elle débarqua aux îles d'Yères le 11 juillet 1254. Le roi prit quelques jours de repos, puis continua son voyage. Il arriva à Vincennes le 5 septembre, et alla sur-le-champ rendre grâces à Dieu à l'abbaye Saint-Denis.

Il fut peu sensible à la joie que le peuple fit éclater à son retour. La situation malheureuse où se trouvaient les chrétiens d'Orient était toujours présente à sa pensée; il gardait un souvenir

douloureux de tous les braves seigneurs qui avaient péri à ses côtés.

Cependant sa profonde tristesse, le désir qu'il avait de retourner à la terre sainte, désir qu'il manifesta en ne quittant pas la croix et les soins pieux auxquels il se livrait continuellement, ne l'empêchèrent pas de reprendre en main le timon de l'Etat.

Pendant son absence la régente était parvenue, par l'influence du pape, à entretenir la paix avec l'Angleterre; elle s'était ensuite opposée avec succès à la croisade que le pape avait fait publier contre Conrad, fils de l'empereur Frédéric, et enfin, à la mort de Raymond VII, elle avait réuni le comté de Toulouse à la couronne.

La France était paisible; mais les autres états de l'Europe étaient remplis de troubles. Frédéric était mort en 1250. Conrad son fils, qui avait continué la guerre contre le pape, venait d'être empoisonné par Mainfroi, fils naturel de Frédéric, et ce dernier, accusé d'avoir contribué à la mort de son propre père, ne fut pas moins par la suite créé tuteur de Conradin, fils de Conrad.

Louis IX s'occupa alors des moyens de procurer la paix à son royaume, et de la rendre aux princes ses voisins et à l'église.

Henri III, roi d'Angleterre, vint faire un voyage en France; il resta à Paris huit jours. Louis IX lui rendit les plus grands honneurs, et lui donna les plus brillantes fêtes. Quelque temps après le retour de Henri en Angleterre il se fit une prolongation de trêve entre les deux couronnes.

Vers cette époque le roi maria sa fille Isabelle avec Thibault, comte de Champagne et roi de Navarre.

Il publia cette année plusieurs ordonnances utiles, parmi lesquelles il faut comprendre celle qui défend aux juges d'accepter aucun présent.

Denis, et plaça sur le lit du malade un morceau de la vraie croix et autres reliques qu'on avait eues de l'empereur Baudouin ; puis elle prononça avec ferveur ces paroles : « Seigneur, glorifiez aujourd'hui, non pas nous, mais votre saint nom ; sauvez le royaume de France, que vous avez toujours protégé. » Le roi sortit au moment même de sa léthargie, et les premiers mots qu'il prononça furent pour demander la croix à l'évêque de Paris, qui était à ses côtés, et pour faire le vœu du voyage d'outre-mer. Cette circonstance affaiblit la joie que son retour à la vie avait causée ; la fièvre diminua par degrés, et deux mois suffirent pour lui rendre une santé parfaite.

Au mois de juin de l'an 1245 un concile fut tenu à Lyon à l'effet de terminer les différens de l'empereur avec le saint siége, et d'unir tous les princes chrétiens pour la défense de la religion contre les infidèles. Dans ce concile l'empereur excommunié fut déclaré déchu de ses états.

Le roi, désapprouvant également et l'empereur et le pape, garda la neutralité. Il sentait le danger d'appuyer une mesure semblable contre un souverain ; mais il entra dans les vues du concile relativement à la guerre sainte.

La Provence, usurpée sur la couronne de France après la mort de Louis le Bègue, lui fut rendue trois ans après par le mariage contracté, en 1246, entre Charles, frère de Louis IX, avec Béatrix, fille du comte de Provence.

A la prière du roi le pape envoya en France l'évêque de Tusculo en qualité de légat pour prêcher la croisade. L'exemple, l'autorité du roi, le discours touchant qu'il prononça dans l'assemblée solennelle où le légat commença à remplir sa mission, enflammèrent tous les cœurs d'un saint zèle ; on ne connut plus qu'un intérêt, qu'un désir, qu'un besoin ; tout ce qu'il y avait de plus illustre

donne, dit-il, puisqu'ils n'ont offensé que moi. Plût à Dieu qu'en me condamnant moi-même à un pareil supplice je pusse bannir le blasphême de mon royaume! »

Un traité conclu à Corbeil en 1258 régla tous s différens qui existaient entre lui et le roi 'Arragon. Leurs droits respectifs furent fixés de ıanière à ne plus laisser aucun doute. Ce traité ıt très-avantageux à la France, qui ne céda ue des droits sur des pays au-delà des Pyrénées, roits qu'il lui était impossible de faire valoir our rester en possession d'un grand nombre de ille et de domaines considérables en-deçà.

Ce fut cette même année, et dans le même eu, que fut arrêté le mariage de Philippe, seond fils du roi, avec Isabelle, infante d'Aragon.

Peu de temps après un traité de paix fut conlu avec l'Angleterre : le roi de France céda e Limousin, le Quercy, le Perrigord, et fournit ı solde pour entretenir cent chevaliers pendant eux ans. Le roi d'Angleterre renonça à tous ses rétendus droits sur la Normandie, les comtés u Maine, de Touraine, de Poitou, et sur tout e qu'il avait possédé en-deçà de la mer, excepté es domaines qui lui avaient été abandonnés. Ce rince vint ensuite à Paris, fit hommage au roi e tout ce qui lui appartenait encore en France, t fut rétabli au nombre des pairs, en qualité de luc de Guyenne.

En 1259 le roi eut la douleur de perdre son ils aîné, âgé de seize ans, qui déjà se montrait ligne de lui succéder. Dans les instructions qu'il ui avait données on remarque ces paroles : Enfin, mon fils, ne songez qu'à vous faire aimer de vos sujets, et sachez que je mettrais de grand cœur quelque étranger à votre place, si je croyais qu'il dût gouverner mieux que vous. »

Quand il eut fait prêter à ses barons le serment de fidélité et hommage à ses deux fils, Louis et Philippe, encore enfans, il alla à Saint-Denis prendre l'étendard, le bourdon et les autres marques des pèlerins de la terre sainte, et se mit en marche au mois de juin 1248, le vendredi d'après la Pentecôte. Les processions de Paris le conduisirent jusqu'à l'abbaye Saint-Antoine. Il déclara régente la reine mère, et l'investit de l'autorité royale dans toute son étendue. La reine son épouse voulut absolument le suivre; plusieurs dames de la cour imitèrent son exemple.

Le roi eut diverses conférences à Lyon avec le pape; il lui fit sa confession générale, gagna les indulgences, et reçut sa bénédiction. Il continua ensuite son voyage, s'embarqua le 25 août par un vent favorable, fit voile avec une armée considérable et une flotte très-bien équipée.

La prudence l'engagea à débarquer d'abord dans l'île de Chypre, afin de prendre connaissance du pays ennemi avant de s'y engager, de former des magasins d'armes et de vivres, et de s'assurer une retraite en cas de malheur. Cette sage mesure eut de fâcheux résultats : la rigueur de la saison rendant fort dangereux le trajet de Chypre en Egypte, on resta dans cette île jusqu'à Pâques; la maladie se mit dans les troupes; il en périt un grand nombre, et l'on perdit jusqu'à deux cent quarante personnes de distinction.

Quelques Sarrasins s'étaient réunis dans l'île de Chypre dans le dessein d'attenter à la vie du roi; mais ils furent découverts et arrêtés.

Louis IX déclara la guerre à Maleck Sala, soudan d'Egypte. La flotte du roi était de dix-huit cents vaisseaux; l'armée se composait de vingt-huit mille chevaliers français, anglais et cypriots. Dans ce temps on ne calculait la gran-

seigneurie de Lombardie, ou avec celle de Toscane : on ajouta que si la succession tombait à une fille de roi non mariée, cette fille ne pourrait épouser qu'un prince agréé par le pape.

Si jamais entreprise fut pleine de périls et de difficultés, ce fut celle-là; il fallait vaincre Mainfroi, roi puissant sur mer et sur terre. Le désir d'avoir une couronne ne permit pas au comte de se laisser effrayer par des obstacles presque invincibles; ses préparatifs furent faits à l'instant marqué. Le pape publia une croisade contre Mainfroi, et releva de leur vœu ceux qui s'étaient croisés pour la terre sainte, pourvu qu'ils partissent pour la guerre d'Italie. Une armée considérable fut bientôt rassemblée.

La flotte de Mainfroi était du double plus forte que celle du comte d'Anjou; mais le comte, digne frère de Louis, sentant croître son courage à mesure que croissaient les dangers, s'embarqua malgré toutes les représentations, et arriva à Rome le 15 mars, veille de la Pentecôte, après avoir essuyé une horrible tempête. Le péril affreux qu'il avait affronté le rendit plus cher aux Romains, qui le croyaient ou mort ou prisonnier; ils lui rendirent les plus grands honneurs, et le mirent en possession du sénatoriat, en présence de quatre cardinaux que le pape avait envoyés pour assister à cette cérémonie.

Il reçut l'investiture du royaume de Sicile au mois de juin, et fut couronné l'année suivante, ainsi que sa femme Béatrix.

Le comte prouva bientôt qu'il était digne du rang auquel il venait d'être placé; son invincible courage le soutint seul contre toutes les attaques de Mainfroi jusqu'au mois de novembre, où l'armée des croisés vint le joindre.

Enfin, après avoir donné des marques extraordinaires de valeur dans toute cette campagne, il

remporta, le 26 février, une victoire éc
dans un combat où Mainfroi fut tué : la
et la mort de cet usurpateur ne furent qu'un
punition de tous ses crimes.

Le comte, reconnu roi de Sicile sans aucu
position, se trouva possesseur d'un des plus
états du monde, par une conquête que l'I
regardait comme impossible, et qui ne lu
que trois mois.

Toujours occupé de rendre la justice, d'
sa famille, d'entretenir la paix dans ses
d'empêcher la guerre entre ses voisins, L
vers cette époque maria Jean, son troisiè
à Iolande, fille d'Eudes, duc de Bourgogne
fille Blanche à Ferdinand, fils d'Alphonse
de Castille.

Il devint médiateur entre le roi d'Ang
et celui de Navarre, et leur fit conclu
trève de quatre ans.

Il avait apporté, d'autant plus de soin à
les affaires de sa famille, qu'il voulait entrep
une seconde expédition pour la délivra
chrétiens d'outre mer, qui ne respiraient
quelques années qu'à la faveur des guerres
Sarrazins s'étaient faites entre eux.

La conquête de la Sicile terminée, on
la croisade : cette expédition paraissait d
mieux devoir réussir, que le nouveau roi
cile était tout entier dévoué au pape.

Le 5 mars 1267, après un discours t
qu'il prononça dans une assemblée solenn
grands du royaume, le roi, qui n'avait
quitté la croix, déclara qu'il l'avait t
portée dans l'intention de retourner à
sainte, mais qu'il voulait en ce momen
prendre des mains du légat; puis il inv
les assistans à l'imiter. Ses trois fils et un
titude de seigneurs suivirent son exemple.

on avait besoin d'argent, on imposa des taxes sur le clergé et sur les bourgeois des villes.

Louis IX, dont la santé était très-faible, n'ignorait pas les dangers auxquels il allait s'exposer; il pourvut à l'établissement de tous ses enfans, et chargea du gouvernement Mathieu, abbé de Saint-Denis, de la famille des comtes de Vendôme, et Simon de Clermont, comte de Nesle, homme d'une rare prudence, leur substituant, en cas de mort, Philippe, comte d'Evreux, et Jean, comte de Ponthieu. Trois ans ayant été employés aux préparatifs de son expédition, le roi alla, en 1270, prendre l'oriflamme à Saint-Denis. Il redoubla sa ferveur, et la fit paraître dans une foule de circonstances, principalement dans une procession où il marcha pieds nus depuis le palais jusqu'à Notre-Dame. Des querelles étant survenues à Aigues-Mortes entre des croisés de différentes nations, et sept cents hommes étant restés sur la place, le roi se transporta au lieu où se passait le désordre, fit pendre les plus coupables, et la sédition fut appaisée.

Il s'embarqua ensuite avec toute l'armée, le 1er juillet 1270; il écrivit une lettre aux deux régens, dont la teneur montre qu'il n'avait rien de plus à cœur que la gloire de Dieu et le bien de ses sujets.

Le lendemain de l'embarquement on mit à la voile. Le roi avait dans son vaisseau le duc d'Alençon; Philippe, son fils aîné, était dans un autre vaisseau, avec le comte de Nevers et le comte d'Artois. L'armée se montait à soixante mille hommes.

Le temps, qui était alors fort beau, changea tout à coup; la flotte fut accueillie de violentes tempêtes, et quand elle arriva à Cagliari, en Sardaigne, on avait perdu une grande quantité d'hommes et de chevaux.

« si je pouvais être le parrain du roi de T
« fonts de baptême ! Le second motif
Tunis, place peu fortifiée, pleine de ric
facile à prendre, servirait beaucoup au
son entreprise de la terre sainte, car il
s'emparer de cette place si le roi sarras
pas de bonne foi.

L'armée française opéra facilement sa
dans le grand golfe de Tunis, et se
peu de jours, sans beaucoup de pei
pertes, maîtresse de Carthage. Mais
alors détrompé sur la conversion du roi d
ce prince usa de toutes sortes de ruses
tiguer l'armée des chrétiens, et envoya
camp jusqu'à cent sarrasins, qui, sous
de s'y rendre pour se convertir, tom
l'improviste sur les Français, en tuèren
soixante, et s'enfuirent.

Le roi de Tunis ne faisant que des es
ches, Louis IX attendit son frère, le r
cile, pour faire le siége de cette ville.

Le retard de ce prince fut cause des
désastres qui suivirent. Les chaleurs

néanmoins ne l'empêcha pas, pendant plusieurs jours, d'agir et de donner ses ordres avec la même présence d'esprit qu'il aurait eue en parfaite santé. Lorsqu'il sentit sa fin approcher il se fit coucher sur la cendre, et bientôt après il expira, le 25 août 1270; il était âgé de cinquante-cinq ans et quatre mois, et avait régné quarante-trois ans neuf mois et dix-neuf jours. Sa mort répandit une affreuse consternation dans toute l'armée. Le secret d'embaumer les corps n'étant pas alors connu, on ne put transporter en France que ses os : la caisse qui les renfermait, ainsi que son cœur, fut déposée à Notre-Dame, et le lendemain conduite en grande pompe à Saint-Denis. Philippe voulut porter lui-même sur ses épaules les restes précieux de son père. Les instructions que ce roi laissa écrites de sa main, et adressées à son fils, sont des leçons vraiment royales et chrétiennes. Le pape Boniface VIII canonisa Louis IX en 1297. On lui doit l'établissement des Quinze-Vingts, construit pour loger trois cents gentilshommes que les infidèles avaient privés de la vue. Il aimait et protégeait les lettres, et donna, dit-on, le premier plan de bibliothèque publique.

Jamais prince ne se rendit plus digne que saint Louis de l'amour et de la vénération de ses sujets; sa vie fut un dévouement continuel à son Dieu et à son peuple; il unit aux humbles vertus du chrétien les brillantes vertus du héros. Prudent et ferme à la tête de son conseil, libéral sans cesser d'être économe, intrépide au milieu des camps, on le voyait tour à tour s'occuper des plus grands intérêts politiques, répandre des bienfaits, essuyer les plus rudes fatigues, livrer des combats, remporter des victoires et affronter les dangers les plus imminens; généreux envers les vaincus, magnanime envers les rebelles, il

malade lui dit : « J'attends à mourir que mon saint « roi m'honore de sa présence, et je ne partirai « point de ce monde que je n'aie reçu cette consola- « tion. » Le roi la lui donna, et à peine fut-il sorti de la tente du malade, que ce dernier expira. Le roi ressentit à son tour le mal dont les autres avaient été frappés, et la famine vint encore accroître les malheurs de l'armée.

On prit alors la résolution de quitter le camp et de se retirer sur Damiette. Avant que l'armée se mît en marche le roi fit assurer la retraite de tous les bagages et de tous les malades, et les suivit, quoique souffrant beaucoup lui-même. On le pressait de se rendre à Damiette sur un vaisseau, ce qui était moins dangereux que d'y aller par terre ; mais il refusa, disant « qu'il ne pouvait se résoudre à abandonner tant « de vaillans hommes avec lesquels il était ré- « solu de périr. » Il se tint à l'arrière-garde. Attaqué souvent dans sa marche, il arriva enfin dans une petite ville nommée Cassel, où il tomba dans une si grande défaillance qu'on le crut près d'expirer. Gauchet de Châtillon donna dans ce lieu une marque extraordinaire de sa bravoure, en défendant à lui seul l'entrée d'une retraite par laquelle on arrivait à la maison où s'était retiré le roi. Gauchet distribuait de grands coups de sabre à tous les infidèles, en criant de toutes ses forces : « A Châtillon, chevaliers ! A Châtillon, « chevaliers ! A Châtillon ! » Personne ne vint à son secours, et il fut tué. Dans cette extrémité un des seigneurs de la cour, appelé Montfort, alla avec la permission du roi demander à traiter avec un émir qu'il avait aperçu dans le premier rang de l'armée ennemie. L'émir, qui savait combien le sultan désirait être en possession de Damiette, était sur le point de composer avec Montfort, quand un héraut du roi, soit que la

DU GUESCLIN,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

BERTRAND DU GUESCLIN, fils de Renault Du Guesclin, gentilhomme breton, naquit l'an 1236, au château de la Mothe-Brion, à six lieues de Rennes. Son père passait pour un des plus braves chevaliers de la Bretagne; mais sa fortune ne lui permettait pas de tenir le rang que lui donnaient sa naissance et son mérite.

La nature avait privé le jeune Du Guesclin de tous les avantages extérieurs; il était laid et mal fait. Une humeur altière et indocile venait encore augmenter ces défauts, qui l'avaient rendu un sujet d'aversion pour sa mère; elle ne pouvait se consoler de l'avoir mis au monde : « Il n'y a pas « de plus mauvais garçon sur la terre, disait-elle « souvent; il est toujours blessé, le visage en « sang, toujours battant ou battu. » En effet, à peine âgé de six ans, il était devenu, par sa force extraordinaire, la terreur des petits paysans du voisinage : son père ne cessait de lui reprocher ces luttes continuelles avec des enfans d'un rang si inférieur au sien. Le jeune Bertrand reconnaissait ses torts, promettait d'être plus sage à l'avenir; mais la vivacité de son naturel l'entraînait à la première occasion. On démêlait cependant en lui, malgré ses formes rustiques, les traits d'une âme élevée; il était compâtissant, généreux, et sensible à la louange. Un jour qu'il revenait d'une de ses expéditions contre les petits

paysans, une amie de sa mère lui dit, pour le consoler des reproches de ses parens, qu'il serait quelque jour un grand capitaine. Bertrand fut frappé de cette prédiction, et combla de caresses celle qui lui présageait si bien sa gloire future.

Dans la suite ses parens se crurent obligés de le renfermer pour réprimer son humeur guerroyante, qui l'exposait chaque jour à de nouveaux dangers. Bertrand s'échappa de sa prison, et se réfugia chez un de ses oncles : celui-ci jugea mieux le jeune homme ; il engagea Renault Du Guesclin à ne pas contraindre dans son fils un penchant qui, bien dirigé, pouvait le conduire à la gloire et à la fortune. Le père se rendit à ces sages représentations : Bertrand obtint un peu plus de liberté; on lui donna même un cheval, et des armes proportionnées à son âge ; mais il n'en resta pas moins l'objet d'une surveillance active.

Toute la noblesse bretonne était assemblée à Rennes pour un tournois ; les plus fameux chevaliers venaient y faire briller leur courage et leur adresse. Une foule de spectateurs excitait l'émulation des combattans. Le jeune Du Guesclin, qui n'avait alors que quinze ans, aurait bien désiré d'essayer sa valeur dans cette fête brillante; mais son père s'y opposa. Le jeune homme avait la conscience de ses forces; il emprunte un cheval et des armes, se rend au lieu du tournois, et, sans être connu, demande à rompre une lance. Le premier qui se présente est désarçonné; treize autres veulent successivement lui disputer la victoire ; ils ont le même sort. La surprise des assistans était au comble ; on admirait la force et la valeur de ce redoutable champion ; on brûlait de le connaître. Renault Du Guesclin entre en lice pour le combattre ; mais sitôt qu'à ses armes Bertrand a

reconnu son père, il baisse humblement sa lance. On ne crut pas longtemps que la crainte d'un si rude adversaire lui avait fait refuser le combat. Un chevalier normand, connu dans toute l'Europe par ses hauts faits, fond sur l'inconnu avec la rapidité de l'éclair, lui enlève son casque, et tombe lui-même entraîné par la violence du choc. Du Guesclin n'est point ébranlé; mais son visage est découvert. Quelle fut la joie de son père en reconnaissant son fils dans le vainqueur du tournoi! Il courut l'embrasser, et jura de ne rien négliger pour cultiver ses heureuses dispositions.

La guerre était allumée en Bretagne entre Charles de Blois et le comte de Montfort, qui se disputaient la souveraineté de cette province. Edouard III, roi d'Angleterre, soutenait avec chaleur la cause de ce dernier. Du Guesclin offrit ses services à Charles de Blois, que la France favorisait. Il se distingua dans cette guerre par plusieurs actions d'éclat, entr'autres par la prise de la forteresse de Fougères, située dans la forêt du Tillay. Cette place, défendue par une garnison anglaise, était capable d'arrêter une armée. Il y pénétra par surprise, avec soixante hommes déguisés comme lui, et se rendit maître de la forteresse après avoir fait des prodiges de valeur.

Le duc de Lancastre, qui commandait les armées anglaises en Bretagne, assiégeait Rennes et avait pris les plus grandes précautions pour empêcher Du Guesclin d'entrer dans la place. Celui-ci s'en dédommageait en harcelant l'armée ennemie par des courses continuelles; à la tête d'une petite troupe qu'il avait formée et disciplinée lui-même, il interceptait les convois, tombait sur les détachemens qui s'écartaient, et massacrait les fourrageurs. Il apprit par un prisonnier que les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité, et par-

entre ces deux princes lorsque le soudan pé
la suite d'une conspiration tramée contre lui
les émirs. Ceux-ci confirmèrent le traité fai
le soudan, sous la condition que le roi pai
sur-le-champ la moitié de la somme conve
elle leur fut donnée.

En rentrant à Damiette les émirs tuèrent
les malades, rompirent toutes les machine
roi, y mirent le feu, et délibérèrent s'ils n
raient pas la vie à ce monarque et aux a
prisonniers.

Chacun se disposait à la mort, quand enfi
barbares, rendus à la voix de l'honneur, n
tinrent leur traité.

La flotte française fit voile vers la Palestin
le roi arriva au port d'Acre le 8 mai 125
fort mauvais équipage, mais consolé d'avoir
perdu pour la cause du Christ.

Louis IX se préparait à partir pour la Fr
où la régente le pressait fortement de rev
lorsque l'horrible conduite des Sarrasins, qui
paient la tête à ceux des prisonniers qui ne
laient pas se rendre mahométans, le faisant t
bler sur le sort des chrétiens de la Palestin
son absence livrerait à la merci des infidèl
détermina d'y prolonger son séjour.

Il envoya reprocher aux émirs les in
tions qu'ils faisaient à leur traité. Ceux-ci
savaient que le soudan de Damas avait offe
roi de le laisser maître du royaume de J
salem s'il voulait s'unir avec lui contre
firent droit à ses réclamations, afin de l'emp
de contracter l'alliance qu'ils redoutaient.

Le soudan de Damas recommença alor
hostilités contre les chrétiens de la pale
empêcha les émirs de pouvoir rejoindre le
et, les ayant battus, s'unit avec eux contre l

Diverses négociations avec les émirs d'E

ontra le captal auprès du village de Cocherel, Normandie. C'était là que devait se livrer, le 6 1364, cette bataille mémorable qui signala e manière si brillante l'avant-veille du sacre harles V ; c'était en ce jour que Du Guesclin uit apprendre aux Anglais, tant de fois vain- urs, qu'ils n'étaient pas invincibles. Jusqu'a- le héros breton ne s'était fait connaître que de hardis coups de main ; il déploya dans cette asion les talens d'un général consommé.

près avoir reconnu la situation de l'ennemi, it ses mesures en conséquence. Comme son ée était beaucoup moins nombreuse que celle aptal, il se posta dans une vallée, entre la ntagne de Cocherel et la rivière d'Eure, et puya sur un bois pour n'être pas tourné. Ainsi erré dans un espace étroit, il rendit inutile à nemi l'avantage du nombre. Le captal s'em- des hauteurs. Son habileté pensa déconcerter sages dispositions de Du Guesclin. L'armée çaise était à la veille de manquer de vivres ; aptal résolut de la tenir en échec et d'éviter une on, afin de la réduire par la famine. Bertrand prit l'intention du général anglais, et, s'avi- d'un stratagème pour le forcer au combat, il nit de se retirer précipitamment. Les enne- , persuadés qu'il n'osait se mesurer avec eux, lent se mettre à sa poursuite ; en vain le captal ire que c'est une ruse, disant « que Du Guesclin 'est pas homme à fuir devant l'ennemi. » Les iers anglais et navarrois s'obstinent ; le captal obligé de céder ; il descend dans la vallée. oilà les oiseaux pris ! » s'écrie Du Guesclin en ant les ennemis s'engager dans le défilé. Il fait e-face. Le captal reconnut son imprudence ; nvoya un héraut au général français pour gager à se retirer, et pour lui offrir des vivres, t il devait avoir grand besoin : « Allez dire au

« captal, répondit Du Guesclin, que nous soupe-
« rons aujourd'hui à ses dépens. » Puis, se dispo-
sant au combat : « Pour Dieu, mes amis, dit-il
« à ses soldats, souvenez-vous que nous avons un
« nouveau roi de France, et qu'il faut que sa
« couronne soit aujourd'hui étrennée par vous! »
L'action s'engagea, et devint bientôt générale. Du
Guesclin, armé d'une hache, se précipitait dans
les rangs ennemis en criant : *Notre-Dame Du-
guesclin!* cri terrible qui répandait autant d'effroi
que les coups qui partaient de sa main. Le com-
bat, commencé le matin, ne finit qu'à la nuit.
Les Anglais et les Navarrois, vaincus et dispersés,
n'eurent pas même la ressource de fuir; la rivière
et les montagnes leur fermaient les passages; au-
cun ne put échapper à la mort ou aux fers; le
captal lui-même fut fait prisonnier et envoyé au
roi de France.

Ce prince était alors à Reims, pour la cérémo-
nie du sacre. La nouvelle de cette victoire le rem-
plit de joie et d'espérance. Pour prix d'un service
aussi signalé, il créa Du Guesclin maréchal de
Normandie; il lui donna aussi le comté de Lon-
gueville, dont il avait dépouillé le roi de Navarre.

Bientôt le roi l'envoya en Bretagne auprès de
Charles de Blois. La guerre était rallumée dans
cette province entre les deux compétiteurs. Mont-
fort assiégeait la ville d'Aurai à la tête d'une
puissante armée. Du Guesclin et le prince qu'il
servait marchèrent au secours de la place avec
des troupes non moins formidables. Montfort
était secondé par Jean Chaudos et tout ce que
l'Angleterre avait de vaillans généraux. La ba-
taille se donna sous les murs d'Aurai, le 24 sep-
tembre 1364. Du Guesclin ordonnait tout, veillait
sur tous les points de l'armée; il animait par ses
discours les soldats, et Charles de Blois lui-
même : « Courage, mon prince, lui disait-il,
« vous avez pour vous le cœur des Bretons. »

Les espérances qu'il voulait inspirer au compétiteur de Montfort se fussent peut-être réalisées si Charles de Blois eût écouté les conseils du héros breton. Du Guesclin avait rangé l'armée en trois corps de bataille; il s'était chargé du commandement du premier; le comte d'Auxerre conduisait le second; Charles de Blois se réserva le troisième. Jean Chandos, qui passait pour le plus habile capitaine anglais après le prince de Galles, ne put s'empêcher d'admirer la manière dont Du Guesclin venait de disposer ses troupes; il ne se contenta pas d'en faire l'éloge; il l'imita en rangeant ses soldats dans le même ordre.

Le signal du combat est donné. En vain Du Guesclin engage Charles de Blois à modérer son ardeur; ce prince, sourd aux plus sages avis, veut attaquer le premier; il passe un ruisseau qui le sépare de l'armée ennemie. Ce mouvement précipité met la confusion dans ses rangs. Du Guesclin a la douleur de voir son plan de bataille, qui lui eût peut-être donné la victoire, détruit avant l'action. Montfort a attendu sans s'ébranler le choc des ennemis. Le corps de bataille qu'il commande est aux prises avec celui que conduit Charles de Blois : celui-ci cherche son rival dans la mêlée; il le joint enfin. Tous deux étaient également braves, également valeureux; mais Charles de Blois fut moins heureux. Il succombe, et sa mort est la ruine de son parti. La nouvelle de ce fatal événement circule de rang en rang, et remplit les partisans de Montfort d'une nouvelle ardeur. L'armée de son compétiteur, consternée de la perte de son chef, commence à plier. Du Guesclin veut venger la mort de son prince; il rallie autour de lui quelques amis fidèles, et soutient longtemps l'effort des ennemis. Bientôt accablé par le nombre, épuise de fatigue, il n'a plus

Voici, selon le sire de Joinville, à quelle occasion cette ordonnance fut rendue.

L'abbé de Clugny avait fait présent de deux très-beaux chevaux au roi lors de son retour, et avait le lendemain obtenu de lui une longue et favorable audience. Le sire de Joinville, usant de la familiarité que le roi lui permettait, lui demanda s'il répondrait franchement à une question qu'il voulait lui faire : le roi le lui promit : « N'est-il pas vrai, sire, reprit-il, que les deux « beaux chevaux que vous a donnés l'abbé de « Clugny lui ont mérité la longue audience dont « vous l'avez honoré ? — Cela pourrait bien être « vrai, dit le roi. — Oh bien, sire, continua « Joinville, défendez-donc aux gens de votre « conseil de rien prendre de ceux qui ont à faire « à eux, car soyez certain que s'ils prennent ils « en écouteront plus diligemment et plus longue- « ment, ainsi que vous l'avez fait de l'abbé de Clu- « gny. » Le roi rit de la réflexion, en fit rire son conseil, et mit à exécution le sage avis de Joinville.

En 1255 il traita du mariage de Louis, son fils aîné, avec Bérengère, fille d'Alphonse X, roi de Castille, qui fut déclarée héritière de cet état dans le cas où son père mourrait sans laisser d'enfans mâles ; mais la mort prématurée de Louis empêcha la consommation du mariage.

En 1257 le roi rendit une ordonnance qui mit fin aux guerres que les nobles se faisaient entre eux, guerres désastreuses pour la patrie, et il abolit dans les terres qui dépendaient de sa justice royale la preuve de l'innocence par duel. Il porta contre les blasphémateurs et les impies un édit qui les condamnait à avoir les lèvres percées avec un fer chaud. La sévérité de cet édit fit murmurer le peuple ; quelques séditieux se répandirent contre lui en malédictions : il s'opposa à ce qu'on sévît contre eux : « Je leur par-

exhortation un peu militaire il ajouta des raisons plus puissantes sur des hommes qui n'avaient en vue que leur intérêt ; il leur promit, pour prix de leur départ, deux cent mille francs du roi de France, et les trésors du roi de Castille. Le traité fut conclu sur-le-champ. Hugues de Caurelay, leur chef, jura de servir Du Guesclin et le roi de France contre tous, excepté contre le roi d'Angleterre et le prince Noir, ses souverains naturels. Charles V fut si content du succès de cette négociation, qu'il embrassa Du Guesclin aux yeux de toute la cour. Il reçut très-honorablement les principaux officiers des grandes compagnies, leur donna un magnifique repas, leur paya la somme convenue, et les renvoya très-satisfaits.

Les compagnies prirent la route d'Avignon, sous la conduite de Jean de Bourbon, comte de la Marche, qui avait reçu de Charles V le titre de général, avec ordre de ne rien faire sans les avis de Du Guesclin. Arrivées sur les terres du pape, elles ne manquèrent pas de rançonner le saint-père. Celui-ci, au lieu d'or, leur donna l'absolution. Les soldats, ne trouvant pas leur compte dans une telle réponse, menacèrent de mettre tout à feu et à sang dans le pays : « Donnez-leur ce « qu'ils demandent (disait Du Guesclin, qui, n'étant « que faiblement obéi par cette soldatesque, se « voyait quelquefois obligé de flatter ses caprices). « Ce sont tous des garnemens ; nous les faisons « prudhommes malgré eux. Le plus sûr parti est « de leur céder. » Puis il demanda cent mille francs pour eux, et une absolution en bonne forme. Le pape consentit à tout, et se hâta d'envoyer la somme, s'estimant trop heureux d'être débarrassé de ces hôtes incommodes.

Les compagnies se dirigèrent ensuite vers l'Espagne, où Henri Transtamare les attendait avec

Les grands d'Angleterre s'étant ligués c
contre leur roi, le trouble était au comble
l'appaiser les deux partis, qui avaient
haute idée de la sagesse et de l'équité de
Louis, consentirent à se soumettre à son
ment. Le roi annula les articles arrêtés
parlement contre l'autorité du souverain,
nuls les sermens forcés qu'avaient prêtés c
ordonna que les forteresses qui avaient ét
entre les mains des vingt-quatre députés
lement lui seraient rendues, enfin qu'ils
raient dans tous les droits possédés légiti
par ses prédécesseurs, sans qu'il fût p
en rien dérogé aux chartres qui contenai
priviléges et libertés des nations.

La plupart des ligués se récrièrent co
arrêt; l'un d'eux, le comte de Leycestre,
dit maître de presque tout le royaume : l
son fils Edouard furent faits prisonnier
Edouard, s'étant sauvé de prison, rame
parti beaucoup de seigneurs, livra une
où le comte de Leycestre fut tué, et les rel
repentirent de n'avoir pas souscrit au ju
du roi de France.

En 1265 le pape donna l'investiture de l
à Charles, comte d'Anjou, frère du roi; i
gnit le sénatoriat de Rome pour trois
tout sous la condition que ce prince pass
Provence en Italie, avant l'année expiré
combattre Mainfroi; qu'il rétablirait la
tion ecclésiastique, les appellations au
siége; qu'il restituerait les biens enlevés pa
froi, rappellerait les exilés, rendrait la
prisonniers, casserait les ordonnances que
ric Conrad et Mainfroi avaient publiées cont
torité et la liberté ecclésiastique; qu'
royaume de Sicile ne serait jamais soumis
pereur ni au roi d'Allemagne, ni réuni

Henri. Du Guesclin, qui cherchait toujours à prévenir les maux de la guerre, prévoyant les inimitiés qu'allait entraîner le siége de cette grande ville, tenta de s'en rendre maître par capitulation. Naturellement éloquent, il se chargea de la négociation, et s'en acquitta si bien, que, ménageant les intérêts des deux partis, il acquit Tolède à Henri Transtamare, qui accorda d'immenses priviléges à cette ville.

Dom Pèdre avait été chercher un asile à Cordoue; il n'osa y attendre Henri, qui était déjà maître de toute la Castille. Le vainqueur suivait de près le roi fugitif, et entrait dans toutes les villes qu'il abandonnait. Dom Pèdre, réfugié à Séville, délibéra s'il n'attendrait pas son rival; mais l'approche de Du Guesclin fit bientôt cesser ses irrésolutions; il s'enfuit lâchement, et, suivi d'un petit nombre de courtisans, il partit de Cadix avec trois vaisseaux, seuls débris de sa fortune, et alla implorer le secours du roi de Portugal. Dom Pèdre, qui jusqu'alors avait passé pour un guerrier habile et valeureux, ne montra dans sa disgrâce qu'une âme faible et pusillanime, tant le courage militaire est insuffisant lorsqu'il est privé de l'appui des autres vertus.

Ce prince avait laissé à Séville une garnison de vingt mille hommes. La place était bien fortifiée, approvisionnée pour deux ans, et commandée par un gouverneur résolu de défendre son poste jusqu'à la mort; elle paraissait inexpugnable. Henri Transtamare tint conseil pour décider si l'on devait tenter le siége; l'avis général fut pour la négative. Du Guesclin soutint seul l'opinion contraire; son éloquence et la force de ses raisons la fit prévaloir. Aussitôt la place est investie par quinze mille hommes divisés en trois corps. Le roi marche à la tête de l'un d'eux, et attaque le côté qui est le mieux défendu; il a cédé le com-

mandement suprême à Du Guesclin. On se battit de part et d'autre avec un courage prodigieux et un avantage égal; mais le héros breton, voulant épargner ses soldats, fit sonner la retraite, et les troupes rentrèrent dans le camp.

Le lendemain l'action recommença avec une nouvelle ardeur. Du Guesclin avait passé la nuit à cheval, et avait pris toutes ses mesures pour assurer le succès. Son espoir ne fut pas trompé; Séville fut au pouvoir de Transtamare avant la fin du jour. Les vainqueurs, furieux, se répandirent dans la ville, et commirent d'abord quelques excès; mais Du Guesclin ne tarda pas à arrêter le pillage; il rétablit l'ordre, et accorda une capitulation honorable au gouverneur et à la garnison, qui avaient si vaillamment défendu la place.

Cependant le malheureux dom Pèdre, mal accueilli par le roi de Portugal, s'était réfugié auprès du prince de Galles, qui tenait sa cour à Bordeaux; il sollicita son appui avec la bassesse du plus vil courtisan. Le prince anglais était généreux; il oublia les crimes de dom Pèdre, et ne songea qu'à ses malheurs: toutefois il voulut, avant de prendre parti pour lui, consulter le roi son père. Edouard se laissa éblouir par les magnifiques promesses du Castillan. Le prince de Galles se mit alors en marche, et jura de ne pas quitter les armes qu'il n'eût remis la couronne sur la tête de dom Pèdre. Ils traversèrent toute l'Espagne, et joignirent Transtamare. Ce prince n'était plus en état de résister: les compagnies qui l'avaient placé sur le trône l'avaient abandonné pour passer sous les drapeaux du prince anglais, leur légitime souverain; son plus ferme appui, Du Guesclin, était absent; il était allé en France lever de nouvelles troupes. Cependant Transtamare était résolu à se bien défendre; il eut bientôt mis sur pied une armée considérable.

L'amour qu'il avait su inspirer à ses sujets excitait les Castillans à le servir contre dom Pèdre, dont ils redoutaient la tyrannie. Le prince de Galles, ne pouvant s'empêcher d'admirer le courage de Transtamare, « Ce bâtard, dit-il en « plein conseil, est un chevalier plein de grande « prouesse. »

Le retour de Du Guesclin rendit l'espérance au compétiteur de dom Pèdre. Il arrivait avec un renfort de chevaliers français et bretons, plus considérable par la valeur que par le nombre. L'armée anglaise était campée auprès de la ville de Nasarette. Epuisée de fatigues, manquant de vivres, cette ville se fût rendue d'elle-même si, conformément à l'avis de Du Guesclin, Transtamare eût évité une action; mais ce prince, sûr de l'affection de ses troupes, deux fois plus nombreuses que celles de l'ennemi, et brûlant de se mesurer avec le redoutable Edouard, rejeta ce conseil prudent, et vint présenter la bataille aux Anglais. Du Guesclin, qui comptait pour rien la supériorité du nombre quand celle de la valeur n'y répond pas, mettait tout en usage pour engager Henri à contenir son ardeur et celle des officiers espagnols : « Vous voulez donner la bataille, « disait-il au prince, vous la donnerez; mais « vous serez vaincu, je vous le prédis. J'y perdrai « la vie ou la liberté; mais vous y perdrez encore « plus que moi. » Transtamare, ordinairement si docile à ses avis, ne l'écoutait pas. Le comte d'Aigues, jeune présomptueux, s'emporta contre le héros Breton au point de l'accuser de lâcheté : Du Guesclin montra toute sa grandeur d'âme en méprisant une pareille injure; il se contenta d'une légère réparation.

Cependant, comme il fallait céder, Du Guesclin se disposa au combat avec la même ardeur que si lui-même l'avait ordonné. Henri, touché de ce

Les croisés, qui s'imaginaient partir pour aller en Egypte ou en Palestine, furent fort étonnés quand le roi proposa dans son conseil d'aller à Tunis, sur les côtes d'Afrique. Deux motifs lui avaient fait prendre cette résolution ; le premier était l'espoir que le roi de Tunis lui avait donné de sa conversion. Louis disait quelquefois à ses confidens : « Quelle consolation serait-ce pour moi « si je pouvais être le parrain du roi de Tunis aux « fonts de baptême ! Le second motif était que Tunis, place peu fortifiée, pleine de richesses et facile à prendre, servirait beaucoup au succès de son entreprise de la terre sainte, car il comptait s'emparer de cette place si le roi sarrasin n'était pas de bonne foi.

L'armée française opéra facilement sa descente dans le grand golfe de Tunis, et se rendit en peu de jours, sans beaucoup de peine et de pertes, maîtresse de Carthage. Mais Louis fut alors détrompé sur la conversion du roi de Tunis ; ce prince usa de toutes sortes de ruses pour fatiguer l'armée des chrétiens, et envoya dans leur camp jusqu'à cent sarrasins, qui, sous prétexte de s'y rendre pour se convertir, tombèrent à l'improviste sur les Français, en tuèrent jusqu'à soixante, et s'enfuirent.

Le roi de Tunis ne faisant que des escarmouches, Louis IX attendit son frère, le roi de Sicile, pour faire le siége de cette ville.

Le retard de ce prince fut cause des horribles désastres qui suivirent. Les chaleurs devenant excessives, les maladies se mirent dans le camp. Jean, comte de Nevers, fils du roi, fut une des premières victimes ; on le transporta dans son vaisseau, où il mourut le jour de l'invention de saint Etienne. Le cardinal légat le suivit de près. En peu de jours tout le camp fut rempli de fièvres malignes et de toutes sortes de maladies ; le roi lui-même fut attaqué d'une dyssenterie qui

Le prince de Galles, dit le judicieux Mézeray, eut beaucoup de réputation auprès des gens de guerre d'avoir reconquis l'Espagne en une seule journée, mais peu d'honneur auprès des gens de bien d'avoir rétabli un tyran; encore moins en eut-il de satisfaction et de profit. En effet, loin d'accomplir les brillantes promesses qu'il avait faites au prince anglais, il ne paya pas même à ses troupes la solde dont il était convenu.

De retour à Bordeaux, le vainqueur de Nazarette offrit à Du Guesclin de lui rendre sa liberté sans rançon, s'il voulait promettre de ne plus servir le roi de France. « J'aimerais mieux mourir « en prison, répondit le chevalier, que de donner « une parole que je ne voudrais pas tenir. » Un autre jour le prince le fit appeler : « Messire « Bertrand, lui dit-il, on prétend que je ne « vous ose mettre à délivrance, parce que j'ai « peur de vous. — Il y en a qui le disent, reprit « Du Guesclin, et de cela je me tiens fort honoré. « — Hé bien, dit le prince de Galles, charmé de sa « franchise, pour vous prouver que je vous estime, « mais que je ne vous crains pas, je vous rends « votre liberté; fixez vous-même votre rançon. » Le chevalier, sans s'étonner, la fixe à cent mille florins. « Et où prendrez-vous donc cette « somme? s'écrie le prince. — Je ne suis qu'un « pauvre gentilhomme, répond Du Guesclin; mais « le roi de France et celui de Castille, le pape et le « duc d'Anjou me les prêteront; et si j'allais en « mon pays, les femmes me feraient ma rançon « de leurs quenouilles. »

La princesse de Galles, qui était alors à Bordeaux, voulut voir un guerrier si vanté, et pour lui donner une preuve de son estime, elle lui offrit de payer vingt mille florins sur sa rançon. Du Guesclin fléchit le genoux devant elle, et lui dit : « Ah, madame! je croyais être le plus laid

pardonnait à tous. Il réprima l'insolence des grands vassaux, rendit au trône toute sa splendeur, abolit les coutumes consacrées par la barbarie, et n'eut d'autre désir que celui de défendre l'opprimé, d'autre ambition que d'être le plus juste des hommes et le meilleur des rois. Malgré sa haute piété il soumit le temporel de l'église aux intérêts de l'état, ne confondant jamais la religion avec ses ministres, et apportant le même zèle à anéantir les prétentions injustes qu'à protéger le pouvoir légitime. Modeste au milieu des succès, il montra une noble fierté dans les revers. Enfin, une mort chrétienne couronna une si belle vie.

éprouvée, il repassa en Espagne, où il fit des progrès rapides. La plupart des seigneurs Castillans étaient venus se ranger sous ses étendards. Il avait repris Calahorra et Burgos, et venait de mettre le siége devant Tolède, à la tête de soixante mille hommes, lorsqu'il fut agréablement surpris par l'arrivée de Du Guesclin. Le héros breton, après avoir surmonté tous les obstacles d'une marche traversée par les élémens et par les ennemis, amenait à Transtamare un corps de sept mille Français.

Dom Pèdre, à la nouvelle des succès de Henri Transtamare, avait ressenti les plus vives alarmes; il se voyait à la fois abandonné de tous les princes chrétiens, et trahi par ses sujets, qui ne voyaient en lui qu'un tyran odieux. Il alla mendier des secours chez les rois maures, et conclut avec eux une ligue offensive et défensive contre tous les princes alliés de dom Henri. Grâce à cette honteuse, mais utile alliance, dom Pèdre se trouvait à la tête d'une armée florissante et nombreuse; tout semblait lui promettre des succès. L'arrivée prochaine de Du Guesclin le plongea de nouveau dans la consternation. Il lui importait d'attaquer Transtamare dans ses retranchemens avant que le général français ne se fût joint à lui. Dom Pèdre marchait rapidement vers Tolède; mais Duguesclin, instruit par ses espions, le prévint de vitesse, et arriva avant lui sous les murs de la place.

Les deux ennemis étaient en présence; il leur tardait également de combattre. Henri surprit son rival par une brusque invasion dans son camp. Dom Pèdre, non moins habile que lui, a bientôt rétabli le combat, et la victoire reste indécise. Du Guesclin, posté sur une petite colline qui dominait l'armée du tyran, était demeuré jusqu'alors simple spectateur de l'action. Par une politique magnanime, il voulait laisser à dom Henri

reçus à Bordeaux ; s'il rencontrait sur sa
quelque prisonnier de guerre français dont
rieur annonçât la misère, il ne manquait
de lui donner de quoi payer sa rançon et re
son équipage. Arrivé à Paris, le bon cheva
reçu par le roi comme un ami dont on a ét
temps séparé. Toutes les bourses lui furc
vertes : Du Guesclin y puisa sans scrupule.
qu'il eût reçu bien au-delà de sa rançon, il
néanmoins à Bordeaux sans un double ;
avait racheté quatre mille Français avant d
dans cette ville. « Vous faites le magnifiq
« dit en riant le prince ; vous donnez à
« monde, et vous ne vous réservez rien pou
« il faut donc que vous gardiez la prison
Guesclin n'attendit pas long-temps sa déliv
son retour à Bordeaux fut suivi de l'arrivc
gentilhomme chargé par le roi de France,
et le duc d'Anjou, de payer à l'Anglais la
de l'illustre prisonnier.

Henri Transtamare après sa défaite
retiré en France, à la cour du duc d'Anjou
du roi, et son lieutenant en Languedoc. Il all
visiter le pape, qui résidait à Avignon. Le

éprouvée, il repassa en Espagne, où il fit des progrès rapides. La plupart des seigneurs Castillans étaient venus se ranger sous ses étendards. Il avait repris Calahorra et Burgos, et venait de mettre le siége devant Tolède, à la tête de soixante mille hommes, lorsqu'il fut agréablement surpris par l'arrivée de Du Guesclin. Le héros breton, après avoir surmonté tous les obstacles d'une marche traversée par les élémens et par les ennemis, amenait à Transtamare un corps de sept mille Français.

Dom Pèdre, à la nouvelle des succès de Henri Transtamare, avait ressenti les plus vives alarmes; il se voyait à la fois abandonné de tous les princes chrétiens, et trahi par ses sujets, qui ne voyaient en lui qu'un tyran odieux. Il alla mendier des secours chez les rois maures, et conclut avec eux une ligue offensive et défensive contre tous les princes alliés de dom Henri. Grâce à cette honteuse, mais utile alliance, dom Pèdre se trouvait à la tête d'une armée florissante et nombreuse; tout semblait lui promettre des succès. L'arrivée prochaine de Du Guesclin le plongea de nouveau dans la consternation. Il lui importait d'attaquer Transtamare dans ses retranchemens avant que le général français ne se fût joint à lui. Dom Pèdre marchait rapidement vers Tolède; mais Duguesclin, instruit par ses espions, le prévint de vitesse, et arriva avant lui sous les murs de la place.

Les deux ennemis étaient en présence; il leur tardait également de combattre. Henri surprit son rival par une brusque invasion dans son camp. Dom Pèdre, non moins habile que lui, a bientôt rétabli le combat, et la victoire reste indécise. Du Guesclin, posté sur une petite colline qui dominait l'armée du tyran, était demeuré jusqu'alors simple spectateur de l'action. Par une politique magnanime, il voulait laisser à dom Henri

laient de se rendre : Du Guesclin résolut de se jeter dans Rennes à quelque prix que ce fût. Il assemble ses compagnons, leur communique son ardeur, pénètre la nuit avec eux dans le camp des anglais, tue les sentinelles, et met le feu aux tentes. L'alarme se répand parmi les ennemis, qui, se croyant surpris par l'armée de Charles de Blois, ne songent qu'à fuir sans oser résister. Du Guesclin traverse ainsi le camp au milieu du tumulte, des flammes et du carnage, et entre dans Rennes, qui le reçut comme son libérateur. Sa présence a rendu le courage aux assiégés; sous ses ordres ils ont constamment l'avantage dans de fréquentes sorties. Lancastre, après avoir vu brûler toutes ses machines de guerre et périr une partie de son armée, est obligé de lever le siége.

Nous n'entrerons pas dans le détail des nombreux exploits par lesquels Du Guesclin se signala dans cette guerre; contentons-nous de dire que Charles de Blois, en reconnaissance de ses nombreux services, l'arma chevalier de sa main, et lui fit épouser une riche héritière, célèbre par son esprit, son savoir et son attachement à son époux et à sa patrie. Hâtons-nous de suivre Du Guesclin sur un plus grand théâtre.

Après la bataille de Poitiers Edouard III avait résolu de rassembler toutes ses forces pour accabler la France, ébranlée par un si cruel revers. Il retira de la Bretagne les troupes qu'il y avait envoyées au secours de Montfort. Une trêve avait été conclue entre les deux compétiteurs : Du Guesclin, qui ne pouvait rester oisif, alla se joindre avec sa compagnie à l'armée du dauphin, Charles le Sage, qui gouvernait le royaume pendant la captivité du roi Jean, son père. Ce prince était alors occupé à défendre le royaume contre les entreprises des factieux, et à combattre

issue. Un des plus braves capitaines de l'ur-
est chargé de la garde de cet étroit passage.
Pèdre, se voyant enfermé sans espoir de
, tente de se sauver à la faveur de la nuit; il
rêté et conduit dans la tente de Lebègue de
ines, gardien du passage. Henri Transtamare
e au même instant. Les deux frères entrent
reur; ils s'accablent de reproches et d'in-
, s'élancent l'un contre l'autre, et se sai-
it au corps. Dom Pèdre, plus vigoureux,
sse son frère; il allait l'immoler, lorsque le
e de Roque-Bertin, Arragonais, saisit la
e de Transtamare, et le remet sur dom
e: Henri tire son poignard, et le plonge dans
ur de son ennemi. Du Guesclin, témoin de
ort de dom Pèdre, ne put s'empêcher d'en
r. Quelle n'eût pas été sa douleur, s'il eût pu
oir que la calomnie devait le représenter un
comme le principal et perfide auteur de cette
ante tragédie!

venait de faire un roi; il alla sauver son
. Sa présence était désormais inutile en Es-
e; il partit pour la France à la première in-
ion de son roi, qui lui mandait que les An-
investissaient le royaume. Transtamare vit
chagrin le départ du héros breton; il aurait
voulu le retenir, et il y serait parvenu si les
ieurs et les richesses avaient eu quelque pou-
sur ce cœur magnanime.

u Guesclin, après avoir joint l'armée du duc
jou, frère du roi, qui se trouvait en
enne, prit chemin faisant les villes de
sac, Tonneins, Aiguillon, et plusieurs autres
s sur les bords la Garonne. Sa présence
blissait les troupes d'une confiance toute nou-
. Les Anglais, auparavant victorieux dans
les combats, étaient battus partout. Du Gues-
quitta bientôt le duc d'Anjou, et se rendit
ès du duc de Berri, qui assiégeait Limoges.

Il hâta la reddition de cette place importante. Les assiégés ne songèrent plus à se défendre dès qu'ils virent Du Guesclin à leurs portes ; ils capitulèrent.

Le héros breton ne s'arrêta pas longtemps en Guyenne ; les ordres réitérés du roi l'appelaient à la cour. Charles V voulait lui donner la charge de connétable, vacante par la démission de Fiennes, que son âge rendait incapable de remplir, mais qu'il avait jadis honorée par sa valeur. L'armée de Robert Knolles, général anglais, après avoir ravagé les environs de Paris, venait de se porter sur la Beauce et le pays Chartrain, lorsqu'on apprit que Du Guesclin arrivait. Cette nouvelle inspira une joie universelle. Le roi lui envoya une députation. Son entrée à Paris se fit aux acclamations du peuple ; on cria *Noël*, ce qui jusqu'alors n'avait été en usage que pour les rois. Charles reçut le héros breton avec toutes les démonstrations de l'amitié ; il lui présenta l'épée de connétable. Ce héros, si digne de la porter, eut la modestie de la refuser : « Je ne suis, dit-il, qu'un « pauvre chevalier, un pauvre bachelier en fait « d'armes. » Le roi fut obligé d'employer les plus vives instances : « Messire Bertrand, lui dit-il, ne « vous excusez point ; je n'ai dans mon royaume « frère, cousin, neveu, comte ni baron qui ne « se fasse honneur de servir sous vos ordres ; et « si quelqu'un s'y refusait, il encourrait toute ma « colère. Prenez l'office joyeusement, et je vous « en prie. » Du Guesclin céda. Toute la cour applaudit à ce choix. Charles V embrassa le nouveau connétable ; il lui donna un logement dans son palais, et le fit manger à sa table. Tant d'honneurs ne faisaient que donner des inquiétudes au modeste guerrier ; il ne s'en croyait pas digne, et craignait d'exciter l'envie. Tourmenté par ce souci, il demanda au roi la promesse de ne pas

croire légèrement les rapports que l'on pourrait faire contre lui, et de ne jamais le condamner sans l'entendre. Le monarque lui en donna l'assurance, et le nouveau connétable prêta serment entre ses mains.

Du Guesclin se hâta de partir pour la Guyenne. Charles ne lui avait donné que quinze cents hommes. La politique de ce prince était de ruiner insensiblement la puissance des Anglais ; il craignait que de trop grands efforts ne les obligeassent à trop de résistance. Il fut bientôt étonné lui-même des progrès de Du Guesclin.

Le connétable s'était vu en peu de temps à la tête de quatre mille combattans, qu'il avait équipés à ses frais. Son argent, ses meubles, sa vaisselle et les bijoux de sa digne épouse furent employés à ce noble usage. Ce fut pendant cette campagne que, selon l'antique usage de la chevalerie, il choisit pour frère d'armes Olivier de Clisson, qui, son égal en courage et en talens militaires, devait lui succéder dans sa dignité. Les deux héros signèrent à Pontorson l'acte de leur confraternité, et s'engagèrent à défendre réciproquement leurs biens, leur vie et leur honneur contre tous, excepté contre le roi de France.

La petite armée que commandait Du Guesclin était composée de l'élite des guerriers français. Ce fut avec de tels hommes que cet habile général fit une campagne que Voltaire, dans son Essai sur les Mœurs, compare avec beaucoup de raison à celle qui sous le règne de Louis XIV immortalisa Turenne. L'année suivante ne fut pas moins glorieuse au connétable ; deux campagnes lui suffirent pour chasser les Anglais du royaume. Dans la première on le vit dissiper et exterminer cette armée formidable que Robert Knolles avait conduite en France, et qui avait fait trembler le roi

mandement suprême à Du Guesclin. On se battit de part et d'autre avec un courage prodigieux et un avantage égal; mais le héros breton, voulant épargner ses soldats, fit sonner la retraite, et les troupes rentrèrent dans le camp.

Le lendemain l'action recommença avec une nouvelle ardeur. Du Guesclin avait passé la nuit à cheval, et avait pris toutes ses mesures pour assurer le succès. Son espoir ne fut pas trompé; Séville fut au pouvoir de Transtamare avant la fin du jour. Les vainqueurs, furieux, se répandirent dans la ville, et commirent d'abord quelques excès; mais Du Guesclin ne tarda pas à arrêter le pillage; il rétablit l'ordre, et accorda une capitulation honorable au gouverneur et à la garnison, qui avaient si vaillamment défendu la place.

Cependant le malheureux dom Pèdre, mal accueilli par le roi de Portugal, s'était réfugié auprès du prince de Galles, qui tenait sa cour à Bordeaux; il sollicita son appui avec la bassesse du plus vil courtisan. Le prince anglais était généreux; il oublia les crimes de dom Pèdre, et ne songea qu'à ses malheurs: toutefois il voulut, avant de prendre parti pour lui, consulter le roi son père. Édouard se laissa éblouir par les magnifiques promesses du Castillan. Le prince de Galles se mit alors en marche, et jura de ne pas quitter les armes qu'il n'eût remis la couronne sur la tête de dom Pèdre. Ils traversèrent toute l'Espagne, et joignirent Transtamare. Ce prince n'était plus en état de résister: les compagnies qui l'avaient placé sur le trône l'avaient abandonné pour passer sous les drapeaux du prince anglais, leur légitime souverain; son plus ferme appui, Du Guesclin, était absent; il était allé en France lever de nouvelles troupes. Cependant Transtamare était résolu à se bien défendre; il eut bientôt mis sur pied une armée considérable

L'amour qu'il avait su inspirer à ses sujets excitait les Castillans à le servir contre dom Pèdre, dont ils redoutaient la tyrannie. Le prince de Galles, ne pouvant s'empêcher d'admirer le courage de Transtamare, « Ce bâtard, dit-il en « plein conseil, est un chevalier plein de grande « prouesse. »

Le retour de Du Guesclin rendit l'espérance au compétiteur de dom Pèdre. Il arrivait avec un renfort de chevaliers français et bretons, plus considérable par la valeur que par le nombre. L'armée anglaise était campée auprès de la ville de Nasarette. Epuisée de fatigues, manquant de vivres, cette ville se fût rendue d'elle-même si, conformément à l'avis de Du Guesclin, Transtamare eût évité une action; mais ce prince, sûr de l'affection de ses troupes, deux fois plus nombreuses que celles de l'ennemi, et brûlant de se mesurer avec le redoutable Edouard, rejeta ce conseil prudent, et vint présenter la bataille aux Anglais. Du Guesclin, qui comptait pour rien la supériorité du nombre quand celle de la valeur n'y répond pas, mettait tout en usage pour engager Henri à contenir son ardeur et celle des officiers espagnols : « Vous voulez donner la bataille, disait-il au prince, vous la donnerez; mais vous serez vaincu, je vous le prédis. J'y perdrai la vie ou la liberté; mais vous y perdrez encore plus que moi. » Transtamare, ordinairement docile à ses avis, ne l'écoutait pas. Le comte [illegible]igues, jeune présomptueux, s'emporta contre [illegible]éros Breton au point de l'accuser de lâcheté : Guesclin montra toute sa grandeur d'âme en risant une pareille injure; il se contenta d'une [illegible]e réparation.

[illegible]pendant, comme il fallait céder, Du Guesclin [illegible]sposa au combat avec la même ardeur que [illegible]-même l'avait ordonné. Henri, touché de ce

noble procédé ; embrassa le généreux chevalier à la vue des deux armées : « Vous allez combattre « avec nous, lui dit-il, et je vous devrai encore « cette victoire. » Du Guesclin reçut avec respect l'honneur que lui faisait Transtamare, et, pour encourager le soldat, feignit de partager cet espoir chimérique.

Ce qu'il avait prévu arriva. Un corps de troupes castillannes prit honteusement la fuite dès le commencement de l'action. En vain dom Henri se défend en désespéré, en vain Du Guesclin soutient de son côté le choc des Anglais avec avantage, leur défaite est complète, si elle n'est pas sans gloire. Transtamare se voit enfin obligé de se retirer. Le héros Breton, entouré de cinq ou six chevaliers français, tient encore tête aux ennemis. Le prince de Galles, admirant le courage de ces braves, les pressait de se rendre. Pierre le Cruel criait qu'on ne fît pas de quartier à Du Guesclin : celui-ci entend ce propos, s'élance vers le tyran, et lui porte un coup qui le renverse évanoui. Il allait redoubler ; mais plusieurs Anglais l'enveloppent, se jettent sur lui, le saisissent et contiennent tous ses mouvemens. Du Guesclin remet alors son épée au prince de Galles, et lui dit : « J'ai du moins la consolation de ne rendre mon « épée qu'au plus vaillant prince de la terre. » Dom Pèdre, revenu de son évanouissement, voit son ennemi désarmé ; il tire sa dague, et veut se jeter sur lui ; le prince de Galles l'arrête avec indignation, et pour soustraire son prisonnier à la fureur de ce lâche, il le confia au captal de Buch, avec ordre de le conduire à Bordeaux. « Hé bien, dit le captal à Du Guesclin, vous me « prîtes à Cocherel, et je vous tiens aujourd'hui. « — Oui, répondit le fier Breton, mais à Co- « cherel vous fûtes mon prisonnier, et vous « n'êtes aujourd'hui que mon gardien. »

Le prince de Galles, dit le judicieux Mézeray, eut beaucoup de réputation auprès des gens de guerre d'avoir reconquis l'Espagne en une seule journée, mais peu d'honneur auprès des gens de bien d'avoir rétabli un tyran; encore moins en eut-il de satisfaction et de profit. En effet, loin d'accomplir les brillantes promesses qu'il avait faites au prince anglais, il ne paya pas même à ses troupes la solde dont il était convenu.

De retour à Bordeaux, le vainqueur de Nasarette offrit à Du Guesclin de lui rendre sa liberté sans rançon, s'il voulait promettre de ne plus servir le roi de France. « J'aimerais mieux mourir « en prison, répondit le chevalier, que de donner « une parole que je ne voudrais pas tenir. » Un autre jour le prince le fit appeler : « Messire « Bertrand, lui dit-il, on prétend que je ne « vous ose mettre à délivrance, parce que j'ai « peur de vous. — Il y en a qui le disent, reprit « Du Guesclin, et de cela je me tiens fort honoré. « — Hé bien, dit le prince de Galles, charmé de sa « franchise, pour vous prouver que je vous estime, « mais que je ne vous crains pas, je vous rends « votre liberté; fixez vous-même votre rançon. » Le chevalier, sans s'étonner, la fixe à cent mille florins. « Et où prendrez-vous donc cette « somme? s'écrie le prince. — Je ne suis qu'un « pauvre gentilhomme, répond Du Guesclin; mais « le roi de France et celui de Castille, le pape et le « duc d'Anjou me les prêteront; et si j'allais en « mon pays, les femmes me feraient ma rançon « de leurs quenouilles. »

La princesse de Galles, qui était alors à Bordeaux, voulut voir un guerrier si vanté, et pour lui donner une preuve de son estime, elle lui offrit de payer vingt mille florins sur sa rançon. Du Guesclin fléchit le genoux devant elle, et lui dit: « Ah, madame! je croyais être le plus laid

mandement suprême à Du Guesclin. On se battit de part et d'autre avec un courage prodigieux et un avantage égal; mais le héros breton, voulant épargner ses soldats, fit sonner la retraite, et les troupes rentrèrent dans le camp.

Le lendemain l'action recommença avec une nouvelle ardeur. Du Guesclin avait passé la nuit à cheval, et avait pris toutes ses mesures pour assurer le succès. Son espoir ne fut pas trompé: Séville fut au pouvoir de Transtamare avant la fin du jour. Les vainqueurs, furieux, se répandirent dans la ville, et commirent d'abord quelques excès: mais Du Guesclin ne tarda pas à arrêter le pillage; il rétablit l'ordre, et accorda une capitulation honorable au gouverneur et à la garnison, qui avaient si vaillamment défendu la place.

Cependant le malheureux dom Pèdre, mal accueilli par le roi de Portugal, s'était réfugié auprès du prince de Galles, qui tenait sa cour à Bordeaux; il sollicita son appui avec la bassesse du plus vil courtisan. Le prince anglais était généreux; il oublia les crimes de dom Pèdre, et ne songea qu'à ses malheurs: toutefois il voulut, avant de prendre parti pour lui, consulter le roi son père. Edouard se laissa éblouir par les magnifiques promesses du Castillan. Le prince de Galles se mit alors en marche, et jura de ne pas quitter les armes qu'il n'eût remis la couronne sur la tête de dom Pèdre. Ils traversèrent toute l'Espagne, et joignirent Transtamare. Ce prince n'était plus en état de résister: les compagnies qui l'avaient placé sur le trône l'avaient abandonné pour passer sous les drapeaux du prince anglais, leur légitime souverain; son plus ferme appui, Du Guesclin, était absent; il était allé en France lever de nouvelles troupes. Cependant Transtamare était résolu à se bien défendre: il eut bientôt mis sur pied une armée considérable.

harles le Mauvais, roi de Navarre, qui s'é-
it ligué avec les Anglais.

Du Guesclin eut le bonheur d'avoir Charles le
age pour témoin de ses premiers exploits en
veur de la France. Les troupes du dauphin as-
égeaient le château de Melun, occupé par les
nglais. Le jeune Bertrand contribua beaucoup
n succès de l'entreprise par sa valeur opiniâtre.
l montait seul à l'assaut, et allait pénétrer dans la
lace, lorsque l'échelle qui le portait fut renver-
ée par les ennemis; il fut précipité dans le fossé,
'où on le retira privé de connaissance. Ce fut le
rince lui-même qui envoya du monde à son se-
ours. A peine revenu de l'évanouissement que
ui avait causé sa chute, Du Guesclin courut de
ouveau à l'assaut, repoussa les assiégés, qui
vaient fait une sortie, et les força de rentrer
ans leurs murs. On peut regarder cette action
omme le principe de la fortune de Du Guesclin.
Charles le Sage conçut dès lors pour lui une es-
ime toute particulière, et ne négligea aucune
ccasion d'employer un si valeureux guerrier.

Sensible aux bontés du dauphin, le héros bre-
ton lui donnait chaque jour de nouvelles preuves
de courage et de dévouement; aussi lorsque le roi
Jean, délivré de ses fers en vertu du traité de
Bretigny, revint en France, Charles le Sage se fit
un devoir d'apprendre à son père les exploits de
Du Guesclin. Le roi, persuadé qu'il ne pouvait faire
une meilleure acquisition, engagea le chevalier à
s'attacher tout à fait à son service. Bertrand
avait toujours été porté d'inclination pour la
France; il s'empressa de se rendre à l'invitation
du monarque, et, lui parlant avec cette franchise
et cette liberté qui lui étaient naturelles, « Sire,
« lui dit-il, mon métier est la guerre. J'ai ac-
« quis l'amitié de plusieurs braves guerriers des
« plus considérables de mon pays; si vous me

égarer un moment la sagesse de Charles. Il écrivit au connétable une lettre froide, par laquelle il lui reprochait la lenteur de ses opérations, et semblait accuser sa fidélité. Un pareil affront devait être bien sensible à Du Guesclin ; il renvoya sur-le-champ l'épée de connétable.

Charles fut bientôt désabusé : le cri public s'élevait contre la disgrâce de Du Guesclin ; ses accusateurs se virent en butte au mépris général. Le sage monarque s'empressa de réparer son tort, et le fit d'une manière éclatante. Il lui députa le duc d'Anjou et le duc de Bourbon ; ses frères, pour lui faire des espèces d'excuses et l'engager à reprendre ses fonctions. Du Guesclin résista longtemps à leurs instances, mais finit par céder ; il revint à Paris. Une trêve avait été conclue avec le duc de Bretagne. Le roi l'envoya dans le midi de la France, où plusieurs chefs de compagnies anglaises avaient pénétré. Du Guesclin partit avec joie pour cette expédition, qui devait lui fournir l'occasion de prouver sa fidélité à son prince, sans opprimer la Bretagne, sa patrie. Dans son enthousiasme, il dit au roi : « Je ne sais, sire, si « je retournerai du lieu où je vais ; je suis vieilli « et non pas las : mais, je vous en supplie, faites « la paix avec la Bretagne, car vos meilleurs ser« viteurs sont de ce beau pays. » Charles l'assura qu'il avait lui-même à cœur de terminer cette guerre. Le connétable partit avec cette pensée consolante. Il entra dans la Guyenne, et chassa les Anglais de plusieurs places dont ils s'étaient rendus maîtres. Arrivé sous les murs de la ville de Châteauneuf de Randon, il fut atteint d'une fièvre continue qui l'emporta en quelques jours. Il vit approcher sa fin avec ce calme qui n'appartient qu'au héros et au chrétien ; en disant adieu à ses vieux compagnons d'armes qui entouraient son lit de mort, il les pria de ne point oublier

encontra le captal auprès du village de Cocherel, n Normandie. C'était là que devait se livrer, le 6 ai 1364, cette bataille mémorable qui signala 'une manière si brillante l'avant-veille du sacre e Charles V ; c'était en ce jour que Du Guesclin evait apprendre aux Anglais, tant de fois vainueurs, qu'ils n'étaient pas invincibles. Jusqu'a›rs le héros breton ne s'était fait connaître que ar de hardis coups de main ; il déploya dans cette ccasion les talens d'un général consommé.

Après avoir reconnu la situation de l'ennemi, prit ses mesures en conséquence. Comme son rmée était beaucoup moins nombreuse que celle u captal, il se posta dans une vallée, entre la ontagne de Cocherel et la rivière d'Eure, et appuya sur un bois pour n'être pas tourné. Ainsi serré dans un espace étroit, il rendit inutile à nnemi l'avantage du nombre. Le captal s'emara des hauteurs. Son habileté pensa déconcerter s sages dispositions de Du Guesclin. L'armée rançaise était à la veille de manquer de vivres ; e captal résolut de la tenir en échec et d'éviter une ction, afin de la réduire par la famine. Bertrand omprit l'intention du général anglais, et, s'aviant d'un stratagème pour le forcer au combat, il eignit de se retirer précipitamment. Les ennenis, persuadés qu'il n'osait se mesurer avec eux, eulent se mettre à sa poursuite ; en vain le captal ssure que c'est une ruse, disant « que Du Guesclin n'est pas homme à fuir devant l'ennemi. » Les fficiers anglais et navarrois s'obstinent ; le captal st obligé de céder ; il descend dans la vallée. « Voilà les oiseaux pris ! » s'écrie Du Guesclin en oyant les ennemis s'engager dans le défilé. Il fait olte-face. Le captal reconnut son imprudence ; l envoya un héraut au général français pour l'engager à se retirer, et pour lui offrir des vivres, ont il devait avoir grand besoin : « Allez dire au

CHARLES V,

DIT LE SAGE,

ROI DE FRANCE.

Ce prince naquit à Vincennes, le 21 janvier 1337. Jean, son père, qui fut depuis roi de France, était alors duc de Normandie; Philippe de Valois, son aïeul, occupait le trône.

Charles n'avait que deux ans lorsque les Français perdirent contre les Anglais la fameuse bataille navale de l'Écluse, qui fut le prélude des désastres qui signalèrent le règne de Philippe. Le roi d'Angleterre, Édouard III, qui avait été le compétiteur de Valois à la couronne, ne cessa d'être son ennemi, et fut presque toujours vainqueur; la ville de Calais et plusieurs provinces de la France furent envahies par ses armes.

Philippe de Valois étant mort le 22 août 1350, Jean, son fils, lui succéda, et Charles, en qualité d'héritier présomptif du trône, prit le titre de dauphin, que lui conférait la possession du Dauphiné, qui, lors de sa réunion à la couronne (1), était devenu l'apanage de l'aîné des fils de France.

(1) A la fin du règne précédent, en 1349.

Les espérances qu'il voulait inspirer au compétiteur de Montfort se fussent peut-être réalisées si Charles de Blois eût écouté les conseils du héros breton. Du Guesclin avait rangé l'armée en trois corps de bataille; il s'était chargé du commandement du premier; le comte d'Auxerre conduisait le second; Charles de Blois se réserva le troisième. Jean Chandos, qui passait pour le plus habile capitaine anglais après le prince de Galles, ne put s'empêcher d'admirer la manière dont Du Guesclin venait de disposer ses troupes; il ne se contenta pas d'en faire l'éloge; il l'imita en rangeant ses soldats dans le même ordre.

Le signal du combat est donné. En vain Du Guesclin engage Charles de Blois à modérer son ardeur; ce prince, sourd aux plus sages avis, veut attaquer le premier; il passe un ruisseau qui le sépare de l'armée ennemie. Ce mouvement précipité met la confusion dans ses rangs. Du Guesclin a la douleur de voir son plan de bataille, qui lui eût peut-être donné la victoire, détruit avant l'action. Montfort a attendu sans s'ébranler le choc des ennemis. Le corps de bataille qu'il commande est aux prises avec celui que conduit Charles de Blois : celui-ci cherche son rival dans la mêlée; il le joint enfin. Tous deux étaient également braves, également valeureux; mais Charles de Blois fut moins heureux. Il succombe, et sa mort est la ruine de son parti. La nouvelle de ce fatal événement circule de rang en rang, et remplit les partisans de Montfort d'une nouvelle ardeur. L'armée de son compétiteur, consternée de la perte de son chef, commence à plier. Du Guesclin veut venger la mort de son prince; il rallie autour de lui quelques amis fidèles, et soutient longtemps l'effort des ennemis. Bientôt accablé par le nombre, épuise de fatigue, il n'a plus

une gloire sans partage, persuadé qu'une victoire dont les Espagnols auraient seuls tout l'honneur inspirerait aux peuples beaucoup plus de confiance que si Transtamare ne devait cet avantage qu'au secours des Français; mais, le voyant enfin prêt à succomber, il sort de son inaction, s'élance au milieu des ennemis, et les disperse. Dom Pèdre les rallie et les ramène à la charge avec une nouvelle ardeur. Un second combat commence. Du Guesclin et Transtamare en sortent vainqueurs.

Dom Pèdre, presque sans ressource, se rendit à la cour d'un des plus puissans rois maures, et en obtint de grands secours. On prétend que, pour prix de cette protection, il abjura la foi de ses pères et se fit mahométan. Suivi de cinquante mille Sarrasins, il entra en Espagne et marcha vers son rival, dans le dessein de lui faire lever le siége de Séville. D'un autre côté dom Fernand, fidèle lieutenant de dom Pèdre, se dirigeait vers le même point à la tête de trente mille Espagnols. Transtamare parut d'abord alarmé de cet armement formidable: Du Guesclin, que sa gaieté abandonnait rarement, le rassura par cette saillie: « Par Dieu, puisque les infidèles viennent à « nous, nous n'aurons pas besoin de les aller « chercher en Syrie! » Henri était incertain s'il devait aller au-devant de l'ennemi; le héros breton l'encouragea, et fit prévaloir son opinion dans le conseil du prince. L'action s'engagea dans les plaines de Montiel; les deux compétiteurs commandaient en personne. La victoire, longtemps disputée, finit par se déclarer pour le parti où commandait Du Guesclin. Dom Pèdre, après avoir combattu en désespéré, craignant de tomber vivant au pouvoir de son frère, prit la fuite et se jeta dans le château de Montiel. Transtamare investit la place, et la fit à l'instant entourer d'une muraille dans laquelle on n'avait ménagé qu'une

exhortation un peu militaire il ajouta des raisons plus puissantes sur des hommes qui n'avaient en vue que leur intérêt ; il leur promit, pour prix de leur départ, deux cent mille francs du roi de France, et les trésors du roi de Castille. Le traité fut conclu sur-le-champ. Hugues de Caurelay, leur chef, jura de servir Du Guesclin et le roi de France contre tous, excepté contre le roi d'Angleterre et le prince Noir, ses souverains naturels. Charles V fut si content du succès de cette négociation, qu'il embrassa Du Guesclin aux yeux de toute la cour. Il reçut très-honorablement les principaux officiers des grandes compagnies, leur donna un magnifique repas, leur paya la somme convenue, et les renvoya très-satisfaits.

Les compagnies prirent la route d'Avignon, sous la conduite de Jean de Bourbon, comte de la Marche, qui avait reçu de Charles V le titre de général, avec ordre de ne rien faire sans les avis de Du Guesclin. Arrivées sur les terres du pape, elles ne manquèrent pas de rançonner le saint-père. Celui-ci, au lieu d'or, leur donna l'absolution. Les soldats, ne trouvant pas leur compte dans une telle réponse, menacèrent de mettre tout à feu et à sang dans le pays : « Donnez-leur ce « qu'ils demandent(disait Du Guesclin, qui, n'étant « que faiblement obéi par cette soldatesque, se « voyait quelquefois obligé de flatter ses caprices). « Ce sont tous des garnemens ; nous les faisons « prudhommes malgré eux. Le plus sûr parti est « de leur céder. » Puis il demanda cent mille francs pour eux, et une absolution en bonne forme. Le pape consentit à tout, et se hâta d'envoyer la somme, s'estimant trop heureux d'être débarrassé de ces hôtes incommodes.

Les compagnies se dirigèrent ensuite vers l'Espagne, où Henri Transtamare les attendait avec

laient de se rendre : Du Guesclin résolut de se jeter dans Rennes à quelque prix que ce fût. Il assemble ses compagnons, leur communique son ardeur, pénètre la nuit avec eux dans le camp des anglais, tue les sentinelles, et met le feu aux tentes. L'alarme se répand parmi les ennemis, qui, se croyant surpris par l'armée de Charles de Blois, ne songent qu'à fuir sans oser résister. Du Guesclin traverse ainsi le camp au milieu du tumulte, des flammes et du carnage, et entre dans Rennes, qui le reçut comme son libérateur. Sa présence a rendu le courage aux assiégés; sous ses ordres ils ont constamment l'avantage dans de fréquentes sorties. Lancastre, après avoir vu brûler toutes ses machines de guerre et périr une partie de son armée, est obligé de lever le siége.

Nous n'entrerons pas dans le détail des nombreux exploits par lesquels Du Guesclin se signala dans cette guerre; contentons-nous de dire que Charles de Blois, en reconnaissance de ses nombreux services, l'arma chevalier de sa main, et lui fit épouser une riche héritière, célèbre par son esprit, son savoir et son attachement à son époux et à sa patrie. Hâtons-nous de suivre Du Guesclin sur un plus grand théâtre.

Après la bataille de Poitiers Edouard III avait résolu de rassembler toutes ses forces pour accabler la France, ébranlée par un si cruel revers. Il retira de la Bretagne les troupes qu'il y avait envoyées au secours de Montfort. Une trêve avait été conclue entre les deux compétiteurs : Du Guesclin, qui ne pouvait rester oisif, alla se joindre avec sa compagnie à l'armée du dauphin, Charles le Sage, qui gouvernait le royaume pendant la captivité du roi Jean, son père. Ce prince était alors occupé à défendre le royaume contre les entreprises des factieux, et à combattre

Charles le [illegible]uvais, roi de Navarre, qui s'était ligué av[illegible] les Anglais.

Du Guesclin eut le bonheur d'avoir Charles le Sage pour témoin de ses premiers exploits en faveur de la France. Les troupes du dauphin assiégeaient le château de Melun, occupé par les Anglais. Le jeune Bertrand contribua beaucoup au succès de l'entreprise par sa valeur opiniâtre. Il montait seul à l'assaut, et allait pénétrer dans la place, lorsque l'échelle qui le portait fut renversée par les ennemis; il fut précipité dans le fossé, d'où on le retira privé de connaissance. Ce fut le prince lui-même qui envoya du monde à son secours. A peine revenu de l'évanouissement que lui avait causé sa chute, Du Guesclin courut de nouveau à l'assaut, repoussa les assiégés, qui avaient fait une sortie, et les força de rentrer dans leurs murs. On peut regarder cette action comme le principe de la fortune de Du Guesclin. Charles le Sage conçut dès lors pour lui une estime toute particulière, et ne négligea aucune occasion d'employer un si valeureux guerrier.

Sensible aux bontés du dauphin, le héros breton lui donnait chaque jour de nouvelles preuves de courage et de dévouement; aussi lorsque le roi Jean, délivré de ses fers en vertu du traité de Bretigny, revint en France, Charles le Sage se fit un devoir d'apprendre à son père les exploits de Du Guesclin. Le roi, persuadé qu'il ne pouvait faire une meilleure acquisition, engagea le chevalier à s'attacher tout à fait à son service. Bertrand avait toujours été porté d'inclination pour la France; il s'empressa de se rendre à l'invitation du monarque, et, lui parlant avec cette franchise et cette liberté qui lui étaient naturelles, « Sire, « lui dit-il, mon métier est la guerre. J'ai ac- « quis l'amitié de plusieurs braves guerriers des « plus considérables de mon pays; si vous me

« donnez moyen de les entretenir, ils vous feront « très-loyable service. — Je ne veux d'autre « témoin de leur valeur que vous-même, lui « répondit le roi; et en attendant mieux je vous « donne cent lances de mes ordonnances, et les « fonds nécessaires pour les appointer. » Les capitaines formaient alors eux-mêmes leurs compagnies. Du Guesclin composa la sienne de gentilshommes de sa province, la plupart de ses parens ou amis, et tous d'une valeur éprouvée. Le roi lui confia en outre le commandement de la forteresse de Pontoison, en Normandie, où, malgré la paix, les Anglais commettaient de grands désordres. Du Guesclin répondit à la haute opinion qu'on avait conçue de lui; il battit les Anglais en maintes rencontres, les força d'évacuer plusieurs places qu'ils retenaient au mépris des traités, et pacifia la province.

Le roi de Navarre, qui n'était jamais plus disposé à la guerre que lorsqu'il venait de jurer la paix, avait fait un puissant armement contre la France. Jean de Grailly, captal de Buch, l'un des plus redoutables partisans du roi d'Angleterre, s'était joint à Charles le Mauvais avec de nombreuses troupes anglaises. Le roi Jean était de nouveau absent; il avait eu l'imprudence de retourner en Angleterre reprendre ses fers sous un prétexte assez frivole. Le dauphin, régent du royaume pour la seconde fois, résolut d'opposer au Navarrois une résistance vigoureuse. Du Guesclin seconda cette entreprise avec autant de vigueur que de succès. Après avoir pris la ville de Mantes par stratagème, et le château après un vif assaut, il se rendit maître de cette place, le 8 avril 1364, jour de la mort du roi Jean.

Depuis environ un mois ce général tenait la campagne à la tête d'une armée peu nombreuse, mais bien disciplinée et animée de son esprit. Il

rencontra le captal auprès du village de Cocherel, en Normandie. C'était là que devait se livrer, le 6 mai 1364, cette bataille mémorable qui signala d'une manière si brillante l'avant-veille du sacre de Charles V ; c'était en ce jour que Du Guesclin devait apprendre aux Anglais, tant de fois vainqueurs, qu'ils n'étaient pas invincibles. Jusqu'alors le héros breton ne s'était fait connaître que par de hardis coups de main ; il déploya dans cette occasion les talens d'un général consommé.

Après avoir reconnu la situation de l'ennemi, il prit ses mesures en conséquence. Comme son armée était beaucoup moins nombreuse que celle du captal, il se posta dans une vallée, entre la montagne de Cocherel et la rivière d'Eure, et s'appuya sur un bois pour n'être pas tourné. Ainsi resserré dans un espace étroit, il rendit inutile à l'ennemi l'avantage du nombre. Le captal s'empara des hauteurs. Son habileté pensa déconcerter les sages dispositions de Du Guesclin. L'armée française était à la veille de manquer de vivres ; le captal résolut de la tenir en échec et d'éviter une action, afin de la réduire par la famine. Bertrand comprit l'intention du général anglais, et, s'avisant d'un stratagème pour le forcer au combat, il feignit de se retirer précipitamment. Les ennemis, persuadés qu'il n'osait se mesurer avec eux, veulent se mettre à sa poursuite ; en vain le captal assure que c'est une ruse, disant « que Du Guesclin « n'est pas homme à fuir devant l'ennemi. » Les officiers anglais et navarrois s'obstinent ; le captal est obligé de céder ; il descend dans la vallée. « Voilà les oiseaux pris ! » s'écrie Du Guesclin en voyant les ennemis s'engager dans le défilé. Il fait volte-face. Le captal reconnut son imprudence ; il envoya un héraut au général français pour l'engager à se retirer, et pour lui offrir des vivres, dont il devait avoir grand besoin : « Allez dire au

égarer un moment la sagesse de Charles. Il écrivit au connétable une lettre froide, par laquelle il lui reprochait la lenteur de ses opérations, et semblait accuser sa fidélité. Un pareil affront devait être bien sensible à Du Guesclin ; il renvoya sur-le-champ l'épée de connétable.

Charles fut bientôt désabusé : le cri public s'élevait contre la disgrâce de Du Guesclin : ses accusateurs se virent en butte au mépris général. Le sage monarque s'empressa de réparer son tort, et le fit d'une manière éclatante. Il lui députa le duc d'Anjou et le duc de Bourbon, ses frères, pour lui faire des espèces d'excuses et l'engager à reprendre ses fonctions. Du Guesclin résista longtemps à leurs instances, mais finit par céder : il revint à Paris. Une trêve avait été conclue avec le duc de Bretagne. Le roi l'envoya dans le midi de la France, où plusieurs chefs de compagnies anglaises avaient pénétré. Du Guesclin partit avec joie pour cette expédition, qui devait lui fournir l'occasion de prouver sa fidélité à son prince, sans opprimer la Bretagne, sa patrie. Dans son enthousiasme, il dit au roi : « Je ne sais, sire, si « je retournerai du lieu où je vais : je suis vieillii « et non pas las : mais, je vous en supplie, faites « la paix avec la Bretagne, car vos meilleurs ser« viteurs sont de ce beau pays. » Charles l'assura qu'il avait lui-même à cœur de terminer cette guerre. Le connétable partit avec cette pensée consolante. Il entra dans la Guyenne, et chassa les Anglais de plusieurs places dont ils s'étaient rendus maîtres. Arrivé sous les murs de la ville de Châteauneuf de Randon, il fut atteint d'une fièvre continue qui l'emporta en quelques jours. Il vit approcher sa fin avec ce calme qui n'appartient qu'au héros et au chrétien ; en disant adieu à ses vieux compagnons d'armes qui entouraient son lit de mort, il les pria de ne point oublier

ce qu'il leur avait dit mille fois : « En quelque « pays que vous ferez la guerre, souvenez-vous « que les gens d'église, les femmes, les enfans et « le pauvre peuple ne sont pas vos ennemis. » Puis, saisissant l'épée de connétable, il la baisa avec un saint respect, et protesta qu'il ne l'avait jamais tirée que pour l'honneur du roi. Après avoir rempli d'une manière édifiante tous les devoirs que la religion prescrit aux mourans, il expira, le 13 juillet 1380, âgé de soixante-six ans.

Les Anglais rendirent un honneur singulier à sa mémoire. Le gouverneur de Châteauneuf de Randon était convenu avec le connétable de se rendre si, dans un certain délai, il n'était pas secouru. Sommé de rendre la place le jour de la mort de Du Guesclin, le gouverneur ne se crut pas dispensé de tenir sa parole. En effet, il vint à la tête de sa garnison déposer les clés de la ville sur le cercueil du connétable.

Du Guesclin fut enterré à Saint-Denis. « Le roi « Charles, dit un de nos orateurs sacrés, voulut « que la terre sainte qui couvre les os des rois de « France lui fût commune avec eux, et que, « comme il n'avait pas eu de plus considérable « serviteur en sa vie, il n'en eût point aussi de « plus proche de soi en ressuscitant, selon l'espé- « rance des chrétiens. » On décerna depuis le même honneur au grand Turenne, qui fut, comme *le bon connétable*, le modèle des hommes et des guerriers.

pable d'arrêter ce prince, dont les talens égalaient l'ambition. Edouard III était dignement secondé par le prince de Galles, son fils, surnommé le *prince noir*. Ce jeune héros avait traversé en vainqueur plusieurs provinces françaises. Jean marcha contre lui à la tête de quatre-vingt mille hommes, et le rencontra près de Poitiers. Ce fut là que se donna cette bataille mémorable où la valeur et l'habileté du prince anglais, qui n'avait que huit mille hommes, l'emporta sur le courage aveugle de son ennemi. Le roi Jean, qui se croyait sûr du succès, fut défait, après une mêlée sanglante, et tomba au pouvoir du vainqueur.

Le dauphin commandait une division, qui fut mise en déroute dès le premier choc. Les officiers qui l'entouraient, pour couvrir la honte de leur fuite, l'entraînèrent avec eux, sous prétexte de sauver l'espérance de l'État : on lui fit depuis un crime de cette désertion forcée, et cette injuste prévention, jointe au souvenir de ses liaisons avec le roi de Navarre, ne fut pas le moindre obstacle qu'il eut à vaincre pour gagner la confiance des Français.

La France était dans la consternation la plus profonde ; privée de son roi, menacée par l'Anglais victorieux, recelant dans son sein le germe des dissensions civiles, elle n'avait pour appui qu'un prince à peine âgé de dix-neuf ans, et connu seulement par des faiblesses.

Mais le dauphin va bientôt forcer à l'estime un peuple qui n'a pu encore l'apprécier. Il assemble les états généraux, y parle avec une assurance modeste, se fait confirmer le titre de lieutenant général du royaume, que son père lui avait donné, et demande des secours d'hommes et d'argent. Au lieu de songer aux moyens de sauver la France, les états ne s'occupent que des projets de réforme ; ils exigent la destitution des premiers fonction-

naires de l'État, de ceux en qui le dauphin avait trouvé les conseillers les plus sûrs et les plus fidèles. L'évêque Robert Lecocq, député du clergé, et Marcel, prévôt des marchands, se firent remarquer par leur insolence ; ils eurent l'audace de proposer au dauphin un conseil composé de vingt-huit membres choisis dans les trois ordres, sans la participation duquel il ne pourrait rien faire ; ils n'accordaient un subside qu'à ces conditions humiliantes : Charles sentit que de pareils secours seraient trop achetés ; il congédia les états, sous prétexte qu'il ne devait rien arrêter sans l'assentiment du roi.

Il apprend que l'empereur d'Allemagne Charles IV, son oncle, et des légats du pape se sont rendus à Metz pour essayer de rétablir la paix entre la France et l'Angleterre. Le dauphin s'y rend, moins dans l'espoir d'un accommodement aussi difficile à conclure, que pour laisser à ses partisans le soin d'effectuer en son absence une mesure dont l'exécution aurait pu compromettre son autorité s'il eût été présent ; c'était l'altération des monnaies, opération toujours funeste, mais que les circonstances rendaient indispensable. Cependant cette dernière ressource devait lui manquer : les factieux, que la dissolution des états avait déconcertés, saisirent cette occasion de renouveler leurs clameurs et de soulever les Parisiens.

De retour dans la capitale, le dauphin fit mander le prévôt des marchands. Cet audacieux démagogue se présenta devant lui avec une escorte, et lui déclara qu'aucun secours ne lui serait accordé si les états n'étaient assemblés, et s'il ne consentait préalablement à la destitution des fonctionnaires proscrits et à la suppression de la nouvelle monnaie. Charles jugea qu'il n'y avait d'autre partie à prendre que de céder pour un

ps; il souscrivit à tout : les états lui accorde-
t un subside. Marcel et ses fauteurs se réser-
ent la perception de cet impôt ; tout dans ce
uvernement devait se faire par leur conseil ; ils
laissèrent au dauphin qu'une ombre d'autorité.
Cependant le roi prisonnier, ayant conclu avec
douard une trêve de deux ans, avait envoyé à
on fils l'ordre de suspendre la levée du subside
ccordé par les états. Cette défense contrariait les
factieux, qui comptaient s'enrichir aux dépens du
public ; ils en firent un crime au dauphin, et
trouvèrent moyen de mettre le peuple de leur
parti. La suppression de ce subside était, disaient-
ils, un attentat aux droits de la nation; et tel était
l'aveuglement des Parisiens, qu'ils demandèrent à
grands cris le rétablissement de l'impôt qui les
écrasait.

Ils ouvrirent enfin les yeux, et s'aperçurent
que Marcel et ses adhérens, très-rigoureux dans la
perception du subside, en faisaient une dilapida-
tion scandaleuse. On devait l'employer à soudoyer
des troupes pour la défense de la ville, et cependant
dant des bandes navaroises infestaient impuné-
ment les environs. On commença à murmur
contre le prévôt des marchands, et chaque jo
voyait diminuer le nombre et la confiance de s
partisans. Attentif à profiter des continuelles i
con équences de ses ennemis, Charles saisit c
occasion pour essayer de secouer le joug de
tyrans. Il fait venir au Louvre Marcel et les c
de la faction ; pour la première fois il leur p
en maître, et déclare qu'il veut gouverner
Marcel, terrassé par cette résolution soud
promet de se soumettre.

Le dauphin profita de cet intervalle de
quillité pour parcourir les principales vil
France, comptant que sa présence les disp
à lui fournir des secours. Il paraît que ce

fut infructueux, car le prince se hâta de revenir à Paris, à la prière des chefs de la cabale. Avertis par ce qui s'était passé au Louvre que ce qu'ils avaient pris pour de la faiblesse n'était chez le dauphin qu'une adroite réserve, ils avaient résolu de couvrir leurs pernicieux desseins d'un voile impénétrable. Les députés qu'ils lui envoyèrent pour solliciter son retour étaient chargés de lui faire mille offres de service. Ils n'annonçaient plus d'insolentes prétentions; ils suppliaient. Charles se laissa séduire par ces protestations; il revint; mais dès les premiers jours de son arrivée il n'eut pas de peine à reconnaître le peu de sincérité de Marcel. Sommés d'exécuter les promesses qu'ils avaient faites au nom des Parisiens, ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien décider que les états du royaume ne fussent convoqués. Charles était retombé dans une situation à ne pouvoir rien refuser; il indiqua l'assemblée pour le 7 novembre de cette année 1357. Mais un nouvel incident allait mettre le comble à son embarras.

Charles le Mauvais, arrêté par le roi Jean quelque temps avant la bataille de Poitiers, était en prison depuis vingt mois. Les factieux persécutaient le dauphin pour obtenir sa délivrance; mais il se gardait bien de céder à leurs importunités; le roi de Navarre était un ennemi trop dangereux. Coup à coup on apprend qu'il est en liberté; il paraît certain que les factieux ont favorisé son évasion. Marcel et Lecocq, plus insolens que jamais, forcent le dauphin à lui donner un sauf conduit. Charles le Mauvais se hâte d'en profiter; il vole à Paris, résolu de se faire nommer roi de France à la faveur de l'anarchie. Une multitude de scélérats accourent sur les pas de ce prince, qui s'est déclaré le protecteur du crime. Il entre dans la ville suivi de cet infâme cortége, auquel se sont joints l'évêque de Paris, Marcel et ses

partisans. Empressé de faire briller son éloquence, il harangue le peuple le lendemain de son arrivée, et lui fait un long discours dans lequel, se représentant comme une victime de la tyrannie, il attendrit les auditeurs par le récit pathétique des mauvais traitemens qu'il prétend avoir soufferts dans sa captivité. Le dauphin dissimule son indignation; il a su prendre sur lui d'assister au triomphe de son ennemi; sa présence modère l'insolence de l'orateur, et contient la multitude.

La crainte d'une guerre civile le fit consentir à une apparente réconciliation avec le roi de Navarre. Les deux princes se virent, et mangèrent plusieurs fois ensemble. Dans un de ces festins, l'héritier de la couronne fut empoisonné, et malgré la promptitude avec laquelle il fut secouru, l'effet du breuvage fut si violent que le dauphin en perdit les ongles et les cheveux, et conserva toute sa vie une langueur qui devait en abréger le cours. On soupçonna de ce crime Charles le Mauvais; mais il avait pris des mesures si secrètes et si sûres pour l'exécuter, que jamais on ne put le convaincre.

Bientôt lassé d'une paix qui enchaîne son audace, le roi de Navarre sort de Paris, lève des troupes dans l'intention d'attaquer le dauphin: celui-ci de son côté donne des ordres pour assembler des hommes d'armes. Les factieux feignent de croire que cet armement se prépare contre eux. En vain le prince les assure de la droiture de ses intentions; rien ne peut calmer leurs inquiétudes simulées; ils font garder les portes de la ville, et refusent de laisser entrer les troupes qu'attend le dauphin.

Marcel triomphait; il crut devoir s'affranchir de toute contrainte et se déclarer hautement pour le roi de Navarre. Enfin, pour donner à sa faction un air d'indépendance, il fit porter à ses

rtisans un chapeau rouge et bleu : tout Paris vit leur exemple; mais le recteur de l'Université défendit aux étudians et aux docteurs de endre cette marque de faction : un pareil trait t honneur à ce corps respectable.

Le dauphin, menacé de toutes parts, faisait nutiles efforts pour conjurer l'orage. L'évêque Laon, soutenu par Marcel, s'était mis à la e du conseil. Charles avait besoin de toute prudence et de toute sa fermeté pour ne pas nber dans les piéges que lui tendait à chaque tant ce prêtre séditieux; il sentait que les Paiens n'étaient si animés contre lui que parce 'on leur représentait sa conduite et ses intens sous les couleurs les plus fausses. Dans la e de regagner l'affection de ce peuple égaré r les factieux, il annonça qu'il se rendrait aux lles pour faire lui-même son apologie. En in Marcel et Lecoq voulurent l'en dissuader; arles persista, et se rendit presque sans suite lieu indiqué. Cette première marque de conace de la part du dauphin fit impression sur populace, et la disposa à l'écouter favorable-nt. Le prince, dans un discours simple et touant, justifia sa conduite avec dignité; puis, rès avoir témoigné les sentimens les plus panels à ce peuple qui l'avait méconnu, il uta : « Je veux vivre et mourir avec vous, Parisiens ; fermez l'oreille à des suggestions perfides, et jetez-vous avec confiance dans les bras de votre prince légitime, qui vous regardera toujours comme ses enfans. » Tous cœurs sont émus. *Vive notre dauphin! Nous obéirons*, s'écrie-t-on de toutes parts. Charles retire; il est reconduit en triomphe; son cœur ait à la joie, à la plus douce espérance. Marcel es complices sont consternés.

l importait à ce chef de faction de ramener

le peuple à son parti ; il le fait assembler le lendemain à Saint-Jacques-l'Hôpital. Le dauphin, informé de cette démarche, s'y rend aussitôt. Jean de Dormant, son chancelier, porte pour lui la parole, et plaide la cause du prince avec chaleur : le peuple l'écoute favorablement. Un des séditieux veut parler à son tour ; un murmure universel lui impose silence. Charles se retire ; il croit avoir acquis pour jamais la faveur populaire. Mais qui peut compter sur les caprices de la multitude ! A peine est-il parti, qu'un des mutins prend la parole ; Marcel se montre ; tout change en un moment ; les Parisiens ont embrassé le parti de Marcel.

Charles, dans la vue d'intimider les factieux, avait fait répandre le bruit du prochain retour du roi ; mais les ennemis du Gouvernement, qui entretenaient des liaisons secrètes avec l'Angleterre, étaient trop bien informés de ce qui se passait à Londres ; cette sage précaution du dauphin devint inutile.

Les rebelles se montrent plus audacieux que jamais. Pecquigny, l'envoyé du roi de Navarre, a l'imprudence de reprocher au dauphin l'inexécution du dernier traité conclu entre les deux princes. Un Jacobin, parlant au nom du peuple, lui dit insolemment qu'on se déclarerait contre lui s'il ne satisfaisait pas le roi de Navarre sur toutes ses demandes. « Vous n'avez pas tout dit », reprend un autre moine, et ce dernier invectiva le prince avec plus d'insolence.

Bientôt le sang coule dans Paris, au gré des séditieux. Marcel rassemble la lie du peuple, marche à sa tête, et entre dans le palais du dauphin. Tous les officiers fuient et se dispersent. Les maréchaux de Champagne et de Normandie restent seuls auprès du prince. « En voulez-vous à » ma vie ? demande Charles aux séditieux. — Sire,

« répond Marcel avec assurance, ne vous es-
« baïssez de chose que vous voyez, car il est
« ordonné et convient qu'il soit ainsi. » Puis, s'adressant à ses satellites, « Allons, dit-il,
« faites en bref ce pourquoi vous êtes venus
« céans. » A ces mots les furieux se jettent sur les maréchaux; ils tombent percés de mille coups, et leur sang jaillit sur le prince, qui ne doit la vie qu'à l'insolente protection du prévôt des marchands.

Ce scélérat, enhardi au crime par la facilité qu'il trouve à le commettre, se rend à l'hôtel de Ville, harangue le peuple, et lui vante son forfait comme un acte de justice : on l'applaudit. Fier de l'approbation de la multitude, il veut encore avoir celle du dauphin, se présente à lui de nouveau, et la réclame avec insolence. Accablé par tant de coups, le prince n'a pas la force de résister. Dans la situation où il se trouvait un refus de sa part eût tout perdu sans retour.

Le désordre qui régnait dans la capitale avait fini par se communiquer aux provinces.

Depuis la dernière trève, conclue à Bordeaux, la plupart des compagnies qui composaient les deux armées s'étaient dispersées dans le royaume, et, faisant la guerre pour subsister, portaient partout la désolation. Plusieurs de ces troupes de brigands, favorisées en secret par le roi de Navarre, infestaient les environs de Paris. Marcel voulut profiter de ce trouble général pour faire entrer dans son parti les autres villes de la France; mais elles demeurèrent fidèles pour la plupart, unique ressource qui restât au dauphin dans l'anéantissement de son pouvoir.

Enfin, le 20 janvier 1357, parvenu à sa vingt-unième année, âge où finissait alors la minorité de nos rois, il se présente au parlement, et s'y fait déclarer régent du royaume.

Dès ce moment tous les actes émanés du Gouvernement se firent en son nom, sans énoncer celui du roi son père.

Il ne voulait plus être à la merci des Parisiens; il s'échappa de la capitale, et parcourut les provinces, qu'il trouva dans les meilleures dispositions. La convocation des états généraux lui avait mal réussi; il prit le parti d'assembler des états particuliers: ceux de Champagne, tenus à Vertus, et ceux de Picardie, tenus à Compiègne, lui accordèrent les secours qu'il demandait. On loua sa prudente fermeté; on le remercia de n'avoir pas désespéré de la patrie. Les Parisiens y furent généralement blâmés; on lui offrit même des secours suffisans pour les punir; mais le dauphin était trop sage pour faire la guerre à ses sujets; il promit seulement de ne pas rentrer dans la capitale que les principaux factieux n'eussent porté la peine de leurs crimes. Chaque jour il voyait grossir le nombre de ses partisans; de toutes parts la noblesse venait se ranger autour de lui.

Cependant le parti des rebelles déclinait sensiblement. Charles agit alors avec autant de vigueur que de prudence. Il se présente devant Paris à la tête d'une armée nombreuse; assez fort pour le prendre d'assaut, il se contente d'en former le blocus, voulant donner aux habitans le temps de se repentir. Dans cette extrémité Marcel, qui ne peut espérer de pardon, entreprend de mettre le comble à ses attentats. Il va trouver le roi de Navarre, qui était à Saint-Denis avec quelques troupes, et s'engage à l'introduire dans Paris, à massacrer tous les partisans du régent, et à le faire couronner roi de France par l'évêque de Laon. Le crime allait être consommé sans le courage d'un généreux citoyen. Jean Maillard, l'un des capitaines de la

garde bourgeoise, instruit du complot, fit Marcel au moment où il allait l'exécuter. La mort du chef des séditieux fut suivie de la dispersion de ses complices et du prompt châtiment de plusieurs. Les Parisiens, touchés de repentir, envoient une députation au régent, implorent sa clémence, et le conjurent d'entrer dans leur ville.

Le lendemain il s'y rendit, accompagné d'un nombreux cortége, au bruit des acclamations du peuple, qui se portait en foule sur son passage. Un bourgeois eut l'audace de lui crier : « Pardieu, « sire, si j'en fusse cru, vous n'y fussiez jà en- « tré; mais au fort on en fera peu pour vous. » Le comte de Tancarville, qui précédait le prince, indigné de ce propos, piquait déjà vers celui qui l'avait tenu pour l'en punir sur l'heure : Charles le retint, et se contenta de répondre à cet homme avec un sourire de mépris : « On ne « vous en croira pas, beau sire. » Une telle modération fit plus d'impression sur le peuple que ne l'aurait pu faire la punition la plus sévère.

Satisfait du prompt retour des Parisiens à leur devoir, Charles donna l'assurance d'ensevelir dans l'oubli tout ce qui s'était passé pendant les troubles. Cependant il était des coupables dont les forfaits ne pouvaient rester impunis; le régent les excepta du pardon général; la plupart étaient évadés, et le peuple, animé par Maillard, avait déjà fait justice des autres.

Ainsi Charles n'eut pas besoin de signaler son entrée dans la capitale par l'appareil des supplices. Sa bonté, qui ne connaissait point de bornes, le porta à remettre aux femmes et aux enfans des condamnés une partie de leurs biens confisqués; il n'y eut pas même d'exception pour la veuve de Marcel.

On se rappelle que l'assemblée des états de

1357. l'avait contraint de prononcer la destitution de vingt-deux officiers, dont le seul crime était l'attachement trop sincère aux intérêts de l'État et à l'honneur du souverain. Charles se reprochait amèrement cette injustice forcée, et s'était toujours promis de la réparer. Son autorité était alors assez affermie pour ne plus avoir recours à ces ménagemens que les malheurs des temps avaient commandés à la prudence: il pouvait maintenant suivre sans contrainte les mouvemens de sa justice et de sa générosité: aussi s'empressa-t-il de rendre à ces fonctionnaires leurs biens et leurs dignités. Par une ordonnance qu'il vint prononcer lui-même au parlement, il déclara qu'il restituait *ces bons et fidèles sujets en leurs états et renommées*; et Charles, pour donner plus d'éclat à cette réparation, fit signifier son ordonnance à tous les souverains de l'Europe.

Cependant le roi de Navarre, outré de voir ses complices châtiés ou réduits au silence dans la capitale, protesta qu'il n'aurait jamais de paix avec le régent. Dans sa fureur, il rassembla des forces de tous côtés, envoya défier le dauphin, bloqua Paris par terre et par eau, et appela à son secours Robert Knolles, fameux capitaine anglais.

Celui-ci, nonobstant la trêve, faisait d'horribles ravages dans la Champagne. Après avoir fait une tentative inutile contre la ville de Troyes, il joignait le Navarrois, dans l'espérance de piller Paris. Le régent aurait bien désiré aller à leur rencontre et ne pas exposer la capitale aux désastres d'un siége: mais il craignait que les partisans secrets qu'y conservait encore le roi de Navarre ne profitassent de son absence pour rappeler ce dangereux ennemi. Cependant tout le royaume était en proie à la fureur des gens de guerre, et la ville de Paris réduite à la der-

nière disette. Il dépendait du roi de Navarre de porter le coup mortel à la France ; mais ce prince, par une de ces inconséquences qui firent toujours la base de sa conduite, parut abandonner ses coupables projets au moment où leur succès paraissait le plus assuré. Il fit sa paix avec le dauphin, et le rendit pour ainsi dire l'arbitre de presque toutes ses prétentions. Cet accord sauva Paris, mais ne soulagea point les provinces, car les brigands qui avaient tenu pour le roi de Navarre se déclarèrent pour l'Anglais, afin de continuer leurs brigandages. On ne peut douter que cette perfidie ne fût secrètement avouée ou même commandé par Charles le Mauvais.

Ce déluge de maux sans cesse renaissans semblait prêt à submerger le vaisseau de l'Etat ; mais Charles le Sage veillait sur la France : semblable à un habile pilote qui, pour détourner la tempête, sait à propos céder ou résister à ses coups, on le voyait, par un heureux mélange d'adresse, de condescendance et de fermeté, soutenir ce malheureux royaume contre l'attente de tous. Bientôt la guerre ouverte avec l'Angleterre va mettre sa sagesse à de nouvelles épreuves.

Le roi Jean, ennuyé de sa prison, avait fait avec Edouard un traité dont les conditions étaient capables d'achever la ruine de la France. Il cédait en toute souveraineté au roi d'Angleterre la Normandie, la Guienne, la Saintonge, le Périgord, le Querci, le Limousin, le Poitou, l'Anjou, le Maine, la Touraine, et d'autres possessions importantes. Il s'engageait en outre à payer quatre millions d'écus d'or pour sa rançon. Le traité, signé à Londres par les deux rois, fut envoyé en France au régent pour qu'il le ratifiât. Charles se trouvait dans un étrange embarras : il lui répugnait de souscrire à une paix si désastreuse ; il ne craignait pas moins de voir mal

pable d'arrêter ce prince, dont les talens égalaient l'ambition. Edouard III était dignement secondé par le prince de Galles, son fils, surnommé le *prince noir*. Ce jeune héros avait traversé en vainqueur plusieurs provinces françaises. Jean marcha contre lui à la tête de quatre-vingt mille hommes, et le rencontra près de Poitiers. Ce fut là que se donna cette bataille mémorable où la valeur et l'habileté du prince anglais, qui n'avait que huit mille hommes, l'emporta sur le courage aveugle de son ennemi. Le roi Jean, qui se croyait sûr du succès, fut défait, après une mêlée sanglante, et tomba au pouvoir du vainqueur.

Le dauphin commandait une division, qui fut mise en déroute dès le premier choc. Les officiers qui l'entouraient, pour couvrir la honte de leur fuite, l'entraînèrent avec eux, sous prétexte de sauver l'espérance de l'État : on lui fit depuis un crime de cette désertion forcée, et cette injuste prévention, jointe au souvenir de ses liaisons avec le roi de Navarre, ne fut pas le moindre obstacle qu'il eut à vaincre pour gagner la confiance des Français.

La France était dans la consternation la plus profonde ; privée de son roi, menacée par l'Anglais victorieux, recelant dans son sein le germe des dissensions civiles, elle n'avait pour appui qu'un prince à peine âgé de dix-neuf ans, et connu seulement par des faiblesses.

Mais le dauphin va bientôt forcer à l'estime un peuple qui n'a pu encore l'apprécier. Il assemble les états généraux, y parle avec une assurance modeste, se fait confirmer le titre de lieutenant général du royaume, que son père lui avait donné, et demande des secours d'hommes et d'argent. Au lieu de songer aux moyens de sauver la France, les états ne s'occupent que des projets de réforme ; ils exigent la destitution des premiers fonction-

aires de l'Etat, de ceux en qui le dauphin avait rouvé les conseillers les plus sûrs et les plus idèles. L'évêque Robert Lecocq, député du lergé, et Marcel, prévôt des marchands, se irent remarquer par leur insolence ; ils eurent audace de proposer au dauphin un conseil com- os de vingt-huit membres choisis dans les trois rdres, sans la participation duquel il ne pour- ait rien faire ; ils n'accordaient un subside qu'à es conditions humiliantes : Charles sentit que le pareils secours seraient trop achetés ; il con- édia les états, sous prétexte qu'il ne devait rien rrêter sans l'assentiment du roi.

Il apprend que l'empereur d'Allemagne Char- es IV, son oncle, et des légats du pape se sont endus à Metz pour essayer de rétablir la paix ntre la France et l'Angleterre. Le dauphin s'y end, moins dans l'espoir d'un accommodement ussi difficile à conclure, que pour laisser à ses partisans le soin d'effectuer en son absence une nesure dont l'exécution aurait pu compromettre on autorité s'il eût été présent ; c'était l'altéra- ion des monnaies, opération toujours funeste, mais que les circonstances rendaient indispensa- ble. Cependant cette dernière ressource devait lui manquer : les factieux, que la dissolution des états avait déconcertés, saisirent cette occasion de renouveler leurs clameurs et de soulever les Parisiens.

De retour dans la capitale, le dauphin fit man- der le prévôt des marchands. Cet audacieux dé- magogue se présenta devant lui avec une escorte, et lui déclara qu'aucun secours ne lui serait ac- cordé si les états n'étaient assemblés, et s'il ne consentait préalablement à la destitution des fonctionnaires proscrits et à la suppression de la nouvelle monnaie. Charles jugea qu'il n'y avait d'autre partie à prendre que de céder pour un

temps ; il souscrivit à tout : les états lui accordèrent un subside. Marcel et ses fauteurs se réservèrent la perception de cet impôt ; tout dans ce gouvernement devait se faire par leur conseil ; ils ne laissèrent au dauphin qu'une ombre d'autorité.

Cependant le roi prisonnier, ayant conclu avec Edouard une trêve de deux ans, avait envoyé à son fils l'ordre de suspendre la levée du subside accordé par les états. Cette défense contrariait les factieux, qui comptaient s'enrichir aux dépens du public ; ils en firent un crime au dauphin, et trouvèrent moyen de mettre le peuple de leur parti. La suppression de ce subside était, disaient-ils, un attentat aux droits de la nation ; et tel était l'aveuglement des Parisiens, qu'ils demandèrent à grands cris le rétablissement de l'impôt qui les écrasait.

Ils ouvrirent enfin les yeux, et s'aperçurent que Marcel et ses adhérens, très-rigoureux dans la perception du subside, en faisaient une dilapidation scandaleuse. On devait l'employer à soudoyer des troupes pour la défense de la ville, et cependant des bandes navaroises infestaient impunément les environs. On commença à murmurer contre le prévôt des marchands, et chaque jour voyait diminuer le nombre et la confiance de ses partisans. Attentif à profiter des continuelles inconséquences de ses ennemis, Charles saisit cette occasion pour essayer de secouer le joug de ses tyrans. Il fait venir au Louvre Marcel et les chefs de la faction ; pour la première fois il leur parle en maître, et déclare qu'il veut gouverner seul : Marcel, terrassé par cette résolution soudaine, promet de se soumettre.

Le dauphin profita de cet intervalle de tranquillité pour parcourir les principales villes de France, comptant que sa présence les disposerait à lui fournir des secours. Il paraît que ce voyage

fut infructueux, car le prince se hâta de revenir à Paris, à la prière des chefs de la cabale. Avertis par ce qui s'était passé au Louvre que ce qu'ils avaient pris pour de la faiblesse n'était chez le dauphin qu'une adroite réserve, ils avaient résolu de couvrir leurs pernicieux desseins d'un voile impénétrable. Les députés qu'ils lui envoyèrent pour solliciter son retour étaient chargés de lui faire mille offres de service. Ils n'annonçaient plus d'insolentes prétentions ; ils suppliaient. Charles se laissa séduire par ces protestations ; il revint ; mais dès les premiers jours de son arrivée il n'eut pas de peine à reconnaître le peu de sincérité de Marcel. Sommés d'exécuter les promesses qu'ils avaient faites au nom des Parisiens, ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien décider que les états du royaume ne fussent convoqués. Charles était retombé dans une situation à ne pouvoir rien refuser ; il indiqua l'assemblée pour le 7 novembre de cette année 1357. Mais un nouvel incident allait mettre le comble à son embarras.

Charles le Mauvais, arrêté par le roi Jean quelque temps avant la bataille de Poitiers, était en prison depuis vingt mois. Les factieux persécutaient le dauphin pour obtenir sa délivrance ; mais il se gardait bien de céder à leurs importunités ; le roi de Navarre était un ennemi trop dangereux. Coup à coup on apprend qu'il est en liberté ; il paraît certain que les factieux ont favorisé son évasion. Marcel et Lecocq, plus insolens que jamais, forcent le dauphin à lui donner un sauf conduit. Charles le Mauvais se hâte d'en profiter ; il vole à Paris, résolu de se faire nommer roi de France à la faveur de l'anarchie. Une multitude de scélérats accourent sur les pas de ce prince, qui s'est déclaré le protecteur du crime. Il entre dans la ville suivi de cet infâme cortége, auquel se sont joints l'évêque de Paris, Marcel et ses

partisans. Empressé de faire briller son éloquence, il harangue le peuple le lendemain de son arrivée, et lui fait un long discours dans lequel, se représentant comme une victime de la tyrannie, il attendrit les auditeurs par le récit pathétique des mauvais traitemens qu'il prétend avoir soufferts dans sa captivité. Le dauphin dissimule son indignation; il a su prendre sur lui d'assister au triomphe de son ennemi; sa présence modère l'insolence de l'orateur, et contient la multitude.

La crainte d'une guerre civile le fit consentir à une apparente réconciliation avec le roi de Navarre. Les deux princes se virent, et mangèrent plusieurs fois ensemble. Dans un de ces festins l'héritier de la couronne fut empoisonné, et malgré la promptitude avec laquelle il fut secouru, l'effet du breuvage fut si violent que le dauphin en perdit les ongles et les cheveux, et conserva toute sa vie une langueur qui devait en abréger le cours. On soupçonna de ce crime Charles le Mauvais; mais il avait pris des mesures si secrètes et si sûres pour l'exécuter, que jamais on ne put le convaincre.

Bientôt lassé d'une paix qui enchaîne son audace, le roi de Navarre sort de Paris, lève des troupes dans l'intention d'attaquer le dauphin: celui-ci de son côté donne des ordres pour assembler des hommes d'armes. Les factieux feignent de croire que cet armement se prépare contre eux. En vain le prince les assure de la droiture de ses intentions; rien ne peut calmer leurs inquiétudes simulées; ils font garder les portes de la ville, et refusent de laisser entrer les troupes qu'attend le dauphin.

Marcel triomphait; il crut devoir s'affranchir de toute contrainte et se déclarer hautement pour le roi de Navarre. Enfin, pour donner à sa faction un air d'indépendance, il fit porter à ses

ns un chapeau rouge et bleu : tout Paris
eur exemple ; mais le recteur de l'Uni-
défendit aux étudians et aux docteurs de
e cette marque de faction : un pareil trait
neur à ce corps respectable.
lauphin, menacé de toutes parts, faisait
es efforts pour conjurer l'orage. L'évêque
n, soutenu par Marcel, s'était mis à la
conseil. Charles avait besoin de toute
dence et de toute sa fermeté pour ne pas
dans les piéges que lui tendait à chaque
ce prêtre séditieux ; il sentait que les Pa-
n'étaient si animés contre lui que parce
eur représentait sa conduite et ses inten-
ous les couleurs les plus fausses. Dans la
regagner l'affection de ce peuple égaré
factieux, il annonça qu'il se rendrait aux
pour faire lui-même son apologie. En
larcel et Lecoq voulurent l'en dissuader ;
s persista, et se rendit presque sans suite
indiqué. Cette première marque de con-
de la part du dauphin fit impression sur
ulace, et la disposa à l'écouter favorable-
Le prince, dans un discours simple et tou-
justifia sa conduite avec dignité ; puis,
voir témoigné les sentimens les plus pa-
à ce peuple qui l'avait méconnu, il
: « Je veux vivre et mourir avec vous,
siens ; fermez l'oreille à des suggestions
ides, et jetez-vous avec confiance dans
ras de votre prince légitime, qui vous re-
lera toujours comme ses enfans. » Tous
urs sont émus. *Vive notre dauphin ! Nous*
firons, s'écrie-t-on de toutes parts. Charles
re ; il est reconduit en triomphe ; son cœur
à la joie, à la plus douce espérance. Marcel
complices sont consternés.
nportait à ce chef de faction de ramener

le peuple à son parti ; il le fait assembler le lendemain à Saint-Jacques-l'Hôpital. Le dauphin, informé de cette démarche, s'y rend aussitôt. Jean de Dormant, son chancelier, porte pour lui la parole, et plaide la cause du prince avec chaleur : le peuple l'écoute favorablement. Un des séditieux veut parler à son tour ; un murmure universel lui impose silence. Charles se retire ; il croit avoir acquis pour jamais la faveur populaire. Mais qui peut compter sur les caprices de la multitude ! A peine est-il parti, qu'un des mutins prend la parole ; Marcel se montre ; tout change en un moment ; les Parisiens ont embrassé le parti de Marcel.

Charles, dans la vue d'intimider les factieux, avait fait répandre le bruit du prochain retour du roi ; mais les ennemis du Gouvernement, qui entretenaient des liaisons secrètes avec l'Angleterre, étaient trop bien informés de ce qui se passait à Londres ; cette sage précaution du dauphin devint inutile.

Les rebelles se montrent plus audacieux que jamais. Pecquigny, l'envoyé du roi de Navarre, a l'imprudence de reprocher au dauphin l'inexécution du dernier traité conclu entre les deux princes. Un Jacobin, parlant au nom du peuple, lui dit insolemment qu'on se déclarerait contre lui s'il ne satisfaisait pas le roi de Navarre sur toutes ses demandes. « Vous n'avez pas tout dit », reprend un autre moine, et ce dernier invectiva le prince avec plus d'insolence.

Bientôt le sang coule dans Paris, au gré des séditieux. Marcel rassemble la lie du peuple, marche à sa tête, et entre dans le palais du dauphin. Tous les officiers fuient et se dispersent. Les maréchaux de Champagne et de Normandie restent seuls auprès du prince. « En voulez-vous à « ma vie ? demande Charles aux séditieux. — Sire,

« répond Marcel avec assurance, ne vous es-
« baissez de chose que vous voyez, car il est
« ordonné et convient qu'il soit ainsi. » Puis, s'adressant à ses satellites, « Allons, dit-il,
« faites en bref ce pourquoi vous êtes venus
« céans. » A ces mots les furieux se jettent sur les maréchaux; ils tombent percés de mille coups, et leur sang jaillit sur le prince, qui ne doit la vie qu'à l'insolente protection du prévôt des marchands.

Ce scélérat, enhardi au crime par la facilité qu'il trouve à le commettre, se rend à l'hôtel de Ville, harangue le peuple, et lui vante son forfait comme un acte de justice : on l'applaudit. Fier de l'approbation de la multitude, il veut encore avoir celle du dauphin, se présente à lui de nouveau, et la réclame avec insolence. Accablé par tant de coups, le prince n'a pas la force de résister. Dans la situation où il se trouvait un refus de sa part eût tout perdu sans retour.

Le désordre qui régnait dans la capitale avait fini par se communiquer aux provinces.

Depuis la dernière trève, conclue à Bordeaux, la plupart des compagnies qui composaient les deux armées s'étaient dispersées dans le royaume, et, faisant la guerre pour subsister, portaient partout la désolation. Plusieurs de ces troupes de brigands, favorisées en secret par le roi de Navarre, infestaient les environs de Paris. Marcel voulut profiter de ce trouble général pour faire entrer dans son parti les autres villes de la France; mais elles demeurèrent fidèles pour la plupart, unique ressource qui restât au dauphin dans l'anéantissement de son pouvoir.

Enfin, le 20 janvier 1357, parvenu à sa vingt-unième année, âge où finissait alors la minorité de nos rois, il se présente au parlement, et s'y fait déclarer régent du royaume.

Dès ce moment tous les actes émanés du Gouvernement se firent en son nom, sans énoncer celui du roi son père.

Il ne voulait plus être à la merci des Parisiens; il s'échappa de la capitale, et parcourut les provinces, qu'il trouva dans les meilleures dispositions. La convocation des états généraux lui avait mal réussi; il prit le parti d'assembler des états particuliers: ceux de Champagne, tenus à Vertus, et ceux de Picardie, tenus à Compiègne, lui accordèrent les secours qu'il demandait. On loua sa prudente fermeté; on le remercia de n'avoir pas désespéré de la patrie. Les Parisiens y furent généralement blâmés; on lui offrit même des secours suffisans pour les punir; mais le dauphin était trop sage pour faire la guerre à ses sujets; il promit seulement de ne pas rentrer dans la capitale que les principaux factieux n'eussent porté la peine de leurs crimes. Chaque jour il voyait grossir le nombre de ses partisans; de toutes parts la noblesse venait se ranger autour de lui.

Cependant le parti des rebelles déclinait sensiblement. Charles agit alors avec autant de vigueur que de prudence. Il se présente devant Paris à la tête d'une armée nombreuse; assez fort pour le prendre d'assaut, il se contente d'en former le blocus, voulant donner aux habitans le temps de se repentir. Dans cette extrémité Marcel, qui ne peut espérer de pardon, entreprend de mettre le comble à ses attentats. Il va trouver le roi de Navarre, qui était à Saint-Denis avec quelques troupes, et s'engage à l'introduire dans Paris, à massacrer tous les partisans du régent, et à le faire couronner roi de France par l'évêque de Laon. Le crime allait être consommé sans le courage d'un généreux citoyen. Jean Maillard, l'un des capitaines de la

garde bourgeoise, instruit du complot, tua Marcel au moment où il allait l'exécuter. La mort du chef des séditieux fut suivie de la dispersion de ses complices et du prompt châtiment de plusieurs. Les Parisiens, touchés de repentir, envoient une députation au régent, implorent sa clémence, et le conjurent d'entrer dans leur ville.

Le lendemain il s'y rendit, accompagné d'un nombreux cortége, au bruit des acclamations du peuple, qui se portait en foule sur son passage. Un bourgeois eut l'audace de lui crier : « Pardieu, « sire, si j'en fusse cru, vous n'y fussiez jà en- « tré; mais au fort on y fera peu pour vous. » Le comte de Tancarville, qui précédait le prince, indigné de ce propos, piquait déjà vers celui qui l'avait tenu pour l'en punir sur l'heure : Charles le retint, et se contenta de répondre à cet homme avec un sourire de mépris : « On ne « vous en croira pas, beau sire. » Une telle modération fit plus d'impression sur le peuple que ne l'aurait pu faire la punition la plus sévère.

Satisfait du prompt retour des Parisiens à leur devoir, Charles donna l'assurance d'ensevelir dans l'oubli tout ce qui s'était passé pendant les troubles. Cependant il était des coupables dont les forfaits ne pouvaient rester impunis; le régent les excepta du pardon général; la plupart étaient évadés, et le peuple, animé par Maillard, avait déjà fait justice des autres.

Ainsi Charles n'eut pas besoin de signaler son entrée dans la capitale par l'appareil des supplices. Sa bonté, qui ne connaissait point de bornes, le porta à remettre aux femmes et aux enfans des condamnés une partie de leurs biens confisqués; il n'y eut pas même d'exception pour la veuve de Marcel.

On se rappelle que l'assemblée des états de

1357 l'avait contraint de prononcer la destitution de vingt-deux officiers, dont le seul crime était leur attachement trop sincère aux intérêts de l'Etat et à l'honneur du souverain. Charles se reprochait amèrement cette injustice forcée, et s'était toujours promis de la réparer. Son autorité était alors assez affermie pour ne plus avoir recours à ces ménagemens que les malheurs des temps avaient commandés à la prudence; il pouvait maintenant suivre sans contrainte les mouvemens de sa justice et de sa générosité; aussi s'empressa-t-il de rendre à ces fonctionnaires leurs biens et leurs dignités. Par une ordonnance qu'il vint prononcer lui-même au parlement, il déclara qu'il restituait *ces bons et fidèles sujets en leurs états et renommées;* et Charles, pour donner plus d'éclat à cette réparation, fit signifier son ordonnance à tous les souverains de l'Europe.

Cependant le roi de Navarre, outré de voir ses complices châtiés ou réduits au silence dans la capitale, protesta qu'il n'aurait jamais de paix avec le régent. Dans sa fureur, il rassembla des forces de tous côtés, envoya défier le dauphin, bloqua Paris par terre et par eau, et appela à son secours Robert Knolles, fameux capitaine anglais.

Celui-ci, nonobstant la trêve, faisait d'horribles ravages dans la Champagne. Après avoir fait une tentative inutile contre la ville de Troyes, il joignit le Navarrois, dans l'espérance de piller Paris. Le régent aurait bien désiré aller à leur rencontre et ne pas exposer la capitale aux désastres d'un siége; mais il craignait que les partisans secrets qu'y conservait encore le roi de Navarre ne profitassent de son absence pour rappeler ce dangereux ennemi. Cependant tout le royaume était en proie à la fureur des gens de guerre, et la ville de Paris réduite à la der-

nière disette. Il dépendait du roi de Navarre de porter le coup mortel à la France ; mais ce prince, par une de ces inconséquences qui firent toujours la base de sa conduite, parut abandonner ses coupables projets au moment où leur succès paraissait le plus assuré. Il fit sa paix avec le dauphin, et le rendit pour ainsi dire l'arbitre de presque toutes ses prétentions. Cet accord sauva Paris, mais ne soulagea point les provinces, car les garnisons qui avaient tenu pour le roi de Navarre se déclarèrent pour l'Anglais, afin de continuer leurs brigandages. On ne peut douter que cette perfidie ne fût secrètement avouée ou même commandé par Charles le Mauvais.

Ce déluge de maux sans cesse renaissans semblait prêt à submerger le vaisseau de l'Etat ; mais Charles le Sage veillait sur la France : semblable à un habile pilote qui, pour détourner la tempête, sait à propos céder ou résister à ses coups, on le voyait, par un heureux mélange d'adresse, de condescendance et de fermeté, soutenir ce malheureux royaume contre l'attente de tous. Bientôt la guerre ouverte avec l'Angleterre va mettre sa sagesse à de nouvelles épreuves.

Le roi Jean, ennuyé de sa prison, avait fait avec Edouard un traité dont les conditions étaient capables d'achever la ruine de la France. Il cédait en toute souveraineté au roi d'Angleterre la Normandie, la Guienne, la Saintonge, le Périgord, le Querci, le Limousin, le Poitou, l'Anjou, le Maine, la Touraine, et d'autres possessions importantes. Il s'engageait en outre à payer quatre millions d'écus d'or pour sa rançon. Le traité, signé à Londres par les deux rois, fut envoyé en France au régent pour qu'il le ratifiât. Charles se trouvait dans un étrange embarras : il lui répugnait de souscrire à une paix si désastreuse ; il ne craignait pas moins de voir mal

interpréter une opposition qui allait prolonger la captivité de son père. Il prit le parti de communiquer le traité à l'assemblée des états, qui le rejetèrent d'une voix unanime. Le peuple de Paris, convoqué ensuite par le régent, manifesta les mêmes sentimens d'orgueil national. Alors Charles ne balança plus à refuser la ratification. Le roi, qui ne s'attendait pas à un pareil résultat, se plaignit amèrement de son fils et de son peuple.

Edouard, plus animé que jamais contre la France, y entra à la tête d'une armée de cent mille hommes. Le régent n'avait que peu de troupes à opposer à des forces si imposantes. Une seule bataille pouvait tout perdre; il se garda bien d'en courir les risques; l'exemple funeste de son père l'avait trop bien instruit. S'accommodant aux conjonctures, il mit bonnes garnisons dans les places fortes, et abandonna les campagnes à des ravages inévitables.

Rien ne troublait la marche du roi d'Angleterre; il pouvait se transporter sans obstacle d'une ville à l'autre; mais elles étaient si bien munies, qu'il n'en prit pas une. Il échoua devant Saint-Omer et devant Amiens; il ne fut pas plus heureux sous les murs de Reims, qu'il tint assiégée pendant six semaines, prétendant s'y faire sacrer roi de France. Cependant le régent se tenait renfermé dans Paris. Edouard vient camper à la vue de cette ville: irrité de ne rencontrer aucun ennemi, il amuse sa fureur en dévastant les environs; il défie le dauphin, il insulte les Parisiens. Ceux-ci murmuraient hautement de l'inaction à laquelle les forçait leur prince; mais Charles, aussi peu touché des bravades de l'Anglais que des plaintes et des sollicitations des Français, reste inébranlable; il avait prévu ce qui arriva. Edouard, en ravageant la France, détruisit ses propres ressources; les vivres ne tardèrent pas à lui man-

quer ; les maladies et les rigueurs de la saison affaiblissant chaque jour son armée, ses principaux officiers le pressèrent de terminer une expédition qui démentait le bonheur constant dont ses armes avaient joui jusqu'alors. Déjà il ne paraissait plus si éloigné de la paix, lorsqu'un orage épouvantable, qui lui tua beaucoup d'hommes et de chevaux, et qu'il regarda comme l'effet de la vengeance céleste, le fit enfin consentir à un accommodement. Les négociations s'ouvrirent à Bretigny, entre le dauphin et le prince de Galles ; elles durèrent sept jours, et finirent par un traité qui, tout désavantageux qu'il était, l'était cependant beaucoup moins que celui que Jean avait voulu conclure à Londres : Charles recueillait au moins ce fruit de sa persévérance.

La Guienne, le Poitou, la Saintonge, le Limousin demeuraient en toute propriété à l'Angleterre, qui s'engageait à renoncer expressément à toutes ses prétentions sur la couronne de France, la Normandie, le Maine, la Touraine et l'Anjou. Trois millions d'écus d'or devaient être le prix de la liberté du roi Jean. Les deux monarques ratifièrent ces conditions à Calais, le 25 octobre 1360. Le dauphin s'était rendu dans cette ville ; son entrevue avec son père fut des plus touchantes. De retour à Paris, Jean s'empressa de donner à Charles un témoignage mérité de sa satisfaction, en ratifiant tous les actes faits par lui en qualité de régent.

Tandis qu'Edouard mettait tout en œuvre pour interpréter à son avantage ou éluder les conditions d'un traité qui lui conférait la possession légitime de tant de provinces usurpées, le roi Jean se portait avec ardeur aux sacrifices les plus onéreux pour faire honneur aux engagemens qu'il avait pris. C'était en vain qu'on lui objectait l'épuisement des finances et le vif attachement

que lui témoignaient les pays qu'il allait céder; en vain on essayait de lui persuader que la mauvaise foi du roi d'Angleterre le dégageait de ses serments; six mille écus d'or n'en furent pas moins comptés à l'Anglais pour le premier paiement de la rançon du roi de France, et les ordres les plus précis forcèrent ses sujets à passer sous le joug de son rival. Le dauphin gémissait de l'imprudente ponctualité de son père envers un ennemi qui le trompait; mais il se consolait en pensant qu'un jour il pourrait revenir sur un traité qu'Édouard entachait de nullité en l'exécutant mal. « Plus « juste et non moins politique que le roi d'Angle- « terre, Charles le voyait tranquillement s'enfer- « rer pour ainsi dire de lui-même, et lui four- « nir, par sa mauvaise foi, les armes dont il « devait par la suite se servir contre lui avec au- « tant de sagesse que de bonheur. » (Villars, Histoire de France, 9e volume.)

Instruit par l'adversité, Jean parut d'abord donner tous ses soins au gouvernement. Il n'eût pu manquer de gouverner avec sagesse s'il se fût toujours laissé guider par les conseils de son fils aîné; mais trop souvent un entêtement orgueilleux le rendait sourd à toutes les représentations. Outré dans sa probité comme dans sa valeur, le dernier acte de son règne fut une imprudence qui mit le comble à toutes celles qu'il avait commises. Sous prétexte de n'avoir pas le moyen de payer sa rançon, il retourna à Londres se remettre entre les mains d'Édouard, et y mourut quelques mois après (le 8 avril 1364), à l'âge de cinquante-quatre ans, après en avoir régné quatorze.

Peu de jours après Charles le Sage, cinquième du nom, fut sacré à Reims; il était âgé de vingt-sept ans. Monté sur le trône dans un temps où les dangers dont l'État était menacé semblaient exiger un prince guerrier, le nouveau roi, d'une

santé délicate, peu propre aux exercices militaires, devait remédier à tous les maux par sa prudence. Du fond de son cabinet il sut exécuter ce qu'on aurait à peine osé se promettre du plus grand capitaine. « Il semblait, dit Mézerai, que sa « sagesse eût attaché la fortune à son service ; dès « le commencement de son règne il fit voir que « les Français pouvaient battre les Anglais, qui « les avaient toujours battus durant les règnes « précédens. » Pour éviter les désastres causés par les fautes de son père et de son aïeul, il suivit des maximes toutes contraires à celles qui avaient dirigé leur conduite. Il n'entreprit jamais de guerre mal à propos, et ne la fit jamais par lui-même, aussi heureux par ses généraux que ces princes avaient été malheureux en personne. Du vivant de son père il avait su démêler les talens de Bertrand Du Guesclin, et l'avait engagé à s'attâcher au service de France : le vaillant Breton fut le principal instrument des grands desseins du sage monarque.

Charles le Mauvais, toujours prêt à s'armer contre la France, ravageait la Normandie, à la tête de plusieurs compagnies anglaises et navarroises. Jean de Grailly, captal de Buch, seigneur gascon, l'un des plus célèbres généraux de son temps, s'était joint au roi de Navarre, qui lui avait déféré le commandement de toutes ses troupes. Ils avaient conçu le projet insensé d'aller à Reims s'opposer au couronnement de Charles. Du Guesclin s'avance à leur rencontre, arrête leur marche, et, trois jours avant le sacre du roi, il remporte sur eux une victoire complète à Cocherel, entre Evreux et Vernon. Le captal de Buch y fut fait prisonnier. Charles, pensant le gagner par des bienfaits, lui rendit la liberté et le fit son chambellan. Mais sitôt que la guerre recommença, Jean de Grailly, peu reconnaissant, re-

nonça au service du roi, et prit congé de lui. Le sage monarque savait qu'il allait prendre parti pour les Anglais; il pouvait retenir ce dangereux ennemi; mais cette mesure, commandée par la prudence, eût été en opposition avec la justice; il laissa partir le captal de Buch malgré l'avis de ses courtisans.

Un des premiers soins de Charles à son avénement au trône fut de pourvoir au maintien de la justice. Il confirma dans l'exercice de leurs charges les magistrats des cours souveraines, dont les fonctions cessaient alors à la mort du roi, et qu'ils ne pouvaient reprendre sans l'agrément de son successeur. Par une autre ordonnance il enjoignit expressément aux hommes de loi d'assister les pauvres de leurs conseils et de leurs soins sans exiger aucun salaire. C'est par de tels règlemens que le nouveau roi s'annonçait à ses sujets.

La guerre était allumée depuis plus de vingt ans entre le comte de Montfort et Charles de Blois, qui se disputaient le duché de Bretagne. Edouard III soutenait ouvertement le comte de Montfort : Charles V favorisait son rival, dont la cause, attaquée par l'Angleterre, devenait naturellement celle de la France. Montfort ayant mis le siége devant la ville d'Aurai, Charles de Blois vint à sa rencontre. Le désir réciproque qu'ils avaient de terminer enfin une si longue querelle, l'ardeur avec laquelle tous deux se préparaient au combat, semblaient présager que l'action allait être décisive. Les deux armées commençaient à s'ébranler, lorsque l'arrivée d'un courrier arrêta ce mouvement. Il venait de la part du roi de France, qui invitait Montfort à lever le siége d'Aurai et à se rendre à Paris, où il trouverait devant lui *justice et contentement*. Montfort, plein de confiance en l'équité du monarque qui lui envoyait ce message, offre de se

soumettre à sa décision. Charles de Blois ne veut s'en rapporter qu'au sort des armes : il avait prononcé l'arrêt de sa perte. Vaincu dans le combat, il laissa par sa mort la possession du duché de Bretagne à son rival. Jeanne de Penthièvre, sa veuve, implora le secours de la France pour elle et pour deux enfans qu'elle avait eus de son malheureux époux. Charles V suivit d'abord les mouvemens d'une généreuse compassion; il exhorta le duc d'Anjou, son frère, auprès duquel s'était retirée la comtesse de Blois, leur proche parente, à ne point abandonner cette princesse, l'assurant que de son côté il la seconderait puissamment. Mais le sage monarque sentit bientôt qu'en prenant parti pour Jeanne de Penthièvre il se ferait un dangereux ennemi de Montfort, qui, poussé à bout, ne manquerait pas de se mettre sous la protection et de se ranger sous l'hommage du roi d'Angleterre. Sacrifiant une vengeance particulière au bien de l'Etat, il se contenta d'être le médiateur de la paix entre la comtesse et Montfort. Dans les conférences qui pour cet effet s'ouvrirent à Guérande il soutint les intérêts de cette princesse avec tant de chaleur, qu'il obtint pour elle des conditions assez favorables. Montfort, reconnu duc de Bretagne, rendit hommage au roi de France.

Vers le même temps Charles accorda la paix au roi de Navarre, qui renonça aux vaines prétentions sur le duché de Bourgogne, qui avaient servi de prétexte à sa révolte. Toujours perfide, toujours ami du trouble et de l'intrigue, le Navarrois ne cessait de tromper alternativement le roi de France et le roi d'Angleterre. Charles le Sage savait déconcerter ses complots sans faire semblant de les connaître, montrant ainsi combien une politique franche l'emporte sur les artifices de la mauvaise foi.

Ainsi, par deux traités de paix également avantageux, Charles avait, dès la première année de son règne, mis la France à l'abri des ennemis du dehors; mais d'autres ennemis la désolaient au-dedans. Les troupes licenciées, qui s'étaient réunies sous le nom de *grandes compagnies* ou *Malandrins*, ravageaient toutes les provinces et y perpétuaient les calamités de la guerre. Tenter de les réduire par les armes c'eût été détruire tous les avantages de la paix; d'ailleurs où aurait-on pu trouver des forces suffisantes pour les accabler? Le roi était dans un étrange embarras; un heureux concours de circonstances vint l'en tirer. Henri Transtamare disputait le trône de Castille à son frère dom Pèdre, trop digne du surnom de Cruel. Il envoya demander des secours à Charles V. Le sage monarque, après avoir par de riches présens disposé à l'obéissance les chefs des compagnies, les engagea à suivre Du Guesclin en Castille. Ces brigands, séduits par l'espoir d'un nouveau butin, quittèrent enfin un pays que leurs rapines avaient épuisé. Charles eut doublement à se féliciter de cette mesure; en délivrant son royaume d'un fléau il se procurait un allié utile et fidèle. Après trois années d'une guerre signalée par des succès divers, Transtamare n'oublia jamais qu'il devait son trône aux secours de Charles V, et il eut par la suite plus d'une occasion de lui témoigner sa reconnaissance.

Quelques années de paix et une sévère économie avaient suffi au roi de France pour rétablir ses finances; son trésor était plein, et cependant les impôts étaient diminués, la monnaie rendue à son véritable titre, et Paris, ainsi que ses environs, s'embellissaient chaque jour de nouveaux monumens. Les soins du sage monarque embrassaient toutes les parties de l'administration avec

un succès égal ; l'agriculture, l'industrie et le commerce intérieur, encouragés par sa protection, étaient bientôt devenus florissans. Les Castillans, les Portugais et les Italiens, qui passaient alors pour les plus habiles négocians de l'Europe, attirés par les priviléges que ce prince leur accordait, s'empressaient de fréquenter nos ports, et donnaient une nouvelle vie au commerce maritime. La marine française, absolument ruinée depuis la fatale bataille de l'Ecluse, réparait ses pertes avec rapidité. Charles était heureux ; il jouissait du bonheur de la France.

Pour comble de félicité, la reine Jeanne, sa vertueuse compagne, mit au monde un fils qui fut nommé Charles. On sait avec quelle joie les Français ont toujours accueilli le premier né de leur souverain ; mais dans cette occasion une circonstance particulière contribuait à rendre leur allégresse encore plus vive. Depuis dix-neuf ans de mariage le roi n'avait eu encore aucun enfant mâle. L'enfant royal prit le titre de dauphin, et régna depuis sous le nom de Charles VI. Le jour du baptême de son fils, Charles V fit distribuer une somme d'argent assez considérable à tous ceux qui se présentèrent ; regardant son peuple comme une grande famille dont il était le chef, il voulait que les plus pauvres de ses sujets pussent participer à sa joie.

Il s'était toujours proposé de rendre aux Anglais les humiliations dont ils avaient abreuvé son père et son aïeul ; mais il attendait pour mettre ce projet à exécution qu'il fût en état de lutter contre eux avec avantage. Quatre années lui avaient suffi pour réparer les désastres de deux règnes. Son peuple le bénissait : les Anglais allaient bientôt fléchir devant lui. Déjà il leur portait des coups indirects en protégeant Henri

Transtamare contre dom Pèdre, en faveur duquel le prince de Galles faisait de grands efforts.

L'illustre rejeton d'Edouard III gouvernait la Guienne et les provinces voisines, que son père lui avait données à titre de principauté. Epuisé par les sacrifices que lui coûtait journellement la guerre de Castille, il avait voulu imposer une taxe générale sur toutes les terres de sa souveraineté. Cette nouveauté, qu'on n'avait point connue sous les rois de France, révolta la noblesse, déjà mécontente des procédés du monarque et du prince anglais. Les principaux seigneurs portèrent leurs plaintes au roi Charles V, suzerain de la Guienne : ce prince, agréablement surpris d'une pareille députation, leur promit de veiller au maintien de leurs priviléges ; mais comme la fortune semblait pour lors favoriser les Anglais en Espagne, il résolut d'attendre un moment plus favorable pour accomplir sa promesse. Il n'attendit pas longtemps; la mort et la défaite du cruel dom Pèdre ayant assuré le trône à Transtamare, le prince de Galles se vit forcé d'évacuer la Castille. Ce dernier, peu accoutumé à de pareils revers, avait rapporté de cette expédition une langueur, une mélancolie que rien ne pouvait dissiper, et qui le rendait incapable de commander en personne.

Edouard III, après avoir pendant vingt ans abaissé la France, la croyant hors d'état de se relever, s'endormait au sein de la mollesse et de l'indolence ; on eût dit que la fortune lui avait fait oublier qu'il n'avait dû ses succès qu'à son infatigable activité. Il se croyait souverain absolu de la Guienne en vertu du traité de Brétigny ; mais comme il n'en avait observé presqu'aucune condition, et que d'ailleurs il avait commis diverses hostilités, Charles V, pour faire

éclater la justice de sa cause, crut devoir attaquer la validité du traité avant de se déclarer contre Edouard. Tous les articles de la paix furent scrupuleusement examinés dans son conseil, et le résultat de cette opération fut conforme aux vues équitables du sage monarque. Edouard, ainsi déchu de la souveraineté absolue de la Guienne, demeurait toujours vassal de la couronne : ce fut à ce titre que le roi de France procéda contre lui, et jamais, dans les temps les plus heureux de la monarchie, nos rois n'ont déployé plus de grandeur ni plus de fermeté que Charles n'en fit paraître dans cette occasion.

Dans une séance solennelle du parlement, présidée par le monarque, qui s'y rendit accompagné des princes et des pairs du royaume, les seigneurs de Guienne, s'adressant à la cour et au roi de France, leur souverain légitime, demandèrent justice contre le prince de Galles. L'auguste assemblée reçut leurs plaintes, et sur-le-champ on dressa un acte au nom du roi, par lequel le prince anglais était cité à comparaître pardevant la cour des pairs.

Un ajournement *personnel* signifié au vainqueur de Poitiers eût été trois ans plutôt une bravade insensée ; mais Charles se sentait en état de parler en maître. Le prince Noir ne put retenir son indignation à la lecture de l'acte : « Oui, oui, s'écria-t-il, je comparaîtrai à Paris, « mais ce sera le casque en tête et suivi de « soixante mille hommes. » Il faut le dire à la honte de ce héros, il s'adonna dans cette occasion à une violence indigne de son caractère, en faisant arrêter sous un faux prétexte les deux officiers qui lui avaient signifié l'acte d'ajournement.

Le roi n'apprit pas sans indignation l'insulte faite à ses députés. L'attentat était notoire ; il

pouvait dès lors prendre les armes pour en tirer une prompte vengeance; mais Charles le Sage devait à ses ennemis l'exemple d'une modération qui annonçait sa supériorité; il contint son ressentiment. Il n'avait pas encore déclaré la guerre au roi d'Angleterre; mais afin que dans une cause aussi juste on ne pût reprocher au roi de France la plus légère infraction aux formalités reçues, il voulut encore faire cette dernière démarche, que les menaces du prince de Galles semblaient avoir rendue inutile. Il mande un des derniers *valets de son hôtel*, le charge d'une lettre scellée pour le roi d'Angleterre, avec ordre de ne la remettre qu'à Edouard lui-même. Epouvanté de ce message, le pauvre homme se rend à Londres. On l'introduit devant le fier monarque, qu'il n'ose regarder en face, et lui présente en tremblant le paquet. La lecture de cette lettre ne surprend pas moins Edouard que le choix d'un pareil messager; il ne peut en croire ses yeux; il examine à plusieurs reprises les sceaux qui attestent l'authenticité de l'écrit: c'était une déclaration de guerre. Le malheureux valet était plus mort que vif en voyant l'agitation qui se peignait sur la figure du prince. Edouard, qui se possédait mieux que n'avait fait le prince de Galles, rassura le messager et le renvoya libre; il sentait que cette piquante mystification était une vengeance trop méritée de l'affront que son fils avait fait au roi de France.

Jamais déclaration de guerre ne fut suivie de plus promptes hostilités. Avant qu'Edouard eût songé à faire ses préparatifs, Abbeville et toutes les autres places du comté de Ponthieu étaient rentrées au pouvoir de Charles V; les barons de Guienne avaient remporté de grands avantages dans le Querci et dans le Rouergue; deux armées,

commandées par les ducs de Berri et d'Anjou, frères du roi, s'étaient portées sur les provinces cédées aux Anglais, tandis qu'une flotte française jetait sur les côtes d'Angleterre des troupes qui s'emparèrent de Porthsmouth, et désolèrent tous les environs. Le roi d'Angleterre ne fut pas moins surpris de ces brusques attaques qu'il ne l'avait été de la déclaration de guerre. En attendant qu'il pût mettre sur pied de plus grandes forces, il se hâta d'envoyer en France le duc d'Yorck, l'un de ses fils, à la tête de quelques troupes, puis il ordonna une levée en masse dans tous ses états.

Le roi de France s'était rendu à Rouen pour être à portée de surveiller les Anglais qui avaient débarqué à Calais. Son attention ne se portait pas moins sur ce qui se passait dans la Guyenne, principal théâtre de la guerre. D'une santé trop faible pour paraître à la tête de ses armées, tout néanmoins ne s'y faisait que par ses ordres; ses savantes combinaisons dirigeaient tous les mouvemens de ses généraux; il était l'âme de leurs exploits; il leur recommandait surtout de ne point livrer de batailles et de s'attacher seulement à tenir les ennemis en échec; connaissant le caractère du Français, dont l'ardeur bouillante n'a besoin que d'être réprimée, c'était en l'empêchant de combattre qu'il lui apprenait à vaincre. En vain les ennemis, étonnés de cette nouvelle méthode de faire la guerre, essayaient d'engager une action générale; il n'y eut dans toute cette première campagne que quelques escarmouches, quelques combats particuliers. Une de ces rencontres fut plus fatale aux Anglais que ne l'aurait été la perte d'une grande bataille. Le brave Chandos, l'un de leurs plus habiles et de leurs plus vertueux capitaines, fut tué au passage du pont de Leusac en Poitou.

Les Anglais le pleurèrent, et les Français, assez généreux pour rendre justice à leurs ennemis, donnèrent des regrets à la mort prématurée de ce grand homme.

Au milieu des soins de la guerre Charles V, loin de négliger les autres parties de l'administration, rendait les plus sages ordonnances; la police du royaume était surtout l'objet de son attention. Pour réprimer la licence militaire, il défendit à tout homme d'armes de se retirer sans la permission d'un officier supérieur, de jamais rien exiger des bourgeois et des paysans, et de lever des compagnies sans une autorisation expresse. La fureur des amusemens frivoles et des jeux de hasard était à son comble; le prudent monarque les interdit tous, sans excepter les plus innocens, pour exciter ses sujets à se livrer à des divertissemens propres à les rendre agiles et robustes, tels que l'exercice de la lance, de l'arc et de l'arbalète. De tels règlemens ne pouvaient avoir un effet durable; Charles V le sentait sans doute, mais il était nécessaire de les prescrire dans un temps où il fallait que tout homme fût soldat.

Le roi manquait de fonds pour l'ouverture de la campagne suivante; il fallut se résoudre à lever de nouveaux subsides: les états généraux furent convoqués pour cet effet. Que les temps étaient changés! Charles se rappelait encore avec amertume les humiliantes contradictions qu'il avait éprouvées dans ces assemblées n'étant encore que dauphin; avec quelle satisfaction il vit dans cette occasion tout son peuple, par la voix de ses représentans, lui prodiguer les éloges les plus flatteurs et les témoignages de l'affection la plus sincère! On lui accorda sans murmure tous les impôts qu'il demandait, et pour répondre à la confiance de ses sujets le sage roi prit des mesures efficaces pour que la levée de ces subsides eût lieu sans aucune vexation.

Assuré des bonnes dispositions de son peuple, il songea dès lors à rappeler au roi d'Angleterre et à son fils qu'ils étaient nés vassaux de la couronne de France. Il prononça lui-même dans la cour des pairs l'arrêt d'Edouard et du prince de Galles, qui, les déclarant rebelles, ordonnait la confiscation de toutes les terres qu'ils possédaient en France. Une pareille sentence eût été un acte de folie si Charles n'avait pu se promettre de l'exécuter par les armes.

Il était d'autant plus en état de le faire, que Du Guesclin allait reprendre le commandement de ses armées. Ce brave capitaine se trouvait alors en Espagne, où le roi Henri Transtamare lui avait donné de riches possessions. Charles le Sage ne voulait pas commencer la campagne sans Du Guesclin. A la première installation de son souverain, l'illustre Breton quitta la Castille, et joignit en Guyenne l'armée du duc d'Anjou : sa présence remplit les soldats français d'une nouvelle ardeur; leurs succès furent rapides; en peu de temps ils s'emparèrent de plusieurs places très-importantes situées le long de la Garonne. De son côté le duc de Berri remportait de grands avantages dans le Limousin.

Cependant une armée de soixante-cinq mille Anglais, commandée par le vaillant Robert Knolles, était débarquée à Calais, et répandait la désolation sur son passage. Dans ce pressant danger le roi eut recours au système de défense que sa sagesse lui avait si heureusement inspiré pendant la captivité de son père; il mit dans toutes les places en état de défense bonnes et fidèles garnisons, et ordonna aux habitans des campagnes de s'y retirer avec leurs effets les plus précieux. Les ennemis s'avancèrent sans éprouver la plus légère résistance, et parcoururent le Vermandois, la Brie et la Champagne; mais s'ils purent

ravager les campagnes que Charles leur avait en quelque sorte abandonnées, ils ne prirent aucune place importante. Ils se présentèrent jusque sous les murs de Paris, où était renfermé le roi, et osèrent faire entendre le son de leurs trompettes aux portes du Louvre. La belliqueuse noblesse qui entourait Charles brûlait d'aller châtier ces pillards; mais le sage monarque contenait cette ardeur, et laissait ses imprudens ennemis perdre leur temps en courses inutiles, et devenir les premières victimes de la disette qu'ils répandaient partout.

C'était à Du Guesclin qu'il réservait le soin de venger tant de ravages. Arrivé à Paris, ce vaillant capitaine reçut l'épée de connétable; elle ne resta pas oisive entre ses mains. Suivi d'une armée peu nombreuse, mais composée de l'élite des guerriers français, il se mit à la poursuite de l'armée anglaise. Longtemps, au gré des sages instructions de son roi, il se contenta de harceler les ennemis; mais ayant trouvé dans le Maine l'occasion de leur livrer une attaque générale, il les défit complétement. Cette armée formidable que Knolles avait conduite en France disparut, et ce général se trouva trop heureux d'aller cacher sa honte dans un château qu'il possédait en Bretagne.

Le connétable se rendit ensuite dans le Berri, d'où il chassa les Anglais, qui se retirèrent dans le Poitou. Bientôt après il les expulsa de la Touraine, de l'Anjou, du Limousin et du Rouergue.

L'année suivante la flotte du roi de Castille, fidèle allié de Charles V, remporta sur celle des Anglais une victoire signalée: cet échec fut le signal de la ruine entière de leur parti en France; l'Aunis, la Saintonge et le Poitou leur furent enlevés presque aussitôt. Le connétable, dit Mézeray, assiégeait et prenait toutes les places à son aise.

La perte [illegible] l'un des plus chauds partisans [illegible] d'Angleterre, vint mettre le comble à tant de désastres; il fut défait et pris par les Français dans une rencontre près de la ville de Soubise, et conduit vers le roi de France. Charles V, charmé de tenir en son pouvoir ce redoutable ennemi, était trop bien instruit par l'expérience du passé pour se montrer aussi généreux envers lui que la première fois; Jean de Grailly fut enfermé dans une tour du Temple: il y mourut quatre ans après, consumé par une mélancolie qui le rendait insensible aux égards par lesquels le roi de France tâchait d'adoucir sa captivité.

L'honneur et la nécessité firent enfin sortir Edouard de son inaction; il résolut d'aller combattre ses ennemis en personne, se flattant que sa seule présence ramènerait la victoire sous ses étendards. Rien ne fut oublié pour assurer le succès de son expédition; quatre cents vaisseaux furent rassemblés; toute la noblesse anglaise vint offrir ses services à son roi; le prince de Galles, dont la santé s'était un peu raffermie pendant son séjour à Londres, devait accompagner son père: jamais armement plus considérable n'était sorti des ports de l'Angleterre.

Charles voyait sans effroi ces immenses préparatifs; ses prudentes dispositions l'avaient mis à l'abri de tous les événemens. Ses places étaient bien approvisionnées, bien défendues; il tenait en son pouvoir presque toutes celles du Poitou, à l'exception du fort de Thouars. Cette ville, où s'était renfermée une partie des seigneurs de la province, ne se défendait encore que parce qu'elle avait l'espoir d'être secourue par les Anglais. Du Guesclin la tenait assiégée. Son armée était nombreuse, pleine de confiance, et chaque jour le roi y faisait passer de nouvelles troupes. Le Poitou allait devenir le principal théâtre de la guerre:

c'était vers cette province qu'Edouard avait dessein de se diriger; mais les élémens, d'accord avec les vœux de toute la France, repoussèrent la flotte de ce prince sur les côtes d'Angleterre. En vain, pendant neuf mois qu'il tint la mer, il s'efforça de vaincre cet obstacle inattendu; il se vit contraint de regagner ses ports. Ce fut alors que ce prince, désespéré, dit au sujet de Charles le Sage « Que jamais roi ne s'était moins armé, et ne lui « avait donné tant à faire. »

Cependant les seigneurs qui résistaient encore dans la forteresse de Thouars, voyant qu'ils attendaient en vain les Anglais, remirent la place entre les mains de Du Guesclin, et rendirent hommage au roi de France. La reddition de Thouars assura la possession de tout le Poitou et de la Guyenne. Edouard eut alors recours à des intrigues qui ne lui réussirent pas mieux que ses armes; il voulut détacher le roi de Castille de l'alliance de Charles V, et ce fut le roi de Navarre qui se chargea de cette négociation; mais Transtamare ne répondit qu'avec mépris aux suggestions du perfide Navarrois, et déclara hautement que les offres les plus avantageuses ne lui feraient jamais oublier son amitié pour le roi de France.

Le monarque anglais s'adressa ensuite au duc de Bretagne, qu'il trouva dans les meilleures dispositions. Montfort, quoique vassal de Charles V, avait toujours présens à sa mémoire les services qu'Edouard lui avait rendus; mais il ne put agir en sa faveur comme il l'aurait désiré. Toute la noblesse de la province était portée d'inclination pour Charles V, qui avait su se l'attacher par ses bienfaits et ses bons procédés. Les seigneurs bretons déclarèrent au duc qu'ils ne le serviraient jamais contre la France, et en même temps ils donnèrent avis au roi des mauvais desseins de

Montfort. Charles, qui dans toutes ses démarches respectait les règles de la justice, envoya sommer ce vassal infidèle de rompre ses intelligences avec les ennemis de la France. Le duc n'ayant tenu compte de cet ordre, une armée française entra en Bretagne, et bientôt soumis la province entière, à l'exception de Brest et de Derval, forteresse où s'était retiré Robert Knolles. Montfort, dépouillé de ses états, s'enfuit à Londres. Edouard, pour venger son malheureux allié, rassembla une armée de plus de trente mille hommes, dont il confia la conduite au duc de Lancastre, l'un de ses fils. Comptant beaucoup sur un pareil secours, le duc de Bretagne osa envoyer au roi de France un défi dans les termes les plus menaçans.

Mais le prince anglais, loin d'imiter le zèle de son père pour les intérêts de Montfort, sembla prendre à tâche de l'humilier. Au lieu de se diriger vers la Bretagne, comme le duc l'avait espéré, Lancastre prit la route de la Guyenne, après avoir traversé en brigand toutes les provinces de la France, depuis l'Artois jusqu'au Limousin. Charles, toujours fidèle à son système de défense, avait donné des ordres si bien combinés, et qui furent si ponctuellement suivis, que tous ces pays souffrirent peu de dommages. Pendant la nuit ses troupes se tenaient renfermées dans les forteresses; pendant le jour elles ne cessaient de suivre, de harceler les Anglais, chargeant ceux qui s'écartaient, et les pressant de telle sorte qu'ils n'avaient pas le temps de se procurer des vivres ni des fourrages : le succès couronna ces mesures prudentes. Charles le Sage eut la satisfaction de voir cette armée, naguère si nombreuse, réduite à cinq ou six mille hommes à son arrivée à Bordeaux; ce fut avec ces faibles débris que le duc de Lancastre repassa en Angleterre.

Plusieurs fois le pape Grégoire XI avait tâché

de réconcilier le roi de France avec Edouard. Charles, que la prospérité n'aveuglait pas, prêta de bonne-foi l'oreille aux sollicitations du respectable pontife; mais le roi d'Angleterre, tout vaincu qu'il était, annonçait des prétentions trop élevées. Depuis plus de deux ans des conférences avaient lieu dans la ville de Bruges, pour parvenir à un accommodement entre les deux puissances; mais de si longues négociations n'aboutirent qu'à la conclusion d'une trêve d'une année.

Charles V profita de ce court intervalle de tranquillité pour s'occuper plus particulièrement des affaires intérieures. Parmi plusieurs ordonnances qui rendent témoignage de la sagesse de ce grand prince, il en rendit une relative à la majorité des rois : jusqu'alors elle avait été fixée à l'âge de vingt et un ans; il connaissait par expérience les inconvéniens d'une si longue minorité; il voulut que désormais les rois fussent majeurs à quatorze ans. Cette ordonnance est du mois d'août 1374: que de maux aurait évités la France, si cette loi eût été en vigueur sous le règne précédent!

Les légats du pape, toujours restés à Bruges pour travailler à la paix, avaient obtenu une prorogation de la trêve, lorsque l'Angleterre éprouva un malheur bien plus funeste que tous les désastres des guerres précédentes. Son plus ferme appui, le prince de Galles, succomba à ses longues souffrances, à l'âge de quarante-six ans. Les Français eux-mêmes regrettèrent ce héros : Charles V, qui savait honorer le mérite dans ses ennemis, lui fit célébrer un service funèbre auquel il assista avec tous les grands du royaume.

Une semblable perte aurait dû faire désirer la paix à Edouard. L'Angleterre était épuisée d'hommes et d'argent; le peu de troupes qui lui restaient, tristes débris de ses armées, naguère

si nombreuses et si florissantes, avaient perdu cette confiance qui bien souvent est un sûr garant de la victoire. Le roi de France au contraire, qui, à son avénement au trône, avait trouvé les finances ruinées, les forces de l'Etat réduites à douze cents hommes d'armes, avait su par son ordre et par son économie remplir ses coffres sans fouler ses peuples; cinq armées puissantes et bien entretenues portaient en divers lieux la terreur du nom français, tandis qu'une flotte, composée de trente-cinq gros vaisseaux de ligne et d'un grand nombre de bâtimens plus légers, venait tout récemment de sortir de ses chantiers. En état de tout entreprendre, il offrit la paix aux conditions les plus avantageuses. Il devait céder quatorze cents villes fermées et trois mille forteresses, pour les seules provinces d'Aquitaine; car dans ces temps de guerres intestines tout n'était que place forte dans la France. Ces propositions ne satisfirent pas encore les plénipotentiaires de l'ambitieux Edouard; ils retournèrent à Londres; mais ce prince n'était plus; il avait été enlevé à ses sujets le 21 juin 1377, à l'âge de soixante-cinq ans. On pourrait proposer ce monarque pour modèle, s'il avait su modérer son ambition. Charles, en apprenant sa mort, lui donna de sincères regrets, et dit « Que bien noblement et bien vaillamment il avait « régné, et que bien devait être de lui nouvelle « et mémoire au nombre des Preux. » Les derniers jour d'Edouard avaient été signalés par une invasion de la flotte française sur les côtes d'Angleterre. Jean de Vienne, amiral de France, qui la commandait, prit et mit à contribution toutes les places de l'île de Wigth, fit une descente dans le comté de Kent, et désola tout le midi de l'Angleterre. La consternation se répandit dans Londres. Douvres était menacée; mais cent mille Anglais s'étant présentés pour défendre ce rempart de l'An-

gleterre, Jean de Vienne se retira, après avoir fait sentir à ces ennemis de la France qu'il n'est pas impossible de surprendre leur île.

La mort du roi d'Angleterre ayant rompu toutes les négociations, et la trêve étant expirée, Charles le Sage, qui, tout disposé qu'il était à la paix, s'était toujours tenu prêt à la guerre, envoya des troupes dans toutes les provinces où les Anglais n'étaient pas entièrement expulsés. Cinq armées françaises étaient en même temps sur pied. L'une fut envoyée en Artois, une autre dans l'Auvergne, une autre en Guyenne, une quatrième en Bretagne; le prévoyant monarque retint la dernière auprès de lui pour la faire marcher au secours de celle des quatre autres qui en aurait besoin. Cette précaution devint inutile; les armées françaises furent victorieuses sur tous les points. Des nombreuses provinces que les Anglais possédaient en France à la mort du roi Jean, il ne leur restait plus que Calais, Brest et Bordeaux, et si Charles ne put les empêcher de s'y maintenir, il les y tint si bien bloqués jusqu'à la fin de son règne, qu'ils furent plutôt prisonniers que maîtres dans ces places importantes. « La prudence de Charles V, » dit l'abbé Millot, l'activité du connétable, le « courage et le zèle de la nation, avaient opéré ce « changement, plus glorieux au roi que ne l'avaient « été à ses ennemis les suites des batailles de Crecy « et de Poitiers, car il est facile de jouir d'un « bonheur extraordinaire, et très-difficile de ré- « parer les malheurs à force de sagesse. » Disons aussi que les peuples assujettis au joug incommode de l'Angleterre se regardaient moins comme conquis que comme délivrés par ce sage monarque.

Comblé des faveurs de la fortune, que sa prudence semblait maîtriser, chéri de ses sujets dont il était le sauveur et le père, Charles était l'objet de l'admiration des étrangers. Tous les souverains

s'empressaient de rechercher son amitié. Outre Henri Transtamare, le roi d'Ecosse, celui d'Arragon et l'empereur d'Allemagne furent constamment ses alliés. Le roi de Chypre se fit longtemps un honneur de résider à la cour de ce grand prince. Christine de Pisan, témoin oculaire, rapporte dans un de ses mémoires que le soudan de Babylone envoya à Charles V une députation solennelle, dont le seul but était de lui témoigner l'estime et l'admiration qu'inspirait sa profonde sagesse. Suivant une chronique manuscrite du temps, le roi d'Arménie entretenait aussi des relations d'amitié avec Charles V, qui fut même le médiateur de ses démêlés avec le soudan de Babylone. Des Anglais refusaient seuls de rendre justice au mérite d'un prince dont ils connaissaient trop bien l'habileté : « Ce n'est qu'un avocat », disait le duc de Lancastre, qui se préparait à faire une invasion en France. « Oui, répond Charles, « si je suis un avocat je lui prépare tel plaidoyer « dont la sentence ne le réjouira guère. » Il n'y manqua pas ; Lancastre, complettement battu, ne recueillit d'autre fruit de son expédition que beaucoup de honte et la perte de son armée.

L'empereur d'Allemagne Charles IV ayant fait un vœu de pélerinage à Saint-Maur de France, et voulant jouir sur la fin de ses jours du bonheur de voir son neveu *Charles-le Sage*, vint de Prague à Paris, comme la reine de Saba, dit ingénieusement un auteur moderne, était venue voir Salomon. Le roi de France, prévenu de ce voyage par une lettre très-affectueuse de son oncle, avait ordonné de grands préparatifs pour sa réception.

On le reçut magnifiquement dans toutes les villes ; mais comme on se rappelait les prétentions chimériques de souveraineté que quelques empereurs avaient eues sur tous les royaumes chétiens, on prit garde de ne rendre à Charles IV aucun

des honneurs que les sujets doivent au souverain. On ne sonna pas les cloches, et ceux qui le haranguèrent ne manquèrent pas de dire que c'était « par ordre du roi leur seigneur. — Vous êtes le « bien venu dans la ville du roi, lui dit le maire « de Saint-Quentin. » Cette sévérité dans le cérémonial paraîtrait aujourd'hui de la petitesse, mais c'était alors l'esprit du siècle. Charles le Sage était seul au-dessus de toutes ces minuties; mais le génie ne peut pas toujours s'affranchir des préjugés qu'il inspire. Quoi qu'il en soit, l'empereur fut très-satisfait de l'accueil que lui fit son neveu. Il ne pouvait se lasser d'admirer l'ordre et l'opulence qui régnaient dans une cour qu'il avait vue si mal organisée sous le règne du roi Jean. Plusieurs fois il assista au conseil du roi, qui saisit cette occasion pour faire éclater devant l'empereur l'équité de sa conduite à l'égard des Anglais. Dans un discours très-éloquent il exposa tous les griefs de la France contre l'Angleterre, et fit lire ensuite toutes les pièces justificatives. Charles IV, non content d'approuver les raisons alléguées par le sage roi, lui offrit de le seconder de tout son pouvoir dans la poursuite de cette guerre.

L'empereur venait de prendre congé du roi, quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis les réjouissances auxquelles avait donné lieu la présence du premier souverain de la chrétienté, lorsque toute la France fut plongée dans le deuil. La reine mourut des suites d'une couche, à l'âge de quarante ans. Charles avait plus d'une fois fait preuve de constance dans l'adversité; mais il fut accablé de ce coup imprévu; en perdant l'objet de toutes ses affections, il voyait la France faire une perte encore plus grande. Aux vertus de son sexe Jeanne joignait les qualités d'une grande reine. Le roi connaissait sa fermeté, sa discrétion et sa capacité dans les affaires; il avait en elle

une confiance sans bornes. Depuis longtemps il se l'était associée dans les soins du gouvernement; la reine paraissait à ses côtés aux états généraux de la nation, comme aux conseils les plus secrets, et y donnait souvent son avis sur les affaires mises en délibération. Pendant les fréquentes maladies auxquelles son époux était sujet, c'était sur elle seule qu'il se reposait du soin de gouverner; elle seule faisait les dépêches, et les scellait de son propre sceau. Trop épuisé par les souffrances et par les travaux pour qu'il pût se promettre de longs jours, Charles s'était flatté du moins que cette sage princesse lui survivrait, et qu'en qualité de régente du royaume et de tutrice du dauphin elle mettrait la France à l'abri des dangers d'une minorité : la mort prématurée de Jeanne renversa les plus chères espérances du prévoyant monarque.

Les tristes impressions qu'avait laissées ce fatal événement étaient encore récentes, lorsque l'état fut menacé d'un malheur bien plus grand. Charles le Sage faillit être victime d'une nouvelle perfidie du Navarrois. Charles, comte de Beaumont, fils aîné de Charles le Mauvais, avait un vif désir d'aller voir le roi de France, son oncle. Le Navarrois, loin de s'opposer à ce voyage, le regarda comme une occasion favorable pour se défaire de Charles V. Il avait à sa cour deux hommes dont l'adresse égalait la méchanceté, Delarue, son chambellan, et Dutertre, son secrétaire; les jugeant capables de tous les crimes, il les chargea d'empoisonner le roi : ce fut dans ce dessein qu'il les envoya à la suite du jeune Charles son fils.

Charles le Sage, trop juste pour rendre le fils responsable de la conduite du père, reçut le comte de Beaumont avec tous les égards dus à sa naissance. On parle confusément du complot

tramé par Charles le Mauvais ; on n'en connaît ni les circonstances ni les principaux instrumens ; on nomme seulement les traîtres qui accompagnaient le fils du roi de Navarre. Le jeune prince fut interrogé ; mais la candeur de ses réponses, la droiture de ses démarches et la chaleur avec laquelle il chercha lui-même à découvrir les coupables, tout se réunit pour attester son innocence. Enfin, on n'eut plus de doute sur la culpabilité de Dutertre et Delarue ; arrêtés, appliqués à la question, ils avouèrent leur crime et subirent la peine capitale.

Charles V résolut alors de punir le roi de Navarre d'une manière éclatante ; il fut secondé dans ce dessein par le roi de Castille, son fidèle allié. Charles le Mauvais, dépouillé de ses états, passa en Angleterre, et livra aux Anglais la ville de Cherbourg, la seule place importante qui lui restât dans le royaume.

Si le roi de Navarre eût réussi dans l'exécution de son coupable dessein, il n'eût fait que hâter l'effet de son premier attentat. Nous avons vu précédemment que Charles V, n'étant encore que dauphin, avait été empoisonné, et qu'il ne dut qu'à de prompts secours la conservation de sa vie ; un médecin allemand, que lui envoya l'empereur Charles IV son oncle, avait arrêté la violence du poison en lui faisant une ouverture au bras. Il avait dit que quand cette plaie viendrait à se refermer le prince mourrait presque aussitôt : au bout de vingt-deux ans la plaie se referma ; ce fut au mois de septembre 1380.

Charles V vit approcher la mort avec résignation ; il employa le peu de jours qui lui restaient à s'occuper plus que jamais du bonheur de son peuple. Il recommanda aux soins de ses frères le dauphin son fils, encore enfant. Une prévoyance inquiète étendait ses soins au-delà du tombeau ; on

eût dit qu'il devinait les troubles qui devaient agiter le règne du malheureux Charles VI. Le jour même de sa mort il supprima par une ordonnance expresse la plupart des impôts que les circonstances l'avaient forcé d'établir. La France le perdit le 16 septembre 1380. Charles était âgé de quarante-quatre ans ; il en avait régné dix-sept.

« Ce monarque, dit le président Hénault, a mérité un éloge qui doit servir de leçon à tous les rois ; c'est que jamais prince ne se plut tant à demander conseil, et ne se laissa moins gouverner que lui. » Il sut toujours allier à la politique la justice et la probité. « Je ne trouve les rois « heureux, disait-il un jour, qu'en ce qu'ils ont « le pouvoir de faire du bien. » A ce titre Charles le Sage mérita le surnom d'*Heureux* que lui décerna la voix publique. Affable et d'une humeur toujours égale, il traitait avec le plus extrême bonté les serviteurs et les courtisans qui l'entouraient ; il n'était sévère qu'envers ceux qui ne montraient pas de respect pour la religion et pour les bonnes mœurs. Un seigneur avait tenu un discours trop libre devant le dauphin son fils ; Charles le Sage chassa le coupable de sa cour, et dit à ceux qui étaient présens : « Il faut inspirer aux enfans « des princes l'amour de la vertu, afin qu'ils sur« passent en bonnes œuvres ceux qu'ils doivent « surpasser en dignité. » Il avait en horreur les jeux de hasard, et les défendit ; il n'honorait même de ses bonnes grâces Jehan de Saintré que parce qu'il ne jouait ni aux cartes ni aux dez. Econome et frugal, il était néanmoins magnifique et libéral dans les occasions d'éclat. « Il aimait à entendre la vérité de la bouche des gens de bien, dit Mézerai, et quoiqu'il méritât de suprêmes louanges, il avait peine d'en souffrir, et les méprisait entièrement, parce que de tout temps les

courtisans en ont donné aux bons et aux mauvais princes. Par-dessus toutes ses vertus éclataient la crainte de Dieu et le zèle de la justice, dont le soin étant la plus noble fonction de la royauté, il se plaisait à la rendre en personne, et se trouvait fort souvent aux audiences de son parlement. C'était là qu'il faisait admirer son raisonnement et son éloquence, épuisant quelquefois tout le sujet, et ne laissant rien à dire ni à son chancelier ni à son avocat général. »

On trouva dans ses coffres dix-sept millions de livres de son temps, dus à l'ordre et à l'économie qu'il mit dans les finances, et au soin qu'il prit de faire fleurir l'agriculture dans son royaume.

Doué d'une instruction peu commune, il aima les lettres, et fut le protecteur de ceux qui les cultivaient. Il se faisait lire chaque jour quelqu'ouvrage sur le gouvernement, et se plaisait à puiser dans l'histoire d'utiles exemples. On peut regarder Charles V comme le véritable fondateur de la bibliothèque de Paris. Il parvint à rassembler environ neuf cents volumes dans une des tours du Louvre, qui fut nommée *la Tour de la Librairie*. C'était un nombre bien considérable pour ce temps de barbarie et d'ignorance, où l'imprimerie n'était pas encore inventée. Le roi Jean n'avait laissé à Charles le Sage qu'une vingtaine de volumes. Qui eût pu prévoir dès lors qu'une si mince collection dût être l'origine de cette vaste bibliothèque qui fait l'un des plus beaux ornemens de la capitale du grand Empire !

ALPHONSE V,

ROI D'ARRAGON,

SURNOMMÉ LE MAGNANIME.

ALPHONSE mérita le surnom de *Magnanime*. Il joignait à une valeur héroïque une grande modération ; il avait un cœur compatissant et généreux, une grande force et une grande tranquillité d'esprit, beaucoup de prudence, de désintéressement, de droiture, de tempérance et de zèle pour la justice ; il tenait fidèlement ses promesses, et se livrait avec transport aux délices de l'étude ; reconnaissant et modeste il n'aimait du trône que le pouvoir qu'il lui donnait de faire le bien.

Fils d'Eléonore d'Albuquerque et de Ferdinand le Juste, infant de Castille que les Arragonais avaient appelé à régner, Alphonse monta sur le trône d'Arragon après la mort de son père, en 1416; il avait alors trente-un ans. Le premier acte par lequel il signala sa puissance fut de déchirer, sans la lire, une liste de seigneurs qui avaient conspiré contre lui : « Je les forcerai, dit-il, à « reconnaître que j'ai plus de soin de leur vie « qu'ils n'en ont eux-mêmes. »

Cette action généreuse envers ses ennemis fut suivie de beaucoup d'autres qui ne sont pas moins remarquables. Marin, officier d'un grand mérite, qui nourrissait contre lui une forte haine dont il

avait souvent donné des preuves, fut pris dans le siége d'une place qu'il défendait. Les soldats victorieux, s'étant jetés sur lui, se préparaient à le faire mourir sur la brèche; Alphonse s'empressa de le retirer de leurs mains, lui fit restituer ses biens, lui donna rang parmi les sénateurs, reçut ses enfans à la cour, et les combla de caresses.

La facilité d'Alphonse à pardonner était telle, qu'on aurait pu justement lui appliquer ce qu'on a dit de César, qu'il n'y avait que les injures qu'il sût oublier. Lorsque, trahi plusieurs fois par la même personne, on lui représentait qu'il avait trop d'indulgence pour d'indignes sujets, il répondait : « Dieu me demandera compte un jour « des ouailles qu'il m'a confiées, et je veux avoir « la satisfaction de les lui présenter toutes en vie « et aussi saines qu'il me sera possible. »

Son cœur était si noble, que jamais la défiance n'y pénétra, et qu'il eût même rougi d'accueillir les soupçons qu'on cherchait à lui inspirer contre ses ennemis. Côme de Médicis, grand duc de Toscane, rival dont on pensait qu'il avait tout à craindre, lui ayant fait présent d'un très-beau Tite Live, il posa ce livre sur sa table, le feuilleta, et le lut avec beaucoup de calme, quoique ses médecins eussent voulu l'empêcher de l'ouvrir, dans la crainte qu'il ne fût empoisonné. Lorsqu'il en eut achevé la lecture il dit à ses médecins : « Votre peur me semble ridicule; la vie d'un roi « n'est pas au pouvoir des particuliers pour en « disposer comme ils voudraient; Dieu même la « défend, et c'est sa main puissante qui doit me « rassurer. »

Si l'on en croit quelques historiens, la jalousie de la reine Marie de Castille éveilla dans le cœur d'Alphonse le premier feu de son ardeur guerrière. Ce prince, qui était un des hommes les plus beaux et les plus aimables de l'Europe, aimait

avec passion Marguerite Hijar, l'une des femmes de la reine, dont il avait eu un fils nommé Ferdinand. Dans un accès de fureur Marie fit étrangler sa rivale. Alphonse, ne pouvant plus vivre auprès d'une femme coupable d'un crime aussi cruel, et ne voulant pas s'en venger, alla chercher au sein des armes une diversion à sa douleur et à son ressentiment. Il régnait déjà sur l'Arragon, la Catalogne, le royaume de Valence, les îles Baléares, la Sicile et la Sardaigne; l'île de Corse manquait seule à son Empire sur la Méditerranée. Il s'empara en 1420, par surprise, d'une grande partie de cette île; mais la vigoureuse résistance que lui opposa le château Boniface, et le désir de s'assurer une conquête plus importante que celle de cette île, le détermina à l'évacuer. Il ne remporta alors d'autre fruit de son entreprise que la haine des Génois.

Jeanne II de Naples, attaquée par Louis III d'Anjou, son fils adoptif, avec qui elle venait de rompre, sollicita Alphonse de venir à son secours, lui promettant de l'adopter pour son héritier. Le conseil d'Alphonse n'était pas d'avis de cette guerre, et parce que l'ennemi qu'il fallait combattre était puissant, et parce qu'on ne pouvait compter sur les promesses d'une reine qui chaque jour donnait des preuves de l'inconstance de son caractère. Alphonse répondit : « Hercule ne se laissait « pas tant prier; il allait au secours des malheu- « reux sans qu'on l'invitât; et vous voulez que « moi j'abandonne une reine, une femme, qui « dans l'extrémité où elle est me crie de l'aller « délivrer ! Il y a du péril en cette guerre, j'en « conviens; nos lauriers aussi n'en seront que plus « beaux. Montrez-moi enfin des héros qui aient « acquis de la gloire sans s'être jamais exposés. »

Alphonse força son concurrent à lever le siége de Naples. Jeanne se raccommoda bientôt avec le

duc d'Anjou, et forma une conjuration contre le roi; ce dernier, dont les succès rapides étonnaient son ennemie, formait de son côté le projet de s'emparer de la reine et de la conduire en Arragon; mais aucun des deux complots ne réussit.

La rupture entre le roi d'Arragon et la reine Jeanne ayant éclaté, on en vint aux mains dans les rues de Naples, où l'on se battit pendant plusieurs jours. Quoique d'abord repoussé et vaincu, Alphonse chassa enfin la reine de sa capitale, dont il se rendit maître. Cependant il quitta l'Italie pour aller défendre ses propres états, qui étaient menacés par les Castillans, et s'empara en chemin de Marseille, qui appartenait à son rival le duc d'Anjou; il abandonna le pillage de cette ville à ses soldats; mais ayant appris que presque toutes les femmes s'étaient retirées dans une église, en emportant avec elles leurs effets les plus précieux, il ordonna à ses gardes d'entourer et de faire respecter ce saint asile. Les dames de Marseille offrirent alors de lui remettre toutes les richesses qui étaient encore en leur possession, s'il voulait assurer leur sortie de la ville; il leur permit de se retirer dans le lieu où elles voudraient, et refusa d'accepter d'elles aucun don : « Je me « venge en prince, dit-il, et ne suis pas venu faire « la guerre en brigand. »

Après avoir rendu la tranquillité à l'Arragon, Alphonse se mit en marche pour aller de nouveau assiéger Naples. Une tempête l'ayant contraint de relâcher dans une île, il aperçut de loin une de ses galères qui était sur le point d'être engloutie avec l'équipage et les troupes qu'elle portait. Il donna ordre d'aller à son secours : ses gens, épouvantés, lui représentent qu'il vaut mieux laisser périr un vaisseau que d'exposer une flotte tout entière au naufrage. Alphonse, n'écoutant que son courage et son humanité, monte sur l'ami-

ral, part au secours de la galère, et la sauve en s'exposant lui-même au plus grand péril. S'applaudissant de ce bonheur, il disait : « J'aurais « préféré sans difficulté de me voir enseveli dans « la mer avec toute la flotte, plutôt que de voir « périr sous mes yeux des misérables sans leur « prêter la main pour les secourir. »

Après ce trait héroïque il se remit en route, et remporta dans son chemin une victoire complète sur le roi de Tunis. Alphonse pouvait faire de nouvelles conquêtes sur la côte d'Afrique ; mais l'espérance de devenir maître du beau royaume de Naples, et peut-être de toute l'Italie, flattait davantage son ambition. Cette contrée, tant de fois subjuguée par des nations barbares, était le théâtre de la guerre et des intrigues. L'inconstante Jeanne se déclarait tantôt pour un parti, tantôt pour un autre. Alphonse, dont toutes les puissances rivales recherchaient l'alliance, espérait, à la faveur de leurs débats, se placer sur le trône de Naples.

La reine Jeanne révoqua en 1433 l'adoption du duc d'Anjou, et adopta de nouveau Alphonse, sous la condition qu'il ne mettrait pas le pied dans ses états tant qu'elle vivrait. Le pape, seigneur suzerain de Naples, refusa l'investiture de ce royaume au roi d'Arragon, qui s'unit alors au concile de Bâle contre le souverain pontife. Le duc d'Anjou mourut l'année suivante ; mais cet événement, qui paraissait devoir être favorable à son rival, lui devint au contraire nuisible, la reine Jeanne ayant alors adopté son frère René.

Jeanne mourut le 2 février 1435. Alphonse résolut alors de profiter de sa mort pour conquérir Naples. Jamais entreprise ne parut devoir être aussi facilement couronnée par le succès ; son parti était puissant ; il avait une armée redoutable, une flotte imposante, et son concurrent

languissait dans les fers du duc de Bourgogne. Un événement imprévu renversa tout à coup les brillantes espérances d'Alphonse. La conquête de Naples dépendait de la prise de Gaëte : tandis qu'il assiégeait cette place le pape, le duc de Milan et les Génois, qui redoutaient sa puissance, se déclarèrent tous à la fois contre lui. Les Génois vinrent l'attaquer avec une flotte de quinze vaisseaux ; le roi d'Arragon en commandait vingt-cinq ; mais l'amiral génois, devenu par une savante manœuvre maître du vent, s'attacha uniquement à la galère où le roi était avec ses frères. Alphonse, réduit à se rendre ou à couler à fond, prit le premier parti. Le reste de la flotte, au lieu de le venger, suivit son exemple. Le malheur d'Alphonse épouvanta son armée de terre, qui, vaincue avant que de combattre, fut poursuivie et taillée en pièces par la garnison de Gaëte. Alphonse avait consenti que cette garnison, déjà affamée, mît dehors les femmes et les enfans : « J'aime mieux, dit-il, ne pas prendre la ville « que de manquer d'humanité. » Ce trait de grandeur d'âme et de bonté tout chante fut la cause du revers qu'essuya alors Alphonse ; mais la Providence, qui se plaît à récompenser les actions vertueuses, voulut que la défaite de ce prince devînt la source de son bonheur.

L'amiral auquel il s'était rendu espérait le contraindre à lui livrer l'île d'Ischia : Alphonse, véritablement digne du surnom de Magnanime, lui répondit : « J'aimerais mieux être jeté dans un « sac au fond de la mer, que de consentir à une « démarche indigne de moi. » Les Génois, qui étaient sous la domination du duc de Milan, lui livrèrent leur prisonnier. Alphonse parvint à se faire un ami, un protecteur et un allié de cet implacable ennemi, et non seulement il obtint sa liberté, celle de ses frères et de toute sa suite,

sans être imposé à aucune rançon ; mais le duc de Milan conclut encore un traité avec lui, par lequel il s'engageait à l'aider dans la conquête du royaume de Naples; et les Génois, loin de retirer aucun avantage de leur victoire sur Alphonse, se virent obligés à lui payer par la suite une espèce de tribut qui consistait en une truelle d'or ; les députés de la république de Gênes venaient chaque année lui offrir cette truelle en grande cérémonie.

Le premier soin d'Alphonse fut de se mettre en état de recommencer la guerre. Il obtint de grands succès contre Isabelle de Lorraine, qui défendit en héroïne les débris du trône où était appelé son époux René, toujours prisonnier du duc de Bourgogne.

Il conclut une paix définitive le 22 septembre 1436 avec le roi de Castille. Vivement attaqué peu de temps après par le pape, il remporta sur lui une victoire éclatante. Un des généraux ennemis ayant été fait prisonnier, on se saisit de tous les papiers de cet officier, parmi lesquels il se trouva des lettres qui intéressaient le royaume et la personne même du roi. On vint en donner avis à Alphonse, en lui faisant observer qu'il était important qu'il lût ces lettres, afin de découvrir quels complices avait l'officier. Le roi ordonna qu'elles lui fussent sur-le-champ apportées, et les jeta au feu sans les lire.

René, enfin sorti de sa prison, combattit vaillamment pour sa couronne ; mais la fortune trompa constamment son courage ; sa flotte fut entièrement défaite, et il se vit assiégé dans Naples. Cependant la mort d'Alphonse, infant d'Arragon, tué à ce siége, obligea les Aragonais de le lever.

Le roi d'Arragon adhéra au concile formé contre le pape Eugène, qui, vaincu par lui, l'avait ex-

communié, et triompha encore des armes du duc d'Anjou, à qui il ne resta plus que Pouzzole et Naples.

Alphonse remporta une victoire complète, le 10 juillet 1441, à Troia, sur Sforce, général du pape, qui combattait pour le duc d'Anjou, et assiégea de nouveau Naples. Eugène arma vainement contre lui le duc de Milan, Venise, Gênes et Florence; malgré cette coalition redoutable, Alphonse s'empara de Pouzzole. Tandis qu'il faisait le siége de cette place il venait tous les soirs se promener sur le bord de la mer. Dans une de ces promenades il aperçut sur le rivage le cadavre d'un soldat ennemi que les flots y avaient jeté; il descend aussitôt de cheval, ordonne à sa suite de l'imiter et de l'aider à donner la sépulture à ce corps, découvert et étendu sur le sable : tous se mirent alors à creuser la terre pour faire une fosse; on couvrit le corps d'un drap, et on l'ensevelit. Alphonse, qui avait travaillé le premier à cette bonne œuvre, l'acheva en posant sur la fosse une petite croix qu'il façonna de ses mains.

Maître de Pouzzole, Alphonse continua sa route vers Naples. Comme son armée traversait le Volturne, il s'aperçut que la rapidité du fleuve entraînait un cavalier, qui courait risque de se noyer; il fait signe à quelques officiers d'aller lui donner du secours; ceux-ci, effrayés de la grandeur du péril, ne veulent pas s'y exposer : le roi pique son cheval, se jette au fort de l'eau, en retire le cavalier, et quitte son habit pour l'en revêtir.

Coudole s'avançait pendant ce temps pour empêcher l'armée d'Alphonse de passer le fleuve : celui-ci se tourne sur-le-champ contre le général ennemi, l'attaque, le bat, lui fait un grand nombre de prisonniers, et le poursuit jusqu'aux portes d'une place où il se sauve avec le peu de monde

qui lui restait. La nuit survient; le roi se trouve au milieu d'une campagne déserte; il n'avait aucune espèce de provisions; épuisé par la faim, par la soif, accablé de fatigue, il se vit obligé de coucher sur la terre, ainsi que toute sa suite. Au lever du soleil on vint lui offrir un pain avec la moitié d'un fromage et quelques méchantes raves qu'on avait eu bien de la peine à trouver : Alphonse ne voulut jamais en goûter, disant qu'il ne lui convenait pas de manger dans le temps que toutes ses troupes avaient faim.

Le roi d'Arragon se rendit enfin maître de Naples, l'an 1442, après un long siége, en faisant passer adroitement son armée par le même aqueduc où Bélisaire avait fait passer les troupes de l'Empire. Il entra dans Naples avec toute la pompe qui décorait le triomphe des généraux romains du temps de la république, disposa ses nouveaux états en conquérant, et fit reconnaître héritier de sa couronne Ferdinand, son fils naturel. Le pape Eugène, contraint de recevoir la loi du prince qui avait triomphé à lui seul de toutes les forces d'Italie, lui donna l'investiture du royaume de Naples, et légitima Ferdinand.

Le roi reconnut l'élection du pape, lui restitua Terracine, qu'il lui avait prise, et se déclara en sa faveur contre Sforce, qui s'était emparé de la Marche d'Ancône, qui appartenait au saint siége. Alphonse, maître de ce pays, le remit au pape: celui-ci en reconnaissance lui offrit deux villes assez considérables; le roi les refusa: « C'est par « religion et par zèle pour l'église, dit-il, que j'ai « entrepris cette expédition, et non par intérêt ou « par un motif d'ambition. »

Parmi le nombre considérable de prisonniers faits au siége de Naples se trouvait le général Antoine Condola; le conseil de guerre l'avait condamné à mort d'une voix unanime : Alphonse,

dont il était l'ennemi le plus cruel, s'opposa non seulement à l'exécution de cet arrêt, mais il rendit à ce général, avec sa liberté, toutes les richesses qui lui avaient été prises. Alphonse renvoya tous les autres prisonniers, et distribua de l'argent à ceux dont il avait admiré la bravoure. Cette noble conduite lui gagna tellement les cœurs, qu'il régna dès lors sur son nouveau royaume sans avoir à craindre aucun rival ni aucun ennemi.

La ville de Naples avait résolu d'ériger un arc de triomphe à ce prince, afin de perpétuer la mémoire de ses actions héroïques et généreuses ; déjà la place était marquée, et l'on allait commencer à abattre la maison d'un vieil officier qui avait servi avec assez de mérite durant toute la guerre d'Italie : Alphonse défendit absolument qu'on touchât à cette maison : « J'aime mieux, dit-il, me passer « d'une masse de pierre exposée à la pluie et aux « quatre vents, que de souffrir qu'on détruise « l'hôtel d'un officier qui m'a toujours servi, et « m'a donné en toutes les occasions des preuves « de sa fidélité et des témoignages signalés de sa « valeur. »

Possesseur tranquille de Naples, Alphonse s'engagea bientôt dans une longue guerre contre Sforce, aventurier qui s'était emparé du duché de Milan ; il combattit ensuite les Florentins, les Vénitiens et les Génois. Durant le cours de ces expéditions, Louis Pode, son secrétaire, lui écrivit qu'un officier s'offrait d'aller brûler la flotte des Vénitiens et tous leurs magasins, si on voulait lui assurer la somme de deux mille écus, et qu'il répondait sur sa tête du succès de cette entreprise : Alphonse dit « qu'il ne voulait employer ni « ruse ni trahison ; mais qu'il prétendait y aller « de bonne guerre, c'est à dire vaincre ses ennemis par la force ou renoncer à la victoire. Si

« j'employais, ajouta-t-il, le moyen que m'offre
« cet aventurier, je n'aurais jamais que la répu-
« tation de celui qui s'avisa de brûler le fameux
« temple d'Ephèse; bien loin de se voir admiré
« de la postérité, cet homme n'a été regardé
« qu'avec mépris, et l'histoire même jusqu'à
« présent le fait passer pour un fou. »

Les armes triomphantes d'Alphonse avaient amené les Florentins et les Vénitiens à lui demander la paix. Comme il était sur le point de la conclure, son ministre lui écrivit que ces deux puissances désirant fortement la fin de la guerre, il pourrait tirer d'elles plusieurs millions; Alphonse lui répondit : « Vous devez connaître
« quelle est ma façon de penser, et savoir surtout
« que, lorsqu'il s'agit de la paix, je sais dans
« l'usage de la donner, et que jamais je n'ai eu la
« pensée d'y mettre aucun prix pour la faire
« acheter à mes ennemis. »

La république de Gênes était au moment d'expirer sous le pouvoir d'Alphonse, lorsqu'il mourut à Naples, le 27 juin 1458. Il était âgé de soixante-quatorze ans, et en avait régné quarante-trois. Il laissa les couronnes d'Arragon et de Sicile à Jean, son frère; celle de Naples à Ferdinand, son fils naturel; ses deux filles, Marie et Eléonore, avaient épousé, la première le duc de Ferrare, la seconde le duc de Fuessa, tous deux princes d'Italie.

Alphonse V est le plus illustre des rois qui sont montés sur le trône d'Arragon; généreux, libéral, intrépide, clément, affable, galant, religieux, humain, il fut le héros de son siècle. Il recueillit les muses bannies de Constantinople, fonda l'empire espagnol en Italie, ne fit peser aucun impôt sur ses peuples, et s'occupa principalement du soin de les rendre heureux.

Son emblême était un livre ouvert; par ce sym-

bole il entendait que la science est nécessaire à ceux qui gouvernent, et qu'on la trouve dans les livres lorsqu'on sait les bien choisir. « Les morts, « disait-il quelquefois, sont mes plus fidèles con- « seillers et mes plus sages ministres ; je n'ai qu'à « consulter leurs écrits, ils me disent toujours la « vérité ; aussi quand je veux je les interroge, et « toujours ils me répondent sans passion, sans « déguisement, ni sans aucune crainte de me dé- « plaire, lors même qu'ils me flattent le moins. » Il portait toujours sur lui les commentaires de César, ne passait jamais un seul jour sans les lire, et se plaisait à répéter : « Auprès de ce grand homme, « je ne suis qu'un ignorant. »

Alphonse employait ses loisirs à la lecture ; aucune occupation ne lui plaisait autant ; elle avait le pouvoir de le guérir également des douleurs du corps et de celles de l'âme. Tandis qu'il séjournait à Capoue il y tomba malade ; chacun alors s'empressa d'aller lui porter des secours et des amusemens. Un de ses amis qui était à la campagne, apprenant son danger, accourut muni du remède qu'il savait devoir être le plus efficace sur le prince ; c'étaient des livres. Il s'assit au chevet du lit d'Alphonse, et commença à lui lire quelques pages de Quint-Curce ; cette lecture dissipa comme par enchantement les souffrances du roi, et le guérit en peu de jours, ce qui confondit ses médecins. Depuis cette époque Alphonse disait en badinant : « J'ai « plus de confiance dans Quint-Curce que dans « tout l'art de la médecine. »

Ce prince avait à la fois de la profondeur, de la grâce et de la gaieté dans l'esprit ; il raisonnait avec facilité sur toutes sortes de sujets, et passait sans effort de la raillerie la plus fine et la plus agréable aux pensées les plus graves. Un jour qu'on lisait à sa cour la fable des harpies, il s'aperçut qu'un homme d'un caractère singulier

qui assistait à cette lecture pensait qu'on voulait se moquer de lui, parce que l'histoire porte que ces animaux fabuleux habitent une certaine île en Sicile dont lui-même ainsi que sa famille étaient originaires : « Ne vous fâchez pas, dit Alphonse, les « harpies ne demeurent plus aujourd'hui aux îles ; « elles se sont retirées dans les cours des princes, « et c'est là que ces oiseaux arides ont depuis ce « temps fixé leur domicile. » Peu d'instans après qu'il eut fait cette plaisanterie on agita cette question : « Pourquoi l'homme n'est-il jamais satisfait, et ne peut-il mettre aucune borne à ses désirs ? » Les savans de sa cour ayant fait peur la résoudre beaucoup d'efforts inutiles, il dit « Que « cette faim insatiable de l'homme était une preuve « des plus fortes de la fin sublime à laquelle il « était appelé ; qu'étant sorti des mains de Dieu, il « ne pouvait trouver qu'en lui son repos, Dieu « seul étant sa fin et son principe. Ainsi l'homme, « ajouta-t-il, né pour posséder Dieu éternelle- « ment, ne saurait jamais être heureux en met- « tant ses fins dans les créatures, qui ne peuvent « offrir qu'un bien toujours incertain, périssable « et fragile. »

Personne n'avait une plus haute et plus juste idée que ce prince des devoirs attachés au trône : « La vie d'un roi, disait-il, sert d'exemple « au peuple, surtout quand elle n'est guère bien « réglée, les sujets étant plutôt portés à suivre les « vices d'un souverain qu'à imiter ses vertus. « Rien ne semble, ajoutait-il, plus indigne d'un « roi que de le voir commander aux autres, et de « ne point savoir se commander à lui-même, car « il est tout à fait ridicule que celui qui gouverne « soit hors d'état lui-même de se conduire, et qu'il « se trouve dans la nécessité d'avoir un guide qui « le mène. »

Il ne perdit jamais un instant de sa vie ; aussi

comparait-il à des ballons ou bien à des outres qui ne renferment que du vent tous ces hommes qui n'ont jamais l'esprit occupé que de pensées frivoles, ou qui sont toujours à s'entretenir de choses inutiles dans les compagnies où ils se trouvent.

Alphonse avait jour et nuit la postérité devant les yeux; le vif éclat que ses nombreuses victoires avaient répandu sur sa vie, les actions héroïques et généreuses par lesquelles il avait conquis tant de cœurs, tout cela n'était rien pour lui, si les historiens ou les poëtes n'en devaient pas consacrer la mémoire; aussi s'empressa-t-il d'attirer à sa cour et de combler de présens et d'amitié les écrivains célèbres de son temps; tous à l'envi lui ont donné les plus grands éloges, et l'ont proclamé le roi *magnanime*; mais en lui décernant ce nom ils ont encore plus écouté la voix de la justice que celle de la reconnaissance.

Une suite naturelle du désir qu'Alphonse avait de vivre dans les âges était son respect religieux pour les anciens monumens; il en donna une preuve éclatante au siége de Gaëte. Les grosses pierres dont on avait besoin pour charger les mortiers vinrent à manquer, et alors quelqu'un lui dit qu'on pourrait en tirer d'un ancien château qui passait pour avoir été autrefois la maison de campagne de Cicéron. Alphonse répondit: « J'aime mieux laisser reposer mon canon et « toute mon artillerie, que d'aller profaner la de- « meure antique de ce philosophe et de cet orateur « célèbre, qui de son temps assurait la vie et la « fortune à tant de peuples et à un nombre infini « de citoyens. »

JACQUES COEUR,

CÉLÈBRE NÉGOCIANT.

Cet homme, dont la prospérité et les disgrâces ont également contribué à rendre le nom fameux, vivait en France au quinzième siècle, sous le règne de Charles VII. Il naquit à Bourges, d'un simple marchand. Le commerce maritime était alors très-peu connu dans le royaume; Jacques Cœur s'y adonna, et les bénéfices qu'il y fit devinrent le principe de sa fortune. Le premier emploi public qu'il exerça fut celui de *maître de la Monnaie* dans sa ville natale; ensuite Charles VII lui confia celle d'*argentier*. Dans l'origine cette dernière charge ne s'étendait pas au-dehors de la maison du roi; l'argentier était chargé de recevoir annuellement une certaine somme des receveurs des provinces pour les dépenses privées du monarque : Jacques Cœur eut des attributions beaucoup plus étendues; réglant avec ces provinces les contributions qu'elles devaient payer, il fut en effet ministre du trésor royal. On ignore, et sans doute on ignorera toujours s'il abusa des moyens qu'il avait de s'enrichir aux dépens de l'État; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne tarda point à devenir le particulier le plus opulent du royaume. Ceux qui soupçonnent sa fidélité prétendent que son immense fortune ne commença qu'à l'époque où il put disposer des deniers de l'État. Alors il équipa plusieurs galères

à ses frais, et fournit au roi des sommes suffisantes pour subvenir à la solde de quatre armées. Ce dernier fait est en sa faveur, puisque du moins il fit servir à l'avantage du royaume une grande partie des fonds dont il pouvait disposer. Il est également reconnu par les historiens qu'il ne contribua pas peu, l'an 1448, à remettre la Normandie sous la domination du roi de France, en fournissant l'argent nécessaire à cette expédition.

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis l'époque où Jacques Cœur avait rendu à son prince et à sa patrie cet important service, lorsque Charles VII, dont la prospérité croissait toujours, et qui de plus en plus s'affermissait sur le trône que lui avaient disputé les Anglais, conçut la pensée de rétablir dans son royaume l'ordre que de longues guerres avaient trop souvent troublé. Au nombre des améliorations que ce prince et son conseil voulurent effectuer, se trouva l'examen de la fortune des financiers. On commença par faire payer une forte amende à un Florentin que les historiens appellent *Jean de Xaincoins;* il était receveur général des finances, et il convint d'un grand nombre de déprédations. Tout porte à penser qu'il était coupable; mais on aimerait à savoir qu'il avoua ses délits par la force de la vérité, et non dans les tourmens de la question, moyen toujours équivoque de connaître les crimes. Jacques Cœur ressentit le contre-coup de la disgrâce d'un homme qui lui était subordonné. Avait-il ignoré, avait-il toléré les malversations du receveur général? C'est encore là un de ces points historiques sur lesquels il est à peu près impossible de prononcer. Il est du reste très-certain que Jacques Cœur excitait l'envie; on le vit réaliser sa fortune par des acquisitions de biens-immeubles, et on l'accusa. Dans un siècle d'ignorance où la vertueuse et noble Jeanne d'Arc avait été condamnée

au bûcher comme *sorcière*, par des Anglais qu'elle avait vaincus et par des Français superstitieux, on n'hésita point à croire que Jacques Cœur ne possédât la *pierre philosophale*. Cette rêverie ne vaut pas la peine d'être sérieusement refutée.

Son luxe, les terres dont il avait acquis la possession et sa magnificence indisposaient contre lui les principaux seigneurs du royaume, qui ne pouvaient rivaliser son opulence. On n'a pas manqué de reprocher à Jacques Cœur cet orgueil que donnent les richesses subitement acquises; on a dit que lors de l'entrée solennelle de Charles VII dans la ville de Rouen il marchait près de ce prince avec des armes et un vêtement semblables à ceux que portait le célèbre comte de Dunois. Mais il est constant, comme on l'a déjà dit, que Jacques Cœur eut une part très-grande à la réduction de la Normandie; il pouvait donc ambitionner justement de paraître dans une cérémonie publique avec un éclat auquel ses services lui donnaient le droit d'aspirer. Des hommes impartiaux ont prétendu que ce même Dunois, que ses braves compagnons d'armes, La Hire, la Trimouille, etc., n'avaient pas plus efficacement contribué que Jacques Cœur à rétablir Charles VII sur le trône, et tout prouve que cette assertion n'a rien d'exagéré. Une accusation plus grave que toutes les autres peserait sur la mémoire de Jacques Cœur, s'il était vrai qu'il eût entretenu avec le dauphin, qui fut depuis Louis XI, des liaisons suspectes, et dirigées contre le monarque; mais quelle que fût l'animosité de ses ennemis, ils ne purent jamais alléguer à cet égard rien de positif contre lui; ils n'osèrent même pas le charger de cette accusation lorsqu'ils parvinrent enfin à le faire mettre en jugement.

Ce ne fut pas d'abord de déprédation des finances qu'on l'accusa. Une dame de la cour, Jeanne de Vendôme, épouse de François de Montbéron,

prétendit qu'il avait empoisonné Agnès Sorel, morte l'année précédente. Il fut arrêté par ordre du roi; mais il se justifia si complètement, que son accusatrice fut obligée de lui donner la plus entière satisfaction, ou, pour parler comme les historiens, de lui faire amende honorable.

Cependant le mauvais succès de cette première inculpation ne put déterminer ses ennemis à le laisser jouir de sa tranquillité. On l'accusa d'avoir falsifié les monnaies dans le temps qu'il était à Bourges et à Paris *maître* de cette partie des richesses de l'Etat; on ajouta qu'il avait fait transporter hors de France un grand nombre de pièces d'or et d'argent ainsi altérées; on lui reprocha des concussions; on prétendit qu'il avait fourni des armes aux Musulmans, et condamné arbitrairement aux galères un grand nombre d'innocens; on lui fit un crime d'avoir renvoyé en Egypte un esclave chrétien réfugié sur un de ses vaisseaux; enfin on soutint qu'il avait fait tirer de très-fortes sommes d'argent de plusieurs particuliers, et même des provinces, sous prétexte que ces dons étaient destinés au roi, « auquel ils servaient pour jouer au dez. »

Pour son premier moyen de défense il allégua le privilége de *cléricature*, et les grands vicaires de Poitiers le réclamèrent comme ecclésiastique; mais on n'eut aucun égard à leurs remontrances ni à leurs protestations. Jacques Cœur, réduit à se disculper, demanda des avocats pour conseils: on les lui refusa, et si cette circonstance ne prouve pas encore qu'il fût innocent, elle démontre du moins qu'il était poursuivi avec un acharnement voisin de l'injustice. La commission nommée par le roi pour le juger, et à la tête de laquelle était Antoine de Chabannes, ne voulut pas non plus lui permettre de faire entendre des témoins; elle ne lui donna que deux mois

pour préparer sa défense, quoiqu'il démontrât que ce terme était insuffisant, puisque les titres qui pouvaient établir son innocence se trouvaient épars en divers lieux, sur ses vaisseaux ou dans les mains de ses facteurs. On fit plus encore; on eut recours à la question pour obtenir de lui des aveux que, libre, il refusait de faire. Les tourmens, selon quelques écrivains, ou, suivant d'autres, leur appareil seul, le déterminèrent à reconnaître la vérité des accusations. La procédure fut portée au roi, qui se trouvait alors au château de Lusignan. On déclara Jacques Cœur atteint et convaincu des délits qu'on lui imputait, et il fut condamné à mort; mais Charles VII lui fit grâce de la vie, « En considération, disait ce prince, « de quelques services, et à la recommandation « du pape. » Il fit amende honorable à Poitiers. On ajoute qu'il dut payer quatre cent mille écus pour indemniser le fisc des sommes qu'il s'était illégalement appropriées, et que le reste de ses biens lui fut ensuite ôté par la voie de confiscation. L'arrêt prononçait de plus son bannissement à perpétuité, et, par une clause fort étrange, le prince, revenant sur l'accusation de l'empoisonnement d'Agnès Sorel, déclara « qu'à l'égard des poisons, « pour ce que le procès n'était pas en état, le roi « n'en faisait aucun jugement, et pour cause. »

On changea sa peine de bannissement en celle de réclusion chez les cordeliers de Baucaire, où il devait demeurer *en franchise*. Deux ans après, profitant du zèle que les anciens commis témoignèrent pour sa délivrance, il s'évada, et s'enfuit en Italie. Là, ayant rassemblé quelques débris de sa fortune, il monta sur les galères que le pape avait armées contre les Musulmans, et mourut de maladie vers la fin de l'an 1456, dans l'île de Chio. Il y fut inhumé dans le chœur des cordeliers de la capitale de ce pays. Il y avait dans sa

destinée quelque chose de si extraordinaire, qu'on n'hésita point, un siècle plus tard, à y ajouter des détails encore plus merveilleux. On prétendit qu'il n'était point mort à Chio, et qu'il s'était marié dans l'île de Chypre, où il avait acquis de nouveaux trésors; mais ces particularités ont paru dénuées de fondement aux historiens amis de la vérité.

Il résulte du procès de Jacques Cœur deux faits irrécusables, l'un qu'il n'avoua rien qu'au moment où il fut épouvanté par l'appareil des supplices; l'autre que ses juges témoignèrent toujours contre lui une haine très-prononcée. Antoine de Chabannes profita de ses dépouilles, et ne rougit pas de se faire adjuger à vil prix ses principales possessions.

Dans la suite Louis XI, soit par amour de l'équité, soit parce qu'il fut toujours disposé à inculper la mémoire de son père, et l'ennemi déclaré de Chabannes, fit revoir le procès; mais le parlement ne voulut point prononcer, par égard pour la mémoire de Charles VII, et les héritiers de Jacques Cœur et de Chabannes firent une transaction par laquelle les premiers reçurent une indemnité. C'était réellement proclamer l'innocence de leur parent.

L'opulence de Jacques Cœur avait passé en proverbe. Plusieurs fois son prince l'avait nommé à des ambassades dispendieuses, et il y avait toujours déployé une grande magnificence. La plus remarquable de ces missions fut celle dont il fut chargé en 1448. Il se rendit alors à Lausanne pour contribuer à faire cesser le schisme excité par Félix V, et rendit à Charles VII ainsi qu'à la France d'utiles services.

Ajoutons ici, afin de rassembler tout ce qu'il y a d'authentique sur Jacques Cœur et sur sa famille,

qu'un de ses fils, nommé Jean, devint archevêque de Bourges, où il se fit estimer et où il mourut en 1483. Fût-il parvenu dans l'église à une si éminente dignité, si l'opinion publique n'eût pas été favorable à son père?

Quoique nous pensions devoir imiter la circonspection des historiens, qui n'ont osé ni absoudre ni condamner absolument Jacques Cœur, nous devons dire en sa faveur que les sources avouées de son opulence prouvent assez qu'il put devenir le plus riche particulier de France, sans avoir nul besoin de recourir à des actions illicites et punissables.

Doué du génie du commerce, il réfléchit que les peuples Italiens, et principalement les Vénitiens et les Génois, faisaient avec le levant un trafic considérable. Il avait aussi sous les yeux l'exemple de la prospérité à laquelle la famille des Médicis s'élevait par les mêmes voies. Il sut habilement imiter de tels exemples, et envoya aux mahométans des lingots d'or et d'argent, des armes défensives, ainsi que les objets auxquels se réduisait alors le produit des manufactures de France, tels que des draps, du papier et des toiles. En retour ses vaisseaux lui rapportaient des soies et de l'épicerie, dont il lui était facile de tirer des gains considérables; ainsi l'heureux résultat de ses spéculations lui fournit les moyens de les étendre progressivement. Cette manière d'expliquer comment Jacques Cœur acquit l'immense fortune qui devint la cause de ses disgrâces et de ses malheurs, n'a certes rien de chimérique ni d'improbable.

Terminons cette notice en citant textuellement une réflexions très-judicieuse que sa destinée a inspirée à Velly.

« Le revers qu'éprouva Jacques Cœur, dit ce « sage historien, est une leçon frappante pour ses

comparait-il à des ballons ou bien à des outres qui ne renferment que du vent tous ces hommes qui n'ont jamais l'esprit occupé que de pensées frivoles, ou qui sont toujours à s'entretenir de choses inutiles dans les compagnies où ils se trouvent.

Alphonse avait jour et nuit la postérité devant les yeux; le vif éclat que ses nombreuses victoires avaient répandu sur sa vie, les actions héroïques et généreuses par lesquelles il avait conquis tant de cœurs, tout cela n'était rien pour lui, si les historiens ou les poëtes n'en devaient pas consacrer la mémoire; aussi s'empressa-t-il d'attirer à sa cour et de combler de présens et d'amitié les écrivains célèbres de son temps; tous à l'envi lui ont donné les plus grands éloges, et l'ont proclamé le roi *magnanime;* mais en lui décernant ce nom ils ont encore plus écouté la voix de la justice que celle de la reconnaissance.

Une suite naturelle du désir qu'Alphonse avait de vivre dans les âges était son respect religieux pour les anciens monumens; il en donna une preuve éclatante au siége de Gaëte. Les grosses pierres dont on avait besoin pour charger les mortiers vinrent à manquer, et alors quelqu'un lui dit qu'on pourrait en tirer d'un ancien château qui passait pour avoir été autrefois la maison de campagne de Cicéron. Alphonse répondit: « J'aime mieux laisser reposer mon canon et « toute mon artillerie, que d'aller profaner la de- « meure antique de ce philosophe et de cet orateur « célèbre, qui de son temps assurait la vie et la « fortune à tant de peuples et à un nombre infini « de citoyens. »

à ses frais, et fournit au roi des sommes suffisantes pour subvenir à la solde de quatre armées. Ce dernier fait est en sa faveur, puisque du moins il fit servir à l'avantage du royaume une grande partie des fonds dont il pouvait disposer. Il est également reconnu par les historiens qu'il ne contribua pas peu, l'an 1448, à remettre la Normandie sous la domination du roi de France, en fournissant l'argent nécessaire à cette expédition.

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis l'époque où Jacques Cœur avait rendu à son prince et à sa patrie cet important service, lorsque Charles VII, dont la prospérité croissait toujours, et qui de plus en plus s'affermissait sur le trône que lui avaient disputé les Anglais, conçut la pensée de rétablir dans son royaume l'ordre que de longues guerres avaient trop souvent troublé. Au nombre des améliorations que ce prince et son conseil voulurent effectuer, se trouva l'examen de la fortune des financiers. On commença par faire payer une forte amende à un Florentin que les historiens appellent *Jean de Xaincoins;* il était receveur général des finances, et il convint d'un grand nombre de déprédations. Tout porte à penser qu'il était coupable; mais on aimerait à savoir qu'il avoua ses délits par la force de la vérité, et non dans les tourmens de la question, moyen toujours équivoque de connaître les crimes. Jacques Cœur ressentit le contre-coup de la disgrâce d'un homme qui lui était subordonné. Avait-il ignoré, avait-il toléré les malversations du receveur général ? C'est encore là un de ces points historiques sur lesquels il est à peu près impossible de prononcer. Il est du reste très-certain que Jacques Cœur excitait l'envie; on le vit réaliser sa fortune par des acquisitions de biens-immeubles, et on l'accusa. Dans un siècle d'ignorance où la vertueuse et noble Jeanne d'Arc avait été condamnée

PIERRE D'AUBUSSON,

GRAND MAITRE DE L'ORDRE DE MALTE.

Le plus illustre des Ordres religieux et militaires, l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, dut ses beaux jours et ses titres de gloire à des Français. Accablé dès sa naissance par l'éclat, la richesse, les exploits de l'Ordre des Templiers, il n'acquit ensuite plus de vigueur et de célébrité que lorsque la grande-maîtrise de deux Français eut soutenu sur les ruines fumantes de Rhodes et sur les remparts de Malte le courage des chevaliers, et lorsqu'elle eut fait fuir toutes les forces de l'empire ottoman devant l'étendard de la religion.

Le premier de ces deux grands-maîtres fut Pierre d'Aubusson. Né en 1425, d'une famille distinguée de la Marche (1), ses premières années furent consacrées à la carrière militaire. A l'époque où les Turcs dévastaient la Hongrie, et où le duc d'Autriche Albert, gendre de l'empereur Sigismond, marchait contre eux, le jeune d'Aubusson suivit ce général, et signala son courage

(1) Ancienne province de la France, comprise aujourd'hui dans le département de la Creuse.

prétendit qu'il avait empoisonné Agnès Sorel, morte l'année précédente. Il fut arrêté par ordre du roi; mais il se justifia si complètement, que son accusatrice fut obligée de lui donner la plus entière satisfaction, ou, pour parler comme les historiens, de lui faire amende honorable.

Cependant le mauvais succès de cette première inculpation ne put déterminer ses ennemis à le laisser jouir de sa tranquillité. On l'accusa d'avoir falsifié les monnaies dans le temps qu'il était à Bourges et à Paris *maître* de cette partie des richesses de l'Etat; on ajouta qu'il avait fait transporter hors de France un grand nombre de pièces d'or et d'argent ainsi altérées; on lui reprocha des concussions; on prétendit qu'il avait fourni des armes aux Musulmans, et condamné arbitrairement aux galères un grand nombre d'innocens; on lui fit un crime d'avoir renvoyé en Egypte un esclave chrétien réfugié sur un de ses vaisseaux; enfin on soutint qu'il avait fait tirer de très-fortes sommes d'argent de plusieurs particuliers, et même des provinces, sous prétexte que ces dons étaient destinés au roi, « auquel ils servaient pour jouer au dez. »

Pour son premier moyen de défense il allégua le privilége de *cléricature*, et les grands vicaires de Poitiers le réclamèrent comme ecclésiastique; mais on n'eut aucun égard à leurs remontrances ni à leurs protestations. Jacques Cœur, réduit à se disculper, demanda des avocats pour conseils : on les lui refusa, et si cette circonstance ne prouve pas encore qu'il fût innocent, elle démontre du moins qu'il était poursuivi avec un acharnement voisin de l'injustice. La commission nommée par le roi pour le juger, et à la tête de laquelle était Antoine de Chabannes, ne voulut pas non plus lui permettre de faire entendre des témoins; elle ne lui donna que deux mois

le récit des hauts faits des chevaliers de Rhodes, et les relations chaque jour plus affreuses de la barbarie qu'exerçaient les Turcs sur les prisonniers chrétiens, vinrent enflammer son imagination et donner à ses idées une direction nouvelle. Il alla se faire recevoir chevalier à Rhodes, et quoiqu'il y eût une défense du chapitre d'en admettre jusqu'à ce que les finances épuisées fussent en meilleur état, on voulut bien passer sur une loi si rigoureuse en faveur du mérite et du nom du récipiendaire. Il fut admis dans la langue d'Auvergne, et reçut le grade de commandeur.

En 1457 le nouveau chevalier vit son courage récompensé, et son zèle mis à l'épreuve la plus honorable.

Mahomet, après la prise de Constantinople et la mort du dernier empereur grec, croyant que tous les princes de l'Asie devaient fléchir sous sa puissance, commença près des chevaliers de Rhodes à faire éclater ses prétentions hautaines. Le visir dépêcha au grand-maître un ambassadeur pour le sommer de reconnaître Mahomet souverain de toutes les îles de la religion; en conséquence de ce titre, de faire porter tous les ans à son trésor un tribut de deux mille ducats : au refus du grand-maître, Mahomet déclarait la guerre.

Jean de Lastic, qui commandait alors les chevaliers, répondit que l'ordre religieux de Saint-Jean dépendait du souverain pontife des chrétiens; que leurs ancêtres, par leur valeur et au prix de leur sang, avaient depuis long-temps conquis l'île de Rhodes et les îles voisines, dont aucun prince ne leur avait disputé la souveraineté; que par son élection à la grande-maîtrise elle avait été mise en dépôt entre ses mains; qu'il en était responsable envers ses frères, et

destinée quelque chose de si extraordinaire, qu'on n'hésita point, un siècle plus tard, à y ajouter des détails encore plus merveilleux. On prétendit qu'il n'était point mort à Chio, et qu'il s'était marié dans l'île de Chypre, où il avait acquis de nouveaux trésors; mais ces particularités ont paru dénuées de fondement aux historiens amis de la vérité.

Il résulte du procès de Jacques Cœur deux faits irrécusables, l'un qu'il n'avoua rien qu'au moment où il fut épouvanté par l'appareil des supplices; l'autre que ses juges témoignèrent toujours contre lui une haine très-prononcée. Antoine de Chabannes profita de ses dépouilles, et ne rougit pas de se faire adjuger à vil prix ses principales possessions.

Dans la suite Louis XI, soit par amour de l'équité, soit parce qu'il fut toujours disposé à inculper la mémoire de son père, et l'ennemi déclaré de Chabannes, fit revoir le procès; mais le parlement ne voulut point prononcer, par égard pour la mémoire de Charles VII, et les héritiers de Jacques Cœur et de Chabannes firent une transaction par laquelle les premiers reçurent une indemnité. C'était réellement proclamer l'innocence de leur parent.

L'opulence de Jacques Cœur avait passé en proverbe. Plusieurs fois son prince l'avait nommé à des ambassades dispendieuses, et il y avait toujours déployé une grande magnificence. La plus remarquable de ces missions fut celle dont il fut chargé en 1448. Il se rendit alors à Lausanne pour contribuer à faire cesser le schisme excité par Félix V, et rendit à Charles VII ainsi qu'à la France d'utiles services.

Ajoutons ici, afin de rassembler tout ce qu'il y a d'authentique sur Jacques Cœur et sur sa famille,

d'élite qui avait ordre de débarquer dans l'île et de se jeter dans la ville assiégée.

Les galères de la religion et la flotte vénitienne s'étaient avancées à la vue du camp ennemi, et les nombreux secours qu'elles amenaient auraient changé la situation déplorable des assiégés, sans un événement inattendu qui laissa la ville sans espérance. On avait résolu, dans le conseil de guerre, d'attaquer un pont de bateaux que les Turcs avaient fait construire sur l'Europe, et par là de leur couper toute communication avec la terre ferme. Cette manœuvre hardie rapprochait d'ailleurs les bâtimens de ceux qu'ils avaient intérêt de secourir, et privait les infidèles des convois qu'ils recevaient chaque jour. Toute la flotte demandait à grands cris le signal du combat; les chevaliers de Cardonne et d'Aubusson surtout pressaient le général vénitien d'avancer; mais ce commandant, ayant jeté par hasard les yeux sur son fils unique, qui paraissait effrayé du péril, après avoir balancé quelque temps entre l'attaque et la retraite, tourna honteusement la proue, à force de voiles et de rames, s'éloigna des Turcs, qu'il laissa maîtres de la mer, et par cette lâcheté causa la prise de Négrepont.

Cette expédition fut une des causes qui attirèrent dans la suite toutes les forces de l'empire ottoman sur la résidence des chevaliers. Le sultan, irrité d'avoir vu parmi les bâtimens vénitiens les galères de la religion, envoya à Rhodes déclarer une guerre éternelle; il jura de tuer de sa main le grand-maître, et d'exterminer tous les chevaliers qui tomberaient en son pouvoir.

A la mort de Jean-Baptiste des Ursins, en 1476, Pierre d'Aubusson fut nommé, à l'unani-

« pareils, qui, par les opérations d'un commerce
« honnête et proportionné à leur intelligence,
« étant parvenus à se procurer un sort heureux,
« ont sur leurs vieux jours la téméraire ambition
« d'aspirer à des dignités dangereuses. »

Pendant que Mahomet s'assurait donc de la trahison des Vénitiens, d'Aubusson s'occupait à rassembler les chevaliers au chef-lieu de l'Ordre. Des courriers dépêchés dans tous les pays de la chrétienté rappelaient ceux qui s'étaient momentanément éloignés de Rhodes, et pressaient leur retour. Dans le même moment, le grand-maître traitait, avec le sous-bacha de Lycie, de la liberté d'un grand nombre de chrétiens et de chevaliers qu'il tenait dans ses fers. Mahomet avait facilement consenti à cette négociation, dans l'espoir que l'envoyé qu'il dépêchait, pour discuter la rançon avec le grand-maître, pourrait observer les fortifications de Rhodes, remarquer les endroits faibles et lui en rendre compte ; mais la prudence de d'Aubusson fit échouer ces projets, et Mahomet n'eut que le déplaisir de les avoir formés sans avoir pu les mettre à exécution. Le grand-maître trancha généreusement toutes les difficultés, paya sans contester les sommes que le sous-bacha exigeait pour la rançon des chrétiens, et dès que les prisonniers eurent tous été rendus il s'empressa de renvoyer de Rhodes le prétendu négociateur.

La citation que d'Aubusson avait envoyée dans toute l'Europe ne demeura pas non plus sans effet; elle excita au dernier point l'enthousiasme et l'ardeur des chevaliers ; chacun d'eux travailla avec empressement à ses équipages et aux préparatifs de départ. Pour avoir plus promptement l'argent nécessaire à cette guerre, plusieurs vendirent leurs meubles, leur argenterie, leurs bijoux ; on loua, on afferma à vil prix des commanderies, d'autres engagèrent leurs propres biens ; il semblait qu'excités tous par le même véhicule de gloire et le même motif religieux, ils n'eussent qu'un seul désir, celui de

se mesurer au plutôt avec les infidèles, et une seule crainte, celle d'arriver trop tard à Rhodes pour ne pas être présens aux premiers engagemens.

Mahomet avait aussi essayé de ralentir le zèle de d'Aubusson et l'enthousiasme des chevaliers, en faisant porter à Rhodes des propositions de paix, et en adressant au grand-maître, par l'entremise du prince Zizim, son second fils, des paroles obligeantes et flatteuses, pour l'endormir dans une trompeuse sécurité; mais d'Aubusson prévint encore à temps ces nouveaux piéges; il répondit avec politesse aux avances du sultan, et ne profita du temps pendant lequel on faisait traîner les négociations que pour donner de nouveaux soins à ses fortifications et améliorer son état de défense. Ce fut même dans cet intervalle que le conseil, voulant éviter que le service fût ralenti pendant la guerre par la diversité des commandemens, et par des délibérations inutiles, conjura d'Aubusson de se charger seul et avec une autorité absolue du commandement des armées ainsi que de l'administration des finances: c'était une espèce de dictature dont on jugea convenable de revêtir d'Aubusson pendant la guerre redoutable que l'ordre allait soutenir contre Mahomet. D'Aubusson, qui d'abord avait refusé par modestie le pouvoir illimité dont on voulait l'investir, reconnaissant ensuite combien l'unité de commandement était importante pour le salut de l'Ordre, consentit à la demande du chapitre, en y mettant pour condition expresse qu'aussitôt après la fin du siége il se dessaisirait de cette autorité.

Bientôt après, il fit abattre toutes les maisons de plaisance, et même quelques églises qui entouraient la ville; et pour priver de ressources la cavalerie ennemie, il fit couper tous les

grains, enlever les fourrages, et assigna aux paysans de chaque canton les forts dans lesquels ils pourraient se retirer à l'arrivée des infidèles.

Ces dispositions étaient à peine terminées, que Mahomet, qui commençait à se lasser du rôle de dissimulation qu'il avait entrepris de jouer, cessa de se contraindre, et déclara hautement ses prétentions sur Rhodes. Un prince grec de la maison de Constantinople, nommé Misac Paléologue, qui, à l'époque de la destruction de l'empire, avait pris le turban avec le titre de grand-visir, animait surtout Mahomet à cette conquête. Pour faciliter une telle entreprise, il avait associé à ses plans trois autres renégats, dont l'un était le négociateur envoyé par Mahomet auprès du grand-maître pour traiter de l'échange des prisonniers ; le second un ancien habitant de Rhodes, et le dernier un Allemand, nommé maître Georges, excellent géomètre et bon artilleur. Avec le secours de ces trois hommes il parvint à se procurer des plans exacts sur les forts, et des notes importantes sur la situation de Rhodes. Ce fut d'après ces renseignemens que le sultan donna lui-même l'ordre du départ, et régla la disposition des attaques.

Au mois de décembre, le bacha Paléologue parut à la vue de l'île, et vint mouiller vis-à-vis la forteresse du fort. Les premières compagnies de spahis qu'il débarqua pour lui servir d'éclaireurs, ayant été attirées dans l'intérieur des terres, furent taillées en pièces par la cavalerie légère de la religion.

Paléologue, sans être rebuté par ce mauvais succès, battit en brèche la place pendant huit jours; puis, ayant fait mettre pied à terre aux spahis, il les mena lui-même à l'assaut, comp-

tant que cette brusque attaque déconcerterait les chevaliers, et qu'il emporterait facilement le château ; mais il fut cruellement trompé dans son attente. Après avoir vu périr au pied des murailles l'élite de ses bataillons, le bacha fut obligé de donner précipitamment le signal de la retraite. N'ayant pas assez de troupes pour continuer un siége aussi difficile, qui paraissait devoir traîner en longueur, et la saison d'ailleurs s'opposant à toute espèce d'entreprise, il prit le parti de se rembarquer, et ne reparut avec la grande flotte que le sultan avait armée, qu'au mois d'avril de l'année suivante 1480.

Le bord de la mer fut bientôt couvert des vaisseaux turcs, qui, par des décharges continuelles d'artillerie, cherchaient à favoriser la descente de leurs troupes. Les chevaliers, protégés par les canons des forts, s'avancèrent à leur rencontre, et, l'épée à la main, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, ils luttèrent corps à corps avec leurs ennemis, et les tinrent longtemps en échec; mais enfin il fallut céder au nombre. Les Turcs, ayant saisi plusieurs points de débarquement et s'étant rapidement portés vers les endroits les moins défendus, parvinrent tous à prendre terre, et, après avoir formé de nombreux retranchemens garnis d'artillerie, ils firent sommer la place de se rendre ; mais ce fut en vain qu'ils employèrent à la fois des menaces et des promesses ; les chevaliers répondirent aux députations des infidèles avec autant de mépris que de fermeté.

Les forces que Mahomet avait confiées à son visir étaient faites pour lui inspirer toute la confiance qu'il déploya au commencement de ce siége. La flotte était composée de cent soixante voiles, et portait plus de cent mille hommes. Outre l'artillerie ordinaire, les Turcs

avaient amené sur leurs vaisseaux de grosses pièces de siége, et en outre des espèces de mortiers qu'ils nommaient *basilics*, et qui lançaient d'immenses quartiers de pierre à une distance prodigieuse.

Les chevaliers eurent d'abord quelque peine à résister à des moyens d'attaque aussi multipliés. Les basilics brisaient par leurs décharges continuelles les bâtimens les plus solides, faisaient fuir de tous côtés les femmes et les enfans; et causaient aux Rhodiens la plus vive terreur. D'Aubusson parvint bientôt à effrayer les assaillans par une semblable invention; il fit construire sur les remparts des machines en bois qui lançaient aussi des pierres, et qui dans leur chute écrasaient non seulement les soldats qui tentaient d'escalader les murailles, mais même les corps de troupes qui parcouraient la plaine. Cette machine fut nommée par raillerie *le tribut*, les chevaliers voulant faire allusion au tribut que le sultan exigeait de l'Ordre avant de lui déclarer la guerre.

Ce qui contribua davantage à la longueur du siége et aux différens échecs qu'éprouvèrent les chevaliers, ce fut l'asile qu'ils donnèrent dans leur place à un traître qui instruisait les Turcs de toutes les dispositions des Rhodiens. L'ingénieur allemand nommé maître Georges, dont nous avons parlé tout à l'heure, s'étant dépouillé de ses vêtemens et ayant pris l'habit d'un malheureux captif, se présenta aux premiers postes, se fit conduire auprès des chevaliers, et là, avec un ton plaintif et un langage affecté, il parvint à faire tomber dans le piége qu'il leur tendait les défenseurs de Rhodes et le grand-maître lui-même. D'Aubusson accueillit le perfide renégat comme un chrétien échappé des fers des infidèles, et, après lui avoir

fait donner les secours dont il paraissait avoir besoin, pensa pour le salut commun à tirer parti de ses talens.

Mais on ne tarda pas à être mieux éclairé sur les véritables intentions de ce transfuge. Des billets lancés du camp des Turcs dans la place, contenant ces mots : *Défiez-vous de maître Georges*, firent naître les premiers soupçons : on surveilla sa conduite, on épia ses démarches; plusieurs chevaliers furent commis à sa garde, et l'on ne songea même à lui demander des conseils que lorsque la place, entièrement démantelée, n'eut plus pour rempart que les héros qui la défendaient.

A la vue des décombres et des débris qu'avait amoncelés l'artillerie turque, le rénégat crut qu'il avait enfin atteint son but. D'après les conventions secrètes qu'il avait faites avec le pacha, et surtout d'après les avis qu'il lui avait fait passer, il s'empressa d'indiquer les endroits les plus faibles, les plus mal défendus, et conseilla aux chevaliers d'y faire transporter toute leur artillerie. Par ce stratagème il indiquait à Paléologue les endroits vers lesquels il devait recommencer l'attaque, et où il rencontrerait moins de résistance. Il offrit même de diriger et de pointer les pièces ; mais on s'aperçut au bout de peu de temps qu'il ne tirait qu'à coups perdus, et qu'il attirait tous les efforts des Turcs à chaque endroit où il se postait. Les soupçons augmentèrent; on le fit passer devant un conseil de guerre. La frayeur l'ayant trahi, on parvint à le confondre, et le chapitre, après avoir entendu l'aveu des coupables intelligences de ce scélérat, le fit conduire au supplice.

Le siége durait déjà depuis plus de deux mois, et les Turcs, rebutés par le mauvais succès de leurs assauts et par les pertes immenses qu'ils avaient faites, murmuraient hautement contre l'entreprise qu'avait formée leur général. Paléologue, voyant

que toutes les forces qu'il avait amenées ne pouvaient triompher de la vigoureuse résistance des chevaliers, eut recours à la ressource des lâches. Après avoir séduit par des promesses magnifiques deux transfuges de la garnison de Rhodes, il les engagea à s'introduire de nouveau dans la place, comme des prisonniers échappés, et à faire périr le grand-maître par le poison, à quelque prix que ce fût. Comme ils s'étaient évadés dans une sortie, on les reçut sans la moindre défiance, et leur odieux complot aurait été couronné du succès, sans l'imprudence avec laquelle ils le confièrent au secrétaire de d'Aubusson, qui paraissait éprouver quelque mécontentement contre son prince. Le grand-maître en fut aussitôt averti. Les deux assassins furent arrêtés; mais avant qu'on eût pu les conduire au supplice, le peuple se précipita sur eux et les mit en pièces.

Après une conférence inutile, dans laquelle Paléologue voulait persuader au grand-maître de rendre la place, toutes les voies d'accommodement étant rompues, on se disposa des deux côtés à un assaut général. Pendant un jour et une nuit plusieurs batteries de canon ne cessèrent de tirer sur les vestiges de murailles qui subsistaient encore, pour empêcher les chevaliers de se retrancher et même de paraître sur les brèches. Enfin, le 27 juillet à la pointe du jour, les Turcs, en bon ordre, s'avancent silencieusement jusqu'aux remparts; ils y montent, et s'en emparent aussitôt sans éprouver la moindre résistance. Les chrétiens qui étaient de garde, pour éviter le feu du canon qui battait cet endroit sans relâche, se tenaient au pied d'un talus que les débris de la muraille avaient fait de leur côté, et la plupart, accablés de veilles et de fatigues, étaient alors malheureusement endormis. Les Turcs, fiers de ce premier succès, arborent leurs drapeaux et se forti-

fient. Le bacha, surpris d'un début si heureux, fit avancer de nouvelles troupes ; bientôt tout le rempart en fut couvert.

Sans un prompt secours, la domination de l'Ordre aurait fini ce jour-là même à Rhodes ; mais d'Aubusson, prévenu de l'invasion subite des Turcs, fit déployer sur-le-champ le grand étendard de la religion, et, se tournant vers les chevaliers qu'il avait retenus auprès de lui pour marcher aux postes qui seraient plus vivement attaqués, « Allons, « s'écria-t-il, allons, mes frères, combattre « pour la foi et pour la défense de Rhodes, ou « nous ensevelir sous ses ruines. » Il s'avance aussitôt à la tête des chevaliers, et voit avec la plus grande surprise deux mille cinq cents Turcs maîtres de la brèche, du rempart et de tout le terre-plein qui le bordait. D'Aubusson prend alors une échelle, l'appuie contre les décombres que l'artillerie des Turcs avait formée, et, malgré la grêle de flèches et de pierres que les assiégeans lançaient sur lui, il monte le premier vers le retranchement, une demi-pique à la main ; les chevaliers se précipitent sur ses pas, les uns appuyés sur d'autres échelles, les autres gravissant parmi les ruines de leurs remparts.

Deux fois les chevaliers se précipitèrent sur la brèche avec le plus étonnant courage ; deux fois le nombre immense des Turcs les força de plier et d'abandonner le terre-plein. Enfin le bacha, s'apercevant que partout où commandait d'Aubusson il lui serait impossible de vaincre, tenta pour le détruire un moyen inspiré par le désespoir. Le poison avait trompé son attente ; il espéra que le fer le servirait mieux. Douze soldats déterminés furent choisis parmi ses spahis, et se dévouèrent pour ainsi dire à la mort. Après avoir juré sur leur tête de faire périr d'Aubusson, ils se précipitèrent dans les rangs de l'armée

chrétienne, écartèrent tout ce qui se présentait devant eux, et parvinrent jusqu'à d'Aubusson. Le rempart fut alors le théâtre d'un horrible carnage. Malgré les chevaliers qui environnaient leur grand-maître, les spahis parviennent jusqu'à d'Aubusson, se disputent l'honneur de lui porter les premiers coups, et lui font en même temps cinq blessures considérables. L'ardeur dont le héros était animé l'empêcha d'abord de s'apercevoir du sang qu'il perdait; les chevaliers essayèrent même en vain de l'éloigner du combat pour panser ses blessures. Au lieu de se rendre à leurs prières, d'Aubusson saisit l'étendart de la religion, et, quoique couvert de sang et presque anéanti par ses blessures, il retrouve assez de force encore pour ordonner une nouvelle charge. Son visage avait alors une expression plus qu'humaine, et l'enthousiasme des siens fut au comble en entendant ce grand homme crier : « Mourons ici, mes « frères, plutôt que de reculer. Pouvons-nous « jamais périr plus glorieusement que pour la dé- « fense de la foi et de la religion! »

Ce discours sublime, les sentimens héroïques du grand-maître, les blessures dont il était couvert, le sang qui en coulait, animèrent tellement les chevaliers et les soldats chrétiens, que, furieux de leur douleur, et comme des gens qui ne voulaient plus survivre à leur chef, ils s'abandonnent au milieu des plus épais bataillons des infidèles, et en font un horrible carnage. Les Turcs, épouvantés de cette valeur presque divine et de cette attaque subite, perdent avec le courage l'esprit et le jugement; tous prennent la fuite, et dans ce désordre et cette confusion ils se tuent les uns les autres pour s'ouvrir un passage. Les chevaliers profitent d'une telle consternation, et, non contens d'avoir regagné la brèche, ils en sortent et poursuivent les Turcs.

Ce fut en vain que le bacha essaya de ramener ses troupes au combat; la déroute était générale, et la terreur s'était emparée des plus braves. Ses promesses, ses menaces furent également méprisées; lui-même fut entraîné dans la fuite de ses soldats, et se crut trop heureux de trouver un asile dans son camp; à peine y demeura-t-il même le temps nécessaire pour rassembler ce qui lui restait de monde. On s'empressa de regagner les vaisseaux et les galères; matelots, officiers, soldats n'avaient qu'un même désir, celui de quitter une île qui leur avait été si fatale.

Ainsi fut terminé ce siége mémorable, qui dura quatre-vingt-neuf jours, et qui coûta aux Turcs plus de vingt-quatre mille hommes tués ou blessés; ainsi le quart des troupes que Paléologue avait amenées resta sous les murs de la place.

A la nouvelle de ce prompt retour Mahomet entra dans la plus vive fureur; il voulait d'abord faire étrangler son visir et les principaux officiers de l'armée; mais Paléologue, ayant laissé habilement passer ces premiers momens de colère, perdit seulement ses dignités, et fut exilé à Gallipoli. Quelque temps après Mahomet voulut se venger d'une telle défaite, et, pensant que ses armes n'étaient heureuses qu'entre ses mains, il résolut de se mettre l'année suivante à la tête de son armée.

Les préparatifs qu'il fit étaient immenses; il avait même déjà rassemblé plus de trois cent mille hommes, lorsqu'une violente colique l'emporta, dans une bourgade de Bithynie, appelée Teggiar-Tzaïr. Cette mort délivra l'Ordre de son plus cruel ennemi, et d'Aubusson, rétabli de ses blessures, n'eut plus d'autre soin que de réparer envers les malheureux habitans des campagnes les tristes ravages que la guerre avait faits sur leur territoire.

La mort de Mahomet laissa le trône à ses deux fils, Bajazet et Zizim. Ces deux princes étaient absens; mais les principaux officiers de l'Empire se déclarèrent en faveur de Bajazet, et firent même occuper le trône en son absence par un de ses fils âgé de huit ans. Zizim à son retour, se voyant privé de ses états et même du partage, n'eut d'autre ressource que de lever à la hâte des troupes en Asie, et d'aller à la rencontre de l'armée de son frère, qui en avait confié le commandement au visir Achmet, l'un des plus grands hommes de guerre de son temps. Le combat fut long et opiniâtre; mais à l'approche de la nuit la fortune se déclara pour les armes de Bajazet, et le prince Zizim fut contraint de chercher son salut dans la fuite.

Son dessein était d'abord d'intéresser en sa faveur les princes voisins, et de les armer pour sa cause contre Bajazet, dont les forces et l'ambition devaient chaque jour leur paraître plus redoutables; mais Zizim apprit à ses dépens combien un prince déchu du souverain pouvoir doit peu compter sur l'assistance des autres rois. Le sultan d'Egypte, auquel il crut devoir s'adresser le premier, refusa de prendre les armes dans cette guerre, et proposa seulement sa médiation entre Bajazet et son frère. L'effet de cette négociation fut de tendre à Zizim un piége pour l'attirer dans les états du sultan. Zizim fut donc une seconde fois contraint de combattre, et parvint à faire déclarer contre Bajazet le caraman, prince de Cilicie; mais leur entreprise échoua dès le commencement. L'armée des deux princes alliés fut encore dispersée par Achmet, et Zizim, obligé de fuir de nouveau les détachemens que son frère avait envoyés à sa poursuite, ne put échapper aux assassins qu'en sollicitant une retraite chez les chevaliers, et en obtenant de d'Aubusson un sauf-conduit pour arriver à Rhodes.

se mesurer au plutôt avec les infidèles, et une seule crainte, celle d'arriver trop tard à Rhodes pour ne pas être présens aux premiers engagemens.

Mahomet avait aussi essayé de ralentir le zèle de d'Aubusson et l'enthousiasme des chevaliers, en faisant porter à Rhodes des propositions de paix, et en adressant au grand-maître, par l'entremise du prince Zizim, son second fils, des paroles obligeantes et flatteuses, pour l'endormir dans une trompeuse sécurité; mais d'Aubusson prévint encore à temps ces nouveaux piéges; il répondit avec politesse aux avances du sultan, et ne profita du temps pendant lequel on faisait traîner les négociations que pour donner de nouveaux soins à ses fortifications et améliorer son état de défense. Ce fut même dans cet intervalle que le conseil, voulant éviter que le service fût ralenti pendant la guerre par la diversité des commandemens, et par des délibérations inutiles, conjura d'Aubusson de se charger seul et avec une autorité absolue du commandement des armées ainsi que de l'administration des finances: c'était une espèce de dictature dont on jugea convenable de revêtir d'Aubusson pendant la guerre redoutable que l'ordre allait soutenir contre Mahomet. D'Aubusson, qui d'abord avait refusé par modestie le pouvoir illimité dont on voulait l'investir, reconnaissant ensuite combien l'unité de commandement était importante pour le salut de l'Ordre, consentit à la demande du chapitre, en y mettant pour condition expresse qu'aussitôt après la fin du siége il se dessaisirait de cette autorité.

Bientôt après, il fit abattre toutes les maisons de plaisance, et même quelques églises qui entouraient la ville; et pour priver de ressources la cavalerie ennemie, il fit couper tous les

Cependant les négociations de l'ambassade traînèrent en longueur ; dès le premier jour on avait même failli les rompre. Le visir Achmet, que le souvenir de ses anciens triomphes, et l'éclat des deux victoires qu'il venait de remporter sur Zizim, rendaient le plus vain et le plus impérieux des hommes, exigeait pour préliminaire que le grand-maître se reconnût vassal du sultan, et qu'il payât chaque année un tribut au trésor ottoman. Les chevaliers reçurent avec hauteur cette proposition outrageante, et auraient à l'instant rompu la négociation si le bacha Paléologue, qui était rentré en faveur sous le nouveau règne, et qui savait quelle importance son maître attachait à la conclusion du traité, n'eût concilié le visir et les ambassadeurs, et n'eût consenti à la nullité de cette première clause.

Il fallut enfin aborder le point essentiel et qui intéressait davantage le sultan. Il s'agissait de la personne de son frère, et les deux ministres demandaient aux ambassadeurs qu'on le remît entre leurs mains. Mais sur cet article les intentions de d'Aubusson étaient formelles : on savait que livrer Zizim à son frère c'eût été le placer sous le fer des bourreaux ; aussi cette proposition odieuse fut-elle à l'instant rejetée. On convint seulement que le grand-maître s'engagerait à retenir toujours Zizim à sa disposition, et sous une garde exacte composée de chevaliers choisis ; que jamais il ne serait remis à aucun prince chrétien ou infidèle qui pût se servir de son nom et de ses prétentions pour troubler le repos de l'empire ; que, pour l'entretien et la garde du prince, le sultan ferait remettre tous les ans à l'Ordre trente-cinq mille ducats, monnaie de Venise ; et qu'en particulier, et séparément de cette somme, il en paierait aussi tous les ans dix mille au grand-

maître, pour le dédommager des ravages que Mahomet avait faits dans l'île de Rhodes. La paix à ces conditions ayant été arrêtée, le traité fut signé par le sultan et ratifié par le grand-maître.

Cependant le pape Sixte IV, Ferdinand, roi de Castille, d'Arragon et de Sicile, un autre Ferdinand de la même maison, et roi de Naples, les Vénitiens, et surtout Mathias Corvin, fils de Henri de Valois, roi de Hongrie, faisaient tous auprès du grand-maître les plus vives instances pour mettre Zizim à la tête de leurs armées, dans la vue de se servir de son nom pour ranimer les partisans secrets qu'il avait dans l'empire ottoman. Mais la plupart de ces princes étaient divisés; quelques-uns mêmes à cette époque se faisaient la guerre; et il faut rendre cette justice au grand-maître, aussi sage politique que grand capitaine, qu'il craignait que si le sort des armes n'était pas favorable aux princes chrétiens, il n'y en eût d'assez perfides, ou du moins d'assez faibles, pour acheter la paix de Bajazet en lui livrant son frère et son ennemi. D'Aubusson faisait un bien plus digne usage du pouvoir qu'il avait sur la personne de Zizim, et par la seule crainte qu'il donnait au grand-seigneur de mettre son frère à la tête de toutes les forces de la religion et de le montrer aux mécontens qui étaient en grand nombre dans ses états, il tenait pour ainsi dire les forces de ce puissant prince enchaînées. Ce fut ainsi qu'il l'empêcha, tant que vécut Zizim, d'attaquer l'Italie et de fondre avec ses armées sur les états des ennemis de la foi mahométane.

Mais, à la mort de Sixte IV, le pape Innocent VIII, son successeur, ayant fait demander à d'Aubusson de faire conduire Zizim à Rome pour tenir davantage Bajazet en respect, et les représentations du grand-maître n'ayant fait naître de

la part du saint-siége que des instances plus positives, les chevaliers se virent obligés d'abandonner leur illustre otage et d'obéir au souverain pontife.

Cette soumission des chevaliers envers le chef suprême de la religion eut les suites les plus funestes pour le malheureux Zizim. Innocent VIII étant mort, Rodrigue de Borgia, qui lui succéda sous le nom d'Alexandre VI, et qui causa plus d'un scandale dans l'Eglise, ne craignit pas de traiter avec Bajazet et de mettre à prix la vie de Zizim. La tentative que fit le roi de France Charles VIII en passant en Italie, pour enlever l'otage des chevaliers, à la tête d'une armée formidable, n'eut pas même le moindre résultat, car l'infâme pontife, après avoir reçu de Bajazet des sommes immenses pour faire périr Zizim, se voyant en la puissance du vainqueur, fit empoisonner le prince avant de l'envoyer au roi, et Zizim ne fut pas plutôt arrivé à Terracine avec Charles VIII, qu'il y trouva la fin de sa pénible existence.

La nouvelle de cet assassinat passa bientôt à Rhodes. D'Aubusson et tous les chevaliers en furent saisis d'horreur ; ils se seraient même reproché l'espèce de faiblesse qu'ils avaient montrée en livrant Zizim à Innocent VIII ; mais un ordre religieux et soumis à l'autorité immédiate du pape pouvait-il avoir d'autres volontés que les siennes, et de vertu plus grande que l'obéissance ? Ils ne purent donc que gémir sur l'affreuse politique de leur supérieur, et plaindre l'infortune de Zizim.

Le pape ne borna pas à cette atrocité le cours de ses crimes et de ses injustices. Après avoir un instant ramené les esprits aigris contre lui par la sainte promesse d'une ligue contre les infidèles, et l'avoir rompue tout à coup par

qu'il réussirait dans ses desseins : le raisonnement, l'autorité des cosmographes et les indices des navigateurs.

Il savait que la plus grande partie de notre univers, formé de terre et d'eau, était découverte, et qu'il ne restait plus à connaître que les terres qui devaient être placées à l'occident. Dès ce moment Colomb donna le nom d'*Indes* aux contrées qu'il espérait découvrir, parce que les Indes orientales étaient célèbres par leurs richesses, et que cette dénomination de bon augure lui faisait espérer de voir ses projets plus facilement accueillis par le roi de Castille.

Un Florentin, nommé Paul Felique, fut consulté par Colomb, comme étant l'homme le plus capable d'apprécier son projet. Il ne se contenta pas de l'approuver ; il lui fournit encore des cartes et des renseignemens les plus précieux.

Colomb ne négligeait aucune des recherches qui pouvaient le faire parvenir à son but. Un navigateur l'assura qu'en se trouvant à cent cinquante lieues en mer du Cap Saint-Vincent, il avait retiré de l'eau des pièces de bois bien travaillées et venant de l'occident. Un autre lui parla de roseaux trouvés en mer ne ressemblant en rien à ceux qu'on avait connus jusqu'alors. Des gens nés aux Açores lui dirent que quand le vent soufflait de l'occident la mer jetait parfois sur le rivage de ces îles de grands pins que leur pays ne produisait pas. Enfin, on avait vu jusqu'à des hommes d'une espèce nouvelle dans des pirogues, et quelques habitans de l'île des Fleurs avaient trouvé morts sur le rivage deux de ces étrangers.

Ces faits, et plusieurs autres semblables, sont rapportés par Colomb avec les détails les plus précis ; et en ceci on doit admirer sa bonne foi, car, sans rien diminuer de la gloire que lui doit

Dès que la douleur eut permis aux chevaliers de le faire, ils songèrent à rendre à d'Aubusson les derniers devoirs avec magnificence. Il fut exposé sur un lit de parade de la plus grande richesse, ayant sur l'estomac un crucifix d'or, et à ses doigts plusieurs anneaux précieux. Trois chevaliers en grand deuil étaient au chevet de son lit; l'un tenait le chapeau de cardinal, l'autre la croix de légat, et le troisième l'étendard de généralissime de la ligue, que le grand-maître avait porté dans sa galère, quand il alla joindre l'armée vénitienne à Metelin. Quatre autres chevaliers tenaient chacun une bannière, où les armes de la religion et celles de d'Aubusson étaient relevées en broderies. Près du lit, et sur un autel, on posa le casque, la demi-pique et l'épée dont d'Aubusson se servit au siége de Rhodes le jour du dernier assaut qui fut si funeste aux infidèles; on y plaça aussi l'habillement qu'il avait le même jour, et qui était encore teint de son sang et du sang de l'ennemi. Les funérailles se firent le jour suivant, et le défenseur de l'ordre fut porté sur les épaules des principaux grand-croix à l'église qu'il avait fait bâtir.

Le premier chapitre général qui se tint à Rhodes, sous Emeri d'Amboise, son successeur, ordonna que, pour honorer la mémoire du grand-maître d'Aubusson, la religion lui éleverait, des deniers du trésor public, un magnifique mausolée en bronze, et qu'on y graverait une épitaphe où seraient marquées les plus illustres actions de sa vie. Après la conquête de Rhodes, que fit Soliman, on détruisit ce monument respectable, et aucun des historiens de l'Ordre n'en a conservé le souvenir; mais si les mausolées et les épitaphes des héros périssent avec le temps, la mémoire de leurs vertus et de leurs grandes actions ne périt jamais.

lui donna quelques défaites, et Colomb, ayant fait encore plusieurs démarches inutiles, résolut de se rendre en France ; mais le prieur Jean Pérez, confesseur de la reine, l'invita à attendre encore jusqu'à ce qu'il eût parlé à cette princesse. Colomb, qui aimait l'Espagne, où il avait résidé longtemps, consentit à faire cette nouvelle tentative. Elle fut d'abord aussi infructueuse que les précédentes ; mais enfin Colomb obtint ce qu'il demandait.

Il se rendit au port de Palos pour y équiper sans délai les trois caravelles qui lui avaient été accordées. La sienne s'appelait *Sainte-Marie* ; la seconde, dite *la Pointe*, eut pour chef Alonzo Pinzon, et la troisième, nommée *la Petite*, fut commandée par Vincent Pinzon, frère de ce navigateur, et comme lui né à Palos. Ce fut avec de si faibles moyens que Colomb partit, le 3 août 1492, au lever du soleil, pour entreprendre une expédition qui devait changer la face de l'univers.

Après quelques accidens de mer, et après avoir déjà commencé à éprouver la mauvaise volonté de ses subordonnés, il arriva aux Canaries, et se remit ensuite en route. Dès que l'on eut perdu la terre de vue les matelots versèrent des larmes et se crurent perdus. Colomb les consola, leur promit des richesses, et eut grand soin de leur dérober la connaissance d'une partie du chemin qu'ils faisaient. A cent lieues de l'île de Fer ils virent un gros tronc d'arbre ; deux cents lieues plus loin ils aperçurent deux oiseaux, les premiers qu'ils eussent rencontrés dans leur route ; ils remarquèrent aussi que l'eau de la mer devenait moins salée. Ces indices et quelques autres contribuèrent à soutenir leur courage ; mais quand ils reconnurent que la terre tant désirée ne s'offrait pas encore à leur

vue, les murmures devinrent universels. On alléguait que les vivres étaient sur le point de manquer, et que les vaisseaux, ouverts en plusieurs endroits, ne pourraient plus continuer le voyage; quelques hommes allèrent même jusqu'à proposer de jeter Colomb à la mer et de revenir en Espagne. Sa situation alors devint de plus en plus critique. Le 12 octobre, pendant la nuit, Colomb aperçut une lumière dans le lointain, et demeura persuadé qu'il avait enfin découvert une terre.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ils reconnurent cette terre pour être une île d'environ quinze lieues de long; c'était l'une des Lucayes. Les habitans accoururent sur le rivage pour les recevoir. Colomb descendit l'épée à la main, et tenant une enseigne déployée. Il prit possession de l'île, qu'il nomma *Saint-Sauveur*, au nom du roi Ferdinand. Ses équipages, lui demandant pardon d'avoir murmuré contre lui, le reconnurent alors comme amiral et vice-roi dans ces contrées. Quelques présens de peu de valeur parurent aux insulaires d'un prix inestimable, et ces hommes, d'un caractère fort doux, témoignèrent aux Européens une sincère affection. Ils étaient loin de soupçonner les cruels résultats qu'allait avoir ce premier événement pour eux et pour toute leur race. Colomb, en ayant pris quelques-uns à bord, fit voile pour les autres îles qu'il avait en vue, et y toucha successivement.

Il se dirigea ensuite sur Cuba, où il arriva le 28 du mois d'octobre. Deux soldats, qui eurent le courage de s'enfoncer jusqu'à douze lieues dans l'intérieur des terres, n'eurent qu'à se féliciter de leur tentative; partout ils furent reçus comme des hommes d'une espèce supérieure, et envoyés par le ciel même. D'après les renseignemens de ces bons Indiens, Colomb résolut

récemment découverts en refusant les offres de Colomb.

Colomb fut très-bien reçu à la cour de Lisbonne. Le roi offrit même de le faire accompagner par un gentilhomme, s'il avait intention d'aller en Castille par terre; mais Colomb préféra s'y rendre par mer, et, le 15 mars 1493, il rentra dans le port de Palos, d'où il était parti l'année précédente. Le peuple témoigna la joie la plus vive de son retour.

Pinzon, débarqué en Galice, sollicita la permission d'aller saluer le roi à Barcelonne; mais ce prince refusa de le voir, et il fut si affligé de ce refus, qu'il en mourut quelques jours après.

Colomb se mit en chemin avec ses Indiens; mais pendant la route il fut obligé fréquemment de s'arrêter pour satisfaire l'empressement et la curiosité du peuple. Quand il approcha de Barcelonne le roi, qui avait envoyé au-devant de lui plusieurs personnes de la cour, le reçut publiquement. L'amiral baisa les mains du monarque: ce prince, placé sur son trône, le fit asseoir, et écouta les principales circonstances de son voyage. Il fut logé dans le palais, et le roi lui rendit de si grands honneurs, que quand il allait dans la ville l'infant était placé à l'un de ses côtés, et l'amiral à l'autre, distinction dont aucun sujet n'avait jusqu'alors été honoré par le monarque.

Ferdinand, ayant obtenu du pape la souveraineté des terres conquises et de celles qu'il pourrait conquérir encore, promit à Colomb plusieurs vaisseaux et des soldats pour continuer et étendre ses vastes entreprises. En même temps il lui confirma par de nouvelles lettres patentes la possession de ses charges et de ses priviléges. Cet acte fut dressé tant en son nom qu'en celui de la reine Isabelle.

Dès que Colomb fut à Séville il pressa l'armement de ses vaisseaux; ils étaient au nombre de

Le dimanche 13 janvier Colomb était au *cap d'Amour*, dans le golfe de *Samana*, lorsqu'il trouva des sauvages qui lui témoignèrent des intentions hostiles. Quelques soldats descendirent à terre, et pour la première fois le sang indien fut versé dans ces contrées par les Européens. Sept hommes, au moyen de la supériorité de leurs armes, en battirent ce jour-là six cents. Trois jours après Colomb remit en mer. Une tempête affreuse sépara les deux vaisseaux ; on eut recours aux prières et aux vœux. Dans cette extrémité Colomb, persuadé qu'il allait périr, enveloppa d'une toile cirée et mit dans un baril bien bouché la relation de son voyage, adressée à Ferdinand ; il avait l'espoir qu'elle pourrait ainsi parvenir à ce prince. Quand il l'eut jetée à la mer il eut l'attention d'en préparer une seconde ; mais le temps devint plus doux, et on approcha de l'île Sainte-Marie, une des Açores ; là ils voulurent aller en pélerinage à une chapelle, mais le chef portugais de l'île fit prisonniers ceux qui prirent cette résolution. L'amiral se mit en devoir de les recouvrer par la force : on se prépara de part et d'autre au combat ; mais enfin les esprits se rapprochèrent, et Colomb obtint la délivrance de ses gens.

Une nouvelle tempête poussa le vaisseau vers les côtes de Portugal, et le 4 mars Colomb entra dans le Tage. Son premier soin fut d'informer Ferdinand de son arrivée, et de demander au roi de Portugal la permission de conduire ses vaisseaux dans le port de Lisbonne.

Toute la ville accourut au-devant des navigateurs pour voir ces hommes qui venaient d'un nouvel univers, et les Indiens qu'ils amenaient ; mais la plupart des Portugais regrettaient que leur prince eût perdu la souveraineté des pays

récemment découverts en refusant les offres de Colomb.

Colomb fut très-bien reçu à la cour de Lisbonne. Le roi offrit même de le faire accompagner par un gentilhomme, s'il avait intention d'aller en Castille par terre; mais Colomb préféra s'y rendre par mer, et, le 15 mars 1493, il rentra dans le port de Palos, d'où il était parti l'année précédente. Le peuple témoigna la joie la plus vive de son retour.

Pinzon, débarqué en Galice, sollicita la permission d'aller saluer le roi à Barcelonne; mais ce prince refusa de le voir, et il fut si affligé de ce refus, qu'il en mourut quelques jours après.

Colomb se mit en chemin avec ses Indiens: mais pendant la route il fut obligé fréquemment de s'arrêter pour satisfaire l'empressement et la curiosité du peuple. Quand il approcha de Barcelonne le roi, qui avait envoyé au-devant de lui plusieurs personnes de la cour, le reçut publiquement. L'amiral baisa les mains du monarque: ce prince, placé sur son trône, le fit asseoir, et écouta les principales circonstances de son voyage. Il fut logé dans le palais, et le roi lui rendit de si grands honneurs, que quand il allait dans la ville l'infant était placé à l'un de ses côtés, et l'amiral à l'autre, distinction dont aucun sujet n'avait jusqu'alors été honoré par le monarque.

Ferdinand, ayant obtenu du pape la souveraineté des terres conquises et de celles qu'il pourrait conquérir encore, promit à Colomb plusieurs vaisseaux et des soldats pour continuer et étendre ses vastes entreprises. En même temps il lui confirma par de nouvelles lettres patentes la possession de ses charges et de ses priviléges. Cet acte fut dressé tant en son nom qu'en celui de la reine Isabelle.

Dès que Colomb fut à Séville il pressa l'armement de ses vaisseaux; ils étaient au nombre de

dix-sept. Un grand nombre de gens de guerre voulaient l'accompagner, dans l'espoir de s'enrichir; mais les vaisseaux étaient trop petits pour les recevoir tous, et quinze cents seulement purent y être admis. Colomb partit de nouveau pour les pays qu'il avait découverts le 25 septembre 1493.

Dans sa route il aperçut une île remplie de montagnes, qu'il nomma *la Dominique*. Après en avoir vu quelques autres, il débarqua dans celle qu'il appela, du nom de son vaisseau, *Marigalande*. Celle qu'il découvrit ensuite reçut le nom de *Sainte-Marie de la Guadeloupe*.

Colomb en avait encore reconnu plusieurs autres lorsque, le 22 novembre, il vint débarquer à la partie septentrionale de Saint-Domingue. Un des Indiens qu'il ramenait fut envoyé à la colonie. Les habitans, à qui Colomb demanda des nouvelles de ceux qu'il avait laissés dans l'île, lui dirent que les uns étaient morts de maladie, et que les autres, emmenant chacun quatre ou cinq femmes, étaient partis dans un autre pays.

Quelques indices avaient fait soupçonner que ce récit n'était pas absolument exact. Arrivé à la colonie, Colomb vit avec douleur que les bâtimens en avaient été brûlés; il trouva dans le chemin les corps de trois Espagnols qui paraissaient avoir été tués depuis peu de jours. Un frère du cacique lui dit que les colons avaient pris querelle entre eux pour des femmes et de l'or, et que *Caunabo*, seigneur des mines, près duquel ils s'étaient rendus, les avait fait tuer.

Colomb résolut de bâtir une nouvelle ville, qu'il appela *Isabelle*. Il fit ensuite partir pour l'Espagne douze de ses vaisseaux, et tourna ses soins vers la recherche des mines. Arrivé dans la province de *Cibao*, à la tête de ses troupes, il y bâtit une forteresse, sous le nom de *Saint-Thomas*, et y laissa cinquante-six soldats commandés par Pierre Margarita.

Après avoir établi dans l'île un conseil dont il nomma chef son frère Diego Colomb, l'amiral remit en mer, et se dirigea vers l'île de Cuba, ignorant encore si elle n'était pas une terre ferme. A cette époque la Jamaïque fut découverte par lui; il y revint après avoir retourné à Saint-Domingue, et y souffrit beaucoup de la disette de vivres; mais les Indiens vinrent à son secours.

Colomb s'occupa ensuite de reconnaître entièrement Saint-Domingue, et de la soumettre au roi d'Espagne. Irrités de la tyrannie des Espagnols, plusieurs caciques puissans s'étaient ligués pour les exterminer; le seul *Guacanagary* leur resta fidèle, et encourut ainsi la haine de ses compatriotes.

Le 24 mars 1495 Colomb partit de la ville d'Isabelle avec deux cents hommes à pied, vingt cavaliers, et quelques chiens corses, pour aller combattre plus de cent mille Indiens. Sa victoire fut complète, et les vaincus se soumirent à payer un tribut en or et en coton.

Colomb partit d'Isabelle pour retourner en Espagne, le 10 mars 1496, avec deux cent vingt-cinq Espagnols et trente Indiens, sur deux vaisseaux. Son voyage n'eut rien de remarquable. Il trouva la cour à Burgos, où elle célébrait le mariage de don Juan, fils du roi, avec Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien. Ferdinand, ayant reçu de lui plusieurs présens, lui promit les hommes et les vaisseaux qu'il sollicitait; mais les ministres, jaloux peut-être de la gloire de Colomb et de la faveur que le roi lui accordait, mirent la plus grande lenteur à exécuter les ordres du monarque. Au mois de février 1498 Colomb fit partir deux vaisseaux sous les ordres de Pierre Fernand Coronel; il s'y détermina parce que, de tous ceux qu'on lui avait promis, c'étaient jusqu'alors les seuls qui fussent en état de mettre

en mer. Enfin, le 30 mai de la même année, il partit de *San-Lucar* avec six vaisseaux munis de tout ce qui était nécessaire pour approvisionner la colonie. La goutte le tourmenta pendant ce voyage; cependant il ne cessa point de tout surveiller par lui-même. Il résolut d'aller des îles du cap Vert à la terre ferme, qu'il aperçut après avoir découvert l'île de la Trinité.

Les Indiens qu'il vit sur la terre ferme, et qui lui parurent fort doux, lui dirent que leur pays s'appelait *Pare*. Colomb trafiqua quelque temps avec eux, puis se mit en route pour Saint-Domingue. Ainsi, quoiqu'il n'eût fait aucun établissement sur la côte, il demeure certain qu'il découvrit la terre ferme, aussi bien que les îles dont on a parlé, et que l'usage d'appeler ce pays *Amérique*, du nom d'Américo Vespuce, Florentin, qui y aborda peu de temps après, est envers Colomb une véritable injustice contre laquelle on a souvent réclamé; mais la tyrannie de l'usage porte à croire qu'elle durera longtemps encore, et peut-être toujours.

Arrivé à Saint-Domingue, Colomb vit avec une extrême douleur qu'un Castillan, nommé Roland, investi par lui-même de la charge de juge suprême, avait excité ses compatriotes à la sédition, en leur persuadant que Colomb avait l'intention de les laisser périr de faim et de misère; il s'en suivit une extrême agitation dans le sein de la colonie; de sorte que, n'y étant pas même encore bien établis, les Espagnols, divisés entre eux, et cherchant à soulever les Indiens, semblaient déjà résolus à venger eux-mêmes les possesseurs légitimes du pays.

Cet état de choses affligea sensiblement Colomb. Après divers pourparlers il fut obligé de transiger avec la troupe de Roland, et de lui assurer, par une espèce de capitulation dressée le 14 no-

lui donna quelques défaites, et Colomb, ayant fait encore plusieurs démarches inutiles, résolut de se rendre en France ; mais le prieur Jean Pérez, confesseur de la reine, l'invita à attendre encore jusqu'à ce qu'il eût parlé à cette princesse. Colomb, qui aimait l'Espagne, où il avait résidé longtemps, consentit à faire cette nouvelle tentative. Elle fut d'abord aussi infructueuse que les précédentes ; mais enfin Colomb obtint ce qu'il demandait.

Il se rendit au port de Palos pour y équiper sans délai les trois caravelles qui lui avaient été accordées. La sienne s'appelait *Sainte-Marie* ; la seconde, dite *la Peinte*, eut pour chef Alonzo Pinzon, et la troisième, nommée *la Petite*, fut commandée par Vincent Pinzon, frère de ce navigateur, et comme lui né à Palos. Ce fut avec de si faibles moyens que Colomb partit, le 3 août 1492, au lever du soleil, pour entreprendre une expédition qui devait changer la face de l'univers.

Après quelques accidens de mer, et après avoir déjà commencé à éprouver la mauvaise volonté de ses subordonnés, il arriva aux Canaries, et se remit ensuite en route. Dès que l'on eut perdu la terre de vue les matelots versèrent des larmes et se crurent perdus. Colomb les consola, leur promit des richesses, et eut grand soin de leur dérober la connaissance d'une partie du chemin qu'ils faisaient. A cent lieues de l'île de Fer ils virent un gros tronc d'arbre ; deux cents lieues plus loin ils aperçurent deux oiseaux, les premiers qu'ils eussent rencontrés dans leur route ; ils remarquèrent aussi que l'eau de la mer devenait moins salée. Ces indices et quelques autres contribuèrent à soutenir leur courage ; mais quand ils reconnurent que la terre tant désirée ne s'offrait pas encore à leur

pations en prouvait la fausseté; mais Bobadiglia n'en fut pas moins empressé à envoyer Colomb en Espagne. Quand on fut en pleine mer le pilote, confus de ce qu'on traitait si indignement un homme à qui l'Espagne avait de si grandes obligations, voulut lui ôter ses fers; mais Colomb le refusa, et déclara qu'il les porterait jusqu'aux pieds de Ferdinand. Dans la suite il voulut toujours avoir sous les yeux ce prix de ses services; il garda ses chaînes dans sa chambre, et désira même qu'après sa mort on les enterrât près de lui.

Quand il eut débarqué à Cadix Ferdinand lui marqua sa douleur du traitement qu'on lui avait fait éprouver, le mit en liberté, et l'assura qu'il lui accorderait tout ce qu'il pourrait désirer. Par suite de cet acte de justice, le monarque résolut d'envoyer à Saint-Domingue un nouveau gouverneur pour proclamer l'innocence de Colomb et de ses frères, et punir Bobadiglia. Don Nicolas de Ovando, commandeur de Larez, fut chargé de cette importante mission, et on résolut d'employer Colomb à de nouvelles découvertes utiles pour la monarchie espagnole.

Parti de Séville, Colomb revint à Saint-Domingue; il vit cette île, qu'il avait découverte et où il avait consolidé la puissance de Ferdinand, gouvernée par des hommes qui n'eurent pas même pour lui les simples égards que sa qualité réclamait. Il repartit pour la terre ferme, qu'il cotoya longtemps. Arrivé dans un petit port qu'il appela *Retrete*, ou *lieu retiré*, il fut forcé par le mauvais temps de retourner vers l'occident; ensuite il entra dans le fleuve de *Betlem*, où il forma un petit établissement que son frère commanda avec le titre de préfet. Les Indiens n'y furent pas traités avec douceur; on arrêta leur roi, appelé *Quibio*, pour assurer, disait-on, la

de chercher l'île aujourd'hui connue sous le nom de *Saint-Domingue*. Les vents contraires mirent d'abord obstacle à sa marche, et bientôt Alonzo Pinzon, informé par les Indiens qu'il avait à son bord que cette île, appelée par eux *Bochio* ou *Bavèche*, abondait en or, résolut d'y devancer l'amiral. En conséquence, le 21 novembre, il se sépara des deux autres vaisseaux, qui, toujours contrariés par le mauvais temps, revinrent à Cuba. Quelques jours après Colomb parvint enfin à l'île qu'il désirait tant de visiter. Ayant remarqué entre les terres et celles de Castille quelques points de ressemblance, il nomma cette contrée *Hispaniola*, ou *l'île Espagnole*, nom sous lequel elle est encore connue de nos jours, quoique celui de Saint-Domingue ait prévalu. Il y fut parfaitement reçu par le souverain de cette partie de l'île, et la négligence des pilotes lui ayant fait perdre un de ses vaisseaux, les insulaires lui donnèrent toute espèce de secours, et lui firent présent d'une certaine quantité d'or.

Colomb résolut de laisser une partie de ses gens dans l'île: le roi, à qui il en fit la proposition, y consentit avec joie, et trois cents hommes, ayant pour chefs Arana et Gutières, se rendirent dans une espèce de tour qui devait être leur demeure. Alors Colomb remit à la voile: mais n'ayant plus qu'un seul vaisseau, il n'osa pas entreprendre de nouvelles découvertes, dans la crainte que, s'il venait à périr, le roi d'Espagne ne pût être informé d'un si heureux succès.

Parti le 4 janvier 1493, Colomb découvrit le surlendemain en pleine mer la caravelle *la Pinte*, qui s'était séparée de lui. Alonzo Pinzon s'excusa le moins mal qu'il put de l'avoir quitté, et quoique Colomb connût parfaitement le motif qui l'y avait déterminé, il dissimula son mécontentement.

Le dimanche 13 janvier Colomb était au *cap d'Amour*, dans le golfe de *Samana*, lorsqu'il trouva des sauvages qui lui témoignèrent des intentions hostiles. Quelques soldats descendirent à terre, et pour la première fois le sang indien fut versé dans ces contrées par les Européens. Sept hommes, au moyen de la supériorité de leurs armes, en battirent ce jour-là six cents. Trois jours après Colomb remit en mer. Une tempête affreuse sépara les deux vaisseaux ; on eut recours aux prières et aux vœux. Dans cette extrémité Colomb, persuadé qu'il allait périr, enveloppa d'une toile cirée et mit dans un baril bien bouché la relation de son voyage, adressée à Ferdinand ; il avait l'espoir qu'elle pourrait ainsi parvenir à ce prince. Quand il l'eut jetée à la mer il eut l'attention d'en préparer une seconde ; mais le temps devint plus doux, et on approcha de l'île Sainte-Marie, une des Açores ; là ils voulurent aller en pélerinage à une chapelle, mais le chef portugais de l'île fit prisonniers ceux qui prirent cette résolution. L'amiral se mit en devoir de les recouvrer par la force : on se prépara de part et d'autre au combat ; mais enfin les esprits se rapprochèrent, et Colomb obtint la délivrance de ses gens.

Une nouvelle tempête poussa le vaisseau vers les côtes de Portugal, et le 4 mars Colomb entra dans le Tage. Son premier soin fut d'informer Ferdinand de son arrivée, et de demander au roi de Portugal la permission de conduire ses vaisseaux dans le port de Lisbonne.

Toute la ville accourut au-devant des navigateurs pour voir ces hommes qui venaient d'un nouvel univers, et les Indiens qu'ils amenaient ; mais la plupart des Portugais regrettaient que leur prince eût perdu la souveraineté des pays

Ferdinand le fit enterrer avec une grande pompe, honneurs bien mérités et bien tardifs, qui ne le disculpent pas d'avoir si mal reconnu les services de ce grand homme. On grava sur le tombeau de Colomb ces deux vers espagnols, qui n'étaient que la simple expression des obligations incalculables que lui avaient les souverains de Castille :

A Castilla y à Léon
Nuevo mondo dio Colon.

« Colomb a donné un nouvel univers aux « royaumes de Castille et de Leon. »

Il le leur donna effectivement, puisque, outre les pays qu'il découvrit lui-même, il eut encore la gloire d'ouvrir la route où Cortès et Pizarre s'avancèrent dans la suite pour augmenter de toutes les richesses du Mexique et du Pérou la puissance espagnole.

JEAN II,

DIT LE PARFAIT,

ROI DE PORTUGAL.

JEAN II naquit à Lisbonne, le 3 mai 1455, d'Alphonse V, roi de Portugal, et d'Isabelle, dont le père avait été régent de ce royaume, et avait eu pour frère aîné un prince mort dans son enfance. A quatorze ans il épousa Léonor, fille de don Ferdinand, son oncle. Il n'en avait que seize lorsqu'il accompagna son père dans une expédition en Afrique. La prise de la forteresse d'Arzila en fut le résultat, et Alphonse arma son fils chevalier avec plusieurs autres Portugais. En 1474 Alphonse, étant en guerre avec la Castille, nomma son fils régent du royaume. Jean à cette époque eut un fils, qui porta, comme son aïeul, le nom d'Alphonse. L'année suivante il se disposait à se rendre en Castille, près de son père, d'après les ordres de ce prince, lorsqu'il reçut de lui-même l'avis que François de Valdez, seigneur Portugais, se disposait à l'enlever et à le livrer aux Castillans. En conséquence, Jean n'alla trouver Alphonse qu'à la tête d'une force imposante. Une bataille eut lieu près de Toro et de Zamora; Jean y donna de grandes preuves de valeur, et lors même que la victoire se fut déclarée pour les

tranquillité des chrétiens; mais lorsque Colomb eut remis à la voile pour l'Espagne, Quibio ayant trouvé moyen de prendre la fuite, revint avec des soldats attaquer l'établissement de ses ennemis, et en tua plusieurs. Colomb prit à son bord ce qui restait des nouveaux colons. Arrivés tous à la Jamaïque, les fatigues et le changement de nourriture les mirent dans une situation assez triste. Des soldats, ayant à leur tête deux frères nommés Porras, se mutinèrent et vinrent déclarer à Colomb qu'ils voulaient retourner en Espagne immédiatement. Il ne put les empêcher de l'abandonner; mais les tempêtes et les vents contraires les ramenèrent dans l'île, où ils se dispersèrent, et coururent d'habitation en habitation, exerçant sur les infortunés Indiens les plus horribles violences.

Ceux-ci nourrirent quelque temps Colomb et ses compagnons; mais ensuite ils ne parurent plus que rarement. Colomb alors eut recours à un stratagème fort ingénieux, et auquel on a donné de justes éloges. Certain qu'une éclipse de lune devait avoir lieu, il prédit aux sauvages que cet astre allait devenir tout rouge, pour témoigner combien le dieu des chrétiens était irrité contre les insulaires de ce qu'ils ne pourvoyaient plus aux besoins de ses serviteurs.

L'éclipse ayant commencé, les sauvages firent retentir les bois de leurs cris de frayeur. Ils apportèrent des vivres en abondance, en promirent encore d'autres, et supplièrent Colomb de faire reprendre à la lune sa couleur naturelle. Il parut touché de leur repentir, et leur promit que leurs prières allaient être exaucées. Il n'en fallait pas tant pour prouver à ces pauvres Indiens qu'il entretenait une relation intime avec le ciel.

Ce ne fut pas là le dernier désagrément que Colomb eut à éprouver dans cette île; ses gens,

qu'il succomba aux atteintes de la peste, en 1481. Le lendemain Jean fut proclamé roi de nouveau, avec les cérémonies usitées.

Son premier soin fut de faire plusieurs réglemens utiles, et par-dessus toutes choses de s'informer de l'opinion publique, à laquelle il avait résolu de se conformer en tout, sans cependant rien perdre de son autorité. Ce fut ce plan, suivi avec une extrême persévérance, qui le rendit cher à ses sujets, et qui lui a fait laisser une mémoire si honorable. Il ne voulait pas que l'on crût qu'il eût des favoris, et avait pris le parti de traiter tout le monde avec égalité. Equitable parfois jusqu'à la sévérité, il fit brûler dans Lisbonne plusieurs maisons où l'on jouait à des jeux expressément défendus par les lois; du reste il s'empressait d'honorer le savoir et la vertu. Accessible à l'égard de tous ses sujets, il surmonta la répugnance qu'il avait pour le travail, et s'y adonna tout entier. Quand les juges faisaient perdre quelque procès au fisc, il les félicitait de leur impartialité, et même les récompensait. Les gens courageux étaient sûrs d'être chéris de ce prince, doué lui-même d'une grande valeur. Don Pèdre de Mélo, un de ses plus braves officiers, laissa un jour tomber un pot d'eau tandis que le roi était à table. Jean réprimanda ceux qui riaient de cette maladresse, et leur dit : « Don Pèdre « a laissé tomber cette eau, mais il n'a ja- « mais laissé tomber sa lance. » Un autre seigneur distingué par son courage, Jean de Souza, était un jour inquiet de se trouver sans logement. Le roi lui dit : « Ne vous embarrassez de rien; ayant « mon palais pour habitation, vous ne pourrez « en manquer. » Une autre fois un militaire, qui s'était souvent distingué, lui ayant fait demander une grâce, Jean lui dit : « Puisque vous avez « des mains pour me servir, pourquoi n'avez

« vous pas de langue pour me demander des ré-« compenses ? » L'amour des lettres et une piété éclairée étaient encore au nombre des qualités louables de cet illustre prince.

La réforme d'un grand nombre d'abus ne put s'opérer sans qu'il y eût des mécontens. Quand il annula la plupart des dons que les grands avaient reçus des rois ses aïeux, il excita de nombreux murmures : mais il ne s'en inquiétta pas. Le duc de Bragance surtout lui donna des motifs de soupçonner sa fidelité, et ses frères faisaient avec lui cause commune. Jean acquit bientôt des preuves irrécusables de la trahison du duc ; il ne put cependant se résoudre à faire périr un homme d'une si haute naissance, et son parent ; il le prit en particulier, et lui fit des remontrances qui ne produisirent aucun effet. Jean le fit enfin arrêter, et ordonna qu'on instruisit son procès. Il fut condamné à mort, et montra en mourant un grand courage. Quand le roi entendit le son d'une cloche qui lui annonçait le supplice du duc, il se jeta à genoux, et se mit à prier Dieu pour lui en pleurant ; mais quel que fût le motif de son action, l'on n'y vit qu'un raffinement d'hypocrisie.

Le roi s'occupa ensuite de poursuivre sur les côtes d'Afrique les conquêtes et les découvertes de ses prédécesseurs. Il envoya en 1481 une flotte en guinée. On y bâtit une forteresse, qui, selon l'ordre du roi, fut appelée Saint-Georges de la Mina. Les Portugais revinrent ensuite dans leur pays avec une grande quantité d'or et d'ivoire. Jaloux de conserver seul le commerce d'une contrée si opulente, il fit poursuivre un capitaine de vaisseau et deux pilotes qui, après avoir fait plusieurs fois le voyage d'Ethiopie, s'étaient rendus en Castille. On tua deux de ces hommes, et le troisième, conduit à Evora par ordre du roi, y fut écartelé.

La chute de la maison de Bragance avait attiré à Jean de nombreux ennemis. Une conspiration plus redoutable que les autres s'ouvrit encore contre lui ; elle avait pour chef le duc de Visco même, son beau-frère. Jean fut informé de ce dangereux complot, et les amis du merveilleux publièrent, dans ce siècle peu éclairé, que la première indication lui en était venue par un spectre qu'il avait vu en songe. Le frère d'une femme que l'évêque d'Evora, un des conjurés, aimait passionnément, lui donna des assurances plus positives en lui faisant parvenir des détails importans qu'il tenait de sa sœur. Jean prit en secret toutes les mesures qui pouvaient garantir sa vie; cependant il se vit plusieurs fois à la merci des conjurés. Un jour entre autres il se trouva au milieu d'eux dans une église hors de la ville, sans un seul de ses gardes; il marcha droit à eux, et leur parla d'un air si tranquille et si serein qu'ils n'osèrent le frapper.

Mais comme son danger se renouvelait sans cesse, Jean prit le parti de tuer de sa propre main le duc de Visco, chef des conjurés; il le fit venir à la cour, où se seigneur ne se rendit qu'avec une extrême répugnance. Le roi le reçut d'un air affable et même gai; puis, après quelques instans de silence, il lui dit: « Mon cousin, que « feriez-vous à un homme qui aurait voulu vous « arracher la vie ? » Le duc répondit qu'il le tuerait de sa propre main. « Meurs donc ! répliqua « Jean; tu as toi-même prononcé ta sentence. » Le duc, frappé d'un coup de poignard, tomba aussitôt mort à ses pieds.

On était alors à Sétubal. Quand le peuple eut connaissance de la conjuration il demanda à grands cris qu'on lui livrât les coupables. Le roi exposa, d'après les formes reçues en justice, les motifs qui l'avaient porté à prévenir le sinistre

projet du duc de Visco. Ceux des conspirateurs qu'on put arrêter furent mis à mort, après avoir tout avoué. L'évêque d'Evora fut conduit dans un cachot, où trois jours après on le trouva mort; quelques conjurés se retirèrent en Castille, et Jean récompensa magnifiquement ceux qui avaient sauvé ses jours en lui découvrant la conspiration.

En 1483 la peste qui ravagea le Portugal donna au monarque l'occasion de manifester son amour pour ses sujets, et souvent il exposa ses jours pour adoucir leur misère. D'un autre côté il ne perdit point de vue ses projets pour la prospérité de son royaume, et les préparatifs de guerre effrayèrent tellement les Maures, que plusieurs d'entre eux lui demandèrent la paix.

Vers ce temps le célèbre Christophe Colomb se rendit en Portugal pour offrir à Jean ses services relativement au nouveau monde qu'il espérait découvrir. Malgré le penchant que le roi montrait pour cette tentative, il remercia le hardi navigateur, d'après les remontrances de plusieurs membres de son conseil, et Colomb alla trouver le roi de Castille, auquel il fit agréer sa proposition. Voulant cependant étendre les découvertes des Portugais en Afrique et renouveler les tentatives pour arriver aux Indes orientales, Jean fit équiper une flotte, commandée par Jacques Cave. Il découvrit le royaume de Congo, et s'avança même deux cents lieues plus loin. En 1484 Barthélemi Diaz, homme intrépide, arriva jusqu'à l'extrémité de l'Afrique, et eut la gloire de parvenir jusqu'à un cap d'une immense étendue. Une horrible tempête l'empêcha de le doubler, et il l'appela le *cap des Tourmentes;* mais Jean, transporté de joie et d'espoir, voulut qu'il s'appelât le *cap de Bonne-Espérance*, nom sous lequel il a toujours été connu depuis. En même temps il envoya par terre d'autres voyageurs jusqu'en

Abyssinie ; et, toujours attentif au gouvernement intérieur de son royaume, il réprima le luxe, dont il craignait que l'excès toujours croissant ne fût dangereux pour l'Etat.

Jean ayant reçu du pape une bulle qu'il avait sollicitée, portant la publication d'une croisade contre les Maures, en fut si charmé, que dans l'excès de sa reconnaissance il arrêta, sur la demande d'Innocent VIII, que les décrets du saint siége seraient désormais reçus en Portugal sans examen et sans contradiction. Cette condescendance inusitée fut loin d'être approuvée généralement. Dans le même temps, sacrifiant encore la politique à la religion, il fit passer à Ferdinand, roi de Castille, de la poudre et des canons, dont ce prince manquait, et qui lui étaient nécessaires pour enlever Grenade aux Maures.

Ses troupes en Afrique essuyèrent vers cette époque un échec ; mais elles reprirent ensuite leur ascendant sur les Maures. Après une action où Talaro, général de ces peuples, avait été battu et fait prisonnier, il adressa ces singulières paroles à Coutinho, son vainqueur : « Ne « t'enorgueillis point de ta victoire ; Dieu est chrê- « tien aujourd'hui, demain il sera Maure. » Jean sut profiter de ces succès, et récompensa, selon sa coutume, ceux qui soutenaient la gloire de ses armes.

Tandis que l'Europe admirait Jean, beaucoup de ses sujets, prévenus contre lui, se plaignaient de son administration ; mais on a déjà vu qu'il suivait ses plans avec constance, sans s'occuper des mécontens. Une action de son règne fut surtout blamée, lorsqu'elle devait peut-être lui attirer des éloges. Quand Ferdinand appauvrit l'Espagne en chassant les juifs de ses Etats, Jean les accueillit en Portugal ; mais comme ils observèrent peu la condition qu'il leur avait imposée de se faire

chrétiens, les murmures devinrent plus fréquens que jamais.

Dans les démêlés entre Charles VIII, roi de France, et l'empereur Maximilien, Jean offrit d'abord sa médiation; mais, irrité d'une insulte que les partisans de la France avaient faite dans Bruges à un de ses ambassadeurs, il se déclara pour Maximilien, à qui il fit passer des sommes d'argent en attendant qu'il pût le secourir les armes à la main.

Quelques démêlés avec le roi de Castille et avec celui d'Angleterre occupèrent cette époque du règne de Jean; mais par sa prudence ils n'eurent point de suites sérieuses.

L'an 1489 un roi nègre, chassé de son pays, vint à Lisbonne implorer son secours. Il se convertit au christianisme, et offrit de grands avantages aux Portugais dans le cas où leurs armes lui rendraient sa puissance. Jean fit équiper une flotte de vingt vaisseaux avec des prêtres et des soldats. Tous ces préparatifs se terminèrent d'une façon tragique. Pierre Vasquès d'Acugna, commandant de la flotte, tua de sa propre main le roi nègre, sous prétexte qu'il avait voulu le trahir, mais, selon toute probabilité, pour revenir sans danger en Portugal. Ce qu'il y a de certain, c'est que Jean se relâcha dans cette occasion de sa justice sévère; quoique aussi affligé que surpris du retour de d'Acugna, il parut ajouter foi à sa justification, soit qu'en effet il ne le crût pas coupable, soit qu'il fût effrayé de la pensée d'avoir à punir un crime auquel presque tous les hommes de l'expédition avaient participé.

Jean eut ensuite le désir qu'il avait plus d'une fois témoigné de passer en Afrique. Il projetait de délivrer lui-même un corps de ses troupes bloqué dans une île formée par un fleuve de

Mauritanie; mais une partie de son conseil le supplia de ne pas exposer l'Etat dans sa personne. Ces remontrances n'avaient produit que peu d'effets sur son esprit; le désir que les Maures témoignèrent de faire la paix avec lui fut plus efficace, et Jean la conclut à des conditions honorables.

Jean assembla les états à Evora, et leur communiqua les motifs qu'il avait eus pour faire épouser à son fils, l'infant Alphonse, la fille du roi de Castille. Il demanda aussi et obtint sans difficulté des subsides nécessaires à la célébration du mariage.

Il se prépara sous les plus heureux auspices. Le roi vint jusqu'à Estremos au-devant de la princesse, qui fit ensuite à Evora une brillante entrée. Le roi parut avec un habit à la française enrichi d'or et de pierreries; mais la vue de ce vêtement étranger blessa un grand nombre de Portugais. Au milieu de ces fêtes la peste obligea la cour de quitter Evora pour aller à Viana. Ce fut le premier des événemens funestes qui allaient se succéder rapidement. Le roi, après avoir bu des eaux d'une fontaine qui avaient fait subitement mourir deux seigneurs de sa cour, tomba dangereusement malade. Cependant, lorsqu'il eut recouvré la santé, il ne voulut point faire de recherches pour découvrir les auteurs d'un crime trop bien démontré. Le 13 juillet 1491, il était à Santarem; son fils Alphonse refusa de l'accompagner pour se baigner dans le Tage; puis, craignant que ce refus ne mécontentât son père, il courut à cheval sur ses traces. Dans la campagne il provoque à la course un courtisan, qui d'abord s'excuse sur ce que la nuit déjà venue ne permet pas de galopper sans risque : le jeune prince insiste; il faut lui obéir; mais bientôt son cheval s'abat sur lui et le blesse mortelle-

ment. Le roi, la reine, la jeune infante accourent, et Alphonse, âgé seulement de dix-sept ans, expire entre leurs bras dans la cabane d'un pêcheur.

La mort d'Alphonse excita d'autant plus de douleur, que le roi n'avait pas d'autre enfant légitime. Les divers ordres du royaume allèrent le trouver pour le consoler, lui rappeler que ses sujets étaient aussi ses enfans, et le prier de se conserver pour eux.

Il avait un bâtard nommé Georges, né d'Anne de Mendoce, femme d'une des premières familles de Portugal. S'apercevant que sa vue augmentait la douleur de la reine, il l'éloigna de sa personne; mais on ne tarda point à s'apercevoir qu'il avait le dessein de le nommer son successeur, et l'on en fut très-inquiet, car le duc de Béja possédait des droits incontestables à la couronne, et on pressentait que l'état pourrait bien un jour être plongé dans les malheurs d'une guerre civile.

Quand il fut question de faire les funérailles d'Alphonse, le peuple témoigna toute sa douleur à son monarque. Il déplora la mort prématurée de l'héritier du trône; mais il fit connaître aussi qu'il trouvait au duc de Béja des vertus et des droits qui devaient lui assurer la couronne. Ces discours n'étaient pas propres à calmer le chagrin du roi.

La jeune infante Isabelle retourna en Castille du consentement de ce prince, et Jean s'occupa de nouveau des affaires publiques.

Tandis que ces malheurs domestiques éprouvaient sa constance, ses armes triomphaient en Afrique. Ferdinand de Meneses, fils aîné du Marquis de Villarcal, et commandant de Ceuta, s'empara de Targa, et mit le feu à vingt vaisseaux maures. Jean apprit ses succès avec joie

et lui donna publiquement les éloges que méritait sa valeur.

Pendant quelque temps la cour se partagea en intrigues plus ou moins secrètes. Le roi manifestait de plus en plus le désir de se donner son fils Georges pour successeur, et le duc de Béja, soutenu ouvertement par la reine, sa sœur, et le roi de Castille, agissait de manière à veiller sur ses intérêts sans se compromettre.

Ferdinand ayant enfin assuré par la conquête de Grenade ses triomphes sur les Maures, Jean, qui s'était toujours comporté avec grandeur d'âme au sujet de cette guerre, célébra ces succès d'un roi chrétien par des réjouissances publiques. Cependant, persuadé que Ferdinand pourrait bien songer désormais à tourner ses armes contre le Portugal, il fit des préparatifs pour n'être pas pris au dépourvu par un rival si ambitieux.

Pour augmenter sa cavalerie il défendit à qui que ce fût de monter des chevaux ou mulets autres que ceux qui pourraient être propres à la guerre. Les prêtres et les moines se plaignirent, et le roi, tournant la chose en plaisanterie, déclara qu'il n'avait pas entendu les soumettre à cette mesure; mais en même temps il défendit à tous les maréchaux de ferrer aucun des chevaux qui serviraient de monture aux ecclésiastiques. Malgré leurs nouvelles clameurs, il veilla rigoureusement à ce que son ordonnance fût exécutée, et comme l'ardeur d'avoir des chevaux de prix s'empara des jeunes gens, le roi eut bientôt dans ses états tous les élémens d'une excellente cavalerie.

Vers ce temps un navire portugais, revenant d'Afrique avec une cargaison très-riche, fut pris et pillé par des pirates français. Jean adressa des remontrances à Charles VIII, et fit aussitôt

saisir tous les vaisseaux français qui se trouvaient dans les ports du Portugal, afin de prouver qu'il était en état de soutenir ses réclamations par la voie des armes. Celui qui exécuta cet ordre fut ce Vasco de Gama qui devait tant s'illustrer un jour par ses entreprises maritimes. Charles VIII consentit à donner satisfaction au roi de Portugal ; il fit restituer le vaisseau et punir sévèrement les corsaires.

Après avoir ainsi soutenu l'honneur de son pavillon, Jean fit équiper une flotte dont la destination n'était pas connue. Pendant qu'elle était encore dans le port la peste s'y manifesta, et plusieurs seigneurs à qui Jean avait ordonné de se rendre près du commandant lui ayant fait des représentations, il ne leur fit d'autre réponse qu'en effectuant lui-même la visite périlleuse dont il voulait les charger.

Il reçut de Congo une ambassade dont les membres se firent baptiser, et fut lui-même le parrain du chef de cette légation, nommé Zacuta. Jean à son tour envoya des ambassadeurs au Congo avec des prêtres, qui baptisèrent le roi, la reine et le plus grand nombre des personnes de la cour. Les Portugais ensuite aidèrent ce monarque nègre à combattre ses ennemis, sur lesquels, par leur secours, il obtint l'avantage.

En 1491 une maladie subite de Jean fit renaître les inquiétudes sur sa succession à la couronne : Jean avait inutilement demandé au pape la légitimation de son fils naturel. Quand il se fut confirmé dans la pensée que Ferdinand protégeait le duc de Béja, il se rapprocha de Charles VIII, qui faisait à ce prince une guerre cruelle dans le royaume de Naples.

Après la mort d'Innocent VIII, Jean espérait être écouté plus favorablement de son succes-

[redacted], qui était le trop fameux Alexandre VI, et ce pontife parut disposé à satisfaire ses désirs au sujet de la légitimation de Georges.

Cependant Jean, accablé par la maladie, errait dans diverses villes de Portugal pour échapper à l'influence de la peste, lorsqu'il apprit qu'un vent contraire avait jeté Christophe Colomb dans le port de Lisbonne; il revenait couvert de gloire de son premier voyage au nouveau monde. Affligé d'avoir autrefois rejeté ses offres, Jean le reçut d'abord assez mal, sous prétexte qu'il avait navigué dans la partie de la mer appartenant au Portugal; mais ensuite, écoutant la générosité et la justice, il eut pour lui tous les égards et la considération qu'il méritait.

Un traité dans lequel le pape intervint fixa les droits de Ferdinand et de Jean relativement aux découvertes faites et à faire; mais à chaque instant il se présentait entre les deux rois de nouveaux sujets de dissension.

Jean, voyant que les juifs qu'il avait reçus dans ses états s'y multipliaient extrêmement, prit à leur égard un de ces partis que la politique approuve plus que l'équité. Il fit baptiser une partie de leurs enfans, et les envoya peupler l'île de Saint-Thomas, sur la côte d'Afrique. En même temps il songeait toujours à profiter de la découverte du cap de Bonne-Espérance pour naviguer jusqu'aux Indes. S'il eût vécu plus long-temps, Vasco de Gama, qui ne fit cette entreprise que sous son successeur, l'aurait exécutée sous son règne, car c'était aussi sur lui que Jean avait jeté les yeux pour réaliser ce vaste projet.

Jean, toujours languissant, ne perdait pas de vue ses devoirs ni ses ennemis. Un ambassadeur de Ferdinand vint auprès de lui principalement pour s'assurer de l'état de sa santé. Jean, qui

ment. Le roi, la reine, la jeune infante accourent, et Alphonse, âgé seulement de dix-sept ans, expire entre leurs bras dans la cabane d'un pêcheur.

La mort d'Alphonse excita d'autant plus de douleur, que le roi n'avait pas d'autre enfant légitime. Les divers ordres du royaume allèrent le trouver pour le consoler, lui rappeler que ses sujets étaient aussi ses enfans, et le prier de se conserver pour eux.

Il avait un bâtard nommé Georges, né d'Anne de Mendoce, femme d'une des premières familles de Portugal. S'apercevant que sa vue augmentait la douleur de la reine, il l'éloigna de sa personne; mais on ne tarda point à s'apercevoir qu'il avait le dessein de le nommer son successeur, et l'on en fut très-inquiet, car le duc de Béja possédait des droits incontestables à la couronne, et on pressentait que l'état pourrait bien un jour être plongé dans les malheurs d'une guerre civile.

Quand il fut question de faire les funérailles d'Alphonse, le peuple témoigna toute sa douleur à son monarque. Il déplora la mort prématurée de l'héritier du trône; mais il fit connaître aussi qu'il trouvait au duc de Béja des vertus et des droits qui devaient lui assurer la couronne. Ces discours n'étaient pas propres à calmer le chagrin du roi.

La jeune infante Isabelle retourna en Castille du consentement de ce prince, et Jean s'occupa de nouveau des affaires publiques.

Tandis que ces malheurs domestiques éprouvaient sa constance, ses armes triomphaient en Afrique. Ferdinand de Meneses, fils aîné du Marquis de Villaréal, et commandant de Ceuta, s'empara de Targa, et mit le feu à vingt vaisseaux maures. Jean apprit ses succès avec joie

et lui donna publiquement les éloges que méritait sa valeur.

Pendant quelque temps la cour se partagea en intrigues plus ou moins secrètes. Le roi manifestait de plus en plus le désir de se donner son fils Georges pour successeur, et le duc de Béja, soutenu ouvertement par la reine, sa sœur, et le roi de Castille, agissait de manière à veiller sur ses intérêts sans se compromettre.

Ferdinand ayant enfin assuré par la conquête de Grenade ses triomphes sur les Maures, Jean, qui s'était toujours comporté avec grandeur d'âme au sujet de cette guerre, célébra ces succès d'un roi chrétien par des réjouissances publiques. Cependant, persuadé que Ferdinand pourrait bien songer désormais à tourner ses armes contre le Portugal, il fit des préparatifs pour n'être pas pris au dépourvu par un rival si ambitieux.

Pour augmenter sa cavalerie il défendit à qui que ce fût de monter des chevaux ou mulets autres que ceux qui pourraient être propres à la guerre. Les prêtres et les moines se plaignirent, et le roi, tournant la chose en plaisanterie, déclara qu'il n'avait pas entendu les soumettre à cette mesure; mais en même temps il défendit à tous les maréchaux de ferrer aucun des chevaux qui serviraient de monture aux ecclésiastiques. Malgré leurs nouvelles clameurs, il veilla rigoureusement à ce que son ordonnance fût exécutée, et comme l'ardeur d'avoir des chevaux de prix s'empara des jeunes gens, le roi eut bientôt dans ses états tous les élémens d'une excellente cavalerie.

Vers ce temps un navire portugais, revenant d'Afrique avec une cargaison très-riche, fut pris et pillé par des pirates français. Jean adressa des remontrances à Charles VIII, et fit aussitôt

saisir tous les vaisseaux français qui se trouvaient dans les ports du Portugal, afin de prouver qu'il était en état de soutenir ses réclamations par la voie des armes. Celui qui exécuta cet ordre fut ce Vasco de Gama qui devait tant s'illustrer un jour par ses entreprises maritimes. Charles VIII consentit à donner satisfaction au roi de Portugal ; il fit restituer le vaisseau et punir sévèrement les corsaires.

Après avoir ainsi soutenu l'honneur de son pavillon, Jean fit équiper une flotte dont la destination n'était pas connue. Pendant qu'elle était encore dans le port la peste s'y manifesta, et plusieurs seigneurs à qui Jean avait ordonné de se rendre près du commandant lui ayant fait des représentations, il ne leur fit d'autre réponse qu'en effectuant lui-même la visite périlleuse dont il voulait les charger.

Il reçut de Congo une ambassade dont les membres se firent baptiser, et fut lui-même le parrain du chef de cette légation, nommé Zacuta. Jean à son tour envoya des ambassadeurs au Congo avec des prêtres, qui baptisèrent le roi, la reine et le plus grand nombre des personnes de la cour. Les Portugais ensuite aidèrent ce monarque nègre à combattre ses ennemis, sur lesquels, par leur secours, il obtint l'avantage.

En 1491 une maladie subite de Jean fit renaître les inquiétudes sur sa succession à la couronne : Jean avait inutilement demandé au pape la légitimation de son fils naturel. Quand il se fut confirmé dans la pensée que Ferdinand protégeait le duc de Béja, il se rapprocha de Charles VIII, qui faisait à ce prince une guerre cruelle dans le royaume de Naples.

Après la mort d'Innocent VIII, Jean espérait être écouté plus favorablement de son succes-

[redacted], qui était le trop fameux Alexandre VI, et ce pontife parut disposé à satisfaire ses désirs au sujet de la légitimation de Georges.

Cependant Jean, accablé par la maladie, errait dans diverses villes de Portugal pour échapper à l'influence de la peste, lorsqu'il apprit qu'un vent contraire avait jeté Christophe Colomb dans le port de Lisbonne; il revenait couvert de gloire de son premier voyage au nouveau monde. Affligé d'avoir autrefois rejeté ses offres, Jean le reçut d'abord assez mal, sous prétexte qu'il avait navigué dans la partie de la mer appartenant au Portugal; mais ensuite, écoutant la générosité et la justice, il eut pour lui tous les égards et la considération qu'il méritait.

Un traité dans lequel le pape intervint fixa les droits de Ferdinand et de Jean relativement aux découvertes faites et à faire; mais à chaque instant il se présentait entre les deux rois de nouveaux sujets de dissension.

Jean, voyant que les juifs qu'il avait reçus dans ses états s'y multipliaient extrêmement, prit à leur égard un de ces partis que la politique approuve plus que l'équité. Il fit baptiser une partie de leurs enfans, et les envoya peupler l'île de Saint-Thomas, sur la côte d'Afrique. En même temps il songeait toujours à profiter de la découverte du cap de Bonne-Espérance pour naviguer jusqu'aux Indes. S'il eût vécu plus longtemps, Vasco de Gama, qui ne fit cette entreprise que sous son successeur, l'aurait exécutée sous son règne, car c'était aussi sur lui que Jean avait jeté les yeux pour réaliser ce vaste projet.

Jean, toujours languissant, ne perdait pas de vue ses devoirs ni ses ennemis. Un ambassadeur de Ferdinand vint auprès de lui principalement pour s'assurer de l'état de sa santé. Jean, qui

n'ignorait pas ce motif, dit à cet envoyé, nommé Alphonse Sylvius : « Don Alphonse, ce bras est « encore en état de livrer deux batailles.... » Puis, après un moment de silence, il ajouta : « aux « Maures. » L'ambassadeur n'eut pas de peine à le comprendre.

Cependant, de plus en plus tourmenté par la maladie, Jean résolut de faire son testament. On assure que, dictant cet acte à Antoine Faria, en présence de son confesseur, il voulait nommer Georges son successeur, mais que Faria lui représenta l'injustice qu'il allait faire au duc de Béja et les malheurs qu'il préparait au Portugal. Le confesseur, appelé Jean de Povoa, soutint la même opinion, et Jean laissa enfin, quoique à regret, le trône au duc, qui lui succéda en effet, et régna glorieusement sous le nom d'Emmanuel II.

Un médecin juif déclara que les bains chauds conseillés au roi par ses médecins lui seraient funestes; mais on ne fit nul attention à sa prédiction, et Jean eut en effet depuis ce moment jusqu'à sa mort un engourdissement dans tous les membres. Voulant déclarer de vive voix Emmanuel son successeur, il l'envoya chercher à trois reprises; mais le duc, craignant tout de lui et voulant se tenir dans le voisinage de Lisbonne à tout événement, se hâta peu d'aller trouver le monarque à Alvor. Un instant il le crut mort; mais ce n'était qu'un évanouissement. Le peuple se livra à la joie de ce que la santé de son roi semblait devenir meilleure, et Jean, sensible à son affection, voulut qu'on laissât ouvertes les portes du palais. Mais cet état ne dura pas; l'évêque de Tanger et Jacques Almeida s'approchèrent du roi en pleurant, et lui déclarèrent que sa mort était prochaine. Jean loua leur fidélité, les remercia, et ne s'oc-

cupa plus que de mourir en chrétien. Par un codicile il reconnut de nouveau Emmanuel pour son successeur, et lui recommanda son fils Georges : il lui envoya cet écrit. Parmi les actes de religion qu'il fit, les historiens en rapportent un qui peint bien les idées de son siècle : il avoua par écrit ; et pour expier ses péchés, qu'il avait un talent particulier pour se concilier l'affection des femmes. On le traitait *d'altesse* (car les rois ne portaient point encore le titre de *majesté*) : il réclama contre ces expressions, inventées, disait-il, par la vanité et l'orgueil des hommes : « Je ne suis, « dit-il, en ce moment qu'un mortel, et rien de « plus. » Quand il eut communié de nouveau et reçu l'extrême-onction, il dit à haute voix : « Mon Dieu, qui effacez les péchés du monde, « ayez pitié de moi ! » Un instant après il expira, le 25 octobre 1495, âgé de quarante ans et demi.

On ne peut dissimuler ici le soupçon d'empoisonnement, et l'on doit remarquer que depuis le temps où Jean but de l'eau de cette fontaine dont on a parlé il eut toujours une santé languissante. Quoi qu'il en soit, il avait été craint pendant sa vie ; il fut très-regretté après sa mort. Son corps fut d'abord transporté à Sylvis, et dans la suite à une abbaye célèbre, connue sous le nom de la *Bataille*. Don Georges, son fils naturel, qui n'avait alors que quatorze ans, se rendit auprès du nouveau roi, qui lui fit dans la suite épouser une des premières dames de la cour.

Quelques traits acheveront de faire connaître le caractère de Jean II.

Quoiqu'il s'appliquât de faire rendre la justice avec exactitude et même avec sévérité, il lui arriva quelquefois d'user d'une extrême indul-

gence. Une femme vint un jour lui demander la grâce de son mari, condamné à mort : il lui répondit qu'elle lui demandait une chose déraisonnable, que cet homme était criminel, et qu'il ne profiterait du pardon que pour commettre de nouveaux crimes ; et cependant il ajouta : « Vous êtes affligée ; allez, je lui pardonne. »

Ferdinand de Sylveira, l'ayant indignement traité dans des lettres, passa en Castille pour éviter son ressentiment. Lorsque Jean apprit la nouvelle de sa fuite il dit : « Sylveira sera « estimé partout : il a d'excellentes qualités. »

On a déjà vu qu'il aimait le courage. Juan de Souza ayant tué un taureau d'un seul coup, le roi l'en loua en présence du comte de Borba ; ce dernier attribua cette action à un heureux hasard. « Cela peut être, dit Jean, mais ces hasards « n'arrivent qu'à Souza. » Lui-même un jour affronta un taureau furieux, tandis que chacun le croyait épouvanté.

Vasquez Henriquez de Mélo, gouverneur de Castelvideo, mourut laissant des enfans qui servaient l'État avec distinction. Quelqu'un demanda le gouvernement au roi : « Tout ce que « je peux faire pour vous, répondit-il, c'est « de cacher que vous m'ayez osé demander un « bien qui appartient aux enfans de Mélo. »

Il disait souvent qu'il aimait mieux conserver la vie d'un de ses sujets que de faire périr mille ennemis. Il s'était composé une devise où l'on voyait un pélican, qui se tue pour ses petits, avec ces mots : « Pour la loi et pour le troupeau. »

Grave et sérieux en public, il aimait en particulier les mots plaisans, et en disait quelquefois lui-même d'assez agréables. Vasquez Cotinho avait le défaut de parler trop haut ou trop bas : « Comte, lui dit un jour Jean II, quand vous

« parlez bas personne ne vous entend ; quand « vous parlez haut on n'entend personne. » Un de ses courtisans vendait ses terres pour briller dans ses habillemens ; un jour qu'il s'approchait du roi revêtu d'un très-beau pourpoint, Jean lui dit en riant : « Combien de fermes avez-vous « aujourd'hui sur le corps ? »

Tous les princes de l'Europe avaient pour lui une grande estime. La reine d'Espagne ayant entendu mal parler de ce prince, dit aussitôt : « Je « voudrais que mon fils lui ressemblât. » Quand elle apprit qu'il avait cessé de vivre elle s'écria emphatiquement : « L'homme est mort ! » Charles VIII disait qu'avec l'alliance et l'amitié de Jean II il aurait pu humilier toute l'Europe. Le roi d'Angleterre Henri VII demanda un jour à un Anglais qui revenait de Portugal ce qu'il y avait vu de plus rare. « C'est, répondit « celui-ci, un roi qui commande à tous et à « qui personne ne commande. »

Ce qui a été dit de Jean II, et les principales actions de sa vie, ne prouvent pas qu'il ait eu toutes les circonstances mérité le beau nom de *Parfait* qu'on lui a donné ; mais il fut du moins un des souverains qui possédèrent le plus de ces qualités qui honorent également le monarque et le simple particulier.

LOUIS XII,

ROI DE FRANCE,

SURNOMMÉ LE JUSTE ET LE PÈRE DU PEUPLE.

Louis XII naquit à Blois, en 1462; fils unique de Charles, duc d'Orléans, et de Marie de Clèves, il descendait par Louis d'Orléans, son aïeul, de Charles V, roi de France.

Louis sortait à peine du berceau lorsqu'il perdit son père; la duchesse sa mère, princesse d'une haute vertu, apporta tous ses soins à ce qu'il reçût une éducation digne d'un prince. Son extrême vivacité l'empêcha d'approfondir aucune science, mais il les effleura toutes avec succès. La fougue des passions, qu'alimentaient encore des sociétés licencieuses, entraîna sa jeunesse dans de grands égaremens. On rapporte que ses vices furent en partie l'ouvrage de Louis XI, qui, jaloux des brillantes qualités de ce prince, et voyant en lui un rival redoutable pour Charles, son fils, avait secrètement employé tous les moyens de corrompre ses principes; mais le duc d'Orléans, au milieu même des excès honteux auxquels il se livra, n'imposa jamais silence à la voix du remords, et cette voix sacrée le ramena bientôt à la vertu.

Il avait à peine seize ans lorsqu'il épousa Jeanne de France, fille de Louis XI. Cette princesse, distinguée par sa vertu, était contrefaite et

ne possédait aucun charme dans l'esprit. Le duc d'Orléans avait pour elle une répugnance invincible; obligé de contracter cet hymen sous peine de perdre la liberté et peut-être même la vie, il protesta en secret de la violence qui lui était faite. La mort de Louis XI appela sur le trône Charles VIII, son fils, prince faible de corps et d'esprit; le feu roi avait laissé par son testament le gouvernement de l'Etat à sa fille aînée, Anne de France, femme du duc de Bourbon de Beaujeu. Cette espèce de tutelle appartenait de droit au duc d'Orléans, en sa qualité de premier prince du sang; mais les états généraux, assemblés à Tours pour connaître de la discussion élevée à cet égard entre ce prince et la dame de Beaujeu, maintinrent le testament de Louis XI. Alors s'alluma la guerre civile. François II, duc de Bretagne, soutint le parti du duc d'Orléans. Ce dernier, battu et fait prisonnier par Louis de la Trémouille, dans le combat livré près de Saint-Aubin, en Bretagne, le 28 Juillet 1488, fut d'abord enfermé à Lusignan, puis conduit à la tour de Bourges, où il demeura jusqu'en 1491. Charles VIII prit à cette époque les rênes du gouvernement, et le premier acte émané de sa puissance fut de rendre la liberté au duc d'Orléans; les prières et les larmes de la princesse Jeanne eurent beaucoup de part à cette détermination de Charles VIII en faveur de son beau-frère.

Réconcilié avec son roi, le duc d'Orléans lui sacrifia son amour pour Anne de Bretagne, à laquelle il avait su plaire; cette princesse, une des plus belles personnes de son temps, devint l'épouse de Charles VIII. Aimé du roi et de la reine, Louis obtint bientôt le plus grand crédit à la cour. Le jeune monarque l'emmena avec lui en Italie, où il se rendait pour faire la conquête de Naples. Louis, devenu le conseil et l'appui de

son roi, lui fut d'un grand secours dans cette expédition, où il se couvrit de gloire par la victoire navale qu'il remporta sur la flotte napolitaine à Rapallo, près de Gênes.

A son retour d'Italie le duc d'Orléans se maintint encore assez longtemps dans la faveur du roi; mais l'union de ces princes n'était vue qu'avec un violent dépit par les rivaux de la maison d'Orléans; ils parvinrent à remplir de soupçons le cœur de Charles. Il était facile à Louis de se justifier: le roi reconnut son innocence, sans pourtant lui rendre son amitié. Affligé d'une disgrâce qu'il ne méritait point, Louis se retira à Blois, ville de son apanage.

Le 7 avril 1498 Charles mourut presque subitement d'un coup qu'il se donna à la tête en se heurtant contre une porte. Le duc d'Orléans, héritier présomptif de Charles, versa des larmes sincères sur le cruel événement qui conduisait ce prince au tombeau à la fleur de son âge; après les premiers momens consacrés à la douleur, Louis se rendit à Amboise pour consoler la reine, et pour ordonner les obsèques du feu roi, qu'il paya de son propre trésor.

Sacré à Reims le 27 mai 1498, Louis reçut la couronne à Saint-Denis le premier juillet suivant, et fit le lendemain son entrée solennelle à Paris; il était alors dans la trente-septième année de son âge.

Il acquitta de sa cassette les dépenses de toutes ces augustes cérémonies; on ne leva aucun impôt sur les peuples pour subvenir aux frais de ces fêtes, ni pour le joyeux avénement à la couronne, ainsi qu'il était d'usage, ce qui donna une idée favorable de son gouvernement, et fit beaucoup d'honneur à Georges d'Amboise, qu'il avait nommé son premier ministre, et par les conseils duquel il se conduisait.

Sa grandeur d'âme brilla dès les premiers moments de son règne. Quelques-uns de ses favoris voulant exciter son ressentiment contre les personnes dont il avait eu à se plaindre, et en particulier contre Louis de la Trémouille, qui l'avait fait prisonnier à Saint-Aubin, il répondit : « Le « roi de France n'est point chargé de venger les « injures faites au duc d'Orléans. »

Les duchés de Bourbonnais, d'Auvergne, et le comté de Chaumont, possédés alors par la maison de Beaujeu, devaient revenir à la couronne à défaut d'héritiers mâles; le roi, renonçant aux traités passés antérieurement, consentit à ce que la dame de Beaujeu, qui n'avait qu'une fille, la mariât à Bourbon de Montpensier, et qu'elle la dotât de ces domaines.

Louis XII tenait une liste de ceux qui l'avaient offensé, dans la seule vue de leur pardonner : « Jé- « sus-Christ, disait-il, est aussi bien mort pour « eux que pour moi. »

Son vœu le plus cher était de voir régner dans l'état l'abondance, la paix et le bonheur : « Un « bon pasteur, disait-il, ne saurait trop engrais- « ser son troupeau. » Il diminua les tailles, réforma les abus qui s'étaient glissés dans l'administration de la justice, établit un parlement à Rouen et à Aix, fit une réforme dans les monnaies, dont il fixa le prix et le poids, de manière à ce que personne ne perdit plus sur les [illegible]leur.

Sa sollicitude s'étendant sur tout, il rendit une ordonnance pour réprimer les excès où se portait quelquefois l'Université. Ce corps osa armer la chaire contre le trône; des prédicateurs excitèrent des fidèles à la désobéissance. « Ils m'ont « insulté dans leurs prédications, dit le roi en se « frappant la poitrine de sa main, mais je saurai « bien les envoyer prêcher ailleurs. »

Sa fermeté étouffa la sédition dans sa naissance; l'Université rentra dans le devoir.

Cette année 1499 fut encore remarquable par la chute du pont Neuf, appelé dans la suite le pont Notre-Dame. Cet accident fournit au roi l'occasion de donner à son peuple une preuve de sa générosité; il paya de sa cassette le rétablissement de ce pont, qui, d'abord construit en bois, fut relâti en pierres.

Louis s'occupa bientôt de rétablir la discipline militaire, en partie détruite sous le dernier règne; il réprima les violences et le pillage des gens de guerre, mit les citoyens à l'abri de toute insulte, et forma la gendarmerie.

Au milieu de ces soins il n'oublia pas ses devoirs envers les cours étrangères, et leur envoya des ambassadeurs pour les informer de son avénement à la couronne.

Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII, n'avait pas cessé d'aimer Louis, qui de son côté lui avait conservé sa tendresse; l'amour, l'intérêt et la politique commandaient également l'hymen du roi avec cette princesse, dont la réunion des états à la France était très-désirable. Louis gagna le pape Alexandre VI, et obtint de lui qu'il prononçât son divorce avec Jeanne. Cette princesse soutint noblement son humiliation, et se consacra à Dieu; le roi lui abandonna la jouissance du duché de Berri, ainsi que celle de plusieurs autres domaines, et la traita avec tous les égards dus à son rang et à son mérite. Libre des liens qu'il avait contractés avec tant de répugnance, il épousa Anne de Bretagne, le 18 janvier 1499. Le pape, à l'occasion de ce mariage, accorda le chapeau de cardinal à Georges d'Amboise.

Lorsque le roi eut consacré un mois aux fêtes et au bonheur de son hymen, il songea à faire la

conquête du duché de Milan, auquel il avait des droits incontestables, et contracta une alliance avec les rois d'Angleterre et d'Espagne, et avec l'archiduc Philippe, souverain des Pays Bas; il dispensa ce dernier de venir à la cour de France lui faire hommage pour les comtés d'Artois, de Flandre et de Charolais; il se contenta d'envoyer son chancelier à Arras recevoir cet hommage.

L'alliance conclue par le roi avec l'empereur d'Allemagne, le duc de Savoie, les Suisses et les Vénitiens, l'assurant qu'aucune puissance ne traverserait sa juste entreprise, il se prépara à marcher sur le Milanais.

Ludovic, duc de Milan, dont tous les efforts n'avaient attiré dans son parti que le roi de Naples, effrayé de l'orage qui allait fondre sur sa tête, fit proposer à Louis de lui abandonner le duché de Gênes et de lui donner en outre quelques dédommagemens pour le reste des états qu'il réclamait; le roi répondit: « Je veux tout ou « rien. »

L'armée du roi traversa les Alpes sur la fin du mois de juillet de l'an 1499, et s'empara en vingt jours des états de Milan et de Gênes, tandis que les Vénitiens occupèrent le Crémonais.

Informé de ces heureuses nouvelles, il se rendit à Milan; il y fit son entrée solennelle dans le costume de duc de Milan, le 6 octobre 1499.

Sa justice, sa bonté et sa générosité lui gagnèrent le cœur de ses nouveaux sujets; la noblesse reçut de lui de grands présens et la liberté du droit de chasse. Il rendit à l'église ses priviléges et ses immunités, combla de biens et d'honneurs les personnes célèbres dans les sciences et dans la jurisprudence, et défendit qu'on attaquât dans leurs personnes ou dans leurs biens ceux qui avaient eu part à l'ancien gouvernement.

Son projet étant de recouvrer le royaume de

Naples, il conclut un traité avec les Florentins, qui s'engagèrent à livrer à ses troupes un passage par la Toscane.

Lorsque les intérêts de ses nouveaux états furent réglés, il revint en France. La reine venait de mettre au monde une princesse qu'on avait nommée *Claude*.

La négligence, l'orgueil et la cruauté de Trivulce, que le roi avait créé gouverneur de Milan, ravirent bientôt aux Français le fruit de leurs victoires. Ludovic, rappelé par son peuple, fut reçu dans Milan avec la même joie qu'on avait témoignée peu de temps avant à Louis, son vainqueur. Pendant ce retour passager de la puissance de Ludovic, la tête de chaque Français fut mise à prix; on la payait un ducat.

Le roi de France rassembla de nouvelles forces, à la tête desquelles le seigneur de la Trémouille rentra en triomphe dans le Milanais. Ludovic, retiré à Novarre, où il avait confié sa garde aux Suisses, en fut trahi, et ne put obtenir d'eux qu'avec beaucoup de peine d'en sortir habillé à la suisse, une hallebarde à la main; il espérait ainsi traverser sans danger l'armée française; mais ceux qui l'avaient vendu le firent reconnaître; il fut pris et conduit à Pierre-Ancise, et de là mené dans la même tour de Bourges où Louis XII avait été en prison; transféré ensuite à Loches, il y fut traité et servi avec distinction jusqu'à sa mort, qui arriva dix ans après.

Maître du Milanais et de Gênes, le roi de France s'unit avec Ferdinand pour conquérir Naples; on convint que le roi d'Arragon s'emparerait de la Pouille et de la Calabre, et que le reste de ce royaume deviendrait le partage de la France. Le pape Alexandre VI approuva le plan des deux monarques alliés, et leur donna l'investiture du royaume de Naples. Ferdinand envoya dans cette

ville le célèbre Gonsalve de Cordoue, sous le prétexte de secourir le roi son parent. Tandis que Frédéric, trompé par cette perfidie, ouvrait ses ports à Gonsalve, les troupes de Louis XII assiégeaient Frédéric par mer et par terre. Hors d'état de résister à tant de forces réunies, dénué de toutes ressources, redoutant surtout de tomber entre les mains de l'indigne parent qui l'avait si cruellement trahi, il traita avec les Français, et demanda à Louis XII un passeport pour se rendre près de lui. Le roi le lui accorda, le reçut avec distinction à sa cour, et lui assura une pension de trente mille écus, qui lui fut exactement payée, même après que les Français eurent été chassés de Naples.

Cette guerre heureusement terminée, l'armée navale du roi, qui était dans le port de Gênes, s'unit à celle des Vénitiens pour marcher contre les Turcs. Ferdinand, qui n'espérait aucun avantage de cette expédition, refusa de tenir la promesse qu'il avait faite de joindre sa flotte à celle des confédérés. La rupture qui eut lieu entre les Vénitiens et les Français tourna au profit des infidèles; une horrible tempête brisa une partie de la flotte française; l'autre partie, jetée dans une île qui appartenait aux Vénitiens, fut traitée avec la plus affreuse barbarie.

Louis XII obtint du pape l'investiture du duché de Milan, sous la condition qu'il unirait la princesse Claude de France avec Charles de Luxembourg, petit-fils de l'empereur Maximilien; ce mariage fut arrêté solennellement par l'empereur et le roi, le 10 août 1501.

Ferdinand ne fut pas plus fidèle à Louis XII qu'il ne l'avait été à Frédéric; les réclamations du premier ayant été vaines, la guerre s'alluma entre les Français et les Espagnols. Les armes de Louis remportèrent d'abord de grands avantages, et auraient chassé de l'Italie les Espagnols, sans la

perfidie des Vénitiens, qui leur firent passer des munitions de toute espèce : le roi dissimula par prudence ses projets et son ressentiment.

Pendant la visite que Louis fit à cette époque à son duché de Milan, il rétablit l'ordre et la paix. Des députés de Gênes vinrent alors le supplier d'accorder sa présence à leur ville : il céda à leurs sollicitations, et reçut de ses nouveaux sujets les preuves les plus touchantes de vénération et d'amour.

La guerre continuait à Naples. Après avoir été tour à tour et vainqueurs et vaincus, les rois d'Espagne et de France chargèrent l'archiduc Philippe d'être médiateur entre eux ; un traité de paix se conclut à Lyon le 5 avril 1503. Mais Ferdinand n'avait pas le projet de le respecter ; le général Gonsalve de Cordoue avait l'ordre d'attaquer de nouveau les Français. Après plusieurs batailles, où la fortune parut souvent balancer entre les deux partis, elle se déclara en faveur des Espagnols, et Naples, en 1503, fut perdue sans retour pour la France.

Le chagrin que le roi éprouva de ce revers, et surtout d'avoir été dupe de la fourberie des Espagnols, lui causa une violente maladie. Son danger jeta la France entière dans les plus cruelles alarmes ; les églises se remplissaient jour et nuit d'une multitude fervente qui demandait à Dieu de conserver un prince à qui le bonheur commun était attaché. Le roi se voua à la sainte hostie de Dijon, à laquelle il avait une dévotion singulière ; la reine ne cessait d'invoquer Dieu et de répandre des aumônes, dans l'espoir d'obtenir la guérison de son époux ; messire de la Trémouille voua le prince à Notre-Dame de Liesse, et promit de faire le voyage à pied. Tous les seigneurs de la cour promettaient, dit l'historien Brantôme, « d'offrir chacun sa chandelle au saint où sa dé-« votion était. »

On raconte que dans le délire de sa fièvre il demanda à voir madame Claude, sa fille, et lui donna un assez gros bâton en lui disant : « Je « vous prie, ma fille, de conserver cette épée « comme un gage de mon amitié ; » en même temps il défendit à tout le monde d'y toucher sous peine de mort. Madame de Tournon, gouvernante de la princesse, voulut aider son élève à porter le bâton ; le roi s'en aperçut, et dit : « Vous « êtes morte, madame. » La gouvernante répondit : « Sire, il est vrai, je mérite la mort pour « avoir contrevenu à vos ordres. » Madame de Tournon disparut quelque temps de la chambre du roi ; la première fois qu'elle se représenta devant les yeux de ce prince, qui n'avait pas encore la tête bien saine, il parut tout étonné et lui dit : « Vous êtiez morte, madame. — Cela est vrai, « sire, répondit-elle. J'ai été en paradis, où « j'avais le bonheur de jouir de la présence de « Dieu, de ses saints et de la sainte Vierge, qui « a obtenu de son fils ma résurrection, pour « m'envoyer à votre Majesté lui ordonner de sa « part de prendre de la nourriture. » Ce stratagème fit une heureuse impression sur l'esprit du roi, qui n'avait plus qu'une grande faiblesse ; il but, mangea, et se rétablit parfaitement.

Le roi d'Espagne envoya des ambassadeurs à Blois pour traiter de la paix avec la France. Louis XII, qui reconnut que Ferdinand usait de ses artifices ordinaires, les congédia, et leur dit : « Leurs Majestés catholiques sont des infidèles et « des parjures ; elles sont indignes d'avoir part « dans la société civile. »

Louis XII, ne pouvant plus compter sur aucune alliance avec le roi d'Espagne, conclut à Blois, le 22 septembre 1504, un traité avec l'empereur et l'archiduc son fils. Par ce traité Louis donnait sa fille unique au petit-fils de l'empereur et du

roi d'Arragon, et s'obligeait, s'il ne lui survenait pas d'enfans mâles, à composer la dot de madame Claude de la Bretagne, de la Bourgogne, et de lui céder tous ses droits sur Milan et sur Gênes.

Les états généraux assemblés à Tours réclamèrent contre ce traité, si nuisible à la France : le roi céda à leurs représentations; madame Claude fut ôtée à l'héritier de la maison d'Autriche et de l'Espagne, et donnée à François de Valois, héritier présomptif de la couronne de France.

Le roi envoya en 1506 le cardinal d'Amboise à Haguenau, pour prêter en son nom foi et hommage à l'empereur, de qui il reçut l'investiture du duché de Milan pour lui et ses descendans.

L'archiduc, devenu roi de Castille, se préparait à se venger de la rupture du mariage de son fils avec madame Claude, quand la mort vint arrêter ses projets. Ce prince par son testament laissa au roi de France la tutelle de Charles, son fils, connu depuis sous le nom de Charles-Quint. La plus grande partie du conseil du roi était d'avis que sa majesté la refusât, parce qu'elle lui ferait perdre l'occasion d'attaquer la maison d'Autriche dans un moment si favorable pour l'affaiblir. Louis XII n'écouta que sa générosité; il se chargea du jeune prince, et lui donna un gouverneur qui, suivant la juste réflexion d'un de nos historiens, ne le rendit que trop habile pour le bien de la France.

Le pape Jules, soutenu par les troupes du roi, recouvra les villes de Pérouse et de Boulogne, qui avaient été enlevées au saint-siége; il se montra reconnaissant, donna de grandes sommes à l'armée qui l'avait secouru, et céda au roi par son indult la nomination aux bénéfices du duché de Milan.

Le succès du pape éveilla son ambition; il projeta de chasser tous les princes étrangers de

et d'y régner seul. Gênes, gagnée par ses
ecrètes, se révolta et prit les armes contre
le bon prince essaya en vain toutes les
la douceur pour la ramener à la soumis-
citée par le pape et par l'empereur, qui
nettait des secours, elle persista dans sa
ı. Le roi marcha en personne contre elle,
ça de se rendre à sa discrétion; il y entra
ue à la main, et, après avoir confié la
s portes à ses officiers, il se rendit à son
ur la place duquel un trône fut élevé; il
, environné des princes du sang et d'un
ombre de nobles, et fit déclarer par un
maîtres des requêtes que les Génois
ıtteints et convaincus du crime de lèze-
, que leurs corps et leurs biens étaient
és. Ensuite on brûla par son ordre, et en
ace, tous les priviléges de la ville.
abitans, en proie au plus affreux déses-
ttendaient plus que le moment de voir
le pillée, et eux-mêmes livrés au fer du
quand le roi déclara « Qu'il leur rendait
et les biens; que pour ce qui était de
immunités et libertés, il leur accordait
ènes choses, mais à titre de privilége, et
a réserve de les révoquer quand il le ju-
propos. » Il commua la peine capitale
aient encourue en une amende de cent
us d'or, et bâtit une citadelle qu'il appela
de Gênes; soixante personnes des plus
es furent seules exceptées de l'amnistie

.

ı fausse nouvelle de la défaite de l'armée
ı XII par les Génois, la ville d'Alexan-
évolta : le roi, pour la châtier, ordonna
ille Suisses qui retournaient dans leur pa-
passer par cette ville, et d'y séjourner à
n. Les habitans d'Alexandrie, qui avaient

de Rome, d'Allemagne et d'Espagne
toires. La république de Venise fut la
lui exprimer sa joie par ses ambassad
ne se trompa pas à ces apparences d'a
il feignit d'y croire.

Les Florentins envoyèrent aussi de
deurs le complimenter et lui demander
de troupes pour les aider à soumettre
Pise ; il leur répondit « Que n'ayan
« cune offense des Pisans, il lui parai
« de prêter ses troupes pour leur fair
« Au surplus (ajouta-t-il) les Floren
« manqué de parole dans mon expédi
« nes, pour laquelle ils m'avaient pro
« cours en troupes, en argent et en vi
« ne m'ont point donnés, ils se sont r
« gnes de ma protection, et je ne suis
« à leur égard. »

Le roi avait acquis à cette époque u
réputation en Italie, qu'il lui eût été fa
la conquête de tout le royaume de N

sailles envers l'empereur, qui avait fait arrêter son ambassadeur, et peu après il résolut de se venger des Vénitiens, qui, sans sa participation, avaient conclu avec Maximilien une trêve de trois ans.

Tous les potentats ennemis les uns des autres suspendirent leurs querelles, et envoyèrent chacun, en 1508, un plénipotentiaire à Cambrai, pour former une ligue contre les Vénitiens.

Louis XII, oubliant ses véritables intérêts pour n'écouter que son ressentiment, entra dans cette coalition. Les Vénitiens se défendirent d'abord avec succès contre le roi, lui reprirent la ville de Trévi, qu'ils pillèrent et réduisirent en cendres. Le roi passe promptement l'Adde, se campe à une demi-lieue de l'armée de la république, attaque Rivolta, et l'enlève d'assaut. Un officier lui représentant alors qu'il fallait prendre beaucoup de précautions, parce qu'il avait à combattre des ennemis très-sages, il répondit : « Je leur donnerai « tant de fous à gouverner, qu'avec toute leur « sagesse ils n'en sauront venir à bout. » L'Alvianne, l'un des généraux de la république, s'était emparé d'un poste où il pouvait se défendre avec avantage contre le premier feu des Français ; déjà il commençait à les mettre en déroute. Le roi arrive, rallie les Suisses, relève leur courage, et rétablit le combat ; il attaque une digue, l'emporte ; l'action devient générale. Le roi s'expose lui-même au plus grand feu du canon de l'ennemi ; un de ses courtisans lui représente le danger affreux qu'il court : « Rien, rien, dit-il ; je n'en « ai point peur, et quiconque aura peur, qu'il se « mette derrière moi ; il n'aura point de mal. »

On se battait des deux côtés avec un courage qui tenait de la fureur ; mais la terrible résistance de l'ennemi ne put que balancer la victoire ; elle resta aux armes du roi.

L'Alvianne, blessé dans le combat, fut contraint

de se rendre prisonnier. Aussitôt que Louis fut certain de son glorieux succès, il descendit de cheval et rendit des actions de grâces à Dieu. Quelque temps après il fit bâtir en cet endroit une chapelle en l'honneur de la Vierge, sous le nom de Sainte-Marie-de-la-Victoire. Ce pieux monument existe encore.

Le roi profita de l'heureuse issue de la bataille d'Agnadel pour se rendre maître en peu de jours de toutes les places dépendantes de son duché de Milan, que lui retenaient les Vénitiens. Fidèle au traité de Cambrai, il n'étendit pas plus loin ses conquêtes de l'Italie, et refusa même de recevoir la soumission des villes de terre-ferme qui voulaient se rendre à lui, préférant à la gloire d'agrandir ses états celle de tenir sa parole.

Louis XII congédia une partie de son armée, pourvut à la sûreté des places du Milanais, et revint en France, où son retour combla de joie ses peuples. Le roi, cette même année 1509, demanda et obtint de l'empereur l'investiture du duché de Milan.

Le pape Jules, qui devait la possession de toutes les villes de la Romagne aux dernières victoires remportées par le roi sur les Vénitiens, forma une alliance avec ces derniers contre les Français, et amena dans son parti l'Angleterre et la Suisse. Au milieu de ces démêlés mourut à Lyon, en 1510, le cardinal d'Amboise; sa perte fut un malheur pour son roi et pour sa patrie. Cet événement accrut encore la haine du pape contre Louis, qui refusa de lui donner l'épargne du cardinal. Les forces combinées de Jules, des Vénitiens et des Suisses, tentèrent inutilement de s'emparer du Ferrarais, du Milanais et de la ville de Gênes. Toutefois ces mauvais succès ne détournèrent point le pape de son injuste entreprise; il donna l'investiture du royaume de Naples à Ferdinand, refusa d'entrer en accommodement avec Louis XII,

lança les foudres du Vatican contre ce monarque, ainsi que contre tous les princes qui soutiendraient sa cause, et mit son royaume en interdit. Louis ne déploya jamais tant de noblesse d'âme et de modération que dans cette circonstance critique; il usa de tous les moyens pour éviter de prendre les armes contre le pape : celui-ci persistant dans ses projets, le roi convoqua à Tours une assemblée du clergé qui décida que le monarque avait le droit de résister à l'autorité du pape quant au temporel, et appuya cette décision de grands secours d'argent.

A cette époque l'empereur envoya un ambassadeur extraordinaire renouveler son alliance avec le roi, et ces deux princes s'accordèrent à convoquer un concile général. Jules, alarmé de leur dessein, fulmina des censures contre tous ceux qui obéiraient au décret du clergé de France; mais en vain il s'appuya de ses foudres spirituelles et du secours des Vénitiens. Tandis qu'il séjournait à Boulogne il apprit que ses troupes et celles de ses alliés avaient été contraintes d'évacuer le Ferrarais, et que plusieurs cardinaux du sacré collége s'étaient retirés à Milan pour entrer dans le projet du concile général. Ce nouveau revers faillit être suivi d'un plus cruel, et, sans la lenteur du général français, le pape était enlevé de Boulogne avec toute sa cour. Sorti de ce danger, il n'en devient que plus entreprenant, marche de nouveau contre Ferrare, et, contraint d'en lever le siége, il se jette sur quelques petites places, les emporte, fait en personne le siége de la Mirandole, échappe au chevalier Bayard, qui s'était mis en mesure de l'enlever, se remet en campagne, et triomphe de la Mirandole.

L'empereur et le roi de France envoyèrent alors des ambassadeurs à Ferdinand pour s'informer du parti qu'il prendrait; ce prince, usant

de ses ruses ordinaires, les laissa dans l'incertitude de ses projets.

La perte de la Mirandole montra au roi le tort qu'il avait eu de ménager le pape, et il ordonna à ses généraux de pousser vivement la guerre. Au milieu des nouveaux succès des armées françaises, Louis, trompé par la politique de Ferdinand et par celle de l'empereur, accorda une suspension d'armes au pape, qui en profita pour faire soulever la ville de Gênes. Alors le roi recommença la guerre. Concordia, Boulogne tombent sous sa puissance; le pape, obligé de se retirer à Ravennes, était sur le point de perdre toute la Romagne, lorsque le roi, par une générosité sans exemple, ordonna que toutes les villes conquises sur sa sainteté lui fussent rendues.

Jules se prévalut de la générosité du roi, et, vaincu, prétendit encore dicter les conditions de la paix. Celles qu'il proposa compromettaient tellement la dignité du trône, que Louis [illegible] les accepter, et se décida à assembler à Pise un concile général. Le pape ne vit plus d'autre moyen de sortir du péril où il s'était précipité que d'opposer concile à concile; en conséquence il publia une bulle adressée à tous les princes chrétiens, par laquelle il convoquait un concile général à Rome, et lança des excommunications contre les cardinaux qui composaient celui de Pise. Bientôt après, Jules, attaqué d'une maladie dangereuse, révoqua ses excommunications; mais il reprit sa colère avec sa santé. Le roi d'Espagne et le roi d'Angleterre s'unirent au pape et aux Vénitiens contre Louis XII, et l'on appela *Sainte Ligue* cette confédération.

Les Suisses, qui avaient aidé le roi à conquérir le Milanais, profitèrent de ces circonstances pour lui demander une augmentation de pension; sur son refus, ils se rassemblèrent au nombre de seize

mille, et attaquèrent le duché de Milan; mais n'ayant pas été appuyés par les ennemis de la France, qui ne purent les rejoindre, ils se retirèrent dans leurs montagnes.

La valeur du chevalier Bayard et celle de Gaston de Foix firent triompher les armes françaises de toutes celles des confédérés. Les tentatives du roi pour détacher les Suisses de leur parti furent inutiles; mais il obtint du moins le retard de la marche de leurs troupes contre lui. Il craignait que l'empereur n'entrât dans la *Sainte Ligue*; il donna l'ordre à ses généraux de tenter une action décisive contre les Espagnols. Ceux-ci cherchèrent en vain à éviter une bataille générale; Gaston les força de l'accepter. On se battit des deux côtés avec un courage égal; la victoire demeura longtemps incertaine; mais enfin la cavalerie française força les ennemis de plier et de fuir.

Gaston perdit la vie à la suite de cette bataille; prompte à venger la mort de son général, l'armée assiégea Ravennes, l'emporta d'assaut, et la mit à feu et à sang. La crainte d'éprouver un sort semblable décida presque toutes les villes de la Romagne à ouvrir leurs portes au vainqueur, et à reconnaître le roi de France pour leur souverain. Cette nouvelle répandit la plus terrible consternation à Rome; on craignait à chaque instant d'y être assiégé par les Français, et jamais depuis la bataille de Cannes cette ancienne maîtresse du monde ne s'était trouvée dans une aussi affreuse situation.

La journée de Ravennes, qui eut lieu en 1512, accrut les irrésolutions de l'empereur. Le pape était au désespoir, et le sénat de Venise, alarmé, penchait à se raccommoder avec la France; mais aucune affliction ne peut se comparer à celle que Louis XII éprouva de ce succès: « Je voudrais,

« dit-il, n'avoir plus un pouce de terre en Italie, « et pouvoir à ce prix faire revivre mon neveu « et tous les braves hommes qui ont péri avec lui. « Dieu nous garde de remporter jamais de telles « victoires ! »

Jules, que le malheur n'avait pu corriger, chercha à soulever toute l'Europe contre la France ; il parvint à en séparer l'empereur, qui joignit ses forces à celles de la ligue.

Le 21 avril 1512, le concile de Pise déclara le pape suspendu de toutes ses fonctions. Cette déclaration, les nombreuses défaites qu'il avait essuyées, les prières du sacré collége allaient enfin fléchir son inflexibilité ; il allait consentir à la paix, quand les ambassadeurs d'Espagne et de Venise relevèrent ses espérances en l'assurant d'un renfort considérable de Suisses et de l'alliance du roi d'Angleterre. Jules signa le projet de traité présenté par le roi de France, mais dans la seule intention d'abuser ce prince ainsi que le sacré collége, afin de se donner le temps de rassembler ses forces. Lorsque les troupes françaises se retirèrent de la Romagne pour aller au devant des Suisses, qui menaçaient d'envahir le Milanais, Jules cessa de feindre, fit de nouvelles levées, et se prépara à recommencer la guerre.

Le roi accepta, par lettres patentes du 16 juin 1512, le décret du concile de Pise qui suspendait le pape. Celui-ci, irrité, donna une bulle par laquelle il prétendait annuler les décisions du concile ; il traitait d'hérétiques les cardinaux qui y avaient assisté, excommuniait le roi, et mettait son royaume en interdit. Louis XII protesta contre cette bulle, et fit porter à son tour une excommunication contre le pape.

Jules rangea à son parti l'empereur et le roi d'Angleterre. Louis XII se préparait à soutenir vigoureusement la guerre contre la ligue ; une

descente des Anglais en Guyenne rompit les mesures qu'il avait prises pour se soutenir en Italie. Le pape, au comble de l'espoir et de la joie, fit ouvrir à Rome le concile qu'il voulait opposer à celui de Pise. L'armée des confédérés s'empara de Ravennes, et força à la capitulation plusieurs places occupées par les Français. Les Suisses, au nombre de dix-huit mille, firent une irruption dans le Milanais, et les troupes de Louis, repoussées de toutes parts, abandonnèrent la campagne aux confédérés.

Maximilien Sforce fut reconnu duc de Milan. Gênes à son tour se révolta, et Louis XII perdit une seconde fois toutes ses possessions en Italie.

Le roi d'Espagne voulut profiter de ces événemens pour s'emparer de la Navarre; il associa à son injuste entreprise le roi d'Angleterre, qu'il trompa habilement; il abusa Jean d'Albret, roi de Navarre, par des protestations d'amitié, et fit comme en se jouant la conquête du royaume de ce prince, qui, dépouillé de ses états, vint chercher un asile en France.

Indigné de l'horrible conduite de Ferdinand envers le roi d'Arragon, Louis XII forma le projet de rétablir le roi de Navarre sur le trône. A cet effet il leva une belle armée, qui pénétra d'abord heureusement au sein des états de l'infortuné monarque; mais les premiers succès qu'elle remporta furent suivis d'une défaite entière, et Jean d'Albret perdit son royaume.

Jules, non content d'être parvenu à chasser les Français d'Italie, méditait d'attirer contre eux les armes du roi d'Angleterre; il avait dans cette intention transféré à ce prince et le titre de *roi très-chrétien* et le royaume de France, quand la mort vint arrêter ses projets le 21 février 1513.

Le roi de France conclut une trève d'un an

avec le roi d'Espagne, et fit proposer un renouvellement d'alliance au roi d'Angleterre : ce dernier ne voulut même pas recevoir l'ambassadeur de Louis. Rejeté pareillement par les Suisses et par l'empereur, le roi de France se tourna du côté de Venise, et s'unit avec elle contre la ligue.

Le cardinal de Médicis, qui venait d'être élu pape sous le nom de Léon X, parut vouloir garder la neutralité dans les affaires d'Italie ; mais il n'était pas mieux intentionné que son prédécesseur, et se servit seulement de moyens différens pour nuire à la France.

Son union cimentée avec les Vénitiens, Louis se prépara à une nouvelle expédition en Italie ; et à ses troupes avaient franchi les monts, et l'on croyait encore qu'elles fussent en route. Alexandrie lui ouvrit ses portes, la terreur se répandit dans le Milanais, plusieurs places se rendirent d'abord ; Gênes elle-même, livrée à l'armée française par une faction qui tenait le parti de Louis XII, rentra sous son obéissance sans avoir pu être combattue ; le nouveau duc de Milan, chassé de sa capitale et à la merci des Suisses, qui l'avaient conduit à Novarre, redoutait le sort de son père : tout semblait favorable au roi de France, quand, au mépris de la trêve qu'il avait conclue avec lui, Ferdinand envoya du secours au duc de Milan : le pape, d'accord en secret avec le roi d'Espagne, donna de fortes sommes aux Suisses, qui vinrent en grand nombre défendre les états du duc Maximilien. Le 6 juin 1513 ils livrèrent bataille aux Français près de la Riotta. L'opiniâtreté des deux partis rendit l'action très-meurtrière : la victoire resta longtemps douteuse ; l'avantage passa plus d'une fois d'une armée à l'autre sans être décisif ; enfin, après un carnage épouvantable, les Fran-

çais furent contraints d'abandonner le champ de bataille à l'ennemi, et dans leur consternation ils repassèrent précipitamment les Alpes.

La défaite des Français et leur prompte retraite d'Italie rendirent Milan et les autres villes du duché à Maximilien, et produisirent une nouvelle révolution à Gênes, qui secoua encore une fois le joug de la France.

Malgré les torts du pape, Louis XII, qui désirait la paix avec le saint siége, reçut les excuses politiques de Léon X, et consentit à se détacher du concile de Pise et à reconnaître l'autorité du concile de Latran. Les scrupules et les prières de la reine furent une des principales causes de sa résolution; il avait résisté longtemps à ses importunités; un jour même il lui avait dit d'un ton assez vif: « Hé quoi, « madame, voulez-vous être plus savante que « tant d'universités qui ont approuvé le con- « cile de Pise? Vos confesseurs ne vous ont-ils « point dit que les femmes n'ont pas de voix « dans l'église? » Mais enfin il céda aux instances de la reine et aux observations de quelques membres de son conseil, et donna une entière satisfaction au pape.

Pendant que Louis XII soutenait la guerre en Italie, une ligue redoutable se forma contre lui à Malines, le 5 avril 1513: Marguerite d'Autriche, qui gouvernait alors les Pays-Bas, l'avait provoquée, et les confédérés étaient le pape, l'empereur, le roi d'Angleterre, le roi d'Espagne et les Suisses.

Louis leva des troupes, équipa une flotte, rassembla ses meilleurs capitaines, et réunit tous ses moyens pour se défendre contre tant d'ennemis qui menaçaient d'envahir le royaume.

Le roi d'Angleterre descendit à Calais, et vint faire le siége de Thérouanne. L'armée combinée

était de plus de cinquante-cinq mille hommes. [illegible] de Louis [illegible] tout au plus qu'à trente mille. [illegible] manquait [illegible] garnison [illegible] résister aux assiégés; elle n'avait que [illegible] de vivres; cependant le courageux [illegible] cette place se défendit non seulement pendant un mois, mais l'ennemi ne put l'empêcher de se ravitailler. Ce premier succès de l'armée française devint la cause de sa perte; pleine de mépris pour ses adversaires, qui, supérieurs en nombre, n'avaient pu la vaincre, elle ne garda dans sa marche ni ordre ni discipline, prit une route opposée à celle que son général voulait qu'elle suivît, et bientôt, atteinte et attaquée à l'improviste par les Anglais, elle céda à sa terreur et s'enfuit presque tout entière. Cette bataille, donnée le 18 août 1[illegible], près de Guinegate, fut nommée la journée des *éperons*, parce que « les Français en cette occasion, dit Mézerai, s'en servirent mieux que de leurs épées. »

La garnison de Thérouanne, dépourvue de vivres et sans espoir de s'en procurer, capitula quatre jours après cette bataille.

Le roi d'Angleterre ne borna pas là ses victoires, et Tournai, assiégée à son tour, tomba aussi en son pouvoir.

Jean IV, roi d'Écosse, seul allié qui fût resté à la France, entra en Angleterre avec une forte armée pour faire une diversion en faveur de Louis; mais ce prince ayant été tué dans la première bataille qu'il livra, et les Suisses, au nombre de vingt mille, étant entrés dans le cœur de la France, ce royaume allait devenir la proie des étrangers si le général français la Trémouille n'eût adroitement conclu un traité avec les Suisses tandis qu'ils asiégeaient Dijon. Louis connaissait toute l'importance du service que lui avait

rendu la Trémouille, toutefois il désavoua publiquement un traité qui était peu honorable à la France, et déclara qu'il ne renonçait pas à ses droits sur le duché de Milan, ainsi que son général l'avait promis pour lui. Les Suisses, irrités, se préparaient à entrer en France au nombre de cinquante mille; mais le pape, qui avait besoin de Louis XII pour l'établissement de sa famille dans la souveraineté de Florence, employa avec succès sa médiation auprès d'eux.

Louis conclut une trêve d'un an avec le roi d'Espagne, et, malgré tous ses revers, garda l'attitude convenable à la majesté du trône. Un de ses courtisans lui conseillait de ratifier le traité de Dijon, sur lequel il lui serait, disait-il, facile de revenir quand il aurait dissipé la ligue; il répondit : « Cet expédient me serait très-« avantageux, mais il est contre la sincérité dont « je fais profession. » Il ajouta : « Je ne puis me « résoudre à abandonner le duché de Milan, ni « même d'en faire semblant, et je deviendrais « insupportable à moi-même si je me sentais « coupable d'une telle lâcheté. »

Peu de temps après, le 9 janvier 1514, la reine mourut au château de Blois; elle était âgée de trente-sept ans. La constance du roi succomba sous le poids de sa douleur; il porta le deuil de cette princesse en noir, et demeura plusieurs jours enfermé seul dans son cabinet.

Le pape travaillait sérieusement à réconcilier les Suisses avec la France; mais ses efforts furent infructueux; le roi ne voulait pas renoncer à ses droits sur le duché de Milan, et les Suisses s'obstinaient à n'accéder à aucune autre condition.

Madame Claude de France fut mariée le 18 mai de cette année à François de Valois, héritier présomptif de la couronne. La reine s'était opposée constamment à ce mariage; le roi lui-même ne le

voyait pas avec plaisir; les prodigalités du jeune prince lui faisaient craindre dans l'avenir pour les finances de l'Etat; il répétait souvent : « Ce gros « garçon gâtera tout. » Mais il ne pouvait exclure François de la couronne, ni procurer à sa fille un plus beau sort que celui de reine de France, et la politique et l'intérêt firent taire ses sentimens particuliers.

Le mariage de madame Rénée de France et de l'archiduc fut projeté. Le pape, qui craignait l'alliance de Ferdinand et du roi de France, s'occupa de rapprocher ce dernier du roi d'Angleterre; cette négociation fut suivie d'un plein succès. Louis XII conclut la paix avec Henri, dont il épousa la sœur, la princesse Marie, le 10 octobre 1514. Le couronnement de la nouvelle reine eut lieu le 5 du mois suivant; des joutes, des tournois, des fêtes de toute espèce célébrèrent cet heureux événement.

Les puissances confédérées furent très-mécontentes de cette alliance; le pape lui-même, qui l'avait provoquée, en montra de l'humeur; sa politique consistait à armer les puissances les unes contre les autres, et il tenta alors, mais inutilement, de détacher les Vénitiens de la France. Il se consola du mauvais succès de sa négociation par le plaisir qu'il éprouva d'apprendre que les Français avaient été contraints d'évacuer le château de la Lanterne de Gênes.

Quoique Louis ne comptât pas sur l'amitié du pape, il lui offrit ses secours pour placer son frère sur le trône de Naples, s'il voulait de son côté l'aider à reconquérir le Milanais. Les réponses évasives de Léon X ne laissèrent plus aucun doute sur ses sentimens; le roi, sans s'inquietter davantage des intérêts du pape, leva une armée de cinquante mille hommes. Déjà cette armée allait entrer en campagne, quand il fut attaqué d'une

dyssenterie qui le conduisit en peu de temps au tombeau; il mourut le 1er janvier 1555, dans la cinquante-quatrième année de son âge, et la dix-septième de son règne.

La nature avait doué Louis XII d'une agilité et d'une force extraordinaires; jamais homme ne sut mieux manier un cheval, ne fut plus hardi ni plus adroit dans les divertissemens des joutes et des tournois; jamais homme ne montra plus de valeur à la guerre. Sa prudence, son application, l'étendue de son esprit et son amour pour ses sujets furent incomparables. Sous son règne la France fut heureuse, riche, tranquille et soumise au dedans; il en fut adoré, et reçut d'elle à l'unanimité le surnom de *Juste et de Père du Peuple*.

Il mérita ces titres, car telle passion qu'il eut au fond du cœur pour la gloire, il ne la préféra point au bonheur de ses états; aussi aucun prince n'a plus que lui été universellement regretté.

A sa mort les crieurs du corps disaient le long des rues en sonnant leurs clochettes : *Le bon roi Louis XII, le père du peuple, est mort.*

A son avénement au trône il avait remis à ses peuples le présent de cent mille écus qu'ils voulaient lui faire; il ôta la troisième partie des impôts qu'il avait trouvés établis, et la dixième partie des tailles, qu'il diminua d'année en année jusqu'à ce qu'elles fussent réduites à moitié. On l'a vu plus d'une fois répandre des larmes quand il était contraint d'imposer quelque subside; les guerres qu'il eut à soutenir ne purent le décider à demander des sacrifices à son peuple. Le grand ordre qu'il avait mis dans ses finances, ses dépenses modérées, l'aliénation de son domaine, la vénalité des charges qu'il introduisit et qu'il était résolu d'abolir quand il aurait vaincu ses ennemis, voilà les seules res-

sources dont il usait; alors qu'elles étaient épuisées il faisait la paix, craignant plus d'appauvrir son état qu'il ne désirait de l'agrandir.

Il joignait à toutes ses vertus une religion éclairée et une bonté touchante; il riait des chansons et des pasquinades dirigées contre lui; quelques seigneurs de la cour s'étant plaint de la hardiesse des farceurs qui les avaient tournés en ridicule sur le théâtre, il répondit : « Le théâtre « n'est redoutable qu'à ceux dont la conduite est « peu réglée; on n'a qu'à se gouverner sagement, « et l'on ne fournit plus matière à la satire des « farceurs. »

Il aimait la lecture des bons ouvrages, et prit un soin particulier de la bibliothèque qu'il avait reçue de Charles d'Orléans son père; il l'augmenta des livres que Pétrarque avait possédés et de beaucoup d'autres encore; il accueillait et protégeait les gens de lettres. On lui a reproché d'être peu libéral; mais il disait à ce sujet qu'il était plus de la probité d'un prince de ne rien devoir, que de sa grandeur de beaucoup donner, et qu'il ne croyait pas qu'il dût faire de grandes largesses à des particuliers aux dépens de ses peuples.

Son zèle pour la justice était si grand, qu'il se transportait deux ou trois fois par semaine au Parlement ou à la chambre des Comptes pour examiner la conduite des juges.

Il corrigeait sévèrement ceux qui manquaient à leur caractère. Ayant rencontré un jour par hasard deux conseillers du parlement qui jouaient en public de grosses sommes d'argent à la paume, il les menaça de leur ôter leurs charges s'il leur arrivait encore de souiller ainsi la dignité du corps dont ils étaient membres.

Un grand seigneur ayant rompu le bras à un sergent qui exerçait les fonctions de sa charge, Louis, dès qu'il le sut, alla lui-même au Parle-

ment, le bras en écharpe, faire donner un décret de prise de corps contre ce seigneur.

On rapporte de Louis XII plusieurs bons mots; il disait : « Le menu peuple et les paysans sont « la proie des tyrans et des gens d'armes, et « ceux-ci sont la proie du diable. »

« Les chevaux courent les bénéfices, et les ânes « les attrapent. »

« Il n'y a rien de mieux pour la conduite de « la vie que de voir souvent les gens de bien; « mais il ne faut voir ni avocats ni procureurs; « ces sortes de gens ont coutume d'alonger le « cuir avec les dents, en expliquant les lois à « leur façon et conformément à leur intérêt. »

Ce bon, roi dont la mémoire sera toujours chère aux Français, fut enterré à Saint-Denis, où François Ier, son successeur, lui éleva un magnifique tombeau, auprès duquel il fit placer celui de la reine sa femme Anne de Bretagne. Il avait eu d'elle quatre enfans; deux garçons morts au berceau, et deux filles, madame Claude de France, qu'il donna en mariage à son héritier présomptif, et madame Réné, que François Ier maria à Hercule, duc de Ferrare.

Louis XII avait pris pour devise un porc-épic, avec ces mots latins, *cominùs et eminùs*, pour faire entendre qu'il s'était rendu redoutable à ses ennemis de près comme de loin.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

GRAND-MAITRE DE L'ORDRE DE MALTE.

PHILIPPE DE VILLIERS de l'Isle-Adam, soixante-troisième grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, descendait de l'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France. Il était de la même famille que Jean de Villiers, si célèbre par ses intrigues dans la faction de Bourgogne, et que le roi d'Angleterre Henri V avait fait renfermer à la Bastille.

Philippe de Villiers de l'Isle-Adam entra de bonne heure dans l'Ordre de Saint-Jean, et se fit d'abord distinguer sous la grande maîtrise d'Emery d'Amboise, qui avait succédé à Pierre d'Aubusson. En 1510 il avait été chargé, concurremment avec le commandeur d'Amaral, d'aller attaquer dans le golfe d'Aiazzo la flotte du sultan d'Egypte, et de miner les ateliers de construction que les infidèles y avaient établis. Cette entreprise fut conduite avec autant de bonheur que de bravoure, et si dans cette affaire la religion perdit un grand nombre de ses soldats distingués, on n'en peut attribuer la cause qu'à la présomption de d'Amaral, qui refusa constamment, pendant l'expédition, de déférer aux sages conseils de l'Isle-Adam.

A la mort d'Emery d'Amboise, le grand-

maître Fabrice Carette, qui lui succéda, et qui n'appréciait pas moins les rares qualités de l'Isle-Adam, l'envoya résider en France en qualité d'ambassadeur de l'Ordre, et en même temps pour y remplir les fonctions importantes de visiteur et de lieutenant du grand-maître.

L'Isle-Adam demeura en France jusqu'en 1521. A cette époque Fabrice Carette étant mort, l'Ordre désigna d'une voix unanime le vainqueur d'Aïazzo pour son successeur. D'Amaral, qui croyait avoir partagé avec l'Isle-Adam la gloire de cette expédition, fit valoir ses prétentions avec beaucoup de hauteur; mais la modestie et la sagesse de son concurrent l'emportèrent sur l'arrogance de d'Amaral, et le chagrin qu'il éprouva de cette élection fut si vif, qu'aussitôt après la nomination il s'écria que « l'Isle-Adam « serait le dernier grand-maître de Rhodes. » D'Amaral ne justifia que trop dans la suite cette cruelle prophétie, par la trahison qu'il commit pendant le siége, et les intelligences secrettes qu'il commença dès lors à former avec les infidèles.

Cependant l'Isle-Adam, ayant reçu la nouvelle de son élection, s'embarqua sur la grande caraque de l'Ordre pour se rendre à Rhodes; mais pendant sa route tout parut conjuré contre lui. Un incendie violent s'éleva à bord de ce bâtiment, et sans le sang-froid qu'il déploya dans cette occasion, le vaisseau et tout l'équipage auraient été la proie des flammes. A peine échappé à ce danger, une tempête violente battit la caraque et menaça de la submerger; le tonnerre tomba sur la chambre de poupe, tua neuf hommes, et brisa l'épée du grand-maître. Les matelots ne manquaient pas de regarder de tels accidens comme de funestes présages; mais la fermeté de l'Isle-Adam leur imposa silence.

Son courage lui fit également braver les desseins du fameux corsaire Custogli, qui s'était posté sur son passage dans l'intention d'enlever à l'Ordre un chef si précieux. Quoique le ciel et les hommes parussent vouloir l'accabler, il arriva heureusement à Rhodes, au moment où le jeune Soliman, fier de la nouvelle conquête qu'il venait de faire de Belgrade, se disposait à tourner ses armes contre Rhodes.

Les négociations que le sultan avait entamées pour endormir la vigilance des chevaliers n'ayant abouti qu'à augmenter la défiance de part et d'autre, des corsaires turcs ayant en même temps enlevé l'une des galères de la religion, on ne songea plus à Rhodes qu'à se préparer à une vigoureuse résistance. Ces dispositions ne furent pas dictées par trop de prévoyance, car aussitôt après la déclaration de guerre solennelle du grand seigneur la flotte des infidèles parut à la vue de l'île. Elle était composée d'environ quatre cents voiles et de plus de deux cent mille hommes. Soliman ne la commandait pas en personne ; mais son beau-frère Mustapha et le bacha Péris étaient chargés de diriger le siége en son absence.

Quoique les chevaliers eussent à peine à leur disposition six mille hommes, y compris leurs alliés, les bourgeois qui s'étaient levés et armés, et les pionniers, la résistance qu'ils firent éprouver d'abord aux assaillans fut telle que les soldats turcs, découragés, se mutinèrent et voulurent se rembarquer. Aucun de leurs ouvrages n'avait pu tenir ; le canon de la place foudroyait tout ce qui osait tenir la campagne ; chaque jour des corps de troupes détachés tombaient dans les embuscades que leur tendaient les chevaliers, et la ville était fortifiée d'une manière si prodi-

gieuse que toutes les attaques des infidèles ne tournaient qu'à leur honte.

Dans une position aussi critique, le bacha Péris écrivit à Soliman, et lui fit part du germe d'insubordination qui commençait à se développer dans son armée. Le sultan, irrité, s'embarqua, malgré les prières de ses courtisans, avec quinze mille hommes qu'il avait tirés de Lycie, arriva brusquement à Rhodes, et intimida tellement les mutins par son audace et sa sévérité, que tout rentra dans le devoir le jour même de son apparition. Les deux généraux profitèrent de cette disposition du soldat pour presser le siége avec plus de vigueur.

L'attaque fut d'abord dirigée contre la tour de Saint-Nicolas, que le pacha Paléologue avait attaquée avec si peu de succès sous la grande maîtrise de Pierre d'Aubusson; mais Mustapha, ayant connu l'inutile tentative de son prédécesseur, tourna tous ses efforts contre les murailles.

Bientôt l'artillerie des Turcs, qui battait la place sur tous les points, ayant démantelé les principales fortifications, permit aux spahis de tenter plusieurs assauts, et les chevaliers commençaient à s'apercevoir qu'ils n'avaient plus d'autres remparts que leurs épées.

La ville cependant aurait tenu quelque temps encore sans la défection déplorable de l'un des principaux chefs de l'Ordre, le grand chevalier d'Amaral dont nous avons parlé plus haut. On se souvenait des propos menaçans qu'il avait tenus le jour de l'élection du grand maître, et l'opinion publique s'était un instant éveillée sur les relations qu'il entretenait avec les infidèles; mais l'âge, le rang et la fierté rejetaient si loin toute idée de trahison, que ces soupçons furent long-temps ensevelis dans le plus profond silence.

Un jour cependant que l'esclave favori du chancelier se rendait au crépuscule vers le rempart, dans le dessein de lancer avec une flèche une lettre aux assiégeans, un chevalier qui se trouvait au poste l'arrêta. Les tourmens lui firent bientôt avouer ce qu'il savait, et le chancelier, soumis au jugement de tout le chapitre, subit le supplice des traîtres.

Cette perfidie de d'Amaral eut les plus funestes conséquences. Le mal avait été découvert trop tard pour que la punition pût être utile. D'Amaral, chargé de l'inspection des poudres, avait déclaré au commencement du siége que l'on en était approvisionné pour plus d'une année, et dès le premier mois on commença à s'apercevoir du mensonge qu'il avait commis; on fut donc obligé de n'employer la poudre qu'avec la plus grande réserve, et les chevaliers, déjà réduits à un petit nombre d'hommes par les fréquentes attaques de leurs ennemis, se voyaient encore contraints de combattre pour ainsi dire sans munitions de guerre.

Une lutte aussi inégale ne pouvait durer plus longtemps; toutes les murailles de la ville étaient renversées; les Turcs, à force d'hommes et de sacrifices, étaient parvenus à se loger sur tous les bastions : le grand-maître et soixante chevaliers tenaient seuls tête encore à l'ennemi sur les ruines de leurs remparts. Les habitans de la ville demandaient à grands cris que l'on capitulât; il fallut donc consentir à recevoir les propositions de Soliman.

C'est ainsi que se termina le siége le plus glorieux dans les annales de l'histoire. Rhodes à cette époque offrit le rare spectacle d'une place défendue par six mille hommes seulement, qui résista à toutes les forces de l'empire ottoman, et

qui vit périr sous ses murs plus de quatre-vingts mille Turcs.

La capitulation ne fut pas signée sans une vive opposition de la part de l'Isle-Adam. Ce généreux chevalier avait résolu de s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que d'abandonner aux infidèles le chef-lieu de l'Ordre; mais la vue d'un peuple en larmes qui le suppliait de ne pas l'exposer à la rage du vainqueur, qui le conjurait d'arracher les enfans à l'esclavage et les femmes au déshonneur, le déterminèrent à accueillir favorablement les parlementaires du sultan.

Il fut convenu dans le traité que le peuple de Rhodes pourrait quitter l'île, et qu'il suivrait la fortune des chevaliers; qu'il ne serait fait aucun dommage à leurs propriétés; qu'on n'exigerait point de ceux qui restaient qu'ils changeassent de religion; enfin la capitulation fut honorable.

Au moment de la remise de la ville aux troupes turques, quatre mille janissaires se présentèrent pour en prendre possession; mais quelques-uns d'entre eux, sous prétexte de s'assurer des postes, se répandirent dans les maisons, les pillèrent, profanèrent les églises, les hôpitaux, et fouillèrent jusque dans les tombeaux des grands-maîtres pour en enlever l'or et l'argent. Soliman, averti de ce désordre, en fut indigné; il fit dire aussitôt à l'aga des janissaires que sa tête lui répondait de la conduite des troupes: dès ce moment cessa toute hostilité.

Soliman voulut jouir de sa conquête et parcourir la ville; mais, par un effet de l'admiration que la rare bravoure du chevalier lui avait inspirée, il voulut rendre hommage au vaincu. Le 25 décembre 1522, il monta au palais du grand-maître.

L'Isle-Adam le reçut avec toutes les marques de respect dues à un puissant monarque. Soliman, dans une visite aussi extraordinaire pour un despote de l'orient, aborda l'Isle-Adam d'une manière affable, l'exhorta à supporter courageusement ce revers de fortune, et le fit assurer que si le temps prescrit par la capitulation n'était pas nécessaire, il le prolongerait volontiers. En se retirant Soliman se retourna vers son visir, et lui dit : « Ce n'est pas sans peine que « j'oblige ce chrétien, à son âge, de sortir de « sa maison. »

Enfin, le premier janvier 1523, quatre mille Rhodiens et le peu de chevaliers qui avaient survécu à ce siége meurtrier, s'embarquèrent sur les bâtimens de la religion. L'Isle-Adam, après avoir pris congé du grand-seigneur, en bon père qui veillait à la conservation de tous ses enfans, monta le dernier sur son vaisseau, abandonnant ainsi l'île de Rhodes, où l'Ordre de Saint-Jean-de-Jerusalem régnait avec tant d'éclat depuis plus de deux siècles.

Cette flotte, qui portait les tristes débris de la fortune de Rhodes, fut encore accablée par une tempête affreuse, et parvint à peine à se réfugier dans le port de l'île de Candie; mais l'Isle-Adam, indigné de la coupable timidité des Vénitiens, qui avaient vu tomber avec la plus grande indifférence la place qui servait de boulevart à la chrétienté ainsi qu'à leurs possessions dans les mers du Levant, se hâta de réparer ses vaisseaux et de remettre à la voile.

L'Isle-Adam, ne voulant pas abandonner les habitans de Rhodes, dont la plupart étaient malades, arriva des derniers à Messine, où ses vaisseaux de guerre étaient déjà depuis quelque temps. Il avait été forcé, avant d'aborder en Si-

cile, de toucher à Gallipoli, dans le golfe d'Otronte ; mais en entrant à Messine il reçut l'accueil le plus flatteur et le mieux mérité. L'Isle-Adam, dès qu'il eut mis pied à terre, parut peu sensible aux honneurs qu'on lui rendait, et, comme s'il eût cherché à s'en montrer plus digne encore, il établit aussitôt un hôpital dans le palais qu'on lui avait préparé, et s'empressa d'y servir lui-même les blessés, comme un simple chevalier.

La peste survenue à Messine en chassa l'Ordre, qui fut jouir quelque temps, sur les côtes du royaume de Naples, d'un air plus pur. Après un séjour assez court à Bayes et dans les environs de Cumes, l'Isle-Adam s'embarqua pour Civita-Vecchia et se rendit à Rome, où le pape lui fit le plus obligeant accueil.

Ce fut à peu près vers cette époque que l'Ordre, discutant les divers projets d'établissement que l'on avait proposés, parut s'arrêter à l'offre faite par le ministre de Charles-Quint de céder à la religion les îles de Malte et du Goze, ainsi que la ville de Tripoli et son territoire ; mais comme les conditions du traité n'étaient pas conciliables avec l'indépendance de l'Ordre, le grand-maître partit pour Madrid, dans l'intention de les discuter. L'Isle-Adam se montra à la cour la plus renommée pour sa profonde politique, aussi habile négociateur qu'il avait été auparavant grand homme de guerre ; il eut la gloire d'être le médiateur entre deux puissans monarques dont les intérêts étaient difficiles à concilier ; c'étaient Charles-Quint et François Ier. Il s'agissait donc de traiter pour un roi fier et généreux, noble et franc, vis-à-vis d'un prince hautain et avare, orgueilleux et dissimulé, qui d'ailleurs tenait son ennemi dans les fers.

La duchesse d'Alençon, sœur de François I
n'ayant pu rien obtenir de l'empereur, et
voyant même sur le point d'être retenue à
tour en Espagne, s'échappa au plus vite et la
tout le soin de cette grande affaire à l'Is
Adam. Ses soins et ses peines eurent enfin d'h
reuses suites; il amena les deux princes à c
venir d'un traité, et leur fit même consentir
voir. Cette dernière circonstance lui fou
l'occasion de devenir encore médiateur en
eux, dans une discussion bien légère à la vér
mais néanmoins fort délicate. Charles V et Fr
çois Ier étant sortis ensemble au passage d'
porte, Charles déféra le pas au roi de Fran
celui-ci le refusa; alors ils appelèrent le gra
maître pour en décider. « Je prie dieu,
« aussitôt l'Isle-Adam, qu'il n'y ait jam
« de différens de plus grande importa
« entre vos majestés. » Et, s'adressant à Fr
çois Ier, « Personne, sire, ne disconvient
« l'empereur ne soit le premier prince de
« chrétienté; mais étant dans ses états et d
« son palais, il me semble que vous ne de
« pas refuser les honneurs qu'il croit dev
« au plus grand roi de l'Europe. » L'emper
lui sut bon gré de cette réponse, et dès ce m
ment il s'occupa d'aplanir toutes les difficul
qui pouvaient s'opposer à l'établissement des c
valiers à Malte.

Bientôt l'infortuné grand-maître eut à so
tenir une lutte bien autrement dangereuse.
prise de Rhodes ayant fait croire à plusie
souverains que l'Ordre allait s'anéantir, qu
ques-uns d'entre eux crurent pouvoir dispo
des biens qui lui appartenaient. Le Portugal
d'abord éclater ses prétentions, et l'Isle-Adam
encore obligé de rester long-temps en Espag

pour mettre fin à cet injuste procès; mais sa sollicitude obtint une récompense, puisqu'il parvint à faire confirmer par le roi tous les statuts et les priviléges de l'Ordre.

La même discussion s'éleva avec l'Angleterre, et fut moins facile à terminer. Henri VIII avait rejeté toutes les représentations du grand-maître, et avait reçu même très-froidement l'ambassade qu'il avait envoyée. L'Isle-Adam ne fut point découragé par ces mauvaises dispositions. Sans consulter son âge ni la rigueur de la saison (février 1524), il partit pour l'Angleterre. Henri, touché du dévouement de ce vénérable vieillard, oublia tout ressentiment, et lui fit un accueil fort honorable. Bientôt la politique habile de l'Isle-Adam, et surtout le respect qu'inspiraient ses vertus et sa courageuse défense à Rhodes, déterminèrent le roi à entrer en accommodement, et le résultat de ce traité ne fut pas moins favorable à l'Ordre que l'avait été celui de Portugal.

Lorsque l'Isle-Adam prit congé du roi pour retourner en Italie, Henri lui envoya de la part de la reine et de la sienne un bassin et une coupe d'or enrichis de pierreries. Dans la suite ils furent réunis au trésor de Malte, et en firent un des plus beaux ornemens.

Dès que le grand-maître et son conseil eurent reçu de Charles-Quint le diplôme de donation de l'île de Malte, ils l'examinèrent, et après en avoir accepté les clauses on dépêcha au plutôt deux ambassadeurs auprès du vice-roi de Sicile. Ils prêtèrent, suivant les conditions du traité, serment de fidélité entre ses mains, et obtinrent l'acte d'investiture au nom de l'empereur. De là il passèrent à Malte, accompagnés de six commissaires nommés par le vice-roi de

Sicile, et d'après les pouvoirs qu'ils avaient du grand-maître et du conseil, ils firent serment en leur nom de conserver aux habitans et aux peuples de ces îles leurs droits, coutumes et priviléges.

L'Isle-Adam envoya peu après deux galères et un galion avec un fort détachement de troupes à Tripoli d'Afrique, pour prendre possession de cette mauvaise place que Charles-Quint exigeait absolument que les chevaliers se chargeassent de défendre.

Il ne manquait plus pour l'entier établissement de l'Ordre de Malte que le passage du grand-maître, du conseil et de tous les chevaliers dans l'île; il fut effectué le 26 octobre 1530, et l'on embarqua dans de grandes galères ce peuple si fidèle de Rhodes qui s'était constamment attaché à la fortune de l'Ordre.

Tous les soins que demandait l'établissement des chevaliers dans une place telle que Malte, n'empêchèrent pas les galères de tenter une expédition contre la ville de Madon en 1531; elle se borna au pillage de cette ville, dont on enleva des richesses immenses.

L'Isle-Adam, après avoir pourvu à la sûreté de sa nouvelle possession, après avoir mis dans les finances l'ordre le plus sévère, avoir construit une église, une infirmerie, et s'être occupé de l'existence des familles rhodiennes dont l'Ordre n'avait cessé de prendre soin, n'aspirait plus qu'à finir en paix, comblé des bénédictions de ceux qui l'environnaient, une vie passée au milieu des agitations les plus violentes; mais il était dit que ce héros devait encore être soumis à des épreuves bien cruelles, et que les plus grandes afflictions étaient réservées pour ses derniers momens.

En 1533 les chevaliers de plusieurs nations prennent querelle entre eux ; ils en viennent aux mains, et le sang le plus précieux de la chrétienté est versé par des mains chrétiennes ; pour la première fois on vit des chevaliers se faire une guerre sanglante. Le désordre ayant enfin cessé, la loi parla dans toute sa vigueur ; douze chevaliers furent bannis, et plusieurs furent précipités dans la mer. Quelque justes que fussent ces châtimens, l'Isle-Adam vit avec une douleur égale et le crime et la punition.

Pour mettre le comble à l'affliction du malheureux défenseur de Rhodes, Henri VIII, en 1534, détruisit l'Ordre dans ses états. Ce monarque, après s'être déclaré chef suprême d'une religion nouvelle, avait voulu que tous ses sujets l'embrassassent. Quoique sa doctrine ne semblât fondée que sur les principes de l'indépendance et de la tolérance religieuse, Henri fit périr dans les fers ou sur l'échafaud ceux qui refusaient de s'y soumettre. Plusieurs chevaliers expirèrent sous la hache des bourreaux ; d'autres terminèrent dans les cachots une pénible existence ; quelques-uns furent exilés ; enfin, un petit nombre seulement échappa aux persécutions du roi d'Angleterre, et arriva sans aucun moyen de subsistance à Malte, où le grand-maître pourvut à leurs besoins avec une admirable charité.

Au milieu de ces violens chagrins expira Villiers de l'Isle-Adam, le 22 août 1534. On grava sur sa tombe ce peu de mots, qui semblent peindre en un seul trait toute l'histoire de sa vie :

Hic jacet virtus victrix fortunæ.

On ne lira pas sans étonnement qu'après la mort de ce grand homme la maison de l'Isle-

Adam, qui subsistait depuis plusieurs siècles, tomba dans un tel état d'indigence, que l'on vit en 1730 un gentilhomme de cette famille réduit à exercer la profession de voiturier pour faire subsister son père. Etait-ce là le sort qui devait attendre les petits-neveux du premier héros de la chrétienté? Devait-il être permis que l'héritage de tant de vertus ne fût pour eux qu'un héritage d'affliction et de misère?

TABLE.

IIIe PARTIE.

Pages.

GERMANICUS-CÉSAR..... 1

AGRICOLA, Général romain..... 24

TITUS, Empereur romain..... 41

ANTONIN, Empereur romain..... 56

MARC-AURÈLE, Empereur romain. 68

PROBUS, Empereur romain..... 85

JULIEN, Empereur romain..... 97

BÉLISAIRE, Général de l'empire d'Orient..... 129

NARSÈS, Général de l'empire d'Orient..... 160

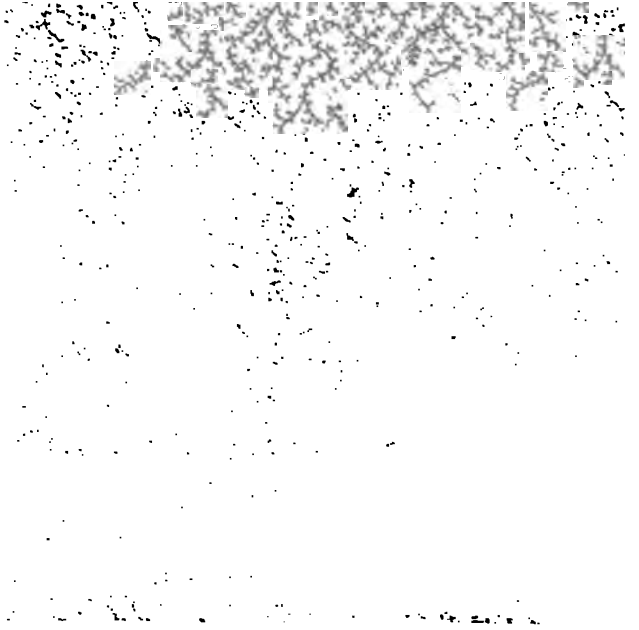
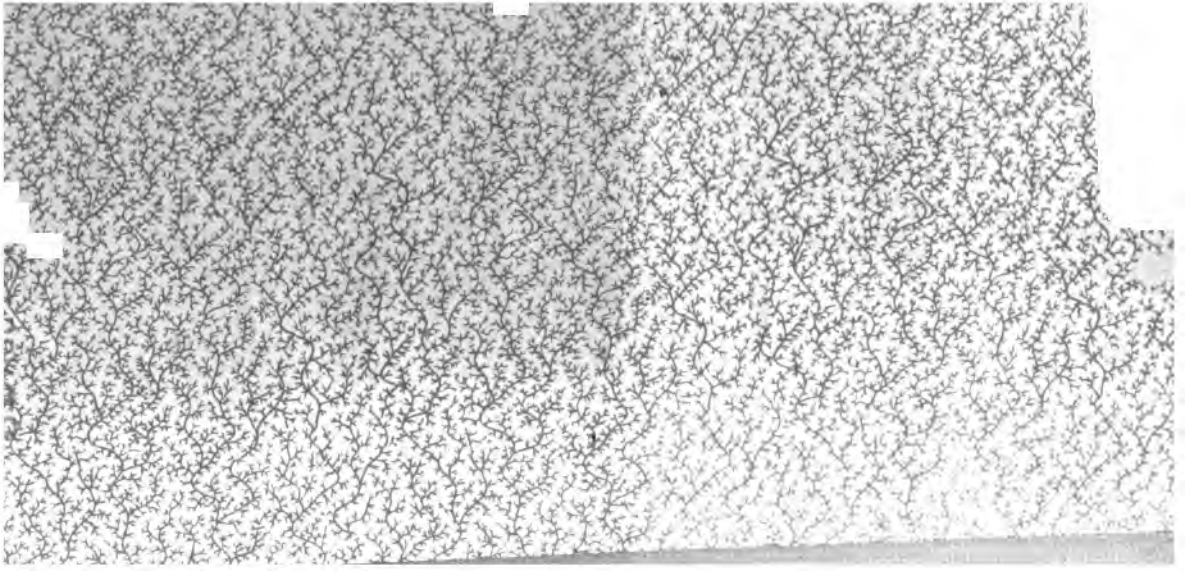
JEAN COMNÈNE, Empereur d'Orient..... 191

Pages.

AN II, dit LE PARFAIT, roi de Portugal..... 453

OUIS XII, Roi de France..... 470

ILLIERS DE L'ISLE-ADAM, Grand-Maître de l'Ordre de Malte..... 498

FIN DU SECOND VOLUME.

9